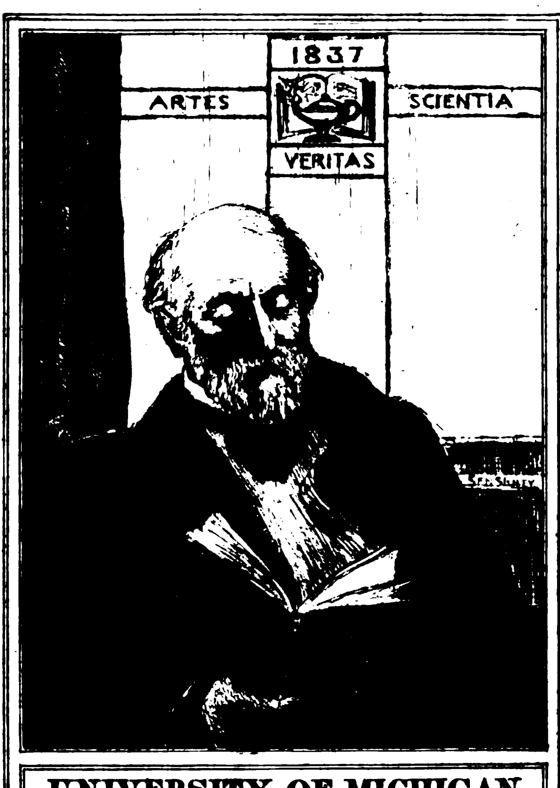

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DES

ÉTATS BARBARESQUES.

Non nos aut Libycos populare penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere praedas.

(VIRGILE.)

SENLIS, IMPRIMERIE DE CH. DURIEZ.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DES

ÉTATS BARBARESQUES

d'après l'allemand de Konrad Mannert,

PAR

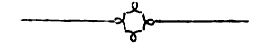
MM. L. MARCUS et DUESBERG,

AVEC

DES ADDITIONS ET DES NOTES

PAR M. L. MARCUS;

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET PAR ORDRE
DU MINISTÈRE DE LA GUERRE.



PARIS

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, 10 BIS.

1842

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage est destiné à présenter la description détaillée d'après les auteurs grecs et romains, depuis Hérodote jusqu'à Procope et à Corippe, de tous les pays du nord de l'Afrique confinés entre l'Égypte et la Mer atlantique, et entre la Méditerranée et le fond du désert de Zahara. La topographie de chaque contrée est précédée de recherches sur le caractère de ses habitans, sur leur origine, leur mélange, leurs tendances et leur sphère d'activité. Ces considérations et l'esquisse qu'on y a jointe de la configuration du sol, de sa fertilité, de sa culture et des accidens du terrain, ne forment point le préambule usuel du tableau qu'on fait ensuite de l'histoire politique de cette contrée sous le point de vue du changement de la division et de la circonscription de son territoire, et des variations de son administration comme état indépendant ou soumis : le plus souvent elles l'expliquent bien plus qu'elles ne le complètent.

Dire qu'on a pris Mannert pour guide dans la

confection de ce volume, c'est faire espérer au public un bon ouvrage sur une matière peu connue, et qu'il importait de scruter à fond à une époque où la puissance et l'influence de la France s'étend tous les jours de plus en plus au centre de l'Afrique septentrionale. Depuis Cellarius on n'a pas élevé un monument plus vaste et plus solide aux connaissances que les anciens avaient de notre globe, que celui qui leur a été érigé par le savant membre de l'académie de Munic dans sa *Géographie des Grecs et des Romains* (Leipzig, édition II, 1822 à 1825, dix tomes en 13 volumes in-8°). La seconde section du dernier tome de ce bel ouvrage se compose de 632 pages, dont les 536 premières traitent des États Barbaresques. On reproduit en entier le contenu de cette partie de l'original allemand sur les 626 premières pages du présent volume; elles renferment ce qu'il y a de plus achevé et de mieux réussi dans le livre de Mannert : ce savant ayant débuté, en 1785, dans la carrière des lettres, par une histoire des Vandales, pour tracer à l'âge mûr le tableau du nord de l'Afrique sous la civilisation ancienne avec tout l'amour et toute l'ardeur d'un jeune homme.

On rencontrera sur les 626 premières pages de ce volume un grand nombre de passages mis entre parenthèses; ils sont du soussigné et il les a fait entrer dans le corps de l'ouvrage pour le compléter avec le secours des écrits, dont la publication est antérieure à celle de la seconde section du tome X de la *Géographie des*

Grecs et des Romains. Les notes qui commencent à la page 627 ont été composées par moi en partie dans le même but, mais surtout pour les observations de détail sur des points controversés, et à l'effet de faire connaître et d'examiner d'une manière complète les découvertes archéologiques en rapport avec la géographie qui ont été faites depuis 1825 dans la France Algérienne et dans les autres parties des États Barbaresques. Le morceau le plus curieux dont il m'a été permis d'enrichir la science dans les additions que j'ai faites au texte de Mannert, consiste dans l'histoire des expéditions des Romains dans le Fezzan et au Baghermé (p. 196 à 231); elles ne peuvent qu'intéresser les militaires français, vu que les préparatifs de celle que commandait Septimius Flaccus ont été faits dans le midi de la France, où Marsys, chef héridităire des *Nasamons*, vint trouver l'empereur Domitien.

Paris, le 15 Juillet 1842.

L. MARCUS.

INDEX.

I. NOMS ANCIENS.

Abréviations : b., bourg; c., canton; cast., castrum (camp); ch., château; col., colonie; f., fleuve; int., intérieur; m., montagne; occ., occidental; opp., oppidum; or., orientale; p., peuple; pr., promontoire ou cap; v., ville; *voy.*, voyez. —— Afr., Afrique; Byz., Byzacène; Cart., possessions de Carthage; Cyr. Cyrénaïque; Marm., Marmarique; Maur., Mauritanie; Num., Numidie; Trip., Tripolitaine.

A

B

D

M

N

O

P

T

U

II. NOMS MODERNES.

On s'est sans doute aperçu, dans le numéro I de cet Index, que le nombre des positions anciennes en Afrique, dont on peut indiquer le nom actuel, est de beaucoup inférieur à celui des localités auxquelles cette désignation manque. Ce n'est pas une raison pour croire qu'on ne puisse point fixer avec précision les endroits où celles-ci étaient situées. Au contraire, on trouvera dans cet ouvrage tout au plus vingt à trente noms géographiques anciens qui soient restés indéterminés; mais le numéro II de l'Index ne se composera que des noms modernes représentés par un équivalent dans la géographie ancienne du nord de l'Afrique.

A

ERRATA ET CORRECTIONS.

Page 20, lignes 13 et 15, lisez : libyques et Libyens, pour lybiques et Lybiens.

Page 24, lignes 16 et 17, lisez : *Nikiou Komé* ; à l'ouest de ce bourg, pour *Nikiu Romé* ; à l'ouest de *Nikiu*.

Page 25, ligne 2 et ligne 10, lisez : *Chi*, pour *Ehi*.

— ligne 15, lisez : *Antiphrae*, pour *Antiphrac*.

— ligne 18, lisez : Strabon ajoute, pour il ajoute.

Page 28, ligne 25, lisez : *Kalliou akron*, pour *Kalli akren*.

Page 29, note 3; lisez : Ἀπὸ τοῦ Παραιτωνίου (εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν), pour Ἀπὸ τοῦ Παραιτωνίου.

Page 32, ligne 17, lisez : navigation, pour marche.

Page 38, ligne 7, lisez : *Kyrthanium*, pour *Pyrtanium*.

— ligne 9, lisez : *Pyrthmanium*, pour *Kyrthanium*.

Page 45, ligne 16, lisez : lui, pour leur.

Page 69, ligne 4, lisez : *Cyrenaei*, pour *Cyrenea*.

Page 73, ligne 8, lisez : celui-ci, pour celui-là.

Page 84, lignes 9 et 10, lisez : et entre *Naustathmos* (près du cap Bon Andrea), pour *Naustathmos* (près du cap et entre Andrea).

Page 111, ligne 22, lisez : golfe, pour globe.

Page 134, ligne 20, lisez : trente, pour depuis trente.

Page 146, ligne 25, lisez : de *Sabathra* à *Leptis Magna*, pour de *Sabratha* à *Leptis Magna*.

Page 152, ligne 15, lisez : sud-ouest, pour sud-est ; et dans la note 4 *nunc*, pour *nure*.

Page 163, note 2, dernière ligne, lisez : longueur, pour largeur.

Page 165, lisez partout : *Kidiphtha*, pour *Ridiphtha*.

Page 246, ligne 6, mettez [2] après arabe, et rapportez la note [1] de la page 247 à la fin du premier alinéa de la page 246.

Page 300, ligne 25, lisez : 22, pour 17.

Page 301, ligne 5, lisez : 12, pour 14.

Page 386, ligne 28, lisez : *Tisnica*, pour *Tinisca*.

Page 386, ligne 25, lisez : *Autipsida*, pour *Audipfida*.

Page 463, note 3, lisez : LI, pour II.

Page 506, ligne 18, lisez : 11, pour 41.

Page 555, ligne 25, lisez : de, pour et à.
Page 583, ligne 15, lisez : *Akra*, pour *Abra*.
Page 609, ligne 19, lisez : *Mysocaras*, pour *Musocaras*.
Page 624, lignes 18 et 19, lisez : *Hypodromus*, pour *Hippodromus*.
Page 627, ligne 21, lisez : Cassabah, pour Cashabah.
Page 632, ligne 21, lisez : ὄρη, pour ὄροι.
Page 634, ligne 31, lisez : de Libye supérieure, pour de la Libye inférieure.

INTRODUCTION.

Les Grecs n'eurent pas sitôt commencé à naviguer dans la Méditerranée, que jetés par des vents violens du nord sur la côte voisine de l'Afrique, ils en acquirent quelque connaissance. Aussi Homère [1] parle-t-il de ces terres rapprochées du midi d'une manière purement historique; il ne les confond point avec les îles et le continent, qui sont le théâtre de ses fictions et qu'il place plus loin vers l'ouest. Des peuples de couleur jaune-foncée erraient le long de la côte, on apprit leur nom indigène, qui était *Libyes*, Λίβυες; on l'appliqua au pays qu'ils habitaient, et qui fut dès-lors appelé *Libya*, ἡ Λιβύη. Ces premières notions prirent avec le temps un plus grand développement; la colonie de Cyrène fut établie au centre de la Libye, on vit la côte se prolonger à l'ouest jusqu'aux colonnes d'Hercule et rejoindre l'Égypte à l'est; on y trouva partout

[1] Odyss. IV, 84. Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς, Καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι. (« J'arrivai chez les Éthiopiens, chez les Sidoniens, chez les *Erembes* et en Libye, où les agneaux naissent avec des cornes. ») C'est-à-dire chez les peuples *Couchites* du nord-ouest de l'Arabie, tels que les *Midianites* (Nombres, XII, 1) et les *Chavelæi* de Pline, appelés dans la Bible (Genèse, XXV, 17 et I Samuel, XV, 7) habitans de *Hawila*; chez les Phéniciens descendant de *Canaan*, par *Sidon*; chez les tribus *Sémitiques* du nord de l'Arabie, appelées collectivement Erabims ou Ereb, dans l'Ancien Testament, (II, Paralip., XXI, 17; Ezech., XXX, 5) et en Libye.

la même race d'hommes; tout fut rattaché à l'appellation Libye, quelque restreinte qu'en eût été l'acception dans l'origine; l'idée de la terre habitée, divisée en trois parties, situées autour de la Méditerranée, parvint à se consolider. Les plages septentrionales reçurent, Dieu sait à quel sujet [1], le nom d'Europe; à l'est on étendit le nom d'un district de l'Asie-Mineure [2] aux contrées voisines, à mesure qu'elles sortaient de l'obscurité, et on les comprit sous la désignation générique de *Asia*, ἡ Ασία. En face de ces deux parties du globe, la Libye se présenta comme la troisième, et le mythe grec ne tarda point d'attribuer l'origine de ce nom, comme celle des deux autres, à une femme qui l'aurait porté [3].

L'Égypte était contigue à la même côte, mais on en avait entendu prononcer le nom, pour le moins, d'aussi bonne heure que celui de la Libye; c'étaient deux notions séparées, qui continuèrent à rester dans cet état. On regarda l'Égypte comme formant à elle seule un continent, avant que la division du globe en trois parties eût été adoptée et eût fait naître la nécessité d'annexer cette contrée à une d'entre elles. Comme l'Égypte avait été réputée jusque-là n'avoir rien de commun avec la Libye, il ne resta point d'autre choix que de l'adjoindre aux pays de l'Orient ou à l'Asie, ou bien il fallut, pour plus d'exactitude, la couper en deux;

[1] Comparez Hérodote, IV, 45.

[2] Les rives du *Caystre* (aujourd'hui Kitchek Meïnder, ou le Petit Méandre) portent, près de son embouchure, le nom de prairie ou plaine des *Asii*, dans Homère. (*Il.* II, 461.)

[3] Comparez Hérodote, IV, 45, avec Apollodore: *De Diis* I, 2; II, 1, et III, 1. Voyez aussi Pausanias, I, 44.

abandonner à la Libye les parties situées à l'ouest du Nil, où des peuplades libyennes se donnaient rendez-vous, et assigner à l'Asie celles qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve, d'autant plus qu'elles étaient occupées par des Arabes.

Quelle était la nature des pays situés à l'intérieur loin de la côte? Jusqu'où s'étendaient-ils? Personne ne savait le dire en Grèce, pas plus pour la Libye qu'à l'égard de l'Europe et de l'Asie. D'aucun côté les dimensions n'étaient bien grandes; au midi il y avait des hommes noircis par le soleil à son lever ou à son coucher, *Aethiopes* [1], dont les terres aboutissaient au fleuve *Oceanus*, Ὠκέανος qui entourait le disque oval du globe. L'idée que les Grecs s'étaient ainsi formée de la terre habitée, s'élargissait successivement par des observations nouvelles, sans être renversée dans l'intervalle d'un grand nombre de siècles. On fit la découverte de contrées lointaines; le fleuve *Oceanus* se changea en Océan, mais il coulera toujours autour du globe entier, et la notion des trois parties de la terre subsistera dans des proportions agrandies.

C'est dans cet état qu'Hérodote trouva la géographie. Les hypothèses de ses contemporains, en partie bâties dans l'air, excitent son indignation d'autant plus vivement, que ses propres observations et les renseignemens recueillis par d'autres voies, lui firent voir beaucoup de choses dans un jour bien différent. Et, en vérité, il se prononce hautement contre le globe en forme de disque, qu'on dirait fait au tour; contre l'Océan qui est censé l'envelopper, bien qu'on ne puisse rien dire de certain à cet égard sur ce qui a

[1] Homère, *Odyss.*, I, 23, et XI, 13.

lieu au nord de l'Europe; mais surtout contre ce morcellement triple du continent, dont la nature n'a pas tracé les limites. Il ne sait pas articuler les noms des auteurs de cette division, vu que les notions individuelles acquirent, seulement avec le temps, leur acception collective; mais il se fâche d'entendre dire que les noms des trois parties du globe ont été empruntés à ceux de trois femmes, et ne se fait pas faute de rapporter l'assertion des *Lydiens* : Que le nom *Asia* n'avait appartenu, en principe, qu'à leur patrie [1]. Ce qu'il désapprouve le plus c'est la disproportion des trois parties entre elles; l'Europe ayant la même longueur que la Libye et s'étendant vers l'est, au nord de l'Asie, jusqu'aux contrées inconnues [2]; l'Asie cessant du côté de la Libye sans être finie, attendu que c'est non pas la nature, mais la main de l'homme qui aurait tracé là une ligne de séparation entre les plages continues des deux côtes [3].

L'historien grec était tout de même obligé de se conformer à l'usage reçu; il admet donc que la Libye occupe le littoral sur un espace qui va jusqu'aux colonnes d'Hercule; il admet également les limites arbitraires de l'est, mais c'est avec beaucoup de regrets. L'existence du golfe arabique, la petitesse de sa distance de la Méditerranée lui étaient connues; il trouve donc que l'isthme sablonneux qui sépare les deux mers, et à son défaut, le canal creusé par ordre de

[1] Hérodote, IV, 45. (Comparez le passage d'Homère, cité dans la note 2 de la page 2; il est bien plus ancien que celui d'Hérodote, et se rapporte à une autre localité que le sien.)

[2] Hérodote, IV, 36.

[3] Hérodote, IV, 39.

Nechon et de Darius, déterminent le mieux les confins réciproques des deux continens; bref, il penche vers les idées modernes sur ce sujet[1]. Mais comme sa conviction personnelle était en désaccord avec les opinions de son siècle, il s'attache à ces dernières dans ses descriptions de détail, et place le commencement de la Libye à l'extrémité ouest de l'Égypte[2]; toutefois, comme on désirait avoir une limite naturelle, il adopte comme telle le Nil, qu'on savait se diriger bien loin vers le midi. En un mot, nous déterminons les limites de l'Afrique en géographes, ce qui fait de l'Égypte un annexe de cette partie du continent; Hérodote les fixe éthnographiquement, de cette façon l'Égypte s'en détache.

Aucun géographe postérieur de la Grèce n'ose s'écarter de cette démarcation antique; Eratosthène, Timosthène, Artémidore l'admettent; Strabon, bien qu'il trouve l'isthme plus apte que le Nil à former la ligne de séparation, n'en considère pas moins le cours de ce fleuve comme l'extrémité orientale de la Libye[3]. Aussi divisent-ils tous l'Égypte, à l'intérieur, en un côté asiatique ou arabe, et un côté libyque. Cependant comme Alexandrie avait été bâtie, depuis le siècle d'Hérodote, à l'ouest des embouchures du Nil, on prit pour limite le canal qui conduisait dans cette ville, et on en attribuait une partie à l'Égypte *asiatique* et l'autre à la Libye[4].

[1] Hérodote, IV, 39 et 40.

[2] Hérodote, IV, 45 : Οὐρίσματα τῇ Ἀσίῃ Νεῖλός τε ὁ Αἰγύπτιος ποταμὸς ἐτέθη καὶ Φᾶσις ὁ Κόλχος (« On a donné pour frontières à l'Asie le Nil, fleuve de l'Égypte, et le *Phasis*, fleuve de la Colchide. » — Chap. 41) : Ἀπὸ Αἰγύπτου Λιβύη ἤδη ἐκδέκεται (« La Libye est contigue à l'Égypte). »

[3] Pline, IV, 9. — Strab., XVII, page 1181.

[4] Hierocles : *Bellum Alexandr.*, c. 14.

Les Romains se conformèrent au sentiment des Grecs, dans ce cas particulier, comme pour la plupart de leurs distinctions géographiques [1]. Mais comme la *Marmarique*, dans leur système administratif, fut jointe au gouvernement civil de l'Égypte, ils s'habituaient petit à petit à resserrer les limites de la Libye et à en marquer le terme au moyen du vaste vallon de sable qu'on appelle *Catabathmus* [2]. L'Égypte s'arrondissait ainsi en un corps compacte, qu'on joignit à l'Asie sur la rive gauche du Nil comme sur la droite [3]; mais la Libye perdit par cet arrangement arbitraire ses frontières naturelles du côté de l'est, attendu que le *Catabathmus* ne s'avance pas loin dans l'intérieur des terres, et que des déserts l'y avoisinent au sud; donc la fixation des frontières se fit à l'aide d'une ligne conventionnelle dont la nature n'avait point dicté le tracé.

Le nom Libye n'était pas regardé par le Romain comme faisant partie de sa langue, il avait originairement le sien à mettre à sa place; celui-ci fut appliqué d'abord, comme l'autre, à une certaine partie de la côte, mais à mesure qu'on en reconnût les prolongemens, l'acception de cette dénomination s'étendit jusqu'à devenir collective.

Les possessions de Carthage se trouvaient en face de l'Italie et de la Sicile, à une distance assez petite. Le Romain ne connût que leur terrain dans les temps anciens; il l'appela, on ne saurait dire pourquoi,

[1] Mela, I, 4: Quod terrarum jacet a freto ad Nilum, Africam vocamus.

[2] Catabathmus, vallis devexa in Ægyptum, finit Africam.

[3] Mela, I, 9: Ægyptus Asiae prima pars inter Catabathmum et Arabas.

Africa; et élargit le cercle de cette notion en raison des progrès que firent ses connaissances; tout en laissant ce nom aux pays qui l'avaient porté, en principe, et qu'il comprit sous la dénomination d'*Africa propria*, à l'effet de les distinguer des autres parties du continent de l'Afrique [1].

Ptolémée mit de côté toutes ces distinctions factices. Il se laissa guider, soit par les insinuations d'Hérodote, soit par les indications de la nature pour reculer la limite orientale de l'Afrique jusqu'à l'isthme confiné entre la Méditerranée et le golfe arabique. Personne ne s'est depuis avisé de s'écarter de cet arrangement basé sur la réalité. Voilà donc l'Égypte donnée, pour la première fois, en entier à l'Afrique; plus le côté occidental du golfe arabique, qui avait été considéré jusque-là comme un annexe de l'Arabie, portant le nom : côte des *Troglodytes*.

On eut besoin de plusieurs siècles pour se former une idée exacte des côtes septentrionales de la Libye, toutes accessibles qu'elles étaient, et bien qu'on les fréquentât souvent. A plus forte raison les auteurs grecs auraient dû être mal à leur aise lorsqu'il s'agissait de se prononcer, soit sur les autres frontières que l'on connaissait peu ou dont on ne savait rien du tout, soit sur l'étendue et la forme de l'Afrique. Mais non, quand le savoir certain cessait, on remplaçait de suite l'observation réelle par des œuvres de l'imagination; on s'empara de quelques faits isolés pour les façonner en

[1] Mela, I, 4 : Proxima Nilo provincia, quam Cyrenas vocant; deinde cui totius regionis vocabulo cognomem inditum est Africa ; cetera Numidæ et Mauri tenent.—Chap. 7 : Africa propria a Melagrino promontorio ad aras Philænorum.

les tordant et en les contournant selon les exigences du système à élever; l'esprit inventif de celui qui le mit en avant s'entendit également à remplir les lacunes.

Hérodote est encore le premier auquel des données positives fournissent la matière de ses assertions de détail, mais qui ne se laisse point entraîner par ce qu'il sait, à faire des hypothèses plus ou moins hardies sur ce qu'il ignore. Il connaissait le littoral du côté du nord dans sa continuité; ses notions sur les plages occidentales allaient jusqu'au cap *Solois;* [1] l'Océan coule par là, mais il ne saurait dire jusqu'où il se dirige vers le midi. A l'est il faut quarante jours de navigation pour parcourir le golfe arabique dans toute sa longueur [1]; l'Arabie méridionale se trouve placée vis-à-vis de l'extrémité sud de l'Éthiopie, et les *Macrobii* habitent sur l'Océan austral [2]. De cet ensemble de faits l'historien grec croit pouvoir tirer la conclusion que la Libye est baignée par la mer au midi et à l'ouest; et cette fois, seulement, il présentera une opinion comme une vérité constatée [3], tout en se méfiant de ce qu'il avait ouï dire sur le tour que les Phéniciens auraient fait par mer de l'Afrique, et en traitant ce récit de mensonger.

De cette manière, la Libye se présenta à l'esprit d'Hérodote sous la forme d'un rhomboïde dont les côtés les plus longs se dirigeaient de l'est à l'ouest, et les plus petits du nord vers le sud. D'autres rensei-

[1] Hérodote, II, 11.

[2] Hérodote, III, 114; III, 117.

[3] Hérodote, II, 42 : Λιβύη μὲν γὰρ δηλοῖ ἑαυτὴν ἐοῦσα περίῤῥυτος, πλὴν ὅσον αὐτῆς πρὸς τὴν Ἀσίην οὐρίζει (« La Libye est évidemment baignée par mer, excepté à l'endroit où elle est contigue à l'Asie). »

gnemens mettent cet auteur en mesure de fixer d'une manière approximative la grandeur de ces derniers. Le cours du Nil va lui venir en aide comme régulateur. Des frontières méridionales de l'Égypte on arrive, après 52 jours de chemin, à Méroé; d'ici jusqu'au pays des exilés volontaires de l'Égypte, la distance est la même; donc la partie connue du Nil s'élève sur ce point à une longueur de quatre mois de chemin. Ce qui suit reste enveloppé de ténèbres, Hérodote ne disant nulle part combien il reste de chemin à faire pour atteindre le bord de la mer qui coule au midi de la Libye. Toutefois, on entrevoit très clairement qu'il regarda cet intervalle comme peu considérable; et, en effet il place les établissemens des exilés égyptiens dans les terres des *Macrobii*, qui demeurent en face de l'Arabie, le long de cette partie de l'Océan. Hérodote compte par journées, parce qu'il entendait évaluer les distances de la même manière, et qu'il savait fort bien que les routes des caravanes ne se laissent pas réduire en stades avec la même facilité qu'un voyage par terre dans un pays bien cultivé; aussi il laisse le lecteur faire ces réductions comme il l'entendra.

On les fit du temps des Ptolémées, lorsqu'on eût recueilli un nombre suffisant d'observations nouvelles sur l'empire de Méroé et le fleuve qui le traversait, et que l'astronomie fut mise à contribution dans le calcul des distances les plus courtes. On prit pour mesure la ligne du Nil, comme l'avait fait Hérodote; on trouva qu'il y avait 5,000 stades en ligne droite depuis la Méditerranée jusqu'à Syène, située sur les frontières méridionales de l'Égypte, et autant de cette ville jus-

qu'à Méroé. Les renseignemens qu'on avait recueillis sur le cours du Nil et sur les habitations des hommes s'étendirent de 3,000 à 4,000 stades plus loin vers le sud [1]. On était trop pressé d'en tirer cette conclusion précipitée : L'homme ne pourrait pas demeurer au-delà en raison de la chaleur, dont l'intensité allait en augmentant et se faisait sentir de plus en plus à mesure qu'on approchait du tropique du Cancer, et quand on l'avait dépassé. Si elle continuait à croître dans les mêmes proportions, aucune créature vivante ne serait en état de conserver l'existence dans le voisinage de l'équateur. Ces expériences s'accordèrent en apparence avec celles qu'on fit sur mer. Les marins s'étaient avancés au-delà du détroit du golfe arabique, ils y trouvèrent une contrée riche en canelle et habitée par des hommes. Celle-ci était placée sous les mêmes degrés de latitude que les terres de l'intérieur les plus australes que l'on connaissait; on la prit donc pour le pays de la côte le plus reculé sur ce point vers le midi; et lorsqu'on en eût atteint la dernière position, qui coïncidait avec le *Notou keras, ou corne du sud* (aujourd'hui cap Guardafui), d'où la côte de l'Afrique tire tout d'un coup vers le sud ouest, on vit l'opinion s'affermir, que c'était ici le commencement de la côte méridionale de la Libye ou de l'Afrique, et que la mer poursuivait tout proche d'elle sa direction ouest, à peu près de la façon qu'Hérodote l'avait pensé.

On parvint ainsi à trouver la mesure de la plus grande largeur de la Libye du nord au midi; c'étaient d'abord 13,000 à 14,000 stades de terrain connu, puis un

[1] Strab., II, pages 192 et 195; XVII, page 1181.

intervalle inconnu de 1,000 stades, qui allait au midi jusqu'à la mer; en somme une largeur de 15,000 stades = 375 lieues géographiques [1]. Strabon n'ose point indiquer en chiffres le diamètre des parties sur lesquelles les données précises manquaient; d'autres ont été plus hardis, et Pline évalue leurs mesures en milles romains. De Méroé on navigue en douze jours jusqu'à *Sirbitum*, et en douze autres jusqu'à *Davelli;* de cet endroit à l'Océan il y a six jours de chemin, en tout 625 milles ou 5,000 stades depuis la mer jusqu'à Méroé, dont on connaît la distance de la Méditerranée [2]. Pour ne laisser subsister aucune incertitude à cet égard, il rapporte à un autre endroit [3], le total de ces mesures, en comptant 1,875 milles ou 15,000 stades depuis la mer Éthiopienne jusqu'à Alexandrie. La plus grande largeur de la Libye se monta, de cette façon, un peu au-dessus de la moitié de sa longueur, prise sur la Méditerranée, d'après le raisonnement de Strabon, qui ne fait que répéter ici l'opinion de ses prédécesseurs [4].

Restait à fixer le point le plus délicat : Quelle est la configuration de la côte méridionale de l'Afrique, et comment va-t-elle rejoindre les colonnes d'Hercule? Depuis le siècle d'Hérodote bien peu d'auteurs doutaient qu'on ne pût faire par mer le tour de l'Afrique sans passer la ligne, et ceux qui le faisaient n'avaient à mettre en avant que les rêves de leur imagination, en

[1] De quinze au degré, comme les lieux ordinaires de l'Allemagne, par lesquelles nous compterons avec Mannert.

[2] Pline, VI, 30, § 35. (Édition de Frantzius.)

[3] Pline, VI, 35 : Latitudo sane computetur ab Æthiopico mari Alexandriam juxta Nilum sitam, ut per Meroen et Syenen mensura currat, XVIII, LXXV, mill. passuum.

[4] Strab., XVII, page 1181.

parlant, ceux-ci de l'élévation du sol au-dessous de l'équateur qui en tempérerait le climat, ceux-là de l'existence d'une seconde terre de l'autre côté de la ligne. Les plus discrets des géographes passèrent sur ces questions; Strabon est de ce nombre [1], et nous en sommes fâchés, puisque son silence nous empêche de dissiper les ténèbres qui recouvrent les opinions de ses prédécesseurs. Il a ses bonnes raisons pour rejeter comme fausses les relations touchant les navigations autour de la Libye, mais il nous laisse dans l'abandon sur toute l'étendue de la côte; cependant on s'aperçoit à la forme triangulaire qu'il prête à la Libye, qu'il penchait au fond vers le système vulgaire sur lequel les auteurs latins viendront répandre du jour.

Le périple de Hannon le Carthaginois avait été traduit en grec, nous l'avons encore, et comme nous possédons des notions justes sur la côte occidentale de l'Afrique, nous pouvons commenter avec assez de certitude les indications qu'il renferme. Il n'en était pas ainsi chez les Grecs; ils étaient convaincus qu'on pouvait par mer faire le tour de la Libye en restant au nord de l'équateur; ils connaissaient au dehors des colonnes d'Hercule plusieurs localités dans l'ouest où la navigation changeait de direction; ils s'imaginaient d'en avoir aussi rencontré quelques-unes à l'est; donc ils ne recherchaient plus que les matériaux nécessaires pour remplir l'espace compris entre ces points. Le voyage de Hannon se prêtait à merveille à ces combinaisons. Sans se laisser égarer par ses données, qui vous renvoyaient vers le midi, on leur fit prendre à toutes la direction sud-est, afin de combler ainsi le vide qui restait. Au

[1] Strab., I, page 11, et à plusieurs autres endroits.

récit de Hannon, l'île de *Cerne* était situé à l'opposite *κατ' εὐθύ* de Carthage; cette expression fut interprétée astronomiquement, comme si elle voulait dire que *Cerne* était placé au même méridien que Carthage, bien que le navigateur carthaginois ne pût pas avoir cette pensée; mais on était ainsi presqu'à bout de sa tâche. *Cerne* une fois placée sous le même méridien que Carthage, la distance à laquelle on plaçait l'île dans le midi, ne tirait plus à conséquence. Les positions ultérieures du périple furent échelonnées chaque seconde à l'est de la première, en raison du nombre indiqué de jours ou de nuits de navigation; le Mont à feu, appelé *Theon ochema* (Char des Dieux), fut ainsi placé au midi de l'Éthiopie, sur la même ligne que le Nil et la dernière localité dont Hannon parle, le *Notou keras*, la Corne du sud, fut reculée plus à l'Orient. On était donc en droit de maintenir qu'il ne manquait plus grand chose à ce que la navigation autour de la Libye ne s'achevât, ou bien qu'elle avait été entreprise et exécutée; effectivement, la Corne du sud, placée par les navigateurs à l'extrémité du pays qui produit la canelle (le cap Guardafui), se laissa facilement identifier à celle de l'amiral punique.

Cet exposé nous fera comprendre pourquoi les Grecs et les Romains ont prêté avec tant d'imperturbabilité à l'Afrique la forme d'un triangle rectangulaire, dont la base longerait la Méditerranée, pendant que le cours du Nil formerait à l'est avec le prolongement de sa ligne à travers le terrain inconnu, l'autre côté de l'angle droit, et que l'hypotenouse sera construite à l'aide de la côte imaginaire, inventée avec le secours du périple d'Hannon.

Cette hypothèse respectée tant de temps, tomba en discrédit par suite des découvertes faites le long de la côte orientale de l'Afrique par les navigateurs qui allaient aux Indes. Ces dernières s'étendirent plusieurs degrés au-delà de l'équateur; la position qu'on avait assignée à la Corne du sud, ainsi qu'au *Teon ochema* ou *char des dieux*, fut donc reconnue comme fausse à tout jamais; l'hypothèse s'écroula en entier, mais non pas le système à qui elle avait servi d'appui. On fut convaincu que les anciens auteurs, bien loin d'avouer leur ignorance à l'exemple de Strabon, avaient érigé en faits certains l'œuvre de leur imagination; mais l'idée que la navigation autour de la Libye était possible, ne fut point abandonnée, vu que la côte orientale nouvellement découverte tira toute entière vers le sud ouest [1]. On se présenta, dès-lors, l'Afrique raccourcie sous une forme se rapprochant de celle que nous connaissons en grand à cette partie du continent depuis qu'on en a fait le tour; plus on avançait vers le midi, plus elle se rétrécissait, jusqu'à ce qu'à la fin elle se terminât en pointe.

Alors vinrent Marius de Tyr et Ptolémée. Sachant par expérience qu'au sud de l'équateur la côte orientale de l'Afrique commençait à reprendre la direction est sur un grand espace de terrain [2], et qu'à l'ouest

[1] Recourez au chapitre 8 du premier livre du tome 1 de l'Afrique de Mannert. (*Geographie der griechen und Ræmer; 2e Auflage;* tome X, partie I, page 77-89.)

[2] Par une latitude australe de 6° 50' à partir de l'embouchure du fleuve Quilmancé, située environ trois degrés et demi au nord du cap Delgado, que Ptolémée appelle *Prasum* (le Promontoire au Poireau) d'après Mannert, tome X, partie I, page 99. (Édition allemande.)

les plages que l'on connaissait tiraient *droit* au midi sans incliner vers l'Orient; ils prétendaient que l'Afrique n'avait point de limites, bien que les renseignemens recueillis sur les côtes et sur l'intérieur de ce continent n'en eussent que de trop réelles. Ptolémée, au premier livre de sa géographie, hésite, il est vrai, sur l'avis à émettre, mais au quatrième et au huitième il se prononce bien positivement en faveur du système qui admet que la terre ferme de l'Afrique, s'étant d'abord étendue bien loin vers le sud, se dirige ensuite d'un côté vers le couchant, de l'autre vers l'Orient; que l'Océan ne coule pas autour du globe entier, mais que la mer Atlantique et celle des Indes sont entourées de continens.

Tout le monde s'avoua partisan d'un système basé sur les données immédiates de tant d'observations; toutefois, l'espoir que de nouvelles découvertes fourniraient un jour la preuve de ce qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, ne s'éteignit point. Il s'est accompli par suite des efforts nombreux faits à ce sujet par le prince portugais Jean.

Les anciens ont connu l'intérieur de l'Afrique jusqu'aux contrées groupées sur le Niger, en partie d'après des observations réelles. Le vieux Hérodote a donné de sa superficie et de ses habitans un tableau en effet très succinct, mais qui satisfait sur tous les points; les matériaux lui en ont été fournis pour la plupart à Cyrène par des Libyens nomades [2]. La côte septen-

[1] Recourez à la carte de la Mauritanie, telle qu'on la trouve dessinée d'après Agathodæmon, dans nos éditions de la géographie de Ptolémée, et dans Bertius: *Theatrum geographiæ veteris novum* Lugd. Bat., 1618, fol., t. I.

[2] Hérodote, II, 32; IV, 186.

trionale renferme plusieurs districts fertiles, mais au fond sa fertilité n'est pas comparable à celle de l'Asie, ni même de l'Europe [1]. De vastes forêts ou des touffes épaisses d'arbres, où se plaisent les bêtes féroces, recouvrent les terres à l'intérieur, qu'on appela par cette raison : *La région aux animaux sauvages*, χώρα θηριώδης. Le désert suit au midi; il coupe la Libye dans toute sa longueur, depuis l'Égypte supérieure jusqu'aux colonnes d'Hercule [2]. A travers les contrées les plus reculées vers le midi, coule un fleuve anonyme de l'ouest à l'est; c'est peut-être la première partie du Nil [3]. Il a fallu que plusieurs siècles s'écoulassent, pour que Ptolémée ait pu se procurer des documens plus authentiques sur ces régions intérieures de la Libye.

La Libye entière est habitée par deux nations indigènes, et deux autres qui sont venues du dehors. Au nord errent les *Libyes* au teint jaune-foncé; Hérodote a dressé l'inventaire de leurs réunions en tribus. Il est à la fois très détaillé et fort instructif, mais malheureusement il ne dépasse pas les frontières du territoire carthaginois. Le midi est occupé par des hommes de couleur noire (*Aethiopes*). Les deux peuples étrangers sont d'origine phénicienne et grecque; ils demeurent l'un et l'autre le long des côtes septentrionales, le premier au couchant, le second à l'Orient [4].

[1] Hérodote, IV, 198. On voit bien que cet historien grec ne connaissait point les riches campagnes de Carthage.

[2] Hérodote, II, 32; IV, 181.

[3] Hérodote, II, 32 et 33.

[4] Hérodote, IV, 197.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DES

ÉTATS BARBARESQUES.

LIVRE PREMIER.

LIBYE, MARMARIQUE, CYRÉNAÏQUE, LES SYRTES, PEUPLES DU DÉSERT.

CHAPITRE PREMIER.

Peuplades libyennes de la *Marmarique*; villes sur la côte jusqu'à *Paraetonium*.

Selon les plus anciennes notions des Grecs, la Libye commençait à l'ouest de la bouche *Canopique* du Nil; en effet, le désert touche immédiatement au fleuve, ou plutôt il est interrompu par ses embouchures, et la grande nation des Libyens au teint jaune-foncé s'étendait jusqu'au bras occidental. Aussi dans Scylax [1], les Libyens *Adyrmachides* s'avancent jusqu'à la bouche *Canopique*.

Alexandrie fut bâtie dans des temps postérieurs. La fondation de cette grande ville amena peu de changemens parmi les habitans du pays. Les mêmes

[1] Scylax, page 44.

Libyens subsistèrent. Ptolémée connaît encore des peuplades libyennes dans les contrées adjacentes au lac *Maréotis* (Maréia), qui avoisinait Alexandrie; d'autres parcouraient les plaines sablonneuses du Nil, où errent aujourd'hui les hordes vagabondes des Arabes. Toutefois, dès-lors, on distingua les limites de l'empire égyptien d'avec celles de l'Égypte proprement dite. Cette contrée s'étendait jusqu'au bras occidental du Nil, tandis que la monarchie égyptienne débordait vers l'ouest dès les temps des Pharaons. Le pays circonvoisin du lac *Maréotis* (Maréia), faisait partie de cette dernière; et Hérodote en regarde comme limite le golfe *Plinthinetes* (Lago segio, ou golfe des Arabes).

La conquête de Cyrène fut faite du temps des Ptolémées. La côte sablonneuse de la *Marmarique*, qui occupe le vaste espace de terrain confiné entre les deux pays, ne pouvait former une province séparée. On la divisa en deux parties, dont on donna au royaume d'Égypte celle qui était à l'Orient du *grand Catabathme* (cap Luco), de manière à ce que *Paraetonium* (el Bareton), quoique situé sur les côtes de la Libye, fût considéré comme la ville égyptienne la plus reculée vers l'ouest.

Par la même raison ce pays fut divisé en nomes, à l'instar de l'Égypte. Le district qui avoisine Alexandrie porte, dans Ptolémée, le nom de *Maréotis Nomos;* à l'ouest de celui-ci se trouve le *Nomos Libyae*, dont *Paraetonium* était le chef-lieu, et qui finissait au *Catabathme.* La région la plus occidentale faisait partie de Cyrène. Les Romains, à leur tour, annexèrent la partie de ce pays qui était occupée par des populations grecques, à la province de Crète; ils en détachè-

rent la côte orientale, habitée par les Libyens, jusqu'au *Catabathme*, et la joignirent à l'Égypte; c'est ainsi que se forma un troisième nome, celui de la *Marmarique* (νομός Μαρμαρικῆς), le chef-lieu en était, soit *le port de Ménélas*, soit le bourg *Paliuros*. Telle est la division du pays d'après Ptolémée.

Toute cette côte appartient au vaste désert sablonneux qui traverse l'Afrique : elle est entrecoupée comme celui-ci de chaînes de montagnes nues, qui sur plusieurs points donnent naissance à des sources abondantes. Dans ces endroits la terre se couvre de verdure et de quelques bouquets d'arbres ; par des irrigations fréquentes [1], la main de l'homme parvient même à soumettre le sol aride à la culture. Ailleurs les habitans trouvent de l'eau en creusant la terre, ce qui leur procure la possibilité d'un séjour fixe ou temporaire. Ailleurs encore, du moins près de la mer, le figuier prospère ; aux environs d'*Antiphrae*, on cultivait la vigne ; dans l'intérieur du pays on fait de riches récoltes de dattes. Mais le plus souvent le sol est recouvert d'un sable aride ; ces plages inhospitalières n'ont d'autres habitans que le nomade vagabond, qui sait mettre à profit les endroits clair-semés, où l'humidité intérieure du sol active le développement de la végétation, au moins pour quelque temps.

Ces nomades appartiennent tous à la grande nation primitive de l'Afrique septentrionale. Les Grecs les connaissaient sous la dénomination générique de Libyens, comme les seuls habitans indigènes, avec un grand nombre de sous-divisions; ils subsistent encore aujourd'hui sous le nom de Berbères. Dans l'antiquité

[1] Strabon, XVII, 1189.

ils possédaient toutes les contrées du nord : toutefois les Grecs vinrent s'établir parmi eux à l'est ; des colons phéniciens se fixèrent sur la côte occidentale. Depuis le moyen-âge les Berbères partagent la possession du sol avec les Arabes, dont ils sont restés distincts par la langue et par les mœurs.

Dans la partie orientale de la Libye, où l'Égypte exerçait une espèce de suprématie, habitait la horde nombreuse des *Adyrmachides*, depuis le Nil jusqu'à la vallée sablonneuse du *Catabathme*, ou, comme dit Hérodote[1], jusqu'au port de *Pleunos*, à l'ouest du cap Luco. La plupart d'entre eux ont les mœurs de l'Égypte; cependant leurs vêtemens sont ceux de la race lybique : les femmes portent des anneaux de cuivre aux cuisses, et ce sont les seules Lybiennes qui écrasent entre les dents la vermine qu'elles prennent en s'occupant de leur coiffure. La tribu est soumise au gouvernement d'un prince héréditaire. Toute jeune fille, qui est sur le point de se marier, est tenue de céder à ses désirs, s'il la trouve à son gré.

A la place des *Adyrmachides* Ptolémée cite comme sous-divisions le long des côtes : les *Zyrites*, les *Chartaniens* et les *Zygis*; au sud de ceux-ci, il place les *Buzis* et les *Ogdaemiens*, et puis enfin les *Adyrmachides*, bien avant dans le désert. Ce morcellement sert du moins à nous faire voir que les *Adyrmachides* s'avançaient vers le sud jusqu'à l'*Oasis de Jupiter Ammon*. Dans le voisinage d'Alexandrie et du lac *Maréotis*, Ptolémée cite, comme ramifications de cette même famille, les *Goniathes*, les *Prosodites*, et au sud du lac les habitans de la région *Sciathique*, qui tenait son nom du bourg

[1] Hérodote, IV, 168.

de *Sciathis*, situé à l'entrée septentrionale de la vallée des lacs du nitre, qui faisait partie de l'Égypte, proprement dite.

A l'ouest des *Adyrmachides*, habitaient les *Marmarides*, qui s'étendaient jusqu'à la partie de Cyrène, occupée par les Grecs ; et même plus loin, au midi de Cyrène, jusqu'à la *Grande Syrte;* du moins Scylax [1] leur assigne ce vaste territoire. C'est aussi le seul peuple que Strabon [2] mentionne entre les Syrtes et l'Égypte; d'après ce géographe ils habitaient vers le sud jusqu'auprès de l'*Oasis d'Ammon.* Et pourtant, ni Hérodote, ni Ptolémée, ne connaissent les *Marmarides* : d'après le premier [3] les *Gigamae* habitaient entre les *Adyrmachides* et *Cyrène;* Ptolémée place sur la côte les *Libyarques*, les *Annéeites*, et les *Bassachites ;* au midi les *Apotomites*, jusqu'aux environs d'*Augila;* néanmoins, comme Ptolémée donne à l'ouest du pays la qualification de *nome de la Marmarique*, et qu'il étend même cette dénomination à toutes les contrées comprises entre Cyrène et l'Égypte, cette omission s'explique facilement : le nom de *Marmarides* était celui de la tribu dont les peuplades énumérées plus haut, sont les ramifications. C'est ainsi que dans la géographie moderne le nom de Barka comprend toutes ces contrées, quoique dans un sens plus restreint il ne désigne que les environs de Cyrène. Les empereurs romains se virent souvent dans la nécessité de faire marcher des

[1] Scylax, p. 44.—Pline, V, s. *accolunt Marmaridæ a Paraetonii ferme regione ad syrtin usque majorem porrecti.*

[2] Strabon, XVII, p. 1194. —Selon Diodor., III, 49, ils s'étendaient depuis Cyrène jusqu'aux confins de l'Égypte.

[3] Hérodote, IV, 169.

troupes contre les habitans de la *Marmarique*, moins pour faire des conquêtes, que pour protéger les côtes et assurer les communications entre l'Égypte et Cyrène [1].

Les côtes de la *Marmarique* sont couvertes d'un grand nombre de bourgs, mais il y a peu de villes. Elles offrent des sinuosités, des pointes, des ilots, des écueils à fleurs d'eau, et par conséquent la navigation est dangereuse dans ces parages; d'autant plus que, pour les gros navires, les ports n'ont point une profondeur suffisante, et qu'ils n'abritent point contre tous les vents. Les indications des anciens nous les font connaître beaucoup plus exactement qu'on ne les connaît de nos jours : ces plages sont d'un abord difficile, et le pays est trop pauvre pour tenter la cupidité commerciale des navigateurs. Il en était autrement chez les Grecs: ils préféraient la navigation le long des côtes, toutes les fois qu'elle était possible, et il n'y avait point d'autre route pour arriver de l'opulente Alexandrie à Cyrène, et dans les contrées plus reculées de l'Afrique septentrionale. Comme le trajet offrait des périls de diverse nature, on donnait aux navigateurs des instructions bien précises pour les mettre à même de les éviter.

Trois documens relatifs à ce sujet, se sont conservés jusqu'à nos jours : le périple de Scylax, dont les renseignemens sont les plus sûrs de beaucoup; malheureusement il ne s'attache qu'aux points principaux et omet les positions intermédiaires; Ptolémée qui, en sa double qualité d'habitant d'Alexandrie et de géogra-

[1] Josephe : *De B. Jud.*, II, 16, sous Auguste. Vopiscus : *Vita Probi*, c. 9.

phe exact, mérite toute notre confiance, d'autant plus que dans ce qu'il dit sur ces contrées on trouve peu d'erreurs à mettre sur le compte des copistes; et enfin le périple d'un anonyme, dont Iriarte nous a révélé les indications. C'est un vrai périple dans la plus large acception du terme, non seulement il donne le nom des lieux et leur distances respectives, mais de plus il fait connaître aux navigateurs les endroits dangereux, les meilleurs ports, les places les plus favorables pour le mouillage ou pour faire de l'eau; il répand une lumière si vive et si complète sur toute cette côte, qu'à l'avenir les navigateurs pourront en désigner tous les points avec la plus grande certitude. A la vérité les noms sont quelquefois défigurés, les chiffres des distances sont loin d'être toujours exacts; mais ces erreurs, qui sont le fait du copiste, se rectifient aisément à l'aide des deux autres auteurs. Nous donnerons les noms des différens ports, parce qu'ils nous font connaître la côte. Quant aux itinéraires, ils ne citent le plus souvent que les lieux dans l'intérieur du pays, et ce n'est que sur quelques points importans, tels que le *Catabathme* (cap Luco) et *Paraetonium* (el Bareton), qu'ils se rapprochent de la côte. Les noms qui se rencontrent dans les itinéraires surgissaient et disparaissaient selon les circonstances, sans laisser de traces dans l'histoire; aussi on ne peut guère les interpréter, et ils ne méritent point d'être rapportés.

D'Alexandrie au *Cherronèse* ou *Chersounèse*, qui d'après le périple avait un port, la distance est fixée par Scylax[1] à 200 stades ou 5 milles géographiques, de quinze au degré. Le périple ne porte que 2 sta-

[1] Scylax, p. 44, in ge. gr. Min., tome I.

des; mais il est évident qu'au lieu de β il faut lire σ. Ptolémée est d'accord avec Scylax: il place *Cherronèse* à 30 minutes d'Alexandrie. Or, sous ce parallèle, le degré de longitude est à-peu-près de 10 milles géographiques; aujourd'hui cette pointe est appelée la Tour des Arabes; sur nos cartes elle se trouve trop reculée vers le sud. Ptolémée lui donne une position un peu plus septentrionale qu'Alexandrie, et comme il demeurait dans cette ville, il n'a pu se tromper de beaucoup dans ses calculs. Strabon [1] dit que le fort de *Cherronèse* est peu éloigné d'Alexandrie, et qu'il se trouve à 70 stades de *Nekropolis;* il est clair que cette évaluation ne saurait s'appliquer qu'à cette dernière ville, et non pas à Alexandrie même.

A 7 stades environ du *Cherronèse* (Tour des Arabes), se trouve un mouillage que Strabon nomme *Nikiu Rome;* à l'ouest de *Nikiu* vient *Plinthine*, qui n'a point de port. Ptolémée cite également cet endroit, le plus considérable sur la côte; car c'est d'après lui, qu'au rapport de Scylax, on donna le nom de *Plintinus Sinus* au golfe, ou plutôt à l'enfoncement coupé de plusieurs pointes, qui se prolonge jusqu'à *Leuké Akté*; Hérodote [2] la nomme *Plinthenetes Sinus* (Lago Segio), et comme nous l'avons vu plus haut, c'est là que selon lui commençait la limite orientale de l'Égypte. Strabon [3] écrit Plynthine, sans doute par erreur.

Posirion n'est marqué que dans le périple; c'est une ville sans port, à 7 stades de la précédente, avec un temple d'Osiris.

[1] Strabon, XVII, 1150.
[2] Hérodote, II, 6.
[3] Strabon, XVII, 1150.

En allant vers l'ouest nous trouvons dans Ptolémée, *Cheimo*, que le périple nomme *Ehi;* il indique des écueils sur la côte, il évalue la distance entre *Cheimo* et *Posirion* à 7 stades, ce qui n'est pas exact.

Ptolémée place les lieux que nous venons de citer dans le nomos Maréotis.

En allant vers l'ouest nous trouvons dans Ptolémée, le cap *Glaukon*. Le périple qui place *Glaukon* à 80 stades de *Ehi*, n'ajoute pas que c'est une pointe de terre.

A près de 4 milles géographiques à l'ouest, Ptolémée cite le port de *Leukaspis;* Strabon en fait également mention, sans ajouter des détails; il est omis dans le périple. *Antiphrac* qu'il cite à tort, à la place de *Leukaspis*, était plus à l'ouest.

A 2 milles géographiques vers le nord-ouest Ptolémée place la pointe de *Derris*; il ajoute qu'elle est ainsi nommée d'une roche noire placée auprès, et qui ressemble à une peau (Δέρας). Le périple écrit *Derron*; il ajoute qu'il y a de l'eau douce et un abri pour les vaisseaux, mais seulement quand il n'y a pas de tempête. Ptolémée place cette pointe de terre à 1° 4' de longitude à l'ouest d'Alexandrie ; il faut en retrancher un sixième pour réduire ses degrés à nos degrés modernes : cela nous donne 1° 44' ; par conséquent, sur nos cartes, le cap Derras est trop reculé vers l'ouest.

Aux environs se trouve le bourg de *Zéphyrion*, selon Ptolémée : dans le périple nous trouvons *Zéphyron*, avec un port et une rade, à l'ouest de *Derris;* la distance est évaluée à 400 stades, chiffre complètement altéré.

A l'ouest, et d'après Strabon, à quelque distance de

la côte, se trouve *Antiphrae*, auquel le périple assigne faussement une position plus orientale. Ptolémée écrit *Antiphra*. Les environs étaient plantés de vignobles, mais le vin qu'ils produisaient et qui était la boisson habituelle du bas peuple d'Alexandrie, était mal famé; les habitans d'*Antiphrae* mélangeaient leur vin libyque d'une portion d'eau de mer [1]. La petite ville d'*Antiphra* subsistait encore du temps d'Hiérocle [2]; à une petite distance de *Zephyrion*, au nord-ouest, Ptolémée et Strabon plaçent *Pedonia*, îlot voisin des côtes, avec un port. Le périple porte le nom de *Pezone*; il ne parle pas du port, mais il mentionne un écueil nommé *Myrmex*, situé dans le voisinage, ainsi que la pointe de *Trachée*, à 7 stades plus loin. A quelque distance de la côte, Ptolémée place le bourg de *Pédonia*.

A 7 stades au-delà on trouve sur la côte la pointe basse de *Pnix*, qui, sur la droite, se dirige vers l'intérieur et se perd dans la plaine. Strabon cite un bourg du même nom, dont le périple ne parle pas, par la raison que ce bourg, selon Ptolémée, qui l'appelle *Pnigeus*, était situé dans l'intérieur des terres.

Phoenikus (Φοινικοῦς λιμὴν), port de mer, selon Strabon et Ptolémée; le périple place cet endroit à 140 stades de *Pnix*, vers l'ouest. Il ajoute ces détails: « Deux îlots se trouvent sur la côte, auprès il y a un mouillage sûr, même pour les bateaux de transport; un creux, pratiqué dans les terres, renferme de l'eau de citerne. » — Le nom de Phoenikus provient probablement de la grande quantité de dattes qu'on y récoltait et qu'on y mettait en vente.

[1] Strabon, XVII, 1150.
[2] Hierocle, page 734.

Hermaea Akra, est placé, dans Ptolémée, à 20' vers l'ouest. C'est à tort que le périple n'évalue la distance qu'à 7 stades; voici les renseignemens qu'il donne : « Aborde-là, où tu auras la pointe à ta droite; on trouve de l'eau près de la tour. »

Proche de *Hermaea Akra*, dans l'intérieur des terres, Ptolémée place un bourg, le *petit Katabathme*. Il est probable que dans le voisinage se trouvait une cavité creusée dans le sable, qui ressemblait au lit d'un fleuve desséché et à laquelle le bourg dut son nom.

Leuke Akte (cap Blanc), ainsi nommé à cause des rochers blancs dont il est formé. Le périple ajoute quelques détails: « D'Hermaea, dit-il, à *Leuke Akte* il y a 20 stades (selon Ptolémée 10' ou 2 milles géographiques, ce qui est plus exact). Devant ce cap se trouve un îlot, très bas, à 2 stades de la côte; il offre un mouillage sûr aux bâtimens marchands à l'abri des vents d'ouest. Toutes sortes de navires peuvent aborder sans danger au cap même; au sommet du cap s'élève le temple d'Apollon avec un oracle, et une source d'eau vive près du sanctuaire. »

Ce n'est qu'avec le cap *Leuke Akte* que se termine le *Sinus Plinthinus* de Scylax [1]; ce golfe a donc 1,000 stades en ligne droite, ce qui fait un trajet de 24 heures ; mais en suivant les sinuosités de la côte, il en faut au moins le double. Ainsi le cap s'avance considérablement vers le nord, en sorte que l'ensemble des enfoncemens du rivage qui précèdent, avec leurs pointes de terre, peut-être considéré comme un golfe. Cette donnée de Scylax est parfaitement exacte. Ptolémée s'en écarte; selon lui, la côte à la vérité offre de

[1] Scylax, page 44 : In ge. gr. min., t. I.

nombreuses échancrures, mais il lui donne partout la même latitude : il est possible que les chiffres aient été altérés ; car la courbure générale de la côte ne pouvait lui être inconnue. Par contre, dans l'évaluation des distances ou des degrés de longitude, Ptolémée se rapproche beaucoup de Scylax ; il place les deux pointes à 2° 1' l'une de l'autre, ce qui, à la latitude d'Alexandrie, fait près de 22 milles géographiques, et par conséquent trois milles de moins que le trajet direct, selon Scylax. Sur les cartes du dernier siècle, ce golfe porte le nom de Lago Segio, et l'île qui est près du cap blanc, s'appelle île de Calleta.

A 10' v. 1'O. Ptolémée place le port de *Gyzis*, que le périple nomme plus exactement *Zygris* ou *Zyger* (ἐπὶ Ζύγρην, ἀπὸ Ζυγρέων) « Sur la gauche, dit-il, se trouve un îlot ; c'est là que tu aborderas, il y a de l'eau dans le sable. »

A une demi-journée de marche ou à 250 stades de *Leuke Akte*, est situé *Laodamantias Portus*, selon Scylax. Le périple connaît également *Ladamante* ou *Ladamantia*, qu'il place trop près des endroits précédens, comme à l'ordinaire, il ajoute : « Une île considérable se trouve auprès ; arrivé à la hauteur de cette île, tu prendras à droite ; il y a un port à l'abri de tous les vents, et on y trouve de l'eau. » Ptolémée passe ce port sous silence, sur nos anciennes cartes il est marqué sous le nom de Lagusi. La pointe de *Kalaemon* est à 40 stades, vers l'ouest elle a un écueil. « Il faut mouiller sur la droite, dit le périple. » Ptolémée appelle cette pointe *Kalli akren*.

A une distance de 9 stades, à 10' de longitude, selon Ptolémée, ce qui est plus exact, est situé *Graeas Gony* (le Genou de la vieille femme). Ptolémée dit que c'est un

port de mer : le nom seul suffirait pour prouver que la description du périple est plus exacte. « C'est une large étendue de terrain (Πάχεῖα ἄκρα), à son sommet s'élève un rocher, dans la plaine il y a un arbre, et à côté de l'arbre une source d'eau. On peut y mettre à l'ancre, mais gare le vent du sud. »

Plus loin, vers le nord-ouest, Ptolémée place la pointe de *Pythis; Artos* dans le périple, qui la met à 140 stades de la pointe précédente, et en a donné une description très exacte : « C'est une saillie escarpée et inabordable, deux blocs, en forme de taureaux, y présentent l'aspect de deux îles. Garde la haute mer; dès que tu auras doublé le rocher, la ville de *Paraetonium* s'offrira à tes regards. »

Paraetonium est connu de tous les géographes comme place forte aux confins de la Libye égyptienne [1]; cette ville est bien plus importante que toutes celles que nous avons citées jusqu'à présent; d'après Strabon elle avait 40 stades de circuit, y compris le port; comme par la suite des temps elle déchut insensiblement, l'empereur Justinien la releva de ses ruines, et y construisit un château fort [2]. De nos jours sa position se conserve sous le nom de *el Bareton*. La distance de *Paraetonium* à Alexandrie est de 1,300 stades, selon Strabon [3]; Scylax l'évalue à 1,700 stades; le périple à

[1] Florus, IV, 11 : *Non profuere munita præsidiis utraque Ægypti cornua, Parætonium atque Pelusium.*

[2] Procop. de Ædifice, VI, 2.

[3] Strabo, XVII, 1150. Ἀπὸ τοῦ Παραιτωνίου χίλιοί που καὶ τριακόσιοι στάδιοι « De Paraetonium à Alexandrie il y a environ 1,300 stades. » Les mots grecs écrits en parenthèse ont été omis par les copistes, ce qui est prouvé par la suite du texte : Μεταξὺ δὲ ; puis on énumère les lieux compris entre Paraetonium et Alexandrie. Or, par suite de l'o-

1750 : Pline la porte en nombre rond, à 200 milles = 1,600 stades. D'après Ptolémée *Paraetonium* serait à 3° 30' ou 35 milles géographiques d'Alexandrie. Sur les cartes de Rennel, Bareton est de 10' trop avancé vers l'ouest. On lit dans Strabon : « Quelques auteurs appellent cette ville *Ammonie*. » Étienne de Byzance a copié ce passage; du reste cette dénomination ne se retrouve dans aucun auteur.

CHAPITRE II.

Villes maritimes de la Marmarique, depuis *Paraetonium* (el Bareton), jusqu'à la Pentapole.

La route de *Paraetonium* à *Delphinae*, par mer, est de 7 stades; il y a également 7 stades de *Delphinae* à *Zephyros*; ce sont deux îlots avec une pointe de terre. La dernière a de l'eau douce et un port à l'abri de tous les vents. Il est probable que ce sont les deux îles *Phokusae* de Ptolémée; il les place un peu au nord-ouest de *Paraetonium*.

On lit dans le périple : « Une traversée de 30 stades te conduit de ces îles à la hauteur du bourg de *Nate* : à 20 stades plus loin tu trouveras le mouillage; toutefois il n'y a de l'eau douce que dans le bourg. » Il est évident qu'au lieu de *Nate*, il faut lire *Apis* (ὁ Ἄπις [1])

mission de la parenthèse, le lecteur est conduit à appliquer cette évaluation au voyage vers l'oracle de Jupiter Ammon, dont il a eté question immédiatement avant. Notre remarque était par conséquent indispensable.

[1] Polyb., XXXI, 26.

qui est connu de tous les géographes ; son nom fait présumer que le bœuf Apis y était adoré ; ce qui fait dire à Pline [1], qu'Apis est un bourg célèbre par le culte de ce dieu. Selon Strabon il était à 100 stades de *Paraetonium*, et Ptolémée s'approche beaucoup de ce chiffre. Apis figure à titre de ville dans Scylax, qui ne donne aucune mesure itinéraire.

Au rapport de Strabon [2], c'était dans cette localité sainte que les pélerins, venant d'Égypte, quittaient la côte et se dirigeaient vers le sud : après cinq jours de marche à travers le désert, ils arrivaient au temple de Jupiter Ammon. C'est cette même route que suivit Alexandre-le-Grand, lorsqu'il alla visiter l'oracle. Il est vrai qu'Aristobule dit, qu'il avait cessé de longer la côte, à partir de *Paraetonium* [3] ; mais il se peut que l'écrivain ait cité *Paraetonium*, ville grande et connue, de préférence à un bourg obscur ; car il évalue la distance d'Alexandrie à 3,600 stades. On conçoit cependant facilement que sur la marche d'une armée on aît pu fixer les distances à un taux trop élevé, et que de *Paraetonium* Alexandre se soit dirigé vers le sud. Scylax porte la frontière de l'Égypte jusqu'à ce bourg.

A partir d'*Apis* la côte devient âpre et raide ; à une distance de 7 stades, le périple place des îles sans en indiquer le nom. Ptolémée parle d'une île qu'il nomme *Aenesippe*, et sur les côtes il place le bourg de *Trisarchos*. Dans Strabon, cette île porte le nom d'*Aenesipasa*.

En s'avançant vers l'ouest on trouve dans Ptolémée le port de *Selinus*, qui n'est dans le fait qu'un simple

[1] Pline, V, 6 : *Vicus apes nobilis religione Ægypti locus.*
[2] Strabon, XVII, 1150.
[3] Arriani exped. Alex. M., III, 3.

mouillage, avec des écueils à fleur d'eau, d'après les renseignemens donnés par le périple, qui appelle cet endroit Anydos : cette dénomination est erronnée.

A 8 stades vers l'ouest, le périple met *Azy*, sans nous dire si c'est un rocher ou un bourg; à 12 stades plus loin *les rochers de Darius*, avec un mouillage pour les navires marchands, et à 140 stades plus loin *Chautaeos*, mouillage pour de petites embarcations. Il y a de l'eau douce dans l'intérieur du pays. Ptolémée ne pouvait s'arrêter à la description de ces plages inhospitalières; il ne mentionne que les lieux par lesquels passait la grande route : *Zagylis* et *Chautaeos*, mouillage peu important, qui porte chez lui le nom de *Chetaea*. Les trois *Tyndarei scopuli*, dont il parle dans sa description des îles, correspondent aux *rochers de Darius*. Scylax les nomme également et en évalue la distance du bourg d'*Apis* à un jour de marche, soit 500 stades. Selon Strabon, ce sont quatre îles avec un port.

A l'ouest de *Chetaea*, et à une grande distance, Ptolémée place le bourg de *Zygrès*; dans le périple il est appelé *Zygrae*, la distance est fixée à 140 stades; du reste il ne donne pas d'autres détails. Il paraît toutefois que *Zygrae*, ainsi que le bourg de *Zægylis*, ont acquis plus d'importance par la suite; en effet, Hiérocle [1] cite *Zogro Zagules* ensemble, comme des villes sur cette côte, et ajoute qu'on connaît des évêques dans chacune d'elles.

Un peu vers l'ouest Ptolémée place le port d'*Aenesisphyra*; dans Strabon, c'est simplement une pointe de terre; le périple qui altère ce nom, selon sa coutume, et l'écrit *Ennesyphore*, réunit les deux indications :

[1] Hierocles, page 735, et la note de Wesseling.

« C'est, dit-il, une rade et un mouillage dans la belle saison (ὕφορμος θερινός). Il y a de l'eau dans le sable et un écueil près de la côte. » Quand il est question de port dans ces contrées, il ne faut pas toujours entendre par là un lieu habité, et encore moins une ville.

Katabathmus était à la fois le nom d'une ville, et ainsi que l'indique le nom grec, d'une large vallée dont la descente rapide commençait aux environs de l'endroit de ce nom, et qui était dominée sur le bord opposé par une rangée de côteaux. Strabon et Ptolémée font mention du *Katabathme* comme localité; Pline cite ce nom comme désignant à la fois une vallée et une ville : enfin, Pomponius Méla [1] en parle comme d'une large vallée s'étendant à l'intérieur des terres dans la direction de l'Égypte. Le périple donne des renseignemens plus précis sur l'emplacement de cet endroit : « Depuis *Ennesyphora* jusqu'à *Kabathlion* (*Katabathmos*), une côte élevée se prolonge sur une ligne de 120 stades; *Kabathlion* est un château fort et un port de mer à l'abri de tout vent; on trouve de l'eau dans la gorge la plus voisine, vers le sud, et de l'eau de citerne dans le château. » Aujourd'hui cette position s'appelle cap Luco. La chaîne de montagnes qui de l'intérieur du pays se projette vers la côte et la ville de Katabathmos, formait un défilé étroit [2].

La vallée spacieuse, qui commençait à l'ouest du château fort, et que des hauteurs bordaient de ce côté, se dirigeait, selon Méla, dans l'intérieur des terres vers le

[1] Strabon, XVII, 1175. Καλεῖται δὲ ὁ τόπος Καταβαθμὸς « On appelle cet endroit *Katabathmos* (la Descente).» Pline, V, 5 : *Finis Cyrenaicus Catabathmos oppidum et vallis repente convexa*. Cf. Mela, I, 8.

[2] Polyb., XXXI, 10, 2.

sud-ouest ; peut-être se prolongeait-elle jusqu'à l'oasis de Jupiter Ammon. Cette vallée n'a que du sable, sans aucune trace d'eau vive : c'est le plus curieux des phénomènes du même genre; d'immenses cours d'eau, qui lors des révolutions survenues avant l'existence de l'homme, s'étaient frayé une route de l'intérieur des continens, vont disparaître à tout jamais, et ne laisseront d'autres souvenirs que les sables du lit qu'ils s'étaient creusés.

C'est jusqu'à ce *Katabathme*, surnommé *le Grand*, parce qu'il y en avait un autre, moins considérable [1], que s'étendait la domination immédiate des Ptolémées. De l'autre côté de la vallée commençait le territoire de Cyrène [2]. Voilà pourquoi le *Katabathme* était regardé comme la limite occidentale de l'Égypte, et que sous les Romains, il faisait la séparation de l'Afrique d'avec l'Asie [3]; ceux-ci ne voulurent plus admettre les indications antérieures des Grecs, selon lesquelles le cours du Nil séparait les deux continens, et pourtant ils n'osèrent pas joindre l'Égypte à l'Afrique. Il n'y a donc point contradiction, si, comme il a été dit plus haut [4], quelques écrivains citent *Paraetonium* comme la ville la plus occidentale de l'Égypte: en effet, il n'y en avait point d'autre dans cette direction; ni, si d'autres placent la frontière occidentale au bourg d'*Apis*, vu que les lieux suivans, jusqu'au *Katabathme* (cap Luco), ne pouvaient passer pour des bourgs, n'étant que des amas de misérables cabanes.

La distance du *Katabathme* à *Paraetonium* est évaluée

[1] Voyez page 27.
[2] Voyez page 18.
[3] Pomp. Mela, I, 8 : Sallust. B. Jugurth, c. 19, comparez page 4.
[4] Page 18.

par Strabon [1], à un trajet de 900 stades, en ligne directe; cette évaluation paraît être la plus exacte. Pline, qui ne compte que 86 milles, reste évidemment au-dessous de la réalité. Ptolémée s'accorde avec Strabon, il place les deux endroits à une distance respective de 2° 15'. [1].

A l'ouest de la vallée du *Katabathme*, Ptolémée signale le port de *Panormus* comme l'extrémité du nome libyque; par conséquent il le range, ainsi que le *Katabathme*, parmi les possessions égyptiennes. Outre Ptolémée, il n'y a que le périple qui mentionne *Panormus*; il ne donne point de détails sur le port, qui n'était point habité selon toute apparence; mais il parle de la configuration bizarre de la côte près du *Katabathme*; l'orthographe des noms qu'il cite est probablement altérée.

Du *Katabathme* à *Peraon* (εἰς Περάοντα), ce qui veut dire apparemment jusqu'aux hauteurs de l'autre côté de la vallée, le périple compte 150 stades; ensuite il entre dans les détails : « Après une traversée de 30 stades, tu verras une pointe élevée et saillante devant toi, auprès de laquelle tu auras la vue sur une rade et un vaste golfe (λίμνη) : à gauche se trouve un mouillage construit par la main des hommes; il y a de l'eau près du figuier, voilà pourquoi l'endroit s'appelle Syké (le figuier). A 30 stades de là on atteint *Panormus*; gorge profonde enclavée entre des collines boisées (νάπη), qui a de l'eau excellente dans le bouquet de figuiers », ces détails prouvent qu'il n'y avait là ni ville, ni bourg; qu'on n'y voyait que des maisons éparses, dont les habitans se livraient à la culture du figuier.

[1] Strabon, XVII, 1149. Pline, V, 5. L'itinéraire d'Antonin évalue la distance à 128 milles r.

Du temps de la domination des Perses, ce port, situé près du commencement du golfe de *Katabathme*, portait le nom de *Plynos;* en effet, d'après Hérodote [1], les *Adyrmachides* s'étendent depuis l'Égypte jusqu'au *port de Plynos*, et Scylax place *Plynous* (Πλυνοὺς, au pl.) à une journée de navigation à l'ouest des îles *Tyndariques*; ainsi, à la distance que Ptolémée assigne au port de *Panormus*.

D'après Polybe [2] cette sinuosité, suffisamment pourvue d'eau douce, s'appelait également *Tetrapyrgia*, nom tiré probablement des quatre tours qu'on y avait construites pour protéger le pays.

La région que traversait le *Katabathme* s'appelait *Marmarique*; une partie seulement du pays qui portait ce nom appartenait à l'Égypte: la partie occidentale dont nous allons nous occuper, était annexée à Cyrène.

De *Plynos* on atteignait, selon Scylax, après une demi-journée de marche, *Petras Megalé* (εἰς Πέτραντα Μεγάλην, la Grande côte rocheuse). Ptolémée la cite comme port de mer; le copiste met, par erreur, *Pétra* (ἡ Πέτρα). Les noms sont également altérés dans le périple, qui ajoute les détails suivans : « De *Panormus* on atteint après une traversée de 108 stades, *Euria* (τὴν Εὐρεῖην), la côte spacieuse, un enfoncement dans la côte, garni de figuiers, avec un bon mouillage et de l'eau douce. De là, on arrive à *Perevonta* (*Petranta*), où l'on trouve de l'eau en abondance de tous côtés. » Strabon cite ce lieu sous le nom de grand port, sans y ajouter le mot *Petras* [3].

[1] Hérodote, IV, 168.
[2] Polybe, XXXI, 26.
[3] Strab., XVII, 1198.

Plus loin, au nord-ouest, on remarque dans Ptolémée, la pointe *Ardanis*, par corruption, *Kardamé* dans le périple. « Elle est à cent stades de l'endroit précédent; il y a un mouillage, des tours sur l'extrémité la plus avancée, et de l'eau douce dans l'intérieur du pays; à 100 stades plus loin on atteint *Ménélas*, port de mer avec de l'eau douce en quantité dans les sables »

Le port de Ménélas est déjà cité par Hérodote [1], et Scylax. Ce dernier le met à une journée de navigation de *Petras*, évaluation qui paraît exagérée, non seulement quand on la compare avec les données souvent altérées du périple de l'anonyme, mais aussi quand on la rapproche du chiffre de Ptolémée, qui place cet endroit à quelque distance de la côte, et à dix minutes à l'ouest de *Petras*. Il est certain que pour aller d'un de ces lieux à l'autre, les navires doublaient la pointe qui était d'une grande étendue; mais l'évaluation de Scylax n'en doit pas moins être réduite. Au récit de Strabon [2], le port tirait son nom du vieux Ménélas, qui dans le cours de ses longs voyages y aborda, à ce que l'on prétendait. Dans cet endroit, de même que dans la topographie de la côte [3], Strabon place *le port de Ménélas* près de la pointe peu élevée d'*Ardania*, dont il change par erreur le nom en *Ardanaxes*, dans le dernier passage. Ptolémée le met dans le voisinage d'*Ardanis*; selon Cornelius Nepos, Agésilas termina dans ce port sa glorieuse carrière.

A l'ouest on remarque dans Ptolémée, *Kataeonium*

[1] Hérod., IV, 169. Il était habité par des Grecs de Cyrène.
[2] Strab., I, 68 (Almel) 40, (Casaub.).
[3] Strab., XVI, page 1195.

promontorium; appelé dans le périple, par corruption, *Kataneum;* selon ce dernier, le cap est à 70 stades de *Ménélas*, il y a de l'eau douce en abondance dans les sables.

Le lieu le plus voisin, dans Ptolémée, c'est le port *Skythranius*; Scylax ne parle point de cet endroit comme d'un port; il le nomme *Pyrtanium*, ce qui est probablement plus exact, car le périple de l'anonyme écrit, par corruption, *Kyrthanium*; il indique des écueils à cet endroit, et enjoint de s'en tenir écarté à 8 stades en haute mer. Le port suivant, à l'ouest, est appelé *Antipyrgus*, dans Ptolémée; Scylax écrit *Antipygus*, ce qui est fautif. Le périple donne le nom exactement; il dit que c'est un port pour la saison d'été, situé dans une île près de la côte, avec une tour, un temple d'Ammon et de l'eau sur les rives voisines de la mer. La distance de l'endroit précédent est de 220 stades, ou selon Scylax, d'un demi jour de marche. Il y avait également un bourg sur le continent, qui tirait son nom de la tour située en face; cela est prouvé par la table de Peutinger, qui porte, dans ces parages, le nom altéré de *Antipegus*.

Puis vient *Petras*, surnommée *la Petite*, chez Ptolémée, qui la désigne comme port de mer, et chez Scylax. Le copiste du périple a omis cette station; il la connaissait, car plus loin il compte de μικροῦ Πετρεύοντος 30 stades jusqu'à *Batrachos*; c'est selon les indications, un mouillage pour la saison d'été, une pointe de terre avec des tours et de l'eau douce. Ptolémée cite également *Batrachos* à titre de port de mer.

A l'ouest de *Batrachos* est situé *Paliuros*; selon Strabon, simple bourg à quelque distance de la côte,

avec un temple d'Hercule sur la pointe qui s'avançait en mer ; il n'en était pas moins l'endroit le plus important dans ces contrées incultes ; la grande route, qui du reste, la plupart du temps, ne suit pas la côte, passait à *Paliuros*, aussi ce bourg est il mentionné dans la table de Peutinger et dans l'itinéraire d'Antonin, où il est désigné sous la dénomination altérée de *Panurus*. Au sud-ouest de la ville, dans la Cyrénaïque, Ptolémée marque *lac de Paliuros*. De nos jours les habitans de ces contrées font encore mention d'un lac situé dans ces régions, avec un île et des ruines [1].

En face de *Paliuros*, Ptolémée place en pleine mer l'île d'*Aëdonis* (Ἀηδωνίς). Scylax la connaît sous le nom d'*Aedonia* (par altération Αιδώνια) et le périple sous celui de *Sidonia* : elle a un port pour la belle saison. « A trente stades plus loin est situé près de la côte... » le nom est omis dans le périple ; toutefois il l'indique immédiatement après, c'est l'*île de Platéa*, Πλατεῖα [2], chez Étienne de Byzance, dans le périple, par alter. ἀπὸ Πλατέος ; on y ajoute que de ce point jusqu'à *Paliuros* il y a de l'eau douce en abondance sur la côte. L'*île de Platéa* joue un certain rôle dans l'histoire des Grecs ; les habitans de *Thera* qui, sur l'ordre de l'oracle de *Delphes*, avaient été envoyés en Afrique, y fondèrent leur première colonie ; par la suite, comme leur établissement ne prospérait point, ils le transférèrent sur la côte voisine, où ils bâtirent la ville d'*Aziristos* ou d'*Aziris*, dans un beau pays, environné de collines boisées, et arrosé d'une

[1] Paolo della Cella viaggio da Tripoli, 1819, alle frontiere occidentali dell. Egittgino ; Genova, 1818, page 17.

[2] Scylax, page 48, écrit à tort Πλάτειαί.

rivière. Enfin, guidés par les indigènes plus à l'ouest, les Grecs arrivèrent à l'endroit où ils fondèrent la ville et l'état de Cyrène. Hérodote écrit le nom de l'île[1] Πλατέα, c'est sans aucun doute la meilleure orthographe; selon lui cette île est aussi grande que la ville de Cyrène, il ajoute que depuis *Platéa* jusqu'aux *Syrtes*, le pays produit le Silphium; Scylax mentionne également cette circonstance. Aujourd'hui l'île porte le nom de Bomba.

A une petite distance de *Paliuros*, vers l'ouest, Ptolémée place le port de *Phthia* (Φθία); le périple écrit *Phaea* (Φαία), et ne parle point du port; il ajoute qu'il faut aller chercher l'eau à 15 stades plus loin. Cet endroit peu important ne se trouve dans aucun autre auteur. *Phthia* ainsi que *Paliuros*, qui est un peu plus à l'est, sont en face de l'*île de Platéa*, dans l'intérieur d'un vaste enfoncement, qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Bomba, d'après l'île de ce nom. A l'ouest du golfe la côte est très élevée et forme la *Chersonnesus Megalé*. Ptolémée qui d'ailleurs assigne à toute cette côte la même latitude, place lui-même cette *Chersonnèse* à 5' plus au nord que les contrées voisines. Strabon[2] nomme également cette Chersonnèse; il ajoute qu'elle a un port et qu'elle est à 1,500 stades (37 milles 1/2 géographiques) de *Coricum* en *Crète*, qui est situé vis à vis. Scylax qui met cette *Chersonnèse* a une journée de navigation de *Petras*, écrit *Cherronesi Schitides*, port de mer (Χηῤῥόνησοι Ἀχιτίδες λιμην) pour indiquer qu'il y a un port peu spacieux au milieu des

[1] Hérodote, IV, 151, 156 et 169. Aux deux premiers endroits on lit : Πλάταια, au lieu de Πλατέα.

[2] Strab., XVII, 1195.

rochers ; il place la *Chersonnèse* aux confins de Cyrène, ce qui est exact, et il évalue la diagonale tirée de cet endroit, à travers les terres jusqu'aux *Hespérides* ou jusqu'à l'enfoncement le plus rapproché de la *grande Syrte*, à 2,800 stades. Le périple cite la *Chersonnèse* sans donner de détails. A une distance de dix stades il marque au sud-est le mouillage de *Dionysos*, position qui, selon toute apparence, correspond au port de mer indiqué par Strabon près de la pointe. Le nom actuel de la *grande Chersonnèse*, est cap Rasatin (Jatsni, dans Edris. p. 309.) Pline la donne pour limite orientale à Cyrène proprement dite, c'est-à-dire, à la région habitée par les Grecs, quoiqu'il sache très bien que le territoire de cette ville s'avançait beaucoup plus vers l'est, jusqu'au *grand Catabathme* (cap Luco). Dans Ptolémée cette même pointe de terre sert de point de partage entre la Marmarique et Cyrène, et il place le bourg d'*Axylis*, situé un peu plus au sud-ouest, dans la Marmarique. Callimaque [1] appelle ce bourg *Azilis* ; probablement il entend par là *Aziristos*, fondée par les Grecs à leur arrivée en ces parages, après avoir quitté l'*île de Platéa*. Pline [2], fixe à 216 milles r. = 43 milles géographiques, la distance entre la *Chersonnèse* et le *Catabathme* ; selon Ptolémée, elle est, en ligne droite, de 2° 45' ; il évalue l'intervalle total, depuis Alexandrie jusqu'à la *Chersonnèse* à 8° 30' ; ce qui, réduit en degrés de 600 stades, donné 7° et quelques minutes de longitude à l'ouest d'Alexandrie. Le territoire de Barka, qui fait partie de Tripoli, renferme la *Chersonnèse* et le golfe de Bomba, où il se termine.

[1] Callimach. Hymnus, in Appollinem, v. 88.

[2] Pline, V. 5.

Selon Ptolémée et les autres écrivains que nous avons cités : « *Un désert sablonneux et où il ne pleut jamais, envahit l'intérieur des terres dans la Marmarique et dans la Libye.* » Ces mots, que nous rapportons textuellement, nous donnent la mesure de la *prospérité* des bourgs et des villes, éparpillés dans ces contrées malheureuses. Un petit nombre d'établissemens portaient le nom de villes, et encore ne le méritaient-ils qu'en partie; ils étaient placés sur la côte ou dans le voisinage de la mer, et nous en avons indiqué la position. Quant aux autres localités, dans l'intérieur des terres, Ptolémée leur fait trop d'honneur de les qualifier de bourgs; ce n'était, pour la plupart, que des points de réunion dans les îles de verdure, au milieu de cette mer de sable, où des sources d'eau vive et quelques bouquets d'arbres permettaient aux nomades de construire des chaumières et d'y fixer leur demeure. Quant à ce qui est d'en indiquer la position, et de chercher à découvrir les traces de ces hameaux, dont nul monument n'a transmis le souvenir à la postérité, il ne faut pas y penser. L'énumération des noms de ces chétives bourgades n'aurait donc aucun but; ceux qui tiendraient à les connaître, pourront satisfaire leur curiosité dans le quatrième livre de Ptolémée.

Le même cas se présente dans les itinéraires. Il existait nécessairement un chemin de caravanes d'Alexandrie à Cyrène : la table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin [1] en donnent le tracé. Tous les deux se tiennent à quelque distance des côtes; les prétendues villes qu'ils y marquent étaient autant de lieux de repos pour les voyageurs. Dans le reste de la route on

[1] Tab. Peut. Tab. IX. Itin. Anton., p. 68, 71-75.

marche à grandes journées : les plus courtes sont de 4 milles géographiques, les plus longues de 7 à 8 milles géographiques ; on peut admettre une moyenne de 5 milles géographiques par jour. Les voyageurs devaient chercher les endroits où l'on rencontrait de l'eau douce et des habitations. Dans les siècles éloignés de nous, l'Égypte et Cyrène se trouvaient dans un état plus florissant que postérieurement, et la communication entre les deux pays devait être plus active ; on s'enquérait avec plus d'empressement des points où l'eau jaillissait de terre, et les besoins des voyageurs faisaient vivre un plus grand nombre d'individus ; aussi la table de Peutinger indique-t-elle un plus grand nombre de localités et des journées de marche un peu plus courtes que l'itinéraire d'Antonin, qui est postérieur et date du quatrième siècle. Mais c'est aussi par cette raison qu'il n'y a que les noms des villes sur la côte qui s'accordent dans les deux itinéraires. Les hameaux intermédiaires naissaient et disparaissaient selon les besoins variables des différentes époques. L'itinéraire d'Antonin omet les noms de plusieurs localités dans le voisinage d'Alexandrie, ce qui est démontré par la petitesse de la somme totale des distances évaluées en milles. La table de Peutinger, qui du reste est complète, marque parfois des journées de marche trop courtes : de plus, le copiste omet quelquefois une localité intermédiaire quand l'espace lui manque, témoin les intersections ou interlignes de la feuille qui sont toutes bien marquées.

Ce serait donc chose oiseuse de citer par leur nom toutes ces bourgades qui ont disparu depuis longtemps, et sur lesquelles il n'y a absolument rien à dire.

Une seule ville, à l'égard de laquelle nous avons quelques détails, doit faire exception.

« *Taphosiris*, dit Procope [1], est à un jour de marche d'Alexandrie. On prétend qu'Osiris y est enterré, comme le nom de la ville l'indique. L'empereur Justinien y fit construire le palais où se réunissaient les magistrats, ainsi que des bains publics. » Il ressort de ce passage que la ville existait encore au sixième siècle. Strabon [2] la connaissait déjà sous le nom de *Taposiris* (Ταπόσειρις); il rapporte que c'était un lieu de réunion célèbre et sacré pour les habitans des régions voisines, et qu'il y avait un endroit du même nom à quelque distance de la ville. Ptolémée place également *Taposiris* (Ταπόσιρις) à 30' au sud-ouest d'Alexandrie, et la table de Peutinger cite sous le nom de *Tapostris* la première station de la route d'Alexandrie à Cyrène. D'autres écrivains grecs citent le nom de cette ville [3]. *Taportés*, dans l'itinéraire d'Antonin, est un endroit situé plus à l'ouest; *Taphosiris* et plusieurs autres endroits manquent, par la faute des copistes. (Le nom actuel de cette ancienne ville est Abousir; on y trouve les ruines d'un temple égypto-grec, et plusieurs autres restes d'anciens monumens [4]).

[1] Procop. de Ædif., VI, 1.
[2] Strab., XVII, 1150.
[3] Wesseling not. ad itin. Anton., page 75.
[4] Pacho, relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, et les oasis d'Audjelah et de Maradeh; Paris, 1827, in-4, page 565, et page 6-8.

CHAPITRE III.

Lieux dans l'intérieur des terres ; l'oasis d'Ammon.

Quand, quittant l'Égypte, on prenait à l'ouest pour se rendre le long de la côte à *Paraetonium*, et qu'on tournait au sud, à partir soit de ce point, soit comme cela se faisait habituellement, du *bourg d'Apis*, situé à 100 stades plus loin vers l'ouest ; on arrivait au temple de Jupiter Ammon[1] (*Ammonium*), après un jour de marche dans les déserts des *Marmarides*. L'origine de l'*Ammonium* remonte aux temps les plus reculés, raison de plus pour les Grecs de Cyrène de s'en tenir à la tradition du pays, d'après laquelle le plus ancien des trois Dionysos aurait fondé l'oracle en l'honneur de son père, et qui attribuait la construction du temple à l'égyptien Danaus[2]. Hérodote nous donne des renseignemens plus positifs. Les prêtres de Thèbes leur apprirent que l'*Ammonium* avait été institué par les Égyptiens, conjointement avec la caste régnante de Méroé. Le nom même de l'oracle prouve qu'ils disaient vrai. En effet, Ammun est le Jupiter des Égyptiens : ces deux mots Jupiter Ammon sont par conséquent deux termes identiques. L'image sous laquelle on adorait la divinité confirme également le récit des prêtres de Thèbes : dans cette ville, comme dans les déserts

[1] Strab., XVII, 1180.
[2] Diodor., III, 72 ; XVII, 50.

de la Libye, ce dieu est représenté avec une tête de bélier surmonté de deux cornes[1]. De plus Pline[2] avait entendu dire de son temps qu'il existait un temple d'Hammon à Méroé. Quant à la forme de l'idole, voici comment les prêtres égyptiens l'expliquèrent. Jupiter, dirent-ils, sur le point de céder aux instances d'Hercule, qui le suppliait de se montrer à lui, face à face, se revêtit de la toison d'un bélier fraîchement tué, à laquelle la tête était encore attachée, afin de cacher à Hercule sa véritable nature. Il y a quelque chose de sublime dans cette image : Hercule lui-même, le fils des dieux, ne peut soutenir l'aspect de la divinité suprême!

Ainsi, à une époque où l'Égypte se trouvait sous la domination des Pharaons, où les Grecs sortaient à peine de l'état de barbarie, les peuples qui parcouraient les régions brûlantes de la Libye, avaient déjà des relations bien suivies entre eux; car, sans cela, comment, à une si grande distance, les Égyptiens auraient-ils connu l'existence d'une contrée fertile au milieu des déserts? Comment auraient-ils pu concevoir le plan d'y risquer la fondation d'une colonie, de concert avec Méroé, qui en était bien plus éloignée encore? Dès les temps anciens, des caravanes parcouraient le désert, et c'est cette circonstance qui rendait l'établissement possible en ces lieux, ainsi qu'à Méroé, et lui fit verser ses bienfaits sur toutes les régions du désert.

Les prêtres choisirent pour s'y fixer les endroits les plus fertiles, où l'humidité unie à la chaleur, fai-

[1] Herodot., II, 42; Diodor., III, 72.
[2] Pline, VI, 29: Hammonis delubrum et ibi religiosum.

sait croître à profusion le dattier ainsi que d'autres espèces d'arbres, où le voyageur fatigué trouvait de l'ombre et des alimens, et pouvait ainsi réparer ses forces pour continuer ses pénibles pérégrinations. Leurs connaissances les mirent à même de répandre l'instruction parmi les grossiers habitans du désert; ils leur enseignaient à cultiver la terre, et prenaient la défense de l'opprimé. De cette façon ils étendaient et affermissaient l'influence de la divinité qu'ils avaient amenée avec eux. Le spectacle que l'on voyait en grand à Méroé, se reproduisait ici sur une plus petite échelle. Effectivement, il y avait une espèce de citadelle qui protégeait le sanctuaire, une garnison et un roi, qui gouvernait sous les auspices de l'oracle [1]; Hérodote cite Étéarque comme roi du pays.

Le saint nom d'Ammon et le crédit de ses oracles infaillibles se répandit au loin parmi les enfans du désert et en Égypte, et pénétra jusque chez les Grecs de Cyrène, qui le transmirent aux nations civilisées de l'Europe. Long-temps avant l'époque où vécut Hérodote, des ambassadeurs de Crésus, roi de Lydie, vinrent consulter l'oracle [2]; toutefois les notions des étrangers sur ce lieu sacré et sur sa position, flottaient dans le vague. Cambyse, après avoir fait la conquête de l'Égypte, voulut détruire l'*Ammonium*; mais il ne revint pas un seul homme de l'armée qu'il y avait envoyée, et nul ne put dire ce qu'elle était devenue. Les troupes étaient parties de Thèbes et s'étaient avancées jusqu'au delà de la *Grande Oasis*, où elles disparurent; le bruit courait chez les Ammoniens qu'elles avaient

[1] Herod., II, 32.
[2] Herod., II, 52.

été ensevelies sous des tourbillons de sable, soulevés par le vent du sud [1]. A la vérité cette tradition était propre à donner aux nations une haute idée de la puissance du dieu; mais jamais caravane, et encore moins une armée entière en marche, n'a été enfouie sous les sables. Cambyse, au rapport des historiens, avait envoyé 50,000 hommes pour cette expédition; or, il suffit d'admettre ce fait comme vrai, pour expliquer la perte de ces 50,000 hommes. A l'approche de l'ennemi, les nomades comblèrent leurs puits; et quand ils seraient restés ouverts, ils ne pouvaient fournir de l'eau en quantité suffisante à une telle masse d'hommes. Les soldats de Cambyse périrent d'épuisement et de soif; c'est le sort qu'ont eu en tout temps des troupes de voyageurs tant soit peu nombreuses dans le désert. Cette expédition insensée ne put donc fournir aucun renseignement sur l'emplacement de l'oracle. Hérodote lui-même ne le connaît pas. Il sait que de *Thèbes* à la *Grande Oasis* il y a sept jours de chemin [2], mais la distance de celle-ci à l'*Ammonium* n'est pas rapportée, bien qu'elle soit de beaucoup plus considérable. Les prêtres vivant sous la domination persane avaient discontinué leurs relations avec l'*Ammonium*. Toutefois, l'historien grec s'était procuré d'autres indications chez les Libyens; ils lui firent connaître la direction que prenait le chemin des caravanes, depuis l'Égypte jusqu'au territoire de Carthage; les indications suivent des stations de dix jours en dix jours de marche; elles sont instructives et vraies, pour la plupart, dans les régions à l'ouest de

[1] Herod., III, 26.
[2] Herod., III, 26; Strab., XVII, 1168.

l'*Ammonium*, que les Libyens visitaient dans leurs courses, mais la distance de Thèbes à l'oracle est évaluée à dix journées [1] de route, estimation erronnée, même en supposant que l'intervalle jusqu'à la *grande oasis* ait été omis, car Hérodote compte jusque-là sept jours de route et non pas dix.

Ce fut Alexandre-le-Grand auquel il était réservé de découvrir pour les Européens la position de l'oracle ; il voulut le visiter pour y faire confirmer son origine ou plutôt sa naissance directe de Jupiter, et ses vœux furent exaucés. Le dieu bizarre, à la tête de bélier, n'était pas sans doute le véritable Zeus des Grecs, mais peu lui importait cette différence. Alexandre n'avait d'autre but que de se grandir aux yeux de ses sujets, surtout des Macédoniens ; il ne voulait plus être dans leur opinion un simple compagnon d'armes, qui les guidait dans le combat. La familiarité de leurs manières compromettait son autorité de souverain aux yeux des Asiates. Les idées des Macédoniens et des peuples de l'Asie, si différentes à cet égard, amenaient une collision qui devenait de jour en jour plus sensible ; et c'est là ce qui le détermina à cette démarche. Alexandre manqua son but, et ses prétentions à la divinité abreuvèrent sa vie de chagrins. Jamais les Macédoniens, auxquels il devait ses victoires, ne purent se décider à rendre à leur capitaine des honneurs divins comme à une de ces idoles assises sur les trônes de l'Asie. La traversée n'offrit pas la moindre difficulté, Alexandre n'amena avec lui qu'une escorte peu nombreuse [2] ; le reste de l'armée demeura en Égypte.

[1] Herod., IV, 181.

[2] Curt., IV, 7 : *Cum eis quos secum ducere statuerat, secundo amne descendit ad Mareotim paludem, etc.*

Jusqu'à *Paraetonium* il longea la côte, où l'on ne manquait ni d'eau ni de vivres; à *Paraetonium* on tourna au sud et l'on entra dans le désert. Pour le voyageur, léger de bagages, la distance était de cinq jours de marche [1]; avec ses soldats, Alexandre, qui d'ailleurs s'écarta sur plusieurs points de la route directe, eut besoin de huit jours [2]. A moitié chemin les provisions d'eau qu'on avait apportées étaient épuisées. Une pluie abondante, phénomène si rare dans ces contrées, vint tirer les troupes d'embarras; dans une cavité du sol elles recueillirent une quantité suffisante d'eau pour le reste de la route. Bientôt après se montrèrent deux corbeaux qui leur servirent de guides. Ces oiseaux cherchaient leur nourriture sur le passage de l'armée, et reprenaient leur vol vers la seule contrée habitée, d'où ils étaient venus. De leur apparition, qui s'explique naturellement, on fit un prodige, et dans le récit de quelques voyageurs de la suite du roi, les corbeaux furent même métamorphosés en dragons. La teinte de merveilleux qu'on cherchait à répandre sur toute cette expédition fut cause, sans doute, qu'Arrien [3], le plus véridique parmi les historiens d'Alexandre, ne donne aucuns détails. Diodore et Quinte-Curce [4] nous en dédommagent. En tenant compte du vernis mythique dont ils sont empreints, il est facile de démêler la vérité dans leurs récits.

[1] Strab., VII, 1150. Κώμη Ἆπις ἀφ' ἧς εἰς μὲν Παραιτόνιον στάδιοι ἑκατὸν εἰς δὲ Ἄμμωνος ὁδὸς ἡμερῶν πέντε. « Le bourg *Apis* d'où il y a cent stades jusqu'à *Paraetonium*, et cinq jours de marche jusqu'à l'*Ammonium*. »

[2] Diodor., XVII, 49.

[3] Arrian, III, 3.

[4] Diod., XVII, 49-50; Curtius, IV, 7.

Les Macédoniens atteignirent d'abord le lac amer (Τὴν πικρὰν καλουμένην λίμνην)[1] qui se trouvait au milieu du désert. A 100 stades de là, on traversa les soi-disant villes d'Ammon. Dans Arrien, ce sont des bourgs bâtis auprès des aiguiades. Ce ne fut qu'à une journée de marche plus loin, que l'on parvint au sanctuaire, entouré de tous côtés de plaines stériles. L'espace qui le renfermait a de 40 à 50 stades[2] dans sa plus grande largeur ; le sol est sillonné de sources nombreuses, et couvert d'une riche végétation : parmi les arbres fruitiers, Arrien cite l'olivier et le dattier. Un printemps éternel régnait sous les ombrages de ce lieu, tandis que tout à l'entour la chaleur était accablante. Au milieu s'élevait une citadelle[3] avec une triple muraille. Dans la première enceinte on voyait le palais des anciens rois d'Ammon, d'où il suit qu'il n'y en avait plus du temps d'Alexandre. La seconde enceinte renfermait le Gynécée, ainsi que le temple du dieu, et la fontaine sacrée où l'on purifiait la victime. Dans l'intérieur enfin était la forteresse avec une garnison. En dehors des murs, à une petite distance, on voyait un autre temple, entouré d'un bois. Auprès de celui-ci était la fontaine du soleil, dont l'eau tiède au point du jour, devient froide à midi : vers le soir elle se chauffe, et jaillit bouillante à minuit. Les compagnons d'Alexandre connaissaient la fontaine du soleil par les récits d'Hérodote[4], et ils la trouvèrent telle qu'il la décrit, par la raison qu'ils

[1] Diodor., XVII, 49.
[2] Arrian, III, 5, dit : 40 stades ; dans Diodor., XVII, 50, on trouve 50 stades.
[3] Diodor. et Quinte-Curce aux endroits indiqués.
[4] Hérod., IV, 181.

voulaient la trouver telle. Dans le fait ce n'était, selon toute apparence, qu'une fontaine ordinaire, dont l'eau doit paraître fraîche par les chaleurs de midi, mais qui à l'approche des froids de la nuit, montre une température plus élevée que l'atmosphère environnant. Aussi les indications des auteurs postérieurs, qui ne purent découvrir la source merveilleuse, ne sont-elles pas d'accord. Ptolémée la place à une grande distance de la ville d'*Ammon* (ὁ Ἄμμων πόλις), au nord-ouest : Pline cite le *fons solis*, sans ajouter des détails; par contre, il place chez les *Garamantes* une autre source, à laquelle il attribue ces mêmes qualités merveilleuses[1]. Dans un autre passage il appelle fontaine d'Ammon un lac, et il place la fontaine du soleil chez les *Troglodytes*, qui habitaient bien plus au sud[2].

Le temple situé dans la seconde enceinte, était le siége d'Ammon et de l'oracle; il comprenait le sanctuaire et un vestibule spacieux. Alexandre seul put entrer dans le sanctuaire, ses compagnons restèrent dans l'enceinte extérieure. Aux questions d'Alexandre le grand-prêtre ne répondit presque que par des signes de tête : le peu de paroles qu'il prononça, purent être entendues de ceux qui étaient dans le vestibule, lequel, selon toute apparence, n'était séparé du sanctuaire que par un rideau[3].

Quant à la forme sous laquelle la divinité était représentée, les Macédoniens en donnèrent de singulières indications. Quinte-Curce[4] le compare à un nombril

[1] Pline, V, 5.
[2] Pline, II, 106.
[3] Strabon, XVII, 1168.
[4] Q.-Curt., IV, 7.

garni d'émeraudes et autres pierres précieuses. Sur l'ordre de l'oracle, il est porté en procession par les prêtres dans un petit navire doré; de chaque côté pendent un certain nombre de coupes d'argent qui résonnent, et les matrones et les vierges qui marchent derrière ce cortége, chantent des hymnes antiques. Diodore ne fait pas mention du nombril, mais il est évident qu'il entend parler de la même figure; car il fait mention, comme Quinte-Curce, de la procession et des pierres précieuses, dans lesquelles l'idole était enchassée. Il n'est pas question, dans Arrien, du rapport des Macédoniens qui escortaient Alexandre, sans doute parce que cet écrivain le met au nombre des fictions, et qu'il savait fort bien, qu'Ammon était toujours représenté avec une tête de bélier. Toutefois, cette omission ne doit pas nous faire révoquer en doute le récit de Quinte-Curce. L'image d'Ammon dans l'intérieur du temple pouvait très bien être autre que la figure symbolique que l'on livrait de temps en temps aux regards étonnés du peuple.

Les indications fournies par les écrivains de l'antiquité, et que nous avons rapportées, nous donnent à peu près la certitude que l'*Ammonium* (les auteurs latins écrivent pour la plupart *Hammonium*) se retrouve dans l'emplacement de Siwah, que nous connaissons par les voyages de Browne et d'Hornemann[1]. Browne suivit d'assez près la route qu'avait prise Alexandre. Avant d'atteindre l'espace fertile, il passa d'abord par quel-

[1] *Hornemann's Reise von Cairo nach Murzouck*. Weimar, 1802, p. 18 et 8. (Voy. d'Hornemann du Caire à Murzouck; trad. fr. de Ch. Langlès, t. I, p. 51).—*Browne's travels in Africa, Egypt. and Syria*, London, 1799, IV, p. 25.

ques mauvais bourgs, où il y avait des sources d'eau, et puis il fit encore une journée de marche dans un pays aride. Le second voyageur prit le chemin des caravanes qui conduit en droite ligne du Caire vers l'ouest, et que les anciens connaissaient également; en effet, Arrien dit qu'au rapport de quelques contemporains, Alexandre retourna en Egypte par ce chemin. Hornemann ainsi que Browne trouvèrent les sources ainsi que les dattiers et autres arbres fruitiers; un pays bien cultivé, une population assez considérable, et même un édifice en ruines, de 32 pieds de long sur 15 de large et 18 de hauteur, construit en grandes pierres de taille et couvert d'hiéroglyphes : selon toute apparence c'est là qu'était le sanctuaire ou le siége de l'oracle. Nos deux voyageurs rencontrèrent fréquemment sur leur route des endroits où le sol était couvert de sel gemme, des coquillages et des arbres pétrifiés, n'offrant aucune trace d'outil, et que des révolutions antérieures à la naissance de l'homme ont dû jeter dans ces solitudes. Or, les anciens[1] font mention de ces coquillages et de ces bois pétrifiés qu'ils pensaient être des débris de vaisseaux quoiqu'ils n'eussent pas été façonnés par la main de l'homme : quant au sel, ils prétendent que c'est le plus pur que l'on puisse trouver. Les prêtres en apportaient en Egypte de petits morceaux transparens de la longueur de quelques doigts, pour les offrir en présent; et les rois de Perse n'avaient sur leur table que du sel d'Ammon[2]. Si, au rapport de Browne, l'es-

[1] Strabon, I, 84.

[2] Arrian., III, 4 : *Eustathius in Homeri Odyss.*, p. 1,500. Pline, XXXI, 7, compare ce sel pour la configuration, à l'alun. (On en

pace fertile de Siwah n'a que six milles anglais de longueur sur quatre de large, tandis que Hornemann en fixe la circonférence à 50 milles, ces deux données ne se contredisent pas. En effet, le premier ne parle que de l'Ammonium proprement dit, et du verger environnant, tandis que les indications d'Hornemann s'appliquent à tout le territoire, y comprises les *villes* d'*Ammon*, selon l'expression de Diodore. Il paraîtrait, au reste, que des hommes en armes ne pouvaient franchir l'enceinte de l'oracle sans se rendre coupables de sacrilége, du moins Ptolémée place le camp d'Alexandre à 10' = 2 1/2 milles géographiques au nord de la ville d'Ammon.

Cet accord dans les renseignemens, et plus encore la circonstance que dans toute la contrée circonvoisine il ne se montre aucun espace fertile où l'on puisse supposer l'emplacement d'Ammon, démontre d'une manière irréfragable que la position de Siuah correspond à celle de l'ancien oracle de ce dieu. Ce qui confirme le fait, c'est la coïncidence dans les mesures itinéraires. Du Caire Hornemann atteignit Siwah avec douze fortes journées de marche[1]. Il y a un intervalle de 3,800 stades en suivant la côte, entre Alexandrie et *Paraetonium*, situé au nord de l'oracle, avec une légère aberration vers l'est; le méridien d'*Ammonium* passait par le bourg *Apis*, d'où, comme nous l'avons dit, on tournait au sud pour prendre le

trouve l'analyse chimique dans *Minutoli* : Voy. dans l'oasis du Jupiter Ammon, page 179 de l'édition allemande. Les résultats qu'elle a fournis s'accordent fort bien avec les éloges que les anciens ont faits des propriétés du sel d'Ammon.)

[1] Pline, V, 9, compte également à partir de *Memphis*, près du Caire, à l'oracle d'Ammon, douze journées de chemin.

chemin de l'oracle. La traversée était de cinq journées, et ces journées étaient grandes, ce que démontrent non seulement les indications d'Hornemann, mais aussi les anciens itinéraires, qui fixent le jour de marche dans les plaines sablonneuses de la Libye à une moyenne de 6 milles géographiques.

La latitude de *Paraetonium* est de 31 degrés et quelques minutes : Browne évalue celle de Siwah à 29° 13' ; l'intervalle entre les deux endroits est donc environ de 30 milles géographiques, ce qui nous donne les cinq jours de marche dans Strabon. *Paraetonium* se trouve à 2° 55' de longitude à l'ouest d'Alexandrie, ou à 44° 30' du méridien de l'île de Fer; la longitude de Siwah est fixée sur la carte de Rennel, d'après Browne, à 26° 20' du méridien de Greenwich, ou à 44° du méridien de l'île de Fer. Donc Siwah, ainsi que l'ancien Ammonium sont de 30' de longitude plus avancés vers l'ouest que *Paraetonium*. Ptolémée paraît être d'accord avec ces données. A la vérité, il place le camp d'Alexandre à 30' vers l'ouest de *Paraetonium*, mais la ville d'Ammon est reculée d'un degré tout entier plus loin, vers le couchant. Telle ne pouvait pas être l'opinion de l'écrivain grec, et le chiffre est évidemment altéré. De l'oracle d'Ammon à la ville de Cyrène la distance est fixée par Pline [1] à 400 milles rom. = 80 milles géogr.

Du temps des Ptolémées et de la domination romaine, l'oracle d'Ammon et son territoire faisaient partie de l'empire Egyptien, ou plutôt ils étaient placés sous la protection des rois d'Égypte; car il n'est guères probable que le corps des prêtres ait été astreint à payer

[1] Pline, V, 5 : *Hammonis oraculum a Cyrenis abest* 400 M. P.

des impôts. Dans Pline[1], toute cette étendue de douze journées, depuis l'Égypte jusqu'à l'oracle, forme un nomos séparé. Cette donnée n'est pas tout-à-fait exacte; toutefois, d'après Ptolémée, le territoire d'Ammon était compris sous le nom d'*Ammoniaca*, comme canton distinct, dans le nomos de Libye. L'oracle subsistait encore sous les Romains, au temps de Justinien, qui convertit le nombreux personnel des prêtres à la vraie religion, et plaça ces lieux sous le patronage de la Sainte Vierge, à laquelle il fit ériger une église[2]. Aujourd'hui les habitans sont des Mahométans fanatiques.

Procope confond la ville d'Ammon avec *Augila*, située plus à l'ouest; du reste il rapporte un fait qui n'était pas connu, c'est que dans la ville d'Ammon il y avait un temple consacré à Alexandre.

Au nord d'*Ammoniaca*, Diodore[3] place les *Libyens*; dans l'intérieur des terres ou au nord-ouest, les *Nasamones*, dont il sera question en parlant de Cyrène; enfin au sud et à l'ouest, les *Ethiopiens*, c'est-à-dire des hommes noirs. Dans Quinte-Curce, qui, sans doute, a puisé aux mêmes sources, nous trouvons également à l'ouest d'*Ammonium* les *Ethiopiens Scénites*, c'est-à-dire qui habitaient sous des tentes, et au sud les *Ethiopiens Troglodytes* ou habitans des cavernes; il confond ces derniers avec les Troglodytes de la mer Rouge, et les qualifie d'Arabes. Dans l'antiquité nous ne trouvons point de traces de hordes arabes à l'ouest du

[1] Pline, V, 9 : *Nomos Hammoniacus tendens ad Hammonis Jovis oraculum*.
[2] Procop.: *De Ædific*. VI, 2.
[3] Diod., XVII, 50.

Nil. Les Troglodytes, au contraire, ne se trouvaient pas seulement sur les côtés de l'Abyssinie, mais aussi dans les localités dont nous parlons et plus à l'ouest. Ptolémée nomme les *Anagombri*, les *Jobacchi*, et les *Rouaditae* au sud d'*Hammoniaca*, sans donner aucun détail sur ces peuplades.

CHAPITRE IV.

La Cyrénaïque ; règne des huit rois.

Des sables stériles couvrent presque en entier la moitié orientale de la côte libyque, qui se prolonge sur une grande étendue depuis le territoire carthaginois, proprement dit, jusqu'aux bouches du Nil. Un seul district, d'environ 60 milles géographiques de long [1], situé à l'orient de la grande Syrte, le long de la côte, qui est très recourbée dans ces lieux, fait une exception frappante. Et même dans ce district se montrent çà et là des plaines arides; sur plusieurs points on manque d'eau douce; mais à quelque distance de la mer le pays est sillonné de ruisseaux nombreux, qui jaillissent de sources limpides et fertilisent les terrains qu'ils traversent; les montagnes sont revêtues de vastes forêts, formées pour la plupart d'arbres fruitiers, et dans quelques contrées le sol rend cent pour un au cultivateur [2].

[1] Scylax, page 45, en fixe la longueur du *Chersonnèse* (cap Rasatin) au *Jardin des Hespérides*, à 2,500 stades ou 62 1/2 milles géogr.

[2] Surtout les contrées occidentales aux environs d'*Hesperidae*. (Hérodote, IV, 198.)

Il faut chercher la raison de cette fécondité dans le gisement des terres, qui s'élèvent en amphithéâtre. A quelques lieues de la côte surgissent des collines, dont la hauteur va toujours en augmentant vers le sud, et qui finissent par se rattacher à des chaînes de montagnes d'une élévation considérable. Ptolémée qui, à l'ouest, les appelle les *Monts sablonneux d'Hercule* (Ἡρακλέους θῖνας [1]), et plus loin vers l'est, *Monts Ouelpa* (τὰ Οὔελπα ὄρη [2]) les place à 2° ou 25 milles géographiques de la côte, et telle est précisément la largeur de la région fertile. Les montagnes n'y sont pas comme dans les plaines désolées de la Libye, hérissées de rochers nus, sans vie, d'un aspect triste; comme l'eau en jaillit de toutes parts, elles se couvrent de bois et de terre végétale. Ce qui imprime surtout une grande activité à la végétation, ce sont les pluies fréquentes, circonstance que les anciens ne manquent jamais de mentionner [3], ce phénomène étant très rare dans les solitudes arides de la Libye. Les eaux pluviales s'infiltrent dans les profondeurs des montagnes, y entretiennent l'humidité, qui féconde et donnent naissance aux ruisseaux qui en descendent.

Les Grecs qui s'établirent dans ces contrées, dirigèrent le cours des eaux avec intelligence; ils construisirent de vastes citernes, dont les restes se sont encore assez bien conservés, et les employèrent à l'irrigation générale du pays, où ils créèrent partout des jardins,

[1] Aujourd'hui Djebel Barkah, habités par les Djibernach.

[2] Aujourd'hui Djebel Akhdar, habités par les Harabi, dont les campemens s'étendent jusqu'au promontoire d'el Mellah, qui correspond au cap *Catacomium* des anciens.

[3] Herodote, IV, 198 : ὕεται γὰρ δὴ ταῦτα τῆς Λιβύης. « Il pleut dans cette partie de la Libye. »

la terre récompensant leur travail par ses plus riches présens. La main industrieuse de l'homme venant ainsi en aide aux dispositions heureuses du sol et à l'action de la chaleur, il n'y a rien d'étonnant que les anciens nous aient représenté les environs de Cyrène comme un nouveau paradis. Outre le riz que fournissaient surtout les plateaux du sud, et les blés, le pays produisait des fruits exquis de toute espèce, tels que dattes, oranges, grenades; de plus on avait du vin, de l'huile, du safran de qualité supérieure; les jardins et les prairies se couvraient de roses, de lys, de giroflées, avec des parfums plus pénétrans que ces fleurs ne peuvent en avoir dans un climat plus froid, on en distillait des essences et des huiles [1]. Les haras de la Cyrénaïque étaient renommés; les auteurs anciens en vantent les chevaux d'un accord unanime, nulle part on n'en élevait de plus beaux. Les habitans firent hommage à Alexandre-le-Grand de trois cents chevaux de guerre et de cinq *quadriges* magnifiques [2]. Dans les jeux publics de la Grèce les chars des *Cyrénéens* remportèrent plus d'une fois le prix de la course. C'était chez eux une coutume très répandue d'avoir chevaux et équipage [3]; or, comme au désert l'usage de la voiture doit cesser, cela prouve que le pays renfermait peu de plaines recouvertes de sable sur un grand espace.

Une production de la plus haute importance pour Cyrène était le Silphium, que les latins appellent *Laserpitium* ou *Laser*. C'est un arbrisseau qui ne vient

[1] Voyez *Sur la fertilité du pays*, Athen., XV, 8. Diodor., III, 49. Strabon, II, 195; XVII, 1194. Herodot., IV, 171.

[2] Diodor., XVII, 49.

[3] Athen., XVIII, 1.

qu'au désert, et dont le bétail mange avec avidité la tige et les racines; elles ont la propriété de relâcher dans le commencement, et elles fournissent un aliment substantiel, qui donne une saveur délicate à la chair. Pour le corps humain c'est également un purgatif très efficace et très salubre. A la tige et aux racines on pratiquait des entailles par lesquelles s'écoulait un suc épais, que les *Cyrénéens* pétrissaient avec du son pour l'empêcher de se corrompre; ils l'exportaient en tout pays, et à Rome le Silphium se vendait au poids de l'argent [1]; le commerce de cette substance précieuse étant monopole de l'état, l'exportation en était interdite aux particuliers; les Carthaginois se la procuraient par contrebande dans un port de la grande Syrte, contigu au territoire de Cyrène [2]. On en trouvait aussi dans quelques provinces de la Perse, mais il était d'une qualité inférieure. Le véritable Silphium croissait uniquement à l'extrémité méridionale de Cyrène, dans des limites marquées par une ligne courbe, qui partait de l'île de *Platée* (Bomba) et de la bourgade d'*Aziris* à l'est, et se terminait vers l'ouest au *jardin des Hespérides* et à la *grande Syrte*, ainsi que les anciens auteurs ont soin de le remarquer [3]. Le Silphium est représenté sur la plupart des monnaies de Cyrène, ce qui démontre combien il était en honneur dans le pays.

Quand Cyrène passa sous la domination des Romains, la jalousie des nomades fit périr le Silphium.

[1] Voyez la description très détaillée de Pline, XIX, 5, empruntée en grande partie à Théophraste. (*Hist. plant.*, VI, 3.)

[2] Strabo, XVII, 1195.

[3] Herodot., IV, 169. Scylax, page 45.

Ils menèrent paître leurs troupeaux dans les contrées qui le produisaient [1], et dont antérieurement on avait eu soin de les tenir écartés [2]. Pline en attribue la disparition aux fermiers romains, qui regardaient l'éducation du bétail comme plus lucrative. Le trésor public, à Rome, en renfermait 1,500 livres du temps de Jules-César; du temps de Pline, on y montrait une tige de cette plante comme une curiosité, on croyait alors qu'elle ne réussissait pas dans les jardins [3], ce qui était erronné. Synèse [4] qui vivait au cinquième siècle, parle du Silphium que son frère avait dans ses jardins; dans un autre passage il fait mention de la grande quantité de beaume ou de suc épaissi (ὀπὸς) qu'il en retirait, ainsi que de l'excellent safran qu'il cultivait.

Le Silphium existe encore de nos jours aux environs de *Darnis* (Derne), il a la tige très courte, avec des feuilles épaisses, velues, couleur de sauge, et des fleurs jaunes très recherchées des abeilles; le fruit a la forme de l'artichaut. Les Arabes appellent le Silphium *Cefie* ou *Zerra* [5]. Il paraît que c'est la plante qui fournit l'*Asa Foetida*, et qui croît dans les montagnes du Beloutchistan; le suc obtenu par les procédés que nous avons décrits, est exporté; les habitans mangent la plante qui exhale une odeur très forte.

[1] Strabon, XVII, 1194.
[2] Arrian, III, 28.
[3] Pline, XIX, 3: *Rem feram ac contumacem, et si coleretur, in deserta fugientem.*
[4] Synesii, *ep.* 106, et *ep.* 133.
[5] Paul Lucas, voyage fait en 1704-1708 par ordre du roi, dans la Grèce, dans l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique. Paris, 1712, II, 12; t. II, chapitre XI, page 112.

L'agriculture, elle-même, est soumise dans ce singulier pays à des lois exceptionnelles. La moisson, les vendanges, se font de bonne heure dans les cantons du nord. Dès que la récolte est terminée dans la plaine, on passe aux régions moyennes, qui sont couvertes de hauteurs de médiocre élévation (βουνοί), puis enfin aux montagnes, de sorte que l'on récolte pendant huit mois de l'année [1]. Les plateaux supérieurs fournissent les arbres fruitiers et le riz; les terrasses qui montent en amphithéâtre, se terminent par les prairies où l'on cueillait le Silphium, c'est une lisière étroite, mais qui a près de 2,500 stades de long [2].

C'est dans cette contrée, qui se distingue sous tant de rapports des pays circonvoisins, que vers la XVII[e] olympiade [3], sur l'ordre précis de l'oracle de Delphes, le Dorien Battus se rendit, pour y fonder une colonie, accompagné seulement de quelques centaines d'hommes; en effet, deux bâtimens à cinquante rames

[1] Herodote, IV, 199.

[2] Scylax, page 45. Strabon, XVII, 1190, porte 1,000 stades, cette mesure est trop petite.

[3] 712 av. J.-C. Pour établir ce calcul avec plus de certitude, il faut remonter en arrière. Selon le Scholiaste (*ad Pind. Pyth.*, IV, 1, o. 1.), le règne des huit rois comprend un espace de 200 ans. Le dernier roi périt au commencement du règne de Darius. (Herod., IV, 166.) Or, Darius monta sur le trône la première année de la LXV[e] olympiade. D'après ce rapprochement, la fondation de Cyrène coïncide avec la XVII[e] olympiade, sans que l'on puisse fixer l'année. —D'autres indications varient; Eusèbe (*Chron.*, p. 115, édition Scaliger), place la fondation à la troisième année de la V[e] ol.; mais, page 22, il indique ol. XXXVII, 4. — Pline, XIX, 3, la place même en l'an de Rome 143; Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 3) indique l'an 500 av. l'arch. Simonides à Athènes, ce qui donne ol. XLII, 2. Simonides ayant été archonte ol. CXVII, 2. Enfin Solinus, cap. 30, place la fondation de Cyrène ol. XXI.

suffisaient pour les porter. La côte était aride; *Platée* (Bomba) où ils s'arrêtèrent d'abord, était un misérable îlot : ils s'adressèrent de nouveau à l'oracle, qui leur enjoignit de persévérer, ajoutant que c'était sur la côte qu'ils devaient chercher leur salut. Un ordre si explicite de l'oracle, qui n'exposait jamais imprudemment son crédit, fait présumer que dès les temps anciens ces parages avaient été visités par des Grecs, dont les prêtres de Delphes avaient obtenu des renseignemens; la suite du récit confirme cette hypothèse.

Battus transporte sa colonie à *Aziristos*, sur la côte voisine, il y trouve un espace fertile et bien arrosé, mais enclavé dans le désert; l'établissement ne peut là ni prospérer ni s'étendre. Après un séjour de six ans, Battus consent sans peine à suivre les naturels du pays, qui le conduisent vers l'ouest, à un endroit où une source d'eau douce sortait de terre et entretenait aux environs la fraîcheur et la verdure; toutefois ils avaient choisi la nuit pour cela, afin que l'étranger ne pût reconnaître les localités. « Ici le ciel est percé », lui dirent-ils [1], c'est-à-dire le ciel qui est d'airain pour le reste de la Libye, s'ouvre ici pour livrer passage aux eaux pluviales. Ce fut auprès de cette source, qu'on appelait *Kyré*, que Battus fonda la ville de *Kyrana* ou de *Kyréné* [2]. Selon Justin, le nom lui vient de Cyrène, princesse de Thessalie, qui fut enlevée par Apollon. Quand cette éthymologie ne serait que l'ap-

[1] Herod., IV, 158. Ἐνϑαῦτα ὁ οὐρανὸς τέτρηται. « Le ciel est ici percé à jour. »

[2] Herod., IV, 155-158. Callim. (*Hymn. in Apoll.*, V, 88, et *Schol.* *Justin.*, XIII, 7.)

plication arbitraire d'une tradition mythique, elle n'en démontrerait pas moins, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que des navigateurs grecs avaient, dans leurs pérégrinations, abordé à ces rivages. Il n'y a pas jusqu'à l'intérêt qu'ils témoignent, contre leur habitude, aux étrangers, qui ne fasse supposer, de la part des Libyens, quelques connaissances de la langue des Grecs, et même des unions antérieures avec cette nation. Aussi finirent-ils par se confondre en une seule peuplade avec les compagnons de Battus; et en effet, comment, sans cette circonstance, eût-il été possible à des étrangers, si peu nombreux, de jeter seulement les premiers fondemens d'une ville, au milieu du pays [1] ?

Battus et Arcésilas, son fils, gouvernèrent l'un pendant quarante ans, l'autre pendant seize ans, dans le calme d'une félicité toute patriarcale. Après eux, nous trouvons les règnes obscurs d'un autre Battus, et d'un autre Arcésilas; les rois de Cyrène continuaient à porter, dès-lors, alternativement ces deux noms. Sous Battus III, surnommé *Eudaemon* (l'Heureux), de nouveaux colons, encouragés par les conseils de l'oracle, accoururent à Cyrène de tous les points de la Grèce; cet accroissement de la puissance des rois de Cyrène troubla la bonne amitié dans laquelle ils avaient vécu jusqu'alors avec les naturels, et fit naître des discordes civiles. Pour assigner des terres aux nouveaux venus, il fallut expulser les Libyens de leurs meilleurs domaines. C'est donc, sans doute, à cette époque qu'on doit rapporter la fondation de *Teuchira* (Tochira), et d'*Eues-*

[1] V. plus bas la ville de Cyrène.

peridae (Bengazi), villes qu'on cite comme colonies de Cyrène, quoique cette dernière, dans les premiers temps, ne renfermât que peu d'habitans d'origine grecque. Adikran, prince libyen, demande et obtient des secours en Égypte; à la vérité les Grecs mettent l'armée égyptienne tellement en déroute, qu'un très petit nombre de soldats parvient à regagner ses foyers; mais la concorde ne peut plus être maintenue à l'intérieur.

Arcésilas III, fils de Battus Eudaemon, gouverna despotiquement : ses propres frères se soulèvent contre ces tentatives de tyrannie; ils font alliance avec les Libyens, et de concert avec eux, convertissent la bourgade de *Barcé* en ville grecque; une guerre s'en suit. Arcésilas perd une bataille décisive, dont le résultat est que désormais *Barcé* subsiste comme état indépendant, à côté de Cyrène[1]. Arcésilas, dans sa détresse, a recours à l'oracle de Delphes; ce patron de la colonie lui fait des reproches de ce qu'il s'était écarté, dans sa politique, des principes de ses prédécesseurs; en même temps il ordonne à Démonax, citoyen de *Mantinée*, d'aller rétablir la bonne harmonie dans la colonie.

De grands changemens furent introduits dans la constitution du gouvernement; le roi perdit la plupart de ses prérogatives, notamment la suprématie religieuse; le peuple fut divisé en trois tribus comprenant : la première, les anciens *Théréens*, ainsi que les naturels du pays; la seconde, les *Doriens* du Péloponnèse et de l'île de Crète, et la troisième; les *Hel-*

[1] V. plus bas la ville de Barcé.

lènes, originaires des îles. Ces réformes ne trouvèrent point de résistance; Arcésilas ayant été assassiné, et son fils Battus IV, le Boiteux, n'ayant ni la force ni la volonté de se maintenir dans les prérogatives paternelles. Son fils Arcésilas, chercha à les rétablir par la violence; il fut chassé de la ville dans une émeute, et l'oracle, auquel il s'était adressé, lui ayant refusé son appui, il se rend à Samos, où il réunit des troupes à l'aide desquelles il se remet en possession du gouvernement. La cruauté avec laquelle il exerça ses vengeances, irrita tellement ses adversaires, que ne se croyant plus en sûreté à Cyrène, il confie la direction des affaires à sa mère Phérétime, et se réfugie auprès de son beau-père, à *Barcé*, où tous les deux furent tués en pleine assemblée du peuple.

Sa mère, femme d'une grande énergie, vole en Égypte, et implore l'appui d'Aryandés, satrape au service de Darius, il accueille sa demande, par égard pour Arcésilas IV, qui avait jadis fait spontanément sa soumission au roi Cambyse, et avait payé tribut à Darius [1]. Les troupes perses s'emparèrent de *Barcé* par surprise; ils épargnent la ville de Cyrène, qui avait gardé les apparences de l'obéissance. Phérétime se venge de ses ennemis; mais n'osant rester à Cyrène, elle retourne en Egypte, où elle meurt, et la royauté est abolie à jamais dans la colonie [2]. Les Battiades, ou descendans de Battus, se confondirent avec les autres citoyens, tout en continuant leur généalogie jusque dans les siècles suivans [3].

[1] Hérod., III, 91; IV, 165.
[2] Hérod., IV, 161-167, 200-205.
[3] Le précis historique que nous venons de donner, était d'autant

CHAPITRE V.

La république de Cyrène ; état du pays dans les temps postérieurs. La *Pentapole*.

Désormais *Cyrène*, qui, depuis le commencement avait manifesté des tendances vers la démocratie, devint tout à fait république : sous cette forme de gouvernement la cité subsista, pendant deux siècles, dans un état de prospérité que la fertilité prodigieuse du sol rendait seule possible. *Barcé* étant déchue depuis l'occupation momentanée par les Perses, elle rentra avec les autres villes dans l'alliance commune. La nouvelle république s'appelait *Cyrène*, d'après la ville centrale, ou *le canton de Cyrène*, ou bien encore *Cyre-*

plus indispensable, qu'il vient à l'appui de la date que nous avons fixée pour la fondation de la ville de Cyrène. Arcésilas prend vis-à-vis de Cambyse la position de vassal, dans laquelle il reste à l'égard de Darius. Arcésilas ne pouvait être très-avancé en âge, sa mère étant encore en état de prendre une part si active aux affaires du gouvernement ; si donc on place sa mort dans la trentième année du règne de Darius, on ne se trompera certes que de très-peu, en plus ou en moins. Darius monta sur le trône ol. LXV, 1 ; par conséquent, la royauté fut abolie à Cyrène, ol. LXVII ; or, elle avait durée deux cents ans, donc la ville fut fondée, ol. XVII. — Larcher, qui dans sa traduction d'Hérodote, détermine les dates avec autant de soin que de pénétration, a commis, à l'égard de Cyrène, de graves erreurs. Prenant la moyenne entre les différentes données, pour base de son calcul, il opte pour la deuxième année de la XXXVIIe olympiade ; ce qui le force de rapporter la mort d'Arcésilas IV à la première année de la LXXXVIIe olympiade, époque postérieure au règne de Darius, ainsi qu'au temps où Hérodote, source unique de toutes ces relations sur Cyrène, acheva son histoire.

naea (ἡ Κυρεναίη). Ce ne fut que postérieurement, du temps des Romains, qu'on désigna toute cette contrée sous le nom de *Cyrénaïque* (*Cyrenaica*). Chez les Grecs, les habitans étaient appelés *Cyrénéens* (Κυρεναῖοι). Les Romains les nommaient *Cyrenenses*.

La participation immédiate aux affaires d'état, jointe à une activité individuelle, sans entraves, développèrent chez les *Cyrénéens*, comme autrefois à Athènes, un élan énergique qui les poussait incessamment dans la voie du perfectionnement, et qui dut amener bientôt, comme résultat nécessaire, la prospérité commune. Les riches produits du pays favorisaient les transactions commerciales, et faisaient affluer l'argent. Par suite, l'industrie manufacturière dut prendre un essor rapide. Les bateaux marchands des *Cyrénéens* se montraient dans toutes les mers; le port forma bientôt, à lui seul, une cité considérable, qui reçut plus tard le nom d'*Apollonias*. Selon toute apparence, le commerce avec la Libye était aussi très-important; c'est ce que paraît démontrer du moins la connaissance exacte qu'Hérodote a des peuplades libyennes; car, du reste, nous n'avons aucune indication directe sur ce sujet. L'opulence croissante fit fleurir les arts : de nos jours encore, on admire les pierres taillées et les monnaies de Cyrène. Les sciences y jetèrent également un vif éclat. Des hommes remarquables y cultivèrent toutes les branches des connaissances humaines, et plusieurs d'entre eux acquirent de la célébrité dans tous les pays où l'on parlait la langue grecque [1].

[1] V. plus bas la description de la ville.

Cette prospérité, en donnant de la noblesse et de la fierté aux citoyens, exalta la conscience de leurs forces : et la puissance de la république ne tarda pas à se faire sentir à l'étranger. Cyrène joua un rôle assez important dans l'histoire de la Grèce. A l'ouest, dans les lisières arides près des deux *Syrtes*, les hordes libyennes menaient, en toute sécurité, leur vie nomade, telle qu'Hérodote nous la fait connaître; et Cyrène profita de cet état de choses pour son commerce. Mais au côté opposé, Carthage qui grandissait de jour en jour, étendait ses possessions et sa sphère d'influence vers l'est; les intérêts respectifs devaient amener tôt ou tard une collision : les deux états, séparés l'un de l'autre par un désert, jetaient des regards avides sur des contrées stériles, qui dans le fait, n'appartenaient ni à l'un, ni à l'autre; mais du moment que la puissance de Carthage, qui au rapport de Salluste, était alors au plus haut point de sa splendeur, touchait immédiatement au territoire de Cyrène; il y avait un danger imminent pour cette république.

La guerre seule pouvait décider des questions qui étaient en litige. Cyrène ne craignit pas de la soutenir sur mer contre sa puissante rivale; ce qui prouve que la cité avait des flottes redoutables. Après des pertes réciproques, Cyrène sut si bien balancer la victoire, que cette longue querelle fut terminée à l'amiable : la ligne de séparation entre les deux états fut tracée à l'angle méridional de la *grande Syrte* [1]. Toutefois le traité favorisait Carthage, au détriment de Cyrène; le commerce que cet état faisait avec les *Ga-*

[1] Sallust., *Jug.* C. 84. — V. plus bas *Arae Philaenorum*.

ramantes et le sud de l'Afrique, fut à peu près anéanti. Le seul avantage qu'elle obtint, c'est qu'il resta une assez grande étendue de pays entre ses possessions et celles de Carthage.

Les suites de l'accroissement de Cyrène se firent aussi sentir vers cette époque à l'est, du côté de l'Égypte. Cette dernière puissance avait exercé jusque là une suprématie, non-seulement sur les lisières arides des côtes de la *Marmarique,* mais aussi sur Cyrène. Or, Cyrène, république, ne voulut plus reconnaître de maître; au contraire, elle agrandissait sans cesse son territoire dans la direction de l'est. A l'issue d'une lutte, sur laquelle nous n'avons aucun détail, les frontières des deux états furent déterminées par une ligne qui coupait la *Marmarique* en deux, à partir du *grand Catabathme* (cap Luco); le dernier point forma dès-lors l'extrémité orientale de l'Égypte, jusqu'au temps où les empereurs romains joignirent de nouveau la *Marmarique* entière à l'Égypte; les lieux remarquables, ainsi que les diverses peuplades de cette contrée ont été décrits d'après Ptolémée, dans les chapitres précédens. Il importe, par conséquent, de ne pas confondre la région que les Grecs occupaient autour de Cyrène, proprement dite, avec le territoire de la république, qui s'étendait vers l'est, le long des côtes, jusqu'au *Catabathme*, et à l'ouest se prolongeait jusqu'à l'angle méridional de la *grande Syrte*

On voit qu'à l'opulence, la république de Cyrène joignait une vitalité très-énergique; mais il arriva ici, ce qui arrive dans toutes les démocraties, quand, par suite de l'accroissement de la population, l'inégalité des fortunes devient plus frappante, et que la troupe

nombreuse des prolétaires, qui vit du travail de chaque jour, exerce sur les affaires une influence égale à celle des citoyens les plus riches. Le germe de la corruption se développa avec d'autant plus de rapidité à Cyrène, que la puissance était entre les mains de la populace; celle-ci voyait d'un œil jaloux le luxe des riches, leurs quadriges attelés de chevaux magnifiques, leurs festins somptueux, et les priviléges que procurent toujours les grandes richesses dans l'administration de l'état. De là surgirent des troubles et des collisions incessantes. Des ambitieux se posaient en protecteurs des droits des classes pauvres, et finissaient par se créer un pouvoir tyrannique; leurs adversaires étaient mis à mort ou envoyés en exil. Puis les partisans de ceux-ci provoquaient une réaction, qui tôt ou tard amenait la chute du tyran. De cette façon, les dissensions intestines renaissaient continuellement. Les richesses excessives des uns, le dénûment des autres, ôtaient tout espoir d'y mettre fin. Platon le sentait bien; il refusa de donner des lois à une ville corrompue par les jouissances de la vie matérielle [1].

Parmi les tyrans de Cyrène, on cite Léarque, qui fit mettre à mort le grand-prêtre d'Apollon, et périt à son tour, par suite des intrigues de l'épouse de ce dernier [2]. (Olymp. XCIV, 4). Puis, Ariston, dont les partisans s'emparèrent de la ville, tuèrent cinq cents des citoyens les plus marquans, et en forcèrent un bien plus grand nombre à prendre la fuite. Les

[1] Aelian, XII, 20.
[2] Polyaen. Strateg., VIII, 41

exilés revinrent à la tête d'une troupe de trois milles *Messéniens* ; on se battit avec acharnement, mais la victoire resta indécise; un arrangement amiable termina la lutte des partis [1]. L'histoire ne nous dit pas ce que devint le tyran. Tout ce que nous savons, c'est que la discorde continuait à régner dans le pays, que chaque faction chassa les chefs du parti opposé; et que celui-là usa de tous ses moyens pour assouvir sa vengeance en exerçant des représailles.

La république échappa heureusement au danger qui semblait la menacer, lorsqu'Alexandre se mit en marche vers l'ouest, à la tête d'une expédition formidable. Les *Cyrénéens* durent croire que c'était à eux qu'il en voulait. Pour conjurer l'orage, ils envoient des ambassadeurs au conquérant, lui offrent en présent, de magnifiques chevaux de combat et des quadriges [2], et font leur soumission. Alexandre les reçut avec bienveillance, ses vues se portant d'un autre côté.

La république, toujours travaillée de dissensions civiles, était ébranlée dans ses fondemens par la moindre secousse qui venait de l'extérieur. Harpalus, un des généraux d'Alexandre s'était réfugié avec de grandes richesses et un corps de six mille hommes dans les îles de la Grèce, où il trouva la mort par la trahison d'un de ses amis, nommé Thimbro. Cet homme entreprenant cherchait à se créer un établissement durable, et à occuper les troupes qu'il avait à sa solde ; Cyrène lui parut très propre à remplir ce double but, c'eût été un projet insensé, si la république avait joui de la tranquillité intérieure. Dans les

[1] Diodor., XIV, 34.
[2] Diodor., XVII, 49.

conjonctures actuelles, il lui fut facile de s'emparer du port à l'improviste, et de battre les *Cyrénéens*. Il leur imposa un traité, en exécution duquel ils lui payèrent 600 talents, et lui livrèrent la moitié de leurs chars de combat; il prit position à l'ouest de Cyrène, où les *Barcaei* et les *Hesperidae* firent cause commune avec lui. La lutte continua avec des succès divers: sur la demande des *Cyrénéens*, Carthage, ainsi que les Libyens, leur envoyèrent des secours. Toutefois Thimbro resta vainqueur. Enfin les citoyens notables, que la populace avait expulsés de la ville, implorèrent l'assistance de Ptolémée, fils de Lagus [1], roi d'Égypte. Celui-ci leur envoya le général Ophellas, qui battit Thimbro, et le fit mettre en croix (321 av. J.-C.); il profita des troubles qui continuaient à agiter la république pour la soumettre à l'autorité de Ptolémée, qui était accouru en personne. (Olymp. CXIV, 2.)

Ce peuple, léger et mobile, ne savait ni être libre, ni obéir : il ne tarda pas à se révolter, et mit le siége devant la citadelle de Cyrène. Toutes les représentations ayant été infructueuses, de nouvelles troupes, venues d'Egypte, réduisirent les *Cyrénéens* à l'obéissance [2]. (Ol. CXVII, 1). Ils se firent plus facilement au joug d'Ophellas, qu'on avait jadis envoyé contre eux, et qui ne voulait plus rester soumis à Ptolémée, fils de Lagus, qui l'avait nommé gouverneur de la Libye et de Cyrène. En sa qualité de Macédonien, et d'ancien général d'Alexandre, il jouissait de la confiance des soldats; et l'Egypte, dont il était séparé par le désert, ne pouvait lui

[1] Diodor., XVIII, 19; Arrian. : *De Successor. Alex. M.*, *ap.* Photium.
[2] Diodor., XIX, 79, Pausan., I, 6.

donner de grandes inquiétudes. Il prend le titre de roi; encouragé par Agathocle, tyran de Syracuse, il se flatte de l'espoir de s'emparer des possessions carthaginoises; en conséquence, il marche à son secours à la tête d'un corps nombreux de troupes, en suivant les bords des *Syrtes*. Arrivé au camp d'Agathocle, il tomba dans les embuches que celui-ci lui avait dressées [1]. (Olymp., CXVIII, 1.)

Les *Cyrénéens*, affaiblis par tant de pertes, reconnurent de nouveau la souveraineté de Ptolémée, fils de Lagus; il confia le gouvernement de Cyrène à son beau-fils Magas, fils de sa seconde et chérie épouse Bérénice, et finit par lui abandonner la direction immédiate des affaires. Cette position indépendante irrita la jalousie de Ptolémée Philadelphe, fils aîné du roi, et héritier de la couronne; une inimitié mortelle divisa les deux frères. Toutefois Magas, dans le cours d'un règne de cinquante ans, sut maintenir son indépendance [2]. Il s'opéra même à la fin une réconciliation sincère : Magas ayant accordé la main de sa fille et héritière Bérénice à Ptolémée Evergète, fils et successeur de Ptolémée Philadelphe [3]. (Ol. XXX, 3). Par suite de ce mariage, Cyrène fut réunie de nouveau à l'Egypte. Il paraît pourtant que Bérénice continua à y exercer la régence.

Pendant cette période, il se fit un grand changement dans l'intérieur de Cyrène. Quoiqu'on privât cet état de sa liberté, on laissa à son chef-lieu ses institutions, son sénat et ses magistrats. Cependant, pour enlever aux

[1] Diodor., XX, 41-42. Arrian., ap. Phot., p. 218; Polyaen. V. c. 3, § 4.
[2] Athenaeus, XII, 12, p. 550.
[3] Justin., XVI, 3.

habitans de cette cité tout espoir d'indépendance, auquel ils n'avaient pas renoncé, on accorda aux autres villes de quelque importance les mêmes priviléges qu'à la métropole, et on eut soin de les agrandir, de les embellir, de les favoriser de toute manière, et de leur donner des noms tirés de la famille des Ptolémées.

Sur l'emplacement du port de *Barcé*, ville déchue, s'éleva une ville nouvelle, qui devint la plus importante du pays. Elle reçut le nom de *Ptolémaïs*, qui lui fut donné soit par Evergète, époux de Bérénice; soit, ce qui est plus vraisemblable, par Philadelphe, qui régna encore sept ans après le mariage de son fils, et excerça, comme roi d'Egypte, une certaine influence dans les affaires de Cyrène. De son épouse, la mère de Ptolémée Evergète, l'ancienne ville de *Teuchira* (Tochira) eut le nom d'*Arsinoë*. La ville la plus occidentale du pays, dont la position atteignait le commencement de la *grande Syrte*, désirant faire honneur à l'héritière du Royaume, changea son nom mythologique d'*Hesperidae*, en celui de *Bérénice*. Le port de *Cyrène*, situé sur la côte septentrionale, et qui, dès long-temps, avait été érigé en cité, fut la seule ville qui emprunta ses noms de la mythologie; on l'appela *Apollonias*: Apollon Pythien étant la principale divinité de l'état.

Ces quatre villes formèrent, à titre égal avec Cyrène, ce qu'on appelait depuis la *Pentapole;* on désignait ainsi le territoire continu de la *Cyrénaïque proprement dite*, dont la plupart des habitans étaient d'origine grecque, sans tenir compte des possessions qui s'étendaient dans le désert, le long des côtes, à l'est et à l'ouest. Dans les temps antérieurs, cette dénomination n'avait pu naître; les cinq villes qui sont citées

dans Pline, n'ayant point encore reçu ni leurs noms, ni leurs institutions. Aussi, dans les auteurs anciens, n'est-il point question de la *Pentapole*, avant le siècle des Ptolémées ; plus tard, les fertiles campagnes de Cyrène sont constamment désignées par ce nom, qui se perd toutefois sous les Romains pour faire place à la dénomination primitive de *Cyrène* (*Cyrene* ou *Cyrenae*).

Pendant près de quatre-vingt-neuf ans, la *Pentapole* resta une province de l'Egypte, qui toutefois vit sa suprématie contestée plus d'une fois. L'esprit de liberté et de discorde s'y réveillait de temps à autre, et Cyrène essayait de recouvrer son indépendance [1]. Les deux fils de Ptolémée V ayant partagé l'empire paternel, sous les auspices des Romains, la *Pentapole* fut détachée de l'Égypte. (Ol. CLII, 4). Ptolémée Physcon (le Ventru), eut pour sa part le territoire de Cyrène. Mécontent de se voir si mal partagé, nourrissant d'ailleurs l'espoir de se rendre maître de l'île de Chypre avec le secours des Romains, Phsycon marcha contre son frère aîné, par le désert, jusqu'au bourg d'*Apis*, mais il dut hâter son retour à *Cyrène* (Ol. CLIV, 4.), les *Cyrénéens* s'étant révoltés contre lui. Ils lui opposèrent une armée de huit mille cinq cents hommes, et le défirent en bataille rangée [2]. Physcon succéda plus tard à son frère sur le trône d'Égypte et abandonna le gouvernement de *Cyrène* à son fils naturel Apion (le Maigre), (Olymp. CLXVI, 1.) [3] Apion mourut sans descendans, après

[1] Polyb., X., 25. Deux habitans de *Megalopolis*, qui avaient été chassés de cette ville, se mirent à la tête des partisans de la liberté.

[2] Polyb., XXX, 18 et 26 ; Justin., XXXVIII, 7.

[3] Justin., XXXIX, 4. Eusebii *chronicon* : ol. CLXVI, 1 et ol. CLXXI, 1.

avoir institué les Romains héritiers du pays [1]. Il était trop peu important pour former une province séparée. Aussi, Rome, qui naguère s'était emparée du royaume d'Attalus, fit la généreuse, en donnant la liberté à toutes les villes de la *Pentapole* [2]. Habituées au gouvernement d'un seul, celles-ci ne surent se constituer avec calme en villes libres, et se contenter d'institutions modérées. Elles se trouvèrent bientôt désunies entre elles, et chacune, séparément, fut en proie à de violentes agitations. Les citoyens les plus influens s'emparaient du pouvoir suprême, et provoquaient une résistance instantanée; on eut même l'imprudence de nouer des négociations avec Mithridate, roi du Pont, ce qui dénotait des intentions hostiles envers les Romains. En vain Luculle essaya, l'an 87 av. J.-C., de rétablir l'ordre et la tranquilité dans la *Pentapole* : le sénat, une vingtaine d'années plus tard, se vit contraint de la changer en province, et de l'annexer comme telle à l'île de Crète, dont les Romains venaient de faire la conquête [3]. La province réunie eut d'abord pour gouverneur un propréteur, qui fut remplacé par un proconsul, lorsque Auguste en eut transféré l'administration au sénat [4]. On laissa intactes les institutions primitives concernant l'administration intérieure des cités et la défense de leur territoire. Il existe encore des lettres du v[e] siècle, dans lesquelles l'auteur conseille

[1] Euseb., ol. CLXXI, 1 : *Ptolemaeus, rex Cyrenæ, moriens Romanos testamento dimisit heredes.*

[2] Liv., *epit.* 70 : *Ejus regni civitates liberas senatus esse voluit.*

[3] Plut., *Lucullus*; Eutrop., VI, 11. — Appian., *B. Civ.* I, rapporte à ol. CLXXVI l'adjonction de Cyrène aux provinces de la république romaine.

[4] Strabo XVII, 1198.

à ses concitoyens d'abandonner à l'empereur la gestion de ces affaires [1]. Effectivement quand on voit dans les mêmes lettres, que les citoyens de Cyrène, assez mauvais soldats, avaient à se défendre eux-mêmes contre les attaques des Libyens, que la milice régulière, d'ailleurs peu nombreuse, était encore plus mal exercée que les citoyens; et que quarante Huns, qu'on avait envoyés à leur secours, suffirent pour mettre toute une troupe de Libyens complètement [2] en déroute : il en ressort clairement, combien d'un côté Cyrène avait à souffrir par ces attaques incessantes, et combien d'un autre côté il était facile à de bonnes troupes d'y résister. Une circonstance qui frappe, c'est que dans la *Notice de l'Empire*, on rapporte le titre de *Libye* à l'endroit où il est question de la répartition des troupes dans l'empire d'orient, auquel Cyrène appartenait depuis le partage de la monarchie; et qu'on n'y connaisse de garnison sur aucun point de la *Pentapole*, cependant il est probable que les éditions présentent là une lacune.

Ces troubles continuels, auxquels se joignaient de temps à autre des nuées de sauterelles [3], nuisaient au pays; d'autres influences funestes augmentaient ses embarras. Les publicains, ce fléau des provinces romaines, faisaient paître leurs nombreux troupeaux de moutons dans les contrées qui produisaient le Silphium, ce qui appela sur eux la haine des hordes nomades froissées dans leurs habitudes. Sous le règne de Trajan et d'Adrien, les juifs, que Ptolémée, fils

[1] Synesii *epist.* 94.
[2] Synesii *epist.* 78.
[3] Synesii *epist.* 57.

de Lagus, avait transplantés [1] dans ces contrées, et qui probablement ici, comme dans leur patrie, avaient des vexations à subir, se soulevèrent en masse et firent périr plus de 220,000 hommes [2]. Les nouveaux colons que l'on amena dans les contrées dépeuplées, ne purent y rétablir l'équilibre [3]. Au v[e] siècle, les Libyens réussirent à se rendre maîtres de *Ptolémaïs*, alors la plus puissante d'entre les cinq villes; ses habitans se dispersèrent par le monde, mais l'empereur Justinien rendit enfin à la ville son ancien lustre [4].

Au point où en était Cyrène, les Arabes n'y trouvèrent plus guère à dévaster, à leur passage au VII[e] siècle. Les villes tombèrent peu à peu en ruine, notamment Cyrène, la métropole. De nos jours rien n'en est resté, on a seulement lieu de se convaincre de la fertilité de ce sol classique; quelques indigènes, en petit nombre, la mettent à profit autant qu'il est donné de le faire à des peuplades nomades toujours en guerre. Une horde cherche à récolter autant de blé qu'il lui en faut pour sa subsistance; une horde ennemie vient avec ses nombreux troupeaux détruire les moissons encore sur pied. Pourquoi ce pays si fortuné échappe-t-il entièrement aux regards des Européens? pourquoi ne fait-on aucune tentative d'y fonder une colonie, ce qui serait facile à une puissance maritime, qui s'ouvrirait par là les chemins de l'intérieur de l'Afrique.

[1] Josephus *contra Apionem*, II, 4.
[2] Dio Cassius, LXVIII, 32.
[3] Euseb., *chron.*, *ol.* CCXXV, 1, A. Christi 122 : *Hadrianus in Libyam* quæ à Judæis vastata fuerat, colonos deducit.
[4] Procop., *de Aedif.* VI, 3.

Le pays est aujourd'hui sous la domination de Tripoli; on y découvre encore de magnifiques vestiges de son ancienne grandeur. Je ne connais que deux voyageurs européens qui aient visité cette contrée si voisine de l'Europe [1]: Lemaire qui renchérit un peu trop sur la réalité par des peintures séduisantes, et l'italien Paolo della Cella [2]. Ce dernier, en sa qualité de médecin du pacha de Tripoli, eut occasion de se rendre à *Cyrène* le long de la *grande Syrte*; la grande quantité des ruines ne lui permit que de faire des observations très superficielles.

CHAPITRE VI.

Cyrène; villes sur la côte.

Cyrène étendait anciennement ses possessions à l'est, le long des côtes jusqu'au *grand Catabathme*, cap Luco;

[1] Lemaire, Mémoire d'un Voyage fait (en 1706 et en 1705), dans les montagnes de Derne; dans : Paul Lucas, voyage, etc. T. II, chap. XI, p. 110-156.

[2] Paolo della Cella : Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occidentali del Egitto fatto nel A. 1817, e scritto in lettere al Sig. D. Viviani, prof. di botanica; Genova, 1819, 8.

Il ne faut pas confondre ce voyageur avec le médecin italien Cirvelli, qui a parcouru en 1812, les terres décrites par della Cella dans les mêmes circonstances que ce dernier. Le journal de voyage de Cirvelli n'a pas été publié. Burckhardt (travels in Nubia. London, 1819, 4, p. XCVII), en parlant de Cirvelli, rapporte que c'était un marchand établi au Caire, qui tenait ses renseignemens secrets. (Voyez Pacho, Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, etc., p. 2.) La Société de géographie a publié en 1825 un extrait du journal de voyage tenu par M. Cirvelli (Mémoires de la Société de géographie, t. II, p. 15-28, in-4°.)

mais quand les Romains la réunirent à l'île de Crète, pour en former une province, la partie orientale, c'est-à-dire la *Marmarique*, fut jointe à l'Égypte; la limite entre la *Marmarique* et le territoire de Cyrène proprement dit fut fixée au bourg d'*Axylis*, au sud-ouest de la *grande Chersonnèse*, (cap Rasatin), ainsi que nous l'avons dit plus haut dans la description de la *Marmarique*. La raison pour laquelle on choisit une chétive bourgade pour point de séparation, le périple de l'Anonyme nous la fait connaître; il donne à ce lieu le nom de *Nazaris*, et il ajoute qu'auprès, une rivière considérable se jetait dans la mer; c'est donc cette rivière qui traçait la démarcation.

La ville la plus avancée à l'est, dans la *Cyrénaïque*, était *Darnis*, appelée par altération *Dardanis* dans Ptolémée. Du reste, cet auteur rétablit la véritable orthographe (Δάρνις πόλις) dans sa description des frontières de *Cyrène*, et de celles de la *Marmarique*. Comme Strabon, qui connaissait parfaitement ces côtes, ne juge point à propos de citer *Darnis*, on doit en conclure que c'était primitivement un endroit de peu d'importance. Par la suite il s'agrandit, et devint une ville florissante; aussi Ammien la cite-t-il parmi les villes de cette contrée; elle est marquée sur un routier dans l'itinéraire d'Antonin; Hiérocle la connaît également [1]; nous savons qu'elle avait un évêque. De nos temps, *Darnis* conserve sa position, sous le nom de Derne, et c'est même un des lieux les plus considérables de Barca. Il faut chercher la raison de sa prospérité dans les sources nombreuses, tant à l'intérieur

[1] Ammian. XXII; — *Itin.* Anton., p. 64. Hierocles, p. 734. *not.* Wesseling.

de la ville qu'aux environs. La plaine voisine, qui a deux heures de marche en longueur sur une heure de large, et qui est entourée de collines, renferme quantité de beaux jardins [1]; dans les champs, on cultive le silphium. Derne est à une demi-lieue de la côte, le mouillage est dangereux, et l'on ne peut y mettre à l'ancre que quand le temps est sûr. Cela est confirmé par le périple. « En partant de *Nazaris*, dit-il, il faut tourner les brisans (τὰ ϖατάγαια) pour arriver à *Zarine.* » Ce nom désignait-il le mouillage, ou bien faut-il le ranger dans la catégorie des mots altérés dont fourmille le périple? Dans tous les cas, il appert de ce qui précède et de ce qui suit, que le nom de *Zarine* doit appartenir aux environs de *Darnis.* Par la négligence des copistes, *Darnis* a été omise dans la table de Peutinger.

Au nord-ouest de cette ville, Ptolémée place la pointe de *Zephirion;* Strabon la connaît ainsi que son mouillage, et il nomme en outre un autre *Zephirion* [2]. Le périple dit : « de *Zarine* on atteint *Zephirion* avec 150 stades; c'est une pointe à double saillie (ἄκρα ἐςὶ δικαεία), et un bon mouillage pendant la belle saison. » — Les marins l'appellent cap de Derne.

La côte, ainsi que le remarque très bien Ptolémée, commence ici à s'élever considérablement vers le nord-ouest.

Chersis est le premier lieu qu'il mentionne. Le périple place *Chersis* à 70 stades de *Zephirion*; il ajoute : « Entre ces deux endroits, à un intervalle de 10 sta-

[1] Paul Lucas, t. II, chap. XI, p. 112. Paolo della Cella, p. 169.
[2] Strabon, XVII, 1195.

des seulement de *Chersis*, se trouve le *port d'Aphrodisias*, avec un temple d'Aphrodite. » Il est clair que c'est d'une île que parle le périple, sans cela il aurait marqué le port sur la côte avant *Chersis ;* Ptolémée connaît également *Laea* ou *l'île* d'*Aphrodite;* le chiffre qu'il donne et qui lui assigne une position plus au nord-ouest, près du cap *Phycus* (Rassem), est fautif. Scylax [1] place l'*île d'Aphrodisias* avec son port, entre le *Cherronèse* (cap Rasatin), *Naustathmos* (près du cap et entre Andrea), ce qui est exact.

Plus au nord-ouest, Ptolémée nomme *Erythron;* le périple dit que c'est un bourg, sans autre détail : les distances qu'il donne sont trop petites.

Puis, chez Ptolémée, au nord-ouest, *le port de Naustathmos;* Scylax le cite également, et évalue sa distance du *Cherronèse* (cap Rasatin), à un jour de navigation; Strabon donne le nom de l'endroit sans autre remarque, et le périple ne fait mention que de la rade spacieuse : (*σάλος ἐςὶν ἀνατείνων*). Probablement c'était un bourg avec un abri pour les embarcations qui ne pouvaient ou ne voulaient se rendre au port voisin de Cyrène.

Apollonia, le port de Cyrène, est situé, selon Ptolémée, à 10' seulement à l'ouest de *Naustathmos;* le périple évalue cette distance à 120 stades; d'où il suit que sur la côte se trouvent des obstacles, tels que des écueils, etc., qui empêchent de faire la traversée en droite ligne. Ainsi que Ptolémée, le périple écrit *Apollonia*, mais, l'instant d'après, il met *Apollonias* [2] : les

[1] Scylax, p. 45.

[2] Ἀπὸ Ναυςάθμου εἰς Ἀπολλωνίαν σταδ. ρκ'. Ἀπὸ Ἀπολλωνιάδος εἰς Φοινικοῦντα σταδ. ρ'. (« De *Naustathmos* à *Apollonia* on compte 120 stades;

deux noms étaient en usage ; dans Strabon, on trouve *Apollonias*, dans Pline, *Apollonia*. La ville de *Cyrène* se trouvait à 80 stades de distance dans l'intérieur des terres ; ses fondateurs n'avaient eu égard qu'à la fertilité du sol et n'avaient tenu aucun compte des plages stériles de la côte. Mais à mesure que cette place s'agrandissait, on sentit plus vivement la nécessité d'activer le commerce, et d'entretenir des relations avec la métropole en Europe. On mit à profit le port le plus proche qui pendant long-temps n'avait point eu de nom spécial, et n'était connu que sous la dénomination de *port de Cyrène* [1]. Enfin les transactions commerciales se développant sur une plus vaste échelle, *Apollonia* s'éleva au rang d'une grande ville. Fondée par les habitans de Cyrène [2], elle resta, malgré son importance, sous la dépendance de la métropole, ou plutôt on la regardait comme un annexe de *Cyrène*, dont les habitans y avaient leurs magasins et leurs navires [3]. Le port ne reçut le nom d'*Apollonia* que sous les Ptolémées, du temps où l'on créa la *Pentapole*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. *Apollonia* est citée parmi les cinq villes qui la composaient. Toutefois cette ville, dont le bien-être ne se fondait point sur l'excellence du sol, dut décheoir en même temps que *Cyrène*, et dans la même proportion.

La table de Peutinger connait encore *Apollonia*,

d'*Apollonias* à *Phœnicus*, 100. ») Scylax, p. 45, évalue cette distance à 100 stades.

[1] Scylax, p. 45. Ἀπὸ δὲ Ναυστάθμου εἰς λιμένα τὸν Κυρήνης σταδ. ρ΄. . Ἐκ δὲ τοῦ λιμένος εἰς Κυρήνην στάδια π. (« De *Naustathmus* au port de *Cyrène* on compte 100 stades, du port jusqu'à la ville, 80. »)

[2] Schol. ad Pindari Pythia, IV, v. 26.

[3] Diodor., XVIII, 19.

mais non point comme ville importante; et, dans l'itinéraire d'Antonin, il n'y a pas même de route qui conduise vers ce port jadis célèbre. Aussi ni Ammien ni Hierocle [1] ne la cite parmi les villes de la *Pentapole*, à moins toutefois que la *Sozousa* d'Hierocle, que l'on ne connaît point d'ailleurs, ne corresponde à l'emplacement d'*Apollonia*. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette hypothèse, c'est que le port qui se trouve aujourd'hui à deux lieues de Cyrène, porte le nom de Sussa [2]; il est ensablé en grande partie. De nos jours, on voit encore des ruines imposantes, des restes d'édifices, des colonnes, des inscriptions dans les rochers escarpés qui entourent le golfe de Marza Susa, ainsi qu'il s'appelle dans Cella [3].

A 10' vers l'ouest et à la même distance, au nord d'*Apollonia*, Ptolémée place la pointe de *Phycus* (Φυκοῦς). Strabon en donne une description détaillée; elle est basse, et s'avance le plus au nord sur la côte libyque; elle n'est qu'à 2,800 stades du cap *Taenarium* (Matapan), situé à l'opposite dans le Péloponèse. Cette évaluation est confirmée par Pline qui note pour le même intervalle 350 milles r.; il ajoute que l'île de Crête n'en est distante que de 125 milles rom. = 21 milles géographiques. Sur la pointe de *Phycus* se trouvait, d'après Strabon [4], une petite ville du même nom; dans Ptolémée c'est un fort (χωρίον), et le périple qui écrit par altération *Phoenicus*, dit que c'est un bourg, ouvert en droite ligne au vent d'ouest, avec

[1] Hierocles, p. 732, ed. Wesseling. La ville avait un évêque.
[2] Paul Lucas, t. II, chap. XI, p. 115.
[3] Della Cella, p. 157.
[4] Strabon, XVII, 1194; Pline, V. 5.

un port pour la bonne saison et une aiguiade. D'accord avec Ptolémée, il fixe la distance entre *Apollonia* et *Phycus* à 100 stades. Strabon, qui navigua le long de cette côte, porte cette distance à 170 stades, et enfin Pline à 24 milles r. ou 192 stades. Par la suite, quand *Apollonia* eut été déclarée ville indépendante, les habitans de Cyrène utilisèrent le port de *Phycus*[1]. Cette pointe est connue aujourd'hui sous le nom de Ras Sem.

Ptolémée est le seul auteur qui cite le *temple* d'*Aptuchus* (Ἀπτούχου ἱερόν) ; il le place sur la côte, au sud-ouest de *Phycus*, et à une distance de 15' de *Cyrène*; d'où il faut conclure que ce lieu est identique avec le *Balacra* de la table de Peutinger, bien qu'elle ne place cet endroit qu'à 12 milles r. à l'ouest de *Cyrène;* auprès, on voit une maison avec ces mots : *Hoc est templum Asclepii.*

Plus loin, au sud-ouest, Ptolémée note *Ausigda*; dans le périple on lit *Nausida* : il ajoute que c'est un bourg, et qu'il y a de l'eau douce près de la côte : dans l'évaluation de la distance entre *Nausida* et *Phycus*, il se trompe au moins de 10 stades.

Dans un enfoncement au sud-ouest de l'endroit précédent, Ptolémée place *Ptolemaïs*, qu'il qualifie de ville remarquable (ἐπίσημος Πτολεμαΐς), si toutefois ces mots sont de sa main; car, même en parlant d'Alexandrie, il ne fait point pareille observation. En tout cas, c'était une grande ville, et qui devint plus tard la plus importante de la *Cyrénaïque*, comme le démontre le périple : « En partant de *Nausida*, on atteint *Ptolemaïs* avec 250 stades. C'est une ville d'une grande étendue (πόλις ἐστὶ μεγίστη); elle a une rade très sûre et une île

[1] Synesii *epist.* 100.

nommée *Ilos;* c'est là que tu aborderas. » *Ptolemaïs* doit son existence et son nom aux rois de l'Égypte. Dans les temps antérieurs, elle servait simplement de port à la ville de *Barcé*, située à 100 stades dans l'intérieur des terres; voilà pourquoi Scylax écrit pour le nom de *Ptolemaïs:* port de mer près de Barcé [1]. Cette dernière ville ayant perdu de son importance par suite des attaques des Perses, les citoyens émigrèrent et transportèrent leurs demeures à *Ptolemaïs*, qui prit alors un grand accroissement. Barcé se soutint pourtant jusque dans les temps postérieurs, ce qui n'empêcha point que sous les Romains, les villes de *Ptolemaïs* et de *Barcé* ne fussent regardées comme identiques [2]. *Ptolemaïs*, déchut à son tour par le manque d'eau douce; à la chute de l'empire romain, les aqueducs tombèrent peu à peu en ruines. Le plus grand nombre des habitans quittèrent le pays. A la vérité, l'empereur Justinien fit reconstruire un aqueduc; mais l'ancienne opulence ne revint plus. L'invasion des Arabes lui porta le dernier coup; la ville est à peu près ruinée aujourd'hui et conserve l'ancienne forme de son nom, sous celui de Tolometa. La table de Peutinger évalue la distance de *Cyrène* à *Ptolemaïs* à 65 milles r.; l'itinéraire d'Antonin, qui tient compte des détours, la porte à 83 milles r. en trois fortes journées de mar-

[1] Scyclax, p. 46. Λιμὴν ὁ κατὰ Βάρκην. Ἡ δὲ πόλις ἡ Βαρκάων ἀπὸ θαλάσσης ἀπέχει στάδια ρ'. (« Le port dans le voisinage de Barcé. La ville des *Barcéens* est située à 100 stades de la mer. »)

[2] Strabon, XVII, ἡ Βάρκη πρότερον, νῦν δὲ Πτολεμαΐς. (L'endroit qu'on appelait autrefois *Barcé*, et dont le nom actuel est *Ptolémaïs*.»)—Plin., v. 5: *Ptolemaïs*, *antiquo nomine Barce.*

[3] Procop., *de Aedif.* VI, 2.

che[1]. Les ruines sont disséminées sur un espace de 4 milles italiens; on remarque entre autres une grande tour carrée, qui, selon toute apparence, a servi de sépulture à un roi. Le ton général de l'architecture ainsi que les tombeaux creusés dans le roc, rappellent bien moins le style grec que le style égyptien[2].

A l'ouest, sur la côte, se trouve *Teuchira* (τὰ Τεύχειρα), ou *Tauchira*[3] d'après le dialecte dorien. Cette antique cité devait sa fondation aux habitans de Cyrène[4]; mais *Barcé* étant montée au rang d'état indépendant, *Teuchira* fut compris dans le dernier[5]. Ce qui prouve que *Teuchira* avait de l'importance, c'est que la place fut comptée au nombre des cinq villes principales de la *Pentapole*. La table de Peutinger nous fait voir d'ailleurs qu'on lui conféra le titre de colonie romaine[6]; malgré cela, nous n'avons pas de détails sur *Teuchira*; tout ce que nous savons, c'est que cette ville reçut le nom d'*Arsinoe*[7], qui lui vint de l'épouse de Ptolémée Philadelphe, sans perdre pour cela l'ancien nom de *Teuchira*, qui s'est conservé dans les itinéraires, et même chez Hierocle. Procope, qui écrit *Teuchria* par corruption, nous apprend que l'empereur Justinien fit relever les rem-

[1] *Itin.* Ant., p. 67, 70.

[2] P. Della Cella, p. 201.

[3] Hérodot. et Scylax Ταύχειρα : dans les géographes postérieurs, presque toujours Τεύχειρα. Synesius, *epist.* 5 et 95. Τεύχειρα, ων.

[4] Schol. ad Pindari Pyth. IV, v. 26 : Ἐκ Κυρήνης καὶ Ἀπολλωνία καὶ Τεύχειρα ἐκτίσθησαν. (« *Apollonia* et *Teuchira* ont été bâties par des hommes de Cyrène. »)

[5] Hérod., IV, 171.

[6] Ce fut l'empereur Adrien qui le lui accorda. Euseb. Anno Christi, 122.

[7] Ptol. Ἀρσινόη ἣ καὶ Τεύχειρα.—Strabo, XVII, 1197 : Τεύχειρα ἣν καὶ Ἀρσινόην καλοῦσι. Plin., V, 5. *Arsinoe, Teuchira Vocita.*

parts de cette ville. Entre cet endroit et *Ptolemaïs*, l'itinéaire d'Antonin porte 26 milles r. de distance, ce qui s'accorde avec le chiffre de Ptolémée. Le périple compte 250 stades par mer; apparemment les écueils dont la route est semée, rendaient le trajet plus long. Dans le reste, il est d'accord avec les indications connues. « *Teuchira* est une antique cité de la *Pentapole*, on la nomme aussi *Arsinoé*. »—Sur l'emplacement de cette ville, on voit aujourd'hui le fort Tochira, qui est écroulé en partie, au milieu d'un monceau de ruines [1]. Nous possédons des monnaies qui présentent la tête d'une déesse surmontée de la couronne murale, et sont marquées de la lettre A [2]. Au premier coup d'œil, on les reconnaît pour des monnaies provenant de la *Cyrénaïque* : Synèse nous apprend qu'elles sont d'*Arsinoé*, et que la tête, qui ressemble beaucoup au chef de Minerve, est celle de Cybèle [3]. Chaque année, à la fête de la déesse, une dame de haut rang, le front ceint d'une couronne murale, était promenée dans la ville sur un char. Il est probable qu'une pareille solemnité religieuse avait lieu à *Bérénice*, et que les monnaies, frappées à la même effigie et marquées des lettres B A, ou Eυα, d'après le dialecte dorien, proviennent de la ville de *Bérénice* ou *Evesperidae*.

Au sud-ouest de *Teuchira*, la côte est âpre et dangereuse, ainsi que nous verrons plus loin dans le périple. Aussi les Grecs n'y avaient point d'établissement avant *Bérénice*, qui en est très-éloignée. Mais les itinéraires marquent entre ces deux points une ville bâtie

[1] Della Cella, p. 198.
[2] Eckhel, P. I, vol. IV, p. 122.
[3] Synesii *epist.* 3.

postérieurement, nommée *Hadrianopolis* dans la carte de Peutinger; l'itinéraire d'Antonin porte *Adriane*: c'est sous cette dernière dénomination qu'elle est citée dans Hierocle [1]. Elle était à 28 milles de *Bérénice* (Bengazi), et à 18 milles de *Teuchira*. C'est sans doute cette position heureuse, à une journée de marche entre deux villes, dans un sol fertile, qui décida les Romains à y fonder la nouvelle cité. Le nom indique qu'elle fut construite en l'honneur d'Adrien; on lui assignait pour l'avenir une grande importance, cela ressort de la table de Peutinger, où l'on voit des maisons dessinées à côté de son nom. Ptolémée, qui n'a garde d'oublier *Adrianople*, ville de la Thrace, ne parle point d'*Adriane*; nous savons, par Eusèbe, qu'Adrien fit transporter une colonne à Cyrène. La ville a disparu sans laisser de vestige.

Après la fondation de Cyrène, les Grecs, en se répandant dans le pays, découvrirent à l'extrémité occidentale de ces côtes inhospitalières une région d'une fertilité prodigieuse. Dans les bonnes années, ainsi que le prouvaient des expériences réitérées, le sol rendait cent grains pour un. La campagne était un immense verger; on trouva surtout une vallée resserrée entre de hautes montagnes à pente rapide. Sur l'étendue de 2 stades, elle était couverte de grenadiers, de lotus, d'oliviers, de vignes, de dattiers [2], de toute sorte d'arbres fruitiers, enfin, qui entrelaçaient leurs

[1] Hierocles, p. 735.
[2] Herodot., IV, 198.
[3] Scylax, p. 46. — Encore du temps de Pline. Plin., V. 5 : *Lucus sacer ubi Hesperidum horti memorantur*. V. aussi Ptolémée (mais surtout Edris, p. 305.)

épais branchages. Des investigations ultérieures amenèrent la découverte d'une rivière, la seule qui fût dans toute la partie occidentale de la *Cyrénaïque*. A la vérité son nom indigène était *Ekkios* (Εκκιός), et c'est ainsi que l'appelle Scylax; mais cette rencontre dans ce coin reculé, où dans l'opinion des *Cyrénéens* finissait la terre cultivée, avait quelque chose de trop merveilleux, pour que l'imagination des Grecs n'eût point cherché à faire l'application des idées mythologiques. Donc, d'après leur système, cette terre était *le pays des Hespérides*. Les arbres touffus qui formaient les magnifiques vergers dans la vallée, c'était le *Jardin des Hespérides*. La rivière ouvre le passage dans les solitudes désolées du désert. Elle conduisait peut-être à l'enfer : on la nommera Lethé (*Lethon*, ou *Lathon, dor*)[1]. Les Thessaliens et les Grecs établis en Lydie[2] avaient beau assurer que le fleuve se trouvait dans leurs cantons; il était beaucoup mieux à sa place ici. Aussi, la rivière garde-t-elle le nom de *Lethon* jusque dans la suite des siècles. Elle se jette dans un enfoncement orbiculaire de la mer, dans lequel on crut reconnaître le lac *Triton*, où naquit et fut élevée Minerve. Quoiqu'il se trouvât pour cela un endroit beaucoup plus convenable, plus loin à l'ouest, les *Cyrénéens* n'en persistèrent pas moins dans leurs prétentions. Le lac qui fait communiquer le fleuve *Lathon* avec la mer, s'appelle *Triton* même chez les écrivains postérieurs. Strabon le place dans le voisinage de *Bérénice* (Bengazi), il lui accorde un îlot avec un temple d'Aphrodite. Si,

[1] Plin. V, 5 et Lucain, IX, 355. Lethon : les autres auteurs écrivent Λάθων, ωνος.

[2] Strabo XIV, 937. Ληθαῖος ποταμός. (« Le fleuve *Lethaeus*. »)

immédiatement après, il mentionne *un port des Hespérides* où se jette le *Lathon*[1], c'est sans doute une addition faite par un lecteur ignorant, vu qu'il n'est question nulle part d'un port ni d'un lac de ce nom. Ptolémée nous apprend que le *Lathon* débouche dans la mer par l'issue d'un lac[2]. Dans Lucain, la description du lac *Triton*, du *fleuve de l'oubli* et du *jardin des Hespérides*, est rapportée à la même localité[3]. La table de Peutinger donne au golfe une forme peu naturelle, et y ajoute l'inscription *Lacus Tritonum*, au lieu de *Triton* ou *Tritonis*. Du reste, dans toute la contrée, il n'existe ni fleuve ni lac, à moins que l'on ne veuille regarder comme tel l'entrée de la *Syrte*.

Pourquoi les *Cyrénéens* s'obstinaient-ils à vouloir transférer les dénominations si variables des temps mythologiques au canton le plus occidental de leur pays ? Ils avaient pour cela des raisons que nous pouvons indiquer avec certitude. Battus, le fondateur de la colonie, descendait d'Euphème, l'un des Argonautes. D'après une ancienne tradition, leur navire Argo, en quittant la rivière du *Phase*, était entré dans l'Océan, puis on l'avait porté pendant douze jours de marche à travers les déserts de la Lybie, au lac *Triton*, dans les *Syrtes*[4]. Telle est donc l'étendue que,

[1] Strabo XVII, 1195. Παρὰ λίμνην τινὰ Τριτονίδα ἐν ᾗ μάλιστα νησίον ἐστι καὶ ἱερὸν τῆς Ἀφροδίτης ἐν αὐτῷ. (ἔστι δὲ καὶ λιμὴν Ἑσπερίδων) καὶ ποταμός ἐμβάλλει Λάδων (Λάθων). (« A côté d'un lac portant le nom de *Tritonis*, et remarquable surtout par un îlot sur lequel il y a un temple de Vénus. (On signale aussi le port des *Hespérides* ;) le fleuve *Ladon* ou *Lathon*, s'y jette. »)

[2] ἡ ἀπὸ τοῦ Λάθωνος ποταμοῦ ἐκτρεπομένη λίμνη. (Voyez pour le véritable sens de ces mots grecs les notes qui se trouvent dans l'appendice.)

[3] Lucanus, IX, v. 345, sqq.

[4] Pindari, *Pyth*. IV, 1, v. 44, sqq.

dans l'enfance de la science géographique, on assignait à la Libye, du sud au nord. Le lac *Triton* était probablement situé plus à l'ouest, près de *la petite Syrte*; mais les *Cyrénéens* trouvaient que le leur était également situé en Libye, et à l'entrée orientale de la *grande Syrte*. D'après une tradition qui existait ou que l'on forgea après coup, Euphéme, aïeul de Battus, avait reçu du dieu Triton une poignée de terre, avec la promesse qu'un de ses descendans posséderait un jour le territoire adjacent au lac *Triton* [1]. Cette promesse avait été accomplie par suite du conseil de l'oracle; donc, telle était la conclusion des *Cyrénéens*, donc il faut placer le *lac Triton*, où le navire Argo fut remis en mer, dans la *Cyrénaïque*.

Pindare, dans une ode en l'honneur du roi Arcésilas, s'empare de ces idées et les fait valoir en grand poëte; c'est lui qui, le premier, les expose dans leur ensemble. Quant aux détails relatifs au voyage d'Argo dans l'Océan, Pindare les passe prudemment sous silence comme étrangers au but qu'il se propose [2]; mais dans une hymne consacrée à un des descendans de Battus, il n'a garde d'omettre la prophétie du dieu, près du *lac Triton*. Les mythographes s'accordèrent à placer la demeure des Hespérides et leurs jardins à fruits dorés, dans le voisinage du *lac Triton*. Pour constater que c'était bien dans leur patrie que se trouvait ce lac, les *Cyrénéens* fondèrent, au nord-ouest, sur la pointe *Pseudopenias* [3], la ville d'*Euesperidae* ou *Euesperitae* [4];

[1] Pindari, *Pyth*. IV, 1, *vers*. 36, sqq.
[2] Pindari, *Pyth*. IV, 1, *vers*. 44, sqq.
[3] Strabon, XVII, 1195.
[4] Herod., IV, 71 : Εὐεσπερίδαι, chap. 198 : Εὐεσπερῖται.

Thucydide et même Pausanias la désignent par ce nom antique. Plus tard, on trouva que l'*Eu* affirmatif était de trop, et on écrivit simplement *Esperidae*. Telle est l'orthographe suivie par Scylax et les écrivains postérieurs ; quelques-uns disent *Esperis* au singulier, ce qui est peut-être une faute ; les latins aspirent l'initiale, et écrivent *Hesperidae*. Selon Hérodote[1] la ville était située dans un territoire extrêmement riche en productions, et dut par conséquent prendre un accroissement rapide; mais elle avait sans cesse à se défendre contre les incursions des indigènes[2], qui se voyaient à regret chassés d'un si beau pays. Une troupe de colons de *Naupactus* en *Messénie* vint la tirer d'embarras pour un moment; mais quelques années après la bataille de *Leuctres*, les *Messéniens* rentrèrent dans leur patrie[3]. La *Ville d'Esperidae*, abandonnée à elle-même, resta dans une position précaire, jusqu'à l'époque où Ptolémée Évergète porta son attention sur cette cité consacrée par les souvenirs de l'antiquité, et lui donna le nom de *Bérénice*, qui était celui de son épouse[4]. Il paraît que ce roi de l'Égypte contribua puissamment à l'agrandissement et à l'embellissement de la ville; la postérité n'oublia pas qu'elle s'était appelée jadis *Esperidae*. Toutefois, le nom nouveau de *Bérénice* prévalut, ce qui n'eut point lieu, à l'égard de *Teuchire* (Tochira) et d'autres villes dont les noms

[1] Steph. Byzant. *voce* Ἑσπερίς. Mela, I, 8.

[2] Thucyd. VII, 50.

[3] Pausanias, V. 26.

[4] Steph. Byz., *voce* Βερενίκη. Ἐκλήθη Βερενίκη ἀπὸ τῆς Πτολεμαίου γυναικὸς Βερενίκης («La ville de *Bérénice* doit son nom à *Bérénice*, femme de Ptolémée.») Peut-être Magas, roi de Cyrène et père de Bérénice, a-t-il changé l'ancien nom de la ville.

avaient été changés. Tous les géographes citent *Bérénice*; c'était une des plus importantes villes de la *Pentapole*; la table de Peutinger ajoute à son nom les marques par lesquelles elle désigne une grande cité. Au VIe siècle, l'empereur Justinien la releva de ses ruines, et y fit construire des bains. *Bérénice* conserve sa position sous le nom de Bengazi; c'est un bourg ouvert et chef-lieu de tout le canton de Barca. Ses ruines attestent son ancienne grandeur: au milieu des décombres, on trouve fréquemment des monnaies et des gemmes. La moitié des habitans sont juifs[2].

Scylax fixe l'emplacement de *Bérénice* à l'extrémité nord-est de la *grande Syrte*. Sur quelques points de la côte la navigation offrait des dangers. Lucain en fait une description exagérée quand il raconte l'arrivée de la flotte de Caton: le périple donne des renseignemens plus précis. « De *Teuchira*, dit-il, à *Bernikia*, il y a 350 stades. Ici le navire change de direction; avec 6 stades, tu aperçois la pointe de *Brachea* qui s'avance vers l'ouest. Auprès se trouve un banc d'écueils au-dessus des flots; garde-toi d'en approcher. Puis vient un îlot noir; à gauche est le mouillage pour les petites embarcations[3]. » Le périple ne parle pas du fleuve *Lathon;* il coulait à plus d'un mille au sud-ouest de la ville, ce qui est démontré par les anciens

[1] Procop., *de Ædif.* VI, 2.

[2] Della Cella, p. 192; Lemaire, dans Paul Lucas, t. II, c. XI, 122.

[3] Le capitaine Lauthier, dit dans sa description des côtes de la grande Syrte, que le port de Bengazi offre une station sûre aux petites embarcations, tandis qu'il est d'un abord difficile et dangereux pour les grands navires, vu que des écueils en resserrent l'entrée. (Lauthier: *Relazione intorno alla costa della Gran Sidra*, *dans:* della Cella *viaggio*, etc., p. 219.

récits par le tracé de la table de Peutinger, et par les indications de Ptolémée.

Dans le catalogue des lieux de la côte, il y a bien une rectification qui le place à l'est de *Bérénice* : mais plus loin, dans la description que Ptolémée fait de la baie par laquelle le fleuve se décharge dans la mer, il est placé au sud-ouest de la ville. Dans cette même localité à 70 stades de *Bérénice*, le périple nomme, rapprochés sur un petit espace, *Rhinia*, *Pithon* et *Theotionaeon*, port d'été, profond et spacieux.

La distance entre *Bérénice* et *Tauchira* est fixée dans l'itinéraire d'Antonin, à 43 milles romains, d'accord avec Pline et avec le périple qui porte 350 stades [1]; au sud-ouest la côte est inhabitée : dans Ptolémée, elle est appelée *Bryon*, dans le périple *Halæf*: il dit que c'est une côte nue; d'après Lauthier [2] il y a un banc d'écueils, près du port de Bengazi, qui tire vers le sud-ouest.

Plus loin, se trouve la pointe de *Borion* (Βόρειον), l'extrémité de la *Syrte* selon Ptolémée et le périple. Ce dernier ajoute qu'il y a un abri pour les vaisseaux; Strabon [3] cite également *Borion* comme une pointe peu importante à l'entrée de la *grande Syrte*. C'est donc entre ce point et entre le cap *Cephalae*, situé à l'extrémité opposée du golfe, qu'on prit la ligne droite qui servait à mesurer l'étendue de son embouchure. Toutefois, comme

[1] Itinér. Anton., p. 67. Pline, V, 5.

[2] Dans : della Cella, p. 220.

[3] Strab. XVII, 1195 : Ἐνδοτέρω δὲ τῆς Βερενίκης ἐςὶ τὸ μακρὸν ἀκρωτήριον λεγόμενον Βόρειον ὃ ποιεῖ τὸ ςόμα τῆς Σύρτεως πρὸς τὰς Κεφαλάς. (« Le grand cap dit *Borion*, s'avance plus que *Bérénice* dans le golfe, dont il forme l'ouverture, qui du côté opposé aboutit au cap *Cephalæ*. »)

Bérénice était également située sur une pointe au nord-est de *Borion*, on étend souvent la *Syrte* jusqu'à cette ville : Strabon lui-même évalue la profondeur de la Syrte par une ligne qu'il tire d'*Automala* jusqu'à *Bérénice* [1]. L'intervalle compris entre cette dernière ville et *Borion*, est d'un peu plus de 6 milles géographiques. Il est probable que le port de Tajouni du capitaine Lauthier [2], avec ses deux châteaux forts, correspond à la position de la pointe de *Borion*.

Auprès, on voyait un bourg de ce nom, et un grand nombre d'habitations juives. On sait que sous la protection des Ptolémées quantité de juifs vinrent s'établir dans la *Cyrénaïque*. Leurs descendans avaient perdu le souvenir de ces émigrations ; ils prétendaient que leur temple, qui était en grande vénération parmi eux, avait été bâti par Salomon en personne. Cela n'empêcha pas l'empereur Justinien, qui était fort orthodoxe, de le convertir en église chrétienne; les juifs furent contraints d'embrasser le christianisme. Par ses ordres, le bourg fut entouré de remparts, car la position avait une importance militaire; les montagnes, qui partent de l'intérieur, s'avancent jusqu'à la côte, et ne laissent qu'un étroit passage. Les habitans de *Borion* défendirent le défilé contre les incursions des nomades ; aussi ne payèrent-ils de tribut en aucun temps [3].

C'est donc ici, comme le remarque aussi Procope, que se terminait, au sud-ouest, le territoire continu

[1] Strabon, II, p. 185, d'après Eratosthène.
[2] Lauthier, dans della Cella, p. 220. Edrisi, (p. 510), appelle ce Tajouni, Tadia. Cf. Lemaire, dans Paul Lucas, t. II, p. 128.
[3] Procop. de Ædif., VI, 2.

de *Cyrène proprement dite* ou de la *Pentapole;* mais de même que les possessions de Cyrène s'étaient étendues, à l'est, le long de la côte jusqu'au *Catabathme* (cap Luco), de même elles s'avançaient au sud-ouest jusqu'à l'angle interne de la *grande Syrte*. Pour le moment je n'indiquerai point les lieux peu remarquables qui s'y trouvaient, ainsi que les promontoires, les baies, etc., me réservant de présenter la description complète de la *grande Syrte*, dans un chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Villes dans l'intérieur de la Cyrénaïque.

L'intérieur de la *Pentapole*, dans un grand nombre de points pourvus d'eau douce, et par conséquent aptes à la culture, comptait beaucoup de petites villes et de bourgs, habités pour la plupart, non pas par des Grecs, mais par des peuplades libyennes qui s'étaient habituées aux usages des Hellènes [1]; Ptolémée nous a conservé les noms de ces localités: sur quelques-unes d'entre elles nous trouvons des renseignemens dans

[1] Herod., IV, 170-172. Les peuples indigènes de la Cyrénaïque qu'il cite, sont, en comptant de l'orient au couchant, les *Asbystae*, les *Kabyles* et les *Auschysae*. Pline (V, 5) connaît encore les premiers; à la place des deux autres tribus, il mentionne les *Ararauceli;* ceux-ci demeuraient dans la partie occidentale de la Cyrénaïque, où ils paraissent avoir communiqué leur nom à la ville d'*Eraga* de Ptolémée, (v. p. 108), qui correspond à l'Aurar d'Edrisi, p. 298.

d'autres écrivains; le reste nous est d'autant plus inconnu, que l'intérieur du pays n'est point visité par les Européens.

Sous les auspices et avec la coopération bienveillante d'une peuplade libyenne, Battus et ses compagnons peu nombreux, venus avec lui de l'*île de Théra* fondèrent, dans un pays magnifique, la *ville de Cyrène* (Olymp. XVII, 3), qui devint par la suite la métropole de toutes les autres cités de cette contrée. Du milieu d'un rocher jaillit une eau excellente, qui arrose la plaine située au nord. Les *Doriens* la consacrèrent à Apollon, et l'appelèrent *Kyré* (Κύρη), soit que dans leur dialecte ce mot désignait une source d'eau vive, soit parce que c'était le nom que les naturels avaient donné à la fontaine [1]: d'après elle, ils nommèrent leur nouvel établissement *Kyrana* (Κυράνα) dans le dialecte dorien [2]; les autres grecs disaient *Kyréné* (Κυρήνη)

Deux bâteaux à cinquante rameurs [3] ayant suffi pour transporter Battus et ses compagnons en Lybie, le nouvel établissement ne pouvait être très-considérable, malgré ses relations amicales avec les peuplades voisines, dont une partie finirent par se confondre avec la colonie. *Cyrène* ne devint une cité grande et populeuse qu'à l'époque, où sur les démarches de Battus III, l'oracle de *Delphes* invita tous les cantons de la Grèce à prendre part à la culture d'une contrée si favorisée par la nature. Des milliers de familles y accoururent,

[1] La tradition mythologique veut que le pays tire son nom d'une princesse *Thessalienne*, qu'Apollon aurait enlevée.

[2] Callimach., *Hymn. in Apoll.*, p. 88 et 94.

[3] Herod., IV, 156.

comme cela est prouvé par la bataille contre Adrikan, prince libyen, dans laquelle périrent sept mille *Cyrénéens*[1]. Cette population occupait la ville ou les districts voisins, dont on avait chassé les peuplades libyennes, et peut-être aussi quelques places dans l'ouest du pays.

Même après une défaite si meurtrière, le nombre des citoyens de *Cyrène* était encore assez considérable pour que les Libyens ne songeassent point à attaquer leur ville. Par ordre de l'oracle, Démonax de *Mantinée* donna à la colonie une constitution nouvelle, presqu'entièrement républicaine : la population fut divisée en trois tribus, comme nous l'avons dit plus haut.

Le roi ne conserva de ses anciennes prérogatives que le droit de présider le sénat et les assemblées du peuple et le commandement de l'armée ; on lui enleva même toute influence sur la direction du culte[2]. Ces changemens entraînèrent de nouvelles dissensions, qui se terminèrent par l'assassinat du huitième et dernier roi Arcésilas : la royauté fut abolie après deux cents ans d'existence[3].

Dès lors, Cyrène ne formait plus qu'une démocratie illimitée, où la populace exerçait une influence funeste : les troubles continuels qui travaillaient la république, finirent par la faire tomber au pouvoir des Ptolémées. Toutefois ce fut précisément l'époque de sa splendeur, où par l'accroissement des richesses se développa le germe de tous les talens. Une école de philosophie a tiré son nom de la ville de *Cyrène*; elle a

[1] Herod., IV, 160.
[2] Herod., IV, 65.
[3] Pindari, *Pyth. IV*. Schol. *ad* v. 1.

donné naissance au poète Callimaque, et à Eratosthène, un des premiers philosophes, également remarquable comme mathématicien et géographe. Strabon[1] nous a conservé les noms des plus fameux savans de Cyrène. Athénée[2] rapporte un fait qui peut donner une idée du luxe des habitans de cette ville : les convives qu'on invitait à un festin pouvaient amener avec eux, chacun plusieurs de ses amis qu'on n'attendait pas, et qui furent parfaitement traités, y compris les domestiques et les chevaux.

Cyrène ne tarda pas à décheoir quand les Romains s'en furent emparés, et que, selon leur coutume, ils négligèrent les provinces éloignées, surtout quand elles étaient petites. Ils la désignent par le nom de *Cyrenae*[3], au pluriel, et lui donnèrent le titre de colonie, sans pour cela s'inquiéter davantage de son bien-être. Jusque-là les citoyens s'étaient défendus avec énergie contre les attaques des Libyens. Maintenant c'était aux soldats romains à les protéger. Or, ils n'étaient point en nombre suffisant, et montraient peu de zèle. L'audace des nomades allait croissant d'année en année; on ne pouvait plus récolter en sûreté. De temps à autre des nuées de sauterelles dévastaient les campagnes[4], le commerce et l'industrie tombaient, la population diminuait en proportion. Synèse, évêque de *Ptolemaïs*, qui, ainsi que le poète Callimaque, faisait remonter l'origine de sa famille aux Battiades[5], nous a conservé

[1] Strab., XVII, 1194.
[2] Athenaeus, XVIII, 1.
[3] Peut., tab. VIII; Cyrenis Col., d'après Eusèbe, (*chron. anno Christi* 122) par l'empereur Adrien.
[4] Synes., ep. 67.
[5] Synes., *Catastasis*, p. 305; *Epist.*, 57, p. 197.

le récit des excursions des *Ausuriens* (*Ausuriani*); dans un mémoire présenté à l'empereur Arcadius [1], il nous offre un tableau lugubre de sa ville natale : « Pauvre et déchue, c'est un squelette couché dans la poussière, et qui attend pour se relever que la générosité de l'empereur lui vienne en aide » Toutefois il assombrit à dessein les couleurs ; cela résulte de quelques passages de ses lettres où il parle des pompes de Cyrène, où il décrit les ombres des frais bosquets et les charmans ruisseaux, les chants des oiseaux, les parfums délicieux des jardins et des prairies, et la grotte aux nymphes, etc. ; ce qui prouverait au moins que les environs de la ville étaient restés intacts. Les invasions des Sarrasins vinrent tout saccager. Aujourd'hui, il n'existe plus que des monceaux de ruines, occupés par un petit nombre d'Arabes nomades qui les appellent Grenné.

Les anciens, qui ont beaucoup écrit sur l'histoire et la prospérité de *Cyrène*, nous en ont laissé peu de détails topographiques ; nous savons que la ville avait une citadelle [4], et qu'elle était entourée de courans d'eau. Strabon, qui la vit en pleine mer, à une distance de 2 milles géographiques, rapporte que c'était une grande ville, bâtie en forme de parallélogramme sur une plaine élevée : c'est tout ce qu'il en dit [5]. Quelques voyageurs, qui ont exploré ses ruines

[1] Synes., *de regno*, p. 2.

[2] Synesii, ep. 57, p. 197 : Οὕτως οὖν τὴν ἐν τῇ πόλει λαμπρότητα τεθαυμακὼς κ. τ. λ. « Admirant la splendeur de la ville, etc. »

[3] Synes., ep. 114.

[4] Diodor., XIX, 79 ; Herod., IV, 164.

[5] Strab. XVII, 1194 : Πόλις μεγάλη ἐν τραπεζοειδεῖ πεδίῳ κειμένη. « Grande ville située dans une plaine ayant la forme d'un trapèze. »

assez superficiellement, du reste, nous donnent plus de renseignemens [1]. Une forte source d'eau, qui ne tarit jamais, sort des rochers; tout à l'entour sont disséminés des restes d'édifices; sur les hauteurs on voit un mur long de 100 toises : sans doute ce sont les débris de la citadelle. Au pied du rocher, dans la vallée, sont rangées des deux côtés du ruisseau un grand nombre de maisons avec de hautes fenêtres et des boutiques. Dans le flanc oriental de la montagne on a creusé d'innombrables tombeaux; beaucoup d'autres sont répandus sur la plaine et disposés dans la forme d'un camp régulier [2]. Auprès on voit une vingtaine de citernes spacieuses, la plus grande a 120 pieds de long sur 22 de large, elle est voûtée et contient encore de l'eau. On voit par là, que pour répandre l'irrigation dans le pays les *Cyrénéens* avaient recours à l'art; ils recueillaient les eaux pluviales dans ces réservoirs. En outre on voit de toute part des statues mutilées, des inscriptions, des blocs de marbre, des bas-reliefs, etc., etc.

Barcé (Βάρκη), située selon Ptolémée dans une région sablonneuse [3], à 8 milles géographiques de *Cyrène*, était dans les temps très anciens le chef-lieu d'une peuplade libyenne. Les habitans s'occupaient principalement à élever et à dresser les chevaux. Aussi les Grecs disaient que Neptune en personne avait initié

[1] Lemaire, dans Paul Lucas, T. II, chap. XI, p. 114-117; della Cella, p. 158, sqq.

[2] Synes. (Catastasis, p. 302), parle de ces tombeaux, qu'il qualifie de l'épithète *doriens*; il regrette qu'on ne puisse l'y enterrer un jour à côté de ses ancêtres.

[3] Hieronym., epist. 129 ad Dardan. « Late vagantes *Barcaei*, ab *Barce* oppido, quod in *solitudine* situm est.

les *Barcéens* (*Barcaei*) à l'art de dompter les chevaux, et que Minerve leur avait appris à conduire un char. Ils entretenaient des relations de bon voisinage avec les premiers colons établis à *Cyrène*. Par suite de l'accroissement de la population qui lui arriva de la Grèce, la nouvelle colonie fit ombrage aux Libyens; ils accueillirent les frères du roi Arcésilas III et leurs partisans, et par suite *Barcé* devint une ville grecque. Etienne de Byzance nous apprend [1] qu'elle était bâtie en briques, et que trois architectes grecs : Persée de *Zacynthe*, Aristomédon et Lykos, dirigèrent la construction des murailles. Le souverain de Cyrène vint s'opposer au nouvel établissement, et les Libyens se réfugièrent dans le désert; il les poursuivit, et leur livra une bataille où il essuya une défaite décisive [2]. A partir de ce moment *Barcé* apparaît non-seulement comme ville, mais de plus comme un état indépendant, auquel s'allièrent les villes maritimes de l'ouest, nommément *Teuchira*, quoique cet endroit dût son origine à *Cyrène* [3].

Le gouvernement de *Barcé*, dont la population offrait un mélange de Grecs et de naturels du pays, resta entre les mains de souverains indigènes; du moins nous trouvons un roi Alazir, dont le nom offre une forme tout-à-fait étrangère. C'est auprès d'Alazir, qui était son beau-frère, qu'Arcésilas IV, forcé de quitter Cyrène, vint chercher un refuge; tous les deux furent massacrés dans une assemblée du peuple, comme il a

[1] Steph. Byz., *voce* Βάρκη. — Hesych. *voce* Βαρκαίοις ὄχοις, d'après Mnaseas, auteur de l'antiquité.

[2] Herod., IV, 160.

[3] Herod., IV, 171 : Τεύχειρα πόλις τῆς Βαρκαίης « *Teuchira*, ville du pays de *Barca*. »

été dit plus haut [1]. La ruine de *Barcé*, fut la conséquence immédiate de cet assassinat. Phérétime, la mère d'Arcésilas, obtint l'appui du satrape qui gouvernait l'Égypte du temps de Darius. L'armée perse fit le siége de *Barcé* et s'empara de la ville par surprise; les citoyens de quelque influence furent mis à mort ou transplantés jusque dans la *Bactriane*. On ne laissa dans la ville que les gens appartenant à la populace [2].

On ne sait rien sur l'histoire de *Barcé* pendant l'intervalle compris entre la prise par l'armée perse et le règne des Ptolémées. Quand ces derniers se furent emparés de la *Cyrénaïque*, le port de *Barcé*, situé à 2 milles géographiques vers l'ouest, fut érigé en ville, sous le nom de *Ptolémaïs* : les priviléges qu'on lui accorda décidèrent les habitans grecs de *Barcé* à s'y fixer : voilà pourquoi dans les géographes postérieurs, les noms de *Barcé* et de *Ptolémaïs* sont synonymes, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut. *Barcé*, qui était située à l'intérieur des terres, subsista mais seulement à titre de bourgade libyenne, et non pas comme une des cinq villes de la *Pentapole*; honneur qui était réservé à *Ptolémaïs*. Le dernier auteur ancien qui fait mention de *Barcé* est Ptolémée ; après lui, elle disparaît entièrement. Aucun itinéraire ne marque une route qui y conduise.

Toutefois les naturels du pays perpétuèrent les souvenirs de *Barcé*. Ptolémée les nomme *Barkitae;*

[1] Voyez p. 49.

[2] Herod., IV, 200, sqq.

[3] Les monnaies marquèes des lettres Βαρκ ou Βαρκαι, et n'offrant ni l'effigie, ni le nom d'un prince, appartiennent pour sûr à l'époque où la ville ne relevait que d'elle-même.

dans Hérodote et les autres auteurs, ils sont appelés *Barcaei*. Ils reprirent leur vie nomade, restèrent ennemis implacables des Grecs, et par leurs incursions dévastatrices, acquirent une si grande célébrité du temps des Romains, qu'on étendit leur nom à tous les autres peuples nomades de la Libye, et que là où les anciens auteurs avaient nommé les *Marmarides*, on ne connut plus que les *Barcaei* [1].

Les autres lieux de la *Pentapole* n'étaient que des petites villes ou des bourgs dans la dépendance de *Cyrène*. Ptolémée en nomme vingt, parmi lesquels il n'y en a que deux dont l'existence soit constatée par d'autres autorités. A peu près à mi-chemin, entre *Ptolémaïs* et *Cyrène*, à 38 milles de la première ville, la table de Peutinger porte *Cenopolis* : Ptolémée cite également *Kainopolis*, mais il la place à une distance considérable de la ville de *Cyrène*, vers le sud-est, sur la limite du pays; tandis qu'il donne à une autre ville nommée *Neapolis*, exactement la position que la table de Peutinger assigne à *Cenopolis*. Or, cette dernière carte qui a pour guide la route même qui conduisait de *Ptolémaïs* à *Cyrène*, ne peut se tromper dans ses indications; donc comme les deux noms *Neapolis* et *Kainopolis* signifient l'un et l'autre *ville nouvelle*, il faut croire que dans le texte de Ptolémée, d'une ville on en a fait deux ; d'autant plus que l'ordre de plusieurs chiffres a été renversé en cet endroit par un copiste maladroit.

Hydrax; Ptolémée place ce bourg tout près de *Caenopolis* à la frontière orientale du pays. Synèse le met aux confins de la *Libye dépourvue d'eau* (Τῆς διψηρᾶς Λιβύης);

[1] Virgil. Aen. IV, v. 42 : Hinc defecta siti regio lateque furentes *Barcaei*.

il en parle comme d'un bourg; il cite une autre bourgade dans le voisinage, *Palaebisca* : tous deux, au reste, étaient assez importans pour avoir un évêque [1]. Désirant contribuer de mon mieux à l'éclaircissement ultérieur des positions que je ne puis pas interpréter, je vais donner les noms des villes citées par Ptolémée, dans l'ordre où il les range.

Archilae à 5 milles géographiques à l'est de *Cyrène*, *Chaerecla* à la même distance, vers l'ouest; *Neapolis* ou plutôt *Kainopolis*, dont il a été question plus haut; le bourg de *Artamis*, au sud-ouest de *Cyrène*, et *Xymethos* un peu plus à l'est; Ptolémée s'est trompé dans l'évaluation des degrés de latitude de ces villes. *Eraga* est à peu près au sud-ouest de *Barcé*.

Dans tous ces districts on trouve, sur les hauteurs, des forts dont les ruines sont assez bien conservées. Selon toute apparence ils appartenaient aux localités citées ci-dessus, et servaient de refuge contre les invasions incessantes des nomades, dans la dernière période de la décadence de *Cyrènie*.

Dans la région méridionale on trouve *Kelida*, très avant vers l'est; plus loin, dans la même direction *Hydrax* que nous avons déjà nommée, ainsi que *Kainopolis*, qui pourrait bien être la *Palaebisca* de Synèse; *Alibaca*, directement au sud de *Ptolemaïs; Thintis* en droite ligne au sud de *Cyrène*; *Phalacra* plus loin, vers le nord-ouest; *Marabina* au sud de *Bérénice* : *Auxitina* bien loin au sud-est, plus loin encore *Acabis*, tous les deux se trouvent déjà sur le versant septentrional des monts *Velpa*.

[1] Synes., ep. 67.

Par delà les montagnes qui forment la limite du pays cultivé, sur une ligne parallèle aux parages méridionaux de la Syrte, on trouve de l'ouest à l'est, les bourgs suivans : *Maranthis*, *Agava*, *Echinos*, *Philaus*, et à l'extrémité sud-est, *Arimantos komé*. Il est prouvé par l'histoire du pays que ces positions méridionales n'étaient que des stations pour les nomades, mais qu'elles étaient comprises dans le territoire de *Cyrène*.

A ces diverses localités il faut joindre *Bombaea*, que Synèse [1] cite comme une place forte dans une gorge de montagnes où la main de l'homme et celle de la nature auraient contribué à sa défense; il n'en indique pas la position.

En pleine mer, à 1° 40' (ou plus exactement 1° 6'), à l'ouest de la pointe de *Phycus* (Ras Sem), et au nord-ouest de *Ptolemaïs*, nous trouvons dans Ptolémée l'*île de Myrmex* (Μύρμηξ). Les autres géographes ne la connaissent pas; elle n'est pas non plus marquée sur nos cartes. Toutefois Synèse [2] confirme les indications de Ptolémée. De *Bendidium*, qui était probablement un mouillage dans le port de *Ptolemaïs*, Synèse partit à la pointe du jour dans la direction d'Alexandrie; à midi il arriva au phare de *Myrmex*, où le navire faillit échouer contre les constructions du port. D'où il faut conclure que les marins profitaient de cette île rocheuse pour éviter les dangers que présentait la navigation sur la côte.

[1] Synes., ep. 105.
[2] Synes., ep. 4 : Τὸν φάριον Μύρμηκα παρελλάξαμεν. (« Nous passâmes à côté du phare de *Myrmex*. »)

CHAPITRE VIII.

La grande Syrte ; la côte jusqu'aux frontières du territoire *Carthaginois*.

A l'ouest, le territoire de *Cyrène* est limité par la *grande Syrte* (ἡ μεγάλη Σύρτις). Le mot *syrte* est dérivé du verbe grec σύρειν, qui veut dire tirer, et qui désigne la propriété qu'ont les *Syrtes* d'attirer les vaisseaux. La *grande Syrte* forme un vaste enfoncement ; les anciens ne savaient trop s'il fallait le considérer comme faisant partie de la mer ou du continent. C'est un creux peu profond, garni de rochers et de bancs de sable. La marée qui, comme on sait, se fait généralement peu sentir dans le reste de la Méditerranée, et qui même dans les *Syrtes* n'a lieu qu'à des époques irrégulières, avec les vents du nord; la marée, dis-je, resserrée par les deux bastions du continent qui ferment le golfe, et trouvant une forte résistance, frappe violemment contre ces récifs et ces dunes, surtout quand règnent les vents du N. O. (*Etesiae*). A la basse marée le golfe, ainsi que la côte, se montrait rempli d'îlots et de bancs de sable; quand la marée montait les bancs et même les îles les plus basses disparaissaient complètement sous les flots ; il y en avait une auprès de laquelle on pouvait en toute sûreté jeter l'ancre, sans même l'apercevoir, ainsi que nous le verrons dans la description détaillée. La marée, aidée par les vents, entraînait avec une force irrésistible tout navire qui, venant de la mer Libyque, s'approchait de trop près

du courant; il y avait réellement un grand danger pour les marins, qui se gardaient bien de donner dans les *Syrtes*; rarement un navire en réchappait, au rapport de Strabon. Il ajoute pourtant, que de hardis navigateurs essayaient quelquefois d'y pénétrer en suivant les côtes : ce qui est confirmé par l'histoire[1]. Les premiers navigateurs Grecs connaissaient les *Syrtes*; ils étaient persuadés qu'il ne fallait rien moins que l'intercession d'une divinité pour les arracher aux dangers qui les y menaçaient ; personne, d'ordinaire, ne s'y engageait de plein gré. Hérodote, qui aime tant à parler de tout ce qu'il parvint à apprendre, ne décrit point les *Syrtes*, bien qu'il en connaisse le nom et qu'il énumère les peuplades qui demeuraient sur leurs bords[5]. Scylax parle de la grande Syrte[3]; il évalue l'étendue de son embouchure : mais il n'ose en sonder l'intérieur; il n'y cite aucune localité, aucune position; il ne connaît d'autre point remarquable que les *Arae Philaenorum*, auxquels on arrivait du côté de la terre. Eratosthène, qui vivait sous les premiers Ptolémées, avait recueilli assez de renseignemens parmi les marins, pour pouvoir déterminer le circuit du globe à l'intérieur. Ptolémée, et plus encore le périple de l'Anonyme, nous fait connaître les moindres détails, les lieux dangereux, les ports, les mouillages, enfin tout ce que le navigateur prudent pouvait avoir besoin de savoir pour mener à bonne fin le trajet le long des côtes ; car nul

[1] Histoire des Apôtres, XXVII, 17.
[2] Strabon, XVII, 1193.
[3] Scylax, p. 47.
[4] Herod., II, 32.
[5] Herod., IV, 172-181.

n'osait passer à travers les bancs de sable situés au milieu des *Syrtes*.

Or, nous savons par ces auteurs, que dès que l'on connaissait exactement le chenal, la navigation le long de la *Syrte* n'offrait point de grands dangers, surtout pour de petites embarcations qui trouvaient facilement un abri sûr dans les échancrures du rivage. Nos bâtimens modernes, qui sont plus forts de dimension et n'ont pas de rames, résisteraient bien plus facilement au courant de la marée; par contre, ils raseraient avec moins d'agilité les endroits dangereux. Aussi nul bâtiment, de nos jours, n'a tenté de faire cette traversée hasardeuse : et cet enfoncement de la Méditerranée, placé si près de l'Europe, nous est totalement inconnu.

La côte de l'est était de beaucoup la plus redoutable : le périple en décrit les pointes, les bancs, les écueils, etc. Sur la côte occidentale, qui faisait partie de territoire carthaginois, on rencontre beaucoup moins d'obstacles à la navigation, les pointes y alternent avec les havres comme sur les bords de la Libye. Ce que l'on avait le plus à craindre ici c'était les *Nasamons* qui habitaient dans ces parages, peuples nomades qui pillaient impitoyablement tout bâtiment qui faisait naufrage ou qui venait d'échouer sur les bancs. Les meilleurs renseignemens sur les particularités des *Syrtes* se trouvent dans Strabon, P. Mela,

[1] Scylax, p. 47.

[2] Le capitaine Lauthier a longé la côte orientale ainsi qne la côte occidentale bien avant vers le sud. (Voyez Lauthier : *relazione intorno alla costa del golfo della gran Sidra*, dans : della Cella viaggio, p. 214, sqq.

Denys le Periégète et Procope[1]. On connaît l'expression singulièrement pittoresque et concise de Pline : *Syrtes vadoso et reciproco mari dirae.*

Quant aux détails que les anciens nous ont transmis sur le circuit, la profondeur et la largeur en droite ligne de l'ouest à l'est, ils les ont recueillis chez les marins, et par conséquent leurs évaluations sont exagérées. Ptolémée réduit leurs mesures en déterminant la position des lieux par des procédés mathématiques.

Le golfe commençait vers l'est, au *Promontorium Borium* (cap Tajouni), et à l'ouest par le Pr. *Kephalae* : voilà ce que nous disent les géographes ; mais ils ne parlent pas de ces deux points pour évaluer la profondeur ni l'étendue de l'embouchure du golfe, vu que les marins, qui n'avaient pas dessein de longer les côtes de la *grande Syrte*, prenaient garde de s'avancer si loin vers le sud, de peur d'être entraînés au fond du golfe. C'est de *Bérénice* (Bengazi) qu'ils faisaient le trajet, et c'est de ce point que partent leurs évaluations.

La profondeur de la *grande Syrte*, du nord au sud, entre *Bérénice* ou *Hesperidae* à *Automala*, est fixée par Eratosthène à 1,800 stades ou 45 milles géographiques. Cette évaluation tient compte des détours que les marins étaient obligés de faire : car le périple, qui les indique en détail, compte 2,000 stades jusqu'aux *Arae Philaenorum*, situés plus loin vers l'ouest. D'après les indications de Strabon[2], d'autres auteurs réduisirent cette évaluation exagérée à 1,500 stades ; et Ptolémée, par des calculs très exacts, détermine la pro-

[1] Strabon, XVII, 1192, 93 ; Méla, I, 7 ; Dionys. Perieg., v. 198, sqq. et *Schol.* Eustathii ; Procop., *de Ædific.* VI, 3, Plin. V, 4.

[2] Strabon, II, 185.

fondeur de la *grande Syrte*, à partir de *Bérénice*, en droite ligne, à 2° 10' ou 28 milles géographiques; la ligne tirée du promontoire *Borion* à *Automala*, qui marque la véritable profondeur du golfe, n'a chez lui que 2° ou 25 milles géographiques.

Le circuit intérieur est porté par *Eratosthènes*, en nombre rond, à 5,000 stades, et d'après les observations des détails à 4,930 stades [1]. Cette donnée se trouve réduite chez d'autres écrivains à 4,000 stades, lesquels peuvent très bien se concilier avec les 569 milles r. ou 115 milles géographiques que l'itinéraire d'Antonin [2] donne au chemin de terre, dont le tracé comprend un grand pourtour.

L'ouverture septentrionale du golfe ou la longueur de l'est à l'ouest, en ligne droite, est évaluée dans Scylax [3], à trois jours et trois nuits de traversée; mais il étend cette ligne d'*Hesperidae* (Bengazi), jusqu'à *Neapolis* (Lebida), située par de là les limites occidentales de la *grande Syrte*. Strabon marque pour la longueur 1,500 stades, ce qui fait présumer qu'il ne désigne que l'intervalle entre les caps *Borion* (Tajouni) et *Kephalae* (près du cap Mesurata), et une marche rapide du navire. Selon Ptolémée, la distance directe

[1] Strabon, II, 185, XVII, 1192; dans le dernier passage on ne trouve de marqué que les 930 stades : le plus grand chiffre a été omis par la négligence du copiste.

[2] *Itin*. Ant., p. 64 et 19.

[3] Scylax, p. 46, à la page suivante sont même indiqués quatre jours et quatre nuits de navigation, depuis le fleuve *Cinyps* (Ouadi Quam), jusqu'aux îles *Leucae*, situées à la hauteur des *Hespérides* (Bengazi), d'après un fragment de Scylax, que M. Miller vient de publier dans son supplément aux dernières éditions des petits géographes; Paris, 1839, VIII, p. 237.

de ces deux points est de 3° 55' de long., ou près de 40 milles géographiques ; sur nos meilleures cartes les dimensions sont les mêmes.

C'est vers l'est, aux confins de la *Cyrénaïque*, que la *grande Syrte* offrait le plus de dangers. D'après Ptolémée, cette partie s'étend du cap *Borium* (Tajouni) droit vers le sud, avec peu d'aberration. Sur les diverses positions de cette côte, qui est absolument inconnue à la science moderne, le périple de l'Anonyme [1] nous donne d'excellens renseignemens. Il est d'accord avec Ptolémée, qu'il complète sur plusieurs points intermédiaires, surtout à l'égard des îlots côtiers que les navigateurs devaient suivre ; il marque les endroits dangereux, et est ici beaucoup moins défiguré ou altéré par les copistes que dans les côtes précédentes. Voici ce que nous y trouvons :

« De *Borion* (Tajouni) on atteint avec 140 stades *Cherse*, qui a un abri contre les vents impétueux du nord-ouest (*Etesiae*) ; on trouve de l'eau près du fort. » Le fort s'appelle *Diachersis* dans Ptolémée, qui le place à 20' en droite ligne au sud de *Borion* ; selon toute apparence l'emplacement du port de Chersis est occupé aujourd'hui par le port actuel de Kerkora, dont le cap forme une forte saillie [2].

« De là à *Amastoros* (ἡ Ἀμάςορος) il y a 110 stades, et à 80 stades plus loin se trouve *Heracleum*. » Ptolémée ne connaît que ce dernier point, il l'appelle la tour d'Hercule, et le place à 40' au sud du fort précédent. D'après le périple la tour était placée sur le rocher

[1] *Periplus Anonymi apud Iriarte : bibilotheca madritentis codices graeci*, t. I, p. 187, 4°.

[2] Lauthier : dans della Cella, p. 220.

de *Drepanon* à 7 stades de là, où il y a de l'eau douce, et au pied duquel s'étendent des dunes de sable blanc. « De *Drepanon* à *Serapium* il y a 100 stades; pendant le trajet on a devant soi une vaste étendue de côtes couvertes de sable blanc : quand on creuse le sol, on y découvre de l'eau douce. A 50 stades plus loin on atteint *Diaroas* (εἰς Διαροάδα), et à 1 stade plus loin est *Apis*, un mouillage. Le nom de *Diarrhoa* se trouve également dans Ptolémée, qui dit que c'est un port, et en évalue la distance au lieu qui précède à 30'. Lauthier [1] fait mention des dunes, et aux environs de *Serapium*, sous 30° 35' de longitude, il signale l'existence d'un cap à deux pointes et d'un port sûr, qui n'a pas de nom.

« A cent stades plus loin on trouve *Caenon*, château fort abandonné, avec de l'eau douce; il n'y a pas d'abri pour les navires. A 90 stades plus loin on atteint *Euschoenos*, après avoir navigué sur une mer très profonde. Sur la côte se montre une colline arrondie (κουνός au lieu de βουνός), auprès il y a de l'eau; avec 60 autres stades on arrive à *Hyphali* (ἐπὶ τῶν Ὑφάλων), îlot couvert part les flots de la mer; la côte est également fort basse. » Le dernier endroit est cité dans Ptolémée sous le nom de *Hyphali Hormi* (φαλοι Ὑ ὅςμοι), sans doute à cause de la circonstance qui le rendait remarquable; effectivement ce nom indique ce que dit le périple en termes positifs : c'était un îlot qui était couvert par la marée montante, auprès duquel se trouvaient néanmoins des endroits où les navires pouvaient mouiller en toute sûreté.

A partir de ce point, les bas-fonds et les écueils de-

[1] Lauthier : dans della Cella, p. 221.

viennent de plus en plus nombreux; ils ne sont marqués que dans le périple; Ptolémée ne pouvait les citer.

« A 80 stades plus loin on atteint l'*île de Skopelites;* c'est un rocher élevé et qui ressemble à un éléphant, il est situé à 15 stades de la côte. A 2 stades vers le sud-ouest on rencontre *Pontia*, île très élevée; à 7 stades au sud en ligne droite se trouve l'île de *Maja*, avec un mouillage et de l'eau douce dans des puits. » Ptolémée cite également trois îles dans la *grande Syrte;* celle qu'il nomme *Gaja* correspond sans doute à l'île *Maja* du périple, car celle qui est la plus proche du côté nord-ouest porte le nom de *Pontia*. Il est permis, sans doute, de regarder l'île de *Misynos* qui est tout à fait au nord-ouest, comme identique avec l'île de *Skopelites* du périple. Ptolémée place *Gaja* en face des *Arae Philaenorum; Pontia et Misynos*, dans la partie occidentale du golfe, tandis que selon les indications des marins elles se trouvent à l'est. On ne connaît pas d'autres îles dans la *grande Syrte :* sur nos cartes sont marquées des chaînes d'écueils entremêlés d'îlots, dont trois sont situées dans l'angle sud-est de la *grande Syrte*. Le plus méridional d'entre ces derniers s'appelle actuellement *Garra*, et paraît correspondre au *Gaja* des anciens.

De *Maja*, le périple nous porte avec 50 stades à *Astrogonda* sur la côte, et avec 80 autres stades à un lieu nommé *Krokodilos :* « C'est un mouillage pendant le beau temps; il y a de l'eau de puits. Avec 84 stades on arrive à *Borion*, bourgade avec un fort abandonné; il y a un bon mouillage au sud-ouest et de l'eau douce. » Ptolémée ne connaît point ce *Borion*, situé à l'angle sud-est de la *Syrte*, à une grande distance de la pointe

septentrionale et du bourg portant ce même nom. La table de Peutinger marque bien le lieu nommé *Puteus*, un peu plus à l'ouest, et plus à l'est *Priscu taberna*, mais elle ne connaît pas non plus *Borion*. La donnée du périple n'en est pas moins exacte; en effet, l'itinéraire d'Antonin[1] marque *Boreum* à la place ou le périple a porté *Borion*, à 126 milles r. de *Bérénice, Bengazi*. Dans ces parages sablonneux les positions des lieux devaient changer souvent, quelquefois aussi ils changeaient seulement de noms.

Le périple place, à 20 stades seulement de *Borion*, la pointe de *Antidrepanon*, avec une aiguiade. Ptolémée qui en parle également la nomme *Drepanon* (la Fauche), par la raison qu'il ne connaît pas le *Drepanon* septentrional du périple, auquel le second faisait face.

D'*Antidrepanon*, le périple nous conduit avec 50 stades à *Mendrion*, qui était dépourvu d'eau; de là, avec 120 stades à *Kozynthion*, sur une côte escarpée; il n'y avait pas d'eau, mais c'était un abri pour les navires; puis avec 110 stades, le long des côtes aux *sources* d'*Ammonius* (Αμμωνίου πηγάς), et avec 180 stades à *Automalakae* (εἰς Αὐτομάλακας).

De tous les points que nous venons de citer, Ptolémée ne marque que le *château de Automalak* (Αὐτομάλαξ φρούριον), qu'il ne met qu'à 10' ou quatre milles géographiques immédiatement au sud de *Drepanon*. Il n'y a pas d'omission, cela résulte de la concordance de l'ensemble, cette différence frappante ne peut s'expliquer que par l'enfoncement considérable que la *grande Syrte* forme dans cet endroit; le périple s'arrête aux

[1] *Itin*. Ant., p. 66, Wesseling.

plus petits détails, tandis que Ptolémée ne marque que les extrémités opposées, *Drepanon* et *Automalak*. Les *sources* d'*Ammonius* doivent se trouver du côté de l'orient dans l'angle de la *Syrte*, qui y reçoit les eaux d'un ruisseau.

Les anciens géographes connaissent parfaitement le château d'*Automalax*, comme l'extrémité sud-est de la *grande Syrte* et comme place forte aux confins de la *Cyrénaïque* [1]. Toutefois ils ne s'accordent pas sur ce nom : le périple écrit *Automalakae*, Étienne de Byzance prétend qu'*Automalaka* est moins usité qu'*Automala*. Aussi trouve-t-on *Automala* dans Strabon, et *Automalae* dans Diodore [2]. Contre toutes ces variations prévalut enfin le nom indigène *Anabucis*, que la table de Peutinger cite comme *praesidium* ou château ; l'itinéraire d'Antonin marque seulement le nom [3]. Ce qui prouve que les deux auteurs désignent l'antique *Automala*, c'est que tous les deux évaluent la distance entre ce lieu et les *Arae Philaenorum* à 28 milles romains. Cette mesure s'accorde avec les 30' de longitude de Ptolémée ; le périple marque pour le même intervalle 125 stades le long de la côte, un peu plus de 3 milles géographiques. Le voyage de Cella nous fait connaître qu'*Automala* trouve aujourd'hui sa position dans celle de Judia, qui a dix puits avec de l'eau de très bonne qualité ; on y voit quantité de maisons en ruines et de grandes pierres de taille : les districts voisins, à l'est, sont couverts de sables mouvans fort dangereux.

[1] Strabon XVII, 1195, Αὐτόμαλα φρούριον φυλακὴν ἔχον, ἱδρύμενον κατὰ τὸν μυχὸν τοῦ κόλπου παντός (« Le fort *Automala*, où il y a une garnison, a été bâti à l'angle du golfe).

[2] Diodor, XX, 51.

[3] *Itin.* Ant., p. 65.

Entre *Automala* et les *Arae Philaenorum* on voyait un enfoncement qui formait une limite naturelle entre les deux puissances rivales de *Carthage* et de *Cyrène*. D'après une tradition qui n'était pas inconnue aux Grecs, c'était là qu'habitait la fée Lamia qui enlevait les petits enfans d'entre les bras de leurs mères [1].

CHAPITRE IX.

Territoire de *Carthage*; partie occidentale de la *grande Syrte*. *Leptis Magna.*

Le premier point remarquable que l'on rencontrait sur le *territoire carthaginois* ou dans l'*Afrique propre* des Romains, ce sont les *Arae Philaenorum*, c'est un excellent port pour l'été avec un aiguiade, dit le périple. Jusqu'à cette pointe s'avance le territoire des *Cyrénéens*.

On connaît le dévouement des frères Philènes, qui, d'après une convention entre Carthage et Cyrène, devaient partir du premier endroit en même temps que deux *Cyrénéens* partiraient du second; au point où ils se rencontreraient devaient être fixées les limites respectives du territoire des deux pays. Les frères Philènes s'étant mis en route avant le temps convenu, parcoururent un plus grand espace que les deux citoyens de Cyrène qui se récrièrent sur ce qu'ils appelaient la fraude de leurs compétiteurs : ils ne voulaient consen-

[1] Diodor., XI, 1, et notae Wesseling.

tir à exécuter la convention qu'autant que les frères Philènes consentiraient à se faire enterrer vivans à l'endroit où l'on s'était rencontré. La condition fut acceptée : Carthage reconnaissante fit construire les autels des Philènes, pour perpétuer le souvenir du patriotisme [1] de ses citoyens.

Ce récit peut d'autant moins être révoqué en doute, qu'il est confirmé par le nom de l'endroit, seulement on ne saurait admettre que les Philènes soient venus de Carthage ; un piéton qui partirait de cette ville ne peut arriver à la place où l'on se rencontra, quand même il aurait une avance de huit jours sur le voyageur qui partirait de Cyrène, qui est dans le voisinage. Ce n'était probablement que des frontières près de la *grande Syrte* qu'il s'agissait, la dernière ville des *Cyrénéens*, à l'ouest, c'était *Hesperidae* (Bengazi), tandis que *Leptis magna* (Lebida) était la ville *carthaginoise* la plus avancée vers l'est. C'est de ces deux points qu'eurent lieu les départs respectifs, et dans cette supposition encore les frères Philènes traversèrent un bien plus grand espace que leurs concurrens.

Les autels disparurent avec la puissance de Carthage [2] ; du temps de Strabon, il y avait long-temps qu'ils n'existaient plus, toutefois la table de Peutinger les marque dans son itinéraire, pour en conserver le souvenir ; elle les a dessinés entre la *grande Syrte* et la *petite Syrte*, cela ne doit pas nous formaliser ; elle met les dessins de cette espèce à la place qui lui

[1] Sallust., *Jug.*, c. 41 ; Valer. Max. V, 4.

[1] Strabon III, 260 (Almelov.), 171 (Casanb) : Οὐ γὰρ νῦν οἱ Φιλαίνων μένουσι βωμοί, ἀλλ' ὁ τόπος μετείληφε τὴν προσηγορίαν. « Les autels des Philènes n'existent plus, le lieu où ils se trouvaient en a gardé le nom. »)

paraît la plus convenable; la succession des noms et des chiffres n'en est pas moins exacte, et d'après ces chiffres aussi bien que d'après les noms, les *Arae* se trouvent près de la *grande Syrte*, comme chez Ptolémée et dans le périple. Strabon, lui aussi, place les *autels des Philènes* entre la *grande* et la *petite Syrte*, mais il est évident que c'est par distraction; dans un autre passage il en indique la vraie position [1]. C'est également par inadvertance que Salluste en fixe l'emplacement à l'ouest des deux *Syrtes* [2]. Hérodote ne parle ni des *autels des Philènes*, ni d'aucun établissement *carthaginois* de ce côté. Dans Scylax les *Arae Philaeni* (Φιλαίνου βωμοί), sont le seul endroit qu'on trouve indiqué près de la *Syrte*.

Automala et les *autels des Philènes* étaient les points les plus méridionaux de la *grande Syrte*. De ce dernier point à *Bérénice* il y a, selon le périple, 2,000 stades ou 50 milles géographiques; ce n'est pas la distance en droite ligne, mais la traversée était allongée par les détours auxquels on était astreint par le grand nombre de pointes et d'îlots. Cela nous explique comment Erathosthène a dû évaluer l'intervalle compris entre *Bérénice* et *Automala* à 1,800 stades [3] : Ptolémée réduit les indications, fournies par les marins, et évalue l'étendue de la *Syrte* de *Bérénice* aux *autels des Philènes*, à 2' 1/3° de latitude ou 29 milles géographiques. Par terre la distance entre ces deux villes était de 188 milles romains ou 37 3/5 milles géographiques. Dans les siècles suivans les noms indigènes prévalurent

[1] Strabon, III, 259, XVII, 1195.
[2] Sallust. *Jug.*, ch. 22. V. aussi Polyb. III, 39.
[3] Strabon, II, 185.

sur l'emplacement où la table de Peutinger marque les *Autels des Philènes*. A 25 milles, à l'ouest d'*Anabucis*, nous trouvons dans l'itinéraire d'Antonin [1], le bourg de *Banadedari*; quant aux *Autels des Philènes*, il n'en parle pas. Aujourd'hui il y a dans cette localité un endroit, qui d'après Della Cella porte le nom de Schegga, et près duquel des plaines sablonneuses alternent avec des lisières fertiles et couvertes de verdure.

La partie occidentale du golfe, qui était la plus étendue et faisait partie du territoire *carthaginois*, offrait une navigation moins difficile. Ici il n'est plus question de passages périlleux, de bancs ni d'écueils. Selon Ptolémée, la côte s'étend fort loin sur le parallèle des *Autels des Philènes;* le premier endroit qu'il cite vers l'ouest, et à une distance de 45' de longitude, est.

Hippis promontorium (le Cap aux chevaux). Dans le périple il y a *Philippi promontorium*, probablement par altération : il ajoute que ce cap est escarpé, et qu'il y a un abri et de l'eau douce; il le place à 400 stades ou 10 milles géographiques des *Autels des Philènes* (c'est le ras el Ouya de nos cartes). A un degré de longit. plus loin, vers l'ouest, Ptolémée marque le bourg *Oesperis*, appelé dans le périple *Eperos* (Ἔπηρος); il le place à 350 stades du point précédent; il y a de l'eau et un port pour les embarcations de moindre importance; le périple ajoute que c'est un rempart pour les Barbares. (La position de cet endroit paraît correspondre à Marza Hammar, c'est-à-dire au port Hammar).

A 30' plus loin vers l'ouest est, selon Ptolémée,

[1] *Itin.* Anton., p 65.

le bourg de *Pharax*. Le périple le nomme *Korax* et le place à 150 stades du lieu précédent. Les deux orthographes sont vicieuses, ainsi que nous le voyons par Strabon [1] qui porte *Charax;* le bourg était peu étendu, mais il avait de l'importance pour les contrebandiers carthaginois qui profitaient de cette position pour se procurer le silphium en échange de leurs vins. Della Cella vit sur ce point, 3 lieues à l'ouest de Cneuva, les restes d'anciens édifices et un puits qui avait de l'eau douce. Les environs sont arides.

La tour d'*Euphranta* de Ptolémée, plus exactement *Euphrantas*, ainsi que l'écrivent Strabon et le périple (*αἱ Εὐφρανταί*), est à 20' vers l'ouest, et à 20' vers le nord du lieu précédent; le périple donne 200 stades de distance : il dit que c'est un port et qu'il y a de l'eau. Strabon rapporte, comme circonstance digne de remarque, que sous Ptolémée (Evergète selon toute apparence) la limite de la *Cyrénaïque* s'étendait jusque-là. On conçoit que du temps des guerres *puniques* Cyrène ait pu s'agrandir dans une contrée dont la possession avait peu d'importance après tout; toutefois, cette possession ne fut que passagère, sous la domination romaine on reporta la limite aux *Autels des Philènes*. La tour est encore debout actuellement; à quelque distance, dans l'intérieur du pays, on voit trois colonnes carrées en pierre de taille, chacune sur son socle avec des inscriptions illisibles. Ces colonnes s'élèvent sur les bords de la route, à une heure de marche l'une de l'autre. (La tour s'appelle Elbenia du mot arabe albîna, construction forte, et l'endroit

[1] Strabon.
[2] Donna Cella, page 80.

où elle a été érigée est Aras [1]). Près d'*Euphranta*, la côte monte dans la direction du nord-ouest. Le lieu le plus voisin est, d'après Ptolémée, *Sakazama* ou *Sakamaza* (l'orthographe varie), bourgade inconnue, mais qui se représentera plus bas. Le périple lui donne le nom de *Dysopos*, sans ajouter de détails.

A un degré d'*Euphranta* vers le nord (le périple marque 600 stades), vient le port de *Aspis* (Ἀσπίς, ιδος). Le périple n'ajoute point de détails. Strabon nous apprend que c'est un bourg et le meilleur port de toute la *Syrte*. C'est à peu près à cette position, sous 31°23' de latitude, que le capitaine Lauthier atteignit le port de Isa, à l'abri de tous les vents [2]. Aux environs on aperçoit un vieux château.

Kalou Makouma; ce lieu, dont le nom indigène est sans doute altéré, s'appela Mecella du temps de Marmol [3]; il est marqué par Ptolémée à 30' au nord d'*Aspis*. Le périple indique, avec 350 stades de distance, le nom grec de *Tarichaea*, qui provient sans doute de ce que les habitans s'occupaient à saler du poisson; il ne donne pas de détails. Strabon [4] parle d'un lac de 300 stades de long sur 70 de large, qui se décharge dans la mer, et à l'embouchure duquel les navires peuvent jeter l'ancre en sûreté; il n'en dit pas le nom. Dans la table de Peutinger [5] on voit un lac au même endroit, avec cette inscription : « Salines immenses, croissant et décroissant avec la lune ». D'où il suit que le poisson se prenait dans la *Syrte*, et que

[1] Comparez Edrisi, page 297 avec della Cella, page 79.

[2] Lauthier, dans della Cella, p. 215.

[3] Marmol, II, page 573.

[4] Strabon, XVII, 1193.

[5] Tab. Peut., Tab. VII. *Saline inmense, quæ cum lunâ crescunt et decrescunt.*

le lac fournissait le sel pour la salaison. *Macomada* était une dénomination indigène qui signifiait apparemment saline, voilà pourquoi nous trouvons ce nom souvent sur les côtes d'Afrique. Cette grande abondance de sel donna beaucoup d'importance aux côtes de la *Syrte*, d'autant plus que du côté de l'ouest elle est d'un abord très facile, ainsi que nous le savons par Lauthier. La notice de l'empiré désigne ce terrain sous le nom de *Limes Maccomadensis* et *Limes Madensis* [1]. Il fallut élever des remparts pour protéger les salines contre les brigandages des indigènes. Les ouvriers qui y étaient employés menaient une triste vie; ils étaient obligés de boire de l'eau saumâtre qui se trouvait dans les puits. Nous le savons d'abord par la table de Peutinger qui indique dans ces localités un endroit appelé *Tissio*, avec l'inscription : *Aqua amara;* Della Cella nous l'apprend également. Depuis Melfa à Ouenat, et de Machada, qui rappelle le *Macomada* de la Notice de l'empire, jusqu'à Minesla, le sol pendant plusieurs jours de chemin, est rempli, au rapport de ce voyageur, de marais et de lagunes saumâtres, qui alternent avec des couches de sable mouvant, au dessous desquelles le sel gemme se trouve en cristaux. Della Cella ne peut dire si ces salines communiquent avec la mer, la route restant toujours à quelquelques lieues de la côte. Ce qu'il y a de certain c'est que les vents du nord poussent les flots de la *Syrte* sur la côte qui est très basse; les eaux en se retirant s'évaporent et produisent le sel; c'est pour cela, sans

[1] *Notitia imperii*, c. 55.
[2] Della Cella, pages 63 et 66.

doute, que la table de Peutinger dit : *Cum lunâ crescunt et decrescunt.* Par la même raison il y a encore plus loin un endroit nommé *Macomada* au sud-est ; nous en parlerons dans la description de la grande route.

(En face de l'extrémité orientale de ces lagunes de sel, Strabon signale l'existence d'une île dont on n'entend plus parler ; mais qui se trouve marquée sur toutes les cartes du XVIe et du XVIIe siècle. Elle s'appelait Soloc, et était située vis-à-vis de Zadic, ville fameuse parmi les géographes arabes du moyen-âge (Edrisi, p. 294 et 297), qui communiquait son nom à toute la partie orientale de la *grande Syrte*, depuis Asnam que Lauthier appelle Isa, jusqu'au cap Tajouni, qui porte dans Edrisi (p. 310) le nom de Tadia, et chez les anciens celui de *Borion*. Della Cella ne parle ni de Zadic, située à l'ouest de Zaffran = au Mansaf d'Edrisi (p. 294) près de Lubey, ni de Sort, place dont la réputation égalait au moyen-âge celle de Zadic, et dont le nom est resté à la côte confinée entre Lubey et Barga.)

A 15' de latitude de *Kalou Macouma* (Mecella) nous trouvons dans Ptolémée le promontoire *Kephalae ;* au nord-ouest de cet endroit le périple compte 400 stades depuis *Tarichae* jusqu'à *Kephalae*, ce qui est peut être un peu trop. Strabon [1], ainsi que Ptolémée, font commencer la *grande Syrte* par ce cap, quoique dans le fait elle s'avance un peu plus loin vers le nord-ouest ; ils déterminent la largeur de l'embouchure d'après une ligne qu'ils tirent de ce point à *Borium* (Tajouni)[2], situé en face vers l'est. Ptolémée l'évalue à près de 4° de longitude ou 43 milles géographiques.

[1] Strab., XVII, 1192.
[2] Strabon, II, 185.

Le cap s'élève en forme de cône blanchâtre du milieu d'une plaine couverte de palmiers, sous le 32° 26' de latitude [1].

Plus loin, vers le nord-ouest, Ptolémée marque le cap *Triéron*, composé de trois pointes, d'où l'œil embrasse une grande partie de la *Syrte;* il porte aujourd'hui le nom de cap Mesurata, qu'il tire de Mesurata, à deux heures de marche vers l'ouest; c'est une assez méchante ville, d'où l'on fait le commerce avec le Fezzan [2]. A l'ouest du cap *Triéron*, Ptolémée marque les *Citernes* (*Cisternae*), qui occupent l'emplacement d'Orir, où Della Cella a vu beaucoup de ruines de construction romaine; puis le bourg de *Barathia*, qu'Edrise (p. 295) appelle Bacru, et enfin l'embouchure de la rivière de *Kinyphos*, dont il place par erreur les sources à 5° plus loin vers le sud dans les monts *Zuchabari*. Strabon donne à ce torrent le même nom; dans Herodote et dans Scylax il s'appèle *Kinyps*. Les anciens regardaient le pays, arrosé par ce petit fleuve, comme le paradis de l'Afrique. Le sol est de couleur noire et offre une belle terre végétale, de tous côtés on voit jaillir des sources, la chaleur n'y occasionne aucun inconvénient, car il tombe de la pluie, mais jamais en quantité assez grande pour causer des inondations. Aussi la terre y rend elle, comme à Babylone, trois cents grains pour un. Voilà ce que rapporte Hérodote [3], qui a pu obtenir des renseignemens exacts chez les *Spartiates* qui s'étaient établis dans cette contrée vers la 65e Olympiade, et qui en furent expulsés trois ans

[1] Lauthier, dans della Cella, page 214.

[2] Della Cella, pages 54 et 61.

[3] Herodot., IV, 198.

après [1]. Il assigne à la rivière un cours beaucoup moins long que Ptolémée. Il la fait venir des hauteurs *des Grâces*, le seul point de la *Libye* qui soit boisé ; il la fait tomber dans la mer à 200 stades de sa source [2], Scylax [3] connaît également les fertiles contrées arrosées par le *Kinyps*, il parle en outre d'une ville déserte sur cette rivière et d'une île ; il faut croire que c'est une de ces interpolations qu'on rencontre assez fréquemment dans le chapitre. Méla et Pline font également mention de ce paradis de l'Afrique et du *Cinyps*. Strabon [4] remarque que les Carthaginois avaient fait jeter sur les marais côtiers des ponts qui reposaient sur des murs. Aujourd'hui la rivière s'appelle Ouadi-Quam ; les eaux se perdent dans des marais remplis de roseaux, où subsistent encore les piliers des ponts que les Carthaginois y avaient construits. La terre, quoique abandonnée à elle-même, a conservé toute son activité végétative ; des palmiers et des oliviers ombragent de tout côté ce beau pays, habité par des juifs qui sont répartis dans trois villages [5].

« Si, en venant de la mer (de la *Syrte*) tu doubles le cap *Kephalae*, tu verras devant toi une côte basse, garnie d'îlots. A mesure que tu en approches, tu aperçois d'abord une ville maritime, puis un banc de sable blanc et une côte de la même couleur ; toutes les maisons de la ville sont blanches, elle est dépourvue de port, mais tu peux hardiment mettre à l'ancre près

[1] Herodot., V, 42.
[2] Herodot., IV, 175.
[3] Scylax, page 47.
[4] Strabon, XVII, 575 (Cas.)
[5] Paolo della Cella, page 47-50.

du *Hermaion*; elle porte le nom de *Leptis* (Λέπτις, Lebida). » Voilà ce que dit le périple, qui omet le *Kinyps* et les autres lieux intermédiaires, et n'indique pas même la distance de *Kephalae* à *Leptis*.

Leptis (ἡ Λέπτις) était le nom indigène de la ville, et comme il y avait un autre endroit du même nom plus loin vers l'ouest, dans le territoire de Carthage, la première reçut le surnom de *Magna, la Grande;* d'après Salluste[1] elle fut bâtie par des habitans de *Sidon*, que des dissensions intestines avaient forcés de s'expatrier. Ces renseignemens paraissent être exacts, du reste jamais la ville n'a été indépendante, de tout temps nous la trouvons enclavée dans le territoire *Carthaginois*. La fondation de *Leptis Magna* a eu lieu à une période où la royauté était abolie à Cyrène, car Hérodote, qui connaît parfaitement la rivière de *Kinyps*, qui est dans le voisinage, ainsi que les régions occidentales jusqu'à la *petite Syrte*, n'aurait pas oublié de parler de *Leptis*, si cette ville avait déjà existé. Toutefois il faut qu'elle ait été bâtie, soit de son vivant, soit peu de temps après sa mort, puisque Scylax la connaît sous le nom de *Neapolis*. Ce qui démontre que c'est bien du même endroit qu'il entend parler, c'est qu'il évalue l'étendue de la *grande Syrte*, à compter de *Neapolis* jusqu'à *Hesperidae* (Bengazi), à trois jours et trois nuits de traversée, et c'est précisément ce qui nous explique comment cette ville phénicienne a reçu un nom Grec. Les *Cyrénéens*, qui la voyaient s'élever sur la côte opposée à leur territoire, lui donnèrent le nom de *ville nouvelle*, et ce nom prévalut parmi les Grecs, même lorsqu'ils apprirent qu'elle s'appelait *Leptis*; voilà pourquoi nous trouvons dans

[1] Sallust.. *Jugurtha*, c. 80.

Strabon [1] et Ptolémée : « *Neapolis*, que l'on nomme aussi *Leptis*. » Si dans les éditions imprimées de ce dernier géographe, on lit *Tripolis* au lieu de *Leptis*, c'est une erreur qu'il faut attribuer à quelque annotateur. Le manuscrit grec du Vatican porte *Leptis* [2]. Les Latins n'adoptèrent point la dénomination grecque ; ils donnent constamment à la ville le nom de *Leptis*, en ajoutant ordinairement l'épithète de *Magna* ; c'est sans doute pour cette raison que Pline [3] qui avait entendu parler d'un endroit appelé *Neapolis*, en fait une ville à part et qui diffère selon lui de *Leptis*. Méla [4] ne cite que la petite *Leptis*, il connaît *Leptis Magna* sous la dénomination de *Neapolis*, sans ajouter qu'elle ait un autre nom. Eustathius confond *Neapolis*, que Denys le Periégète place entre les deux *Syrtes*, avec *Leptis parva* [5].

Leptis, quoique dépourvue de port, n'en faisait pas moins un commerce considérable. Nous n'avons aucun renseignement sur l'étendue de ses relations, mais un seul fait suffit pour nous donner une idée de sa richesse, c'est qu'elle payait aux Carthaginois un tribut d'un talent (5,560 fr.) par jour [6]. Dans la guerre de Jugurtha *Leptis* se rangea prudemment du côté des Romains [7], qui la traitèrent avec une faveur marquée ; elle finit

[1] Strabon, XVII, 1192, Νεάπολις, ἣν καὶ Λέπτιν καλοῦσι. (« *Neapolis*, qu'on appelle aussi *Leptis*. »)

[2] Cellarius, *notitia orbis antiqui*, Lipsiae, 1706 ; t. II, part. II, p. 121.

[3] Plin., V, 5. · *Oppida Neapolis*, *Gaphara*, *Abrotonum*, *Leptis altera, quae cognominatur magna*.

[4] Méla, I, 7 : *Adrumetum, Leptis, Clupea, Neapolis*.

[5] Eustath, ad Dionys. Perieg., V, 208.

[6] Livius XXXIV, 64 : *Leptis civitas singula in dies talenta vectigal Carthaginensibus redit*.

[7] Sallustii, *Jug.*, c. 63.

par obtenir le titre et les droits de colonie romaine, probablement sous Auguste. Au premier aspect, l'histoire semblerait indiquer une époque moins reculée; nous savons que l'empereur Sévère lui donna le droit de cité latine[1] et par conséquent il pourrait passer pour le fondateur de la colonie; mais d'un autre côté il existe des monnaies sur lesquelles elle prend le titre de colonie, dès les temps de la famille de César. Dans le nombre, il y en a qui portent une inscription grecque, et celles-là sont évidemment fausses, vu que la ville n'avait jamais eu d'habitans grecs; malgré cela, on ne peut rien objecter contre le témoignage des monnaies avec des légendes latines[2], si ce n'est que ni Pline, ni Ptolémée ne lui accordent le titre de colonie, que lui attribue la table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin. L'empereur Sévère, le seul Africain qui ait occupé le trône des Césars[3], devint le bienfaiteur de la ville; ainsi que nous l'avons dit, ce fut lui qui lui accorda le droit de cité latine: Procope nous apprend qu'il y fit construire un palais impérial, ce qui entraînait nécessairement d'autres avantages. Ces prérogatives jointes à un commerce très actif avec l'intérieur de la *Libye*, dont l'importance est constatée par la route tracée dans l'itinéraire d'Antonin[4], nous expliquent comment *Leptis* peut figurer au quatrième siècle comme une ville grande et populeuse, entourée de remparts et de vastes

[1] *Itin.* Anton., page 63 et not. Wesseling.

[2] V. Eckhel, *doctrina nummorum vet.* p. I, vol. IV, page 130.

[3] Spartiani *vita Severi*, c. 1. Eusebii *Chron. ad annum Chr.* 194: *Severus, provinciâ Tripolitanâ, oppido Lepti solus ex Africa usque in præsentem diem Rom. Imperator fuit.*

[4] *Itiner.* Anton., p. 73. Sqq.

faubourgs, dont les environs sont plantés de vergers et de vignes[1]; mais depuis elle vit ses prospérités s'évanouir. Les mêmes *Asuriens* qui dévastèrent les possessions de *Cyrène*, vinrent assaillir cette ville, qui était abandonnée à ses propres fòrces. *Leptis Magna* implora le secours de l'empereur Valentinien, mais des intrigues de cour firent échouer ses tentatives, elles prouvent que souvent, contre la volonté même du chef de l'empire, l'administration centrale, ne prêtait nul appui aux provinces éloignées. Les jardins et les vignes de *Leptis Magna* furent saccagées, les faubourgs furent détruits. D'abord les remparts de la ville résistèrent aux attaques des Barbares, mais elle finit par succomber à son tour. Les habitans s'enfuirent, des sables s'entassèrent autour des ruines; c'est dans cet état que Justinien trouva la ville : il fit ceindre de murs le peu qui en restait, il ordonna de réparer le palais impérial et de construire une église nouvelle. *Leptis* ne tarda pas à être complètement détruite, soit par les indigènes, soit lors de l'invasion des Arabes, au VIIe siècle. Des décombres, ensevelis en grande partie sous les sables, portent encore aujourd'hui le nom de Lebida, et correspondent à la position de cette grande et antique cité; des palais à demi-écroulés, des colonnes de granit et de marbre, éparses et brisées, invitent le voyageur à s'arrêter pour y faire des explorations[3]. Quelques savans an-

[1] Ammian., XXVIII, 6.
[2] Procop., *de Ædif.*, VI, 4.
[3] Lucas in proceedings of the African society. London, ed. II, 1810, 8. t. II, p. 66; Blaquière letters from the Mediterranean. London, 1813, 8. t. I, p. 18; Della Cella, p. 40, et Lemaire, dans Paul Lucas, t. II, p. 112.

glais ont visité les ruines de *Leptis*, mais jusqu'ici leurs observations n'ont pas été publiées.

Leptis était au moins à 12 milles géographiques du commencement de la *Syrte;* mais comme il n'y avait point de ville qui fût plus proche, le voyageur qui faisait le trajet de *Bérénice*, ville de la *Cyrénaïque*, par terre, ne trouvait d'autre abri sur son chemin. La route conduisait par des solitudes, où les sables que soulevait le vent obligeaient quelquefois le voyageur de se jeter par terre, afin de ne pas être suffoqué; toutefois, le trajet n'était pas aussi périlleux que Lucain le décrit [1], et ce qui le rendait dangereux étaient bien moins les obstacles naturels que les attaques des nomades en guerre avec le gouvernement. Il n'y a point d'exemple que les voyageurs aient été enfouis sous les sables, et les puits nombreux qu'on rencontrait sur la route, prévenaient le manque d'eau. Aussi des hommes isolés, de même que de petits corps d'armées, ont-ils fait le tour de la *Syrte*; par exemple Ophellas, tyran de *Cyrène* [2] et Caton le Jeune [3]. Celui-ci était depuis trente jours en route, il fut contraint de partager ses troupes pour qu'elles trouvassent de l'eau en quantité suffisante [4].

[1] Lucan., I, v. 367.

[2] Diodor., XX, 41.

[3] Strabon, XVII, 1195.

[4] Della Cella, qui accompagnait, comme médecin, l'armée du dey de Tripoli, pendant sa marche autour de la *Syrte*, a fait les mêmes observations. D'ordinaire on rencontre des plaines arides, recouvertes de sable, et des marais salés d'une longue étendue. Toutefois des côteaux et des vallées garnis de verdure et même de fleurs, en interrompent la monotonie, et pourvoient à la nourriture des troupeaux des Bédouins. Le sable mouvant de couleur rougeâtre, ne se répand sur un grand espace de terrain qu'à l'orient des *Arae Philaenorum*, entre cet endroit (Judia) et entre *Automala* (Barga), et même plus à l'est. Il forme des nuages ondulans et s'annonce au voyageur d'une

Partout se trouvaient des bourgades pour recevoir les étrangers. La majeure partie en était sans importance et disparaissait insensiblement pour faire place à d'autres, destinées à subir le même sort; toutefois il y en avait quelques-unes qui n'ont point péri. Ptolémée énumère les plus marquantes d'entre elles; les itinéraires nous en font connaître le nombre réel. La table de Peutinger en compte bien plus que l'itinéraire d'Antonin; celui-ci est du ve siècle, l'autre du IIIe. La table de Peutinger suit la côte dans tous ses détours, parce que le voyageur y était mieux à son aise. L'itinéraire d'Antonin s'avance en ligne droite, par étapes de 5 à 6 milles géographiques. Les deux routes ne se croisent que sur quelques points de premier ordre.

L'itinéraire d'Antonin évalue tout l'espace compris entre *Leptis* et les *Arae Philaenorum*, qui démarquaient la limite de l'*Afrique proprement dite*, à 381 milles romains = 37 milles géographiques. Les places qui ont quelque importance sont toutes situées dans la partie occidentale des côtes de la *Syrte*. La ligne de la route qui traverse le reste des terres baignées par le golfe, ne se monte qu'à 188 milles romains = 37 milles géographiques. Le seul endroit remarquable de ce côté de la *Syrte* est *Automolax*; toutes les autres stations sont inconnues.

Du côté du couchant la table de Peutinger passe par plusieurs positions intermédiaires de peu d'importance pour arriver, après 82 ou 70 milles r. de chemin, au municipe *Tubactis*, situé probablement près de Kasr-

manière sinistre. Souvent il faut se contenter d'eau jaunâtre ou bourbeuse, qu'on retire des citernes ; ailleurs l'eau est bonne et abondante.

Hamet, où Lauthier a trouvé un port à mi-chemin entre le cap *Triéron* (Mesurata) et le promontoire *Kephalae*. Aucun auteur ancien ne rapporte quelques détails sur cette ville.

A 63 milles, vers l'est, la table marque *Cisternae*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Citernes* (*Cisternae*) que Ptolémée place sur la côte dans le voisinage de *Leptis* (Lebida)[1].

D'ici la table de Peutinger tourne vers le sud, en passant le long de la côte occidentale de la *Syrte* par plusieurs endroits tout à fait inconnus, parmi lesquels on remarque un Prétoire (*Praetorium*), où il y avait sans nul doute une garnison romaine, comme sur plusieurs autres points de cette contrée[2].

L'itinéraire d'Antonin ne suit pas la côte; il traverse l'intérieur des terres en une ligne droite, qui partant de *Leptis* atteint avec quatre jours de chemin, ou 109 milles romains *Auxiqua*, qui paraît être, ainsi que Wesseling l'a observé, l'*Ausigda* de Lycophron, sur les rives du *Kinyps*[3].

Avec quatre autres jours de chemin ou 109 milles romains, on arrivait sur les bords de la *Syrte*. La route de l'itinéraire d'Antonin s'y croisait avec celle que suit la table de Peutinger, près de *Macomada* (Macomadibus). C'était l'endroit le plus considérable qu'il y avait alors dans le pays circonvoisin de la *Syrte* du côté du couchant. La table de Peutinger nomme cette place *Macamada Selorum*, parce qu'il se trouvait sur le territoire des *Seli*, peuplade indigène (dont le

[1] Voyez page 128.
[2] Voyez la notitia Imperii occid., c. 55.
[3] *Itin.* Ant., page 69, et not Wessel; Lycophron, v. 885.

nom resta à cette contrée jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre; effectivement, Marmol II, p. 572, la nomme Mecellat). L'itinéraire d'Antonin change le surnom de cet endroit et écrit *Macomadibus Syrtis*. La Notice de l'empire place ici le siége du *praefectus limitis Maccomadensis*. Ce *Macomada* diffère de celui que Ptolémée appelle *Kalou Makouma*. Le dernier était situé au nord-ouest de l'autre; on l'avait destiné, ce me semble, à la salaison du poisson, et l'autre à la préparation du sel pour l'exportation. L'emplacement du *Macamada Selorum* ne se laisse pas fixer avec certitude à l'aide du voyage de della Cella; il a vu des marais de sel desséchés sur plusieurs points. Ces marais ne sont probablement pas à sec pendant la saison des pluies qui arrosent souvent ces terres. La table de Peutinger marque ici le cours d'un torrent (*torrens*) qui se jette dans la mer.

A 30 milles, vers le sud-est, l'itinéraire d'Antonin et Ptolémée marquent *Iscina*, situé, d'après ce géographe grec, dans l'intérieur des terres, à quelque distance de la côte. La table de Peutinger porte *Stina*, par la faute des copistes; elle nous apprend que cet endroit faisait partie du domaine de l'empereur, et qu'il était habité par des juifs [1]. Le besoin force souvent ces malheureux d'aller s'établir dans des contrées où nul autre ne voudrait demeurer.

La table de Peutinger arrive, en longeant la côte, au bout de 37 milles romains de chemin à *Zagazama*, bourgade désignée par Ptolémée sous le nom de *Sakazama*,

[1] Tab. Peut. fol. VII.: *Stina, locus Iudaeorum Augusti.*

[2] Della Cella, page 72.

et dont il a été fait mention à la page 125. Les environs portent aujourd'hui le nom Zaffran; ils sont riches en prés, et l'eau y est bonne dans le voisinage de la mer. Plus à l'est, on rencontre *Turris* (la Tour) et *Taberna* (la Taverne), c'est-à-dire la *Turris Euphrata*, déjà mentionnée à la page 124. De là on se rendait à *Tagulis* en continuant toujours de marcher dans la direction est.

L'itinéraire d'Antonin nous mène en trois jours ou 80 milles, à *Dicdica*, par une route que la table de Peutinger connaît également [1]. Cette dernière écrit *Digdida*, et qualifie l'endroit de municipe des *Seli*; c'était, en toute apparence, le chef-lieu des *Seli*, qui demeuraient le long des côtes occidentales de la Syrte. Ptolémée ne fait pas mention de cette position.

Tugulus est situé, d'après l'itinéraire d'Antonin, à une distance de 30 milles à l'est de *Diedica*. L'orthographe du nom a été mal exprimée, attendu que Ptolémée place ici *Thagulis* dans l'intérieur des terres, et que la table de Peutinger écrit *Tagulis*. D'ici aux *Arae Philaenorum*, il y a 30 milles selon la table de Peutinger, et 25 milles d'après l'itinéraire d'Antonin.

CHAPITRE X.

Tripolis; lieux remarquables jusqu'à la *petite Syrte*.

La partie occidentale de la *grande Syrte* que nous venons de décrire, et qui était bien plus étendue que la région orientale, les plaines sablonneuses qui avoi-

[1] Tab. Peut. fol. VII: *Digdida*, *municipium Selorum*.

sinent la mer entre les deux *Syrtes* et les terres au sud de la *petite Syrte*, avaient été comprises anciennement au nombre des possessions des *Carthaginois*, par conséquent elles furent annexées par les Romains à la province dite *Africa propria* ou l'*Afrique proprement dite*. On ne les *en distinguait d'abord* pas par un nom particulier, et Pline réduisant leur étendue les cite comme *région située entre les Syrtes* et occupant un espace de 250 milles romains = 50 milles géographiques. Ptolémée les désigne à son tour comme des appartenances de la province d'Afrique; mais au III[e] siècle on voit surgir le mot grec *Tripolis* comme titre définitif du pays, et ce nom lui restera tout le temps que les Romains seront encore maîtres de l'Afrique, et leur survivra dans celui de la capitale actuelle Tarabolos de la régence de Tripoli.

Le plus ancien auteur qui parle de *Tripolis* comme d'une province est Solin [2]; il nous apprend que ce nom lui fut donné parcequ'elle renfermait trois grandes villes: *Leptis Magna* (Lebida), *Sabrata* et *Osa*. La table de Peutinger met des maisonnettes à côté des noms de ces trois grandes villes, mais on n'y aperçoit pas le terme générique *Tripolis*; il y a donc lieu de penser que ce mot ne s'appliquait en principe qu'au territoire de ces trois villes réunies; plus tard, il prit une extension plus grande, et s'avança vers l'ouest jusqu'à *Tacape* (Cabès), que l'itinéraire d'Antonin compte au nombre des lieux appartenant à la terre de *Tri-*

[1] Pline, V, 4. Litore inter duas Syrtes CCL passuum, etc.
[2] Solin., c. 27: *Achaei Tripolin linguâ suâ signant de trium urbium nomine, Oeae, Sabratae, Leptis Magnae.*

polis[1]. Si cette place de commerce de premier ordre avait été comprise dès le commencement parmi les villes considérables du pays, on aurait eu une *Tétrapole* (*Tetrapolis*, pays à quatre villes) au lieu d'une *Tripolitaine* (*Tripolis*, ou province composée de trois villes.)

Il n'existe point de document historique qui nous fasse connaître d'une manière positive le créateur de la nouvelle province; c'était, à ce qu'il paraît, l'empereur L. Septime Sevère. Né à *Leptis Magna*, il avait agrandi sa ville natale et les deux cités voisines; aussi la *Tripolitaine* lui envoyait par reconnaissance chaque année des cadeaux magnifiques[2]. La fondation de la province appartient à son siècle, et on ne voit pas bien par quel mobile un autre empereur ait pû être conduit à ériger en province cette contrée sablonneuse, dont le rapport n'était pas bien considérable. La *Tripolitaine* était la province la plus orientale d'entre celles de l'*empire d'Occident*; elle avait son chef militaire à elle, et était défendue contre les attaques des Libyens par une quantité prodigieuse de châteaux forts, qu'on avait construits sur les frontières[3]. Du temps de l'empereur Justinien, on entend parler pour la dernière fois de la province de *Tripolis*[4].

On conçoit qu'un pays, où les sables s'avancent jusqu'aux bords de la mer et dont l'intérieur est rem-

[1] *Itin.* Ant., p. 73.: «*Iter quod per Limitem Tripolitanum a Tacapis Lepti Magnâ ducit.*»

[2] Aurel. Vict. Caesares, c. 41. (Cf. Eutrope et Spartian., *vita Severi*, *cap.* I.)

[3] Not. Imp. Occid. cap. 45: *Sub dispositione viri spectabilis Ducis provinciæ Tripolitanae.*

[4] Procop., *de aedif.*, V, 3 (Cf. *Cod.* Justinian. I, 27; *de officio praefecti praetorio provinciae Africae*, lex I et II.)

pli de vastes plaines arides à grandes dimensions, ne peut-être bien fertile; toutefois plusieurs rivières se précipitent des monticules dont le pays est hérissé du côté du midi et vont rejoindre la Méditerranée; de cette façon le sol rapportait beaucoup dans plusieurs localités, où les labeurs du cultivateur lui venaient en aide. Nous avons rencontré sur notre passage des vergers et des vignes fort belles à *Leptis Magna* (Lebida); bientôt se présenteront à nos regards étonnés, les *villas* (campagnes) des familles romaines, pour l'emplacement desquelles on ne choisissait jamais un terrain ingrat. Le commerce avec l'intérieur contribuait puissamment à la prospérité des villes principales du pays.

Nous avons étendu la description de la *grande Syrte* jusqu'à *Leptis Magna*, puisque la disposition des localités nous en faisait une loi.

De *Leptis Magna* (Lebida) ou pour mieux dire de la rade *Hermaeon*, qui était située à 5 stades à l'ouest de la ville, le périple compte 300 stades jusqu'à *Aphora* (τὰ Ἀφορά), qu'il décrit comme une pointe de terre baignée presqu'en entier par la mer, où il y a deux mouillages et de l'eau qui est bonne. On reconnaît facilement que l'orthographe du nom est vicieuse et qu'on doit lire ou *Garapha*, Ptolémée plaçant à l'ouest de *Leptis Magna* un port de ce nom : ou bien *Gaphara*, Scylax écrivant par erreur le nom de cet endroit *Graphara*[1]. Il le désigne comme ville, tandis que Ptolémée et le périple le marquent comme simple port; les autres géographes le passent sous silence, ce qui

[1] Scyclax, p. 47. Il évalue la distance de *Leptis* à *Graphara*, à une journée de navigation, soit 500 stades.

prouve que la place avait été bâtie par les *Phéniciens*, et qu'elle baissait petit à petit.

A 40 stades, vers l'ouest, le périple porte *Amaraea*, c'était une tour près de laquelle il y avait un abordage et de l'eau de rivière provenant d'un canal qu'on avait fait sortir du fleuve *Oenoladon*. Aucun autre écrivain de l'antiquité ne parle de cette position.

(Toutefois, il nous est permis de la déterminerainsi que la précédente, Édrisi ayant fait mention du fleuve Lades, dont l'embouchure est à mi-chemin de Tripoli et de *Leptis* ou Lebida. Il est évident que les mots Lades et *OEnoladon* désignent la même rivière, d'autant plus que l'*oeno* de ce dernier mot n'est autre chose que le substantif hébreu ou phénicien *ain*, source. Mais si l'*Oenoladon* du périple correspond au Lades d'Édrisi, qui se trouve marqué sur nos cartes sous le nom de Ouadi-el-Ramel, *Amaraea* était au pied ou plutôt sur le sommet du *ras* ou cap el-Hammar; donc *Garapha* ou plutôt Gaphara doit être le Ras-al-Sciara de la carte de d'Anville = Ras ou cap Schara d'Édrisi.)

Megerthis était située de 40 stades plus loin au couchant; c'était une ville ayant un port et de l'eau. Ni Ptolémée, ni un autre géographe ne connaissent cet endroit; toutefois l'itinéraire d'Antonin place dans cette localité la villa ou campagne *Magradis* de la famille Anicia à l'est d'*Oea* et à 58 milles romains de *Leptis*. Par conséquent la ville avait disparu, mais son emplacement fut plus tard occupé par une belle maison de plaisance, entourée de champs ensemencés et de jardins.

A 400 stades au-delà le périple porte *Macaraea*, sans nous faire connaître quelques particularités sur cet

endroit. Lui, Scylax et Strabon passent sous silence.

Oea, citée par Mela et par Pline : Ptolémée écrit Eoa (Ἑῶα), la table de Peutinger *Osa* et l'itinéraire d'Antonin *Oeea*. Cette ville fut fondée du temps des Romains. Les habitans se composèrent de Libyens et de colons amenés de la Sicile[1]. Par conséquent on pouvait la regarder dès l'origine comme une colonie; toutes fois ce sont les itinéraires qui, les premiers, lui attribuent ce titre; il paraît donc qu'elle en est redevable à l'empereur Septime Sévère, qui affectionnait tant le pays qui l'avait vu naître; Solin [2] nous apprend qu'*Oea* était du nombre des trois cités libres, dont fut composée la nouvelle province de *Tripolis*, et la table de Peutinger n'oublie pas de mettre plusieurs maisonnettes à côté du nom *Osa*. Cet endroit était petit, comparativement à *Leptis*; il n'en soutint pas moins une guerre honorable contre cette ville pour les frontières respectives du terroir des deux cités, grâce aux secours que lui fournissaient ses voisins les *Garamantes*[3]. Cet état de choses devait changer avec le temps: *Oea* de même que *Leptis*, avaient beaucoup à souffrir par les brigandages des *Austuriens* (*Austuriani*) qui ravageaient les environs d'Oea (*Ager Oeensis*), et finissaient par détruire la ville[4]. Au VI[e] siècle elle n'exista plus, vu que Procope, qui parle du rétablissement des murs de toutes les autres places de la *Tripolitaine*, ne fait point mention d'*Oea*. Au lieu d'*Oeea* on trouve souvent *Ocea* dans

[1] Silius Italicus III, 257: *OEaque Trinacrios Afrs permista colonos.*

[2] Solin. cap. 27.

[3] Tacitus *hist.* IV, 50. Il y a long-temps qu'on a observé qu'on doit lire *Oeenses* pour *Ophenses*.

[4] Ammian. Marcell., XXVIII, 6.

les anciennes éditions des géographes de l'antiquité; cette erreur de copiste, qu'il est si facile d'expliquer, a engagé un artiste de frapper une monnaie[1] sur laquelle il grava les lettres *Col. Aug. Oce.* (*Colonia Augusta Ocensis*).—*Oea* était située à 75 milles de *Leptis*, et par conséquent à 3 ou 4 milles géographiques du nouveau Tripoli, près de Tagiura.

Ptolémée qui rétrécit un peu trop les intervalles des positions qu'il marque sur cette côte, met 15' de distance entre *Oea* et le port *Pisindon* (Πισινδῶν). Lui seul le cite; serait-il cette même *Macaraea* du périple, dont nous avons parlé ci-dessus? Les positions indiquées assignent à *Pisindon* une place auprès du nouveau Tripoli, d'autant plus qu'il n'y a point d'autre port dans le voisinage. La table de Peutinger marque par ici le bourg *Assaria*, et l'itinéraire d'Antonin la *Villa Repentina Vax*. Je n'ai point de données sur ces deux localités.

En s'avançant davantage vers l'ouest, on y rencontra une vieille ville phénicienne que les Grecs appelaient *Abrotonum* (Ἀβρότονον). Scylax[2] la connaît, de même que son port, et la place à une petite distance de la *petite Syrte*. Strabon[3] lui assigne la même position. Pline, qui a mal marqué l'emplacement des lieux situés sur cette côte, est le dernier auteur qui produise le nom *Abrotonum;* car pour ce qui est d'Etienne de Byzance, qui vivait plusieurs siècles après Pline, il parle d'*Abrotonum* comme d'une colo-

[1] Eckhel, pars I, vol. IV, page 131.
[2] Scylax, page 47.
[3] Strabon, XVII, 1191.

nie libo-phénicienne d'après des données des anciens temps, et il se trompe gravement, quand il prend cet endroit pour *Neapolis*, bien qu'il ait pour lui le témoignage d'Ephore. Désormais on voit surgir en place d'*Abrotonum* le nom indigène :

Sabratha dans toute son intégrité. Ptolémée appelle ainsi une ville de l'intérieur des terres, et, à quelque distance de cette place, il marque, sur la côte, *Sabathra;* ce qui, à ce qu'il paraît, n'est pas une faute de copiste, attendu que Procope connaît un endroit du nom *Sabaratha*. Ce dernier et le *Sabathra* de Ptolémée désignent probablement le port de *Sabratha*. Le périple, dont la composition précède celle de la géographie de Ptolémée, écrit par erreur *Sarathra*. Aucun auteur d'ancienne date ne fait mention de *Sabratha;* d'un autre côté ceux d'un âge plus moderne ne parlent point d'*Abrotonum;* donc, il est certain, que ces deux dénominations qui se ressemblent, ne marquent qu'un seul ou même endroit. Pline, cependant, place *Sabratha* tout près de la *petite Syrte*, et comprend *Abrotonum* au nombre des places maritimes situées entre les deux *Syrtes*[1]; ce qui prouve qu'il ne connaissait pas la véritable position de *Sabratha;* qu'il fait un double emploi du même endroit, et que le véritable nom d'*Abrotonum* ne commence que du temps de Pline à se répandre parmi les Romains. Le résultat de tous ces rapprochemens est confirmé par un fait historique: Flavie Domitille, épouse de l'empereur Vespasien, et mère de ses deux successeurs, Titus et Domitien, était

[1] Plin., V., 5 : « *Sabrata*, *contingens Syrtim minorem*, et V, 4 : *Litore inter duas Syrtes... Neapolis; Taphra; Abrotonum.*

fille d'un chevalier romain, demeurant à *Sabratha*[1]. Il ne jouissait que du droit latin; mais la ville qui avait donné le jour à la mère de deux empereurs, ne pouvait tarder à être comblée de faveurs, et à obtenir le droit de cité romaine. Toutefois, les auteurs des deux premiers siècles de l'ère chrétienne ne lui assignent point le titre de colonie; le périple rapporte que *Sabratha* n'a point de port, mais qu'il y avait un bon abordage; les autres géographes se bornent à citer le nom de la ville, la table de Peutinger met, il est vrai, plusieurs maisonnettes à côté du nom *Sabratha*, pour indiquer que cette ville était d'une certaine importance; mais c'est l'itinéraire d'Antonin qui, le premier, nous apprend qu'elle formait une colonie. La ville s'annonce, par son nom, comme une place d'origine phénicienne; le poète Silius la décrit comme telle[2]. L'empereur Sévère devint, à ce qu'il paraît, le second bienfaiteur de la ville; il la comprit au nombre des trois villes de la *Tripolitaine*, dont le nom, par un heureux hasard, resta attaché à *Sabratha*, qui correspond pour sûr à notre vieux Tripoli. Nous en trouvons la preuve, non pas précisément dans Ptolémée, qui met les villes de cette côte trop proche les unes des autres, et n'évalue qu'à un degré de longitude la distance de *Sabratha* à *Leptis Magna*, mais bien dans l'ensemble de la disposition des localités, *Sabathra* passant généralement pour être plus avancée vers l'ouest que les deux autres villes de la *Tripolitaine*, et pour se trouver dans la proximité des sinuosités de la

[1] Suetonii : *Vespas. cap. III.*
[2] Sil. Ital. III, v. 256. :*Sabratha, tum Tyrium vulgus.*
[3] Solinus, 27 : *Oea ; Sabrata ; Leptis magna.*

petite Syrte. Les itinéraires viennent à l'appui de cette assertion; la table de Peutinger compte 49 milles romains depuis *Sabratha* jusqu'à *Oea*, et 76 milles entre cette ville et *Leptis Magna;* à la vérité les chiffres de l'itinéraire d'Antonin sont un peu plus grands, mais il fait aussi quelques détours. *Sabratha* fut entourée de nouvelles murailles par l'empereur Justinien [1], mais les Arabes, au septième siècle, firent la conquête de la ville, au bout d'un siége long et pénible, la démolirent et en reportèrent le surnom *Tripolis* sur le nouveau Tripoli, dont la position leur convenait davantage.

Au nord-ouest d'*Abrotonum* ou de Sabratha, Strabon, qui connaît parfaitement bien les côtes libyques, signale l'existence d'un petit golfe dont il ne rapporte pas le nom; mais à l'ouest de celui-ci, il en place un autre qu'il appelle *Zouchis* [2]; ce dernier avait 400 stades de circuit, l'entrée en était étroite; sur ses bords il y avait une ville qui portait le même nom que le lac, les habitans de cet endroit vivaient de leurs teintures en pourpre, et de la salaison du poisson. Les géographes postérieurs nous donnent de bons renseignemens sur les terres adjacentes à ces deux lacs, qui sont pour ainsi dire des annexes de la *petite Syrte*.

Ptolémée marque à l'ouest de *Sabratha* la position d'une pointe de terre, qui séparait l'un de l'autre les deux lacs dont Strabon avait fait mention. Il l'appelle *Zitha* (Ζεῖθα). Le périple place par là le bourg *Locri*, dont le nom est grec et où il y avait une haute tour.

[1] Procop., *de Aedif.*, VI, 4.
[2] Leo Africanus, traduction allemande de Lorsbach, p. 455.
[3] Strabon, XVII, 1191.

Au sud-ouest de cette localité, Ptolémée signale dans l'intérieur des terres l'existence d'une ville située à une grande distance de la côte, et portant le nom de *Chouzis*, qui nous ramène au *Zouchis* de Strabon, quand on le retourne. Scylax compte une journée de navigation depuis *Sabratha* ou *Abrotonum* jusqu'à *Katarichia*. nom qu'il écrit plus bas *Tarachia* [1], ce qui prouve qu'il aurait dû mettre en principe *Tarichia*. Le nom indigène de l'endroit qu'il désigne sous cette dénomination lui est inconnu; celle-ci provenait de ce que les habitans de *Zouchis* s'occupaient principalement de la salaison du poisson. Cette manière d'interpréter le texte de Scylax est justifiée par l'évaluation qu'il va faire de la distance de l'*île des Lotophages* (Gerbi) à *Tarichia*, en la portant à une journée de navigation = 500 stades.

Le périple compte 600 stades depuis *Sabathra* jusqu'à *Zeucharis*, nom inconnu, qui paraît être une corruption du *Zouchis* de Strabon. Il nous apprend qu'on appelait ainsi un château fort muni d'une tour, près de laquelle il y avait un excellent port de mer. Toutefois nous savons par Ptolémée que la ville se trouvait à une certaine distance du port.

Zouchis échangea avec le temps son ancien nom contre celui de la pointe *Zitha*. Les itinéraires, du moins, ne connaissent pas l'ancien nom et le remplacent par l'expression *Municipium ponte Zita*, (*Le Municipe avec le pont Zita*), vu que non loin de là le fleuve *Ausere* (Ouadi Fissato), se jeta dans la mer, d'après les indications de la table de Peutinger. Celle-ci, de même que l'iti-

[1] Scylax, page 48.

[2] *Itin.* Ant., p. 60; dans la table de Peutinger, fol. VI, il y a par erreur *Ziza municipium*.

néraire d'Antonin font aboutir leurs routes à *Sabratha*, en tournant les deux golfes et après avoir atteint les côtes sur plusieurs points.

L'itinéraire d'Antonin met quatre jours pour parcourir ce chemin. La première journée nous mène avec 30 milles à *Villa Magna* ou *Villa Privata;* la deuxième avec 31 milles au bourg, *vicus Fisinda* ou *Pisinda;* la troisième avec 26 milles à *Casas* où la famille des Aniciens avait une belle campagne (*Casas villa Aniciorum*) ; la quatrième avec 30 milles à *Sabratha*.

La table de Peutinger ne compte que 47 milles depuis *Zitha* jusqu'à *Pisinda*, et 53 de là jusqu'à *Sabratha*. Les noms des lieux intermédiaires qu'elle rapporte diffèrent de ceux qu'on trouve dans l'itinéraire, et ne sont pas plus connus que ces derniers. L'orthographe du nom de la station, dont les deux itinéraires font mention varie; c'est *Fisinda* d'après Antonin, *Pisida Municipium* selon Peutinger; donc la véritable leçon est *Pisinda*. Ptolémée comprend cet endroit parmi les villes de l'intérieur du pays, et le place au sud de *Sabratha;* ce qui ne paraît pas être tout-à-fait exact, attendu que la direction générale des routes lui assignent une position plus avancée vers l'ouest. *Pisinda*, port de mer, était située bien plus à l'est, que l'endroit dont nous parlons ici; il ne faut pas confondre ces deux localités.

Au nord de *Zouchis* Ptolémée place, sur la côte, *Hedaphtha*, ville inconnue, où commence la *petite Syrte*.

Il paraît que cet endroit portait aussi le nom de *Gergis* ou *Girgis*. Effectivement le périple cite *Gergis* comme un château fort, placé à 150 stades de distance de *Zeucharis*, ayant un port et de l'eau qui était très

bonne. Procope [1] assure qu'il y avait entre *Gergis* et *Tacape* (Cabès), un courant d'eau dans la *petite Syrte*.

CHAPITRE XI.

L'île de Meninx; route conduisant dans l'intérieur de la Libye; *petite Syrte*.

Cette conjecture est aussi confirmée par ce que le périple dit de l'île de *Meninx* (Μῆνιγξ); il la place à 8 stades du continent, et n'en évalue pas moins à 150 stades la distance entre *Gergis* et le chef-lieu de l'île, qu'on appelait aussi *Meninx* [2]. Celle-ci est donc située à l'ouest de *Gergis*, et tout près des côtes; puis elle s'étend loin, vers le couchant, où est *Meninx*, sa capitale; de cette façon, elle forme l'entrée méridionale de la *petite Syrte*, ce que tous les auteurs anciens affirment d'un commun aveu. La suite de la relation du périple nous apprend que l'île renfermait plusieurs villes, un port, un grand autel d'Hercule, et que c'était *l'île des Lotophages*.

Les auteurs Grecs, d'ancienne date, désignent tous *Meninx* comme l'*île des Lotophages* (LOTOPHAGITIS). Effectivement, rien n'est plus naturel que de présumer qu'Homère signale cette île comme la *terre des Lotophages*, où il y avait un fruit délicieux, le *Lotos* (Rhamnus Lotos Lin.), qui faisait perdre à tous ceux qui le goûtaient, le souvenir de la patrie. Ce fruit doucereux,

[1] Procop., *de Aedif*, VI, 4.

[2] Pline, V, 7, évalue l'intervalle entre l'île et la côte à deux cents pas. Scylax, page 48, le porte à 8 stades.

au goût des dattes, et qui exhale une très bonne odeur, fait, il est vrai, la nourriture habituelle des habitans du continent voisin, et ils en fabriquent également une boisson spiritueuse très excellente, mais qui se corrompt au bout de douze jours. Toutefois la plante n'est nulle part aussi abondante, ni d'une qualité aussi exquise que dans l'île en question. Hérodote, en décrivant le Lotos, fait ressortir les avantages qu'il a sur la plante aquatique du même nom qui croît en Égypte, et que les botanistes appellent [1] Nymphæa lotus. Scylax et Strabon ne manquent pas l'occasion de parler du Lotos au sujet de l'île de *Meninx;* Polybe [2], témoin oculaire, est le plus explicite sur son compte, et le peint avec clarté dans tous ses détails.

L'île, dans nos éditions de Scylax, est appelée *Brachion* (Βραχέων), probablement par mégarde, quelques annotateurs ayant cru devoir observer en marge que l'île étaitentourée de bancs de sable (*βραχέα* = *βραχεῖα*, dialecte ionien) [3]. La vraie leçon était, soit *νῆσος Λωτοφάγων*, soit Λωτοφαγῖτις, comme disaient les Grecs des temps postérieurs. Au rapport de Scylax, l'île était riche en huile, en froment et en orge; pour s'y rendre de *Tarichia*, située sur les bords du plus oriental des deux lacs ci-dessus mentionnés, on mettait une journée entière.

[1] Hérod., IV, 177; II, 92.

[2] Polybius, XII, 2 dans Eustathius *ad Odyss.* Homeri, X, v. 84, page 1616.

[3] Scylax, page 48. Le texte primitif portait, ce me semble: Ἀπὸ δὲ Ἀβροτόνου ἡμέρας μιᾶς εἰς Ταριχίας. Κατὰ δὲ ταῦτά ἐστι νῆσος ᾗ ὄνομα Λωτοφάγων· ἔστι δὲ ἡ νῆσος αὕτη σταδίων τ'. Le mot Βραχείων qu'on trouve dans nos éditions à la place de Λωτοφάγων., s'est glissé du marge dans le texte dont

Les attaques que firent les Romains contre les possessions carthaginoises pendant la durée de la première guerre punique, nous apprennent que le nom indigène de l'île était *Meninx* (Μῆνιγξ)[1]; d'ordinaire on l'appelle ainsi depuis ce temps, mais sans oublier d'ajouter à l'exemple de Strabon, que c'était l'*île des Lothophages*. L'autel d'Hercule, dont le périple nous a signalé l'existence, se change sous la plume de Strabon[2], en autel d'Ulysse; cet auteur affirme que le chef-lieu de l'île portait le même nom qu'elle. Pline[3], évalue la longueur de l'île à 25 milles, et sa largeur à 22; il y signale deux villes: *Meninx*, du côté de l'Afrique; *Thoar*, du côté opposé. Ptolémée n'y cite également que deux cités: au nord-est *Meninx;* au sud-est *Gerra*. Aparemment, le vrai nom du chef-lieu différait de celui de l'île; mais les marins auraient reporté le nom de cette dernière sur sa capitale. En effet, la table de Peutinger comprend *Girba* parmi les quatre villes qu'elle connaît dans cette île; or, *Girba*, paraît avoir été de tout temps le chef-lieu de l'île, vu qu'à partir du IIIe siècle, cette île, où naquit l'empereur Vibius Gallus, fut également appelée *Girba*[4]. De nos jours, les Arabes la nomment Gerbo, et elle est

il détruit le sens, en interrompant la liaison des mots. (Comparez les notes dans le numéro 1 de l'appendice.)

[1] Polyb., I, 39. Denys le Periégète atteste que la ville est d'origin libyque.

[2] Strabon, XVII, 1191.

[3] Pline, V, 4. Agathemer compte 600 stades de long sur 180 de large.

[4] Aurel. Victor, *epitome c. 45 : creati in insulâ Meninge, quæ nure* GIRBA *dicitur*.

très peuplée [1]. Les richesses de l'île provenaient principalement de ses teintures en pourpre, auxquelles Pline assigne le premier rang après celles de Tyr [2]. Elles existaient encore au IVe siècle, et les empereurs en confiaient alors la direction à un procureur spécial [3].

La côte méridionale de la *petite Syrte* tire, en face de l'île, vers l'ouest, et nous mène à *Gichthis* ou *Githis* d'après Ptolémée [4]; à *Gigtis* selon la table de Peutinger, et au municipe *Gittis*, si nous aimons mieux nous en rapporter à l'itinéraire d'Antonin. Celui-ci évalue à 35 milles la distance en ligne droite de *Gittis* à *Ponte-Zita*, située dans l'intérieur des terres, et au sud-est du premier endroit, qui est seulement à 90 stades de l'île de *Girba* [5].

A 25 milles de *Gittis* on trouve à l'ouest le bourg *Fulgurita;* selon l'itinéraire d'Antonin, une *villa* qui portait aussi le nom d'*Agma* [6]. Le bourg était à une certaine distance de la côte où il y avait une pointe, dans laquelle on aperçoit un temple, et à côté les mots *Templum Veneris* (*Temple de Vénus*) sur la table de Peutinger.

A 25 milles au-delà, la même table marque *Tacape Colonia*, (c'est-à-dire *Tacape*, ville coloniale). L'itiné-

[1] Leo Africanus, *trad. Allemande de Lorsbach*, p. 455.

[2] Plin., IX, 56.

[3] Notitia Imperii Occidentis, cap. 42 : *Procurator Baphii Girbitani provinciæ Tripolitanæ.*

[4] On trouve *Gichthis* dans les éditions imprimées, *Githis* dans le Codex Coisl.

[5] Anton., *Itin.*, *marit.*, p. 518 : *Insula Girba a Gitti de Tripoli* XC *stad.*

[6] *Itiner.* Anton., page 59 : *Agma sive Fulgurita Villa.*

raire d'Antonin porte le chiffre 30; Ptolémée assigne à cette ville la même position, mais il ne lui donne point le titre de colonie. Apparemment elle l'aurait reçu quelque temps plus tard par l'empereur Sévère, lorsqu'il gratifiait les trois cités de la *Tripolis* du même titre. Pline [1] cite *Tacape*, et la plupart des autres villes considérables adjacentes à la *petite Syrte*, mais il ne dit pas qu'on doit les rapporter à ce golfe, qu'il décrit après les avoir énumérées. Méla, qu'il a pris pour guide dans ses indications, passe sur toutes ces localités; Strabon affirme qu'il y a au fond du golfe une place commerçante de premier ordre, mais il ne sait pas comment on la nomme; toutefois, il est très probable qu'il entend parler de *Tacape*. Les courans rapides qui se forment dans la *Syrte* quand la marée y monte ou qu'elle descend, se faisaient surtout remarquer du côté où *Tacape* se lève sur les bords de la mer [2]. Aussi, les navires dont les pilotes ne connaissaient pas bien la direction que prenaient les eaux à l'époque du flux et du reflux, couraient de grands dangers. Les habitans de *Tacape* savaient au contraire ce qu'il y avait à faire pour leur échapper. La marée était-elle basse, ils s'adonnaient à la pêche du poisson qui les enrichissait; on profitait de la marée montante, soit pour entrer dans le port, soit pour en sortir; le tout dans l'intérêt du commerce de la ville, qui était très considérable. Par suite de ces changemens alternatifs du mouvement des eaux, *Tacape* et son port mal assuré en étaient tantôt battus, tantôt ils étaient l'un et l'autre très éloignés de l'Océan. La mer s'était retirée

[1] Pline, V, 4.
[2] Procop., *de Aedif.*, *IV*, 4.

des terres lorsque Schaw [1] vint visiter les ruines de cette ville antique, ses colonnes, etc. ; elles se trouvent aux environs de Gaps (Cabès), situé sur une hauteur, auprès d'une baie couverte de limon. Il n'y resta pas pour voir les ondes revenir. Edrisi nous apprend que le port est mauvais, et ouvert à tous les vents ; aussi les petits bâtimens remontent la rivière voisine, que la marée, qui y pénètre, met en état de les recevoir.

Au rapport de Ptolémée, le fleuve *Triton* se jette dans la *Syrte*, à quelque distance de la ville vers le nord ; il vient des montagnes qui sont au midi, et forme plusieurs lacs à l'intérieur des terres. Shaw le fait venir également du côté du sud dans la description qu'il en donne ; mais sur la carte, qui a été très mal dressée, il coule de l'ouest à l'est. Les sources de la rivière ne sont éloignées que de quatre lieues marines de la mer, d'après Shaw, et elle ne communique point avec les lacs qui l'avoisinent. Nous nous réservons d'en parler à un autre endroit.

Du temps du règne des Carthaginois, et durant les premiers siècles de la domination romaine, *Tacape* et tous les lieux placés sur la *petite Syrte*, faisaient partie soit des *Emporia* ou villes marchandes, soit de la *Byzacène* ; plus tard on l'annexa à la *Tripolitaine*, dont elle formait la limite du côté du couchant. Ce fait nous est enseigné par l'itinéraire d'Antonin, qui marque une route conduisant à travers l'intérieur des terres de *Tacape* à *Leptis Magna* [2]. La ligne des petites fortifications qui protégeaient les frontières contre les

[1] Shaw travels, etc. : Royaume de Tunis, chap. IV.

[2] *Itin.* Anton., p. 73 : *Iter quod Limitem Tripolitanum* (*comprehendit*) *per turrem Tamallani a Tacapis Lepti Magnâ ducit.*

attaques des Libyens nomades, avait astreint à la construction de cette route, qui servait également à l'entretien des relations avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Aussi la notice de l'empire reproduit les noms de quelques-uns des lieux où passait cette route. La table de Peutinger n'en connaît qu'une partie, celle du couchant. Nous allons de suite la parcourir rapidement, faute d'une occasion convenable d'en parler ailleurs.

« De *Tacapae* à *Aquae*, il y a 18 milles. » Ces eaux minérales diffèrent des *Aquae Tacapitanae*, que nous allons trouver au nord-ouest sur une toute autre route. — « D'*Aquae* à *Agariabae*, on compte 30 milles; de là à la *tour de Tamallenus* (*Turris Tamalleni*) tout autant. » Tour ou château, c'était un rempart destiné à repousser ou à contenir les Barbares, la Notice de l'empire le cite comme *Limes Tamallensis* [1]. Sa position se laisse fixer d'une manière approximative à l'aide de la table de Peutinger, où les noms obscurs des lieux intermédiaires ne ressemblent pas à ceux que rapporte l'itinéraire, qui oublie des chiffres et ne s'étend pas au delà de cette tour, qu'elle appelle *Laminie*. Elle marque le passage du fleuve *Ausere* (Ouadi Fessato), que nous avons vu se jeter dans le lac le plus rapproché de la *petite Syrte* du côté de l'orient, puis elle rapporte les noms des deux autres lieux; par conséquent la Tour était située au sud-ouest de *Zouchis*

[1] *Itin.* Anton., p. 74.
[2] Not. Imp. Occid., c. 50. Elle compte cet endroit et un autre qui est encore plus avancé vers l'orient, parmi les places appartenant au *Limes Comitis Africae*.

sur la route qui conduisait dans le pays des *Garamantes*.

L'itinéraire d'Antonin s'étend au delà, et passe par les lieux inconnus : *ad Templum*, *Berezeos*, *Ausilindi*, *Agma*, *Augemmi*, pour arriver avec 156 milles de la Tour à *Tabalati*, au sud-ouest, par le chemin qui va au Fezzan. La Notice de l'empire parle du *Limes Tablatensis*, et le met au nombre des villes de garnison soumises à l'autorité du *Comes Limitis Africae*.

La route continue à tirer vers le sud-ouest, passe à *Thebelami* et atteint *Tillibari* avec 45 milles. La Notice de l'empire compte le *Limes Tillibarensis* parmi les lieux ou commandait le *dux* (chef militaire) de la *Tripolitaine*[1]. Là finissait le territoire romain du côté du sud.

Le prolongement de la route aboutit au bourg *ad Augmagdum*, après avoir passé par plusieurs localités tout-à-fait inconnues. D'*ad Augmagdum*, le chemin se dirige vers le nord-est et arrive par *Tabumagdi Tramusdusim*, *Tamascaltin*, *Thenteos*, *Auru*, *Vinaza*, *à Thalalal*, après avoir parcouru une distance de 238 milles; ce qui démontre d'une manière évidente que les positions précédentes s'avançaient au sud, jusqu'aux frontières nord-ouest du Fezzan ou du *pays des Garamantes*, d'où une branche de la route conduisait à *Tacape* par la *petite Syrte*, et l'autre à *Leptis Magna*.—La Notice de l'empire connaît un *Limes Talalatensis* dans la *Tripolitaine*.

Avant d'atteindre *Leptis Magna*, il faut encore passer à *Thenadasse* et à *Mesphe*. La distance entre *Thenadasse* et *Leptis* se monte à 96 milles, qu'on parcourt en

[1] Notitia Imp., c. 55

trois jours.—La ville de *Cydamus* (Gadamès), est située à peu près sous le même méridien que *Tacape* (Cabès), et à une très grande distance de cette place. Il est par conséquent permis de présumer que la route aboutissait à *Cydamus*, d'où elle se serait repliée à *Leptis Magna*. Telle était l'opinion de d'Anville, qu'il a consignée sur sa carte. Toutefois, comme il ne se trouve pas sur toute la route un seul nom qui ressemble de près ou de loin à *Cydamus*, il faut abandonner cette pensée, et regarder cette route comme un chemin de caravanes menant au Fezzan et dans le *pays des Garamantes*, dont nous parlerons plus bas en détail. Le fleuve *Ausere*, qu'on était obligé de passer, prouve aussi que la route n'allait pas tout droit au sud, mais qu'elle tirait au sud-est [1].

De *Tacape* (Cabès), qui était située tout-à-fait au fond de la *petite Syrte*, du côté sud-ouest, celle-ci tire vers le nord. Les terres qui l'avoisinent, sont aujourd'hui arides et remplies de sables. Du temps des anciens elles étaient garnies de villes et rapportaient beaucoup, grâce aux soins avec lesquels on les cultivait et y menait l'eau. Les villes et bourgades se trouvaient presque toutes à une certaine distance du golfe, la table de Peutinger les énumère l'une après l'autre.

En longeant la *Syrte*, on arrivait avec 22 milles à *ad Palmam*, avec 6 milles à *Lacene*, avec 8 milles à *Praesidium Silvani*, avec 18 milles à *Oleastrum*; enfin avec 27 milles à *Macomades minores*.

L'itinéraire d'Antonin laisse tous ces petits endroits de côté, et se dirige tout droit sur *Cellae* ou

[1] *Itin.* Anton., page 80.

Cellae Picentinae, qu'il atteint au bout d'une bonne journée de marche ou avec 30 milles; de là 25 milles nous mènent à *Macomades*, qu'il gratifie du titre de Municipe [1].

Macomades était la seconde place importante de commerce qu'il y avait dans la *petite Syrte*. Pline connaît déjà cet endroit [2], dont Ptolémée écrit par erreur le nom : *Macodama*. On l'appelait *Minores* pour le distinguer des *Macomades* des bords de la *grande Syrte* [3]. Il paraît que la pêche et la salaison du poisson faisait vivre beaucoup de monde dans l'une et l'autre ville, et qu'elles lui doivent leur nom.

La côte commence à tirer vers le nord-ouest; en la suivant, on atteint avec 27 milles la troisième place remarquable de la *petite Syrte*; c'est *Thaena* ou Thenae, par altération *Theanae* dans Ptolémée. Strabon fait déjà mention de cette ville [4], bien qu'il ne cite ni *Macomades*, ni *Tacape*. Les géographes postérieurs en parlent tous; l'itinéraire d'Antonin ajoute que c'était une colonie, titre dont on l'aurait gratifiée à l'époque où les villes de la *Tripolitaine* en furent décorées. La table de Peutinger vient à l'appui de cette assertion; elle désigne plusieurs maisonnettes à l'endroit convenable, pour indiquer qu'il y avait là une ville importante; mais le copiste à oublié de mettre le nom à côté. Une inscription lapidaire [5] désigne *Thaena* comme

[1] *Itiner*. Anton., page 59.

[2] Pline, V, 4 : *Inde Thaenae, Macomades, Tacape.*

[3] Voyez, page 94.

[4] Strabon, XVII, 1191 : Θαίνα πόλις κατὰ τὴν ἀρχὴν κειμένη τῆς μικρᾶς Σύρτεως. (« La ville de Thaena, située à l'endroit où la *petite Syrte* commence. »)

[5] Gruteri *inscript.*, page 565.

Colonia Aelia Augusta Mercurialis; elle ne contredit point ce qui a été de l'époque où la ville fut érigée en colonie, attendu que l'empereur Septime Sevère, dans les titres qu'il prenait, affectait de se raccoller à la famille des Antonins. Les restes de l'ancien *Thenae* s'appellent encore Thaini, de même que le ruisseau qui passe non loin de là au sud-ouest [1].

Strabon, de même que Ptolémée, commencent au nord *la petite Syrte* par *Thenae*; c'était effectivement le premier endroit à l'intérieur du golfe; mais son entrée se trouve un peu plus au nord-est. Là sont échelonnées :

Thaphrura, mentionnée seulement par Ptolémée et dans la table de Peutinger. L'intervalle entre cette ville et la précédente est évaluée par le géographe grec à 20', et par la table à 20 milles; ce qui revient au même. Sfax, ville moderne, occupe, à ce qu'il paraît, l'emplacement de l'ancienne *Taphrura*.

Usilla, que Ptolémée recule de 10' vers le nord. Les géographes antérieurs n'en parlent point, la table de Peutinger gratifie cette place du titre de *municipium*; l'itinéraire d'Antonin qui écrit son nom *Usula*, de celui de *civitas*. Les notices épiscopales citent un *episcopus Usilensis*. L'itinéraire d'Antonin compte 28 milles de *Thenae* à Usula [2].

En s'avançant de 10' vers le nord, on arrive d'après Ptolémée à l'entrée étroite de la *petite Syrte*, qui se trouve du côté du septentrion, et par conséquent au promontoire *Brachodes*, dont le nom indique qu'il y a tout autour des bancs de sables et des bas-fonds. Comme on ne trouve point d'autre pointe dans cette

[1] Shaw. : Tunis, chap. II.
[2] *Itin.* Anton., p. 59.

partie de la côte, il faut croire que Strabon désigne ce promontoire avec la pointe *Ammon Balithonos*, où on prend le thon. Effectivement, il le place sur la route de *Thapsus* à *Thaena*. C'est ici que les troupes de Justinien débarquèrent lorsqu'elles vinrent attaquer les Vandales. En creusant la terre on trouva par hasard de l'eau sous des sables arides; l'empereur, désireux de transmettre à la postérité un souvenir de l'expédition, fit fonder en cet endroit une ville entourée de murailles très fortes, à laquelle il donna le nom que le cap portait en latin. Or, ce nom était *Caput Vada*, qui signifie dans cette langue ce que *Brachodes* veut dire en grec [1]. Aujourd'hui le cap, de même que les ruines de la ville que Justinien avait fait bâtir, s'appellent Capudia.

La côte tourne ici à l'ouest, Ptolémée place à l'angle la petite ville de *Ruspae*; la table de Peutinger en fait également mention, et comme elle coupe la pointe de terre en ligne droite, elle ne compte que 6 milles d'*Usilla* à *Ruspae*.

A 15' à l'ouest, Ptolémée porte *Acholta*, que Tite-Live et Strabon appellent *Acholla* [2], ce qui est plus exact. Appien [3] nous offre la même leçon, attendu que dans *Cholla*, la première lettre manque évidemment. Hirtius [4] place au même endroit la ville libre d'*Acilla*. Strabon qualifie également *Acholla* de ville libre, mais la place avait si peu d'importance à ses yeux, qu'en décrivant la côte il n'en fait pas mention à part, mais

[1] Procop., *de Aedif.*, VI, 6.
[2] Livius, XXXIII, 48. Strab., XVII, 1188.
[3] Appian., *Punica*, 94.
[4] Hirtius : *Bellum Africanum*, c. 33.

la range parmi les villes qui ne méritaient point qu'on s'y arrêtât; toutefois il en rapporte le nom à l'endroit où il parle en passant de la guerre de César contre Scipion. Pline connaît l'*Acolitanum oppidum*, la table de Peutinger oublie d'indiquer la distance d'*Acholla* à *Ruspae*, mais son *Aholla* se trouve à la place où il faudrait chercher *Acholla*; ce qui prouve d'une manière incontestable qu'*Acholla* est la véritable leçon. On ne trouve pas le nom de cette ville dans l'itinéraire d'Antonin, par la raison fort simple que la grande route se dirigeait d'*Usilla* vers l'intérieur des terres, et qu'*Acholla* avait trop peu d'importance pour qu'une branche latérale y menât. Il existe encore des monnaies de cette petite ville libre; elles datent du règne d'Auguste, on y appelle la ville *Achulla* [1]; ce nom et celui d'*Acholla* se ressemblent tellement qu'il est possible qu'ils aient été en usage l'un et l'autre, bien qu'il ait été plus juste de dire constamment *Achulla*. Chose singulière, mais l'emplacement d'*Acholla* auprès de la bourgade *Elalia* est constaté par une grande quantité de ruines et de citernes disséminées çà et là dans une plaine spacieuse et fertile; et des villes bien plus importantes n'ont laissé dans la même contrée aucune trace de leur existence.

Il était indispensable d'enregistrer ici toutes ces localités, attendu qu'elles servent à former, avec le cap *Brachodes*, l'entrée de la *petite Syrte* du côté du septentrion. En face d'elles se trouve un îlot côtier, appelé *Cercinitis* (aujourd'hui Cherchana), il a 20 stades de

[1] Eckhel, pars. I, vol. IV, page 155.
[2] Shaw. : Tunis, chap. IV.

long sur 25 de large[1], la marée montante le couvre d'eau; un pont le met en communication avec l'*île de Cercina* (Κερκίνα); d'après Strabon *Kerkinna*, aujourd'hui Querquanes. Pline[2] nous en donne une bonne description. L'île est longue de 25 milles; sa largeur se monte à la moitié de la longeur dans sa plus grande dimension, mais à l'extrémité elle ne dépasse point la mesure de 5 milles. La jonction avec la *petite Cercina* ou *Cercinitis* par le pont a lieu du côté de *Carthage*, c'est-à-dire dans la partie nord-ouest de la grande île. Cette dernière ne renfermait qu'une seule ville, qui était regardée comme libre par les Romains et qui, à ce qu'il paraît, l'était aussi du temps des Carthaginois. En effet le consul Servius, à qui on est redevable des premiers renseignemens exacts qu'on ait sur ces plages, entra en négociation avec les habitans de la côte, et leur promit contre une somme d'argent de ne pas ravager leurs terres[3]. Tous les géographes postérieurs signalent l'existence de cette ville, qui avait le même nom que l'île. Diodore[4] nous apprend que celle-ci tirait du nord vers le midi, et qu'elle possédait plusieurs bons ports; Denys le periégète, que son nom était d'origine libyque[5].

Strabon dit à bon droit[6] que la *petite Syrte* com-

[1] Agathemer, I, 5.

[2] Plinius, V, 7. Agathemer, I, 5, évalue comme Pline la largeur de l'île à 40 stades, à l'endroit où elle est la plus étroite. Au lieu de στάδια ο' (70 stades), il faut sans doute lire στάδια σ' (200 stades); ce qui mettrait Agathemer d'accord avec le naturaliste romain dans la fixation de la largeur de l'île.

[3] Polyb., III, 96.

[4] Diodor., V, 12,

[5] Dionys. Perieg., V, 580.

[6] Strabon, XVII, 1191.

mence près de l'île *Cercinna*. Elle s'étend réellement du cap *Brachodes* vers le sud-est, en suivant la direction des rivages du continent opposé, dont l'extrémité, d'après Ptolémée, est de 30' = 5 1/2 milles géographiques plus rapprochée de l'Orient que le dit le promontoire. L'espace intermédiaire est occupé au nord par l'île que nous venons de nommer, puis par des bancs de sables, qui barrent les côtes.

Jusqu'à présent nous n'avons pas eu égard aux indications de Scylax ni à celles du périple de l'Anonyme; le texte des deux auteurs est corrompu; ils varient dans les noms et ne parcourent point les parties méridionales de la *petite Syrte* dont on avait tant peur. Toutefois, l'un et l'autre, par des observations de détail, peuvent contribuer à nous faire connaître, d'une manière exacte, la disposition des localités.

Scylax [1] nous conduit en une demi-journée de l'*île des Lotophages* à *Epichus*, et de là à *Eschides* en un jour, ou avec 500 stades. Devant *Eschides* il y a une île non habitée, à laquelle succède celle de *Cercinitis*. Puis il décrit la *petite Syrte*; ensuite il continue ainsi : « L'embouchure du lac est petite et barrée par une île. A l'époque du reflux, l'entrée du lac est à sec, et il paraît être cousu [2]. » L'*Epichus* de Scylax, à ce qu'il paraît, est la *Thana* des géographes postérieurs; et *Eschides* marque les environs du cap *Brachodes*. Dans tous les cas, l'île non habitée qui se trouve entre *Eschides*

[1] Scylax, page 48.

[2] Scylax, page 49 : « ςόμα δὲ ἔχων ἡ λίμνη μικρόν καὶ ἐν τῷ ςόματι νῆσος ἔπεστεν, καὶ ὁ τῆς (ὅτ' ἂν) ἀνάπωτος ἤ ἐνίοτε ἡ λίμνη οὐκ ἔχων (ἔχει) εἴσπλουν συνυφαίνουσα. » (« Le lac a une petite ouverture où il y a une île ; à la marée descendante le lac est souvent comme cousu, et n'offre plus d'accès aux navires. »)

et *Cercina*, est l'îlot *Cercinitis* des siècles plus récents. Comme il était peu élevé, il pouvait à l'aide des bancs de sable qui avoisinaient la côte, entraver durant la marée descendante la marche des vaisseaux qui, venant du nord, voulaient entrer dans la *petite Syrte* par ce côté.

Le périple [1] nous fait aussi marcher à tâtons. De l'*île de Meninx* on arrive, dit-il, avec 200 stades à *Epirus* (qui paraît être l'*Epichus* de Scylax). C'est une ville en possession d'un beau port, et où il y a de l'eau. De là à la ville de *Ridiphtha*, qui a également un port, on compte 180 stades. Apparemment il change tout d'un coup de direction et va s'avancer du nord vers le sud, attendu qu'il parle d'abord de *Bacate* et de *Neapolis*, qui a une position plus septentrionale et qu'il cite ensuite *Achole* (appelée plus tard *Acholla*) et *Alipota*. Il faudrait laisser de côté ces renseignemens confus et peu utiles, si le passage qui suit ne jetait pas quelque jour sur le physique de l'entrée septentrionale de la *petite Syrte* et sur les lieux qui la bordent.

Toutes ces villes, continue le périple, ont des ports, attendu qu'il y a des bancs de sable en face de la côte. Des bâtimens de grandeur médiocre peuvent seuls naviguer dans ces eaux. Vis-à-vis des places maritimes *Achola*, *Alipota* et *Ridiphtha* se trouve l'*île de Cercina*, qui en est éloignée de 120 stades. Le trajet, en ligne droite, de *Meninx* à *Kerkina* est de 750 stades. Ainsi *Alipota* et *Ridiphtha* correspondent à *Usilla* et à *Taphrura*. On aurait dû ne pas mettre sur la même ligne *Acholla*, vu qu'elle est trop avancée vers le nord.

[1] Iriarte *bibiothecæ Madrit. Scriptores graeci*, t. I, p. 488. Ces passages confus sont trop longs pour les copier en grec.

Ces prémisses sont toutes nécessaires pour décrire la *petite Syrte* (ἡ μικρὰ Σύρτις), ou la plus petite des deux *Syrtes* (*Syrtis minor*), comme on disait en latin, dans tout son ensemble, d'une manière exacte et intelligible. Le circuit de ses côtes se monte, d'après Eratosthène [1], et dans la réalité à 1,600 stades = 40 milles géographiques; son embouchure a une ouverture de 600 stades =15 milles géographiques. Agathemer nous apprend que cette mesure correspond à l'intervalle compris entre l'île de *Meninx* et celle de *Cercina* [2]. Le périple, qui règle son calcul sur la distance qu'il y a entre les chefs-lieux des deux îles, porte le chiffre 750 stades. Les Latins, qui en font autant, comptent 100 milles = 800 stades; ils évaluent le circuit à 300 milles = 2400 stades ou 60 milles géographiques, ce qui provient de ce qu'ils en déterminent la grandeur à l'aide des routes qui s'écartent souvent des côtes [3].

La *petite Syrte* présente bien plus d'obstacles que la *grande* à la navigation, dit Scylax, dont les investigations n'osent pas plus pénétrer au cœur de la dernière, que dans l'intérieur de la première [4]. Les autres auteurs font également mention des dangers qu'on court dans la *petite Syrte;* toutefois, ils n'existent que pour ceux qui n'en connaissent point les localités. Effectivement, il ne s'agit pas d'esquifs auxquels il serait difficile d'échapper, ni de manœuvres

[1] Strab., II, 185; XVII, 1191.

[2] Agathemer, I, 5 : Ἀπὸ Κερκίνης ἐπὶ νῆσον Μένιγγα τὴν Λωτοφαγίτιδος ὁ διάπλους στάδια χʹ, ὅσον τῆς μικρᾶς Σύρτιδος λέγεται τὸ στόμα (« De *Kerkine* à l'île de *Meninx*, surnommée *Lotophagitis*, il y a un trajet de 600 stades. C'est aussi la dimension de l'ouverture de la *petite Syrte*. »)

[3] Mela, I; Plin., V, 4.

[4] Scylax, p. 48.

habiles à exécuter, ni de tempêtes violentes qui soulèveraient les flots; il n'est question que de bas-fonds qui demandent qu'on connaisse partout le chenal et les mille et mille effets partiels et accidentels des marées, et qui ne permettent guère aux grands navires d'approcher.

Au nord et au midi il y a un passage qui n'est pas trop commode pour les navigateurs qui ne connaissent pas les localités. Du côté du septentrion, l'*île de Cercina* reste partout distante de la côte d'environ 3 milles géographiques; mais cet intervalle est rétréci par les bancs de sables qui avoisinent les rivages du continent, et par des îlots côtiers, parmi lesquels figure en premier lieu *Cercinitis* ou la *petite Cercina.* Quand la marée montante se précipite dans le golfe, tout se couvre d'eau; mais durant le reflux, les monticules de sable deviennent visibles, et la *Syrte* ressemble alors à un lac qui est fermé, ou, comme dit Scylax, on l'a cousue. Ainsi, quand le navire se laisse surprendre par la marée descendante, durant son trajet à travers l'entrée septentrionale, dont la longueur se monte à 5 milles géographiques, il restera cloué sur les sables; mais si le pilote a l'expérience des lieux, il ira chercher un abri dans les ports situés entre les bancs de sable et les villes d'*Usilla* et de *Thenae* (Taini).

Au midi, la scène change d'aspect. Le passage entre l'île de *Meninx* et le continent, n'a que 2 stades de large, mais le chenal est profond, et le trajet se fait sans difficulté. Mais au moment où on pénètre dans l'intérieur de la *Syrte*, le courant entraîne les vaisseaux vers *Tacape* (Cabès), dans la direction sud-

ouest. Quand la basse marée arrive, les embarcations sont emprisonnées, et ne peuvent être retirées des sables où ils tombent de travers, si on ne sait pas se prémunir contre le danger par les mesures convenables. La flotte romaine, lors de la première guerre punique, se mit dans ce mauvais cas, parce qu'elle était dans l'ignorance des localités. Elle était entrée à voiles déployées dans la *Syrte*, quand elle y rencontrait des bas-fonds sur lesquels les vaisseaux s'échouaient, aussitôt que la basse marée les eut mis à sec; mais le golfe ne tarda point à se remplir d'eau, et les navires qu'on avait allégés en jetant dehors tout le bagage qui pesait trop, parvinrent cette fois à échapper à ce danger aussi inattendu que pressant [1].

Les habitans de la côte ne craignaient nullement ces phénomènes, ils savaient en tirer parti. On prenait la marée pour se mettre en mer; quand les eaux étaient basses, on se dépêchait d'aller à la pêche, le poisson étant tombé avec le départ des vagues dans les filets qu'on leur avait tendus [2]. Les marins voyaient la mer baisser sans en être déconcertés, attendu qu'ils savaient se mettre en mesure. S'ils ne pouvaient pas terminer leurs courses pendant la marée montante, ils sautaient dans l'eau aussitôt qu'ils voyaient la mer décroître, et garantissaient leurs navires de la chûte, en plantant à ses deux côtés de gros pieux dans le sable; de cette façon ils pouvaient attendre en toute sûreté le retour des grandes eaux. Des observations

[1] Polyb., I, 39.

[2] Strab., XVII, p. 1191. Καθ' ὃν καιρὸν ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἰχθύων ἐπιπηδῶσιν οἱ πρόσχωροι κατὰ σπουδὴν θέντες. (« A cette époque les hommes du pays s'empressent d'aller pêcher le poisson. »)

ultérieures nous apprendront si Procope a eu raison d'affirmer [1] que la marée montante commençait régulièrement avant le jour, et le reflux à la nuit tombante.

La *petite Syrte* présentait donc de grandes facilités au commerce, en même temps qu'elle permettait aux *Carthaginois* d'en faire leur secret. Les dangers apparens qu'on y courait, tenaient les navires étrangers à l'écart, et si l'un et l'autre osait pénétrer dans l'intérieur de la *petite Syrte*, il y périssait. Par contre, les habitans de la côte qui n'avaient besoin d'aucune protection étrangère, pouvaient, sans être dérangés par qui que ce soit, s'adonner à la pêche abondante du poisson et à la vente des productions de leur pays, ainsi que de celles de l'intérieur de l'Afrique, où l'on se rendait de *Tacape* par une route commode et sûre. De nos jours, ces côtes sont arides et pauvres d'habitans; on n'y rencontre aucune place qui mérite le nom de ville. Dans les temps anciens elles étaient très fertiles; on avait fait passer à travers les champs l'eau des petits ruisseaux qui vont en masse trouver la mer, les lieux habités par les hommes étaient serrés les uns contre les autres : au premier rang figuraient *Tacape*, *Macomades* et *Thaena* [2]; tous ensemble étaient d'ordinaire désignés par le nom de *Emporia* (places marchandes), la prospérité y était si grande et la population si nombreuse et si riche, que le prince nu-

[1] Procop., *de Aedif.*, VI, 4.

[2] Scylax, p. 49. Καὶ ἡ χώρα αὕτη καὶ παμφορωτάτη, καὶ βοσκήματα παρ' αὐτοῖς ἐςὶ καὶ μέγιστα καὶ πλεῖστα, καὶ αὐτοὶ πλουσιώτατοι καὶ κάλλιστοι. (« Cette terre est extrêmement productive ; les bestiaux y deviennent très grands, et s'y trouvent en masse ; les hommes du pays sont fort riches et très bien pris. »)

[3] Polyb., III, 23.

mide Masinissa n'avait rien tant à cœur que de les arracher aux Carthaginois avec le secours des Romains.

Nous manquons absolument de données pour dire s'il y a possibilité de pénétrer de la haute mer dans la *petite Syrte*, en passant par le vaste espace compris entre *Meninx* (Gerbo) et *Kerkina* (Querquanes), ou s'il se présente de ce côté un tas de faits spéciaux qui en ferment l'entrée aux navires. Toutefois, les renseignemens positifs que nous fournit l'antiquité sur la distance en ligne droite de *Meninx* à *Cercina*, montrent qu'on pouvait, sans difficulté, naviguer à travers le golfe dans cette direction.

CHAPITRE XII.

Mythes grecs sur les environs de la *petite Syrte*.

La *petite Syrte* et ses environs étaient le pays classique de la mythologie des Grecs. Ils avaient appris de fort bonne heure à connaître les côtes de la *Libye*, qui n'étaient pas bien éloignées de leur patrie. Homère parle d'une manière positive des voyages qu'on y faisait par mer [2], et son *pays des Lotophages* passe, à bon

[1] Polyb., XXXII, 2. Μασσανάσσης θεωρῶν τὸ πλῆθος τῶν πόλεων περὶ τὴν μικρὰν Σύρτιν ἐκτισμένων, καὶ τὸ κάλλος τῆς χώρας, ἣν καλοῦσιν Ἐμπόρια, καὶ πάλαι τὸ πλῆθος τῶν προσόδων τῶν γιγνομένων ἐν τούτοις τοῖς τόποις ὀφθαλμιῶν κ. τ. λ. (« Massinissa voyant combien était grand le nombre des villes bâties autour de la *petite Syrte*, et que le canton des *Emporia* ou places marchandes était très beau, jeta de prime abord des yeux jaloux sur les revenus que Carthage tirait de ces lieux, etc. »)

[2] Homer., *Odyss.*, XIV, 299.

droit, pour désigner l'île de *Meninx* (Gerbo) et le continent circonvoisin chez les commentateurs d'un âge plus récent. Les navires avaient besoin de neuf jours pour arriver par le *boréas*, ou vent du nord du cap *Malea* (Malia ou Sainte-Ange, à l'extrémité sud du *Péloponèse*) dans ces régions, où devait les conduire nécessairement une navigation prolongée pendant si long-temps dans la direction sud-ouest. Les habitans, du reste, annonçaient clairement par leur manière de vivre, qui ils étaient. Les dangers que courent les compagnons d'Ulysse proviennent, non pas des attaques d'un ennemi acharné à leur perte, mais de la jouissance du fruit qui fait la nourriture habituelle des indigènes qui ont les mœurs très douces. Quand on a goûté le *Lotos* (Rhamnus lotos) on ne songe plus à retourner dans ses foyers, on préfère vivre parmi les heureux *Lotophages*. Aux époques historiques[2], on trouve le fruit exquis de cet arbrisseau, qui différait de celui de l'Égypte, et de la *Cyrénaïque* dans les mêmes localités en quantité assez grande pour y servir d'aliment principal aux hommes du pays; aussi le récit d'Homère, comme il se présente à nous libre de tout ornement et sans toute accessoire qui puisse le rendre suspect, doit être regardé comme un fait purement historique, qui prouve que les compatriotes du poète ont connu de son temps ces plages lointaines de l'occident du vieux continent.

Hésiode ne cite point les *Lotophages*; il ne marque pas plus l'endroit où Ulysse trouva l'entrée de l'*Hadès*,

1. Homer., *Odyss.*, IX, 80.

2 Voyez ci-dessus la description de l'île de *Meninx*, et Herod., IV, 177; II, 92, 96.

(Enfer), sur les limites de l'Océan; toutefois il en est des idées particulières, qu'il s'est créées sur le fleuve qui entoure la terre, comme de celles d'Homère; elles ne se dessinent d'une manière nette que du côté sud-ouest du globe. Là habite le géant Atlas, dont la tête et les mains portent, sans se fatiguer, l'immense *Uranus* (ciel)[1]. Là se trouve, sur les bords de l'Océan, le jardin des Hespérides avec ses arbres à pommes d'or; les Gorgones demeuraient aussi par là. Une seule d'entre ces trois dernières était de nature mortelle, on l'appelait Méduse; Persée lui trancha la tête[2]. De son sang naquit le Pégase, dont le nom indique qu'il est né près des sources (Πηγαὶ) de l'Océan; il s'envola dans l'Olympe auprès des dieux; mais Chrysaor, son frère, ne quitta point son pays natal; il y engendra d'une fille de l'Océan le géant Géryon, qui succomba sous les coups d'Hercule.

Quelques auteurs ont essayé de transporter ailleurs le siége de ces fables; entre autres Eschyle, qui place les habitations des Gorgones et celles des Graïae près de *Cisthène*, ville de l'*Asie-Mineure*; leurs tentatives ont été infructueuses, vu qu'elles étaient en contradiction avec les idées populaires qui avaient donné lieu à la naissance de ces mythes, et qui dès l'origine les rattachaient aux contrées voisines de l'extrémité sud-ouest du globe. Aussi les auteurs des siècles postérieurs, quand ils en viennent à parler de l'origine de

[1] Hesiod., *Theog.*, v. 512.
[2] Hesiod. *Theog.*, v. 212 et v. 270 et suiv.
[3] Hérodote, II, 91 observe que les Égyptiens comprenaient Persée au nombre des héros de leur pays.
[4] Aeschylus : *Prometheus vinctus*, v. 785 et suiv.

certaines traditions fabuleuses, les rapportent toutes à la fois à ce coin de la terre, bien que beaucoup d'entre elles avaient vu le jour dans d'autres régions. Ils y transportèrent les *Amazones*, et les y firent guerroyer contre les *Atlantides* et contre toutes les populations d'hommes répandues par le monde; les *Hyperboréens* vinrent également s'établir sur ce sol lointain de la *Lybie*. Quand l'horizon s'était élargi à l'occident, on fit passer Hercule de l'Espagne en Afrique, où il abattit les monstres qui en infestèrent le sol, et où il se chargea pendant quelque temps de porter, à la place d'Atlas, le ciel sur ses épaules[1]. Hésiode ne dit nulle part, qu'Hercule eut traversé la mer pour se rendre aux bords de l'Océan; on ne pouvait donc guère lui faire prendre une autre route que celle de l'Espagne, pour le faire arriver en Afrique. Des traditions égyptiennes furent attachées à des contes grecs, sans qu'on s'aperçût quelle en était l'origine. Osiris, disent les Égyptiens, quand il aborda ses grandes entreprises, nomma Hercule gouverneur de l'Égypte, et préposa Antée à l'administration de la *Libye égyptienne*[2]. Antée s'étant révolté, fut tué par Hercule. Au récit des Grecs, Antée serait fils de la terre; Hercule l'aurait étreint entre ses bras, après l'avoir soulevé en l'air, puisqu'aussitôt que ses pieds touchaient la terre, sa mère ranimait ses forces. De cette façon on jeta tout ensemble; ce fut surtout Denys de *Milète* qui réunit les traditions antiques aux récits des temps plus modernes et les myhtes indigènes à ceux de l'étranger

[1] Apollodor., II, 5 § 11; Apollon. Rhod. Schol. ad, v. 1396.
[2] Diodor., I, 17.

dans son recueil de mythologie, auquel Diodore de Sicile a emprunté ce qu'il dit au sujet de cette matière.[1]

Le lac *Tritonis* formait le centre de tous ces rapprochemens; Hésiode ne fait point mention de ce lac dans celles de ses poésies qui ne sont pas perdues; toutefois, on y trouve le nom du dieu marin Triton; fils de Neptune et d'Amphitrite. Après Hésiode, les chanteurs et les historiens des mythes n'oublient jamais de citer ce lac singulier, dont les détours étaient tellement entortillés que personne ne pouvait en sortir sans l'assistance indirecte du dieu Triton[2] Les poètes y menaient tous Jason et les Argonautes; les plus anciens faisaient, à cet effet, entrer l'Argo du *Phasis* dans l'Océan, dont elle parcourt les eaux jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'extrémité sud-ouest de la Libye, d'où les héros portèrent le vaisseau sur leurs épaules jusqu'aux bords du *lac Triton*, ce qui ne leur coûta pas plus de douze jours. Les progrès, que fit la géographie, ne permirent pas plus long-temps d'admettre la navigation sur l'Océan. On ramena donc Jason dans sa patrie, sur d'autres voies[3]; mais *le lac Triton* avait trop d'importance pour être laissé de côté. Aussi les poètes y conduisent Jason, même quand son navire suit une direction bien différente.

Le *lac Triton* passait, à bon droit, aux yeux des Grecs, comme le siége le plus remarquable de leurs mythes. On le regardait comme le berceau de plusieurs divi-

[1] Diodor., III, 51 et suiv.

[2] Les terres adjacentes appartenaient à la Méduse. (Pausanias, II, 20.)

[3] Schol. ad Apoll. Rhod., IV, v. 259; Pindarus, *Pythic.*, IV, 44 et suiv.

nités, notamment de Pallas, fille du dieu Triton; elle avait été élevée sur les bords du lac [1]; ce qui s'accordait mal avec le dire du mythe, qui prétendait que Pallas Athéné était sortie de la tête de Jupiter. Aussi les interprètes s'efforçaient de concilier les deux traditions par des explications forcées. Les uns affirmaient que Pallas Athéné fut seulement élevée par Triton, les autres établissaient une différence entre Pallas et Athéné; celle-ci était issue de Jupiter, mais celle-là était fille de Triton. Elles passaient toutes les deux leurs premières années sur les bords du lac, où elles se prenaient de jalousie et finissaient par engager une lutte corps à corps. Un coup mortel va être porté à Athéné, quand Jupiter vient la couvrir de son bouclier. Pallas perd la vie et Athéné règne désormais comme une seule et même déesse, mais elle conserve à toujours le surnom *Tritogenia* [2].

Ce lac, si célèbre, devint surtout l'objet de la vénération des Grecs, quand on eut eu recours pour l'illustrer à certains récits égyptiens qu'on revêtissait de formes helléniques [3]. Le dieu de l'oracle Ammon ayant engendré Dionysos en faisant une infidélité à son épouse, confia l'éducation de son enfant à Triton et à Pallas, et bâtit pour lui une ville au milieu du lac. Rhéa, femme légitime d'Ammon, découvrit le secret de son mari et lui fit la guerre avec le secours de ses frères, les Titans. Ceux-ci sont battus dans plusieurs rencontres décisives. Dionysos et Ammon qui les

[1] Diodor., III, 69. Les *Atlantes* demeuraient tout près de là, à côté des Gorgones.

[2] Apollodor., III, c. 12, § 3.

[3] Diodor., III, 67.

avaient vaincus, continuent à dominer dans la *Libye*. C'est ce Dionysos égyptien que les Grecs font passer pour le même personnage que le leur, bien que rien ne justifie cette assimilation.

Le lac *Tritonis* conserva son ancien prestige dans les souvenirs des Grecs. On a déjà eu l'occasion de se convaincre que c'est la *petite Syrte*, d'où les marins eurent tant de peine à sortir. Les Hespérides s'effaçaient peu à peu de la mémoire des hommes. Les Gorgones avaient été anéanties par Hercule; Atlas fut transformé en une montagne qui se leva au ciel dans la proximité de l'Océan, et à une petite distance du lac vers le sud-ouest. Il conserva cet emplacement jusqu'à ce qu'il fût reculé, avec le temps, aux rivages de la mer Atlantique. Quant au lac que la mythologie avait tant illustré, il avait cessé d'exister depuis de longues années. Les tremblemens de terre lui ouvrirent une issue par laquelle il s'écoula dans l'Océan [1].

Lorsque l'âge historique commençait à poindre, ces idées mythologiques ne s'étaient maintenues que dans les chants des poètes et parmi les commentateurs des traditions antiques; même *le lac de Triton* tomba peu à peu dans l'oubli, vu que les voyages maritimes des Grecs les conduisaient rarement dans ce coin caché du globe. C'est pourtant du commencement de cette période que datent les renseignemens positifs que nous possédons sur le lac *Tritonis* et sur les terres circonvoisines, et qui nous permettent de distinguer ce qu'il y a de fabuleux dans les récits précédens, d'avec ce qu'ils renferment de vrai. Hérodote, qui s'est rendu

[1] Diodor., III, 54.

probablement de Cyrène dans cette contrée, nous fournit ces détails. Nul doute qu'il n'ait pu être instruit par les *Cyrénéens* sur la manière dont les *Libyens* se coupaient les cheveux, sur la sauvagerie de leurs mœurs, sur les animaux dont ils ne mangeaient point la viande, et sur beaucoup d'autres singularités de la vie de ces peuples; mais, pour pouvoir s'appesantir sur les plus petits détails de leur existence, il faut nécessairement qu'il ait été en personne les voir. Du reste il s'offre à nous comme historien impartial; lui qui, dans son deuxième livre, s'efforce, avec une prédilection bien marquée, de faire découler la mythologie grecque de celle des Egyptiens, ne fait point usage de ses convictions dans ce cas particulier, bien que le sujet y porte de sa nature. A la vérité, il parle de temps à autre de certaines traditions grecques; mais il le fait sans y attacher grande importance; il cherche et examine, et ses conclusions se basent sur ce qu'il a trouvé.

En décrivant les peuplades qui demeuraient le long de la *côte libyque*, il arrive aussi chez celles qui avoisinent la *petite Syrte*; là, ses connaissances s'arrêtent, vu que c'est ici que commence le territoire des Carthaginois, qui tiennent secret ce qui se fait et ce qui se passe dans leur patrie. Hérodote ne connaît pas encore le nom de la *petite Syrte*, qui est d'une date plus récente que le siècle où il vivait; il se sert de l'expression : le grand lac *Tritonis* (λίμνη μεγάλη Τριτωνίς); un grand fleuve se jette dans le lac auquel il a emprunté son nom; on trouve aussi une île dans le lac, elle s'appelle *Phla* pour à présent, mais par la suite on l'appellera *Méninx*. La preuve qu'Hérodote entend parler, non pas du lac situé dans l'intérieur des

terres, mais du golfe même, c'est qu'il ajoute que Jason avait été entraîné par les vents du *cap Malea* (Malia ou Sainte-Ange à l'extrémité sud du Péloponnèse) dans ces eaux, d'où il n'aurait jamais pu sortir, si le dieu Triton ne lui était venu en aide. Il ne fait pas le moindre cas de ce vieux récit, qu'il regarde comme un conte[1].

Autour du lac demeuraient, du côté sud-est, les *Lotophages*. Il affirme sans faire allusion à Homère, que leur lotos différait de celui de l'Égypte, et que son fruit ressemblait aux dattes pour le goût; ces habitans de la côte faisaient aussi du vin avec le lotos. Les *Machlyes* et les *Ausis* (Αὔσεις), qui sont plus avancés vers l'ouest, consomment aussi du lotos, mais moins que les *Lotophages*. Tous ces peuples ne mangent ni de la viande de vache ni du cochon. (C'était également l'usage des *Égyptiens*, mais Hérodote n'en fait point l'observation.) Ils sont tous nomades et ont leurs femmes en commun. Les *Maxyes*, les *Zaveces*, les *Zygantes* ou *Gyzantes*, qui habitent les terres situées à l'ouest du *lac Tritonis* cultivent les champs et nourrissent des abeilles. Ils mangent des singes, teignent leurs corps en rouge, et se rasent la tête, ceux-ci du côté droit, ceux-là du côté gauche; ce qui marque chez eux la distinction des races.

Chaque année on célèbre une fête, à laquelle les jeunes filles de ces peuplades entrent en guerre les unes contre les autres, en s'attaquant à coups de pierres et avec des bâtons; tout cela se fait à l'honneur d'une divinité indigène, que nous autres Grecs, dit

[1] Herod., IV, 179. Ἔστι δὲ λόγος λεγόμενος. (« On se raconte. »)

Hérodote, appelons Athéné. Les jeunes filles qui restent sur le champ de bataille passent pour ne pas avoir été tout-à-fait chastes. Avant qu'elles ne commencent à se battre, elles revêtissent la plus belle d'entre leurs compagnes d'un casque corynthien et d'une armure grecque, la font monter sur un char, et la promènent autour du lac. « Quelles étaient les parures militaires dont on couvrait la jeune beauté, *avant que les Grecs ne fussent venus s'établir dans ces contrées?* Je ne puis le dire, ajoute Hérodote[1]; toutefois il présume qu'elles aient été du nombre de celles dont on faisait usage en *Égypte*, attendu que l'espèce de bouclier et de casque, qu'on appelle Aspis et Cranos, a été introduite de l'*Égypte* en Grèce. » C'est la seule fois que l'historien grec parle des *Égyptiens* dans le cours de toute cette relation.

Après l'avoir terminée, il passe à la peinture des mœurs des habitans du désert; il y signale l'existence d'une route de caravane, qui mène de *Thèbes* jusqu'au pied *du mont Atlas*, dont le sommet fend les nuages et se lance dans les régions supérieures du ciel; le nombre de jours qu'on est en marche est bien noté, et en le prenant en considération, on est conduit à placer les *Atlantes* qui demeurent autour du mont, qui leur a donné son nom, au sud-ouest *du lac Triton*[2]. On peut dire en général de tous ces nomades, qu'à l'instar de la majeure partie des habitans de *Cyrène*, ils ne mangent point de viande de vache et n'élèvent

[1] Herod., IV, 180. Πρὶν ἤ σφι Ἕλληνας παροικισθῆναι οὐκ ἔχω εἶπαι. («Avant que les Hellènes se soient établis parmi eux, je ne saurais le dire.»)
[2] Herod., IV, 181-184.

point de cochons, et qu'ils ne reconnaissent pas d'autres dieux que le soleil et la lune[1].

Hérodote retourne ensuite dans les régions circonvoisines du *lac Tritonis*, dont les habitans ont surtout captivé ses regards. Cette fois, il nous apprend que ceux-ci n'adorent pas seulement le soleil et la lune, mais qu'ils ont aussi en vénération Neptune, Triton et surtout Athéné. Dans un passage antérieur[2], il avait observé qu'Athéné passait pour être fille de Neptune et du *lac Tritonis*, que Jupiter aurait adoptée. Dans celui-ci[3] il affirme expressément que les Grecs ont emprunté aux jeunes filles des Libyens le costume et l'égide que Minerve porte dans ses images et statues. Tout se ressemble parfaitement, si ce n'est qu'en Libye les vêtemens et les boucliers des jeunes beautés sont faits de peaux de chèvres (Ἐξ αἰγεων), qui ont imprimé aux boucliers le nom d'égides (αἰγίς, gen. αἰγίδος), et que les attaches de ces derniers consistent là en courroies de cuir, tandis que chez les Grecs on leur donne la forme de serpens. Les cris de joie qu'on pousse dans les cérémonies sacrées, sont, à ce qu'il paraît, d'institution libyque, attendu que nulle part ils ne sont aussi agréables à entendre.

Les observations d'Hérodote, pour être très exactes, n'en entrent pas moins dans les détails les plus minutieux, ce qui doit nous faire croire qu'il parle comme témoin oculaire. Il les termine en rapportant qu'à l'occident du *lac Tritonis*, les habitans se disent

[1] Herod., IV, 186.
[2] Herod., IV, 180.
[3] Herod., IV, 189.

originaires de la *Troade*[1]. De tout cela ressort un fait historique que le mythe n'a aucun pouvoir d'entacher, c'est qu'il y avait un temps où les Grecs ne fréquentaient pas seulement les contrées situées dans ce recoin caché du globe, mais où ils venaient même s'y fixer. Cela posé, on est conduit à en tirer cette conclusion : les Grecs ont rapporté de ces lieux plusieurs idées primitives de leur théogonie ; le mythe s'en est emparé à une époque postérieure, pour les façonner à sa guise ; dans l'intervalle on en a perdu de vue les fondemens historiques. Toutefois les notions antérieures n'ont pas péri totalement ; autrement Eusèbe n'aurait pas osé consigner dans sa chronique les lignes que voici : « Du temps d'Ogygès parut sur les bords du *lac Tritonis* une jeune femme à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Minerve[2]. » Ainsi les Grecs font remonter les événemens qui se sont passés aux environs du *lac Tritonis*, non pas à l'époque de la guerre de *Troie*, mais à celle de leur premiers souvenirs historiques, et ils sont bien fondés à le faire, ces traditions ayant exercé une grande influence sur leur théogonie primitive.

Mais comment croire que les Grecs aient emprunté aux habitants barbares de la Libye les élémens de tant de mystères qui se sont conservés ? Donc, il est de toute nécessité qu'ils aient été précédés dans ces terres par quelque peuple civilisé, auquel eux et les

[1] Φασὶ δὲ οὗτοι εἶναι τῶν ἐκ Τροίης ἀνδρῶν. (« Ils prétendent descendre des *Troyens*. »)

[2] Eusebii *chronicon*, p. 12 et p. 66, *edit*. Scaliger : *Temporibus Ogygis apud lacum Tritonidem virgo apparuit, quam Graeci Minervam nuncupaverunt.*

Grecs seraient redevables de leur savoir.—Nous n'hésitons pas un moment d'affirmer que les *Égyptiens* constituaient cette nation instruite; tout l'enchaînement des faits nous renvoie vers eux.

L'histoire des temps anciens, pas plus que celle des siècles les plus rapprochés de l'époque actuelle, n'a signalé dans les parties connues de la vaste Libye l'existence d'un autre peuple indigène, riche d'expérience et de connaissance; les établissemens des *Phéniciens* ont eu lieu plus tard dans les régions de l'Afrique, qui nous occupent pour le moment. Les mythes que les Grecs en ont rapportés dans leur patrie, sont liés trop intimement à ceux des *Égyptiens* pour que la connexité des uns avec les autres puisse être révoquée en doute. Ils mettent en scène Antée, Hercule, Dionysos, etc. Ammon s'y fait connaître des Grecs, avant même qu'ils n'aient entendu parler de l'*Égypte*, et quoiqu'il demeure au fond du désert. L'usage de ne pas manger de la viande de vache, auquel les Libyens s'astreignaient aux époques historiques, atteste, ce me semble, l'action antérieure de l'*Égypte* sur ces contrées recouvertes de sable.

A tout cela s'ajoutent les récits des *Égyptiens* touchant les conquêtes de Sésostris. A la vérité ses prétendues expéditions en Babylonie et aux Indes, ne méritent pas plus de crédit que la campagne de la Colchide; mais les monumens qu'il a légués à la postérité prouvent qu'il a pénétré très loin vers le midi, et qu'il a passé en Arabie avec sa flotte. Rien ne nous autorise à ne pas regarder également comme vrai ce qu'on relate sur sa marche vers l'occident; tout ce qui se passe de ce côté est pour l'affirmative.

Bien plus, ses invasions dans ces contrées ont eu un effet durable. On les utilisa pour étendre plus loin les routes du commerce. Quelle cause raisonnable pourrait-on assigner à la fondation de l'*Ammonium* au milieu du désert, si ce n'est d'admettre que cette institution religieuse avait pour but de commander le respect aux tribus errantes et de procurer plus de sûreté aux caravanes. A l'intérieur du désert, les étapes se suivaient peut-être de la manière dont Hérodote nous les a décrites, et aboutissaient au *mont Atlas*, dont le rôle mythologique serait né de cette façon. Les terres adjacentes à la *petite Syrte* ou au *lac Tritonis* formaient le centre des établissemens qu'on se proposait de créer sur la côte.

L'endroit le plus éloigné d'entre ces entrepôts du commerce ne se trouvait pas là. On bâtissait à l'ouest, au milieu du désert, une grande ville, que les Grecs appelaient *Hecatompylon*, comme *Thèbes*, qui paraît avoir donné le premier impulse à ces entreprises. Cette place servait de lieu de réunion aux transactions commerciales des tribus nomades d'alentour. Le mot Hécatompylon signifie en grec ville à cent portes; ce n'est pas une raison pour croire que le nom a été inventé à plaisir. *Hecatompylon* a su se soutenir par ses propres forces, quand ses relations avec la métropole cessaient. Il est cité dans les siècles historiques sous le nom de *Capsa* comme une ville indépendante et de premier ordre [1].

Tous ces faits réunis nous donnent la certitude qu'il y avait un temps auquel les *Égyptiens* s'étaient

[1] Voyez plus bas.

établis à domicile dans ces contrées où les Grecs venaient entrer en relation avec eux. La reconnaissance de cette vérité est d'une importance majeure pour tout ce qui concerne la question tant débattue de l'origine de la mythologie grecque. Elle a été empruntée aux *Égyptiens*, disaient les prêtres de ce peuple à Hérodote, et il regarda leur dire comme n'étant sujet à aucun doute, bien que tout s'oppose à ce qu'on fasse venir les divinités grecques directement de l'*Égypte* qui restait fermée aux étrangers. Le *lac Tritonis* pourrait faire disparaître toutes les difficultés. Les Grecs y ont été chercher, à une époque très reculée, leur mythologie et leurs institutions religieuses chez les *Égyptiens* établis sur les bords de ce lac.

Ce sentiment se laisse facilement concilier avec l'opinion de ceux qui attribuent aux *Pélages*, le premier et le principal rôle dans la création de la mythologie grecque. Les *Pélages* se sont adonnés à la navigation bien avant leurs disciples, les Grecs ; peut-être ont-ils été faire leurs provisions de science théologale sur les rives du *lac Tritonis*. On conçoit dès-lors, comment l'oracle de *Dodone* a pu être fondé au centre de leurs possessions; comment les *Pélages* d'*Argos* aient pu considérer comme légitimes les droits que Danaus prétendait avoir au gouvernement de leur pays ; comment il ait pu s'exprimer dans l'idiôme *Pélage;* comment ses filles aient réussi à faire adopter des usages religieux d'origine étrangère par les femmes des *Pélages*, etc. Danaus n'était pas né *Égyptien;* c'était un *Pélage* dont les ancêtres avaient été expulsés d'*Argos*, et qui y revint des bords de la *petite Syrte* avec un grand fond de connaissances *égyptiennes*. — Mais il est temps d'abandonner ces hypothèses mythologiques

à ceux qui se sentent portés, soit à leur donner plus de relief, soit à les réfuter.

On se souciait peu dans les siècles de date récente de faire des recherches sur le fameux *lac Tritonis;* les *Cyrénéens* se l'appropriaient. Ils montraient en petit aux curieux ce que le mythe avait représenté sur une plus grande échelle, ils montraient en outre le jardin des Hespérides et d'autres objets récréatifs du même genre. Scylax est le dernier écrivain qui parle du *lac Tritonis* comme d'un golfe de la mer; c'est aussi le premier auteur qui lui donna le nom de *petite Syrte*[1]. Avant lui on ne connaissait pas cette expression; après lui on prétendait avoir fait la découverte que le fameux *lac Tritonis* ne provenait pas d'un enfoncement de la mer dans la côte, mais que c'était un lac entouré du continent, et situé à une petite distance de la Méditerranée.

Lorsque la connaissance de l'intérieur du territoire carthaginois eut fait des progrès, on découvrit au sud-ouest de la *petite Syrte* un grand lac avec une île au milieu et un fleuve qui, sortant d'une chaîne de montagnes située au midi, se jeta dans le lac. Cette découverte fit naître l'opinion que le *lac Tritonis* répondait à ce marais qui ne communiquait pas avec la mer. Méla a émis le premier cet avis d'une manière positive[2]; Pline n'a pas bien compris son prédécesseur,

[1] Scylax, p. 49 : Ἐν ταύτῃ τῇ Σύρτιδι ἐνέστηκεν ἡ νῆσος Τρίτωνος καλουμένη καὶ ποταμὸς Τρίτων· καὶ αὐτόθεν ἐςὶ Ἀθηνᾶς Τριτωνίδος ἱερόν. (« Dans cette *Syrte* se trouve l'*île de Triton* et un fleuve de ce nom; là est aussi un temple d'Athéné, fille de Triton. »)

[2] Mela, I, 7 : *Super hunc* (*Syrtis sinum*) *ingens palus amnem Tritona recipit, ipse Tritonis, unde et Minervae nomen inditum est,* etc. — Plin., V, 4 : *Ab his* (*Philaenorum aris*) *non procul a continente palus vasta amnem Tritonem nomenque ab eo accipit.*

ce qui fait qu'il n'a point d'opinion bien arrêtée sur la position du lac. Ptolémée entre dans les détails. Le *fleuve Triton* (ὁ Τρίτων) a ses sources dans la *montagne Ousaleton* à une grande distance de la *petite Syrte*, vers le sud; il forme d'abord le lac *Libya* (Λιβύη λίμνη), puis le lac *Pallas* et enfin le lac *Tritonitis* (Τριτονῖτις λίμνη), qui est à 9 milles géographiques de la côte. Ptolémée nous donne cette description du *fleuve Triton* à l'endroit où il parle des montagnes et des rivières de l'intérieur des terres; il marque sur la côte l'embouchure du *fleuve Triton* comme étant située tout près de *Tacape*.

Shaw connaît le *lac Tritonis* pour l'avoir vu de ses yeux [1]. On l'appelle maintenant Chibkah-el-Loudeah ou le Fleuve de la frontière; il est imprégné de sel et assez grand; il y a beaucoup d'endroits qui sont à sec ou couverts de peu d'eau, de manière à ce qu'on puisse traverser le lac à pied; il ne communique pas avec la *Syrte*. On ne peut pas compter avec assurance sur ce dire du voyageur, puisqu'il n'a pas observé le lac du côté où il passe pour être en communication avec la mer par le moyen d'un fleuve qui sortirait du lac pour aller rejoindre l'Océan [2]. A la vérité il affirme que l'eau du lac est salée, tandis que celle du fleuve qui se jette dans la mer près de *Tacape* (Cabès) est douce, de sorte que ce dernier ne peut pas servir d'écoulement au lac. Mais Édrisi [3] est d'un avis contraire, et il décrit fort bien ces contrées, où il paraît avoir voyagé; d'après lui, Cabès possède un fleuve qui sort d'un grand

[1] Schaw travels : Tunis; chap. V.
[2] Orosius, I, 2, appelle le lac qui sépare la *Tripolitaine* du *Byzacium*, *Lacus* Salinarum, apparemment parce qu'il y avait des salines.
[3] Édrisi, page 262.

lac; ce fleuve est petit et étroit, aussi il ne peut recevoir que les petites embarcations. Léon l'Africain ajoute que l'eau du fleuve est chaude et saumâtre [1]. Les relations anciennes paraissent donc être les plus exactes.

Les noms des trois lacs, parmi lesquels les deux derniers sont tout-à-fait inconnus, prouvent qu'on pensait avoir trouvé le fleuve *Triton* et le lac *Tritonis* dans cette localité. C'était une erreur, les récits antérieurs s'accordent tous à considérer la dangereuse *Tritonis* comme un golfe entortillé, formé par la mer. Toutefois, je ne voudrais pas plus nier qu'affirmer que les accidens du terrain, à l'intérieur du continent, n'aient contribué à l'embellissement de toutes ces traditions miraculeuses.

Le fleuve venait des montagnes *Ousaleton*, appelées *Vasaleton* dans l'édition de Ptolémée par Erasme. Cette chaîne traversait l'intérieur des terres au sud des possessions carthaginoises, en tirant du nord-ouest vers le sud-est. Elle est, selon toute apparence, l'*Atlas* qui forme un élément essentiel des mythes en question. Chez les poètes des premiers temps, ce dernier est tantôt une divinité préposée à la garde et à l'inspection de la voûte du ciel et de ses colonnes, tantôt c'est un géant chargé de les porter sur sa tête et sur ses mains, qui ne se fatiguent jamais; on lui assignait sa place dans le voisinage de l'Océan, à côté des Gorgones et des Hespérides, etc. Celles-ci étant censées demeurer non loin des rives de la *petite Syrte*, Atlas ne manquait pas de s'y trouver également, vu qu'il est constamment leur plus

[1] Leo Africanus, trad. allemande de Lorsbach, page 451.

proche voisin. Plus tard, lorsqu'on s'appliquait à interpréter les mythes des temps passés d'une manière artificielle, en cherchant dans la nature des objets qui répondissent à ceux qui figuraient dans la fable, on transformait Atlas en une haute montagne qui occupait à peu près la même place qu'Atlas, lorsqu'il était regardé comme un être animé; par conséquent cette montagne s'élevait dans les airs au sud de la *petite Syrte*, et non loin du fleuve *Océanos* qui entourait le globe [1].

L'*Atlas* est, comme montagne, la position du globe la plus reculée vers l'occident qu'Hérodote connaisse. Il la met à l'ouest du *pays des Garamantes* (Fezzan), d'où l'on s'y rend en vingt jours, ce qui en fait coïncider l'emplacement avec celui de la chaîne d'où Ptolémée fait sortir le *fleuve Triton*. Elle est d'une petite dimension, ronde de forme, et si élevée qu'on n'en peut jamais voir le sommet, vu que les nuages l'entourent dans l'été tout aussi bien qu'en hiver; aussi les hommes du pays la regardent comme la colonne du ciel [2]. On voit, par ce récit, que la poésie s'entendait à se cramponner à la réalité. L'existence d'une haute montagne pouvait être apprise des indigènes, mais ceux-ci ne la désignaient certainement pas sous le nom grec *Atlas*, et s'ils lui donnaient la forme d'une colonne c'est que leurs interrogateurs, parmi les Hellènes, le voulaient bien. Hérodote trouva le nom d'*Atlantes* au peuple qui demeurait aux environs du mont *Atlas*. Dans la mythologie, cette nation civilisée chez laquelle

[1] Le roi Atlas a laissé son nom à la plus haute montagne du globe et de son royaume. Diod. Sic., III, 56 et suiv.

[2] Herod., IV, 184.

se trouvait le berceau des dieux de la fable, s'appelait *Atlantei*[1]. Pour que le rapprochement qu'on établissait de cette manière entre le monde réel et celui du mythe fût complète, Pausanias affirme[2] qu'Hérodote entendait parler des *Nasamones*, qui connaissaient les limites du globe et aussi les rives lointaines de l'Océan. Inutile de dire qu'Hérodote n'est pour rien dans cette assertion qu'on lui prête.

L'Atlas fut expulsé de son antique siége par les observations ultérieures des Grecs et par les guerres des *Romains* contre *Carthage*. Le commerce que les *Samiens* et les *Phocéens* faisaient anciennement avec *Tartessus* avait amené peu de changemens dans les idées une fois reçues; ni Hérodote, ni Hannon, ni Scylax s'avisent à chercher l'*Atlas* près de la limite occidentale du globe. Pareille idée ne se rencontre pas non plus dans les poëtes tragiques. Il faut redescendre jusqu'à l'âge des poëtes qui empruntent le nom de leurs compositions à Orphée, et jusqu'au siècle d'Aristote pour entendre parler dans ces régions, sinon d'un *mont Atlas*, du moins de la *mer Atlantique*[3]. Polybe qui cite cette mer et qui en a parcouru une grande partie en longeant les côtes de l'Afrique, y a fait la découverte du *mont Atlas*[4], d'après Pline en Sénégambie, mais au fait sur la lisière méridionale de la *Mauritanie*, près du cap Ger, où tous les géographes postérieurs lui assignent sa place. A la vérité, cette interprétation l'écarta prodigieusement de la *petite Syrte*, mais on ne pouvait plus

[1] Diodor., III, 54-56.
[2] Pausanias, I, 33.
[3] Orphei *Argonautica*, v. 1167. Aristot., *de Mundo*, c. 3.
[4] Pline, V, 1.

raisonnablement l'y laisser, et il continuait à être placé sur les rives de l'Océan, ce qui fit qu'on s'accordait à moitié avec les anciens poètes pour la position de la dite montagne. Strabon comprit mal le texte de Polybe, vu qu'il cherche l'Atlas dans les environs des colonnes d'Hercule. Ptolémée jugea à propos d'établir la distinction du *petit Atlas* et du *grand*.

CHAPITRE XIII.

Peuplades libyennes autour et entre les *Syrtes*; la grande nation des *Garamantes*.

Au sud-ouest de la *Cyrénaïque* l'antiquité des temps historiques place les *Nasamones*, grande nation libyenne, dont les habitations s'étendaient dès le siècle d'Hérodote [1] jusqu'au delà du milieu des rives de la *grande Syrte*. L'historien grec n'oublie pas de parler de la vie déréglée qu'ils menaient pour ce qui touchait à la fréquentation des femmes, ni du culte qu'ils rendaient aux cendres de leurs hommes illustres et à leurs monumens. Les Romains les retrouvaient sur les mêmes lieux, où ils exercaient alors le métier de pirate, sans avoir de vaisseaux. Établis sur la côte de la *grande Syrte*, ils en connaissaient les bas-fonds et les places que la marée descendante laissait à sec. Ils guettaient donc le moment, où les navires marchands s'échouaient sur les sables du golfe, non pas pour vo-

[1] Herod., IV, 172. Comparez II, 32.

ler à leur secours, mais pour les assujétir à leur manière au droit de varech, en dévalisant les naufragés et en vendant les cargaisons et les hommes. Aussi Lucain dit[1] : Jamais un vaisseau n'est venu voir leur port et ils n'en font pas moins des affaires avec tout le monde.

Les *Nasamones* devinrent avec le temps des voisins très dangereux pour le peu de possessions que les Romains s'étaient réservées sur les bords de la *Syrte*; ils osèrent même tendre des piéges à un préfet pour le tuer. Auguste les fit attaquer pour ce motif, et on en vint facilement à bout. Au dire de Denys le Periégète[2], on n'apercevait plus dans leur pays que des habitations vides d'hommes; toutefois on n'avait pas exterminé entièrement ce peuple nombreux. Il reparaît sur le même sol, où une nouvelle défaite vint les accabler sous le règne de Domitien, et les engagea à se retirer pour toujours vers le sud-est, dans le désert[3]. Désormais leur nom ne se montre pas sur la côte où Ptolémée inscrit les *Makakoutae* et les cavernes des *Lesaniki*, dont le nom s'écrit aussi *Laganiki*; c'étaient probablement autant de restes de l'ancienne population du pays. Quant aux *Nasamones*, le géopraphe grec en place les demeures au sud-est, dans l'intérieur de la *Marmarique* près des *Augiles* (*Augilae*), qui en font une subdivision[4], et dont le chef-lieu est *Augila* (τὰ

[1] Lucan., IX, v. 444.

[2] Dionys. Perieg., v. 208 et suiv., et les Scholies d'Eustathe.

[3] Eusebii, *chron. ol.* CCXVI, 2 : *Nasamones et Daci dimicantes adversus Romanos victi.* — Joseph. *de bello Jud.*, II, 16.

[4] Ptolem., *in Marmarica* : Ἐν τοῖς Αὐγίλαις καὶ ἐν τοῖς Νασαμῶσι τὰ Αὔγιλα υϐ'κη'.

Αὔγιλα). Cette place et les terres, qui en dépendaient appartenaient aux *Nasamones* dès l'âge d'Hérodote. L'été, ils laissaient leurs troupeaux brouter l'herbe dans le voisinage de la *grande Syrte*, et s'en allaient à *Augila* faire la récolte des dattes, que cette oasis produisait en grand nombre et de bonne qualité [1]. Le sol y était imprégné de sel, et il s'y trouvait de l'eau, qui attirait les hommes et les portait à défricher les terres. D'après Hérodote, l'oasis d'*Augila* était située sur la route des caravanes qui conduisait de l'Égypte à travers l'intérieur de la Libye, à dix journées de l'*Ammonium* (Siouah), et à la même distance du *pays des Garamantes* (Fezzan) [2]; celui-ci se trouvait à l'ouest d'*Augila*, l'*Ammonium* à l'est. L'intervalle entre la première place habitée du territoire des *Garamantes* et entre Augila, est évaluée par Pline [3] à douze jours de chemin, chiffre qui est plus exact que celui que porte Hérodote. Ce dernier observe que les *Nasamones* projettent ou accomplissent les actes les plus solennels de la vie sur les tombeaux de leurs pères; Méla [4] lui fait dire : que les *Augiles* ne reconnaissent pour dieux que les mânes de leurs ancêtres. On pourrait présumer avec bien plus d'apparence de raison, que le culte que ce peuple rendait aux dieux, était un emprunt fait aux prêtres d'Ammon, qui auraient apporté les premiers germes de la vie sociale et de la civilisation à cette branche des *Nasamones*. En effet, Pro-

[1] Herod., IV, 172.
[2] Herod., IV, 182.
[3] Pline, IV, 4 : *Garamantes ab Augylis dierum XII itinere distantes.*
[4] Mela, I, 8 : *Augilae manes tantum deos putant.*

cope [1], qui comprend le pays de ce peuple et le véritable *Ammonium* sous le nom de : *les deux Augila*, affirme que l'une et l'autre contrée avait possédé des temples païens et des prêtres pour les desservir, mais que Justinien changea les temples en églises, et porta les habitans à se faire chrétiens. Puis il évalue la distance d'*Augila* à *Borium* à quatre journées pour un homme robuste. S'il entend parler du *Borium* de la *Cyrénaïque* (c'est-à-dire du cap ou du bourg Tajouni), le chiffre qu'il donne ne serait pas assez élevé ; mais s'il a en vue le *Borium* de l'extrémité sud-est de la *grande Syrte* (c'est-à-dire Barga), on pourrait laisser passer ce chiffre. — *Augila* étant le seul point du désert qui soit habitable dans une enceinte d'un rayon assez long, les caravanes ne peuvent pas se passer de cette station où elles se reposent de leurs fatigues ; aussi le nom de cette oasis, et les établissemens qu'on y a créés pour recevoir les voyageurs, se sont maintenus. Les Arabes connaissent *Augila*, de même Léon l'Africain et Hornemann [2], qui a eu l'occasion d'y séjourner dans le cours de ses voyages. Ce dernier nous apprend que l'oasis renferme trois à quatre villes peu considérables ; il ne parle pas de ses bonnes dattes, mais les Arabes en font mention.

Les *Psylles* (Ψύλλοι) demeuraient à l'occident des *Nasamones*, et, par conséquent, du côté sud-ouest de la *grande Syrte*. Au rapport des Libyens [3] ils se fâché-

[1] Procop., *de aedif.*, VI, 1.

[2] Leo Africanus, trad. allemande de Lorsbach, p. 466. — Hornemann's Reise von Cairo nach Murzouck ; Weimar, 1802, p. 46 et suiv.

[3] Herod., IV, 73 : Λέγω δὲ ταῦτα τὰ λέγουσι Λίβυες. (« Je rapporte ce que les Libyens disent. »)

rent un jour contre le vent du sud (νότος), parce qu'il avait abîmé tous leurs puits, de sorte qu'ils n'avaient plus d'autre eau que celle de la *Syrte*. Ils résolurent donc d'entreprendre une expédition contre le Notos; celui-ci leur poussa des tourbillons de sable dans la figure et les extermina de cette façon; les *Nasamones* allèrent s'établir sur leurs terres. Il se pourrait bien que les *Psylles* eussent éprouvé de grands malheurs en faisant une excursion vers le midi; cependant nous les trouvons du temps des Romains dans leurs anciennes habitations, et on se racontait alors des choses singulières sur leur compte. Les uns prétendaient que les serpens ne pouvaient pas supporter l'odeur de leurs corps; les autres qu'ils possédaient le secret d'endormir ces animaux et d'en rendre le poison inefficace: ce qui n'est pas de toute impossibilité[1]. Pline prétend que les *Nasamones* ont anéanti les *Psylles* presqu'en entier; toutefois, Ptolémée dans sa description de la *Cyrénaïque* place les *Psylles* au sud-est de la *Syrte* près de la chaîne de montagne, dite *Velpa*, et la table de Peutinger en connaît, à ce qu'il paraît, sur les rives de la *Syrte* dans la contrée qu'ils avaient habitée anciennement. Effectivement, les *Sili* auxquels elle attribue deux villes de ce côté, ne peuvent guère passer pour un peuple différent des *Psylles*.

A l'ouest des *Psylles*, Hérodote[2] place les demeures des *Macae* au milieu des campagnes fertiles qui avoisinent le fleuve *Kinyps* (Ouadi Quam). Scylax étend leur territoire jusqu'aux côtes occidentales de la

[1] Pline, VII, 2.
[2] Herod., IV, 175.

grande Syrte, d'où ils mènent leurs troupeaux dans l'intérieur des terres à l'époque de la sécheresse causée par les grandes chaleurs d'été [1]. Ils servaient sous le nom *Makkaei* comme auxiliaires dans les armées carthaginoises [2].

Le vaste espace de terrain compris entre les possessions des *Macae* et la *petite Syrte*, est habité d'après Scylax par les *Lotophages*. Hérodote est du même avis, mais il n'entend parler que du pays qui est sur la côte; l'intérieur des terres, suivant ce qu'il en rapporte, est occupée par les *Gindanes*. Les rivages de la *petite Syrte* appartiennent, selon lui, aux *Machlyes*, aux *Auses* et à plusieurs autres petites peuplades dont nous avons déjà fait connaître les noms [3]. Ils nous intéressent d'autant moins qu'ils varient selon les temps, et que les subdivisions des tribus qui les portent ne se font point remarquer par quelque chose d'extraordinaire. Ptolémée cite les *Nigintini* (qui correspondent probablement aux *Gindani* d'Hérodote), les *Lotophages du Kinyps*, les *Samamykii*, demeurant sur la côte occidentale de la *grande Syrte* et les *Nykpii*, qui se trouvent à côté vers l'orient.

Au sud des *Nigintini*, on trouve dans Ptolémée les *Astacoures* sur les montagnes, qui traversent la partie sud de la *Tripolitaine*. Si ce nom correspond à celui d'*Austuriani*, il n'est pas sans avoir une certaine importance, vu que les petites peuplades qui incommodaient tant les villes de cette province pendant la durée des derniers siècles de l'empire, adoptaient toutes cette

[1] Scylax, p. 47.
[2] Polyb., III, 33.
[3] Voyez p. 178.

dénomination, depuis qu'elles s'étaient liguées contre les sujets des empereurs. Mais il se peut aussi que le nom vienne du mot latin *auster*. Orose écrit *Arzuges*; Synèse, *Ausuriani*[1]; quelquefois on comprend tout ce tas de petites tribus sous l'expression vague *Mauri* ou *Maurusii*, terme qui servait à désigner tous les habitans indigènes de la *Libye*[2].

(Mais voici les *Garamantes*, qui ont su se rendre bien plus intéressans. A en croire les Libyens de la côte, c'était un peuple fort timide, qui fuyait le commerce des autres hommes, et n'avait point d'armes pour se défendre[3]. A un autre endroit, Hérodote[4] raconte sur la foi des personnes qui avaient suivi les caravanes, que les *Garamantes* formaient la nation la plus puissante de l'intérieur de l'Afrique.)

(On ne peut expliquer cette contradiction qu'en regardant les *Garamantes* dont Hérodote parle au premier passage, comme une petite sous-division de ce peuple, que son éloignement des routes où passaient les caravanes, avait rendu timide et craintive. Hornemann fait des habitans actuels de la bourgade d'Ummesoger dans l'ancienne *Maréotide*, une description pareille à celle d'Hérodote. Léon l'Africain s'exprime dans des termes semblables sur plusieurs peuplades du Bornou, et Lyon en dit autant de la population de la ville de Terbou dans le Fezzan[5]. Quant au corps

[1] Oros., I, 2.—Synes. *catas.*, p. 302, *ep.* 57, *p.* 196.
[2] Plin., V, 2.—Procop. *de Aedif.*, VI, 5.
[3] Herod., IV, 174.
[4] Herod., IV, 183.
[5] Voyez Heeren, *Ideen ueber die Politik und den Handel der Alten*, IVe édition, 1826, t. II, partie I, p. 255 (en allemand).

de la nation il demeura dans ce dernier pays entre les Djebel Assouda ou montagnes noires et le mont Eyre du temps d'Hérodote, et lorsque les Romains s'emparaient, vers l'an 69 de Jésus-Christ, de *Garama*, Gherma, capitale des *Garamantes*. Là ils montaient des chars à quatre roues, armés ou non de faulx, pour aller faire des razzias dans les oasis de Tibesti et de Tibbo-Borgou chez les habitans noirs de ces deux contrées. Ceux-ci demeuraient dans des cavernes pratiquées dans les montagnes, se nourrissant de serpens, de lézards et d'autres reptiles [1]. Le désir d'échapper aux poursuites des *Garamantes* qui venaient les emmener pour les vendre aux marchands étrangers, les avaient rendus si habiles à la course, qu'ils passaient pour les plus forts coureurs du monde. On disait de leur langage qu'il ressemblait au gazouillement des chauve-souris, probablement parce qu'ils prodiguaient trop les s, les ç, les z et d'autres consonnes sifflantes. Aujourd'hui, les habitans d'Audjélah disent encore de ceux du Tibesti qu'ils gringottaient comme les oiseaux quand ils parlaient, et un Arabe de la Maroque fit la même remarque sur la langue des Fellatah, qu'il comparait pour cette raison à celle des Anglais [2]. Les femmes étaient en commun chez les *Garamantes* [3], et ils cultivaient la terre en mettant du sel dans les sables qui la recouvraient. C'est chez ce peuple singulier qu'on trouvait des bœufs dont les cornes étaient tournées en avant et en bas, de manière à ce que les animaux, quand ils broutaient l'herbe, fussent obligés de marcher à re-

[1] Hérod., IV, 183.
[2] Jackson account of Marocco, p. 308.—Hornemann, p. 145.
[3] Plin., V, 8.

culons. Aristote [1] observe en parlant des vers de l'Odyssée où Ménélas dit à Télémaque que les agneaux venaient au monde avec des cornes dans la Libye, que le fait était vrai pour ce pays, à l'égard de toutes les bêtes à cornes. Il serait donc possible que les *Garamantes* fussent parvenus, par des moyens artificiels, à faire pousser en avant les cornes de leurs bœufs. Gau, dans ses monumens de la Nubie [2], a dessiné d'après les peintures murales de Calabché, deux taureaux ayant chacun une corne repliée tout-à-fait, en arrière et l'autre penchée en avant.)

(Quelque temps avant l'assassinat de César, Cornélius Balbus, général romain, parcourut à la tête d'une armée victorieuse, tout le pays des *Garamantes* et plusieurs contrées voisines. Le premier pays que Pline le naturaliste nous fasse connaître dans son récit des exploits du général romain, commence à l'ouest aux environs de *Cydamus*, Gadamès, près d'*Alele*, aujourd'hui Tanet-Mellulen ou la station Mellulen dans le district habité selon Ptolémée par les *Eleones* [3], et finit

[1] Arist., *hist. animalium*, XI, 28; Homer.; *Odyss.*, IV., 84.
[2] Planche XV.
[3] En —44; voyez Pline, V, 5. On lit dans les fastes capitolins : l'an de Rome 734 (c'est-à-dire 19 ans avant Jésus-Christ), *L. Cornelius Balbus*, *P.* (*ublii*), *F.* (*ilius*), *triumphum pro consule duxit ex Africa sexto calendas Aprilis.* Freinsheim, dans ses supplémens de Tite-Live, (livre CXXXVI, 35), a conclu de ce passage des fastes que l'expédition de Cornélius Balbus a eu lieu en —19; son sentiment a été adopté sans examen par tous les historiens modernes de Rome; je ferai voir dans mon histoire inédite des Colonies Étrangères de l'Abyssinie et du Sennâr, qu'il repose sur une erreur matérielle et qu'il n'y a point de connexité entre le triomphe du proconsul Balbus, dont les fastes entendent parler, et celui dont on honorait un général de Jules César pour les victoires qu'il avait remportées sur les *Gara-*

à l'orient à *Cillaba*, aujourd'hui Zala, ville située dans une vallée fertile, à moitié chemin d'Audjélah à Murzouck. Hérodote connaît également cette vallée fertile que Hornemann a traversée en laissant Zala au nord. L'historien grec la place à l'entrée du pays des *Garamantes* et à dix journées de marche d'*Augila*, ce qui s'accorde parfaitement avec les indications fournies par les géographes arabes du moyen-âge. Au nord, la *Phazanie* était séparée du littoral par une chaîne continue de coteaux, que Pline appelle *Gyrus* (*mons Gyri*) et dont il vante les pierres gemmes. C'est le dos montueux de Goriano, qui abonde en jaspes rubannés, en onyx, en cornalines et en agathes [2]. Le plus haut pic de cette rangée basaltique de collines est situé au midi du nouveau Tripoli, l'ancienne *Oea*, entre cette ville et celle de Misselat, à laquelle le naturaliste romain donne le nom de *Maxala*. On l'appelle maintenant Ghelat, il a six cents pieds de haut sur un mille anglais de large; son sommet est en table rase, les flancs sont très escarpés et la base se compose d'un tuf calcaire formé de coquillages, parmi lesquels on reconnaît l'huître et la moule dans un parfait état de conservation. Pline désigne l'endroit où l'on franchissait ce monticule par le nom *praeter caput saxi*, et le place à quatre jours de marche au sud d'*Oea*, nouveau Tripoli, ce qui s'accorde fort bien avec l'évaluation que

mantes. L'espace me manque pour prouver mon assertion dans cette note.

[1] Ptolem., *Geogr.*, IV, 3.

[2] Edrisi, p. 504; — Hornemann, p. 35; — Proceedings, p. 197. (*édition in-4o*.)

[3] Denham, Clapperton et Oudney : *Voyages et Découvertes dans le nord de l'Afrique*, (traduction française), 1826, t. I, p. 12.

les voyageurs anglais Denham et Oudney ont fait de cette distance. L'image du mont Ghelat, *caput saxi*, ne figurait pas parmi les trophées de Cornélius Balbus, attendu qu'il ne fut franchi par les Romains que vers 69 de Jésus-Christ, lorsqu'ils se portaient d'*Oea* sur *Garama*, ancienne capitale du Fezzan, *Garamantia*, par le plus court chemin en passant à *Maxala*, Misselat, *Debris*, Om-el-Abid et *Pege*, Ouinega[1].)

(La terre de *Phazanie* est hérissée, au midi, d'une longue suite de coteaux, qu'on appelait le *mons ater* ou le mont noir, parceque, dit le naturaliste romain, elle se compose de pierres de roche, ou noires de leur nature, ou brûlées par l'ardente réverbération des rayons solaires. Le nom actuel de cette chaîne de monticules est Djebel Assouda; il a en arabe la même signification que l'expression latine *mons ater*. Le Djebel Assouda s'étend depuis le méridien de Gadamès, *Cydamus*, jusqu'à celui de Zala, *Cillaba*, où il aboutit à l'Haroudje noir, dont la configuration est en tout pareille à celle de l'autre monceau de collines. Ces dernières sont en haut d'un noir brillant, semblable à la mine de plomb; plus bas cette couleur se change en brun mêlé de jaune, qui se montre quelquefois comme des marbrures sur le noir. Les couches inférieures sont d'un calcaire jaunâtre et remplies de débris marins. Les pics les plus élevés de ce dos montueux n'ont pas plus de six cents pieds de haut; ils ont les sommets en table rase ou de forme conique.)

(Le *mons ater*, Djebel Assouda, se tient partout à une distance d'environ un degré de la crête principale du

[1] Plin., V, 5; Tacit., *histor.* IV, 50.

mont *Gyrus*, Goriano; c'est entre ces deux lignes parallèles de coteaux continus qu'est confinée la *Phazanie* de Pline[1]; son nom ne reparaît plus dans la géographie des Grecs et des Romains, bien qu'il ait donné l'origine à celui de Fezzan, sous lequel nous comprenons non-seulement la *Phazanie* de Pline, appelée Vadan par les auteurs arabes du moyen-âge[2], mais aussi les terres auxquelles ceux-ci ont réservé l'ancienne dénomination classique, qu'ils articulent Fazan pour l'appliquer dans cette forme à la partie du Fezzan bordée au nord et au nord-est par le Djebel Assouda et par le Haroudje noir, et au sud et à l'ouest par les monts Eyre et Agrou, appelés les premiers *Girgiris* par Ptolémée[3] et les seconds *Niger* par Pline. Le *territoire proprement dit des Garamantes* répond, suivant l'auteur romain, au Fezzan des Arabes. Il y marque d'abord *Garama*, capitale du pays; le voyageur anglais Oudney[4] en a trouvé les ruines, parmi lesquelles il y en a plusieurs de construction romaine, à quatre journées au nord-ouest de Murzouck, capitale actuelle du Fezzan, au milieu de champs plantés de dattiers comme du temps d'Hérodote. Le nom de cette ville, que Pline qualifie d'illustre, *clarissimum*, a survécu à son ancienne splendeur sous la forme de Gherma. Les autres positions mentionnées par Pline comme appartenant au pays des *Garamantes*, sont *Matelgae* et *Discera* situées l'une et l'autre sur la route de Sockna à

[1] A moins de ne porter en ligne de compte la géographie apocryphe d'Agathemer, II, 5, où l'on trouve ce nom.
[2] Edrisi, p. 156.
[3] Ptolem., *geographia*, IV, 6.
[4] Denham, *l. c.* p. 59-64.

Murzouck, et portant celle-là le nom moderne de Zeighan et celle-ci la dénomination de Ouadi — Imzerat. Au lieu de *Matelgae*, on lit *Telgae* et *Talgae* dans plusieurs manuscrits : c'est la *Durga* de Ptolémée qu'il a placée au nord-est de *Garama*, ce qui est exact. Au nord-ouest de cette cité principale des *Garamantes*, le naturaliste romain signale d'abord l'existence de la ville de *Pege*, appelée Ouinega par Oudney, puis celle de *Debris*, célèbre par sa fontaine, dont les eaux chauffent comme celles de la fontaine du soleil de l'*Ammonium* de midi à minuit, et se refroidissent depuis le milieu de la nuit jusqu'à celui de la journée. Priscien [1] parle aussi de *Debris* et de sa fontaine miraculeuse; il les met dans le voisinage de *Garama*, et c'est au nord-ouest de cette ville que Ptolémée [2] place un endroit du nom *Bedir* (Βέδειρον). Oudney a découvert dans cette localité des habitations d'hommes, taillées dans les rochers; comme ce sont les seules maisons de cette espèce qu'on rencontre dans tout le Fezzan, au rapport du voyageur anglais, comme Pline dans le cent sixième chapitre du second livre de son histoire naturelle, rapporte que la fontaine de *Debris*, nommée aussi *la fontaine du Soleil*, *fons Solis*, se trouve dans un pays de *Troglodytes*, c'est-à-dire d'hommes qui demeurent dans des cavernes et dans des maisons taillées dans les montagnes : je pense que l'emplacement de l'ancienne *Debris* correspond à celui d'Om-el-Abid, situé tout près de ces grottes délaissées dont les hommes du pays ne connaissent plus la destination ni l'utilité.)

[1] Priscian., *periegesis*, p. 369.
[2] Ptolem., IV, 6.
[3] Denham, *l. c.* p. 82.

(Le petit torrent qui baigne selon Edrisi (p. 237), les murs de Gherma, l'ancienne *Garama*, porte dans Pline le nom de *Nathabur ;* Ptolémée qui l'appelle *Kiniphos* en a grossi singulièrement le cours ; il le fait descendre du mont *Girgiris*, Eyre, sous le parallèle de 21° par deux bras, dont les sources sont éloignées l'une de l'autre de 5° = 60 milles géographiques et qui se réunissent sous le 42° degré de longitude est du méridien de Fer et sous 25° de latitude nord. A un degré et demi au nord du point de jonction de ces deux bras du fleuve du Fezzan, le géographe grec place la source d'une rivière à laquelle il donne le même nom qu'à l'autre fleuve. Comme Ptolémée ne dit pas ce que deviennent les deux bras du *Kiniphos* qui arrosent le Fezzan, après leur réunion sous le méridien de 42°, on doit croire qu'il présume qu'ils s'y perdent sous terre pour ressortir par les flancs du mont *Zouchabari* où ils formeraient, selon lui, la source de la rivière que nous appelons Ouadi Quâm, et qui se jette dans la Méditerranée à l'est de Lebida, *Leptis magna*. Hérodote connaît déjà ce torrent ; il le nomme *Cinyps* et le fait descendre des *hauteurs dites des Graces*, lesquelles par conséquent correspondent au *mont Zouchabari* de Ptolémée, de même que le *Cinyps* de cet historien et le *Kinnyphos* du géographe grec sont deux noms diversement orthographiés du torrent dont nous venons d'indiquer l'embouchure.)

(Autour des deux bras qu'il attribue au *Kiniphos* du Fezzan, Ptolémée groupe les villes de *Gelanos*, *Vanios*, *Bouta*, *Bediron*, *Garama*, *Sabae*, *Durga* et *Billa ;* parmi lesquelles *Garama* est la moderne Gherma. *Bediron* porte dans Pline et dans Priscien le nom de *Debris*, et

occupe l'emplacement du bourg actuel d'Om-el-Abid, situé au nord-ouest de Gherma sur la route qui mène de cette place à Ghraat. *Durga* paraît désigner la même localité que *Matelgae* ou *Talgae* dans Pline; c'est la ville de Zeighan, à moitié chemin entre Murzouck et Sockna. D'Anville prend *Sabae* pour la Tosava d'Edrisi (p. 137), à l'est du Murzouck, non loin d'un ruisseau profond, dont le lit coïncide avec celui du bras oriental du *Kiniphos* de Ptolémée. Le *Vanios* ou *Banios* de cet auteur paraît être le *Boin* de Pline, au nord de *Bediron*; *Billa* figure chez le naturaliste romain sous la dénomination de *Balla* ou *Balsa* au nord-est de *Sabae*; *Gelanos*, au nord-ouest de *Garama*, porte dans Pline le nom de *Galla*. La ville de *Bouta* ne se trouve que dans la géographie de Ptolémée.)

(Pline dans son récit des exploits de Balbus assigne encore au *pays des Garamantes* les villes de *Tapsagum* et de *Nannagi* ou Damagi. La position en est incertaine; peut-être celle-ci occupe-t-elle l'emplacement de la moderne Traghan et la première celui de Sana.)

(En dehors des limites du *territoire des Garamantes*, dont nous avons décrit ci-dessus les frontières et qui correspond au Fazan des géographes arabes du moyen-âge, Pline connaît à l'orient et au midi l'oasis de Febabo sous le nom de *Bubejum;* celle de Tibestî sous la dénomination de *Tabidium* et le Tibbo-Borgou sous celle de *Baracum*. L'oasis de Bilma est appelée *Niteris* du mot latin *nitrum*, le nitre, à cause de la quantité d'alun et de sel-gemme qu'on y trouve et qui en constitue de nos jours, comme du temps d'Édrisi, la grande importance commerciale [1]. Le nom *Negligemela*, qui vient

[1] Edrisi dans les : *annals of oriental litterature ;* London, 1820, t.

après, me paraît être d'origine carthaginoise; il vient, je présume, des mots hébreux nahhal-melehh et signifie *la vallée du sel.* Edrisi place dans la partie septentrionale du pays de Bilma une ville portant le nom d'Ankelas et située sur les bords d'une rivière qui est à sec une grande partie de l'année, et descend d'une montagne où il y a des mines abondantes d'alun de qualité supérieure. Le sel-gemme se trouve en grande quantité dans la même localité, où je placerais volontiers la *Negligemela*, dont l'image ornait le triomphe de Balbus.)

(A l'ouest du *pays des Garamantes* ce général romain a visité, outre les monts *Niger*, que nous appelons maintenant Agrou et dont il a déjà été question, les rives du fleuve *Dasibar*, dont le cours correspond à celui du torrent Azawan de nos cartes, et que je suis assez disposé à regarder comme identique avec le fleuve *Bagradas* de Ptolémée, par la raison que le géographe grec fait venir cette rivière du versant septentrional de la chaîne *Usargala*, et que de l'autre côté il en descend un bras du *Niger* qui coule, d'après cet auteur et d'après Pline, du sud-est vers le nord-ouest [1]. Parmi les villes que le géographe met sur les bords de son *Bagradas*, plusieurs portent des noms semblables à ceux que le naturaliste romain connaît dans le voisinage des rives du torrent *Dasibar*. Telles sont celles de *Thabudis* et de *Kapsa*, appelées par Pline *Thube* et

I, p. 500 à 502, et dans l'édition française de M. Jaubert, t. I, p. 117. — Heeren, *Ideen*, *etc.*, *éd.* IV, 1826, t. II, *partie* I, p. 243.

[1] V. mes notes sur l'Afrique de Pline, dans l'édition latine-française de cet auteur par M. Ajasson de Grandsagne, t. II, in-8°., p. 186. (collection Panckoucke).

Rapsa. Le *Nitibrum* du naturaliste romain était probablement le chef-lieu des *Nothabres*, grande tribu libyque, qui demeurait selon Orose [1] au sud de la *Tripolitaine* entre les *Gétules du lac de Triton* (Chibka el Loudeah) et les *Garamantes*. Les *Natembes* de Ptolémée, au nord des monts *Usargala*, paraissent être une sous-division des *Nothabres*. Plus à l'ouest, le géographe grec cite les *Nykbii* comme des voisins des *Eleones*, qui demeuraient aux environs de l'*Alele* de Pline, appelée aujourd'hui Tanet Melloulen ou la station de Melloulen [2]. Le naturaliste romain place dans la même localité la ville d'*Enipi*, qui faisait à coup sûr partie des terres occupées par les *Nycpii*. La *Phazanie* de Pline est habitée d'après Ptolémée [3] par les *Samamykii*, qui se sont établis également à *Cydamus* (Gadamès) après en avoir chassé les habitans primitifs, auxquels Hérodote donne le nom de *Gindani* et Ptolémée celui de *Nigintini* [4]. Voilà pourquoi le nom de cette ville célèbre, qui joue un rôle si important dans l'Histoire de la soumission du Fezzan et du pays des Tibbos par les Arabes [5], ne se retrouve plus depuis le siècle de Pline chez les auteurs de l'antiquité avant celui de Procope, lorsque les habitans de *Cydamus*, après la destruction de l'empire Vandale par Bélisaire, embrassèrent vers 530 la religion chrétienne. C'est chez ces *Samamykii*

[1] Orosius, I, p. 381, (dans : *Bibliotheca maxima patrum; Lugduni*, *apud Anissonios*, t. VII.)

[2] V. ci-dessus p. 198, et Ptolémée, IV, 3.

[3] Ptol. IV, 5. comparez IV, 6.

[4] Ci-dessus, p. 196.

[5] Abu-Obaid, p. 23, raconte qu'Okba-ben-Nafi, lorsqu'il entreprit, vers le milieu du premier siècle de l'Hégire, la conquête de ces contrées, marcha d'abord avec ses troupes de Caïrouan (*Vicus Augusti*)

de Ptolémée, qu'on doit chercher la ville de *Zizama*, dont l'image rehaussait l'éclat du triomphe de Balbus[1].)

(La sous-division des *Garamantes* qu'Hérodote nous présente comme étant dénuée de toute arme défensive, porte dans Méla le nom de *Gamphasantes*[2]. Elle demeurait donc dans la *Phazanie* de Pline, dont le point central est occupé maintenant par la ville de Mezda, située tout droit au midi de l'embouchure du Ouadi Quâm ou du *Cinyps* d'Hérodote, dont les rives avaient été habitées jadis par les *Psylli*, qu'un vent du midi avait ensevelis sous les sables, et au sud desquels l'historien grec marque les habitations de ses timides *Garamantes*. La route qui conduisait soit d'*Oea* (nouveau Tripoli), soit de *Leptis magna* (Lebida) par leur pays à *Garama* (Gherma), ne se monte qu'à vingt jours et a été découverte par les Romains sous le règne de Vespasien[3]. L'ancienne route passait par Sokna; on en évaluait la longueur à trente jours de marche[4], et c'est de cette route, à laquelle les relations les plus récentes des voyageurs contemporains assignent le même nombre de journées[5], qu'Hérodote entend parler, quand il dit qu'on est trente jours en route pour arriver par le chemin le plus court des terres des *Ga-*

sur *Gadamès* (*Cydamus*). Delà il entra dans le Fezzan (*Garamantia*) et dans le Kavar (*Niteris*, aujourd'hui Bilma), par la route qu'avait suivie Cornelius Balbus, vers — 45, pour s'en retourner en traversant le Vadan (*Phazania*) de l'orient au couchant, comme le général romain l'a fait également selon toute apparence.

[1] Procop. *de Aedif.*, IV, 5.

[2] Pomponius Mela, I, 8.

[3] Ci-dessus p. 199-200, et Ptolémée, I, 10.

[4] Ptolem., *l. cit.*

[5] Voyez les autorités citées par Heeren, *Idem*, etc., éd. IV, 1826, *t. II*, *partie I*, *p.* 254 *et suivantes*.

ramantes à celles des *Lotophages*. Effectivement, les demeures de ces derniers s'étendent d'après cet écrivain, des bords de *la petite Syrte* jusqu'aux environs de Tripoli, où les Romains construisirent plus tard la ville d'*Oea*; d'un autre côté, la supposition qu'Hérodote désigne par ces mots la localité qu'il avait dit être distante d'*Augila* de dix journées, n'est guère admissible, vu que Zala ou l'ancienne *Cillaba*, qui correspond à cette dernière localité [1], n'est éloignée de Tripoli que de vingt jours.)

(A dix jours de *Garama* ou Gherma, chef-lieu du pays des *Garamantes*, Hérodote dans la route des caravanes qu'il décrit dans les chapitres CLXXXI-CLXXXV du quatrième livre, place les demeures des *Atarantes*. Les individus n'ont pas de noms chez ce peuple singulier qui maudissait le soleil, quand il passait à midi au dessus de son territoire, parce que ses chaleurs brûlantes abîmaient les hommes, leurs troupeaux et leurs champs. Nicolas de Damas, auteur grec du 1er siècle avant Jésus-Christ, ajoute à ces détails un trait nouveau, et qui démontre d'une manière incontestable que les *Atarantes* doivent avoir demeuré en dehors du Fezzan ou *du pays des Garamantes proprement dit*, et que leurs usages et coutumes différaient de ceux de toutes les tribus de la Libye, que nous avons passées en revue dans les lignes qui précèdent. En effet Nicolas [2] nous apprend que la pudicité était en grand honneur chez

[1] Voyez ci-dessus p. 199.

[2] Nicolaus Damascenus dans : Polybii, Diodori Siculi, Nicolai Damasceni, etc., *excerpta ex collectaneis* Constantini Porphyrogenetae de *virtutibus et vitiis*; gr. et lat. edidit Henr. Valesius, Parisiis, 1634, in-4°., p. 521.

les *Atarantes*, et que les jeunes filles étaient d'autant plus estimées qu'elles avaient conservé plus long-temps la virginité. Nous avons rencontré d'autre part un grand déréglement de mœurs sur le chapitre de l'amour et sur le compte des femmes chez les *Garamantes*, chez les *Nasamones*, chez les *Adyrmachides*, etc.)

(Mais où chercherons nous les demeures des *Atarantes?* Faut-il faire tourner brusquement de *Garama* vers le sud, pour le prolonger jusqu'au Bornou, le tracé de la route décrite par Hérodote, qui de *Thèbes* s'était dirigé vers l'ouest en traversant la *grande* et la *petite Oasis*, *celle de Jupiter Ammon*, *Augila* et *Cillaba* ou Zala? Ou bien doit-on lui laisser son ancienne direction et la continuer de Gherma ou *Garama* jusqu'aux montagnes qui bordent au midi le Zab et le pays des Beni-Mozab? La seconde opinion s'accorde le mieux avec le sentiment d'Hérodote, et c'est pour cela que M. Walkenaer l'a adoptée. Rennel et Heeren sont d'avis que les *Atarantes* demeuraient aux environs de Tegerri, ville située au sud de Murzouck, sur la frontière méridionale du Fezzan, et les *Atlantes* qui viennent après sur les montagnes élevées de l'oasis de Bilma, d'où les caravanes se seraient rendues au Bornou et dans le Soudan, par des contrées sur lesquelles Hérodote n'a point obtenu de renseignemens. Le but qu'elles se proposaient en entreprenant ce voyage consistait à exporter de la poudre d'or et des esclaves noirs de ces régions lointaines. Pline va nous aider à résoudre la question.)

(A dix jours de marche des habitations des *Atarantes*, l'historien grec indique celles des *Atlantes*, situées au pied d'une montagne coupée à pic et d'une éléva-

tion si prodigieuse qu'elle passe pour être le suppôt du ciel chez les hommes du pays. Ceux-ci ne mangent point de viande et ne font jamais de rêves. Plus à l'ouest on rencontre au milieu du désert des mines de sel gemme, d'où l'on retire des morceaux assez solides pour être employés en guise de pierres à la construction de bâtimens. Pline [1] appelle *Hammanientes* la peuplade libyenne chez laquelle on trouvait ces maisons faites de sel. Elle demeure, selon lui, au milieu d'une plaine recouverte entièrement de sables, au-dessous desquels on trouve des sources à deux coudées de profondeur, attendu que les eaux de la *Mauritanie* viennent séjourner chez eux sous la superficie du sol. Pour se rendre dans cette contrée des bords de la *grande Syrte* on est onze jours en route, pendant lesquels on traverse la *Phazanie* (Vadan), en marchant toujours vers le couchant. Sept autres jours nous mènent au pays des *Troglodytes* qui habitent à l'extrémité sud-ouest du globe et avec lesquels on ne fait d'autre commerce que celui de la pierre précieuse qu'on nomme escarboucle, *carbunculus*.)

(Il appert de ce qui précède que les marchands qui se rendaient d'après Hérodote de *Thèbes* à *Garama*, et de là chez les *Atarantes* et chez les *Atlantes*, et dans le pays aride des *Hammanientes*, n'avaient pas le dessein que Heeren leur prête d'aller chercher de l'or et des esclaves noirs au Bornou et dans le pays des nègres; ils voulaient acheter des pierres gemmes regardées par les anciens comme précieuses pour leur beauté ou à cause des vertus miraculeuses qu'on leur attribuait chez les tribus libyennes qui habitaient sur le versant

[1] Plin., V, 5.

des monts Goriano (*Gyri*); du Djebel Assouda (*mons ater*) aux pieds des chaînes d'Eyre et d'Agrou (*Girgiris* et *Niger* ou *Usargala*), et plus au nord-ouest auprès des ramifications du grand Atlas qui séparent le plateau des Beni-Mozab, le Zab et les environs de Gadamès (*Cydamus*) du désert de Sahara. Cette assertion est confirmée par Strabon[1], qui place les localités où l'on trouvait les plus estimées de ces pierres, les escarboucles et les rubis tirant sur le jaune (Καρχηδονίους καὶ λυχνίτας), à un endroit au centre des terres occupées par les *Gétules*, et à un autre sur les confins de leur pays et de celui des *Garamantes*, qui sont situés d'après ce géographe sous le méridien de *Tacape* (Cabès), et au sud des monts Nofusa, qu'Edrisi regarde comme la partie du grand Atlas qui s'avance le plus vers le sud-est. En suivant ces indications, on est porté à placer la demeure des *Atarantes* à dix journées au nord-ouest de *Garama* sur les bords du torrent Azawan, appelé *Dasibar* par Pline et *Bagradas* par Ptolémée; celle des *Atlantes* à l'ouest de *Cydamus* ou Gadamès, au pied du mont *Usaleton* d'où jaillissent d'après cet auteur grec les sources du fleuve *Triton*; et les mines de sel des *Hammanientes* dans les plages sablonneuses qu'on trouve sur la route de l'oasis d'Agabli au pays des Beni-Mozab. Mais ici se présente une grande difficulté, c'est que les douze jours de distance que Pline compte en-

[1] Strab., XVII, p. 571 et 574. Cf. p. 570. Pline, XXXVII, 5 ou 7, divise les escarboucles en *Indiens* (*Indici*) et en *Garamantiques* (*Garamantici*). Ces derniers portent aussi le nom de Carchedonii, puisqu'on les exportait de *Carchédon*, nom grec de *Carthage*, pour les pays de l'Europe et de l'Asie, situés sur le bassin de la Méditerranée, (Cf. Theophrast., *de lapidibus, edit.* Meursii, p. 393.)

tre le siége des *Hammanientes* et l'angle sud-ouest *de la grande Syrte*, où demeurent selon lui les *Macae*, que Scylax y place également, ne nous mènent pas au delà des rives de l'Azawan que nous venons d'assigner pour demeure aux *Atarantes* d'Hérodote; pour la lever il faut présumer que Pline, qui ne parle pas de ce dernier peuple et qui les confond avec les *Atlantes*[1] de l'historien grec, a cru devoir réduire de nouveau d'un tiers le chiffre de trente jours auquel Hérodote évalue l'éloignement de *Garama* aux mines de sel des *Hammanientes*, parce qu'on lui avait dit que la distance entre *Augylae* qu'il place à douze jours à l'est des frontières orientales du territoire des *Garamantes*, et entre *Leptis Magna*, était égale à celle qu'il y a entre cette oasis et l'*Ethiopie occidentale*. Or, d'*Augylae* à *Leptis* on comptait trente jours en passant par Zala, l'ancienne *Cyllaba;* donc Pline s'est imaginé qu'on pouvait arriver en autant de jours d'Audjélah à l'extrémité sud-ouest de l'Afrique, où demeuraient les *Troglodytes* chez lesquels on se rendait du pays qui s'étend entre les deux *Syrtes*, pour leur acheter des escarboucles. Strabon[2], qui place comme Pline l'extrémité sud-est de l'Afrique aux environs du cap Guardafui sous le parallèle de 12° de latitude nord, d'où la côte du continent de cette troisième partie du monde ancien irait rejoindre le cap Spartel sur le détroit de Gibraltar, ne met que neuf jours d'intervalle entre les frontières

[1] Pline; V, 8.

[2] Strab., XVII, p. 574: Τοὺς δὲ Γαράμαντας ἀπὸ τῶν Αἰθιόπων καὶ τῶν παρωκεανίτων ἀφεστάναι φασὶν ἡμερῶν ἐννέα ἢ καὶ δέκα. On dit que les *Garamantes* demeurent à neuf ou dix jours de marche des *Ethiopiens, riverains de l'Océan.* » La particule καὶ qu'on trouve après Αἰθιόπων est ici explicative comme l'expression conjonctive *et quidem* des latins. On

méridionales du pays des *Garamantes* et le territoire des *Ethiopiens*, qui demeurent sur les bords de cette mer imaginaire, qui sépare la Libye de l'équateur.)

(L'assassinat de César fit bien vite oublier les exploits de Cornélius Balbus à Rome et chez les *Garamantes*. Vers l'an 6 de Jésus-Christ nous les voyons combattre dans les rangs des tribus libyennes de la *Numidie*, de la *Tripolitaine* et de la *Marmarique*, qui venaient de se soulever en masse contre la puissance des Romains[1].

ne peut pas lui donner une acception copulative dans ce passage, puisqu'autrement le sens en serait qu'on met neuf ou dix jours pour arriver du *pays des Garamantes* chez les *Ethiopiens*; dans l'*île de Méroë* d'un côté, et chez les riverains de l'Océan de l'autre côté; ce qui s'accorderait mal avec le sentiment de Strabon, que le territoire des *Garamantes* commence vers l'orient à quinze jours de distance de l'*Oasis de Jupiter Ammon*, attendu que celle-ci a de cinq à six degrés de longitude de moins que l'*île de Méroé*, sans parler de la grande différence qu'il y a entre les latitudes de ces deux contrées. On aurait mauvaise grâce de porter cette dernière en ligne de compte; car Strabon ne nous fait pas connaître en termes précis ou appréciables, où le *pays des Garamantes* finit dans la partie sud du globe.

[1] Florus, IV, 12: *Sub meridiano tumultuatum magis quam bellatum est. Musulanios atque Gaetulos, accolas Syrtium, Cosso duce compescuit* (*Sc. Augustus*); *unde illi Gaetulici nomen. Latius victoria patet. Marmaridas atque Garamantas Curinio subigendos dedit. Potuit et ille redire Marmaricus sed moderatior in æstimandâ victoriâ fuit.* (*Cf.* Vellejus Paterculus, II, p. 112, *edit.* Iusti Lipsii, *Lugd. Bat.* 1592, in-12, et Orosius, VI, 21)—Dion (LV, 28, *ad ann. Romae*, 759 = + 6), nous présente ce soulèvement général des peuples indigènes du nord de l'Afrique contre la domination romaine, comme bien plus grave que ne le fait Florus, que nous voyons le qualifier de simple échauffourée. On voit figurer en première ligne dans le cours de ces événemens ces mêmes *Musulans*, qui sous Tibère résistèrent pendant sept ans (de + 16 à + 23) avec succès aux armes des Romains. Le résultat le plus important que cette première tentative des habitans indigènes du nord de l'Afrique de s'affranchir du joug romain ait eu pour l'histoire ancienne de cette partie du vieux continent, consiste en ce qu'il engagea les *Nasamones* de quitter leurs

Sous le régne de Tibère ils prennent une part active à la révolte de Tacfarinas, chef de *Musulans*, contre l'empire [1]; toutefois les *Garamantes*, après la chûte de ce chef des insurgés, ayant envoyé des ambassadeurs à Rome pour y donner satisfaction au peuple, on feignit d'ignorer leurs torts, attendu que c'était un spectacle bien rare que de voir des envoyés de cette nation venir dans la capitale de l'empire pour y négocier la paix avec les maîtres du monde. Les troubles domestiques qui forcèrent Néron de se suicider et qui finirent par l'avènement de Vespasien, avaient fortement agité tout le nord de l'Afrique; ils ramenèrent aussi les *Garamantes* sur la scène. L'an 69 de Jésus-Christ nous les voyons prendre parti à main armée pour les habitans d'*Oea*, nouveau Tripoli, contre ceux de *Leptis Magna* (Lebida), qui disputaient aux premiers la possession de certaines portions du terroir de leur cité [2]. Cette intervention des *Garamantes* dans les dissensions domestiques de deux grandes villes de l'empire, devait cette fois leur coûter cher. Avant de se mettre en campagne contre les *Garamantes*, on fit à Rome des recherches minutieuses dans les fastes consulaires et autres documens historiques appartenant soit à l'état, soit à des particuliers, sur les relations passées de cette na-

anciennes demeures sur les rives de la *grande Syrte*, et d'aller s'établir du côté d'*Augila* dans les monts Gerdobah, où *Magros* devint la résidence de leurs chefs héréditaires; ce qui ne laissa pas d'exercer bientôt une grande influence sur les efforts que firent les Romains d'assujétir à leur puissance tous les pays situés entre le lac Tsad et les frontières sud-ouest de l'Abyssinie. (*Comparez* Denys le Périégète, v. 208 et les Scholies d'Eustathe avec Ptolémée, IV, 5 et I, 8-10.)

[1] Tacit., *annal*, II, 52; III, 74; IV, 23 et 26.

[2] Tacit., *hist.* IV, 50; Plin., V, 5.

tion barbare avec les Romains. Quelque étonné qu'on fût d'apprendre de cette manière qu'il y avait déjà plus de cent treize ans révolus que Cornélius Balbus avait parcouru presqu'en entier le pays des *Garamantes* à la tête d'une armée victorieuse, on ne se fit pas faute de mettre à profit les expériences du général de César. Au lieu de déboucher comme lui par *Cydamus* (Gadamès), ce qui aurait pu mettre les *Garamantes* à même de rendre de nouveau inaccessible aux troupes romaines les chemins qui conduisaient à *Garama*, leur principale ville; on choisit pour pénétrer dans le cœur de leur pays la route que Balbus avait prise pour en sortir, en traversant la *Phazanie*, Vadan, et en franchissant les monts *Gyri*, Goriano, du côté de *Maxala*, Misselat. L'armée expéditionaire que Valerius Festus, commandant de la légion d'Afrique, commandait en personne, marcha en conséquence d'*Oea*, nouveau Tripoli, tout droit sur *Maxala*, qu'elle atteignit après avoir franchi le *caput saxi* ou mont Ghelat. Nous savons déjà que c'est le pic le plus élevé du dos montueux de *Gyrus* ou Goriano, et qu'il n'est éloigné que de quatre jours d'*Oea* ou du nouveau Tripoli. La vaste plaine qui se trouvait au midi, était habitée par un peuple timide et peu aguerri, les *Gamphasantes* dont le nom, s'il n'est pas l'abréviation des mots *Garamantes-Phazantes* ou *Garamantes* de la *Phazanie*, est l'expression carthaginoise *Gam-Phazan* ou *Am-Phazan* des mots latins *gens Phazaniorum*, dont Pline se sert pour désigner cette peuplade craintive, qui passait pour être dénuée de toute arme défensive. On parcourut le territoire de cette tribu libyenne, depuis *Maxala* ou Misselat jusqu'à Meada, pour se porter de là sur *Garama*. La distance

entre ces deux localités, dont la longitude diffère bien peu, ne se monte qu'à neuf jours, et on trouva sur son chemin la *ville de Debris* (Om-el-Abid) avec sa fontaine sacrée, dont les eaux merveilleuses attiraient les habitans des environs. On peut donc présumer, à juste titre, que la route de Mezda à *Garama* était très praticable pour un corps d'armée, d'autant plus que les *Garamantes* ne s'attendaient pas à être attaqués de ce côté, vu que le chemin qu'on prenait d'ordinaire pour se rendre d'*Oea* ou de *Leptis Magna* à *Garama*, passait à Bonjem et à Socna. Aussi l'expédition de Valerius Festus fut couronnée d'un succès complet; car on occupa cette fois la ville de *Garama*, dont Cornélius Balbus n'avait su se rendre maître.)

(Vers l'an 86 de Jésus-Christ, nous trouvons de nouveau une armée romaine dans les murs de *Garama*, qu'on avait évacuée peu de temps après sa conquête. On ne sait pas si c'était au sujet de quelques nouveaux actes d'hostilité que les princes des *Garamantes*, après avoir cultivé soigneusement l'amitié des Romains depuis leur première occupation de *Garama*, auraient osé commettre contre la sûreté de l'empire, ou si les troupes romaines, dont le chef Septimius Flaccus s'était proposé de faire la conquête des pays situés entre le fleuve blanc de Browne et le Nil bleu, séjournèrent cette fois à *Garama*, parce qu'il fallait passer par cette ville pour pénétrer d'*Augyla*, Audjélah, jusqu'aux sources du premier de ces deux fleuves. Il serait même possible qu'au lieu de ἀπὸ on dût lire ὑπὸ dans le chapitre VIII du premier livre de la géographie de Ptolémée, de manière à ce que cet auteur grec eût voulu dire que le général romain Septimius

Flaccus, qui était *dux* ou chef militaire de la *province de Libye*, ou du littoral africain confiné entre la *Cyrénaïque* et *l'Égypte*, arriva, après une marche de trois mois dirigée constamment d'*Augyla*, vers le midi chez les *Éthiopiens*, qui demeuraient au sud des *Garamantes*[1]. Quoi qu'il en soit, l'expédition de Septimius Flaccus n'en est pas moins réelle, et je m'y arrêterai d'autant plus volontiers que c'est en France, appelée à jouer le premier rôle dans la civilisation des peuples de l'Afrique septentrionale, qu'a été projetée et concertée dans le conseil de l'empereur Domitien, en présence de Marsys, chef héréditaire des *Nasamones*, cette campagne remarquable, entreprise dans le but de mettre les Romains en possession des pays d'où l'on exportait tous les ans une grande quantité d'or en Égypte et chez les *Axoumites* ou Abyssins; mais dont le résultat le plus important a été d'ouvrir à la religion du Christ des voies pour s'introduire de *la grande* et de *la petite Oasis* dans la partie orientale du Soudan, où l'islam a fait par cette raison des progrès bien moins rapides qu'en Sénégambie et dans les parties occidentales de la Nigritie.)

(Zonaras[2] parle, d'après Dion, d'un certain Flaccus qui s'était laissé d'abord battre par les *Nasamones*, mais qui, les ayant surpris le lendemain de sa défaite dans son propre camp, où ils se regorgeaient des vins que ses soldats n'avaient pas pu emporter, les y ex-

[1] Ptol., VIII, 1 : Πρῶτον γὰρ ἀπὸ τῆς ὁδοιπορίας τῆς ἀπὸ Γαράμης ἐπὶ τοὺς Αἰθίοπας φησὶ Σεπτίμιον μὲν Φλάκκον τὸν ἐκ τῆς Λιβύης στρατευσάμενον ἀφικέσθαι πρὸς τοὺς Αἰθίοπας ἀπὸ τῶν Γαραμάντων μησὶ τρισί. « En premier lieu il raconte que Septimius Flaccus qui venait de la Libye arriva en trois mois des *Garamantes* chez les *Éthiopiens*. »

[2] Zonaras, IX, t. I, p. 438; *edit. de* Ducange, *Paris*, 1686, fol.

termina presque tous. Ce Flaccus est évidemment le chef militaire de la Libye que Ptolémée appelle Septimius Flaccus. L'événement dont Zonaras parle a eu lieu vers 87 de J.-C. [1], et à cette époque les *Nasamones* habitaient déjà les monts Gerdobah, où Ptolémée place la résidence de leurs princes à *Magros*, sur la route d'Audjelah à Siouah; témoin Philostrate [2], qui dans la biographie d'Apollonius de *Tyana* rapporte que ce philosophe, qui avait pénétré vers 70 dans le midi de l'Égypte jusqu'aux endroits où les hommes qui demeurent près des sources du Nil échangent l'or de leur pays contre les produits de l'Égypte, s'en retourna à Alexandrie, en traversant entre autres pays celui des *Nasamones*. Comme Apollonius, à son retour de l'Éthiopie, avait eu plusieurs fois l'occasion de s'entretenir soit avec Titus, soit avec Domitien, il est tout naturel de penser qu'il n'a eu garde d'oublier de leur donner des détails circonstanciés sur la manière bizarre dont on exerçait le négoce avec l'étranger dans les contrées lointaines où surgissent les différens bras occidentaux du Nil; les acheteurs et les vendeurs ne se voyant jamais, et les uns déposant, en l'absence des autres, leurs monceaux d'or dans un enclos, d'où les marchands égyptiens venaient les enlever, après avoir mis à leur place les marchandises qu'ils avaient apportées de chez eux. De là le vif désir que conçut Domitien, après la victoire de Flaccus sur les *Nasamones*, de le laisser tenter la conquête

[1] Eusebii *chronicon*, p. 194; *edit. de* Scaliger; *Lugd. Bat.*, 1606, *fol.*

[2] Philostrat., *vita Apoll. Tyan.*, VI, 1, p. 289, *ex edit.* Morelli; Paris, 1608, *in-fol.*

des terres d'où provenait ce métal précieux, et que Cosmas, auteur grec du VIe siècle, comprend sous le nom générique de *Sasou*[1]. L'arrivée dans les Gaules où Domitien se trouva alors, de Marsys, roi des *Nasamones*[2], accéléra l'entrée en campagne de Septimius Flaccus; on s'assura par des cadeaux nombreux qu'on lui fit de l'assistance du prince barbare, qui ne s'était peut-être rendu auprès de l'empereur romain que pour implorer sa grâce. Ici s'arrêtent malheureusement les renseignemens que nous fournissent les auteurs de l'antiquité sur l'expédition nigritaine du général de Domitien; mais, par bonheur, ils sont complétés par ceux que Ptolémée nous a donnés sur les exploits de Julius Maternus[3]. Celui-ci, qui commanda les troupes romaines dans la *Tripolitaine*, se rendit avec un corps d'armée de *Leptis Magna* à *Garama* pour exécuter, conjointement avec le roi des *Garamantes*, suivi de ses soldats, une razzia dans les contrées dont Septimius Flaccus avait essayé de faire la conquête. L'année où le chef militaire de la *Tripolitaine* entra en campagne ne se laisse pas fixer avec certitude; tout ce qu'on peut affirmer avec assurance à cet égard, consiste à dire que son expédition est postérieure à celle de Flaccus, et qu'elle a eu lieu après l'an 87 de Jésus-Christ, et avant 110.)

(Les troupes de Maternus et celles de son compagnon d'armes, le roi des *Garamantes*, avaient mar-

[1] Cosmas Indicopleustes, *topographia Christiana ex edit.* Montfaucon, *dans* nova collectio patrum; *Paris*, 1707, *t.* II, *in-fol.*, p. 143 et 139.

[2] *Selecta de legationibus ex* Polybio, Dionysio Halicarnassensi, etc., *ex Bibliotheca* Fulvii Ursini. *Antverp*, 1582, 4°, p. 400, n° 49.

[3] Ptolem., I, 8-10.

ché quatre mois entiers dans la direction du midi, lorsqu'elles arrivèrent enfin dans le pays d'*Agisymba* qui était habité par des hommes de couleur noire, et rempli d'éléphans, de rhinocéros, de lions et de giraffes. Selon Marin de Tyr, à qui Ptolémée doit toutes les informations qu'il a possédées sur les exploits de Septimius Flaccus et de Julius Maternus, cette terre d'Agisymba serait située sous le tropique du capricorne par une latitude australe de 23° 50' [1]; Ptolémée la place à 16° 25' au sud de la ligne, par la raison, dit-il, que dans l'hémisphère septentrional les peuplades noires et les animaux sauvages qu'on rencontre dans le pays d'*Agisymba* ne commencent à se montrer que quand on est arrivé dans l'*île de Méroé* au parallèle de 16° 25' [2]. Le prédécesseur de ce géographe, par une considération de la même nature, a cru devoir réduire de 24,680 stades = 49° 21' 30" à 12,000 stades = 24°, la distance à l'équateur de ces mêmes parties de la dite contrée, bien que, de son propre aveu, les quatre mois que les troupes de Julius Maternus sont censées avoir marché de *Garama* tout droit vers le midi, eussent dû les conduire d'environ 1° et demi au-delà du cercle polaire [3]; mais, ajoute-t-il, on peut hardiment évaluer à deux mois de marche les détours que l'armée expéditionnaire s'est vue obligée de faire dans la direction, soit de l'orient, soit du couchant. Dans la réalité, les connaissances positives que Marin de

[1] Ptolem., I, 7. Pour avoir un chiffre rond, Marin de Tyr, ainsi qu'on va le voir, recula la limite méridionale des terres connues en Afrique à 24° de latitude australe.
[2] Ptolem., I, 10.
[3] Ptolem., I, 8.

Tyr et Ptolémée ont des régions intérieures de l'Afrique sous le méridien de *Darnis* [1], qui limite l'*Agisymba* du côté de l'orient d'après les indications du géographe d'Alexandrie [2], s'arrêtent par une latitude septentrionale de 5 à 6°. Nous en trouvons la preuve dans les latitudes que Ptolémée assigne au point central des trois lacs, d'où sortent les deux bras du Nil blanc et du Nil bleu ; ce dernier, qu'il appelle *Astapus*, vient du *lac de Coloé* qu'il met sous l'équateur. On connaît d'une manière certaine la latitude moyenne de ce lac, qui porte actuellement le nom de lac de Tzana et de Dembea ; elle se monte à 12°. Par conséquent, le plus méridional des deux lacs que le Nil blanc traverse dans la partie supérieure de son cours, doit être situé à 6° 10' au nord de la ligne, et le plus septentrional en sera distant de 7° ; Ptolémée ayant placé le premier lac à 7° au midi de l'équateur, et le second à 6°, ce qui porte la différence réelle qu'il y a entre les latitudes du lac de Dembea (*Koloé*) et entre celles des deux autres lacs à 5° 50' pour l'un, et à 5° pour l'autre, vu que les deux chiffres de Ptolémée, si on les apprécie d'après nos mesures du globe, produisent celui-là 5° 50', et celui-ci 5°.)

(Le Nil blanc est appelé tout bonnement *Nil* par Ptolémée ; son bras occidental sort du plus septentrional des deux lacs dont nous venons de parler ; il correspond, d'après son cours, au fleuve Blanc de Browne [3], dont nos meilleures cartes marquent les

[1] C'est-à-dire de Darne, ville de la *Cyrénaïque*.

[2] Ptolem., IV, 6.

[3] Browne, Travels to Darfour. London, 1806, in-4°, p. 475.

sources entre le huitième et le septième degré de latitude septentrionale. A 8° plus loin vers l'orient, elles indiquent d'ordinaire par une latitude d'environ 6° 1/2 la source du fleuve Maleb ou Toka [1], qui se jette dans le fleuve Blanc, et est regardé par les auteurs qui lui donnent l'un ou l'autre de ces deux noms comme la branche principale du Nil; par conséquent, le bras oriental du Nil de Ptolémée ne peut être que ce Maleb ou Toka, lequel, à ce qu'il paraît, est lui-même identique avec la rivière Toumat de M. Cailliaud, dont la largeur est aussi considérable que celle du fleuve Blanc auprès de son point de réunion avec cette rivière. Effectivement, le géographe grec assigne au lac du bras oriental du Nil 8° de longitude de plus qu'au lac du bras occidental, et il évalue à 10° l'étendue dans le sens de la longitude du *mont de la Lune*, τὸ Σελήνης ὄρος, où se trouvent les neiges dont la fonte alimente d'eau les torrents qui forment les lacs des deux bras du Nil. A la vérité, il porte à 6° ou 5° la différence qui existe entre les latitudes moyennes des deux lacs du Nil et entre le parallèle central du *mont de la Lune;* mais d'après les renseignemens de Browne et d'autres voyageurs modernes, cette différence ne se monte pas encore à 2°. Bien plus, quand même le chiffre que porte Ptolémée

[1] Maleb, dans Tellez historia de Ethiopia alta; Coimbra, 1660, fol. p. 37.—Marmol., Africa; édit. espagnole de Malaga, 1599, in-4°, fol. 80, col. 3 et 4; fol. 44, col. 3 et 4, et fol. 90, col. 4. Comparez Ibn-el-Ouardi, dans les Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, t. II, p. 40, et dans Salt : Voyage to Abyssinia, London, 1814, in-4°, p. 57.

[2] Cailliaud : Voyage à Meroe, t. III, p. 16.

serait exact, cela ne serait pas une raison suffisante pour reculer jusqu'à la ligne la limite méridionale des terres que Julius Maternus aurait parcourues. Ptolémée ne connaît point les pays qui se trouvent au midi des deux lacs du Nil, entre l'océan indien et le méridien de la ville de *Darnis*, dans la *Cyrénaïque*; ce qu'il en dit consiste à maintenir qu'ils sont habités par des *Éthiopiens* qui se repaissent de chair humaine [1]. A l'ouest du méridien de *Darnis*, où se termine l'*Agisymba* du côté de l'orient, le géographe grec n'indique que la position du dos montueux de *Barditon* sur la vaste superficie de cette grande contrée. L'éloignement moyen de l'équateur de cette chaîne se monte, d'après les données du géographe d'Alexandrie, à 6° de latitude australe = 7° de latitude septentrionale; par conséquent elle est située sur le parallèle du lac, d'où sort le bras occidental du *Nil* de Ptolémée ou le fleuve Blanc de Browne. La longitude moyenne des monts *Barditon* est de 12° = 140 milles géographiques moins élevée que celle du lac en question d'après les estimations de ce même géographe; ce chiffre nous mène des sources du fleuve Blanc d'environ 10° vers l'ouest jusqu'au méridien qui passe par l'extrémité occidentale du lac Tsad, dont Ptolémée ignore l'existence, et qui, dans son plus large développement, a trois degrés de longitude sur 1° 2/3 de latitude. Depuis ce méridien jusqu'à celui des sources du Maleb ou de la branche orientale du *Nil* de Ptolémée, les notions de ce géographe ne dépassent donc pas le sixième degré de latitude nord.

[1] Ptolem., I, 14, et IV, 9.

Du reste, c'est seulement par esprit de système que Ptolémée, dans le sixième chapitre du quatrième livre de sa géographie, présente le méridien de *Darnis* comme la limite orientale de la terre d'*Agisymba*. Il avait avancé jusqu'à ce cercle de longitude les frontières occidentales de la *Marmarique* qui, d'après ses indications, ne forme avec l'Egypte qu'une seule province (ἐπαρχία) de l'empire romain. Il lui fallait donc faire également de ce méridien la ligne de démarcation entre la *Libye intérieure* et entre l'*Ethiopie*, qui confine au nord avec l'Egypte, d'autant plus qu'il a jugé à propos de comprendre sous la dénomination générique d'*Ethiopie placée au dessous de l'Egypte*, la Nubie, le Sennâr, l'Abyssinie, et, en général, tous les pays que le Nil et ses affluens traversent depuis *Syène* jusqu'aux deux lacs d'où sortent les deux bras de ce fleuve [1]. De cette façon il devait, de toute nécessité, couper en deux son *Ethiopie intérieure* pour en placer la partie orientale au midi de *l'Ethiopie égyptienne*, entre l'océan Indien et le méridien de *Darnis* et la partie occidentale qu'il qualifie aussi *d'Ethiopie renfermant la terre d'Agisymba*, au sud de la *Libye intérieure*, entre ce même cercle de longitude et la mer Atlantique. Mais quand il ne lui reste plus qu'à décrire ces deux parties de l'*Ethiopie intérieure*, il ne se montre pas aussi scrupuleux, et, dans le neuvième chapitre du quatrième livre, il n'hésite pas de placer *le mont de la Lune* dans la terre d'*Agisymba*, quoiqu'il avance l'extrémité ouest de ce dos montueux de 6° plus loin vers l'orient que la ville de *Darnis*, et qu'il assigne à toute la chaîne

[1] Ptolem., IV, 7 et 8.

une longitude de dix degrés. Ainsi, nous pouvons nous prévaloir de l'exemple de Ptolémée pour étendre l'*Agisymba*, du côté de l'orient, jusqu'aux frontières sud-ouest de l'Abyssinie et jusqu'au plateau de Narea, où se trouvent les sources du Maleb, tout près de celles du Quilmancé, qui va rejoindre l'océan Indien, et dont Ptolémée n'a aucune connaissance. Mais ce n'est pas tout : le nom d'*Agisymba* est d'origine abyssine ; il signifie en ghyz ou dans la langue lettrée de ce pays rocher, *Amba*, des *Agazi* ou Abyssins, et la dénomination indigène *Agazi* de ce peuple se montre dans les écrits des auteurs grecs et latins dès le IIe siècle avant Jésus-Christ [1]. D'un autre côté, les monts *Barditon*, dans le pays d'*Agisymba*, paraissent être redevables de leur nom à ce qu'ils étaient riches en mines de cuivre, et que leur versant et les vallées ou plaines qu'ils dominaient étaient recouvertes de ces sables ferrugineux de couleur rougeâtre, entremêlés de paillettes d'or, qui annoncent dans tout le Soudan et dans la haute Sénégambie le voisinage des lieux où ce métal précieux se trouve en grande quantité. Byrtati signifie en ghyz cuivre, et aussi un sol ferrugineux riche en poudre d'or. De là l'origine de la dénomination Bertot que M. Cailliaud applique aux plaines situées entre le Nil bleu et le fleuve Blanc, où ce métal commence à se montrer dans des sables rouges; de là encore l'emploi du mot Fertit dans Browne, comme nom d'une contrée renommée pour ses mines de cuivre, et située au nord des sources de

[1] Voyez ma Notice sur l'établissement des Juifs en Abyssinie. Paris, 1829, in-8, p. 26 et 54.

la dernière rivière. Apparemment l'expression ghyz *Byrtati*, durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne, a joué dans l'histoire du commerce d'or du Soudan le rôle qui est échu au mot *Tibr*, depuis l'invasion des Musulmans dans le nord de l'Afrique. Toutefois, l'or que les *Axoumites* ou Abyssins allaient chercher dans les contrées placées entre le Nil bleu et le fleuve Blanc, portait chez eux le nom de Tankhar[1]; ces contrées furent elles-mêmes comprises, chez les *Axoumites* et en *Égypte*, sous la dénomination générique de *Sasou*. C'est jusque-là que s'étendirent du côté sud-ouest les conquêtes du roi d'Axoum, qui a fait composer la seconde partie de l'inscription grecque d'*Adoulis*[2]. La véracité de son récit est attestée par Ptolémée, qui ne connaît dans toute l'*Éthiopie égyptienne* pas plus d'une résidence royale, *βασίλειον*, celle d'Axoum, Ἄξούμη. Aussi est-ce à bon droit que Buttmann et Niebuhr rapportent à la première moitié du Ier siècle de l'ère chrétienne la rédaction de la dite partie de cette inscription, que d'autres savans descendent jusqu'au règne des deux premiers princes chrétiens d'Axoum, c'est-à-dire jusque vers + 330[3].

(De toutes ces prémisses, il ressort que l'armée de Julius Maternus s'est portée de *Garama*, Gherma, par les oasis de Tibesti et de Tibbo-Borgou, *Tabidium* et *Baracum*, sur Vara, capitale du Vaday ou Dar-Saley, en sui-

[1] Cosmas, l. c., p. 139, et mon Essai sur le commerce que les anciens faisaient de l'or avec le Soudan, durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne, dans le journal asiatique de 1829, p. 225.

[2] Cosmas, p. 143, et journal asiatique, l. cit., p. 275.

[3] Buttmann et Niebuhr, Museum der Alterthumswissenschaft; Berlin, 1809, t. II, art. 8.

tant pour s'y rendre la route coupée en plusieurs lignes droites, formant à leurs points d'intersection cinq angles très obtus, dont Burckhardt et Lyon [1] nous ont fait connaître en détail les stations et les dimensions. Elles s'élèvent en total à la somme de trente-six jours pour des caravanes peu nombreuses. Mettons que le général romain et le roi des *Garamantes* aient mis quinze jours de plus à parcourir ces mêmes espaces, cinquante autres jours les auraient conduits de Vara, à travers le Darfour, au centre du pays que nous nommons, d'après les anciens [2], Nouba, probablement du mot copte *νοὐϐ*, nôb, or. C'est là que se trouvent, sur la rive gauche du fleuve Blanc, entre le 9° et le 11° de latitude nord, les sables aurifères des cantons de Lacca, de Chygom et de Chybon ou Sabuna, d'où on exporte encore chaque année une grande quantité d'or et bon nombre d'esclaves noirs pour les ports de l'Abyssinie et de l'Adel, pour Melinde et pour les principales places commerçantes de l'Egypte, du Darfour

[1] Burckhardt travels to Nubia (1814-1815), London, 1819, in-4; Appendix I; — Lyon, narrative of travels in northern Africa, London, 1821, in-4, p. 251.

[2] Aristocreon (vers — 345) écrit *Nubei* dans Pline, VI, 30; Eratosthène dans Strabon XVII, p. 541 et 565, *Noubi* et *Nobi*. Ce dernier ajoute que ce peuple disputait continuellement la possession des rives du *Nil* aux *Ethiopiens de l'île de Méroé*, et aux guerriers égyptiens, qui s'étaient établis au milieu du VIIe siècle avant J.-C. dans le Dinka, le Bertot et le Fazocl. Du temps de Ptolémée, les *Noubi* demeuraient à quelque distance de ce fleuve vers l'ouest. L'empereur Dioclétien engagea une sous-division de cette nation, les *Nobades*, à venir se fixer sur les frontières de l'Egypte; de là l'origine du nom Nubie, appliqué aux pays situés entre l'Égypte et *l'île de Méroé*. Auparavant on ne connaissait pas d'autre Nubie que celle dont nous avons parlé en premier.

et du Sennâr [1]. Les vingt à vingt-cinq jours restant sur le nombre de cent vingt qu'on avait été en route depuis le départ de *Garama*, furent employés par les troupes de l'expédition, soit à descendre le fleuve Blanc aussi loin que se montrait la terre d'alluvion de couleur rougeâtre qui renfermait des parcelles d'or, soit à pousser une pointe vers l'est jusqu'aux mines du Fazocl, à l'effet de reconnaître ou d'explorer le terroir des guerriers égyptiens qui s'y étaient établis au milieu du VIIe siècle avant Jésus-Christ, et dont la puissance décroissante venait d'être rompue comme celle des reines de *l'île de Méroé*, par les princes gréco-égyptiens d'*Adoulis* (Zulla) et d'Axoum.)

(C'est du Fazocl que les militaires romains, qui avaient pris part à cette campagne, paraissent avoir rapporté ce nom d'*Agisymba*, qu'on appliquait peu à peu à toutes les contrées situées, au midi du 11° de latitude septentrionale, entre l'Abyssinie et le lac Tsad. Septimius Flaccus a ignoré ce nom, ce qui prouve qu'il s'était dirigé avec ses troupes de Vara vers le midi, en déviant un peu vers le couchant. De cette manière, il arriva dans le Baghermé, dont le nom rappelle d'une manière frappante la *Pharanx garamantica*, ou *Vallée garamantique* de Ptolémée. Au rapport de Burckhardt, cette contrée serait traversée par une rivière fort large, que les hommes du pays appellent Chary. Elle coule du nord-ouest au sud-est, comme le *Gir* (Γεἰς) de Ptolémée; ses sources ne sont pas connues. D'après Ptolémée, le *Gir* descendrait des

[1] Browne, p. 460; Bruce, *ed. de* Murray, t. VII, p. 112; Salt, p. 17 de l'Appendice.

hauteurs du dos montueux d'*Usargala* pour aller s'engouffrer dans la *Vallée garamantique*, après avoir député du centre de son lit vers le nord-est un fleuve, dont un bras forme les *lacs aux Tortues* et reste visible dans toute la longueur de son cours, tandis que l'autre bras se cache sous le sol et en ressort, pour alimenter de ses eaux le lac *Nouba* ou *Noutha*, situé au sud-est des *lacs aux Tortues*, à une distance d'un degré de longitude = 11 milles géographiques, et de 5° de latitude = 62 et demi milles géographiques. Ce système d'eaux d'une circonscription si large et si compliquée, cadre fort bien avec le vaste réseau de fleuves et de lacs entrecoupés de ravins et d'entonnoirs à sec, qu'on dit couvrir la superficie des terres situées au midi des oasis de Tibesti et de Tibbo-Borgou, entre le fleuve Blanc et le lac Tsad. Toutefois Ptolémée place le dos montueux d'*Usargala* où le *Gir* a ses sources, au sud-ouest du Fezzan, sous le méridien de Carthage et la *Vallée garamantique*, où il dégorge, à 300 milles de cette chaîne, sous le méridien de Cyrène. Les villes dont il rapporte la position au bassin du *Gir*, sont toutes situées au sud du Fezzan : celles-ci sur la partie nord-ouest du fleuve principal, celles-là sur le bras qui forme les *lacs aux Tortues*; une seule au midi de l'endroit où cette branche du *Gir* s'en détache. Clapperton a parcouru en 1823 et en 1824, avec Denham et Oudney tout l'espace qui sépare le Fezzan du Bornou et du lac Tsad, sans y rencontrer les moindres traces d'un grand courant d'eau. Il est donc certain que Ptolémée nous a mal renseignés sur la situation du lit du *Gir*, et que les sources de ce grand fleuve doivent être transportées des régions situées au sud-ouest du Fez-

zau, au versant méridional des côteaux calcaires de l'oasis de Tibbo-Borgou, d'où paraissent venir les deux grands torrens dits de Feyd et de Djad, qui forment le Chary. Ce serait une grande témérité que de vouloir, avec les informations incomplètes et incohérentes que nous fournissent Browne et ses successeurs sur l'hydrographie des pays confinés, au midi des oasis de Tibesti et de Tibbo-Borgou, entre le fleuve Blanc et le lac Tsad, pousser plus loin, d'une manière péremptoire, l'assimilation du *Gir* et de ses embranchemens avec les courans d'eau et les lacs, qu'on dit se trouver dans ces contrées où aucun voyageur européen n'a pénétré jusqu'à ce jour. Il se peut que les *lacs aux Tortues* de Ptolémée correspondent au lac Fittrie, que Lyon place à huit journées de marche au nord-ouest de Vara, capitale du Vaday. Possible aussi que le fleuve qui, d'après ce géographe grec, forme le lac *Noutha* ou *Nouba*, communique par une voie souterraine, non pas avec le *Gir* ou Chary, mais avec le lac Tsad, dont ce géographe ignore l'existence. Les Chua, tribu musulmane du Baghermé, ont raconté à Denham que les eaux de cette grande mer *méditerranéenne* s'écoulent en partie au dessous du sol pour ressortir, au sud-est du Vaday, des flancs de la montagne de Tuma, et pour former ensuite, au midi du Darfour, un affluent du fleuve Blanc. A cet égard, on ne peut rien statuer de positif; tout ce qu'on voit, c'est que le *Gir* de Ptolémée et ses branches appartiennent en entier aux contrées que les troupes de Septimius Flaccus et de Julius Maternus ont traversées.

Le protectorat que les Romains, depuis la première occupation de *Garama*, faisaient peser sur les *Gara*-

mantes dans les terres qu'ils habitaient du temps de Pline, doit avoir déplu souverainement à ce peuple. En effet, il ne tarda pas à les quitter, et à aller se fixer au sud des oasis de Tibesti et de Tibbo-Borgou, entre le Darfour et le lac Tsad, le long des rives du *Gir* ou Chary [1]. La ville de *Garama* n'en passa pas moins pour être restée le chef-lieu (μητρόπολις) de cette nation. Mais ses anciennes demeures dans le Fezzan furent envahies par les *Lynxamatae* ou *Lygamatae*, qu'elle venait peut-être d'expulser des bords des *lacs aux Tortues* (Fittrie) où Ptolémée marque une ville du nom de *Lynxama*. C'est du fond de leur nouvelle patrie qu'ils envoyèrent, vers 566, un ambassade à Constantinople, pour obtenir de l'empereur Justin II des évêques et des prédicateurs de l'Évangile [2]. La religion chrétienne n'a, depuis, point disparu tout-à-fait de la superficie de ces contrées lointaines, où elle florissait jusqu'au XIVe siècle.

[1] Ptolem., IV, 6.
[2] Joannes, abbas Biclariensis, *in* Scaligeri *chronico*, p. 17.

LIVRE DEUXIÈME.

POSSESSIONS DE LA RÉPUBLIQUE DE CARTHAGE ; LA NUMIDIE.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue, fertilité du sol; aspect du pays.

A partir de l'extrémité méridionale de la *petite Syrte*, les côtes de la Libye s'étendent vers le nord, sur près de 3° de latitude, jusqu'au *promontoire de Mercure* (cap Bon) : de là elles se dirigent vers les *colonnes d'Hercule*, détroit de Gibraltar, en formant un grand nombre de baies et de caps. A l'est elles se prolongent au-delà du 37° de latitude; à l'ouest elles descendent jusqu'au 36° de latitude : elles sont comprises entre le 12° et 29° de longitude. Dans les auteurs grecs et romains la longitude est à peu près fixée de même; quant à la latitude, ils la reculent jusqu'au 32°. Nous expliquerons les raisons de cette différence dans la description topographique du *promontoire de Mercure*.

De grandes chaînes de montagnes traversent le pays. Elles prennent leur origine à l'ouest, à la crête principale de l'Atlas : De ce noyau commun elles se projettent vers l'est, en s'inclinant légèrement vers le nord, de sorte qu'elles restent séparées de la mer par un espace d'environ 2°.

Les terres situées au midi de ces chaînes, n'offrent que des plages arides et désertes. Il est vrai que les montagnes leur envoient de nombreux cours d'eau, qui, en se réunissant, forment des rivières telles que le *Niger;* mais elle ne vont point se confondre avec de grands fleuves, elles n'arrivent point à la mer; le Sahara les engloutit toutes dans ses sables brûlans qui remplissent jusqu'aux intervalles compris entre leurs rivages. Ce n'est donc que le long des rivières ou dans les endroits clair-semés, où des sources jaillissent du sol, que des hommes paisibles, vivant du produit des champs, ont pu s'établir. Les nomades sont maîtres du pays; ils changent de demeure, selon les besoins de leurs troupeaux. C'est ainsi qu'en tout temps on a trouvé vers l'ouest les *Gétules*, vers l'est, du côté de la *petite Syrte*, d'autres peuplades vagabondes, parmi lesquelles se rencontrent çà et là dans les contrées bien arrosées des habitations fixes. Ce n'est qu'à ces espèces d'oasis, nombreuses en Afrique, que peut s'appliquer le passage de Pison [1], qui dit que la Libye ressemble à une peau de panthère, c'est-à-dire qu'elle est comme tachetée d'endroits habités qu'entourent de toutes parts des déserts arides.

Les contrées qui se déploient sur une vaste étendue entre les montagnes au sud, et la mer au nord, présentent un caractère tout différent. De nombreuses chaînes latérales se projettent en sens divers, et sont entrecoupées de vallées plus ou moins larges; ces vallées sont arrosées par de nombreux cours d'eau qui,

[1] Strabo, II, 192 : Ἐοικυῖα παρδάλει· κατάστικτος γάρ ἐστι τοῖς οἰκήσεσι περιεχομέναις ἐρήμῳ καὶ ἀνύδρῳ γῇ.

tous pour la plupart, vont se jeter dans la mer. Il n'y a point de fleuve navigable ni même de rivière de quelque importance, vu que le versant est très étroit. Le trente-sixième parallèle coupant le pays par le milieu, le soleil doit y exercer une action puissante; les montagnes raides et escarpées n'atteignent qu'une élévation médiocre, de sorte que, même près du sommet, elles offrent encore les productions ordinaires des pays chauds. Comme d'ailleurs les pluies sont fréquentes dans cette moitié occidentale de l'Afrique, et que la neige ne se montre que dans les parties les plus élevées durant l'hiver, où elle sert à alimenter plus tard les sources des rivières, on voit que ce pays peut rivaliser avec les contrées les plus fertiles de la terre, et qu'il pourra se changer en un vrai paradis sous la main de l'homme; il ne faut pour cela que des travaux d'irrigation dirigés avec intelligence. Abandonné à lui-même, le sol offre à la vérité çà et là des endroits arides, mais nulle part il n'y a de désert ni même de landes.

C'est dans les régions de l'est que l'*Afrique proprement dite* était cultivée avec le plus grand soin, surtout sous la domination de Carthage. Dans le voisinage de la *petite Syrte* on rencontrait beaucoup de villes florissantes et des terres productives, qui tentaient vivement la cupidité des peuplades limitrophes. Au nord, les districts du *Byzacium* étaient les greniers de Carthage.

Le passage suivant de Diodore[1] suffit pour donner une idée de l'abondance que la riche et industrieuse

[1] Diodor. Sicul., XX, 8.

Carthage savait créer, même dans les endroits les plus éloignés soumis à sa puissance. L'armée d'Agathocle avait marché sur *Mégalopolis*, ville située au sud du *promontoire de Mercure*. Les soldats trouvèrent sur la route un pays entrecoupé de canaux et des *villas* appartenant aux riches habitans de Carthage; la campagne était couverte de vignes et de bois d'olivier; il y avait des troupeaux de bœufs et de moutons, des haras, etc. : aussi la république de Carthage comptait-elle trois cents villes[1] dans un territoire de médiocre étendue. A cette époque, la culture était circonscrite dans les limites des possessions immédiates de la république; et Polybe, qui, comme témoin oculaire, parle avec admiration de la fertilité de l'Afrique, ne fait mention que de la grande quantité de chevaux, de bestiaux, de moutons et de chèvres : il ajoute que les *Libyens* négligent l'agriculture et ne s'occupent que de leurs troupeaux[2].

L'aspect du pays changea sous la domination romaine. La troisième guerre *punique*[3] avait fait disparaître un grand nombre de villes carthaginoises, d'autres périrent ou perdirent de leur importance par suite des guerres de César[4]; Rome était trop éloignée pour veiller avec la même sollicitude que Carthage au bien-être de ces contrées. En revanche la civilisation qui jusque-là s'était arrêtée aux limites des possessions immédiates de Carthage, se répandit dans le pays entier; les princes *numides*, qui s'étaient

[1] Strabo, XVII, 1189.
[2] Polybe, XII, 3.
[3] Appian., *Punica, cap.* 135.
[4] Strabo, XVII, 1158.

humanisés au contact avec les Romains, astreignirent leurs sujets à une vie sédentaire[1]. Salluste[2] ne vante pas seulement les riches troupeaux qu'il a vus dans ces parages, il est étonné de l'abondance des productions du sol; il signale l'absence des forêts, qui se conçoit facilement dans un pays livré aux troupeaux.

A aucune époque les *Numides* ne renoncèrent complétement à leur existence nomade, ce qui explique le nombre prodigieux de lions, de tigres, de panthères, de serpens et d'autres animaux féroces ou venimeux qu'on trouvait dans leur pays. Mais dès que Rome eut intérêt à s'emparer de ces animaux pour donner au spectacle de ses fêtes l'attrait de la nouveauté, elle leur fit la chasse en société avec les *Numides*[3], ce qui en diminua sensiblement le nombre et rendit plus facile le défrichement des terres qu'on avait été obligé de laisser incultes; ce fut surtout le nombre prodigieux des singes qui arrêta les progrès de l'agriculture. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que les soldats d'Agathocle rapportent au sujet d'un peuple de singes, et des villes qu'ils auraient habitées à l'ouest d'*Hippo Regius* (Bône) en société avec les hommes[4]. Toutefois Posidonius mérite toute croyance, lorsqu'il dit que dans ces parages il a vu une forêt peuplée de singes[5]. Ces animaux existent encore aujourd'hui dans les montagnes inaccessibles de la côte.

[1] Strab., XVII, p. 1190.
[2] Sallust., *B. Jug.*, *cap.* 20 : *Ager frugum fertilis, bonus pecori, arbori infœcundus.*
[3] Strab., II, 195.
[4] Voyez au mot *Pythecusae*.
[5] Strabo, XVII, 1185.

Le travail assidu de l'homme finit par triompher de tous les obstacles. Dès le IIe siècle de l'ère chrétienne, les Romains virent la *Numidie* couverte de villes et transformée en un des plus vastes greniers de Rome.

Même sous les Vandales, quand les *Numides* reprirent leur ancien genre de vie avec moins de contrainte, les traces de la culture ne s'effacèrent nulle part. A *Grasse* les rois vandales avaient une villa entourée de jardins. L'armée de Bélisaire, qui y resta campée quelque temps, y cueillait chaque jour des fruits en abondance, sans que le nombre en parût sensiblement diminué. A l'extrémité opposée du pays, les monts *Auras* produisirent des fruits exquis.

De nos jours le sol a été abandonné à sa fertilité naturelle; dans quelques districts de peu d'étendue où la terre est cultivée, le laboureur se voit sans cesse inquiété dans ses travaux par les attaques des Arabes et des Kabyles nomades, plus encore que par les Turcs.

CHAPITRE II.

Habitans primitifs, appelés *Numides* par les Romains: leur genre de vie, leurs mœurs.

C'est un principe généralement reconnu que l'homme renonce à la vie nomade toutes les fois que la richesse des produits l'invite à la culture de la terre; dès lors il se crée une propriété; à son existence grossière et vagabonde succède un état so-

cial bien réglé. Pour prix d'un modique travail, une pièce de terre peu étendue lui fournit en abondance ce qu'auparavant il était obligé d'aller chercher au loin et quelquefois inutilement. Les régions du nord-ouest de l'Afrique font exception, du moins sous quelques rapports, à cette règle que l'on a peut-être établie un peu arbitrairement. Si les habitans, que dès les premiers temps nous y voyons à l'état de nomades, se civilisent par suite des efforts de leurs supérieurs et adoptent la vie sédentaire, ils y renoncent aussitôt que les circonstances le leur permettent; une pauvreté indépendante leur semble préférable à l'aisance qui les assujétit à la volonté d'un chef.

Toute la population de ces contrées appartient à une race primitive. Ce fait est établi par la similitude du langage [1] et du genre de vie [2] ainsi que par la couleur du teint qui se distingue des Européens méridionaux par une nuance plus prononcée de noir tirant sur le jaune. Sous le triple rapport de la langue, des mœurs et de la constitution physique, les *Numides* diffèrent complètement du nègre, et en général de tous les habitans noirs de l'Afrique méridionale; les anciens avaient déjà remarqué cette différence. Un mélange des deux races apparaît chez les *Gétules*, sur le versant méridional des montagnes qui confinent au Sahara, notamment chez les *Mélanogaetuli* ou *Gétules noirs*.

[1] Saint-Augustin. *De civitate Dei XVI*, 6: *In Africâ barbaras gentes in unâ linguâ plurimus novimus.*

[2] Strabo, XVII, p. 1184: Σχεδὸν δέ τοι καὶ Μαυρούσιοι καὶ οἱ ἐφεξῆς Μασσαίσυλοι, καὶ κοινῶς Λίβυες κατὰ τὸ πλέον, ὁμοιόσκευοί εἰσι καὶ τἄλλα ἐμφερεῖς κ. τ. λ. (« Les *Maurousiens* et les *Massésyliens*, leurs voisins, de même que les *Libyens* en général s'habillent pour la plupart de la même manière et se ressemblent aussi sous tous les autres rapports. »)

Les *Libyens* se divisaient en hordes nombreuses. Pline [1] en connaît encore, de son temps, vingt-six dans la seule *province d'Afrique* (*Africa propria*). Ptolémée en donne les noms. Elles étaient soumises à des chefs héréditaires qui gouvernaient avec autorité tant que leurs entreprises étaient heureuses; au cas contraire on les abandonnait. Tous sans exception se voyaient sans cesse en butte aux tentatives hostiles de leurs proches parens. Ce n'était pas toujours le fils qui succédait au père dans le commandement suprême; la plupart du temps il était remplacé par le plus ancien de la famille, surtout en cas de minorité. Aux hordes nomades il faut un chef dans toute la vigueur de l'âge, les sujets de querelle, tels que le choix des pâturages et d'autres, se présentent à tout moment. Quant une peuplade avait battu ses voisins, et que sa puissance, accrue par l'alliance des vaincus, était devenue redoutable au reste de la population, il se formait des dénominations générales. A l'époque où florissait Carthage, — l'histoire de ces pays ne remonte pas plus haut pour nous, — les *Massésyliens* (Μασσαισύλιοι) avaient établi leur domination dans les contrées occidentales limitrophes de la *Mauritanie;* l'empire des *Massyliens* (Μασσύλιοι) s'étendait vers l'est jusqu'aux confins de Carthage. Chez ces derniers régnèrent les aïeux de Masinissa, Syphax était roi des *Massésyliens;* mais à côté de ces princes puissans se maintenaient des chefs de peuplades qui, dans le cours des guerres *puniques*, sans

[1] Pline, V, 4.
[2] Polyb., III, 33; on trouve *Massaesylii* et *Massaesyli* chez Strabon; Pline écrit *Massaesyli*.

tenir de la volonté du roi, prenaient tour-à-tour parti pour Rome ou pour Carthage. Ces peuplades, quoique leur genre de vie fût le même chez toutes, ne reconnaissaient point de dénomination qui leur fût commune : les Grecs leur avaient donné un nom qui peut s'appliquer à toute nation qui n'a pas de demeure fixe. Ils les avaient connus dans les guerres de Sicile, et surtout lors de l'expédition d'Agathocle en Afrique; ils les désignèrent par le nom de nomades [1], c'est-à-dire nations errantes. Le nom leur resta, et nous le trouvons dans les plus anciens écrivains grecs. Les Romains, au temps de la première guerre punique, l'empruntèrent aux Grecs, et sans tenir compte de l'idée générale qu'il exprimait, ils l'appliquèrent exclusivement à cette portion des habitans de l'Afrique; toutefois il subit en latin une légère altération : de nomades les Romains firent *Numides*, et de Νομαδία [2], *Numidie*. La dénomination ne comprit chez les Romains que les pays limitrophes des Carthaginois, et dont les chefs étaient sous leur dépendance; chez les Grecs au contraire le nom de nomades conserva longtemps sa signification primitive et étendue. Dans Polybe, le nom de nomades n'est point restreint aux Numides dans l'acception stricte du mot, c'est-à-dire aux *Massésyliens* et aux *Massyliens*; sous cette dénomination il comprend de plus les Maures dans l'ouest, et les *Makkaei*, dans les déserts de Tripoli vers l'est. Hérodote

[1] C'est dans ce sens général que Diodore, XX, 55, emploie le mot en question. La dernière partie des habitans sont, dit-il, nomades, Νομάδες ὑπῆρχον.

[2] Polyb., XXXVII, 3.

appelle ces derniers *Makae*[1]. Strabon[2] connaît très bien l'étymologie grecque du mot *Numidae*. « C'est à cause de leur vie vagabonde, dit-il, que les *Massésyliens* sont appelés nomades. »

Ces données simples et généralement connues ne pouvaient suffire aux *Numides* dès qu'ils se furent civilisés; ils tenaient à connaître l'origine des principales peuplades, et les Grecs leur vinrent en aide dans ces recherches par une interprétation toute particulière de leurs propres mythes. D'abord il fut établi en principe que, sous le nom de *Gétules* et de *Libyens*, ces peuplades avaient habité le pays dès les temps primitifs à l'état de nomades; que sans loi et sans chef ils menaient une vie sauvage, se nourrissant d'herbes et de venaison. Plus tard vinrent des Mèdes, des Perses et des Arméniens, c'étaient les débris de l'armée d'Hercule qui avait péri en Espagne. Les Perses, partis des bords de l'Océan, arrivèrent chez les *Gétules*, se confondirent avec eux, prirent le nom de *Numides*, et dans leurs courses guerrières s'avancèrent jusqu'aux côtes dans les environs de Carthage. Les Mèdes et les Arméniens se dirigèrent vers la côte opposée à l'Espagne, et après s'être réunis aux *Libyens*, ils ne tardèrent pas à fonder des villes, favorisés qu'ils étaient par la proximité de l'Espagne; par corruption les Libyens changèrent le nom de *Medi* en *Mauri*. Voilà les renseignemens que Salluste[3] obtint en se faisant traduire les livres

[1] Polyb., III, 93; Herodot., IV, 175.
[2] Strabo, XVII, 1190.
[3] Sallust., *de B. Jug.* c. 21. — Strabo, XVII, 1184, donne une tra-

d'Hiempsal, roi de Numidie; il les donne tels qu'il les avait reçus, sans y ajouter foi. On me dispensera volontiers, je pense, d'en prouver le peu d'authenticité; toutefois, au fond de ces traditions fabuleuses, il y a quelque chose de vrai. Selon toute apparence, il se conservait parmi ces peuples des récits, d'après lesquels des expéditions parties d'Espagne avaient amené dans le pays des changemens durables. Quant aux détails, on eut recours à Hercule, divinité également connue en Grèce et en Orient; ces récits fournissaient d'ailleurs l'explication de l'affinité qui existait entre les *Gétules* et les *Numides*.

Procope[1] nous a laissé une autre tradition qui se rapporte à l'époque du christianisme, on ne savait ce qu'étaient devenues les nombreuses peuplades que Josué avait chassées de la terre promise, telles que les *Canaanites*, les *Gergesites*, les *Jébusites*, etc.; or, chez les *Numides* on trouvait des vestiges de la langue phénicienne, il n'en fallait pas davantage pour construire tout un système historique. Ces peuplades, disait-on, en quittant le pays de Canaan, s'étaient réfugiées en Égypte; ne pouvant y établir de demeure fixe, elles continuèrent à marcher vers l'ouest, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux *colonnes d'Hercule*; elles fondèrent un grand nombre de villes et conservèrent la langue phénicienne. Dans les temps postérieurs, par des motifs d'affinité nationale, ils permirent à Didon de fonder la ville de Carthage, dont les habi-

dition analogue : il fait descendre les Maures des Indiens, qu'Hercule aurait conduits dans le pays.

[1] Procop., *Vandal.* II, 10.

tans les chassèrent par la suite et les forcèrent à se retirer dans l'intérieur du pays. On y voit encore aujourd'hui, près de la ville de *Tigisis* (Tidgis), deux colonnes en pierres blanches portant l'inscription phénicienne suivante : « *Nous sommes les peuples qui ont fui à l'aspect de Jésus, le brigand, le fils de Navé.* » On veut bien ajouter, en passant, qu'antérieurement à leur arrivée ces régions étaient occupées par une population indigène.

Qu'on se figure cette longue pérégrination à travers l'Egypte et le passage du Nil; toute la côte septentrionale de l'Afrique occupée par quelques hordes échappées d'un petit coin de terre, dont les autres habitans avaient péri en partie en combattant contre Josué, ou étaient restés au milieu des Israélites; ces villes innombrables dont on ne voit pas de trace chez les *Libyens ;* le passage, sans retour, de la vie agricole à la vie nomade ; puis, cette langue phénicienne, que les *Numides* ne parlaient pas, quand même, ce qui est probable, ils auraient emprunté quelques tours, quelques expressions à leurs voisins, les Carthaginois. Il suffit d'énumérer ces faits pour constater ce qu'il y a d'absurde dans ce récit. D'autres ont cherché à mitiger l'invraisemblance de ces traditions, en faisant aborder des *Canaanites* sur les côtes de la *Numidie ;* mais cette hypothèse n'est pas plus admissible que la précédente. En effet, d'après tous les renseignemens que nous avons d'autre part, ce fut dans un pays habité par des hommes d'une autre souche que les Phéniciens bâtirent la ville de Carthage, et, parmi les anciens auteurs, il n'en est pas un seul à qui il soit venu dans l'idée de donner les Phéniciens pour aïeux aux

Numides indigènes : cette belle découverte était réservée au VI[e] siècle. J'abandonnerais donc volontiers aux voyageurs futurs le soin de découvrir les deux colonnes près de *Tigisis*, dont avait parlé Procope.

Que si, dans l'Afrique septentrionale, les naturels du pays ont jamais adopté une dénomination commune, depuis les *Syrtes* jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, ça n'a pu être que celle de *Maures* (Mauri). Strabon [1] nous apprend qu'ils occupaient les régions de l'ouest (*Mauritania*), les *Numides* étaient également connus sous ce nom, ainsi que nous l'apprend l'histoire des siècles suivans, où les Romains s'étaient établis dans le pays. Le nom de *Numides* s'efface et disparaît peu à peu; il est remplacé par celui de *Maures*. Dans Appien [2] on trouve les deux dénominations réunies : il donne à Juba l'ancien titre de roi des *Numides Maures*. Ammien [3] se sert presque toujours du nom de *Maures*, et Procope ne connaît que des *Maures* aux environs de Carthage.

Ces peuples occupent encore aujourd'hui ces régions, où nous les trouvons dès le commencement des temps historiques. L'Arabe les appelle Breber ou Berbères; selon toute apparence il emprunta ce terme aux habitans des villes romaines, qui traitaient de Bar-

[1] Strabo, XVII, 1181 : Μαῦροι ὑπὸ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἐπιχωρίων λεγόμενοι. (« Les *Numides* sont appelés *Maures* par les Romains et par les hommes du pays. »)

[2] Appian., B. Civ. II, 40 : Ὁ τῶν Μαυρουσίων Νομάδων βασιλεύς. (« Le prince des *Maurousiens nomades*. »)

[3] P. e. Ammian., XXIX, 5. Procope, dans les deux livres de la guerre des Vandales.

bare tout peuple qui ne parlait pas latin ou grec. Aujourd'hui ils s'appellent Amazirg dans l'empire de Maroque, Kabyles dans l'Algérie [1] : ils parlent la même langue dans l'un et l'autre pays, et cette langue qu'ils appellent *aguel amaria,* c'est-à-dire la langue noble, n'a pas la moindre analogie avec l'arabe.

Ce que nous venons de dire peut se résumer en ces mots : toutes les peuplades libyennes, à partir du commencement des possessions de Carthage à l'est, jusqu'à l'océan Atlantique vers l'ouest, ont de tout temps appartenu à une même race d'hommes ; si elles ont jamais porté une dénomination commune, c'était celle de Maures. Les Grecs, qui leur devaient une connaissance plus exacte des régions de l'est, leur donnèrent le nom de Nomades, tiré de leurs habitudes vagabondes ; il passa aux Romains qui, par altération, en firent *Numides.* Les naturels du pays ne le connaissaient point, ni les Carthaginois, selon toute apparence. Ceux-ci s'en tenaient aux noms des diverses peuplades : comme elles avaient formé peu à peu deux empires assez puissans, ils appelèrent *Massyliens* les hordes voisines de leur territoire, et qui faisaient partie de l'empire de l'est ; tandis qu'ils appliquèrent le nom de *Massésyliens* aux habitans du royaume occidental, qui occupait une bonne partie de l'Algérie. La dénomination de *Maures*, commune d'abord à toutes ces nations, ne resta qu'aux peuplades les plus reculées vers le couchant, et placées en dehors de l'in-

[1] V. Géographie de l'Afrique, par Bruns, t. VI, page 132 et 245, (en allemand), où les renseignemens sur ces peuples ont été soigneusement recueillis.

fluence carthaginoise. Ces notions furent transmises aux Romains. Toutefois, quand ils se trouvaient en contact avec ces diverses tribus, et qu'ils introduisirent des changemens dans la division des provinces, ils eurent lieu de se convaincre qu'il n'existait entre ces peuplades aucune différence essentielle. Dès lors, le nom de Maures prit une acception beaucoup plus étendue : il devint synonyme de celui de Numides, sur lequel il finit par prévaloir complètement ; de sorte que dans les siècles suivans les Numides disparaissent, et qu'il n'est plus guère question que de Maures.—Au sud, des *Maures* et des *Numides* habitent les *Gétules* jusqu'aux confins du grand désert et en partie dans les oasis, menant pour la plupart une vie errante. Issus de la même race que les habitans des régions du nord, ils surent se maintenir dans l'indépendance. Ceux du sud, ayant des relations plus fréquentes avec les peuplades nègres, ont le teint plus foncé que les habitans du nord : ce qui leur fit donner le nom de *Melanogaetuli* ou *Gétules noirs*.

Les Numides mènent actuellement la même vie que par le passé ; leur existence est même plus misérable maintenant, les Arabes les ayant forcés, pour la plupart, de quitter les districts fertiles. Ils ne boivent pas d'eau, tant qu'ils ont du lait de chamelle, et les chameaux restent également sans boire, tant qu'ils trouvent de la verdure dans les pâturages. L'usage du chameau ne paraît s'être introduit généralement qu'après l'invasion des Arabes. Dans l'histoire ancienne on le trouve rarement chez les *Numides* et chez les *Mauritains*.

[1] Leo Africanus, p. 32, (traduction allemande de Lorsbach.)

Pour eux, l'animal de prédilection c'est le cheval, qui est, en quelque sorte, l'allié de l'homme. Petit de taille et d'apparence chétive, il était rapide à la course et d'une constitution vigoureuse. Il buvait et ne mangeait qu'une fois par jour, connaissait son maître, et suivait ses traces avec tout le dévouement du chien. Le cavalier le montait à nu, et le gouvernait à l'aide d'un bourrelet ou collier fait de bois ou de fil tordu, auquel il attachait une corde qui servait de bride. D'autres fois il faisait les mouvemens nécessaires entre les oreilles avec une petite baguette qui tenait lieu de mords et d'éperon [1]. Le Numide, rompu au maniement des armes dans les rencontres qui avaient lieu chaque jour entre les diverses peuplades, combattait à cheval; il se servait de l'épée, et surtout du javelot. Son attaque était soudaine et impétueuse. En cas de réussite, l'ennemi était enfoncé et perdu. Si les rangs des fantassins résistaient à leur choc, ces hordes tournaient bride et s'éparpillaient de côté et d'autre, et disparaissaient aussi rapidement qu'elles étaient venues. Malheur à leurs ennemis si, rassurés par cette fuite apparente, ils se laissaient surprendre! L'attaque se répétait trois ou quatre fois. Comme troupes légères les Numides étaient redoutables, ainsi que les Romains en firent souvent l'expérience dans les guerres contre Annibal; en bataille rangée ils étaient moins à craindre, car ils manquaient de précision dans les mouvemens et de persistance dans les manœuvres.

Le Numide ainsi que son cheval supportait patiemment toutes les privations, ou plutôt il n'y en avait

[1] Strabo, XVII, p. 1184.

pas pour lui. Au lieu de cultiver paisiblement un sol fertile, dit Strabon [1], ils passaient leur vie à guerroyer et abandonnaient le pays aux animaux sauvages. Peu à peu ils furent réduits à la condition des peuples qui habitaient des régions arides et stériles; ils n'avaient pour se nourrir que les plantes des champs, de la viande, du lait et du fromage. A la vérité le roi Masinissa répandit parmi eux quelques germes de civilisation [2], mais ils ne fructifièrent que dans une partie de la nation. La puissante Carthage elle-même ne put empêcher qu'il ne subsistât, dans les montagnes contiguës à ses terres si bien cultivées, des peuplades vagabondes restant fidèles à leurs habitudes primitives, par exemple les *Zuphonae* dans la chaîne de Zouan [3]. Les efforts de Masinissa et des Romains n'eurent pas plus de succès. Masinissa qui avait été initié à la civilisation romaine, et qui s'entourait dans sa résidence d'un faste vraiment royal, n'en conservait pas moins les habitudes de sobriété et de travail, qu'il avait contractées étant jeune. Dans sa vieillesse il restait à cheval pendant des journées entières, souvent il se contentait pour son dîner d'un morceau de pain qu'il mangeait debout. Aux festins qu'il donnait les convives étaient traités avec une magnificence digne d'un grand prince, tandis que pour sa personne il s'assujétissait à la frugalité la plus rigide. Aussi Masinissa jouissait de la plénitude de ses forces à l'âge de quatre-vingt dix ans, et quatre ans avant sa mort il eut encore un fils [4].

[1] Strabo, XVII, 1190.
[2] Polyb., XXXVII, 3; Strabo, XVII, 1190.
[3] Diodor., XX, 38.
[4] Polyb., XXXVII, 3. Appian., *Punica*.

Salluste fait une description toute semblable des *Numides* : « Ce sont des hommes vigoureusement constitués; ils supportent toute espèce de fatigue, la plupart d'entre eux meurent d'exténuation dans un âge très avancé, à l'exception de ceux qui périssent par l'épée ou que dévorent les bêtes féroces; il est rare qu'un *Numide* succombe à une maladie [1]. »

Des hommes de cette trempe sentent trop vivement ce qu'il y a de bonheur dans leur position indépendante pour l'échanger de leur propre mouvement contre une autre existence. L'armée de Jugurtha n'était composée que de hordes nomades. Plus tard les Romains eurent à combattre Tacfarinas, chef des *Musulani*, peuplade puissante vers le sud-ouest, mais qui menait une vie errante, de même que les *Cinithii* et ses autres alliés [2]. Les noms des tribus avaient changé, la population était restée la même; ainsi Pline [3] a tort de soutenir que les *Massésyliens* ont été exterminés. Dans les régions qu'ils habitaient, nous trouvons chez Ammien [4], les *Tyndenses* et les *Massisenses*. Quand arrivèrent les Vandales des peuplades libres surgissent de toutes parts dans les montagnes; on les appelait Maures, ainsi qu'il a été dit plus haut. Ces Maures détruisirent les villes où ils purent pénétrer, et s'astreignirent plus que jamais à leur ancienne manière de vivre, attendu que chassés des plaines fertiles, ils ne pouvaient subsister que dans les montagnes. Nul

[1] Sallust., *Bell. Ing.* c. 20.
[2] Taciti *Annal.* II, 52.
[3] Plin., V, 2 : *Proxima Mauris Massaesylorum gens fuerat, simili modo exstincta.*
[4] Ammian., XXIX, 4.

ne vit avec plus de luxe que les Vandales, dit Procope [1], ni plus misérablement que les Maures.

CHAPITRE III.

Carthage et son territoire ; différentes classes des habitans qui cultivaient la terre.

Parmi les peuplades libyennes répandues sur la côte septentrionale de l'Afrique s'établirent des marchands phéniciens vers les temps de la guerre de Troie; venant de l'est, ils touchèrent d'abord à la côte orientale, où ils fondèrent des comptoirs, dont les noms tels que *Adrumète*, *Thapsus*, *Leptis*, etc., révèlent l'origine asiatique. Selon toute apparence les *Emporia*, près de la *petite Syrte*, leur doivent également leur existence. Ces étrangers furent accueillis avec empressement par les naturels du pays, auxquels ils apportaient des articles qui répondaient à leurs besoins ; ils leur donnaient en échange du miel, des peaux, etc. Puis les Phéniciens se dirigèrent vers le nord, où ils jetèrent les fondemens d'*Utique*, et peut-être des deux *Hippone*, ainsi que d'autres établissemens plus à l'ouest, qui les mettaient à même de s'avancer jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, *Gades* ou Cadix, etc. La traversée de la Méditerranée dans un seul trajet non interrompu, depuis les côtes de l'Asie jusqu'à l'extrémité occidentale de cette mer, était une entreprise au-dessus des moyens dont la navigation disposait à cette

[1] Procop., B. *Vandal*, II, 6.

époque; il était indispensable d'avoir des stations échelonnées sur la route.

Carthage fut un des derniers établissemens phéniciens; nous donnerons les détails historiques de la fondation de cette ville plus bas dans la topographie. Au premier aspect la position paraît mal choisie, l'eau n'y est pas en quantité suffisante, et il n'y a pas de port, car la baie voisine de Tunis ne peut recevoir que des bâtimens de dimensions inférieures. Et pourtant cette ville était destinée à jouer un des premiers rôles dans l'histoire et à amener une révolution immense dans l'existence des populations indigènes. Pendant long-temps Carthage leur paya le tribut qu'elles lui avaient imposé pour prix du terrain concédé; mais insensiblement sa richesse et sa puissance s'accrurent par le commerce qu'elle faisait avec ces populations, et avec toutes les côtes occidentales de la Méditerranée, où elle entretenait des flottes nombreuses. Carthage commença par exercer sur les autres villes maritimes une espèce de suprématie qui devint insensiblement une domination réelle; ces villes continuèrent à élire leurs magistrats et conservèrent un fantôme de liberté du moins dans l'administration intérieure; mais quant aux affaires d'état elles étaient exclusivement subordonnées à la volonté de Carthage. Elle gagna de cette façon plusieurs points, d'où il lui fut possible d'agir sur l'intérieur du pays dont les habitans obtenaient, sur leur demande, le droit de cité dans ces villes. Par cette mesure, qui était d'une bonne politique, la population reçut un accroissement, que la métropole de Tyr n'aurait pu lui envoyer; d'ailleurs Carthage parvenait ainsi à diviser les intérêts des hom-

mes du pays, et se créait un parti sur le dévouement duquel elle pouvait toujours compter.

On appelait *Libophéniciens* cette population mélangée des villes maritimes [1]; les Phéniciens y formaient la classe dominante; mais soit par alliance, soit par des services rendus ou par un séjour prolongé, les indigènes pouvaient s'y faire admettre. Carthage elle même faisait partie des villes *Libophéniciennes*. Au temps de sa plus grande puissance elle comptait sept cent milles habitans, dont la majeure partie ne pouvait lui être venue que des autres villes du pays. Diodore dit expressément que la loi permettait le mariage entre les Carthaginois et les habitans des villes *Libophéniciennes*. En général Carthage établit sa grandeur sur le système de la parenté; nous savons par l'histoire qu'elle donnait les filles de ses premières familles en mariage aux princes *Numides*, pour les attacher à ses intérêts : les Romains eussent repoussé toute alliance avec des Barbares comme au-dessous de leur dignité.

On pourrait penser que les villes tyriennes, éparpillées sur la côte occidentale jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, faisaient partie des villes *libophéniciennes*, ainsi que les établissemens des Carthaginois dans ces parages; toutefois il paraît que les habitans étaient dans une position plus subordonnée vis-à-vis de Carthage.

[1] Dans Polyb., III, 33 et ailleurs, il est souvent question des *Libophéniciens*; sur lesquels Diodore, XX, 55, nous donne des détails : il nous apprend que l'on ne désignait sous cette dénomination que les villes maritimes. Pline, V, 4, restreint à tort le nom de *Libophéniciens* à la côte orientale dans le *Byzacium*: il est vrai que c'est là que se trouvait le plus grand nombre de ces villes.

Ce qui nous autorise à le croire, c'est d'abord le nom de *Metagonia* que portaient ces villes, et qui nous a été transmis par les auteurs grecs; villes *métagonitiques*, c'est comme qui dirait succursales (Μεταγώνια; πόλεις τῶν Μεταγονίτων). Une preuve plus décisive, c'est qu'Annibal envoya quatre mille hommes de leurs troupes à Carthage pour y servir en même temps de garnison et d'ôtages[1], d'où il faut conclure que leur fidélité était suspecte. Ces villes, pour la plupart, étaient d'origine tyrienne; c'est sans doute cette affinité nationale qui décida Carthage à faire entrer les Tyriens dans le traité qui interdisait à tout sujet romain d'exercer des pirateries sur les côtes au-delà du *Pulchrum Promontorium* [2]. Vers la même époque, Alexandre-le-Grand s'étant emparé de la ville de Tyr, Carthage prit immédiatement possession de ses colonies qui étaient sans défense, mais elle les traita, ainsi que ses propres établissemens, comme de simples comptoirs qui lui facilitaient le commerce avec les nomades, leurs voisins; traitement qui, malgré la commune origine, ne pouvait guère leur inspirer un dévouement bien sincère à la ville qui s'était arrogée le commandement sur elles. Ces colonies devaient être fort peu importantes, le contingent qu'elles fournissaient à l'armée n'étant que de quatre mille hommes; par la suite elles tombèrent au pouvoir des rois numides ou maures, et on ne savait plus ce que leur ancien nom avait voulu dire. Pline pense que la région *métago-*

[1] Polyb., III, 33.

[2] Polyb., III, 44, 406 ans après la fondation de Rome, et 348 ans avant l'ère chrétienne.

nitique (*Metagonitis Terra*) désigne toute la *Numidie*[1], quoiqu'elle ne comprît que les côtes et qu'elle s'avançât plus loin vers l'ouest. Chez Strabon[2] et chez Ptolémée, le mot *Metagonium* ne subsiste que comme nom d'un cap de la *Mauritanie;* de plus, il y a les peuples adjacens aux *colonnes d'Hercule* qui s'appellent *Métagonites*.

Fidèle à son ancien principe de s'agrandir en prenant possession des contrées contiguës à son territoire, Carthage envoyait des colons dans les districts circonvoisins où la fertilité du sol invitait à le cultiver, toutes les fois qu'il y avait un excédant de population dans la métropole[3]; par là elle se débarrassait des têtes turbulentes, et les attachait à ses intérêts en leur facilitant le premier établissement; d'un autre côté elle parvenait à éloigner de son sein la pauvreté et son hideux cortége, tout en reculant par une progression insensible et incessante les limites de ses terres. La majeure partie des hommes qu'on fit partir se composait de Libyens sédentaires, d'autres Libyens disposés à quitter la vie nômade, étaient invités à se joindre aux premiers : aussi les villes où ils s'établirent furent appelées *Libyennes*, et les habitans étaient regardés comme Libyens, dans l'acception la plus restreinte du mot.

Carthage veillait avec une sollicitude toute maternelle au bien-être de ces établissemens, dont le nombre

[1] Plin., V, 3 : *Ab Ampsaga Numidia est, Metagonitis terra Graecis appellata*.
[2] Strabo, XVII, 1185.
[3] Aristoteles *de republica*, II, 11.

monta jusqu'à trois cents et au-delà [1]; il y avait parmi eux des villes vastes et populeuses. Agathocle, et plus tard Scipion, les trouvèrent dans un état florissant. Tout le pays qui constituait le sol de la république se changea ainsi en un seul et immense jardin, depuis les bords du fleuve *Tusca* (Zaine), à l'ouest, jusqu'aux rives du lac *Tritonis*, au sud-est. Les impôts auxquels on assujétissait ces villes coloniales n'excédaient point les dépenses nécessitées par les expéditions militaires; quant aux frais d'administration intérieure, ils étaient couverts par les revenus considérables de la métropole[2]. Or, dans les premiers temps on n'avait à combattre que les Numides; tout au plus on envoyait quelques corps de troupes sur les côtes de la Sardaigne ou de l'Espagne. Comme on voit, le fardeau n'était pas bien lourd pour des villes en si grand nombre; mais, plus tard, Carthage s'engagea dans des guerres lointaines de longue durée, et envoya surtout de nombreuses armées en Sicile qui restaient à sa solde, elle n'en continuait pas moins à prélever sur les villes libyennes l'argent nécessaire pour couvrir les dépenses de guerre : aussi les impôts s'aggravèrent au point d'exciter un mécontentement général; mais ce qui irritait le plus les esprits, c'est qu'aux charges financières[3] venaient se joindre des recrutemens perpétuels. Les préparatifs que fit Annibal pour la deuxième guerre *punique* nous font connaître

[1] Voyez, plus bas.
[2] Polyb., I, 71.
[3] Polyb., I, 72; on prenait le double des impôts antérieurs avec la moitié des produits du pays. — Diodor., XX, 55, parle également de la dureté avec laquelle les Libyens étaient traités.

à peu près dans quelle proportion les troupes étaient réparties ; outre leur contingent pour la flotte, les villes *libophéniciennes* fournissaient la grosse cavalerie. Annibal n'en laissa que quatre cent cinquante hommes en Espagne avec onze mille huit cent cinquante hommes d'infanterie légère [1] ; il emmena le plus grand nombre en Italie. Le chiffre n'est pas indiqué ; on sait seulement que son armée se composa de quatre-vingt-dix mille hommes à pied sur douze mille à cheval au passage de l'Ebre, de cinquante mille fantassins sur neuf mille cavaliers à son entrée dans les Gaules, et de vingt-six mille hommes, dont six mille à cheval, à son arrivée en Italie.

Les colonies *puniques* nourrissaient des ressentimens implacables contre la métropole, saisissaient avec empressement toutes les occasions de secouer le joug. Voilà ce qui nous explique l'empressement avec lequel elles accueillirent Agathocle, et la part que prirent ces villes *libyennes* et une partie des villes *libophéniciennes* à l'insurrection des troupes mercenaires, après la première guerre *punique*. Ces troubles et les invasions des Romains amenèrent la ruine du plus grand nombre de ces établissemens ; aujourd'hui on chercherait en vain l'emplacement qu'occupaient ces villes jadis si florissantes.

Par suite de leur création, les naturels du pays se virent refoulés vers l'ouest et vers le sud. Il est possible qu'ils aient tenté maintes fois [2] de repousser par la force les envahissemens continuels des Carthaginois,

[1] Polyb., III, 35.
[2] Justin., XVIII, 7.

nous ne savons rien de précis à cet égard; mais que pouvait une foule indisciplinée de hordes sans union, contre des armées régulières? Depuis long-temps il n'était plus question pour les Carthaginois de contribution foncière à payer aux indigènes pour la cession des terres où ils avaient bâti la ville nouvelle; au contraire, ils avaient su se créer un vaste empire aux dépens des *Numides*. Ceux-ci n'oubliaient pas le passé, toutes les fois que Carthage était engagée dans une guerre avec des nations étrangères, ils faisaient valoir leurs prétentions à main armée. C'est ainsi que du temps de Darius, roi des Perses, les *Afri* se ruèrent sur Carthage par bandes nombreuses, et comme la guerre de Sardaigne absorbait toutes les forces de l'état, il fallut faire droit à leurs réclamations; on leur paya l'arriéré de l'impôt qu'ils demandèrent. Quelques années plus tard, Carthage profita d'un moment de calme pour contraindre les naturels, par la voie des armes, à renoncer pour toujours à leurs prétentions[1].

Depuis ce temps, les *Numides* continuèrent à nourrir contre les Carthaginois les sentimens de haine que tout peuple nomade porte naturellement aux nations agricoles, ou, pour mieux dire, ils étaient animés du désir de récolter ce que le travail des cultivateurs avait fait éclore. Du reste, les *Numides* procuraient de grands avantages aux Carthaginois, qui savaient toujours se concilier l'amitié de quelque chef, et avaient à leur solde une nombreuse cavalerie légère, composée de soldats enrôlés chez ce peuple, dans toutes les guerres qu'ils entreprirent. Les *Numides* n'en restaient pas

[1] Justin, XIX, 1 et 2.

moins indépendans et fidèles à leur genre de vie, et dans le cours des guerres contre Rome, nous voyons constamment des chefs de tribu, qui voulaient faire fortune, prendre parti pour les Romains, pendant que les rois du pays étaient les alliés de Carthage. Dans les premiers temps on cite, comme la peuplade la plus puissante, les *Maxitans* [1], qui occupaient probablement la contrée où plus tard Carthage établit sa domination directe. Lors de l'invasion des Romains, on ne connaissait que deux royaumes *Numides* dans l'Afrique occidentale, contigue au territoire carthaginois, tous deux dans la régence d'Alger, les *Massyliens* à l'est, et les *Masséryliens* vers l'ouest. Les Romains et les Grecs ignoraient jusqu'où ces royaumes s'étendaient vers le sud.

De toutes les colonies phéniciennes, Carthage fut la seule qui parvint à un haut degré de puissance et de grandeur. Ce fait seul suffit pour démontrer la sagesse de ses institutions : la fortune a pu sans doute favoriser le progrès, mais non le provoquer, et encore moins le maintenir pendant une suite de siècles. Les lois fondamentales, le rouage de l'administration, la hiérarchie des pouvoirs, tout cela nous est peu connu : les renseignemens que nous avons suffisent néanmoins pour nous en donner une haute idée. Aristote, qui en présente une esquisse rapide et sommaire, en parle avec beaucoup d'éloges [2]; des indications éparses dans les historiens, répandent des lumières sur quelques parties [3]. Plusieurs auteurs modernes ont fait un ré-

[1] Justin., XVIII, 6.
[2] Aristot., *de Republ.* II, 11.
[3] Surtout Polyb., VI, 51, dans son parallèle entre le gouvernement de Rome et celui de Carthage.

sumé des notions qui nous ont été transmises par les anciens: les recherches de Heeren [1] sont, à mon avis, ce que nous avons de plus exact et de plus complet; elles seraient d'autant plus déplacées dans un ouvrage de géographie, que nous n'avons aucune notion nouvelle à y ajouter.

Il nous suffira donc de faire remarquer avec Heeren que si la navigation et le commerce étaient l'affaire essentielle à Carthage, vu que c'est à ces deux moyens qu'elle devait le commencement de sa prospérité, et qu'elle s'élevait par leur extension successive au rang d'une puissance de premier ordre; l'agriculture y trouvait à son tour appui et protection, plus peut-être que dans tout autre pays. Cela résulte de ce que nous avons dit sur les villes *libyennes,* et de l'état florissant où se trouvait tout le territoire de la république. Et que l'on remarque bien que Carthage n'avait pas à conserver ce qui existait, à le régulariser et à y introduire des perfectionnemens; elle dut au contraire tout créer, conquérir le sol sur les nomades, l'épée d'une main, la charrue dans l'autre; aussi Agathocle, Regulus et Scipion trouvèrent-ils toutes les villes de l'intérieur fortifiées. Bien plus, les environs de la capitale présentaient une grande étendue de terre labourée, et les habitans ne se vouaient point exclusivement à l'industrie, comme cela se fait d'ordinaire dans les grandes villes, ils vivaient en partie du produit de leurs champs. Nous ne citerons point à l'appui de cette assertion le passage de Polybe, où il dit que les Carthaginois trouvaient dans le rapport de leurs

[1] Heeren, *Ideen*, etc., t. II, 2e partie, page 108 et suiv.

terres les ressources nécessaires pour subvenir aux dépenses de l'administration intérieure de tout l'état. En effet, les contributions foncières des habitans de la capitale n'auraient pu y suffire; il faut de plus mettre en ligne de compte les droits d'entrée, l'octroi, etc. Mais nous voyons dans l'histoire que, lors de la chute de Carthage, Scipion répartit les possessions territoriales de la ville entre ceux de ses voisins qui avaient servi la cause des Romains, notamment entre les habitans d'*Utique*, qu'était à plusieurs milles de Carthage; or, pour que la ville d'*Utique* fût à même de profiter de cette marque de munificence de la part des Romains, il fallait que les terres *carthaginoises* s'étendissent à une grande distance.

On a souvent reproché à Carthage d'avoir employé dans ses guerres trop de troupes mercenaires, chez lesquelles on ne pouvait trouver, au lieu de patriotisme, qu'un esprit d'indiscipline et de révolte. Le reproche est fondé : mais pourquoi n'a-t-on pas ajouté que, pour soutenir des guerres importantes, l'état était réduit à la nécessité absolue d'avoir recours à des soldats étrangers; l'étendue de son territoire ne lui permettant point de mettre sur pied des armées tant soit peu nombreuses avec des recrues prises parmi les citoyens et les peuplades soumises à sa domination? En cas de besoin, chacun prenait les armes pour défendre la patrie et ses foyers : dans les incursions des *Numides*, il a dû arriver souvent que les habitans d'un canton se soient levés tous à la fois; car, avant que l'état pût venir à leur secours, les Nomades qui venaient exercer leurs brigandages avaient disparu depuis long-temps. Lors de l'invasion

d'Agathocle, la capitale envoya au devant de lui 40,000 citoyens, combattant à pied, et 1,000 cavaliers avec 2,000 chars de combat[1]; mais de pareils efforts ne peuvent se répéter à la longue : il fallait renouveler l'armée par des recrutemens qui ne fournissaient pas toujours un nombre suffisant d'hommes. En général, on se fait une idée exagérée de l'étendue du territoire de Carthage, sur le dire de quelques écrivains, qui semblent du reste mériter du crédit.

CHAPITRE IV.

Étendue et division des possessions de Carthage.

La domination des Carthaginois s'étendait d'après Polybe[2], depuis les *autels des Philènes*, au milieu de la *grande Syrte*, jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, sur un espace de terrain long de 16,000 stades ou de 400 milles géographiques. La même donnée se retrouve dans Scylax[3], et elle ne saurait être révoquée en doute; mais si l'on voulait en inférer que le territoire Carthaginois ait jadis compris dans ses limites les états actuels de Tripoli, Tunis, Alger et la Maroque, on tomberait dans une grande exagération.

[1] Diodor., XX, 10.
[2] Polyb., III, 39.
[3] Scylax : ὅσα γέγραπται πολίσματα ἢ ἐμπόρια ἐν τῇ Λιβύῃ, ἀπὸ τῆς Σύρτιδος, τῆς παρ' Ἑσπερίδας μέχρι Ἡρακλείων στηλῶν ἐν Λιβύῃ πάντα ἐςὶ Καρχηδονίων. (« A partir de la *Syrte*, qui commence aux *Hespérides* jusqu'aux *Colonnes d'Hercule*, les villes et les places de commerce de l'Afrique dont nous avons parlé, appartiennent toutes aux Carthaginois. »)

Vers l'est, entre *la petite* et *la grande Syrte*, dans la région qui répond à la position actuelle du Tripoli, Carthage était maîtresse de la côte, où se faisaient remarquer deux villes importantes : *Leptis Magna* (Lebida) et *Sabrata* (p. 145). Le reste est enseveli sous des sables, coupés de quelques oasis, où habitaient des Libyens nomades, qui servaient de temps en temps sous les drapeaux carthaginois, mais qui ne furent jamais soumis à leur empire. Carthage avait avancé ses limites jusqu'au milieu de la *grande Syrte*, non pas pour s'emparer de quelques plages arides, mais pour tenir la puissante *Cyrène* à distance; ces parages offraient d'ailleurs à l'état de notables avantages pour le commerce avec les pays méridionaux de l'Afrique. Quant à l'accroissement de territoire qui en résultait, il était imperceptible et ne saurait s'évaluer en chiffres, et selon toute apparence il fallait pour le défendre plus d'hommes qu'il ne pouvait en fournir à l'état.

Il en était de même dans les régions occidentales qui forment aujourd'hui la régence d'Alger et l'empire de Maroque, c'est là que se trouvaient ces villes *Métagonitiques*, dont il a été question plus haut. Echelonnées le long des côtes, ces colonies assuraient aux Carthaginois le commerce exclusif avec les populations nomades de l'intérieur, sur lesquelles, par suite de ces relations, ils exercaient nécessairement une certaine influence. Les villes *Métagonitiques* contribuaient donc beaucoup à la prospérité commerciale de la capitale, sans en augmenter en rien la puissance; elles ne fournissaient qu'un contingent de 4,000 hommes, et elles avaient sans doute souvent besoin de la pro-

tection de la métropole dans les luttes continuelles avec les voisins belliqueux qui venaient ravager leur territoire; de plus il fallait exercer sur elles une surveillance incessante; la plupart de ces colonies étant d'origine tyrienne, supportaient impatiemment le joug des Carthaginois. Probablement elles ne possédaient que les terrains labourés autour des villes : or, qui oserait évaluer en chiffres le peu de milles carrés qui formaient leur domaine?

Ce qui constituait la véritable puissance des Carthaginois, c'était les terres groupées autour de la ville d'une manière continue, et qu'on avait acquises petit à petit. Elles formaient ensemble un pays, qui, tout bien considéré, avait moins d'étendue que le Deylik de Tunis. *Hippo*, qui plus tard fut surnommé *Regius*, c'est-à-dire *Bône*, paraît avoir été l'extrémité occidentale sur la côte ; on ne peut guère déterminer, avec quelque certitude, jusqu'où le territoire carthaginois s'étendait de cette ville vers le sud dans l'intérieur des terres : il paraît qu'il débordait l'affluent occidental du *Bagradas* (Medjerdah), sur les rivages duquel nous trouvons un grand nombre de villes. Nous savons qu'Agathocle s'empara de plusieurs places fortes situées dans cette localité; or, c'était aux Carthaginois seuls qu'il faisait la guerre, et il avait intérêt à ménager les *Numides;* ces places fortes ne pouvaient donc appartenir à ces derniers, qui, au surplus, n'avaient point de villes fortifiées à cette époque. Dans la seconde guerre punique nous trouvons également, près du *Bagradas*, les villes de *Narangara*, de *Zama* et de *Sicca ;* cette dernière était surnommée *Veneria ;* les jeunes filles y étaient autori-

sées par la loi à se livrer à la prostitution, afin de se faire une dot. Coutume bizarre, qui dénote évidemment une origine phénicienne.

Au sud de la capitale, le territoire se prolongeait à peine sur un rayon de 20 milles géographiques. La ligne qui séparait la *Zeugitane* du *Byzacium* sous les Romains, peut être regardée comme traçant primitivement les limites des terres de la république. Du moins, dans les récits des expéditions d'Agathocle et des Romains, nous n'entendons jamais citer un lieu plus avancé vers le midi. La nature a fixé elle-même cette limite, et l'histoire des temps suivans n'en connaît point d'autre. Au midi de cette ligne, des chaînes de montagnes dressent leurs vastes remparts, et au midi de celles-ci commence le désert. Voilà aussi ce qui nous explique comment les *Numides* pouvaient se maintenir si près de la capitale. La ligne de démarcation se terminait à la côte orientale, un peu au nord d'*Adrumète*, et tout le pays, depuis la côte nord jusqu'à cette ligne vers le sud, avait le nom de *Zeugis* et de *Zeugitana* (sous entendu *Regio*), qui date probablement du temps des Carthaginois; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous n'avons pas d'indication postérieure sur l'origine de cette dénomination, qui s'est maintenue sous les Romains et plus tard sous les Vandales. Carthage, le point central du gouvernement, était regardée comme la capitale de cette province en particulier; on regardait celle-ci comme la véritable Afrique, dans l'acception la plus restreinte du mot [1]. Sous les Romains

[1] Aethicus, *cosmogr.*, p. 731, *in Gronovii edit. Melae: Zeugis est ubi Carthago civitas constituta est.* Isidor., XIV, 5: *Zeugis ubi*

son territoire ne s'avançait vers le couchant, que jusqu'à la rivière de *Tusca* (Zaïne)[1] en deçà d'*Hippo* (Bône), les contrées comprises entre ces deux points ayant été cédées au roi Masinissa.

Au sud de la *Zeugitane*, le long de la côte orientale jusqu'à la *petite Syrte*, s'étendait le *Byzacium* qui tirait son nom d'une peuplade libyenne, les *Byzantes*. Hérodote[2] ne connaît pas la *Zeugitane*, les *Byzantes* s'appellent chez lui *Gyzantes* (Γύζαντες) ou *Zygantes* (Ζύγαντες), comme portent la plupart des éditions. Ces deux dénominations étaient également usitées, car Étienne de Byzance, tout en blâmant Hérodote d'avoir écrit *Gyzantes* au lieu de *Byzantes*, mentionne les *Zygantes* à un autre endroit[3]. Les habitans, dit Hérodote, ont l'habitude de se teindre en rouge, et se nourrissent de la chair des singes que les montagnes voisines leur fournissent en abondance; ils recueillent du miel dans de nombreuses ruches d'abeilles, mais ils en fabriquent beaucoup plus eux-mêmes. Le fait est confirmé par Eudoxe, qui rapporte qu'au nord des *Syrtes*, à l'est de Carthage, les *Gyzantes* préparaient avec le suc des fleurs une grande quantité d'excellent miel qu'on ne pouvait distinguer d'avec celui que produisent les abeilles[4].

La position géographique que ce passage assigne

Carthago magna est: ipsa est et vera Africa inter Byzacium et Numidiam sita. »

[1] Plin., V, 4 : *A Tusca Zeugitana regio, et quae proprie vocetur Africa, est.*

[2] Herodot., IV, 194.

[3] Steph. Byz., *v.* Γύζαντες et Βυζαντίς.

[4] Aristotel., *de Mirabilibus*, c. 38, d'après Eudoxe.

aux *Gyzantes* démontre que cette peuplade est identique avec les *Byzantes* des écrivains postérieurs. Nous en trouvons également la preuve dans Hérodote, qui, en face des *Gyzantes*, place l'île de *Kyranis*; d'après la description qu'il en donne, il est évident que c'est l'île appelée ordinairement *Kerkina* par les auteurs anciens [1]. Du reste, les renseignemens d'Hérodote sont très incomplets : il parle des *Gyzantes* comme d'un peuple très arriéré dans la civilisation, sans nous apprendre qu'*Adrumète*, *Leptis*, *Thapsus* et beaucoup d'autres grands établissemens phéniciens étaient situés sur la côte qu'ils habitèrent. Les Carthaginois, qui lui avaient fourni des indications si précises sur l'île de *Kerkina*, ne lui apprirent rien sur les magnifiques régions de la côte soumises à leur domination. Même dans les temps postérieurs l'idée que les Carthaginois attachaient au mot *Byzacium* n'était guère connue. Depuis long-temps les Romains possédaient ce pays, lorsque Strabon [2] en décrivait les lieux remarquables sans en rapporter le nom, et qu'il parle des *Byzaciens* (Βυζάκιοι) dans un autre endroit comme d'une peuplade confinant au territoire de Carthage; ce n'est que dans Pline [3] que nous trouvons des indications plus précises : « Après la *Zeugitane*, dit-il, vient une autre région de l'Afrique. Les *Libophéniciens* habitent le *Byzacium* : c'est le nom d'un canton qui a une étendue de 250 milles romains; le sol y est d'une si prodigieuse fertilité, qu'il rend aux cultivateurs cent

[1] Aujourd'hui *Querquanes*.
[2] Strabon, II, 193.
[3] Plin., V, 4.

grains pour un. » C'est à tort que Pline restreint la dénomination de *Libophéniciens* aux seuls habitans du *Byzacium*; du reste ses renseignemens sont parfaitement exacts, tant sous le rapport de la fécondité du sol qui est commune à toutes les régions de l'est, que sous celui des dimensions. En effet le *Byzacium* s'étendait à partir des terres situées au nord d'*Adrumète*, le long de la côte qui est très recourbée, jusqu'à *Thenae* (Thaini) et à la *petite Syrte;* ce qui ressort de l'ordre dans lequel Pline [1] place les villes et lieux remarquables. A *Thenae* (Thaini) il commence une autre subdivision de la côte. La limite se dirigeait dans l'intérieur du pays vers le désert et les montagnes *Numides* en décrivant un arc de cercle, de sorte que la région entière, ainsi que le remarque Polybe[2], offrait une figure ovale et qu'elle n'avait pas plus de 50 milles géographiques de circonférence.

D'après ces données le *Byzacium* devait son nom à la population indigène qui l'habitait, et non pas à une seule ville, ainsi que le veut Etienne de Byzance; et du temps des Carthaginois, il était distinct des lieux sur la *petite Syrte*, qui reviennent si souvent dans l'histoire ancienne sous le nom d'*Emporia* (villes marchandes), et que nous venons de décrire dans la topographie de ce golfe. Aussi Polybe a-t-il soin de

[1] Plin., l, c. « HIC *oppida libera Leptis*, *Adrumetum*, *Ruspina*, *Thapsus*. INDE *Thenae*.

[2] Steph. Byz., v. Βύζαντες, : Πολύβιος δὲ Βυζακίδα χώραν εἶναί φησι περὶ τὰς Σύρτεις ἐν δωδεκάτῳ, σταδίων μὲν οὖσαν τὴν περίμετρον δισχιλίων, τῷ δὲ σχήματι περιφερῆ. « (Polybe dit au douzième livre que le *pays de Byzakis* est situé à côté des *Syrtes*, et que son contour de figure ronde se monte à 2,000 stades.) »

faire remarquer cette différence, quand il dit que les Carthaginois avaient tout mis en œuvre, afin de soustraire à la connaissance des Romains les villes de la *Byssatis*, ainsi que les lieux sur la *petite Syrte* nommés *Emporia*[1]. Parmi ces derniers, Carthage comprenait également les villes maritimes en petit nombre, mais d'une grande importance dans le canton de *Tripolis*, vers l'est[2].

Le *Byzacium*, dont le nom[3] se présente sous des formes si diverses, ne pouvait d'abord comprendre les *Emporia*, même du temps des Romains; en effet, Masinissa qui les avait enlevés aux Carthaginois avec le secours des Romains, les transmit à ses héritiers, tandis que la côte du *Byzacium* formait une partie intégrante de l'*Afrique proprement dite*, ou de la *province proconsulaire*. Voilà pourquoi Scipion le Jeune, ou le second Africain, en partageant le royaume de *Numidie* entre les fils de Masinissa, fit creuser un fossé depuis *Thenae* (Thaini), jusqu'à l'embouchure de la *Tusca* (Zaïne), pour marquer la limite du territoire romain et du pays des *Numides*. Par la suite, lorsque Rome

[1] Polyb., III, 23 : Διὰ τὸ μὴ βούλεσθαι γινώσκειν αὐτούς, μήτε τοὺς κατὰ τὴν μικρὰν Σύρτιν τόπους ἃ δὴ καλοῦσιν Ἐμπορεῖα. (« Puisqu'ils ne voulaient pas que les Romains connussent ces endroits et les villes adjacentes à la *petite Syrte*, qu'à présent on appelle *Emporia*. »)

[2] Tite-Live, XXXIV, 64, dans le récit des guerres entre Masinissa et Carthage, cite expressément la ville de *Leptis* (*la Grande*, Lebida), comme faisant partie des *Emporia*. Dans le même endroit, il donne des renseignemens sur les revenus considérables que Carthage tirait des *Emporia*. (Comparez p. 167.)

[3] Dans Ptolémée on trouve Βαζακίτις χώρα au sud où au-dessous des Libophéniciens; c'est sans doute une faute du copiste, au lieu de Βυζακίτις.

s'empara de la *Numidie*, ce fossé devint à la vérité inutile; toutefois, on le regardait toujours comme formant, du côté de *Thenae* (Thaini), la ligne de séparation entre l'*Afrique ancienne* et l'*Afrique nouvelle* [1].

La prise de possession de la *Numidie* par les Romains, bouleversa toutes les notions géographiques dans ces pays; dès lors, on cessa de faire une différence entre les villes maritimes du *Byzacium* et les *Emporia*, en les comprenant toutes sous cette dernière dénomination; de plus, la partie sud-est de la *Numidie*, depuis le *Bagradas* (Medjerdah), jusqu'à la côte orientale qui touchait au nord à la *Zeugitane*, fut jointe au *Byzacium*, ou tout au moins elle reçut le nom de *Provincia Byzacena*, que nous trouvons plus tard dans les notices épiscopales et partout ailleurs. Ces contrées méridionales de l'intérieur du pays n'avaient jamais fait partie des possessions carthaginoises; il n'en est pas de même d'une florissante cité qui s'élevait au milieu du désert, et dont ce peuple ne fit la conquête qu'au commencement de la première guerre *punique*; c'était la ville d'*Hekatompylon*, qui dans les premiers temps était le chef-lieu d'un état indépendant, et qui plus tard prit le nom de *Kapsa*. Nous en donnerons une description détaillée dans la topographie.

Ainsi le territoire carthaginois, en tant qu'il formait une réunion compacte de lieux habités ou cultivés, ne comprenait que les districts de la côte; au nord *Zeugis* ou l'*Afrique proprement dite*, à l'est la

[1] Plin., V, 4: *Ea pars, quam Africam appellavimus, dividitur in duas provincias, veterem et novam, discretas fossâ inter Africanum sequentem et reges Thenas usque perductâ.*

côte du *Byzacium* et les *Emporia* sur la *petite Syrte* ; on ne saurait déterminer avec une entière certitude jusqu'où il s'étendait dans l'intérieur des terres. Toutefois les incertitudes ne s'étendent en aucun sens au-delà de quelques milles géographiques, et la superficie du pays entier était tout au plus de 1,000 milles géographiques : de nos jours, avec un territoire d'une si médiocre étendue, un état ne pourrait guère compter que parmi les puissances de second ordre. Il est vrai que dans les premiers temps Carthage possédait en outre la contrée occidentale de la Sicile, ainsi que la Sardaigne, et plus tard des districts considérables dans l'Espagne. C'était donc sur les possessions à l'étranger, et surtout sur le commerce immense qu'elle faisait sur mer et sur terre, que reposait la puissance de Carthage.

CHAPITRE V.

Royaume de *Numidie*.

Il y avait, dit Appien, un grand nombre de princes *Numides* dans diverses parties de la Libye[1], et en effet, dans le récit des guerres *puniques*, nous trouvons des chefs de peuplades *numides* combattant sous les drapeaux des Carthaginois ou des Romains. Les plus éminens parmi ces princes, étaient Syphax et Ma-

[1] Appian., *Pun.*, c. 10 : Νομάδων δὲ τῶν ἐν Λιβύῃ δυνάσται μὲν ἦσαν κατὰ μέρη πολλοί.

sinissa ; Syphax était roi des *Massésyliens* qui habitaient à l'ouest. Par la suite son royaume fit partie de la *Mauritanie*, aujourd'hui il forme la régence d'Alger. Cet empire ne continait point au territoire compacte des Carthaginois, et les possessions de ces derniers et celles de Syphax ne se touchaient que sur la côte. Il est possible que Syphax se soit emparé de plusieurs *villes métagonitiques*; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il possédait *Siga*, Ned-Roma sur la côte, que l'on désigne comme sa première résidence[1]. La rivière d'*Ampsaga* séparait son territoire de celui des *Massyliens*, qui était limitrophe des possessions carthaginoises, tant sur la côte, que dans l'intérieur des terres.

Le premier chef héréditaire dont l'histoire fasse mention chez les *Massyliens*, c'est Gala. Il conquit une portion de terrain sur les Carthaginois, aux environs d'*Hippo* (Bône), probablement dans le cours de la première guerre *punique* : voilà pourquoi cette ville, lors du débarquement de l'armée romaine dans la seconde guerre *punique*, est appelée *Hippo Regius*[2]. Par la suite, Gala, étant entré en relations d'amitié avec Carthage, y fit élever son fils Masinissa[3]. Sur l'instigation des Carthaginois, il déclara la guerre à Syphax, roi des *Massésyliens*, qui se montra favorable aux Romains, et envoya un corps de troupes légères commandé par Masinissa, au secours des Carthaginois en Espagne[4].

[1] Strabo, XVII, 1186.
[2] Tite-Live, XXIX, 3.
[3] C'est le nom que lui donnent les latins ; chez les Grecs, il est ordinairement appelé Μασσανάσσης.
[4] Appian., *Punica*, cap. 10.— Livius, XXIV, 49.

A la mort de Gala, ce ne fut pas son fils Masinissa, jeune homme instruit et doué de talens militaires, qui lui succéda; selon l'usage, il fut remplacé par son frère Œsalkes; après lui, son fils Capusa s'empara du trône par usurpation, il en fut expulsé par un prince de sa famille [1]. Masinissa s'était illustré dans ses expéditions contre les Romains en Espagne; il se voyait à regret privé de l'héritage paternel, et ce n'était pas sans raison qu'il attribuait son infortune à la politique de Carthage; en effet Asdrubal, pour assurer aux Carthaginois l'alliance de Syphax, lui avait accordé la main de sa fille, la belle Sophonisbé, qui avait été destinée d'abord à Masinissa [2]. Ces nouvelles relations engendrèrent la méfiance des deux côtés. Les Carthaginois surveillèrent avec une vigilance soupçonneuse les démarches de Masinissa, qui fut retenu en Espagne; de son côté Masinissa conclut un traité secret avec Scipion. Ayant trouvé moyen de passer en Afrique, il rentra dans ses états, grâce à la protection du roi de la *Mauritanie*; aidé par ses fidèles *Numides*, il chassa sans peine les usurpateurs. Bientôt les affaires changèrent de face; les Carthaginois surent faire comprendre à Syphax que ce n'était point chose indifférente pour lui de laisser un homme entreprenant tel que Masinissa à la tête des *Massyliens*. Ces intrigues amenèrent une guerre, dans laquelle Masinissa dut céder à des forces supérieures. Malgré quelques tentatives hardies, il lui restait peu d'espoir de rentrer jamais en possession du royaume paternel [2].

[1] Tite-Live, XXIX, 29.
[2] Appian., *Pun.* c. 10.

Repoussé vers la *petite Syrte*, Masinissa errait avec une faible escorte dans l'intérieur des terres, lorsque Scipion l'Ancien débarqua sur les côtes de l'Afrique. Masinissa s'attacha aux Romains avec un dévouement inébranlable. Par la connaissance qu'il avait du pays, par le nombre de ses partisans, qui se réunirent autour de lui, par ses talens militaires et par une audace toujours guidée par la prudence, il contribua puissamment aux succès de ses nouveaux alliés. Ceux-ci, de leur côté, l'autorisèrent à pousser ses conquêtes aussi loin qu'il pourrait. Syphax ayant été fait prisonnier après plusieurs échecs, Masinissa reconquit le royaume de son père sans rencontrer de grands obstacles; il s'empara, en outre, d'une partie considérable du royaume des *Massésyliens*. Les Romains confirmèrent Masinissa dans la possession de tous les pays qu'il venait de soumettre par la voie des armes, en lui envoyant les insignes de la royauté[3]. Ce fait est doublement remarquable : d'abord Rome déclara hautement par là qu'elle considé-

[1] Tite-Live, XXIX, 30 et suiv.

[2] Appian., *Pun*. c. 27. Sallust., *B. Jug*. c. 5. : *Capto Syphace populus Romanus quascunque urbes et agros manu ceperat, regi dono dedit.*

[3] Tite-Live, XXX, 15 : *Scipio Masinissam primum regem appellatum aureâ coronâ, aureâ paterâ, sellâ curuli, et scipione eburneo, togâ pictâ et palmatâ tunicâ donat.*— C. 17 : Le sénat y ajouta d'autres insignes. — Appian, *Pun*. c. 32, cite entr'autre le manteau de pourpre et les sceaux en or. — D'après Procope, *B. Vandal*. I, 25, dans les derniers temps de l'empire, et sous les Vandales, les chefs des peuplades Maures recevaient, comme marques d'une autorité légitime, un sceptre en argent doré, une couronne d'argent, une robe blanche retenue sur l'épaule gauche par des agrafes d'or, une tunique brodée de couleur blanche, des souliers garnis d'or.

rait le roi comme son vassal, quoiqu'elle ne lui eût jamais donné ce nom; et puis, cet usage fut constamment suivi jusqu'au VIe siècle. A une époque où le royaume de *Numidie* avait cessé d'exister depuis long-temps, les chefs des diverses peuplades ne se regardaient comme souverains légitimes, qu'autant qu'ils avaient reçu les marques de leur dignité de la main des Romains, ou plus tard des rois Vandales. Dans le traité de paix conclu avec les Carthaginois à la fin de la seconde guerre *punique*, les intérêts de Masinissa ne furent pas oubliés; Carthage s'obligea à remettre entre les mains du roi tout ce qui était sa propriété ou lui revenait par droit d'héritage, en terres, villes, bâtimens, etc., dans l'enceinte du pays que Rome laissa à cette cité.

Rome avait évidemment pour but de susciter sans cesse des embarras aux Carthaginois dans leur propre pays, pour les empêcher de faire la guerre au dehors. Voilà pourquoi dans le traité de paix, il leur fut expressément interdit de se défendre par la voie des armes; d'un autre côté, on laissait au roi *Numide* toute latitude de les harceler par des taquineries continuelles. Dès l'année suivante, il fit occuper par ses troupes quelques districts qui, selon lui, auraient jadis appartenu au roi Gala, son père. Rome envoya des commissaires qui laissèrent l'affaire indécise : Masinissa resta maître des terrains en litige, et fut encouragé ainsi à tenter des entreprises plus importantes ; il tâcha de s'emparer des *Emporia*, qui étaient d'un si riche revenu. Dans les débats du procès qui s'ouvrit à

[1] Polyb., XV, 18.

ce sujet à Rome, Masinissa, pour appuyer ses droits, prétendit entr'autre, qu'en bonne justice Carthage ne pouvait après tout réclamer que la place occupée par la *Byrsa*. Cette fois encore Rome ne décida rien, et Carthage se vit enfin non seulement réduite à céder les villes fortifiées dont les *Numides* n'avaient pu s'emparer, mais de plus, elle fut obligée de rendre les 500 talents qu'elle en avait tirés pendant le cours du procès [1]. Masinissa resta maître de la côte depuis la *petite Syrte* jusque vers le milieu de la *grande*, et dès lors il put songer à mettre la dernière main à l'œuvre. Il se jeta hardiment au beau milieu des possessions Carthaginoises, et lança ses troupes dans le canton de *Tyska*, qui renfermait cinquante villes et bourgades, et dans les *grands Champs* (Τύσκα, τὰ Μεγάλα Πεδία) [2]. Quoique les anciens géographes ne nous disent rien de la position de ces districts, elle nous est connue. Désormais la rivière de *Tusca* (Zaïne), selon l'orthographe latine, tracera la ligne de séparation. Tout ce qui se trouvait à l'ouest de cette rivière, jusque vers *Hippo Regius* (Bône), y compris les terrains limitrophes dans l'intérieur du pays, formait le canton de *Tusca*, où nous trouverons par la suite, parmi un grand nombre de villes, celle de *Bulla Regia* au sud-est. Sur la rive orientale du *Bagradas* (Medjerdah), s'étendait le *Campus Magnus*, région d'une fertilité prodigieuse [3], où l'on remarque aujourd'hui la ville de

[1] Polyb., XXXII, 2. Tite-Live, XXXIV, 62.
[2] Appian., *Pun.* VIII, 68.
[3] Leo Africanus, p. 401, (traduction allemande de Lorsbach), près de la ville d'Urbs.

Keff; à cette époque il y avait *Assures*, *Tugga*, et surtout *Zama Regia*, où résidèrent plus tard les rois *Numides*. Polybe [1] cite les *Megala Pedia*, il ajoute que Scipion y arriva *d'Utique* avec cinq jours de marche, ce qui s'accorde avec la position que nous venons de leur assigner.

Ce fut en vain que Carthage implora le secours des Romains; en vain elle supplia qu'on lui permît de repousser les aggressions de Masinissa par la voie des armes; en vain elle insista auprès du sénat pour qu'il daignât fixer une fois pour toutes les terrains qu'elle eût à céder à l'insatiable *Numide*. Les Carthaginois n'obtinrent que de belles phrases pour toute réponse : une ambassade romaine vint sur les lieux former une enquête ; elle n'eût pas plus de résultats que les précédentes, c'est même dans cette occasion que la perte de Carthage fut résolue. Parmi les envoyés de Rome se trouvait Caton l'Ancien : il vit ces belles campagnes si populeuses et qui présentaient d'inépuisables ressources; il vit la grande et magnifique ville et le luxe de ses habitans, qui se pressaient en masses bruyantes dans les rues. C'est depuis cette époque qu'il adopta le fameux adage : *Delenda est Carthago* » [2], par lequel il terminait tous ses discours au sénat; ces paroles, qui furent d'abord accueillies avec des rires moqueurs, finirent par faire une impression profonde sur les esprits.

Masinissa, qui avait compris où Rome en voulait venir, prodigua l'argent à Carthage pour s'y créer

[1] Polyb., XIV, 7, 8.
[2] Appian., *Pun.* c. 69. Tite-Live, XLII, 23.

des partisans. Ceux-ci ayant été obligés de prendre la fuite, il mit le siége devant la ville d'*Oroskopa*, qui n'est pas connue d'ailleurs. Les Carthaginois ressentirent profondément cette nouvelle injure; ils envoyèrent au devant de Masinissa un corps d'armée, qui fut battu [1]. Rome qui ne cherchait qu'un prétexte spécieux, profita de cette infraction au traité, pour déclarer la guerre à sa rivale; elle se termina, comme on sait, par la ruine de cette grande et malheureuse ville. Pour connaître la hideuse politique de Rome dans toute sa nudité, on n'a qu'à étudier sa conduite envers *Carthage*, *Numance* et les *Étoliens*, et pourtant nous ne pouvons l'apprécier que sur le rapport d'historiens romains.

Le résumé historique que nous avons esquissé, était indispensable pour se faire une idée claire et exacte de la position et de la division de ce pays dans les siècles suivans. Ce que Carthage possédait au commencement de la troisième guerre *punique* forma, à partir de l'an 146 avant J. C., la *province proconsulaire* [2], dont le chef-lieu était *Utique;* elle ne comprenait guère que le *Byzacium* et la plus grande partie de *la Zeugitane*, dont la rivière de *Tusca* (Zaïne) continua à faire la limite du côté de l'ouest; tout le reste, y compris les districts que Masinissa avait enlevés aux Carthaginois ou sur lesquels il prétendait avoir des droits, lui fut donné en pleine propriété. Ainsi Strabon [3] ne s'exprime point avec assez d'exactitude, quand après avoir maintenu ce qui est vrai, que Carthage avait pos-

[1] Appian., *Pun.* c. 71, 72.
[2] Appian., *Pun.* c. 135.
[3] Strabo, XVII, 1189, 1190.

sédé toute la Libye, qui n'était point occupée par les nomades, il ajoute que le territoire entier de Carthage fut changé en province romaine. Au rapport de Salluste, qui est plus exact ici que Strabon, les régions que les Carthaginois possédaient en dernier lieu, furent administrées par des magistrats nommés par le peuple romain [1].

Les diverses contrées soumises à la domination de Masinissa, formaient dans leur ensemble un vaste royaume, comme jamais la Libye n'en avait vu s'élever dans son sein; il s'étendait, selon les indications parfaitement justes d'Appien [2], depuis la *Cyrénaïque* ou la *grande Syrte* à l'est, jusqu'à la *Mauritanie* et la rivière de *Mulucha* [3] vers l'ouest; en sorte que la province romaine se trouvait enclavée de tous côtés dans l'empire de Masinissa, à l'exception des côtes. Les petits princes *Numides* ne purent maintenir leur indépendance contre un si puissant roi; bientôt son autorité s'étendit jusqu'au fond de la *Gétulie*, mais il n'y a pas de sécurité pour le souverain d'un peuple nomade; il ne peut compter sur ses sujets, que caractérise la mobilité et un indomptable esprit d'indépendance; ce qu'il doit craindre surtout, ce sont les ambitions rivales dans sa propre famille. Masinissa qui voyait les piéges se multiplier autour de lui, avait moins de confiance dans sa garde que dans les chiens

[1] Sallust., *B. Jug.* c. 22: *Pleraque ex Punicis oppidis et fines Carthaginiensium quos novissime habuerant, per magistratus administrabat.*

[2] Appian., *Pun.* c. 106.

[3] Mela, I, 4 : *Mulucha amnis, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus, Bocchi Jugurthaeque.*

qui veillaient sur sa personne. Aussi le but constant de ses efforts fut-il de civiliser ses *Numides* et de les assujétir à une vie sédentaire; ce qui, d'ailleurs, devait nécessairement donner un nouvel essor à la prospérité du pays, et par conséquent augmenter les revenus et la puissance du prince.

Pour tout autre chef nomade une pareille tentative eût présenté des obstacles insurmontables. Masinissa y eût échoué peut-être lui-même, s'il n'avait compté parmi ses provinces les districts enlevés jadis aux Carthaginois, et dont les habitans étaient adonnés dès long-temps à l'agriculture. Leur exemple, la transplantation de certaines tribus dans des régions fertiles, et la volonté forte du roi, exercèrent la plus heureuse influence sur la majeure partie des *Numides*. Ils échangèrent volontiers un peu de liberté contre les agrémens d'une vie commode et facile; les Romains leur apprirent et les aidèrent à exterminer les animaux carnassiers qui infestaient le pays[1]. Jusque là les nomades n'avaient connu d'autres villes que celles du territoire de Carthage; désormais des cités s'élèvent de toutes parts dans la *Numidie*, et c'est à Masinissa que les auteurs en attribuent la fondation[2].

Il est possible que Masinissa ait fait construire des grandes routes dans l'intérieur du royaume; toutefois elles étaient sans communication directe avec la province romaine; cette communication ne date que du règne d'Adrien, qui fit tracer le chemin de Carthage à

[1] Strabo, II, 194.
[2] Strabo, XVII, 1190. Appian., *Pun.* c. 106; Polyb., XXXVII, 3.

Theveste au sud[1]. Le territoire carthaginois était sillonné de routes long-temps avant l'arrivée des Romains; on en attribuait l'invention aux Phéniciens dont les Romains étaient regardés comme les imitateurs[2].

Masinissa, parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, confia prudemment les destinées de son royaume aux soins de Scipion le Jeune, qui commandait l'armée romaine dans la guerre d'extermination contre Carthage. A la vérité Scipion ne pouvait agir officiellement; mais grâce à son crédit et à celui de sa famille, les dispositions qu'il avait prises furent confirmées à Rome. Le royaume resta intact : le fils aîné de Masinissa hérita de son titre et de sa puissance; le fils puîné fut nommé général en chef de l'armée et marcha en cette qualité contre Carthage; le troisième enfin, fut placé à la tête de l'administration de la justice[3]; les limites du royaume ne furent point changées ; elles ne subirent même aucune altération après la guerre de Jugurtha, petit fils de Masinissa, qui succomba, non pas sous les coups des Romains, mais par la perfidie des siens. Les membres survivans de la famille partagèrent le royaume entre eux ; les Romains ne s'en approprièrent aucune partie. Juba, arrière petit-fils de Masinissa, eut le malheur de s'attacher à la cause de Pompée et de tomber avec lui. César prit possession de la *Numidie* au nom du peuple romain. L'historien

[1] *Voyage* de Shaw, *Beylik de Tunis*, chap. 2 : *Adrianus viam a Carthagine Thevesten stravit per leg. III. Aug.* » Inscription lapidaire.

[2] Isidor., XV, 16 : *Primi Poeni dicuntur lapidibus vias stravisse : postea Romani eas per omnem paene orbem disposuerunt.*

[3] Appian., *Pun.* c. 106.

Saluste[1] fut nommé gouverneur. Le gouvernement de *Cirta* (Constantine) et des districts adjacens fut confié à Sittius, qui avait rendu de grands services à César dans cette guerre. Les *Numides*, dont la turbulence avait été fort incommode pour les Romains, gémirent dès-lors sous le poids d'une oppression systématique[2]. Les gouverneurs de la nouvelle province et ceux de l'ancienne ne cessèrent point de se faire la guerre, avant que l'une et l'autre fussent tombées entre les mains du triumvir Lepidus, duquel elles passèrent à Auguste, qui en établit le gouvernement sur des bases régulières, depuis qu'il s'était fait nommer empereur. Juba, fils du roi de ce nom, avait été élevé à Rome; il était dans les bonnes grâces de l'empereur. Aussi Auguste lui restitua le royaume de ses pères, mais avec des modifications essentielles. Juba eut en partage les régions de l'ouest, comprises entre les rivières de *Mulucha* (Malouïa) et d'*Ampsaga*, c'est-à-dire le pays des *Massésyliens* où avait régné jadis Syphax. Cette portion du pays est plus fertile et d'un plus riche revenu que les districts de l'est, qui avaient une population plus nombreuse et plus de continuité entre les terres cultivées[3]. On y joignit la *Mauritanie proprement dite*[4], et l'on donna le nom de Mauritanie au nouveau royaume, qui présentait une plus grande superficie que le reste de la *Numidie*, mais par contre il était moins cultivé et moins riche[5].

[1] Appian., *B. Civ.* II, 100.
[2] Dio Cass., XLIII, 9.
[3] Strabo, XVII, 1188.
[4] C'est-à-dire les terres de la *Tingitane*.
[5] P. Mela, I, 6 : *Numidia angustior quam Mauritania, verum et culta magis et ditior.*

CHAPITRE VI.

Province proconsulaire d'Afrique.

Par ces dispositions on enleva au *royaume de Numidie* une portion considérable de son territoire à l'ouest, et cette portion perdit pour toujours le nom qu'elle avait porté jusque là; les Romains s'emparèrent du reste et le joignirent, sous Auguste, à la *province proconsulaire*.

Les régions dont cette dernière était composée auparavant furent comprises sous le nom d'*Afrique ancienne*. On appela *Afrique nouvelle* les pays *Numides* qui venaient d'y être annexés [1]; toutefois la ligne de démarcation entre les deux *Afriques* dut bientôt s'effacer, les divisions des districts principaux subissant des changemens. Le district de l'ouest depuis l'*Ampsaga* jusqu'à la *Tusca* (Zaïne), et dans l'intérieur des terres jusqu'à la *Gétulie*, persista sous le nom de *Numidia provincia*; mais du côté du sud tout changea. On restitua à la *province de Zeugitane* le district des *Campi Magni*, que Masinissa en avait détaché, avec les villes de *Zama Regia*, *Laribus*, etc. (V. p. 277.) Au

[1] Dio Cass., XLIII, 9 : Τὸ μὲν περὶ τὴν Καρχηδόνα, ὃ δὴ καὶ Ἀφρικὴν καλοῦμεν Παλαιόν, ὅτι ἐκ πολλοῦ κατείργαστο· τὸ δὴ τῶν Νομάδων Νέον, ὅτι νεωστὶ εἴληπτο, ἐπωνομάσθη. (« Le pays circonvoisin de Carthage est appelé l'*Afrique ancienne*, parce qu'il y a long-temps qu'on s'en est emparé; les terres des *Numides* portent le nom d'*Afrique nouvelle*, parce que on les a réunies à l'empire à une époque plus récente. ») Voyez aussi Appian., *B. Civ.* IV, 54.

sud-est le *Byzacium* qu'on érigea en *provincia Byzacena*, reçut comme telle un accroissement considérable de territoire; on y annexa les *Emporia*, ainsi que les régions au sud de la *Zeugitane* jusqu'à *Capsa* dans le désert, et jusqu'au *lac Triton*. Selon toute apparence les côtes comprises entre les deux *Syrtes*, faisaient également partie de la *Byzacène*; par la suite ces districts lointains en furent séparés et formèrent la province de *Tripolis*, qui s'étendait depuis le *lac Triton* et la ville de *Tacape* (Cabès), une des *Emporia*, à l'ouest, jusqu'à l'extrémité sud-est de la *grande Syrte*, du côté de l'orient; c'est dans ce sens que nous venons de donner la description de cette province.

Nous avons lieu de douter que la délimitation entre les parties principales de la *province proconsulaire* ait été complètement tracée du temps d'Auguste. Pline [1] indique encore la ligne de séparation entre le *Byzacium* proprement dit et les *Emporia*, ou, selon les termes dont il se sert, entre l'*Afrique ancienne* et l'*Afrique nouvelle*; de plus il parle de la *Zeugitane*, non pas comme d'une province, mais comme d'une contrée, et sépare la *nouvelle Numidie* de *l'Afrique proprement dite*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les trois divisions principales, et par la suite *Tripolis*, formèrent une grande province sous la dénomination commune d'*Afrique*, et qu'elle était gouvernée par un proconsul qui résidait à Carthage [2]; c'est dans ce sens que Méla,

[1] Plin., V, 4.

[2] Strabo, XVII, 1197 : Καῖσαρ ὁ Σέβαστος ἐπαρχίας ποιήσας ὑπατικάς.— Λιβύην ὅση ὑπὸ Ῥωμαίοις ἔξω τῆς ὑπὸ Ἰούβα μὲν πρότερον, νῦν δὲ Πτολεμαίῳ τῷ ἐκείνου παιδί. (« L'empereur Auguste, lorsqu'il créa les provinces consulaires, comprit dans le nombre la *Libye*, aussi loin qu'elle est soumise

Pline, ainsi que Ptolémée, représentent l'*Afrique* avec la *nouvelle Numidie*, comme formant un tout.

Caligula introduisit quelques changemens dans l'administration de cette province. L'Afrique était un pays riche et populeux. Les nomades parcouraient l'intérieur des terres après comme avant; un proconsul, qui aurait songé à se révolter, trouvait par conséquent de grandes ressources en Afrique, et même dans le cas d'une défaite, il était difficile de le poursuivre à une si grande distance des côtes. Par ordre de Caligula, l'administration civile fut séparée de l'administration militaire; le commandant de la force armée fut placé dans une position indépendante vis-à-vis du proconsul, de sorte que l'un ne pouvait rien entreprendre sans l'assentiment de l'autre. Des querelles sans fin s'élevaient entre les deux chefs, dont chacun cherchait à étendre son autorité autant que possible. Selon Dion Cassius [1], cette disposition était encore en vigueur au IIIe siècle; peut-être se répandit-elle de l'*Afrique* dans toutes les autres provinces de l'empire, où nous la trouvons également en vigueur.

Probablement il ne se forma un nouvel ordre de choses en Afrique que sous Dioclétien, qui introduisit tant de changemens dans l'empire. Les parties princi-

aux Romains, c'est-à-dire moins les parties qui appartenaient d'abord à Juba, et qui sont gouvernées actuellement par son fils Ptolémée. »)

[1] Tacit., hist. IV, 48 : *Legio in Africâ auxiliaque tutandis imperii finibus sub divo Augusto Tiberioque principibus proconsuli parebant. Mox C. Caesar turbidus animi et M. Silanum obtinentem Africam metuens, ablatam proconsuli legionem misso in eam rem legato tradidit, etc.* (Cf. *Annales*, II, 52, et IV, 16.) — Dio Cassius, LIX, 20 : Καὶ ἐξ ἐκείνου καὶ δεῦρο τοῦτο γίγνεται. (« Cela s'est pratiqué depuis jusqu'à nos jours. »)

pales de la *province proconsulaire* furent érigées en provinces séparées, ou du moins elles reçurent une administration à part; car nous ne savons si, pendant le temps qu'elles étaient placées sous la juridiction du proconsul, elles ne portaient pas déjà le titre de provinces. Les renseignemens nous manquent à cet égard; quant aux divisions établies sous Dioclétien, nous trouvons des indications très précises dans Sextus Rufus, qui se trompe bien quelquefois sur les anciennes dispositions, mais qui connaît parfaitement les institutions de son temps. « En Afrique, dit cet auteur, que l'empereur Valentinien Ier avait engagé à écrire, furent érigées six provinces : la *province proconsulaire* où se trouve *Carthage;* la *Numidie*, province consulaire; *Byzacium*, province consulaire; *Tripolis* et les deux *Mauritanies*, c'est-à-dire *Sitifensis et Cæsariensis*, chacune sous un gouverneur (*Præses*) [1].

Les deux *Mauritanies* ne nous regardent point pour le moment; restent donc pour l'*Afrique proprement dite*, les quatre autres provinces: cette indication est confirmée par la Notice de l'empire, qui fut rédigée sous Dioclétien et Constantin. Le gouvernement civil était entre les mains du proconsul d'Afrique. Selon toute apparence il résidait à la cour impériale et se faisait remplacer par un *vicarius Africae*, qui administrait lui-même la province de *Zeugitane*, dont le nom a été omis dans la Notice de l'empire, et avait sous ses ordres les chefs consulaires du *Byzacium* et de la *Numi-*

[1] Sexti Rufi Breviar. c. 8: *Per omnem Africam sex provinciae factae: ipsa, ubi Carthago est, Proconsularis; Numidia, Consularis; Byzacium, Consularis; Tripolis et duae Mauritaniae, hoc est Sitifensis et Caesariensis, Praesidiales.*

dis, ainsi que les gouverneurs (*praesides*) de *provincia Tripolitana*, de *Mauritania Sitiphensis* et *Caesariensis*. La *Mauritanie* ne formait point à cette époque une province séparée, la partie occidentale ou *Tingitana* ayant été annexée à l'Espagne. Un nombreux personnel était préposé aux différentes branches de l'administration ; même les teintures en écarlate (baphia) avaient leurs *procureurs*, ce qui prouve que cette industrie était exploitée pour le compte de l'état. Les vastes domaines privés que les empereurs possédaient en Afrique, étaient administrés par des comtes (*comites*). (Les prestations en nature se faisaient entre les mains du *praefectus annonae*, chargé d'approvisionner Rome de blé, d'huile et de vin, et jouissant des mêmes priviléges que les administrateurs des six provinces.)

Sous Auguste et ses premiers successeurs l'armée permanente était beaucoup moins nombreuse qu'on ne serait en droit de le supposer, vu le développement des frontières ; la troisième légion nomma Auguste, qui avait son quartier-général à *Lambese*, aux confins de la *Gétulie*, suffisait avec les troupes auxiliaires pour garder toute l'*Afrique proprement dite* [1]. Par la suite, quand le gouvernement central perdit de son énergie, les agressions des hordes *Numides* devinrent plus fréquentes, ainsi que les insurrections des chefs héréditaires ; dès lors il fallut augmenter le nombre des troupes régulières. La Notice de l'empire cite un *comes* ou commandant en chef de la force armée dans la *Tingitane* et dans les provinces centrales de l'Afrique ; de plus, il y a un

[1] Dio Cas., LV, 23. (Comp. Tacit., *Annales*, II, 52 ; IV, 6 ; *hist.*, IV, 48 et 50.)

Dux dans la *Tripolitaine* et dans la *Mauritanie Césarienne*. Des cohortes, des détachemens de cavalerie, composés de soldats d'origine germanique ou de nationaux d'autre pays, étaient échelonnés en grand nombre le long des frontières, jusqu'aux extrémités les plus reculées. L'Afrique qui, dans son ensemble, faisait partie de l'empire d'occident, était du ressort du préfet du prétoire de l'Italie. Elle en fut séparée par la conquête des Vandales (A. d. J. C. 429), qui exerça une influence pernicieuse sur le sort et la fortune des riches propriétaires, sans rien changer aux dispositions générales. Ici, comme partout ailleurs, les Germains laissèrent subsister les institutions en vigueur; les Barbares comprenaient qu'ils ne pouvaient rien mettre de mieux à la place. Sous les Vandales, nous trouvons les anciennes provinces, et ce n'est que par les notices ecclésiastiques de cette époque que nous connaissons avec certitude les villes de chacune de ces provinces. Dans la *Zeugitane*, qui en était la plus petite et en même temps la plus importante, les vainqueurs gardèrent pour eux les plus riches domaines; les plus opulentes familles romaines furent réduites à la mendicité: plus d'un propriétaire dut accepter les fonctions d'intendant dans les terres qui lui avaient appartenu [1]. Toutefois ces expropriations violentes ne frappèrent que les habitans de la *Zeugitane*, où les Vandales voulaient rester réunis; elles n'y atteignirent d'ailleurs que les immeubles; les fortunes particulières furent renversées, mais le bien-être général ne perdit rien à ce changement, et subit avec le

[1] Procop., *B. Vand.* I, 5.— Vict. *de persecut. Vandalorum*, L. I.

temps d'importantes améliorations par suite de l'accroissement de l'aisance des familles d'origine romaine. Les Vandales ne payaient point d'impôt foncier selon l'usage généralement établi chez les Germains. On pourrait en inférer que les charges des autres habitans du pays devinrent plus pesantes. Mais il n'en est rien, et Procope, qui le dit dans le passage allégué, nous donne dans un autre la preuve du contraire. Les impôts restaient constitués comme ils l'avaient été, et si les Vandales n'en payaient point pour leurs terres, ils étaient en revanche chargés de la défense du pays. Bien sûr que les vaincus, dans les premiers temps, se virent en proie à toutes sortes de vexations de la part des vainqueurs, mais à mesure que la conquête se régularisait, on choisissait les agens comptables dans le rang du parti opprimé. Peu à peu certaines impositions tombèrent en désuétude, et les registres de contributions finirent par disparaître complètement. Dès le temps de Genseric on n'avait plus d'autre guide que la coutume pour régler l'assiette des impôts, et de cette façon périrent une foule de dispositions vexatoires. Quand l'Afrique fut conquise par les Romains d'orient, ils rétablirent les registres, en les rédigeant sur le même pied que dans les autres provinces de l'empire. Habituées à un régime plus doux, les populations de la Libye trouvèrent le nouvel ordre des choses intolérable, et eurent recours à la révolte pour s'en débarrasser [1].

Les persécutions religieuses ont amené la chute du royaume des Vandales, comme celle de beaucoup

[1] Procop., *B. Vandal.* II, 8.

d'autres états. Les habitans du pays, nés sujets de l'empire romain d'occident, avaient été élevés dans les dogmes du catholicisme, sans que toutefois les Donatistes et d'autres schismatiques ou hérétiques, n'eussent fait, pendant quelque temps, la loi dans la province. Les Vandales avaient embrassé la religion chrétienne à une époque où régnait l'arianisme à la cour impériale. Son enseignement était plus à la portée de leur esprit peu cultivé, que celui de l'église orthodoxe; aussi ils lui restèrent attachés d'âme et de cœur. La discorde se mit entre les ecclésiastiques des deux partis, et se répandit de leurs rangs dans la masse des croyans, qui se prirent de haine les uns contre les autres, ceux-ci comme oppresseurs, ceux-là comme opprimés. Les catholiques se jetèrent donc pleins de joie dans les bras des Romains orthodoxes de l'orient, et leur facilitèrent la conquête d'un pays dont ils ne seraient peut-être pas parvenus sans leur secours à se rendre maîtres, tant étaient insuffisantes les forces dont Bélisaire pouvait disposer, et qui ne furent pas toujours employées d'une manière sage et convenable. L'autre cause des succès du général de Justinien reposa dans les Vandales. Tous étaient nés soldats comme par le passé, et leur nombre s'était accru depuis l'invasion. Mais ils n'étaient plus animés de cet esprit de persévérance, que leur ancien genre de vie et la pauvreté avaient fait naître en eux; la richesse excita l'envie de jouir de la vie; celle-ci enfanta la débauche et la volupté, qui détendaient les ressorts de leur moral sans abattre leur courage, mais qui les rendaient mous, et leur faisait oublier la mise en œu-

vre de leurs sages institutions militaires; ce qui a le plus contribué à leur perte.

Les Romains de l'orient les remplacèrent avec des bras moins vigoureux. Ils ne savaient pas trop à quelles mesures s'arrêter; les gouverneurs de la province durent leur haute position à des intrigues de cour, et furent contraints par la cabale à l'abandonner; aussi ne songèrent-ils qu'à faire fortune aussi promptement que possible. Les dissensions des chefs occasionnèrent des troubles qui eurent pour suite l'oppression des habitans, dont le mécontentement éclata peu de temps après l'occupation du pays. Les troupes qu'on envoyait en Afrique n'étaient pas assez nombreuses pour mettre obstacle aux mouvemens des indigènes qu'on appelait depuis long-temps *Maures*, et non pas *Numides*. La faiblesse du gouvernement se montre à jour à chaque occasion dans l'espace de temps durant lequel nous connaissons l'histoire du pays. Rien ne fait présumer que cet état de choses ait changé par la suite. Ainsi s'expliquent les progrès rapides que les Sarrasins firent en Afrique, dont ils achevèrent peu à peu la conquête, surtout depuis l'an 665 de Jésus-Christ. Tunis, Tripolis, et même Alger, sortirent bien plus tard du démembrement de l'ancienne *province proconsulaire*.

Cédant à la force des circonstances, les habitans si orthodoxes du pays embrassèrent la religion des Arabes, dont ils adoptèrent la langue; du reste, ils ont conservé le genre de vie qu'ils suivaient du temps des Romains: ils labourent leurs champs, exercent des métiers, et pratiquent même quelques beaux-arts. Aujourd'hui les différentes races se distinguent encore par la nuance

du teint ; chez les Maures, qui habitent les villes, il est clair et en tout pareil à celui des européens méridionaux ; tandis que les Kabyles se font remarquer par leur couleur jaune foncé, tirant sur le noir [1].

CHAPITRE VII.

Villes dans le *Byzacium* et dans la *Zeugitane* sur la côte orientale jusqu'au *promontoire de Mercure*.

Pour présenter le tableau de la *petite Syrte* dans son ensemble, nous avons décrit plus haut (p. 161) toutes les villes situées près de l'entrée septentrionale jusqu'à *Acholla* (Elalia) ; elles faisaient toutes partie des *Emporia*, places de commerce d'un grand rapport, que les Carthaginois gardaient avec une sollicitude jalouse. Celles que nous allons nommer étaient situées plus au nord et dans le *Byzacium*.

Turris Hannibalis, domaine avec un château, d'où Annibal s'évada pour se réfugier en Orient, entre *Acholla* (Elalia) et *Thapsus* (Demas), d'après Tite-Live [2]; il occupait, selon toute apparence, l'emplacement où la table de Peutinger porte le bourg de *Sullectis*, appelé *Syllectum* par Procope [3], à 12 milles au nord d'*Acholla*; aujourd'hui on y voit un village, Sullecto, sur un cap.

[1] Bruns, *Géographie de l'Afrique*, t. VI, p. 241 et 246 (en allemand).

[2] Tite-Live, XXXIII, 48. Selon Justin., XXXI, 2, ce domaine aurait été ce qu'on appelle un *suburbanum;* mais aux environs de Carthage, Annibal était observé de trop près pour y faire en sûreté les préparatifs de son embarquement sur un vaisseau qui lui appartenait.

[3] Procop., *B. Vandal.* I, 16.

Thapsus (Θαψός, aujourd'hui Demas), ville que la table de Peutinger place à 15 milles au nord de l'endroit précédent; le copiste écrit, par erreur, *Tapsus;* elle n'y ajoute point les marques distinctives des grandes villes. Il paraît en effet que *Thapsus* n'a jamais été bien important. Scylax, qui ne mentionne que les localités les plus remarquables, le passe sous silence. Le périple, chez Iriarte [1], dit simplement que le trajet de l'île de *Kerkina* à *Thapsus* (Θαψός) est de 700 stades, et qu'à 80 stades au nord de la ville se trouve une île charmante, avec un port et de l'eau douce. Il faut en conclure que *Thapsus* n'avait point de port; toutefois Shaw prétend qu'à Demas on voyait les restes de l'ancienne levée à côté des ruines de la ville qui occupent un espace assez considérable. L'île dont parle l'itinéraire est tout près de la côte [2], au nord. La ville de *Thapsus*, située sur un cap et contigue à un étang salé [3] (*stagnum salinarum*), est citée comme place forte dans les guerres de César [4]; mais ce furent précisément ces guerres qui paraissent avoir amené la ruine de la ville. Du temps de l'auteur de l'itinéraire d'Antonin, la route n'aboutissait plus à *Thapsus*, elle passait à quelque distance dans l'intérieur du pays. Les habitans s'appelaient *Thapsitani*.

Sur une baie de médiocre étendue, à 8 milles au

[1] Joh. Iriarte, *Biblioth. Matrit. Codices graeci*, t. I, p. 188.

[2] Strabon, XVII, 1191, et Ptolémée la nomment *Lopadousa*, (Λοπαδοῦσα). Plin., V, 7, en évalue l'étendue à 6 milles, et la distance de *Kerkina* à 50 milles. (Comparez les notes de l'appendice.)

[3] Hirtius, *B. Afr.* c. 62. Dio Cassius, XLIII, 7. — L'étang salé subsiste encore au même endroit.

[4] Hirtius, *Bell. Afric.* c. 28, seq.

nord-ouest de *Thapsus* d'après la table de Peutinger, était située la ville de *Leptis Parva* (Λέπτις μικρά) chez les Grecs, appelée ordinairement *Leptis Minor* chez les auteurs latins, et *Leptiminus*, au neutre, dans les itinéraires; on l'appelait ainsi, pour la distinguer de *Leptis la Grande* (Lébida), sur les côtes de *Tripolis*. D'après le périple [1], c'était une petite ville qu'on apercevait de bien loin, bien qu'elle fût située sur une côte basse; l'abordage près de la ville présentait des difficultés, elle était du nombre des *Emporia*, et elle eut beaucoup à souffrir, comme les autres lieux du voisinage, par suite des guerres de César. Elle se releva plus tard, et Pline la cite parmi les villes libres de la province [2]. Elle était exempte du tribut, et devint sous Justinien [3] une des deux résidences du *dux* ou commandant militaire de la *Byzacène*. C'est donc avec raison que la table de Peutinger trace près de *Leptiminus* les marques d'une ville importante, les habitans portaient le nom de *Leptitaniens* (*Leptitanii*) [4]; quelques ruines de cette ancienne ville subsistent aujourd'hui près du bourg de Lempta.

Dans la baie de *Leptis* est un groupe d'îlots que Strabon nomme *Tarichiae* (αἱ Ταριχεῖαι) sans ajouter d'autres détails; leur nom moderne est *Tchouries* d'a-

[1] Ap. Iriarte, p. 488 : Πόλις μικρὰ ἐστιν καταφανὴς καὶ βραχία· καὶ ἡ καταγωγὴ ἐπὶ τῇ πόλει δύσκολος πάνυ.

[2] Plin., V, 4 : *Oppida libera Leptis, Adrumetum, Ruspina, Thapsus*. Hirtius, *B. Afric*. c. 7 : *Civitas libera et immunis*.

[3] Justinianus, *Codex*, I, 27 *lex* 2 : *Dux vero Byzacenae provinciae et in Capsâ et in alterâ Lepte civitatibus interim sedeat*.

[4] Hirtius, *B. Afr*. c. 97.

[5] Strabo, XVII, 1191.

près Shaw. Sur cette même baie, à 60 stades au nord de *Leptis* (Lempta), le périple marque le bourg de *Therma* (εἰς Θερμάν), il ajoute que la côte offre un abordage difficile. Ces eaux thermales ne sont mentionnées dans aucun autre écrivain. « A 40 stades plus loin, continue le périple, tu as devant toi un cap, au sommet s'élève un sanctuaire ou plutôt un trophée de Dionysos [1]; il y a un mouillage. » Sur cette pointe qui forme le point de séparation entre la petite baie de *Leptis* et la grande qui est au nord de l'autre, on voit aujourd'hui la petite ville de Monastir. C'était apparemment le port de *Ruspina*, ville située au milieu d'une vaste plaine, à 2 milles de la côte; pendant les guerres de César elle essuya de grandes pertes, dont elle ne se releva plus [2]. Pline la range parmi les villes libres, mais les maisonnettes dont nous avons souvent parlé n'accompagnent pas son nom dans la table de Peutinger, et l'itinéraire la passe sous silence, quoique la route dût passer par l'endroit indiqué. *Ruspina* avait donc bien baissé du temps des Romains.

Plus loin, au nord, on trouve *Hadrumetum*, c'est le nom qu'on lit dans une inscription lapidaire ainsi que dans plusieurs auteurs [3], apparemment selon la prononciation du pays; d'autres écrivent *Adrumetum*, sans esprit rude; d'autres encore par corruption, *Adrumettos;* chez Procope on trouve tantôt *Adramétos* et tantôt *Adra-*

[1] Ἀκρωτήριον ἐπ' αὐτῷ ἔχον Διονύσια ἀποκλεπτισμένα.

[2] Hirt., *B. Afr.* c. 6 et 10. Strabon, XVII, 1138, la nomme Ῥουσπῖνον; et la cite parmi les villes saccagées.

[3] Sallust., *B. Jug.* c. 24; Mela; l'*itin.* Anton. — Gruteri *Inscr.* p. 362 : *Coloni Coloniae Concordiae Ulpiae Trajanae Augustae Frugiferae Hadrumetinae.*

mytos d'après la prononciation des anciens Grecs qui, ainsi que Scylax et Polybe[1], avaient adopté la dénomination de *Adrymès* (Ἀδρύμης, ητος) que Strabon reproduit sous la forme *Adrymé*. *Hadritum* dans la table de Peutinger est une faute de copiste. Les habitans s'appelaient *Hadrumetini* ainsi qu'il est prouvé par l'inscription citée ci-dessus. Salluste nous apprend qu'*Adrumète* était une colonie phénicienne, ainsi que les autres places de commerce sur la côte, parmi lesquelles elle occupa bientôt le premier rang, grâce sans doute à la fertilité de son territoire, dont il est parlé dans l'inscription; car, du reste, quoique située près de la mer, *Adrumète* n'avait point de port, ainsi que le dit le périple[2]; nous savons d'ailleurs par l'histoire que J. César put faire le tour de la ville à cheval[3]. Après avoir beaucoup souffert dans la guerre de César, elle retrouva quelque aisance sous Trajan, qui lui accorda le titre de colonie romaine. Procope[4] la cite comme une ville grande et populeuse et comme chef-lieu du *Byzacium;* c'est la seule ville de cette province dont on ait retrouvé des monnaies. L'empereur Justinien releva

[1] Scylax porte Ἀδρύμης, dans le supplément aux géographes grecs de M. Miller, p. 239; Ἀδρίμης dans l'édition de Hudson, p. 48. — Polyb., XV, 5.

[2] Periplus, p. 488 : Ὄψει Ἀδραμύτην τὴν πόλιν ἀπὸ σταδίων μʹ. Ἀλίμενος. (« A 40 stades au-delà on aperçoit la ville d'*Adramyton*, qui n'a point de port. »)

[3] Hirtius, *B. Afric.* c. 5 : *Caesar circum oppidum vectus, naturâ loci perspectâ, redit in castra.*

[4] Procop., *de Aedif.* VI, 6. (Cf. Orose, L. I, p. 381, (*in Bibliothecâ maximâ patrum*, t. VII; *Lugduni apud Anissonios*, in-fol.) Il distingue le *Byzacium* dont la capitale était *Adrumète*, de la *Numidie Byzacène* qui avait *Capsa* pour chef-lieu.)

les murailles de cette place que les Vandales avaient démolies, et qui avaient été très fortes du temps de César[1]; par flatterie on changea son nom en celui de *Justiniania*, qu'elle ne porta pas long-temps ; elle fut détruite par les Sarrasins, et quelques ruines seulement témoignent aujourd'hui de son ancienne existence à quelques lieues au nord de Sousa. L'itinéraire d'Antonin[2] donne 18 milles entre *Adrumète* et *Leptis* (Lempta) : le chiffre est trop petit; car d'*Adrumète* à *Ruspina*, la table de Peutinger compte déjà 25 milles; la distance de *Ruspina* à *Leptis* est omise, elle n'était que de quelques milles. César employa deux jours de marche d'*Adrumète*[3] à *Leptis*, distance que d'après la carte de Shaw on peut évaluer à environ 6 milles géographiques.

A 10 milles au nord-ouest d'*Adrumète*[4], l'itinéraire d'Antonin place le bourg d'*Horrea Caelia*. Ce n'était pas simplement un bourg, mais un entrepôt, où l'on conservait les céréales destinées à être exportées, ainsi que nous l'apprend la table de Peutinger, qui a figuré plusieurs grands bâtimens à côté du nom *ad Horrea*. *Horrea Caelia* était située près d'un cap confinant à un lac peu profond qui s'étendait dans l'intérieur vers le sud-est. Aux environs on voit aujourd'hui le bourg d'*Herkla*, qui occupe l'emplacement de l'ancien port d'*Adrumète*. César, quand il eut débarqué dans le port, se trouvait encore à quelque distance de cette ville[5].

[1] Hirtius, *B. Afr.* c. 5 : *Oppidi egregia munitio.*

[2] *Itinerar.* Anton., p. 58.

[3] Hirtius, *B. Afr.* c. 6, 7.

[4] *Itin.* Anton., p. 55.—A la page 6, cette distance est à tort évaluée à 18 milles.

[5] Hirtius, *B. Afr.* c. 3.

Par la suite, il fit partir de *Ruspina* une partie de sa flotte : le vent étant contraire, elle ne put doubler le cap, ou bien, d'après un autre passage, le *Kothon* ; tandis que la flotte ennemie, qui se dirigeait du nord au sud, entra sans difficulté [1]. D'où il suit que le port d'*Adrumète* ne se trouvait point auprès de cette ville, mais près du bourg qui reçut par la suite le nom d'*Horrea*. Dans la notice du *Byzacium*, *Horrea Caelia* est citée parmi les villes qui avaient un évêque.

Aujourd'hui ces plages sont incultes et arides ; autrefois la végétation devait y être singulièrement riche et active ; ce qui le prouve, c'est le grand nombre de villes qu'on y trouvait resserrées sur un petit espace et dont les noms figurent dans les récits des guerres de César contre Scipion. Tout près de *Ruspina* était la bourgade d'*Uzita*, nommée *Usceta* dans un autre passage du même auteur [2]. Ptolémée lui assigne la même position. Au sud de *Ruspina* on trouvait très rapprochées l'une de l'autre les bourgades *Agar*, *Zetta* et *Vacca* [3] ; entre *Thapsus* et *Agar* la distance était de 16 milles [4].

Les derniers endroits vers le sud étaient *Tegea* et *Sarsura* [5]. La table de Peutinger nous fait connaître *Sarsura* sous le nom de *Sassura vicus*, à 12 milles au nord de *Tisdrus* (el Djemme). Quant à *Tegea*, cette place n'est marquée ni dans les itinéraires ni dans les autres écrivains.

[1] Hirtius, *B. Afr.* c. 62.
[2] Hirtius, *B. Afr.* c. 41, 51, 89.
[3] Hirtius, *B. Afr.* c. 67, 74.
[4] Hirtius, *B. Afr.* c. 79.
[5] Hirtius, *B. Afr.* c. 75, 78.

Au nord-ouest d'*Horrea* ou du port d'*Adrumète*, la mer forme un enfoncement assez considérable, nommé jadis *Sinus Neapolitanus*, d'après la ville de *Neapolis ;* il est connu aujourd'hui sous le nom de golfe d'*Hamamet ;* c'est à ce golfe que commence la limite de la *Zeugitane*, qui formait la moitié septentrionale du territoire carthaginois. Comme il n'y a pas de port dans le golfe, le périple n'y mentionne aucune localité. A quelque distance de la mer le pays était couvert de bourgades, que César aperçut en rasant la côte[1], et dont les plus remarquables nous sont connues de nom. A l'extrémité méridionale, Ptolémée place *Aphrodision ;* d'après la position indiquée, ce ne peut être qu'un autre nom d'*Adrumète* ou bien un endroit situé en face sur le golfe. *Aphrodision* n'est cité par aucun autre géographe.

Sur la côte septentrionale du *Sinus Neapolitanus* était *Putput :* d'après l'itinéraire d'Antonin [2], ce n'est qu'un bourg; toutefois, pour les voyageurs, ce bourg n'était pas sans importance : en effet, c'est sur ce point que la route qui se dirigeait de Carthage vers le sud touchait la côte pour la première fois. Pour la suivre on se dirigeait d'un côté vers le sud-est et le sud et de l'autre vers le nord-est sur *Neapolis* (Nabal) et sur *Clypea* (Clybea). De cette manière, *Putput* s'éleva au rang de ville, les notices épiscopales lui donnent un évêque (*Episcopus Pupputanus*). L'évaluation de la distance entre *Horrea* (Hercla) et *Putput*, en suivant la côte, varie de 30 à 32 milles dans l'itinéraire d'An-

[1] Hirtius, *B. Afr.* c. 3.
[2] *Itin.* Anton., p. 52, 56, 58.

tonin, qui ne rapporte point de lieu intermédiaire ; cette distance, ainsi que les autres indications, nous conduisent à Hamamet, qui est aujourd'hui une ville commerçante. *Putput*, ou selon l'orthographe de la table de Peutinger *Pudput*, servait de port à la ville de *Siagul*, située à 3 milles de la côte. Elle est citée comme ville maritime par Ptolémée, qui ne parle pas de *Putput* (Hamamet); la table de Peutinger porte la distance que nous venons d'indiquer, le copiste écrit *Siagu* en retranchant la dernière lettre. Les autres écrivains ne parlent point de cette ville qui avait jadis quelque importance; ses ruines se trouvent près du village moderne de *Kassr-Asseite;* on y voit entre autre deux inscriptions [1] qui portent le nom de *Civitas Siagitana*. Il est évident que Shaw s'est trompé, et qu'il aurait dû lire *Siagulitana* au lieu de *Siagitana*.

A partir de cette ville, la table de Peutinger, ainsi que l'itinéraire d'Antonin continuent la route vers le nord-est, le long des côtes, dans la direction de *Neapolis*, etc.; de plus, elle marque les endroits situés au midi à quelque distance de la mer, dans la plaine qui aboutit à *Horrea*. Faute de renseignemens, nous ne pouvons donner aucun détail sur ces bourgs, qui sont du reste sans importance. A 6 milles au sud de *Siagul*, est *Lamniana* (S. ent. *villa*); 17 milles nous conduisent de là à *Cubis*, 7 milles de *Cubis* à *Orbita*. De ce dernier endroit à *Horrea* il y a 22 milles.

De Putput à *Curubis* (Gurba), la distance est de 26 milles; de *Putput* à *Neapolis* (Nabal), elle n'est que de 12 milles, dit l'itinéraire d'Antonin [2]. Dans le premier

[1] Shaw, *voyages*, Tunis, ch. 2.
[2] *Itin*. Ant., p. 56.

cas, la route, au lieu de suivre la côte jusqu'à *Neapolis* (Nabal), laissait cette ville un peu sur la droite. La distance de 14 milles entre *Putput* et *Neapolis* se trouve également dans la table de Peutinger; elle s'accorde avec l'itinéraire d'Antonin sur la position de *Neapolis*, qui est occupée aujourd'hui par la petite ville de *Nabal*, au nord-est du *golfe néapolitain*; auprès il y a des ruines. *Neapolis* était une ville d'origine phénicienne. Scylax[1] la connaît : il sait que la distance en ligne droite entre cette ville et le golfe de Carthage, situé en face, est de 180 stades. Cette évaluation est exacte; mais il donne trois jours de traversée d'*Adrumète* à *Neapolis*, ce chiffre est trop fort : c'est évidemment une faute de copiste. Pline cite *Neapolis* parmi les villes libres de la côte, et Ptolémée la qualifie de colonie. On a lieu de s'étonner que le périple ne mentionne qu'en passant une place de commerce si importante[2], dont la prospérité n'avait reçu aucune atteinte par suite des événemens de la guerre. « Au-dessous d'*Aspis*, dit-il, se trouve *Neapolis*, et du *golfe de Neapolis* jusqu'à *Aspis* il y a 200 stades. » Strabon[3] qui en général passe assez rapidement sur toute cette côte, se trompe quand il place *Neapolis* (Nabal) auprès du *promontoire de Mercure* (Ras addar, ou cap Bon).

Plus au nord on voyait la ville de *Curubis* à 16 milles de *Neapolis*; nous connaissons cette distance par la carte de Shaw et par la table de Peutinger qui marque le chiffre 16, mais qui ne cite pas de nom, faute de

[1] Scylax, p. 49.
[2] Periplus, *apud* Iriarte, p. 488.
[3] Strabo, XVII, 1191.

place. Dans l'itinéraire d'Antonin, la route conduit avec 26 milles de *Putput* (Hamamet) à *Curubis* (Gurba) en ligne droite. Pline range *Curubis* au nombre des villes libres; une inscription découverte par Shaw lui donne le titre de *Col. Fulvia Curubis*. Cette inscription nous fournit la véritable orthographe du nom de cette ville, ainsi qu'il est écrit dans l'itinéraire d'Antonin et chez Pline; Ptolémée écrit, par erreur, *Kurobis*; Strabon passe la ville sous silence; le nom de *Curubis* se conserve sous celui de *Gurba*. On y voit les ruines d'un aqueduc.

« D'*Adramyton* à *Aspis* (ἐπὶ τὴν Ἀσπίδα) il y a 500 stades. C'est un cap élevé se présentant de chaque côté aux regards sous la forme d'un bouclier. Fais voile vers ce cap, en sorte que l'étoile polaire soit constamment à ta gauche, car la mer est remplie de basfonds. » Voilà ce que dit le périple, et il nous apprend ainsi la cause par laquelle il ne dit rien de *Curubis* et peu de chose de *Neapolis*. Les bâtimens évitaient autant que possible cette côte dangereuse; la distance marquée par le périple est exacte. Le périple continue : « La ville, située sur des hauteurs, a un port éloigné de 10 stades vers le nord-ouest. » Cette indication est confirmée par quelques écrivains. Agathocle, lors de la brusque invasion qu'il fit en Afrique, fortifia ce point et lui donna le nom d'*Aspis*[1] (ἡ Ἀσπίς), à cause de la configuration du cap qui a quelque ressemblance avec la forme d'un bouclier; selon Strabon, les naturels du pays appelaient le promontoire *Taphitis*. Les Carthaginois conservèrent par la suite

[1] Strabo, XVII, 1191.

cette place forte, que Regulus prit pour base d'une partie de ses opérations [1]. La flotte des Romains se mit à l'abri dans le port; la ville, qu'ils avaient prise d'assaut, porta désormais le nom de *Clypea* ou *Clupea* [2], qui est la traduction latine du mot Ἀσπίς. Ce nom à son tour subit des variations; quelques auteurs en ont fait un pluriel neutre, *Clypea, orum*. D'après Pline, *Clypea* était une ville libre; sa position, au nord-est de la terre ferme, qui s'avance dans la mer en tirant dans cette direction, la rendait importante pour la navigation : aussi la table de Peutinger marque-t-elle des tourelles en marge. Sur l'emplacement de *Clypea* s'élève aujourd'hui un château; à quelque distance un groupe de cabanes, situé probablement proche du port, porte le nom de *Clybea*. — Dans les éditions de Ptolémée, un commentateur ignorant a intercalé le nom de *Clypea* d'une manière fort déplacée : *Aspis* se trouve à sa place avec indication exacte de sa position. L'itinéraire d'Antonin [3] évalue à 30 milles romains la distance entre *Clypea* et *Curubis*. Faute d'espace, elle est omise dans la table de Peutinger. Plus au nord vient la pointe la plus saillante de la côte septentrionale de l'Afrique, le *promontoire de Mercure*, en grec *Hermaea akra* (Ἑρμαῖα ἄκρα), où finissent les villes marchandes de l'est du territoire carthaginois. Comme il s'élève vis-à-vis du cap *Lilybée* en *Sicile*, vers le sud-ouest, ce furent sans doute les Siciliens qui lui

[1] Polyb. I, 29.

[2] Strabo, VI, 425.

[3] *Itin.* Anton., p. 57; un peu avant cette même ligne, la distance est fixée par erreur à 20 milles; l'*itin. maritimum* compte 200 stades entre ces deux villes.

donnèrent le nom d'*Hermaea akra* que les Romains traduisirent par la suite en leur langue. Il n'y a pas de mouillage auprès du cap, mais on a de son sommet une vue immense, et par un temps serein on peut apercevoir les côtes de Sicile. Voilà pourquoi tous les géographes parlent de ce promontoire, bien qu'il ne présente du reste aucun objet remarquable. Le *promontoire de Mercure* porte aujourd'hui le nom de cap Bon; les Arabes l'ont appelé *Ras addar*, ce qui veut dire le cap grand ou cap beau.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi les anciens ont donné une position trop méridionale à la côte septentrionale de l'Afrique ; villes sur le golfe de Carthage.

Le *promontoire de Mercure* est sous le 37° de latitude; Ptolémée le place au 33° 35', et en fait l'extrémité septentrionale de la côté de la *province d'Afrique*, ce qui est une erreur fort grave; de plus il place le prolongement de ces parages dans la direction de l'ouest, un peu au-delà du 32°, bien qu'ils débordent le 37°. Par conséquent il recule toute cette côte de l'Afrique de 5° entiers vers le sud; c'est une erreur capitale, dans laquelle le géographe grec n'est tombé à l'égard d'aucun autre pays connu de l'ancien monde, et dont on peut indiquer les causes avec certitude.

D'après les plus anciennes observations, on se croyait fondé à admettre que toute la côte de l'Afrique septentrionale, à part les *Syrtes* et quelques

saillies de terrain, se prolongeait à peu près sur une même ligne[1]. L'admission de ce principe dut nécessairement conduire Ptolémée à des inductions fausses. Depuis Alexandrie il trace la côte sous une latitude égale jusqu'aux *Syrtes*, sans erreur notable ; il indique exactement la profondeur des *Syrtes* ; et à partir de ces dernières, il avance la côte vers le nord jusqu'au *promontoire de Mercure* (cap Bon). Mais il ne peut la faire avancer suffisamment, c'est-à-dire, jusqu'au 37°, tant à cause du faux principe énoncé plus haut, que parce qu'il était induit en erreur, soit par une observation faite anciennement avec le gnomon, d'après laquelle Carthage n'aurait été située qu'à 1000 stades plus au nord qu'Alexandrie[2], soit par le tracé de de la ligne droite qui coupait la Méditerranée dans sa plus grande longueur et servait de base aux calculs des géographes. On avait mesuré la latitude *des colonnes d'Hercule*, et on l'avait évaluée à 36°, ce qui était exact ; de ce point on fit partir un ligne droite, qui aboutissait au *cap Lilybée* (cap Boco) en Sicile[3],

[1] Strabo, II, 192 : Ἡ Λιβύη τὴν μὲν καθ' ἡμᾶς ἠϊόνα ἐπ' εὐθείας ἔχουσα σχεδὸν τὸ μέχρι στηλῶν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας ἀρξαμένην, πλὴν τῶν Σύρτεων καὶ εἴ πού τις ἄλλη κόλπων ἐπιστροφὴ μετρία ἢ τῶν ταύτῃ ποιούντων ἀκρωτηρίων ἐξοχή. (« La côte *libyque* s'étend à peu près en ligne droite depuis Alexandrie, où elle commence jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, abstraction faite des *Syrtes* et des sinuosités médiocres que pourraient présenter quelques autres golfes, ainsi que des saillies partielles de terrain qui termineraient en promontoires. »)

[2] Strabo, II, 198.

[3] Il serait plus exact de dire que cette prétendue ligne droite partait des *colonnes d'Hercule*, et qu'après avoir traversé le détroit de Sicile, elle se prolongeait vers l'île de Rhodes, etc. Ainsi sa position était plus septentrionale que celle indiquée par Ptolémée. Strabo, II,

qu'on plaçait également ainsi que l'île de Rhodes, située bien plus à l'est, sous le 36e de latitude. Ces erreurs n'ayant point été rectifiées, Ptolémée, suivant les observations connues, plaça à son tour le *cap Lilybée* (capBoco) au 36°, tandis que dans le fait le cap s'avance à peu près jusqu'au 38°; cette première erreur entraînait forcément toutes les autres.

D'après une donnée généralement adoptée, et qui d'ailleurs est exacte, Cartage était située à 1,500 stades au sud-ouest du *cap Lilybée* (cap Boco)[1]. Or, la position de ce cap étant fixée trop loin vers le sud, Ptolémée dût assigner à Carthage une position trop méridionale et l'erreur dût être d'autant plus considérable, que le degré de latitude n'était évalué qu'à 500 stades, au lieu de l'être à 600. Les 1,500 stades faisaient par conséquent 3°; malgré cela, Ptolémée place Carthage à 32° 40', au lieu de la placer un peu au nord du 33°. Je ne peux m'expliquer la cause de cette petite irrégularité. Le *promontoire de Mercure* était à 450 stades de Carthage[2], Ptolémée le met 55' au nord de cette ville, différence latitudinale qui est trop grande.

Une autre indication venait à l'appui des calculs de Ptolémée; on savait par les rapports des marins, que la ville africaine d'*Igilgilis* (Gigeri), était située vis-à-vis de *Massilia* (Marscille), sur les côtes de la *Gaule*, et

185 : Ἡ δ' ἀπὸ τῆς τῶν στηλῶν ἐπὶ τὸ ἑπταστάδιον γραμμὴ μέρος μὲν ἐστι τῆς ἐπὶ Ῥόδον καὶ τὸν Ταῦρον. (« La ligne qui va des *colonnes* au détroit de 7 stades, qui sépare la Sicile de l'Italie, est une partie de celle qui aboutit à *Rhodes* et au *Taurus*. »)

[1] Strabo, II, 185, 190. *Itin. marit.* p. 494, ed. Wesseling: « *A Libybaeo de Sicilia in Carthaginem stadia M. D.* »

[2] *Itin. marit.* p. 493.

que la distance entre ces deux points donnait la plus grande largeur de la Méditerranée, qui était de 5,500 stades[1]. Ptolémée suit exactement cette indication, il croyait savoir par des observations astronomiques que *Massilia* était sous 43° 5' de latitude. Or 5,500 stades font 11°; la ville d'*Igilgilis* doit par conséquent se trouver sous 32° 5'; Ptolémée la place sous 32°. J'ignore s'il a retranché à dessein les 5', où si elles ont été omises dans les éditions.

Une chose digne de remarque, c'est que Strabon est amené à penser que si l'évaluation de la distance entre *Massilia* (Marseille) et *Igilgilis* (Gigeri) était exacte, il fallait avancer la côte africaine vers le nord[2]. Cette distance est fixée par ce géographe à 5,000 stades[3]. Or, comme la ville de *Massilia* se trouvait sous 43° 5', et que d'après les plus anciennes évaluations, le degré avait 700 stades, la plus grande largeur de la Méditerranée était de 7°; et ainsi la côte africaine aurait dû être avancée jusqu'à 36° de latitude. Le degré de latitude n'est à la vérité que de 600 stades; mais la différence se compensait par les mesures données par les

[1] Nous ne connaissons cette donnée que par Agathemer, II, 14, qui l'avait trouvée dans des écrivains antérieurs.

[2] Strabo, II, 165, 175, 184.

[3] Strabo, II, 165 : Ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ μέγιστον δίαρμα τοῦ πελάγους τούτου τὸ ἀπὸ τῆς Εὐρώπης ἐπὶ τὴν Λιβύην πεντακισχιλίων που σταδίων λέγουσι ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τοῦ Γαλατικοῦ κόλπου, δοκεῖ μοι πεπλανημένως λέγεσθαι τοῦτο, ἢ πολὺ τὴν Λιβύην κατὰ τοῦτο τὸ μέρος προσνεύειν ἐπὶ τὴν ἄρκτον, καὶ συνάπτειν τῷ διὰ τῶν στηλῶν παραλλήλῳ. (« On prétend que le trajet sur mer de l'Europe en Afrique est le plus long à l'angle du golfe de Lyon, et qu'il s'y monte à 5,000 stades. A mon avis cette estimation est fausse, ou bien la Libye s'avance plus de ce côté vers le nord, et atteint le parallèle des *colonnes d'Hercule*. »)

navigateurs, mesures qui à une distance considérable sont toujours trop fortes. Dans le fait, la distance d'*Igilgilis* à *Massilia* n'est que de 100 milles géographiques ou 4,000 stades. Ptolémée, au lieu de rectifier les mesures données par les marins, en retranchant un sixième comme il fait d'habitude, adopte le chiffre de 5,500 stades tout entier, et les réduit en degrés de 500 stades; de cette façon il laisse la côte africaine à la position qui lui avait été précédemment assignée. Ceci nous fournit en même temps une preuve de plus que le stade de Ptolémée est le même que celui d'Eratosthène, et que son degré est trop petit.

Sur le versant occidental *du promontoire de Mercure* (cap Bon), on voit encore des traces de voûtes et de piliers dans les carrières d'où Carthage tirait des pierres de taille pour ses constructions. Shaw pense, avec quelque apparence de raison, que c'est là qu'il faut chercher l'emplacement de la ville d'*Aquilaria*, où Curion fit débarquer ses troupes dans une baie entre deux caps, à 22 milles d'*Aspis* (Clybea)[1].

Aegimuros (Αἰγίμουρος) est le nom que portent deux îlots ou plutôt deux écueils, situés l'un tout près du *promontoire de Mercure*, l'autre, le plus considérable, à 3 milles géographiques du premier vers l'ouest. Tous les géographes en font mention, parce qu'ils se trouvent à l'entrée du golfe de Carthage, à 30 milles romains ou à 6 milles géographiques de cette ville [2], et qu'ils étaient sur le chemin des navires qui venaient du *cap Lilybée* (cap Boco en Sicile). En partant

[1] Caesar, *B. Civ.* II, 23.
[2] Tite-Live, XXX, 24.

des côtes méridionales de la Sicile on atteignait le *promontoire de Mercure* avec 1,100 stades, l'île d'*Aegimuros* avec 1,200 stades[1]. Pline parle de deux autels d'*Aegimuros*, qui seraient plutôt des écueils que des îles[2]. Ces prétendues autels n'étaient apparemment que des pointes de rochers, du moins si l'on s'en rapporte à Virgile[3], qui les fait figurer dans son récit imaginaire des aventures d'Énée. Toutefois le Scholiaste assure que sur ces autels les Romains et les Carthaginois consacrèrent un traité par la foi du serment. Au rapport de Shaw, ces îlots déserts portent actuellement le nom de Zowamura ou de Zimbra.

Au milieu de l'embouchure du golfe, Strabon[4] place l'île de *Korsura* (Κόρσουρα), et tout auprès d'autres îlots ainsi qu'*Aegimuros*. Il se trompe, car il n'y a pas d'autres îles dans le golfe. *Korsura*, qui n'est citée par aucun autre géographe, ne peut être qu'*Aegimuros*. On pourrait penser qu'il confond ces écueils avec *Kossura* (Pantalarea), mais il cite cette île plus bas.

Kossura (Κόσσουρα) est située, selon la donnée exacte de Strabon, à 500 stades de *Melite* (Malte), à 400 stades d'*Aspis* (Clybea), et à 600 stades des côtes méridionales de la Sicile, où l'embouchure de la rivière de *Selinus* lui fait face. Le même géographe donne à *Kossura* une superficie de 150 stades : il y avait une ville du même nom; dans Ptolémée l'île

[1] *Itin. marit.* p. 492.

[2] Plin., III, 7 : *At contrà Carthaginis sinum duae Aegimori arae, scopuli verius quam insulae.*

[3] Virgil., *Aen.* I, 113 : *Saxa vocant Itali, mediis quae in fluctibus, aras.*

[4] Strabo, XVII, 1190.

s'appelle *Kossyra*, il mentionne également la ville. La position de l'île est fixée à 2° de longitude à l'est du *promontoire de Mercure*. Pline cite *Cosyra* avec une ville du même nom : c'était un pays stérile, ainsi que nous l'apprend Ovide [1]. L'île de *Kossura* s'appelle maintenant Pantalarea. *Larunesiae Insulae*, deux îlots, se trouvent plus près d'*Aspis*, ainsi que les îlots d'*Anemusa* et d'*Aethusa*, dont parlent Ptolémée et Pline.

Au sud-ouest du *promontoire de Mercure* (cap Bon), le vaste *golfe de Carthage* (*sinus Carthaginensis*, aujourd'hui golfe de Tunis), s'avance dans l'intérieur du pays, et se termine à l'ouest par le *promontoire d'Apollon* (Ras Zebib).

Le premier bourg que l'on rencontrait sur la côte orientale est celui de *Misua*, qui est cité dans Pline [2]; Ptolémée écrit par altération *Nisua;* la table de Peutinger compte 12 milles de *Misua* à *Clypea*. Le bourg étant situé en face de *Clypea*, cette mesure nous donne la largeur de la presqu'île. Procope écrit *Missua*. Ce petit port était, selon lui, à 300 stades ou à 8 1/2 milles géographiques de Carthage [3]. Dans un endroit appelé Sidy Doude, en l'honneur d'un marabout, Shaw trouva un édifice antique avec un beau pavé en mosaïque.

Plus loin, vers le sud-ouest, Pline et Ptolémée nomment la petite ville de *Karpi* ou *Carpis* au pluriel. Cette dernière dénomination est confirmée par le nom d'un évêque, *Secundinus a Carpis*, qui figura dans un concile. *Carpis* conserve son nom sous la forme de

[1] Ovid., *Fasti*, III, 567 : *Fertilis est Melite, sterili vicina Cosyrae.*
[2] Plin., V, 3.
[3] Proc., *B. Vand.* II, 14,

Gurbos ; c'est un village sur une anse du golfe : il y a quelques débris d'antiquités, ainsi que des eaux thermales ; on en trouve également dans quelques autres endroits de la côte. L'itinéraire maritime place la ville de *Carpis* à 300 stades de *Misua* et à 150 stades de Carthage.

Au sud de *Carpis* (Gurbos), les montagnes commencent à se perdre dans la plaine ; on y trouve aujourd'hui le bourg de Moraisah, avec des restes de citernes et un port peu étendu. Sur l'emplacement de ce bourg, ou tout ou moins dans les environs, s'élevait l'ancienne forteresse de *Nepheris* (Νέφερις) qui fut prise et saccagée par Scipion pendant le siége de Carthage. Nous en trouvons la preuve dans le récit d'Appien[1]. Pour mettre le siége devant *Nepheris*, Scipion traversa le golfe de Tunis (διὰ τῆς λίμνης) ; par son ordre un de ses lieutenans fit le tour du golfe. Donc *Nepheris* se trouvait à l'est, de plus elle était sur la côte, car les Carthaginois en tiraient des vivres pendant le siége. Strabon[2] nous apprend qu'en partant de Carthage, avec 60 stades on atteignait la côte opposée, et que 120 stades conduisaient de là à *Nepheris*, place forte située dans les montagnes. La distance de 4 1/2 milles géographiques, ainsi que la position indiquée, coïncide avec l'emplacement des montagnes de Moraisah. *Nepheris* n'est point connue des écrivains postérieurs à Strabon.

Plus loin, vers le sud-ouest on trouvait *Maxula*, ainsi qu'écrivent les itinéraires et Ptolémée, d'après

[1] Appian., *Pun.* c. 126.
[2] Strabo, XVII, 1190.

le codex Coislinus (dans nos éditions on lit par altération *Mazula*); Pline est le seul auteur qui écrive *Maxulla*. C'est par erreur que Shaw fixe la position de cette ville importante à une petite distance de *Carpis* (Gurbos), près de Moraisah, ce qui la place trop loin de Carthage. La table de Peutinger compte 10 milles romains de Carthage à *Tunis*, et 7 milles de *Tunis* à *Maxula*; en marge elle marque des tourelles. L'itinéraire d'Antonin[1] place la ville de *Maxula* (*Civitas Maxula*), à 18 milles de Carthage, sans position intermédiaire. Ces deux mesures itinéraires, autour du lac de Tunis, conduisent aux environs de Rhades, à 7 milles à l'est de la ville de Tunis; les ruines se trouvent un peu plus loin, elles sont assez bien conservées, quoique le lac de Tunis les ait couvertes de ses eaux. Cette indication ne s'accorde point avec un autre passage de l'*itinéraire*[2], où la distance entre *Carthage* et *Maxula Prates* est fixée à 10 milles. Dans ce dernier cas le voyageur traversait la langue de terre sur laquelle s'élève la goulette ou le fort de Tunis, et franchissait ensuite l'étroite ouverture du lac de Tunis; ce chemin était plus court que celui qui suivait le contour du lac. Il est possible que le mot *Prates*, qui n'offre pas de sens, exprime l'idée du traducteur (πέραν τῆς S. ent. λίμνης). On serait fondé à admettre cette conjecture, s'il était démontré que sous la domination des Romains, les Carthaginois eussent été dans l'usage d'appliquer des termes grecs aux objets de la vie ordinaire; un passage de *Victor*[3] vient à l'appui du

[1] *Itin.* Ant., p. 58.

[2] *Itin.* Ant., p. 57.

[3] Victor Vitensis, I, 5 : *Maxulitanum littus quod ligula vulgi consuetudine appellatur.*

texte de l'itinéraire; il y est dit que la côte de *Maxula* se nommait *Ligula;* or, *Ligula* désigne la goulette ou la langue de terre à l'entrée du golfe. Par suite de cette position, la ville avait l'avantage de posséder dans l'intérieur du lac un port très sûr, quoique peu profond, et d'être en même temps à la proximité de la mer. Il n'est donc point question pour le moment de la *Maxula Vetus*, que Ptolémée place à l'intérieur, au sud-ouest de Carthage. Aucun historien ou géographe d'ancienne date ne connaît le nom de *Maxula*, quoique la place où cette ville était située fût souvent voisine du théâtre de la guerre. Pline [1] est le premier qui cite *Maxulla*, qu'il place immédiatement après Carthage, à titre de colonie, sans nommer Tunis, située entre ces deux villes. Il en est de même chez les écrivains des âges suivans. Ptolémée ne connaît pas Tunis, mais il connaît *Maxula*, qui est qualifiée de cité (Civitas) dans l'itinéraire d'Antonin ; d'où il faut conclure que *Maxula* s'était agrandie aux dépens de la ville de *Tunis*, située dans le voisinage et qui était très connue dans les siècles précédens, tant par sa position avantageuse que parce que César y avait fondé une colonie romaine. Le périple, dans lequel il y a une lacune à partir d'*Aspis* (Clybea) et des *Thermes* (eaux chaudes), qu'il marque à 60 stades au nord d'*Aspis* (Clybea), reprend ses indications à *Carpis* (Gurbos); c'est par erreur qu'il ne porte que 20 stades de *Carpis* à la ville et au port de *Maxyla* (Rhades).

Une foule de particularités s'accordent, comme on voit, avec la position que nous avons assignée à

[1] Plin., V, 7: *Colonia Maxulla*, *etc.*

Maxula, et qui peut, du reste, très bien se concilier avec l'opinion de Shaw. Ce savant, se fondant sur la ressemblance des noms et la marche de l'armée romaine, a cru reconnaître dans la ville moderne de *Rhades*, l'emplacement de l'ancienne *Ades*, dont Regulus s'empara pendant la première guerre *punique*, après avoir défait l'armée carthaginoise sous les murs de cette ville[1]. Selon toute apparence, *Ades* aurait été saccagée par les Romains, et à sa place s'éleva la ville de *Maxula*.

Des routes partant de Carthage et aboutissant à *Maxula* (Rhades), conduisaient de là vers la côte de l'est et du sud-est; vers le nord-est, dans la direction du *promontoire de Mercure* (cap Bon), il n'y avait point de grande route, c'est un pays de montagnes qui n'offrait aucun lieu remarquable.

Au sud-est, la table de Peutinger connaît les eaux thermales, *ad Aquas;* en marge elle marque des maisonnettes. Ces eaux thermales sont encore célèbres dans le pays, où elles subsistent sous le nom de *Hamam-el-Enf;* cet endroit, situé près de la côte, est souvent visité par les habitans de Tunis. La table de Peutinger nous donne 21 milles entre *Maxula* et *ad Aquas*, c'est sans doute 16 qu'il faut lire. Il est probable que dans les siècles suivans les bains de *ad Aquas*, soient tombés en ruine; du moins l'itinéraire d'Antonin n'en dit rien. De *Maxula* il trace la grande route en droite ligne vers le sud, et atteint *Vina civitas*, avec 28 milles. Dans la table de Peutinger, c'est encore un bourg, *Vina vicus*, à 31 milles de *Maxula*; elle évalue

[1] Polyb., I, 30.

la distance entre *Vina* et *Putput* (Hamamet), sur la côte de l'est, à 18 milles; l'itinéraire d'Antonin[1] ne marque que 10 milles. L'emplacement de ce bourg au sud de *ad Aquas* (Hamam-el-Enf), est occupé aujourd'hui par Tubernocke, où Shaw vit quelques ruines. La grande route continuait de *Putput* vers le sud. Au nord d'*Adrumète*, à 350 stades = 10 milles géographiques de Carthage, les troupes de Bélisaire arrivèrent à la célèbre ville de *Grasse* (Γράσση) où se trouvait le plus beau *Paradisos* (Paradis), que Procope[2] eût jamais vu de sa vie; c'étaient des ruisseaux limpides, de charmans bosquets, avec une si prodigieuse quantité d'arbres fruitiers, que l'armée cueillit des fruits à volonté sans qu'il y parut; cette position conserve son nom sous celui de Jéradès ou de Paradise.

Cette route servait dans sa plus petite moitié de communication avec *Curubis* (Gurba) à l'est, sur la côte. Avec 20 milles elle conduisait de *Maxula* à *Casula*, qui occupait, selon toute apparence, l'emplacement de la ville moderne de Soleiman; de *Casula* 25 milles conduisaient à *Curubis;* sur la carte de Shaw cette dernière distance est fixée à 20 milles romains; mais aussi on ne peut guère s'attendre à ce que le tracé de la côte orientale s'accorde chez les anciens sur tous les points avec les longitudes trouvées par des observations astronomiques faites avec nos instrumens.

Sur la rive occidentale du lac[3] qui communiquait à la mer, à 7 ou 8 milles de *Maxula*, était située *Tunes*,

[1] *Itin.* Ant. p. 58.
[2] Proc., *B. Vand.* I, 27.
[3] Polyb., I, 73.

ainsi qu'écrivaient les latins; en grec on disait *Tynes* (ὁ Τύνης, ητος) [1]; ville assez importante, souvent citée par les auteurs anciens, surtout dans le récit des attaques dirigées contre Carthage. Selon Polybe [2] elle en serait éloignée de 120 stades; selon la table de Peutinger de 10 milles. La dernière distance est exacte, ainsi que nous le savons par la position actuelle de Tunis; d'ailleurs il est connu que dans chacune de ces deux villes, on pouvait voir ce qui se passait dans l'autre. La position de Carthage ayant subi quelques changemens, il a dû en résulter quelques variations dans l'évaluation des distances. Les passages cités nous font connaître que *Tunes* était une forteresse redoutable; comme elle fût souvent prise d'assaut, c'est de cette époque que date sa décadence. Strabon est le dernier auteur qui parle de *Tunes*: par une légère altération, *il lui* donne le nom de *Tounis* (Τούνις); elle n'est citée ni dans Ptolémée ni dans Pline; la table de Peutinger marque bien *Thunis* (à l'ablatif *Thuni*), mais sans ajouter les tourelles; c'était un endroit en ruines, l'itinéraire d'Antonin y passe sans en rapporter le nom. Ainsi que nous l'avait dit, la prospérité de *Maxula* (Rhades) avait sans doute hâté la ruine de Tunis, qui se releva après le sac de Carthage par les Arabes. On sait qu'aujourd'hui c'est une grande et importante ville.

Aux environs de Tunis, à l'ouest de *Maxula*, Ptolémée marque la *rivière de Katada*. Sur ce point il

[1] Polyb., I, 30, lors de l'invasion de Regulus. Diodor., XX, 17, expédition d'Agathocle.

[2] Polyb., XIV, 10, assaut de Scipion l'Ancien. Tite-Live suit la donnée de Polybe.

n'existe pas de rivière; plus loin vers l'est on en trouve plusieurs dont le cours tout entier est à peine de 2 milles géographiques, il n'est guère possible que Ptolémée ait cru devoir en nommer une de préférence aux autres, et qu'il se soit mépris sur sa position. Si donc, le nom de *Katada* n'est pas une interpolation, on doit supposer que Ptolémée a voulu désigner par là le lac de Tunis, qui communique avec la mer par une ouverture très étroite.

Le périple ne parle pas de Tunis; à l'emplacement occupée par cette ville, à 50 stades de *Maxula* et à 120 stades du port de Carthage, il marque *Galabras* (Γάλαβρας, αντος) qui est complètement inconnue; le périple ajoute qu'il y a un mouillage s'étendant jusqu'au banc de sable situé en avant de la côte (ἑώς ἀμμωδίων ἀγωγῆς).

CHAPITRE IX.

La ville de Carthage.

Le lac au fond duquel s'élève la ville de Tunis, est borné à l'est par une langue de terre formée par les saillies des deux rives opposées, et laissant entre elles un étroit espace par lequel les eaux du lac débouchent dans la mer. Vis-à-vis de l'extrémité septentrionale de l'entrée du golfe, on trouve vers le nord une pointe (le cap Quamart), qui est situé à peu près sous le même méridien que celle de la langue de terre sur laquelle on a bâti la goulette ou le fort de Tunis. Une troisième pointe s'avance au loin dans la mer

de l'ouest à l'est entre les deux premières; c'est le cap Carthagéna ou *promontoire de Carthage*. Ces trois pointes réunies bordent le contour d'une presqu'île, dont la circonférence se monte à 360 stades, ou à 9 milles géographiques [1]. Sur cette presqu'île, les Phéniciens avaient fondé la ville de *Carthage*, — *Karchedon* (ἡ Καρχηδών) chez les Grecs. Vers le nord elle touchait à la mer, vers le sud à la mer et au lac de Tunis [2], en présentant la forme d'un parallélogramme, qui avait, de la mer jusqu'au lac, une longueur de 60 stades; le terrain occupé par la ville offrait une surface de 22 à 23 milles romains ou 4 1/2 milles géographiques [3]. La pointe orientale de la presqu'île était hérissée de rochers et d'un accès difficile, on l'avait tout de même munie d'un mur au dire de Strabon; elle ne faisait point partie de la ville. Vers le nord, c'est-à-dire du côté de la mer, Carthage avait vue sur *Utique*; au midi, du côté du lac, sur *Tunis*.

Carthage n'eût besoin de se fortifier que du côté de l'ouest où elle touchait au continent; tout le reste

[1] Strabo., XVII, 1108.

[2] Polyb., I, 73. Ἡ Καρχηδὼν ἐν κόλπῳ κεῖται, προτείνουσα καὶ χεῤῥονησίζουσα τῇ θέσει, τὸ μὲν τῇ θαλάττῃ, τὸ δὲ τι καὶ λίμνῃ περιεχομένη κατὰ τὸ πλεῖστον. Ὁ δὲ συνάπτων ἰσθμὸς αὐτὴν τῇ Λιβύῃ τὸ πλάτος ὡς εἴκοσι καὶ πέντε σταδίων ἐςί· τούτου δ' ἐπὶ μὲν τοῦ πρὸς τὸ πέλαγος νεύοντος μέρους οὐ μακρὰν ἡ τῶν Ἰττυκαίων κεῖται πόλις· ἐπὶ δὲ θατέρου παρὰ τὴν λίμνην ὁ Τύνης. (« *Carthage* est située dans un golfe; elle s'y avance loin dans la mer et forme une espèce de presqu'île; d'un côté elle est adjacente à la mer, de l'autre à un lac; l'isthme qui l'unit à la *Libye* a environ 25 stades de largeur, du côté où il aboutit à la mer; la ville d'*Utique* se trouve à une petite distance; à l'extrémité opposée, *Tynes* s'élève sur le lac. »)

[3] Tite-Live, *epit. LI* : 23 *milles*. Orosius, IV, 22 : 22 *millia pass.*

était suffisamment protégé par la mer, c'est là que s'élevait au centre la citadelle *Byrsa* (ἡ Βύρσα) le plus ancien quartier de la ville, qui dressait vers les champs la plus rapide de ses montées et couvrait de ses fortifications les parties intérieures de la ville, où trois rues très longues, mais peu larges, y conduisaient du forum ou du marché (ἀγορά)[1]. Un des sommets de la montagne supportait le temple d'Esculape; de la citadelle il y avait encore soixante marches à franchir pour arriver à ce temple, qui dans les extrémités pressantes servait lui-même de forteresse; la citadelle avait en haut 2 milles[2] romains de circuit; sur les penchans de la montagne, à l'intérieur, s'élevaient de vastes maisons à cinq étages, dont les toits touchaient aux murs de la citadelle.

Au sud de la citadelle, le pays est ouvert; c'est donc là qu'était le côté faible de la ville. Pour la couvrir on y avait construit des murs gigantesques; ils s'appuyaient d'un côté aux remparts de la citadelle, vers le sud ils touchaient à peu près au lac de Tunis[3]. Bien qu'Appien parle de trois murailles, il résulte de ses propres explications qu'il a mal compris le texte de Polybe, et qu'il n'y avait qu'un seul mur avec deux étages superposés. Sa hauteur se montait à 30 coudées sans les créneaux; les nombreuses tours à quatre étages dont il était flanqué avaient probablement 40 coudées ou 60 pieds de haut; telle est au moins la

[1] Strabo, XVII, 1189. Appian, *Pun.*, c. 150.
[2] Orose, IV, 22.
[3] Orose, IV, 22 : *Ex unâ parte murus communis erat urbis et Byrsae, imminens mari, quod mare stagnum vocabant, quoniam objectu protentae linguae tranquillatur.*

hauteur qu'Orose donne au mur. Il avait 30 pieds de large ; et servait en même temps de caserne, où la plus grande partie de l'armée trouvait à se loger. Au rez-de-chaussée, il y avait place pour trois cents éléphans et pour les fourrages nécessaires à leur entretien ; au premier étage se trouvaient des écuries pour quatre mille chevaux avec les magasins de foin et d'orge ; les casernes pour vingt-quatre mille hommes étaient probablement au second étage, bien qu'Appien ne le dise pas expressément [1]. Le rez-de-chaussée, qui était réservé aux éléphans, comme il a été dit, se composait d'une longue suite de caveaux ; à l'intérieur des levées à pente douce étaient adossées contre les piliers des caveaux pour livrer passage aux chevaux. De cette façon l'ensemble de ces constructions était d'une solidité à toute épreuve ; s'il arrivait que le bélier parvînt à pratiquer un trou dans un caveau, rien ne s'écroulait à l'entour et la réparation des endroits endommagés s'opérait sans difficulté. Quant aux fondemens des piliers qui s'appuyaient à l'intérieur sur des contreforts aussi puissans que les dites levées ou jetées, ils bravaient les efforts des plus grandes machines de guerre. Aussi dans le récit du siége de Carthage, il n'est point question d'une seule attaque sérieuse dirigée contre ce mur.

Le développement de ses maçonneries depuis la citadelle jusqu'au rivage du lac de Tunis, présentait une longueur de 25 stades et couvrait suffisamment la ville du côté des terres, le reste étant protégé par les remparts de la citadelle et par sa grande éléva-

[1] Appian., *de rebus Pun.* c. 93.

tion. Appien se trompe, quand il évalue la longueur totale de la presqu'île du lac à la mer, à 25 stades[1] ; il se trouve en contradiction avec Strabon, qui fixe cette ligne à 60 stades, aussi bien qu'avec la carte de Shaw. Appien s'est laissé induire en erreur par Polybe[2], qui à la vérité marque en passant la même distance; mais qui, sans doute, ne veut désigner que l'espace compris entre la citadelle et le lac de Tunis. Aux preuves que nous avons données, l'histoire vient en ajouter une autre qui nous paraît décisive. En effet nous savons que pour intercepter les approvisionnemens de Carthage, Scipion fit élever une double muraille, longue de 25 stades, et dans l'enceinte de laquelle se trouvait le camp des Romains. Scipion le fit fortifier au nord et au sud[3] où il était le moins long, aussi bien que sur les deux autres côtés; or ces ouvrages eussent été parfaitement inutiles, si le mur de la ville assiégée avait rempli l'espace compris entre le lac et la mer, les Romains étant maîtres sur l'un et sur l'autre.

Les remparts de la citadelle touchaient vers le sud au grand mur, ainsi qu'il a été dit : toutefois la citadelle ne formait point la limite de Carthage. Au nord-ouest s'étendait un ancien faubourg, qui par la suite des temps finit par former une ville à part, entourée de ses murs. *Megara* (τὰ Μέγαρα) était le nom de cette ville, que les Romains avaient entendu de la bouche

[1] Appian., *de rebus Pun.* c. 95 : Αὐχὴν τὴν πόλιν ἀπὸ τῆς ἠπείρου διεῖργεν εὖρος ὢν πέντε καὶ εἴκοσι σταδίων. (« Un isthme large de 25 stades, faisait la séparation entre la ville et la terre ferme. »)

[2] Polyb., I, 75.

[3] Appian., *d. r. Pun.* c. 119.

des habitans. Peut-être a-t-il subi une altération en latin; le mot carthaginois *Magar*[1] ou *Magara*, désigne en général un établissement nouveau. Or, d'après Servius[2], la partie intérieure de Carthage se nommait *Byrsa*, la partie extérieure s'appelait *Magalia;* quelquefois on étend la dénomination de *Byrsa* à toute la ville de *Carthage*. Les Grecs, selon leur habitude, sans tenir compte du nom indigène qui choquait leur oreille délicate, se bornèrent à le traduire, et en firent *Neapolis*[3]; la position qu'ils lui assignent en dehors de Carthage, rend toute erreur impossible.

Megara avait des remparts aussi bien que Carthage, mais ils étaient construits dans des dimensions bien inférieures. Dans l'enceinte de la ville on voyait de nombreux jardins, clos de murs ou de haies, et entrecoupés de canaux en tout sens; ce qui prouve qu'elle était située dans la plaine. *Megara* confinait à la citadelle, car ses habitans y cherchèrent un refuge contre l'armée de Scipion[4]. Faute de renseignemens, nous ne savons si la montagne voisine de *Byrsa* s'étendait jusqu'à la mer, ou si la ville était de rechef séparée de *Megara* par un mur partant de la montagne et aboutissant à la côte. Cette dernière hypothèse

[1] Isidori Etym. XV, 12: *Magar Punici novam villam dicunt.*

[2] Servius, *ad Virg. Aen.* I, 372: « *Carthago autem speciem habuit duplicis oppidi, quasi aliud alterum amplecteretur, cujus interior pars Byrsa dicebatur, exterior Magalia.* Il se fonde sur l'autorité de Corn. Nepos.

[3] Diodor., XX, 44: Ἐν τῇ καλουμένῃ νέᾳ πόλει, μικρὸν ἔξω τῆς ἀρχαίας Καρχηδόνος οὔσῃ. (« Dans la ville qu'on appelle la nouvelle, et qui est située en dehors de l'ancienne Carthage, mais tout proche de celle-ci. »)

[4] App., *d. r. Pun.* c. 117.

nous semble très probable; en effet Bomilkar qui avait formé le projet d'asservir les Carthaginois, put se retirer à *Megara* et rentrer à *Carthage* sans être maître de *Byrsa*[1]. Selon toute apparence, *Megara* atteignait la mer vers le nord, et avait un port de ce côté. Les auteurs n'en parlent pas, les Romains n'ayant jamais dirigé leurs attaques vers ce point.

Il y a un fait sur lequel Appien nous laisse dans le doute et que je ne peux m'expliquer. Scipion, qui était campé au sud sous le grand mur et en face d'Asdrubal, s'empara de *Megara* pendant la nuit, après une marche de 20 stades; puis il fit sonner la retraite parce qu'il trouva la ville sillonnée de murs, de haies et de fossés. Or, on doit se demander si le général romain abandonna tout le terrain qu'il avait gagné, ou si, sans pousser plus avant, il se borna à occuper les remparts de *Megara?* Comme nul approvisionnement ne pouvait entrer à Carthage par terre, il faut en conclure que *Megara* se trouvait entre les mains des Romains.

La même difficulté se présente à l'égard des canaux de *Megara*. Les environs de Carthage sont dépourvus d'eau de source : les habitans recueillaient les eaux pluviales dans de nombreuses citernes; un immense aqueduc amenait de l'eau douce de très loin. Ce qui reste de l'aqueduc et des citernes sont les seules ruines que l'on trouve aujourd'hui aux lieux où fut Carthage. Mais il est impossible que l'aqueduc ait existé durant les guerres *puniques* : c'est nécessairement l'œuvre des Romains. En effet s'il avait été construit plus tôt, le premier soin des assiégeans eût été de le

[1] Diodor., XX, 44.

fermer; or il n'est nullement question de cela dans les historiens. Comment les canaux de *Megara* étaient-ils alimentés? L'aqueduc, à supposer qu'il eût existé, n'y aurait pu suffire. Il faut en conclure, ou que Carthage était pourvue plus abondamment d'eau, que l'état actuel des localités ne permet de penser [1], ou que les canaux communiquaient à la mer. L'emplacement de l'antique *Megara* est aujourd'hui occupé en partie par le village de Mersa; ce mot, d'après Schaw, signifie port. Auprès de Mersa il y a un marais salé, dernier vestige des anciens canaux.

Au sud, là où les grands murs atteignaient le lac de Tunis, la côte escarpée se prolonge vers le port et vers la langue de terre qui sépare le lac de la mer. Cette partie était couverte par un mur plus faible [2], la côte étant d'un abord difficile : d'ailleurs Carthage, qui commandait sur la mer, ne craignait point d'être attaquée sur ce point. Mancinus le fit avec succès au nord de cet endroit, mais il avait emmené avec lui un trop petit nombre de soldats, ce qui était cause qu'il fut refoulé avec ses troupes vers les rochers, et Scipion jugea prudent de les recueillir sur ses vaisseaux, au lieu d'appuyer le mouvement de Mancinus.

[1] Bruns, dans sa Géographie de l'Afrique, t. VI, p. 509, nous apprend que de nos jours il subsiste une fontaine près de la côte, dont les eaux sont employées à l'irrigation des jardins de Mersa.

[2] Appian., *Pun.* c. 95: Γωνία δ' ἡ παρὰ τὴν γλῶσσαν ἐκ τοῦδε τοῦ τείχους ἐπὶ τοὺς λιμένας περιέκαμπτεν, ἀσθενὴς ἦν μόνη καὶ ταπεινή, καὶ ἠμέλητο ἐξ ἀρχῆς. (« Les flancs de murailles entre le grand mur, les ports et la langue de terre étaient de construction faible, simple et peu élevée; on les avait négligées dès le commencement. »)

La côte se terminait ici à une langue de terre où l'on voit aujourd'hui les forts de la Goulette, qui défendent l'entrée du lac. Le nom grec Γλῶσσα, signifie langue : dans Orose on trouve *Lingua* dont *Ligula* est le diminutif (V. plus haut, *Maxula*). Selon la description d'Appien, elle a la forme d'une bande longue et étroite, inclinée vers l'ouest, ayant tout au plus un demi stade de largeur. Cette description coïncide avec la disposition des localités qui nous est connue, mais l'inclinaison tire plus vers le couchant qu'Appien ne le pense [1]. Les ports de Carthage étaient en communication directe avec cette langue de terre.

La ville avait deux ports, l'un dans son enceinte, l'autre à l'extérieur. Ce dernier se trouvait à l'endroit où la langue de terre se détache du continent : l'embouchure, qui donnait dans le lac de Tunis, n'avait que 70 pieds de large ; on la fermait avec des chaînes en fer. C'était un port de commerce, communiquant avec la ville par une porte : un grand nombre de quais et de digues facilitaient le déchargement des marchandises et leur embarquement.

En sortant de ce port, on arrivait dans celui de l'intérieur : un mur de séparation empêchait de voir ce qui s'y passait, quand on était dans le premier port. Il y avait une île appelée *Cothon*, du nom que portait le bassin d'eau qui l'environnait : tout à l'en-

[1] App. *Pun.*, c. 95 : Ἀπὸ δὲ τοῦ αὐχένος ταινία στενὴ καὶ ἐπιμήκης ἡμισταδίου μάλιστα τὸ πλάτος ἐπὶ δυσμὰς ἐχώρει, μέση λίμνης τε καὶ τῆς θαλάσσης. (« De l'arête du continent se détache vers le couchant une bande de terre de figure allongée, mais étroite, qui tire vers l'ouest ; elle n'a pas plus d'un demi-stade de largeur et s'interpose entre le lac et la mer. »)

tour on y avait construit des halles qui pouvaient abriter 250 vaisseaux de guerre, avec les arsenaux nécessaires dans le fond. Les halles étaient séparées entre elles par deux colonnes d'ordre ionique, pour soutenir la toiture, ce qui donnait à l'île l'aspect d'un immense portique. A la place la plus élevée on avait construit un pavillon pour l'amiral; de là il avait vue sur la mer, et donnait des ordres [1]. Le canal était d'une médiocre largeur; du continent on pouvait arriver jusqu'à l'île, moyennant des poutres que l'on mettait en travers. La description que les auteurs nous ont donnée de ce port, indique [2], dans tous ses détails, qu'il était tout entier une œuvre de l'art. Le *Cothon* n'était pas séparé de la ville par des cloisons, mais le mur d'enceinte de la cité traversait la langue de terre sur laquelle s'élevait en outre une forte digue, dont il subsiste des débris de construction antique. Cette digue servait de rempart à la ville, et de plus elle protégeait les navires qui étaient à l'ancre dans la rhade, où les forts bâtimens mouillent encore aujourd'hui. Quelques lacs salés se montrent de nos jours sur l'ancien emplacement des ports.

Les détails que nous venons de donner se fondent sur les renseignemens fournis par les anciens. Toutefois, comme d'ordinaire on place le port de Carthage à un autre endroit, probablement parce qu'on ne peut s'expliquer qu'il soit dit que son entrée tirait vers le couchant: il est nécessaire d'entrer dans quelques développemens à cet égard.

[1] App., *d. reb. Pun.* c. 96. Strabo. XVII, 1189.

[2] Nous lisons dans Festus, V. Catones: *Catones appellantur in mari interiores arte et manu facti.*

Appien [1] nous apprend que Scipion ferma l'entrée du port extérieur située vers l'ouest par une digue placée à travers des eaux. Il est évident qu'en pleine mer la profondeur de l'eau et le choc des vagues n'eussent pas permis d'exécuter un pareil ouvrage [2]. Mais aussi, au rapport d'Appien, la digue se dirigeait en ligne droite de la bande de terre qui sépare le lac de l'océan vers l'entrée du port; donc elle encaissait un angle du lac de Tunis, où l'entrée du port regardait l'ouest. En arrière de cette langue de terre, le port extérieur s'avançait très loin vers l'est, de sorte qu'il n'était séparé de la mer extérieure que par un espace de terrain très petit. C'est cet isthme étroit qui fut coupé par les Carthaginois, et leur flotte construite à la hâte sortit inopinément par cette ouverture du port que la profondeur des eaux et la violence des vents ne permettaient point de barrer à son tour par une digue [3]. A l'issue de la bataille qui resta indécise, les bâtimens de moindre dimension rentrèrent dans le port par le canal étroit qu'on venait de creuser; les gros vaisseaux restèrent à l'ancre devant la levée située

[1] App., *Pun.* c. 121 : Ἐπενόει τον ἔσπλουν τοῦ λιμένος ἐς δύσιν ἀφορῶντα ἀποκλεῖσαι. (« Il forma le projet de fermer l'entrée du port qui regardait l'occident. »)

[2] App., *l. c.*: Ἀρχόμενος ἀπὸ τῆς ταινίας, ἣ μεταξὺ τῆς λίμνης οὖσα καὶ τῆς θαλάσσης γλῶσσα ἐκαλεῖτο, προϊὼν δ' ἐς τὸ πέλαγος καὶ εὐθύνων ἐπὶ τὸν εἴσπλουν. (« La digue commençait à la bande de terre qu'on appellé *Glossa* (langue), et qui s'interpose entre le lac et l'océan; delà il se dirigeait en ligne droite à travers les eaux vers l'entrée du port. »)

[3] Appian., *l. c.* 3 : Οἱ μηδὲν χῶμα προελθεῖν ἐδύνατο ὑπὸ βάθους τε καὶ πνευμάτων ἀγριωτέρων. (« Devant lequel on ne pouvait pas faire passer une digue à cause de la profondeur des eaux et de l'impétuosité des vents. »)

en dehors de la ville sur la *Taenia* (bande ou langue de terre de la Goulette), qui, dès les temps les plus anciens, avait été construite pour faciliter le déchargement des marchandises[1]. Scipion résolut sur-le-champ de s'emparer de cette levée qui protégeait le port, et la démolit en partie, moyennant les projectiles lancés par ses machines de siége; les Carthaginois y mirent le feu dans une sortie désespérée. A la fin, Scipion resta maître de la digue et par conséquent de la langue de terre, et s'avança sous les murs de la ville[2].

Appien passe rapidement sur leur prise; il nous montre de suite Scipion près du *Cothon* faisant la conquête de l'île[3] moyennant des poutres mises en travers sur le fossé et des machines de siége. Il faut en conclure que les Romains se rendirent maîtres du port et par conséquent de la ville, en s'avançant sur la langue de terre et du côté de la mer. On sait que le port intérieur n'était point séparé de la ville par des murs de cloison. A la proximité du port se trouvait la grande place du marché, d'où trois rues conduisaient à la citadelle; il fallait avant tout se rendre maître de ces avenues du fort, ainsi que des hautes maisons qui les garnissaient; car les Carthaginois se défendaient de maison en maison, d'étage en étage et de rue en rue. Après six jours de combat les Romains, qui venaient de mettre le feu à ce massif de bâtimens, furent reçus dans l'intérieur de la citadelle, d'où sortirent cinquante mille individus par suite

[1] Appian., *l. c.* c. 125.
[2] Appian., *l. c.* 124, c. 125.
[3] Appian., *l. c.* c. 127.

d'une capitulation; neuf cents déserteurs romains, ainsi que l'épouse et les enfans d'Asdrubal incendièrent le magnifique temple d'Esculape, et se jetèrent dans les flammes qui le dévoraient[1]. Dans le nombre des autres édifices remarquables de la ville, nous ne connaissons que le temple d'Apollon, ainsi que l'appelaient les Romains : il était situé sur la grande place; la statue du dieu était en or; la niche en or laminé[2], où elle était placée, était estimée 1,000 talens. Les soldats brisèrent tout à coup d'épée, et se partagèrent ce riche butin au plus fort du combat.

Ainsi la grande cité avait été prise *par morceaux*, comme dit Tite-Live[3], l'an de Rome 607 (146 av. J.-C.). Strabon évalue la population à sept cents mille habitans, dont le plus grand nombre avaient péri dans le cours du siége: le reste fut vendu. Le squelette de la ville subsistait encore; Scipion, malgré l'ordre qu'il avait reçu de la détruire, fit demander de nouveau au sénat quel sort il réservait à Carthage. On sait quelle fut la terrible réponse du sénat : « Qu'il fallait tout démolir jusqu'à la dernière pierre, et que celui-là serait maudit des dieux, qui concevrait jamais la pensée de bâtir une ville sur l'ancien emplacement de *Carthage* et de *Megara*[4]. » Scipion fit mettre le feu aux ruines, l'incendie dura dix-sept jours, les pierres de taille se calcinèrent par l'action des flammes[5]. Le général romain versa des larmes à l'aspect de cette épou-

[1] Appian., *l. c.* c. 129, 130.

[2] Appian., *l. c.* c. 127. Κατάχρυσον ne saurait se traduire ici par doré.

[3] Tite-Live, épit. 51 : « *Per partes capta est.* Strabo, XVII, 1189.

[4] Appian., *de r. Pun.* c. 135. Florus, II, 14.
Orosius, IV, 23.

vantable catastrophe, et frémit en songeant qu'un jour une pareille infortune pourrait frapper sa patrie. Polybe lui entendit réciter ces deux vers d'Homère [1] :

Ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή,
Καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

Carthage, dit Appien, avait existé pendant sept cents ans lorsqu'il encourut son sort funeste, mais peu mérité; nul doute qu'il n'ait copié ce chiffre dans Polybe auquel il a emprunté tout son récit, qui offre quelques lacunes. Tite-Live a puisé à la même source [2]. Comme ces auteurs s'en tiennent à un chiffre rond, il faut croire qu'on manquait de données précises sur l'année de la fondation de Carthage. On trouve une indication moins vague dans Vellejus Paterculus [3], qui rapporte que la fondation de Carthage précéda celle de sa rivale de soixante-cinq ans, ce qui lui donnerait six cent soixante-douze ans de durée. Dans un autre passage il se met en contradiction avec lui-même, en donnant à Carthage six cent soixante-sept ans d'existence [4]; cette indication ne s'accorde avec la première qu'autant qu'il est question du commencement de la troisième guerre *punique*, mais non pas de l'année

[1] Appian., *l. c.* c. 132. Homeri, J. H. l. VI, 448, seq. (« Il viendra un jour que périront la sainte *Troie*, Priame et le peuple de Priame, si habile à manier la lance. »)

[2] Tite-Live, *epit.* 51.

[3] Vellej. Paterc., I, 6: « *Hoc tractu temporum ante annos V et LX quam urbs Roma conderetur, ab Elissâ Tyriâ, quam quidam Dido autumant, Carthago conditur.* — Vell. est d'accord avec Timée, chez Denys d'Halicarn., I.

[4] Vellej. I, 12 : *Carthago diruta est, quum stetisset annis DCLXVII, Cn Corn. Lentulo, L. Mummio Coss.*

où Carthage fut détruite. Trogue Pompée, d'après Justin [1], se rapproche de ces calculs ; d'après lui Carthage aurait été bâtie soixante-douze ans avant Rome, et aurait subsisté par conséquent six cent soixante-dix-neuf ans. Orose [2] a adopté ce sentiment. De toutes ces variations, il faut conclure qu'on connaissait avec certitude l'époque, mais non pas l'année où fut fondée Carthage.

Au commencement de l'histoire *punique* d'Appien [3], il y a un passage d'après lequel la fondation de Carthage aurait précédé de cinquante ans la prise de *Troie*. Appien a pris cette donnée dans un ancien écrivain grec nommé Philistus ; tous les deux citent, comme fondateurs, Zor et Carchedon ; dans les chiffres il y a une différence de vingt ans ; car Eusèbe [4], qui cite Philistus, dit que d'après lui Carthage fut bâtie trente ans avant le sac de *Troie* : il est évident que l'un des deux se trompe. D'après quelques historiens, la fondation de Carthage est postérieure à la prise de *Troie* de cent quarante-trois ans et même de cent

[1] Justinus, XVIII, 6 : *Condita est urbs haec septuaginta duobus annis ante quam Roma.*

[2] Orosius, IV, 16.

[3] Appian., *de reb. Pun.* c. I : Καρχηδόνα τὴν ἐν Λιβύῃ Φοίνικες ᾤκισαν, ἔτεσι πεντήκοντα πρὸ ἁλώσεως Ἰλίου. Οἰκισταὶ δ' αὐτῆς ἐγένοντο Ζῶρός τε καὶ Καρχηδών, ὡς δὲ Ῥωμαῖοι καὶ αὐτοὶ Καρχηδόνιοι νομίζουσι, Διδώ, γυνὴ Τυρία. (« Les Phéniciens ont fondé en Libye la ville de Carthage cinquante ans avant la prise de *Troie*. Les fondateurs sont Zorus et Karchedon. A ce que pensent les Romains et les Carthaginois eux-mêmes, c'est Didon, femme née à Tyr, qui aurait bâti Carthage. »)

[4] Euseb., *chron.* p. 91, (ed. Scalig.) : *Philistus scribit a Zoro et Carthagine hoc tempore Carthaginem conditam, eosdem autem fuisse Tyrios.*

soixante-treize ans. Eusèbe, selon son habitude, a soigneusement recueilli toutes ces variations qui s'expliquent facilement; les auteurs ne s'accordant pas sur l'époque de la prise de *Troie*[1].

Les diverses indications que nous venons de citer, ainsi que plusieurs autres, se trouvent réunies dans les œuvres de Cluver et de Reineccius. Heyne en a fait un examen critique[2]. Tout divergentes qu'elles sont, elles se laissent facilement concilier, puisqu'il en résulte que les premiers établissemens qu'on créait à Carthage, remontent si loin dans l'histoire, que l'année de leur fondation échappe à toute évaluation chronologique. Effectivement les Tyriens se sont fixés de fort bonne heure à *Utique*, à *Adrumète*, à *Leptis* et sur plusieurs autres points de la côte libyque. Comment croire dès lors qu'ils aient pu négliger celle de ses saillies qui était d'un abordage des plus faciles? Comme toutes les autres colonies primitives des Phéniciens, celle dont nous parlons était dans le commencement fort petite et ne comprenait que le fort de *Byrsa ;* les Grecs font dériver ce nom d'un mot de leur langue qui signifie *peau de bœuf.* Mais ce mot, où les Phéniciens l'auraient-ils pris? Zor, d'après les écrivains grecs, aurait été l'un des fondateurs ; ils ne savaient pas que c'était le nom phénicien de Tyr, la métropole de Carthage. Quand à Karchedon, ils ne donnent ce nom au second fondateur que pour en faire dériver le nom de la ville, oubliant que ce mot est tout-à-fait étranger à la langue phénicienne.

[1] Euseb., *chron.* p. 100 et 101 (edit. Scaliger.)

[2] Cluvèr, *Sicilia*, p. 45, seq. Reineri Reineccii *Hist. Jul.* t. II, p. 455. Heyne, *in Virgil. Aen.* IV, excurs. I.

Plusieurs siècles s'écoulèrent avant que par suite d'une révolution survenue dans le gouvernement de Tyr, la vieille *Byrsa* fut peuplée de nouveaux colons ; ceux-ci construisirent la véritable Carthage, que selon Solin [1] ils appelèrent *Carthada*, c'est-à-dire la nouvelle ville, et qui devint dès lors une grande cité, environ 60-70 ans avant la fondation de Rome. Peu importe à cette marche des événemens que le récit des aventures de Didon soit historique ou inventé, que son véritable nom ait été Elissa, ou Anna selon la variante du Scholiaste de Virgile[2] ; mais nous ne voudrions pas qu'il fût dit pour cela qu'il n'y eut rien de vrai au fond de l'histoire de Didon ; les auteurs carthaginois[3] s'accordent à cet égard avec les récits des Romains. Quelle que soit d'ailleurs l'époque où Didon ait vécu, il est bien certain qu'Énée n'a pu se rencontrer avec elle à Carthage, ni à l'époque de la construction de la *Byrsa* ou citadelle de Carthage, ni lorsqu'on jeta les fondemens de la ville. Virgile s'empara d'une donnée historique qui répondait à ses vues et l'embellit du charme de sa poésie.

On a lieu de s'étonner que les Tyriens aient choisi pour la plus importante de leurs colonies, un emplacement dépourvu d'eau douce et où la nature n'avait

[1] Solinus, c. 30 : « *Sed quae super Carthagine veraces libri prodiderunt, hoc loco reddam. Elissa mulier exstruxit et Carthadam dixit quod Phoenicum ore exprimit civitatem novam.* Etienne de Byzance nous apprend à l'article Καρχηδών que cette ville avait plusieurs noms, et entre autres celui de καινὴ πόλις, ville nouvelle.

[2] Servius, *Ad Virg. Aen.* IV, v. 682 : *Varro ait, non Didonem, sed Annam, amore Aeneae impulsam, se supra rogum interemisse.*

[3] Appian., *Pun.* c. 1.

pas creusé de port, et que, malgré cela, cette colonie ait pris un si prodigieux développement au préjudice d'*Utique* dont l'existence datait de bien plus loin, et de *Hippo* (Bône), qui avait une position bien plus avantageuse. Nous autres peuples modernes, nous aurions beaucoup de peine à reconstruire une ville au même endroit; il n'en était pas de même pour les Romains, qui à la vérité avaient tout démoli, mais qui retrouvaient au milieu des décombres les vestiges de ce qui avait été.

Vingt-trois ans après la chute de Carthage (l'an 122 de J.-C.), les patriciens, pour se débarrasser du plus jeune des Gracques, l'envoyèrent avec six mille individus en Afrique, pour y bâtir une ville sur l'emplacement qu'avait occupé la rivale de Rome. A peine eût-on tracé l'enceinte du nouvel établissement, qu'on apprit que des loups, en fouillant le sol, avaient effacé les lignes de démarcation [1]; c'est alors seulement qu'on se rappela la malédiction que le sénat avait lancée d'avance sur quiconque essayerait de relever les murs de la patrie d'Annibal. Il n'y a rien d'extraordinaire que des chakals, pour déterrer des cadavres, aient bouleversé le terrain; toutefois, il ne fallut que ce prétexte pour engager le sénat à arrêter le tribun odieux dans l'exécution de son projet. Les nouveaux habitans furent abandonnés à leur sort, et se répandirent probablement dans les environs où se trouvaient tant de villes qui avaient été démolies. Carthage resta ensevelie dans ses ruines [2].

[1] Appian., *Pun.* c. 126.

[2] App., c. 135 : Ὅσαι δὲ πόλεις συμμεμαχήκεσαν τοῖς πολεμίοις ἐπιμόνως.

A la fin des guerres civiles, Rome fourmillait de soldats et de citoyens qui n'avaient pas de pain. Jules César qui saisissait toutes les occasions de leur assurer un sort, conçut la pensée noble et grande de reconstruire deux grandes villes : Corinthe et Carthage, que l'on avait saccagées et maudites la même année. L'autorité d'un prétendu rêve suffit pour accréditer la mesure parmi la populace. L'an de Rome 710 (44 ans avant J.-C.), une troupe assez nombreuse de colons partit pour l'Afrique [1]. César ayant été assassiné la même année, le plan ne put recevoir son entière et pleine exécution. Lepidus se crut obligé, par acquit de conscience, de chasser une partie des nouveaux habitans, apparemment parce qu'ils s'étaient établis dans un lieu interdit par le sénat au nom des dieux. Auguste, dès qu'il se fut affermi dans le rang suprême, reprit le plan de César, et l'exécuta dans toute son étendue; trois milles citoyens Romains firent voile vers Carthage l'an de Rome 725 (28 avant J.-C.). Les anciens colons, qui s'étaient dispersés dans les environs, accoururent en masse.

On s'arrangea de manière à ce que la nouvelle Carthage s'élevât à quelque distance de ce qui restait de l'ancienne [2], mesure facile à exécuter vu que l'établissement *romain* renfermait bien moins de monde que la cité *punique*. Vers l'ouest, la nouvelle ville, à ce

ἔδοξε καθελεῖν ἁπάσας. (« On jugea à-propos de détruire toutes les villes qui avaient combattu jusqu'au dernier moment dans les rangs de l'ennemi. »)

[1] Dio Cass., XLIII, 51. Appian., *l. c.* c. 136.

[2] Appian., *l. c.* : Ἐγγυτάτω μάλιστα ἐκείνης. (« Aussi proche que possible de l'ancienne ville. ») Dio Cass., LII, 43. Macrob. Saturn., III, 5.

qu'il paraît, confinait au vieux grand mur, en sorte qu'elle n'était qu'à 2 milles géographiques de *Tunis*, ainsi que le marque la table de Peutinger. Polybe qui ne connaît que l'ancienne Carthage, parle de 3 milles géographiques; la citadelle *Byrsa* faisait probablement partie du nouvel établissement, elle n'avait été frappée de l'interdit qu'implicitement, mais non pas en prononçant son nom. Mais comment la colonie romaine, qui parvint bien vite à un état très florissant, se serait-il passé à la longue d'un port, et d'une foule d'autres constructions indispensables et utiles? Peu à peu on s'habituait à ne pas faire attention à la malédiction gênante du sénat; les édifices publics ou privés s'élevaient partout indifféremment, on ne tenait compte que de la convenance des localités; de cette façon la Carthage romaine envahissait successivement tous les lieux qu'avait occupés la cité *punique*, plus une petite partie du terrain situé à l'ouest de l'ancienne ville. Le port de cette dernière devint celui de la nouvelle colonie au témoignage du périple de l'Anonyme, qui s'exprime ainsi : « De *Galabras* à *Chalkédon* (*Karchédon*), il y a 120 stades ou 3 milles géogr., c'est une grande et puissante ville, elle a un port; dans l'enceinte de la ville il y à une tour; c'est là qu'il faut débarquer à droite sur la digue [1]. » Le port dont il est parlé dans ce passage s'appelait *Mandrakion*, on pouvait le fermer avec des chaînes, et selon toute apparence il communiquait à la mer extérieure par l'embouchure qui avait été creusée lorsque Scipion assiégea la

[1] Ἀπὸ τοῦ Γαλάβραντος εἰς Χαλκηδόνα σταδ. ρκ'. Πόλις ἐςὶ μεγίστη καὶ λιμένα ἔχει· ἐν δὲ τῇ πόλει πύργος ἐςί, δεξιὰν ὁρμίζου ὑπὸ τὸ χῶμα.

ville. En effet, le commandant de la flotte de Bélisaire craignit de s'exposer aux vents cypriens, en faisant entrer ses vaisseaux dans le *Mandrakion*; il préféra le lac de Tunis, situé à 40 stades de Carthage, où les navires étaient à l'abri. Sa résolution fut prise à l'entrée de la nuit; donc le port était à proximité du lac, mais il n'y débouchait point; car s'il en avait été ainsi, l'amiral grec n'avait pas à choisir, il était forcé d'entrer tout d'abord dans le lac de Tunis pour pénétrer dans le port.

La nouvelle Carthage attira bientôt une nombreuse population, et le proconsul d'Afrique y fixa sa résidence. Toutefois on est surpris de voir la nouvelle colonie grandir avec tant de rapidité. Vers la fin du règne d'Auguste, Carthage était, d'après Strabon[1], une des plus florissantes villes de l'Afrique, dont l'opulence étonna Mela[2]. L'empereur Adrien voulut qu'elle portât le nom d'*Adrianople*[3]. Au IIIe siècle Carthage et Alexandrie étaient, après Rome, les villes les plus populeuses et les plus importantes dans tout l'empire; dans le siècle suivant elle rivalisa de grandeur et de beauté avec Constantinople[4]. Ces indications n'ont rien d'exagéré. De même qu'Alexandrie était le grenier de Constantinople, Carthage était le grenier de Rome et du reste de l'Italie; elle comptait alors

[1] Strabo, XVII, 1190 : Καὶ νῦν εἴ τις ἄλλη καλῶς οἰκεῖται τῶν ἐν τῇ Λιβύῃ πόλεων. (« Aujourd'hui c'est déjà la plus belle des villes de l'Afrique. »)

[2] Mela, I, 7 : *Jam quidem iterum opulenta.*

[3] Spartiani *vita Adriani*, c. 20.

[4] Ausonii *carmen* 286 : *Constantinopoli adsurgit Carthago priori non toto cessura gradu, quia tertia dici fastidit.*

400,000 habitans. Au ve siècle, les Vandales s'en emparèrent ; le commerce qu'elle faisait avec l'Italie dut en souffrir, ce qui ne l'empêcha pas de rester une ville très riche, où résidèrent les rois Vandales, qui selon l'usage suivi par les anciens Germains laissèrent s'écrouler les remparts; aussi Bélisaire put-il y entrer sans trouver de résistance, après une victoire remportée sur les Vandales. Dès cette époque elle ne fait que déchoir; écrasée d'impots, victime de dissensions intestines, elle est en proie aux exactions d'insatiables gouverneurs.

Enfin au VIIe siècle, les Arabes s'emparèrent de la ville et la détruisirent de fond en comble; jamais depuis elle n'a pu se relever; ses magnifiques palais ont disparu sans laisser de traces, et de toute cette immense et riche cité il ne reste que les ruines de l'aqueduc et des nombreuses colonnes qui se trouvaient dans l'enceinte de la ville.

Carthage, renaîtra-t-elle un jour si, comme on n'en saurait douter, quelque puissance européenne dans la suite des siècles s'empare de ces parages?

Il ne s'est conservé qu'un petit nombre de monnaies carthaginoises remontant aux temps des Romains d'occident, des Vandales et des Byzantins. Faute d'une connaissance suffisante de la langue *punique*, on ne peut plus distinguer parmi les monnaies avec des légendes écrites dans cet idiome, celles qui ont été battues dans la Carthage tyrienne, d'avec celles qui ont été frappées en Sicile[1].

(Toutefois il est certain que cette ville commerçante

[1] Eckhel, *doct. numm. vet.*, IV, p. 136.

possédait de l'argent monnayé. En effet on lit sur la colonne rostrale érigée l'an 264 avant J.-C. à l'honneur de Duilius, que ce consul romain prit aux Carthaginois, outre une masse considérable d'or et d'argent en lingots bruts, 3,700 monnaies en or, et 100,000 pièces d'argent : plus 2,100,000 livres d'airain [1]. Les troupes mercenaires étaient d'ordinaire payées en monnaies d'or [2], et d'après Diodore de Sicile [3], le général Hannon ayant laissé prendre la ville d'*Agrigente*, fut condamné à une amende de 6,000 pièces d'or. Ce qui a le plus contribué à accréditer parmi les numismates l'opinion qu'on ne battait point de monnaies dans la Carthage *punique*, c'est un passage d'Eschine [4], dans lequel Socrate raconte que des sachets de cuir munis d'une empreinte et remplis d'une substance dont le public ne connaissait pas la composition, avaient un cours forcé chez les Carthaginois; mais ce fait prouve seulement que l'argent monnayé ne se trouvait pas chez eux en quantité suffisante

[1] AuroM CAPTOM NUMEI ΦΦ CIƆDCC. arcenTOM CAPTOM PRAEDA NVMEI cccIƆƆƆ. grave CAPTOM AES cccIƆƆƆ cccIƆƆƆ, etc., etc. *Pondod.* Quelques auteurs traduisent ce passage par : On prit 3,700 livres d'or monnayé, 100,000 livres d'argent monnayé sur 2,100,000 livres d'airain. L'opinion qui regarde le mot numei = nummi comme équivalant à *nummus aureus* et à *nummus denarius*, est pour sûr fausse ; elle est forcée de donner aux mots latins ce sens : l'or qu'on prit se montait à la valeur de 3,700 *nummi aurei* (à 20 fr. 58 cent. par pièce) ; l'argent à celle de 100,000 deniers (en raison de 82 centimes par denier) ; ce qui réduit surtout à rien le butin qu'on fit en lingots d'argent.

[2] Polyb., I, p. 104, (ed. Casaub.)

[3] Diodor. Sicue., t. II, p. 505.

[4] Aeschinis *dialogi*, c. Fischeri, edit. III, p. 78.

pour répondre aux besoins de ce peuple marchand et industriel, et à ceux de l'état. On ne peut guère en inférer, que les pièces de monnaies qui circulaient dans la métropole aient été battues toutes dans ses colonies.)

CHAPITRE X.

Villes sur la côte septentrionale jusqu'aux frontières de la *Mauritanie*.

Au nord de Carthage, un golfe à rives basses s'avance dans les terres jusqu'à *Utique*; il reçoit près de cette dernière ville[1] les eaux du *Bagradas* (Medjerdah), ainsi qu'écrivent les Grecs: en latin c'est *Bagrada*. Aujourd'hui, les naturels lui donnent *indistinctement* le nom de Medjerdah ou de Brada. Quoique d'un cours borné, c'était pourtant la rivière la plus importante du territoire carthaginois; il n'était guéable qu'en peu d'endroits[2]. Souvent, à la suite de pluies abondantes, il déborde et couvre les plaines voisines, qu'il fertilise par le limon que ses eaux y déposent[3]. Ptolémée sait que le *Bagradas* coule du sud-ouest vers le nord-est; en effet, il place la source à 1° à l'ouest de l'embouchure, et le fait venir des monts *Mampsarus* (montagnes de Hanalac), sous le 27° de latitude; ce

[1] Strabo, XVII, 1189: Ῥεῖ δὲ τῆς Ἰτύκης πλησίον ὁ Βαγάδρας; («Le *Bagadras* coule près d'*Utique*.») C'est une faute du copiste, au lieu de Βαγράδας. — Βακάρας ou Βάκρας, chez Polyb., I, 75 et XV, 2, est également une faute du copiste.

[2] Polyb., I, 75.

[3] Silius Ital., VI, 141, seqq.

qui lui donne un cours d'un peu plus de 60 milles géographiques en ligne droite. La ligne tortueuse de ce fleuve s'étend plus loin vers le sud-ouest que ne le pense Ptolémée; voilà pourquoi il assigne à la source de cette rivière une position trop méridionale. Vers le milieu de son cours le *Bagradas* reçoit un affluent qui vient presque en ligne droite de l'ouest, et qui a à peu près la même longueur, mais qui n'a pas de nom chez les anciens géographes.

A une petite distance de l'embouchure du *Bagradas* (Medjerdah), et à un peu plus d'un mille romain, ou à environ une demi-heure de marche de la ville d'*Utique* en ligne droite, se trouvaient les *Castra Cornelia* (*Castra Cornelii* ou *Corneliana Castra*)[1]; c'est là que Scipion l'Africain, après avoir débarqué son armée près du *Pulchrum Promontorium* (ras Zebib), vint abriter sa flotte[2]. Si petite que fût la distance entre le *camp Cornélien* et la *ville d'Utique*, pour arriver à cette place il fallait faire un détour de 6 milles romains, afin d'éviter les marais formés par la mer, qui s'y répandait par une source souterraine[3]; toutefois ces marais étaient

[1] Caesar, *B. civ.* II, c. 24.

[2] Tite-Live, XXIX, 28 : *Scipio classe Uticam missâ.*— Appian., *de reb. Pun.* c. 13 : Περὶ Ἰτύκην πόλιν, ἐς ἣν Σκιπίων καταχθεὶς ὑπ' ἀνέμων καὶ αὐτὸς ἐστρατοπέδευσε περὶ αὐτήν. («Près de la ville d'*Utique*, où Scipion fut conduit par les vents, et où il dressa son camp.»)

[3] Caesar, *B. Civ.* II, 24 : *Castra Corneliana.—Id autem est jugum directum eminens in mare, utrâque ex parte praeruptum et asperum, sed tamen paulò leniore fastigio ab eâ parte quae ad Uticam vergit. Abest directo itinere ab Uticâ paulo amplius passuum mille. Sed hoc itinere est fons, quo mare succedit longius, lateque is locus restagnat : quem si quis vitare voluerit, VI millium circuitu in oppidum perveniet.*

praticables pour le piéton, car nous savons que Curion y fit passer ses troupes[1]. Le *camp Cornélien* était situé au nord du *Bagradas;* en effet, Curion passa la rivière pour arriver au camp, d'où il avait la vue sur les environs d'*Utique;* de plus les ambassadeurs romains furent amenés par mer de Carthage au *Bagradas*, où ils purent apercevoir l'armée romaine[2].

Les passages que nous venons de citer suffisent pour fixer la position des *Castra Cornelia.* C'était, non pas une ville, mais un port vaste et sûr; les hauteurs qui le dominent offraient un emplacement favorable pour la construction d'un camp, ce qui donnait à ce point une grande importance stratégique. Aussi, est-ce sur ce point que les Romains dirigèrent constamment leurs attaques en débarquant sur la côte d'Afrique. L'entrée du port était si étroite, que les Romains n'eurent qu'à placer quelques vaisseaux de transport en travers pour le fermer et le défendre contre la flotte carthaginoise[3]. Le port était à l'abri de tous les vents

[1] Appian., *B. Civ.* II, 44.

[2] Caesar, *B. Civ.* II, 44. Tite-Live, XXX, 25. Appian., *B. Civ.* II, 45, nous apprend que la rivière était tout près du *camp Cornélien.*

[3] Appian., *Punica*, c. 23. Tite-Live, XXX, 4.

[4] *Periplus apud* Iriarte, p. 488: Ἀπὸ Χαλκηδόνες εἰς κάστρα Κορνηλίων σταδ. τγ'. (On comptait depuis le port de la ville de Carthage.) Λιμὴν ἐστι παραχειμαστικός· ἐν τούτῳ παραχειμάζει πλοῖα μεγάλα. Ἀπὸ κάστρων Κορνηλίας εἰς Οὔστικα (sic) σταδ. κδ'. Πόλις ἐστὶ, λιμένα οὐκ ἔχει, ἀλλὰ σάλος ἔχει· ἀσφαλίζου («De Carthage *aux camps des Cornéli*, on compte 303 stades. C'est un port qu'on fréquente l'hiver, et de grands vaisseaux peuvent y passer cette saison. Il y a 25 stades des *Kastra de Cornélie* à *Utique*, ville sans port, mais avec une rhade sûre.») Par malheur les indications du périple ne vont pas plus loin: la suite se rapporte aux côtes de la *Phénicie*.

et toute espèce de navire pouvait y passer l'hiver sans danger. Avec 25 stades on arrivait à *Utique*, où il n'y avait point de port. Ce que je ne comprends pas, c'est que l'on ait négligé de fortifier une position si importante, qui restait ouverte à la première flotte venue. Mela, Pline et Ptolémée, parlent de ces *Castra Cornelia*, qui étaient situés sur le *golfe de Carthage* (golfe de Tunis); si les itinéraires n'en parlent pas, c'est que la grande route qui partait d'*Utique* n'y passait point; elle conduisait, en se tenant à une certaine distance des côtes, à la station *ad Gallum Gallinaceum*, à 12 milles romains d'*Utique* et à 15 milles de Carthage[1]. On retrouve l'ancienne forme de son nom dans celui de Gela, bourg situé au lieu désigné.

Plus près de Carthage, sur la côte, était le port de *Ruscinona* où la flotte, sortie de Carthage pour aller attaquer les Romains près de *Castra Cornelia*, séjourna pendant la nuit[2].

Utique, ainsi que nous l'avons dit, se trouvait à peu de distance des *Castra Cornelia*, vers l'orient; par altération, les Grecs en firent Ityke (ἡ Ἰτύκη). Parmi les colonies que Tyr fonda sur la côte d'Afrique, c'était une des plus anciennes. Vellejus Paterculus[3] fait coïncider l'époque de sa fondation avec le règne du roi Codrus (1150 av. J.-C.), et par conséquent avec la fondation des colonies grecques dans l'Asie-Mineure. Selon Justin[4], les habitans d'*Utique* auraient aidé leurs

[1] *Itin.* Anton. p. 22. La table de Peut. ne compte que 6 milles romains depuis cette place juspu'à *Utique* ; c'est une méprise.

[2] Tite-Live, XXX, 10.

[3] Vell. Paterc., I, 2.

[4] Justin., XVIII, 4, 5.

compatriotes à bâtir Carthage. *Utique* formait, ainsi que toutes les grandes colonies phéniciennes, une république indépendante avec un sénat et des *suffètes* ou juges. Par la suite, Carthage s'arrogea une espèce de tutelle sur cette ville; cela résulte du second traité entre Rome et Carthage, où cette dernière stipule les intérêts d'*Utique*[1], qui finit par tomber tout à fait sous la domination de sa puissante protectrice tout en gardant sa constitution; ceci nous explique la haine que les habitans d'*Utique* nourrissaient contre Carthage et la facilité avec laquelle Agathocle s'empara de la ville[2]. Après la première guerre *punique*, elle prit part à l'insurrection des mercenaires[3]. Les châtimens que lui infligèrent les Carthaginois la rendirent plus circonspecte pour l'avenir. Scipion l'assiégea vainement dans le cours de la seconde guerre *punique*. Toutefois, au commencement de la troisième, les habitans jugèrent à propos de séparer leurs intérêts de ceux de Carthage; ils firent volontairement leur soumission aux Romains[4], auxquels ils facilitèrent de cette manière l'exécution de leurs entreprises. Après la guerre, les Romains se montrèrent reconnaissans de cet important service; ils répartirent les propriétés rurales aux environs de

[1] Polyb., III, 24: Φιλίαν εἶναι Ῥωμαίοις καὶ τοῖς Ῥωμαίων συμμάχοις, καὶ Καρχηδονίων, καὶ Τυρίων, καὶ Ἰτυκαίων δήμῳ, καὶ τοῖς τούτων συμμάχοις. Τοῦ καλοῦ ἀκρωτηρίου, Μαστίας, Ταρσηΐου μὴ ληΐζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους; κ. τ. λ. (« Il y aura amitié entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois, les Tyriens et les *habitans d'Utique* et leurs alliés. Les Romains ne feront pas de course au delà du *beau promontoire*, de *Mastia* et de *Tarséion.* »)

[2] Diodor., XX, 54.

[3] Polyb., I, 82 et 88.

[4] Polyb., XXXVI, 1.

Carthage entre les habitans d'*Utique*[1], qui fut désormais la première ville de l'*Afrique* et la résidence du proconsul, tant que Carthage resta ensevelie dans ses ruines[2]. Malgré cela, *Utique* ne put jamais asseoir sa prospérité sur une base durable; car dans toutes les guerres civiles des Romains, les partis débarquaient près de la ville pour y vider leurs querelles. Ce fut à *Utique* que Pompée défit les adversaires de Sylla[3], et que Curion périt en combattant pour César; enfin, elle servit de quartier-général aux derniers partisans de la république. On sait que le sort de la guerre ne leur fut pas favorable; Caton se donna la mort à *Utique*. Comme elle avait favorisé secrètement la cause du vainqueur[4], elle échappa à sa ruine.

Utique, même sous la domination romaine, n'avait pas cessé de jouir de toute sa liberté; aussi lisons nous dans Hirtius, que Caton fit enfermer le sénat, dont il connaissait les dispositions en faveur de César. Sous Auguste elle obtint le titre de colonie romaine[5], sous lequel elle figure chez Pline et dans la table de Peutinger; elle n'en garda pas moins ses lois et ses autorités. Aussi Aul. Gell.[6] parle d'*Utique* comme d'un ancien Municipe; c'est aussi la qualité qu'elle prend dans les monnaies que nous en possédons et qui remon-

[1] Appian, *Pun.*, c. 135.

[2] Strabo, XVII, 872. (Edit. Casaub.)

[3] Orose, V, 21. Plut., *in Pompejo*, p. 624.

[4] Caesar, *B. Civ.* II, 36. Hirt., *B. Afr.* c. 87 et 90.

[5] Dio Cassius, XLIX, 16 : Τοὺς Ἰτυκαίους πολίτας ἐποιήσατο (a. c. R. 718.) (« Il éleva les habitans d'*Utique* au rang de citoyens. ») Plin., V, 4: *Utica civium Romanorum*.

[6] Aul. Gell., XVI, 13.

tent au règne de Tibère. Dans la suite *Utique* resta la première ville de l'Afrique après Carthage, ainsi que le rapportent Strabon et Appien[1]

D'après Strabon, *Utique* était située sur le *golfe de Carthage*, vers le nord, non loin du *promontoire d'Apollon* (ras Zebib). Ses murs se voyaient à Carthage, d'où l'on apercevait *Tunis* au côté opposé[2]. De Carthage à *Utique* il y avait 4 milles géographiques; ainsi, dans Appien, au lieu de 60 stades, il faut lire 160 stades; le chemin par terre, en faisant le tour du golfe, était de 27 milles romains. Appien se trompe également quand il dit qu'*Utique* a un excellent port[3]; elle n'avait qu'une rhade, nous en trouvons la preuve dans le récit du siége de Scipion, qui fit avancer jusque sous les murs de la ville des vaisseaux joints ensemble et surmontés d'une tour[4]. D'ailleurs le périple dit expressément : « *Utique* est une ville qui n'a pas de port, mais il y a une rhade, tu peux y mouiller sans crainte. » Le port d'*Utique*, très sûr, quoique abandonné à la merci de tout venant, se trouvait près des *Castra Cornelia*; par terre on ne comptait qu'un mille romain, tandis que la traversée par mer était de 25 stades, apparemment puisqu'il y avait un cap à doubler. J'ignore quelles difficultés locales ont empêché les Phéniciens de bâtir la ville près du port. En général on a lieu de s'étonner que cette nation de marins ait fondé tous ses grands établissemens

[1] Strabo, XVII, 1189. — Appian., c. 45.
[2] Polyb., I, 75. Strabo, XVII, 1189: Εἰσὶν ἐν ἐπόψει ἀλλήλαις αἱ πόλεις.
[3] Appian., *Pun.*, c. 75.
[4] Polyb., XIV, 2. Appian., *Pun.* c. 16.

dans des endroits qui n'avaient pas de port naturel; il en est de même à *Leptis* (Lebida), *Adrumetum*, *Neapolis* (Nabal) et Carthage.

D'après ce que nous venons de dire il est évident que Porto-Farina, qui sert aujourd'hui de gare à la meilleure partie de la flotte de Tunis, se trouve près de l'emplacement qu'occupaient les *Castra Cornelia*; qu'*Utique* ayant été saccagée par les Arabes, on s'est servi de ses débris pour construire la ville nouvelle, et que c'est pour cela que la ville ancienne a disparu sans laisser de traces. Les salines qui, au rapport de César[1] étaient dans le voisinage du camp des Romains, subsistent encore aux environs de Porto Farina. Shaw rejette ces indices infaillibles; il fait survenir une révolution de la nature, par suite de laquelle toute la côte aurait été avancée vers l'est; selon lui, Bouchatter, dans l'intérieur des terres où l'on a découvert des restes d'antiquités, conviendrait à l'ancienne position d'*Utique*. De pareils bouleversemens de la surface du globe ne sont pas aussi fréquens qu'on y a recours dans la géographie comparée. Les antiquités que l'on voit à Bouchatter, sont sans doute les restes de *Salera*, qui fut prise et saccagée par Scipion[2]. Il est vrai qu'au rapport de Shaw le *Bagradas* (Medjerdah) débouche aujourd'hui près de Porto-Farina, dont ses eaux alimentent le port : si cette indication est exacte,

[1] Caesar, *B. Civ.* II, 27 : *Castra erant ad bellum ducendum aptissima, naturâ et loci munitione et maris propinquitate, et aquae et salis copiâ, cujus magna vis jam ex proximis salinis eo congesta.*

[2] Tite-Live, XXIX, 34, 35. Les 15 milles romains de distance entre *Salera* et les *castra Cornelia*, s'accordent avec la position de Bouchatter.

il faut supposer que le fleuve a changé d'embouchure, car il arrivait à la mer un peu au sud des *Castra Cornelia*. Ce fait trouverait facilement son explication. Nous savons qu'à l'époque ou régnaient les vents de mer l'embouchure du *Bagradas* s'ensablait au point que la rivière devenait guéable [1]; à la longue ces masses de sables ont pu forcer le *Bagradas* (Medjerdah) à se frayer un autre chemin. Un passage de Tertullien semblerait faire allusion à une inondation de la mer, qui aurai changé la position des *Castra Cornelia* [2].

A 1 mille géographique d'*Utique* vers l'orient et à une distance de 3 à 4 milles géographiques au nord de Carthage, une langue de terre très étroite se prolonge dans la mer; elle enserrait *le golfe de Carthage* vers l'ouest, tandis qu'à l'est il était fermé par le *promontoire de Mercure* (ras Addar ou cap Bon)[3]. Les Romains nommaient le cap situé sur cette langue de terre *promontoire d'Apollon*, sans se rappeler que dans les siècles précédens ils avaient connu ce même cap (ras Zebib) sous la dénomination de *Promontorium Pulchrum*, qui était la traduction de son nom phénicien. Par le traité que les Romains conclurent avec Carthage, la première année après l'abolition de la royauté (509 avant J.-C.), il était interdit aux premiers de dépasser ce promontoire, soit pour exercer le métier de pirates, soit pour fonder des colonies; les bateaux marchands étaient admis sous certaines conditions, à fré-

[1] Polyb., I, 75.
[2] Tertul. *de Pallio*, c. 3 : *Utinam et Africa semel voraginem paverit, unicis castris fraudatis expiata.*
[3] Strabo, XVII, 1189.

quenter les parages dont on interdisait l'accès aux vaisseaux de guerre[1].

Polybe sait très bien, que le *Promontorium Pulchrum* et le *promontoire d'Apollon* ne sont qu'un seul et même cap; car il en fixe la position en face et au nord de Carthage[2]. Il ajoute que dans son opinion, les Carthaginois ont fait mettre cette clause prohibitive dans le traité, pour dérober aux Romains la connaissance des villes sur la côte orientale et sur la *petite Syrte*. Les commentateurs se sont mépris sur la portée de ces mots, et ils en ont inféré que le *Promontorium Pulchrum* (ras Zebib) était identique avec le *promontoire de Mercure* (ras Addar ou cap Bon), d'où l'on arrive en ligne droite à la côte de l'est. Or, la supposition de Polybe en elle-même n'est pas fondée. Ce n'était pas dans leurs possessions immédiates et continues que les Carthaginois avaient à redouter les pirateries des Romains, mais bien sur les côtes de l'ouest, où Carthage, aussi bien qu'*Utique*, n'avaient que des établissemens isolés, auxquels une attaque imprévue eût pu devenir funeste. Pour ce qui est des conclusions fausses qu'on a tirées de la conjecture de Polybe, il n'en est pas responsable. Le cap qui forme l'extrémité nord-est du golfe de Carthage n'a jamais eu d'autre nom que celui de *promontoire de Mercure*, et c'est une erreur grave que de penser qu'on l'ait d'abord appelé *le beau promontoire* (*Promontorium Pul-*

[1] Polyb., III, 22. Dans le traité de l'an—348, on précise ce qui dans l'autre avait été laissé un peu trop dans le vague.

[2] Polyb., III, 23 : Τὸ μὲν οὖν Καλὸν ἀκρωτήριόν ἐστι τὸ προκείμενον αὐτῆς τῆς Καρχηδόνος ὡς πρὸς τὰς ἄρκτους. («Le *beau promontoire* est celui qui est situé en avant de Carthage et presqu'au nord de la ville.»)

chrum); nous en avons la preuve dans Scylax, qui le cite déjà sous la dénomination d'*Hermaea Akra*, ainsi que les détails un peu confus que Tite-Live[1] nous donne sur le passage de Scipion en Afrique. Scipion partit de Sicile avec un vent favorable, venant du nord-est; dès le lendemain on signala le *promontoire de Mercure* à une distance de 5 milles romains. Au lieu de débarquer en cet endroit, Scipion fit mettre les voiles dehors et ordonna de mouiller dans l'intérieur du golfe. La mer était grosse, le ciel était brumeux; on jeta l'ancre à l'entrée de la nuit. Le lendemain on avait la côte en vue. Scipion ayant appris que le cap en face de la flotte s'appelait *Promontorium Pulchrum*, ce nom lui parut de bon augure; il fit mettre ses troupes à terre, et envoya la flotte aux environs d'*Utique*.

De ce récit il suit incontestablement que le *Promontorium Pulchrum* n'était point identique avec le *promontoire de Mercure* (ras Addar). Selon toute apparence c'est le *promontoire d'Apollon* (ras Zebib), que désigne Tite-Live avec l'expression *beau cap;* d'abord il n'en existe pas d'autre sur tout le golfe; et puis, on peut facilement arriver en un seul jour du *promontoire de Mercure* à *celui d'Apollon*; mais il faudrait bien plus de temps pour pousser jusqu'au cap Blanc (*promontorium Candidum*), qui est à 15 milles géographiques de distance, et dans lequel quelques écrivains ont cru reconnaître le *Promontorium Pulchrum*. La suite de la narration dans Tite-Live confirme pleinement cette supposition. Scipion envoie sa flotte dans les parages d'*Utique*, où elle met à l'ancre dans le port, nommé dès lors *Castra Cornelia*.

[1] Tite-Live, XXIX, 27 seq.

On ne peut admettre qu'un général aussi habile et prudent que Scipion ait envoyé sa flotte à une grande distance, où elle eût été à la merci de l'ennemi. Donc il est certain que l'endroit où Scipion avait débarqué, doit se trouver dans le voisinage du *camp Cornélien*. Or, les *Castras Cornelia* (Porto-Farina), ne sont pas à 2 milles géographiques du *promontoire d'Apollon* (râs Zebib) ; par conséquent ce cap est le *Promontorium Pulchrum* de Tite-Live. Scipion, dit encore l'historien latin, établit son camp sur une hauteur à quelque distance de la côte, et après avoir reconnu les environs il se retire dans son camp, qui avait été jusque-là attenant à la station des vaisseaux, et qu'il va maintenant dresser à 1 mille romain d'*Utique*[1]. Après une nouvelle marche de sept jours, le général romain retourne dans le même camp[2]. En un mot, il se tient constamment dans le voisinage d'*Utique*. Dans toute la narration de l'historien il n'y a pas la plus légère indication d'où l'on pourrait conclure que Scipion ait amené son armée de loin. Appien qui ne rapporte pas tous les détails de la traversée de Scipion, décide la question en peu de mots. Il dit : « Les vents conduisirent Scipion à *Utique*[3]. » Comment Scipion avait-il pu disposer ses quartiers d'hiver sur une langue de terre si étroite, de manière à ce que les légions occupassent les hauteurs du milieu, tandis que les soldats de marine s'étaient retranchés au nord avec leurs vaisseaux, et que la cavalerie campait sur le versant méridional[4] ? voilà

[1] Tite-Live, XXIX, 34.
[2] Tite-Live, XXIX, 35.
[3] Appian., *Punica*, 13.
[4] Tite-Live, XXIX, 35.

ce que je ne peux comprendre, et je laisse à de plus habiles que moi le soin de résoudre ce problème. On s'explique très facilement qu'*Utique*, ainsi bloquée, n'ait pu recevoir de secours du côté du continent; mais ce qu'il y a de positif, c'est que la flotte était mouillée sur les plages du midi, d'où il faut conclure que Tite-Live s'est trompé dans ses indications, ou bien je ne les comprends pas.

A 6 milles romains d'*Utique* vers l'ouest, sur la route d'*Hippo* (Bizerta), les itinéraires marquent le bourg de *Membro*; c'est là son véritable nom, car dans la Notice des dignités de l'empire d'occident, il est question d'un *Praesul Membrositanus*, et ailleurs d'évêques portant le même surnom. La table de Peutinger écrit *Membio*.

A 10 milles vers l'ouest, se trouvait la petite ville de *Tunisa* ou *Tuniza*; Ptolémée marque sur la côte *Tinissa*, ce qui paraît être plus exact, car la Notice connaît un évêque de *Tinisa*. De *Hippo* (Bizerta) à *Tunisa*, il y a 20 milles romains: sur la carte de Shaw, *Hippo* est marqué trop près de Carthage; l'itinéraire d'Antonin[1] et la table de Peutinger s'accordent à fixer cette distance à 7 milles géographiques; la carte de Shaw ne porte que 4 milles, et si Bouchatter était l'ancienne ville d'*Utique*, comme il le croit, la différence en moins serait bien plus sensible.

Les auteurs grecs se trompent sur le nom de la ville d'*Hippo* (Bizerta), dont ils font remonter l'étymologie à un mot de leur langue. Scylax[2], qui est le

[1] *Itin*. Anton., p. 22.

[2] Scylax, p. 30: Ἀπὸ Ἰτύκης εἰς Ἵππου ἄκραν, Ἵππου πόλις κ. τ. λ. («D'Uti-

plus ancien de tous, écrit *Hippou Akra*, et parle ensuite de *Hippou polis*; il est évident qu'il y a un mot qui manque. On pourrait croire que le premier nom désigne le cap, et que *Hippou polis* est la ville; mais cela ne peut pas être, d'abord parce que le cap est plus à l'ouest que la ville, et que Scylax aurait dû le citer après cette dernière; ensuite parce que le cap n'a jamais porté le nom de *Hippou acra*, tandis que la ville est désignée sous cette dénomination dans plusieurs écrivains. Toutefois ils ont bien cru y trouver une allusion au cap, c'est ce que démontre la division du nom en deux mots séparés. Dans le récit de l'expédition d'Agathocle, on donne le nom de *Hippou Akra* à cette ville (Bizerta)[1], ainsi qu'à une autre située plus à l'ouest et qui reçut plus tard le nom de *Hippo Regius* (Bône). Par la suite, quand les Romains commencèrent à se procurer quelques renseignemens plus détaillés sur ce pays, ils entendirent désigner sous le nom de *ville des Hippocritae*, l'*Hippo* dont nous parlons ici (Bizerta), et que Agathocle n'eût pas sitôt pris qu'il le fit fortifier. D'*Hippokritae*, nom né de la contraction des deux mots, *Hippou Akra* en un seul, on fit du temps de Scipion le Jeune, *Hippagreta* (τὰ Ἱππάγρετα)[3]. Dans ces transformations successives, la

tique au promontoire de *Hippos* ou du cheval; la ville de *Hippos* ou du cheval. »)

[1] Diodor., XX, 55 : Ἐστρατοπέδευσεν ἐπὶ τὴν Ἵππου καλουμένην Ἄκραν ὠχυρωμένην φυσικῶς τῇ παρακειμένῃ λίμνῃ. c. 57 : Ἑξῆς δὲ τὴν ὀνομαζομένην Ἄκραν Ἵππου, τὴν ὁμώνυμον τῇ χειρωθείσῃ ὑπὸ Ἀγαθοκλέους εἷλε. (« Il campa auprès de la ville d'*Hippou Akra* que la nature avait fortifiée moyennant le lac situé devant ses murs. — Ensuite il prit une ville qui portait le nom de *Hippou Akra*, comme la place qu'Agathocle avait fait fortifier. »)

[2] Polyb., I, 82.

[3] Appian., *Pun.* c. 110.

prétendue allusion au *cap Hippou* s'effaça de plus en plus. Sous la domination des Romains, les Grecs trouvèrent une occasion de laisser le cours libre à leur manie de vouloir tout expliquer. On apprit que les indigènes donnaient à Hippo le surnom de *Zarytos*; cette épithète fut changée en *diarrhytos*[1] (διάῤῥυτος), mot grec qui signifie : coupé par l'eau. Désormais tous les géographes, jusqu'à Ptolémée et jusqu'à la table de Peutinger, se servirent de l'expression *Hippo diarrhytus*; mais enfin le nom véritable se fit jour. Déjà Pline écrit *Hippo dirutus*, ce qui est sans doute une faute du copiste, au lieu de *Hippo Zaritus*; l'itinéraire d'Antonin[2] de même que tous les écrivains des siècles suivans portent *Hippo Zaritus*. Le d des Grecs avait un son sifflant pareil à celui du z; ainsi l'on trouve *Zabolus* au lieu de *Diabolus*. Donc la prononciation du nom de cette ville ne fut altérée que très peu par les changemens arbitraires qu'ils lui firent. L'explication du mot *Zarytus* par *diarrhytus*, coupé par l'eau, est peut-être exacte, car le nom de *Benizert*, par contraction *Bizert*, que la ville porte aujourd'hui, veut dire, au rapport de Shaw, *le fils du canal*, dans la langue des naturels du pays. Les monnaies ne nous fournissent aucun éclaircissement; elles portent simplement *Hippo libera*, de même on trouve dans Pline le Jeune *Hipponenses* tout court; on n'ajoutait l'épithète que quand il s'agissait de distinguer cette ville d'avec *Hippo regius* (Bône). Ce qu'il y a de curieux, c'est que sur les monnaies, ainsi que l'a

[1] Plin., V, 4: *Oppidum quod Hipponem dirutum vocant, Diarrhytum a Graecis dictum, propter aquarum irrigua.*

[2] *Itin.* Ant. p. 21, et notes.

déjà remarqué Eckhel, *Hippo* est du féminin, tandis que les écrivains l'emploient au masculin.

Hippo, colonie tyrienne, vivait sous la protection de Carthage, à laquelle elle essaya vainement de se soustraire lors de la guerre des mercenaires [1]. Agathocle s'en étant rendu maître, fit agrandir le port et fortifia la ville [2]; en sorte que par la suite elle put opposer une longue résistance aux Romains. Sous la domination romaine, *Hippo* conserva long-temps le simulacre d'une existence indépendante, c'est ce qui lui fait prendre le nom de *Libera* sur ses monnaies. Si Pline le Jeune la gratifie du titre de colonie [3], il prouve tout simplement par là, qu'en faisant la description d'un phénomène physique très curieux, il ne tenait guère à donner d'exactes indications statistiques. *Hippo* (Bizerta) ne figure comme colonie romaine, ni sur les monnaies, ni dans les auteurs. Pline ajoute que c'était un assez petit endroit, dont les habitans vivaient de la pêche et que les étrangers visitaient rarement, ce qui est conforme à la vérité; il dit que la ville est située à l'embouchure d'un lac peu profond; par cette embouchure les eaux de la mer poussées par les vents et par la marée montante, entraient à certaines époques dans le lac et se retiraient au bout de quelque temps. Scylax et les écrivains des âges suivans lui assignent la même position. Ptolémée donne des renseignemens plus précis dans la description des montagnes de la province. Aux monts *Kirna* (Iskell),

[1] Polyb., I, 82.
[2] Appian. *Pun.*, c. 110.
[3] Plin., *epist.* IX, 33.

à 2° 45' au sud de *Hippo*, se trouve le lac *Sisara*; il communique au *lac de Hippo* (*Hipponitis*), qui débouche dans la mer. Le lac *Sisara* est un peu à l'ouest du *lac de Hippo*; tous les deux ont par conséquent de l'eau douce, qui dans le dernier est mélangée avec de l'eau de mer. Les environs sont fertiles et couverts de nombreuses bourgades, ainsi que nous l'apprend déjà Scylax.

Au nord-est, en face de *Hippo* (Bizerta), Ptolémée marque en pleine mer l'*île du Dragon* (Δρακόντιος νῆσος), qui convient à la position des deux îlots inhabités appelés *Cani*, les chiens.

Au nord-ouest de *Hippo* (Bizerta), s'élève une côte sauvage, presque déserte, où se montre le *Promontorium Candidum*, qui est encore connu sous le nom de *cap Blanc* (en Arabe : ras el Abiad), tiré de la blancheur de ses rochers. D'après Strabon et Pline, le *Promontorium Candidum* marque l'extrémité occidentale du golfe d'*Hippo* ; à l'est il est fermé par le *promontoire d'Apollon* (ras Zebib). A la place du cap Blanc, qu'il ne connaît pas, Ptolémée indique *les autels de Neptune* (Ποσειδῶνος βωμοί). La table de Peutinger marque un temple à peu près au même endroit, sur une île de la côte, sans indiquer de nom. Les autels de Neptune se trouvaient peut-être sur un des trois îlots nommés Frati (les Frères), qui sont un peu plus à l'ouest; il est possible aussi que l'îlot de la table de Peutinger ait appartenu au temple d'Apollon (Ἀπόλλωνος ἱερόν) que Ptolémée place plus à l'ouest près du cap Serrat, qui forme l'extrémité septentrionale de l'Afrique.

Toute cette contrée est montagneuse et aride; au-

jourd'hui, comme autrefois, elle n'a d'autres habitans que des hordes nomades. La table de Peutinger ainsi que l'itinéraire d'Antonin n'y marquent aucun lieu remarquable, et tracent la route, à partir de *Hippo*, sur une longueur de 60 milles romains ou 12 milles géographiques vers l'ouest jusqu'à *Tabraca* (Tabarca). C'est ainsi qu'écrivent Pline, plusieurs poètes et la table de Peutinger, où *Cabraca* est une faute de copiste. Dans Ptolémée et dans l'itinéraire d'Antonin, on lit *Thabraca*. Pline lui donne pour habitans des citoyens romains [1], et Ptolémée la qualifie de colonie. Du reste, il y a peu de chose à en dire; *Gildon* le tyran y trouva la mort [2]. Dans les forêts voisines habitaient des troupes nombreuses de singes [3]. *Tabraca* conserve l'ancienne forme de son nom dans celui de Tabarca. Tout près de la côte est l'île de Tabarca, possédée par les Génois jusque vers la fin du siècle dernier, où elle leur fut enlevée par le dey de Tunis. La ville faisait déjà partie de la *Numidie*, mais comme cette contrée avait été annexée à la *province proconsulaire*, Ptolémée en décrit la côte entière sans s'interrompre, et je crois devoir imiter son exemple.

Selon Pline la limite de la *province Zeugitane* était formée par la *rivière de Tusca* (aujourd'hui Zaïne), qui se jette dans la mer à l'est de *Tabraca* (Tabarca). Elle sépare aujourd'hui le beylik de Tunis de la régence d'Alger.

En face de la ville de *Tabraca*, Ptolémée marque

[1] Plin., V, 3: *Tabraca civium Romanorum.*

[2] Claudian, *de laud. Stilic.*, I, 337.

[3] Schol. *in Juvenal.* X, 194.

l'île de *Kalathe* (Καλάθη). L'itinéraire maritime [1] la connaît sous le nom de *Galata;* il compte 300 stades de cette île à *Tabraca* et 990 stades à *Karalis* en Sardaigne. La position de *Kalathe* subsiste avec le nom moderne de *Galita* ou *Jalta.* Tout auprès, l'itinéraire maritime place l'île de *Palmaria*, dont aucun autre monument ancien ne parle. C'est probablement l'Aiguille.

Tuniza (la Calle) se trouve, d'après les deux itinéraires, à 24 milles romains plus loin vers l'ouest. Les éditions de l'itinéraire d'Antonin ont interposé le nom de *Nalpotes*, qui est absolument inconnu [2]; le plus ancien manuscrit porte *Tuniza.* Le copiste de la table de Peutinger met fréquemment un h muni en haut d'un crochet pour z, voilà pourquoi les premières éditions portent *Tunicha*. Les distances, ainsi que la disposition des localités, s'accordent avec l'emplacement du port et du comptoir français, la Calle, surnommée la Francia.

A 15 milles romains plus loin, la route conduisait au bourg *ad Dianam*, où il y avait un temple de Diane, marqué dans la table de Peutinger. Le copiste a oublié d'ajouter le nom qui se trouve dans l'itinéraire d'Antonin. La géographie ne connaît aucune localité dans cette position au sud-est du cap Rosa.

La table de Peutinger qui donne des détails très minutieux sur toute cette côte, place la rivière d'*Armoniacus* à 15 milles romains du bourg précédent vers l'ouest; elle est connue de nos jours sous le nom de Mafragg. La ressemblance des noms nous fait

[1] *Itin. marit.* p. 494, edit. Wesseling. A la page 514, la distance est trop petite : les manuscrits offrent un grand nombre de variantes pour le chiffre.

[2] *Itin.* Ant. p. 21.

croire que c'est la même rivière que l'*Armua* de Pline, bien qu'il place ce dernier fleuve entre *Hippo* et *Tabraca*.

A 10 milles romains plus loin vers l'ouest, est l'*Ubus*, rivière assez considérable, qui conserve la forme de son nom dans celui de *Seibouse*; il y a d'autant moins à en douter que *Hippo* (Bône) n'est marqué qu'à 5 milles romains de distance, et qu'il n'y a pas d'autre rivière dans toute la contrée. Par la même raison l'*Ubus* est identique avec la rivière de *Rubricatus*, que Ptolémée marque à l'est d'*Hippo* (Bône), et dont il place la source vers le sud, à une forte distance dans les *monts Thambes*. On voit encore aujourd'hui un pont romain sur la Seibouse.

Hippo regius (Ἱππὼν βασιλικός) était à 5 milles romains au nord-ouest de l'embouchure de l'*Ubus* (Seibouse), par conséquent tout près de la ville moderne de *Bône*, dont le nom rappelle celui de l'ancien *Hippo*. Une partie des ruines se trouve aujourd'hui à l'ouest de Bône, dans l'intérieur des terres [1].

Shaw, qui croit reconnaître les vestiges de l'ancien *Hippo* dans les antiquités que l'on voit sur les rives du fleuve Boujunmah, affluent de la Seibouse, se trompe : le port d'*Hippo* se trouve près de Bône, et non pas auprès des ruines dont parle Shaw, et qui, au rapport des Maures, occupent l'emplacement de l'ancien monastère de saint Augustin [2].

Hippo étant une colonie de Tyr, son nom est d'origine

[1] V. Bruns, Africa, t. VI, p. 213 (en allemand), qui a très habilement rapproché les indications de tous les écrivains précédens.

[2] Shaw, Voyages : Alger, c. 7.

phénicienne. Il est possible que cette ville ait été fondée par les habitans d'*Hippo Zaritus* (Bizerta), ce qui lui aurait fait donner par les Grecs le nom de *Hippou Akra*, que portait chez eux cette dernière place [1]. Elle reconnaissait la domination de Carthage; ce qui le prouve, c'est qu'Agathocle en fit le siége. Quoique Scylax passe cette ville sous silence, on ne doit pas en conclure qu'elle n'existât pas de son temps. En effet la topographie de la côte occidentale jusqu'aux *colonnes d'Hercule*, dans Scylax, manque de données précises; elle prouve que cet auteur, ainsi que les autres écrivains grecs, n'avait de ce côté que des connaissances très vagues et très bornées; on y chercherait en vain des mesures itinéraires. La ville ainsi que les pays adjacens restèrent long-temps inconnus aux Romains qui l'avaient annexé au royaume de Masinissa et de ses successeurs; les rois de *Numidie*, qui en aimaient le séjour à cause de la beauté et de la fertilité des environs, venaient quelque fois y passer une partie de l'année [2]; c'est ce qui lui fit donner le nom de *Regius*. Dans Strabon, *Hippo Zaritus* (Bizerta) figure également comme résidence royale (*βασίλεια*); c'est une erreur qu'il faut attribuer à l'extrême concision avec laquelle il traite toute cette partie de la côte. Quand la *Numidie* passa sous la domination immédiate des Romains, *Hippo* (Bône) resta une ville considérable, mais les étrangers la visitaient rarement; il n'en est presque pas fait mention dans les auteurs, et nous n'avons aucun renseignement sur les objets

[1] Diodor., XX, 57.
[2] Silius Ital., III, 259: *Antiquis dilectus a regibus Hippo.*

remarquables qu'elle renfermait. La table de Peutinger marque les maisonnettes à côté de son nom ; elle figure à titre de colonie dans l'itinéraire d'Antonin. Nous n'avons pas de monnaies de *Hippo*. Dès le XII[e] siècle la ville se fait connaître sous le nom de Bône ; toutefois, on savait qu'elle s'était appelée autrefois *Hippo Regius*[1]. Le géographe Nubien parle de riches mines de fer dans les monts Jadog, près la ville[2].

A partir de *Hippo Regius* (Bône), le long de la côte jusqu'aux confins de la *Mauritanie*, tout le pays est enseveli dans de profondes ténèbres. Ptolémée cite à la vérité les lieux, rivières et golfes de quelque importance, mais la position relative des localités ne lui est pas suffisamment connue; on voit d'ailleurs qu'en différens endroits les noms ont été transposés par des commentateurs ignorans. Dans les itinéraires, les indications sur ces plages inhospitalières sont très précises et s'accordent plus que partout ailleurs ; mais par malheur ces indications ne peuvent guère nous servir, faute d'une bonne carte moderne de la côte. Shaw a fait ses dessins à bord d'un bâtiment, qui dans beaucoup d'endroits est resté fort éloigné de la terre ferme, comme on peut s'en convaincre par les points qui marquent la route que son navire a parcourue. Il donne trop peu d'étendue à la côte comprise entre Bône (*Hippo Regius*) et l'embouchure du Oued-el-Kébir (*Ampsaga*), tandis que ses mesures sont trop

[1] Voyez Wesseling, *not. ad Itin. Ant.*, p. 20.

[2] Edrisi, Africa, p. 270. (Sur nos cartes on lit habituellement Edough, c'est le mont *Pappua* de Procope ; guerre des Vandales, II, p. 4 et 7. Voyez au chapitre 13 de ce livre.)

fortes entre les deux *Hippo*. Dans cet embarras, on n'a d'autre parti à prendre qu'à tracer la carte en suivant les indications des anciens. En comparant mon travail avec celui de d'Anville, je vois que nous sommes à peu près d'accord; toutefois je ne saurais dire s'il s'en est rapporté comme moi à des conjectures, ou s'il a pu consulter une carte plus exacte que celle de Shaw.

Ptolémée est le seul qui décrive la côte montueuse, s'élevant depuis *Hippo* (Bône) dans une direction nord-ouest: après cette ville il nomme d'abord *Aphrodisium*, qui dans nos éditions a le titre de colonie; mais ce titre doit être rapporté à *Hippo*, ou bien le copiste l'a ajouté de sa propre autorité, ce qui lui arrive quelquefois. Aujourd'hui c'est le fort génois ou port de *El Berber*.

Au nord d'*Aphrodisium* (fort génois) est un cap; dans Ptolémée, *Stoborrum Promontorium*. Plus loin encore, vers le nord, le golfe de *Hippo* est terminé par le *Hippi Promontorium* (Ἵππου ἄκρα), aujourd'hui cap de Garde ou ras el Hamrah; plus loin vers l'ouest est marqué le port de *Siour* (Σιοὺρ λιμὴν), qui nous est inconnu.

Les itinéraires passent cette presqu'île saillante de la côte sous silence; avec 33 à 34 milles romains ils conduisent à *Sublucu*. L'itinéraire d'Antonin porte *Sullucu*. On ne voit ni ville ni village à l'intérieur de ce pays montagneux habité par des nomades.

18 milles romains nous conduisent de *Sublucu* à la ville de *Tacatua* sur la côte; elle doit avoir eu

[1] *Itin*. Anton., p. 20. *Tab*. Peut., tab. III.

quelque importance, car elle est citée également dans Pline et dans Ptolémée; du reste, tout ce que nous en savons, c'est que c'est aujourd'hui un misérable village, nommé Takouch. D'après la carte de Shaw, la distance entre *Tacatua* et *Hippo* serait de moitié plus petite que celle des itinéraires.

A l'ouest de *Tacatua* (Takouch), la table de Peutinger, qui entre dans de grands détails, marque *Muharur* à une distance de 7 milles romains; *Zaca* (Sidi-Ackessah), à 8 milles romains de *Muharur*, et à 7 milles romains plus loin, vers l'ouest, *Cullucitanae*. L'itinéraire d'Antonin, qui ne cite point les deux endroits précédens, fixe à 22 milles la distance entre *Tacatua* et *Cullucitanae*. Cet endroit s'appelle, dans Ptolémée, le *petit Kollops* (Κόλλοψ μικρός); il le marque à l'est de *Tacatua* (Takouch). Cette transposition est une faute du copiste; ce qui le prouve, c'est l'accord entre les données des itinéraires et la position du *grand Kollops*, situé en face du petit, à l'extrémité occidentale du *golfe de Numidie* qui s'enfonce vers le sud entre les deux *Kollops*. Le sens du mot *Kollops* échappe à notre appréciation; ce n'est point dans la langue grecque qu'il faut en chercher l'étymologie; mais ce nom, selon toute apparence, était significatif. Le cap du *petit Kollops* s'appelle aujourd'hui ras Hadid ou cap Ferro.

Ptolémée est le seul géographe qui parle du *golfe de Numidie*; il donne la mesure exacte de sa profondeur, et de plus il sait, que par une saillie de la côte, il est divisé en deux parties: celle de l'est porte chez lui le nom de *Sinus Olkachites*, c'est le golfe de Stora ; l'autre moitié coïncide avec le golfe de Collo (*Kollops magnus*).

Dans les éditions, le *golfe de Numidie* est marqué près de la rivière d'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir), et les lieux situés sur le golfe se trouvent à l'orient de cet enfoncement de la côte. C'est une erreur qu'il faut bien se garder de mettre sur le compte de Ptolémée.

Sur le *golfe de Numidie* se trouve à l'est, d'après les itinéraires, *Paratianae* (*Paratianis*), dont l'emplacement répond à celui du port de Gavetto ; chez Ptolémée cet endroit porte le nom d'*Uzikath* (Thuzikath dans les éditions), qui est complètement inconnu. *Paratianae* est à 18 milles romains de *Cullucitanae*, et à 25 milles romains au nord-est de *Rusicada*, dont les itinéraires font *Rusicade* à l'ablatif ; cette importante ville est située au fond de la partie orientale du *golfe de Numidie*, sur le *Sinus Olcachites* (golfe de Stora). Les itinéraires lui donnent le titre de colonie, qu'elle ne porte pas dans Ptolémée, la table de Peutinger dessine en marge ses maisonnettes. P. Mela la cite également ainsi que Pline : tout ce que nous en savons du reste, c'est que dans son voisinage, au rapport de Vibius [1], la petite *rivière de Tapsus* (Oued-Benimelé) se jette dans la Méditerranée. Le nom de cette rivière nous porte à croire que la ville est d'origine phénicienne, et que primitivement elle s'appelait *Thapsa ;* du moins Scylax, dans sa description un peu confuse de cette côte, y marque une ville de ce nom, ayant un port. *Rusicada* servait d'entrepôt pour le commerce avec l'intérieur du pays, et entre autre avec la ville de *Cirta* (Constantine) ; c'est à cela qu'elle devait en partie son bien-être. Elle subsiste encore de nos jours

[1] Vibius Sequester, *de fluminibus*.

comme ville assez importante, sous le nom de Sgigata ou de Stora. Shaw la dessine sur sa carte; mais quant à la distance des lieux entre eux, ils ne faut pas oublier qu'ils sont resserrés sur un trop petit espace. Dans la Notice de l'église il y a un *episcopus Rusicatensis.*

La route qui menait près de la mer d'*Hippo Regius* (Bône) à *Rusicada*, faisait un détour considérable, car elle longeait une côte qui présente une forte courbure. Une autre route conduisait en droite ligne à travers l'intérieur des terres; elle est tracée dans la table de Peutinger. Sur cette dernière voie, en partant de *Rusicada* (Stora), on atteint *Nedes* (à l'ablatif *Nedibus*) avec 44 milles romains; avec 17 milles on va de *Nedibus* à un endroit dont le nom manque. La distance entre ce lieu et *Plumbaria*, qui vient après, n'est pas indiquée, l'intervalle compris entre les mines de plomb et *Hippo Regius* est évaluée à 15 milles romains. Il est probable que l'intersection laissée en blanc n'a été faite qu'à cause de la longueur de la ligne tirée, et que la route entière qui traversait ce pays de montagnes n'est que de 76 milles romains.

Au nord-ouest on trouve sur le *golfe de Numidie* le *Kolleps Magnus* dans Ptolémée, ou *Kellou* (Κόλλοψ μέγας ἢ Κόλλου); dans la table de Peutinger, on lit *Chulla;* dans l'itinéraire d'Antonin, *Chulli Municipium.* Les deux itinéraires placent la ville à 50 milles romains = 10 milles géographiques de *Rusicada* (Stora). Sans doute les montagnes et la forte sinuosité de la côte allongent la route; mais il est certain que la distance de 6 milles géographiques donnée par Shaw, est trop petite. Tout ce que nous savons sur cet endroit, qui

avait pourtant une certaine importance, c'est que les habitans excellaient à teindre les étoffes en pourpre, ce qui fait présumer que *Chulla*, ainsi que les autres lieux remarquables sur la côte, sont des colonies tyriennes. — *Kollops Magnus* subsiste sous le nom de Collo : c'est une place de commerce très importante pour ces plages inhospitalières; on y voit les ruines d'un château, des restes de maçonneries et des inscriptions antiques, qui ne paraissent pas avoir été examinées avec attention [1]. Les Français ont depuis très long-temps un établissement à Collo.

Plus loin, vers le nord, Ptolémée place le *promontorium Treton* (Τρητόν); par la faute du copiste, il se trouve placé à l'est de *Kollou* dans l'intérieur du golfe : les chiffres suffisent pour fixer sa position. Il paraît que les marins Grecs lui ont donné le surnom de *Troué;* les habitans maraudeurs qui demeurent près de ce promontoire qu'on appelle maintenant Sebba Rous, ou les sept caps, et dans les contrées adjacentes, habitent des cavernes creusées dans les rochers.

Au sud-ouest est la rivière *Ampsaga*. Ptolémée en place la source à 5° au sud de l'embouchure; elle n'en est qu'à un 1 1/2° au sud-ouest. Cette rivière d'un cours si borné, n'en est pas moins la plus considérable du pays; elle est citée dans tous les anciens géographes, parce qu'elle traçait la limite de la *Numidie* et la *Mauritanie*[2]. Pline est le seul qui mentionne la petite ville de *Tucca* à l'ouest de son embouchure[3]. Ni Ptolémée, ni les

[1] Bruns, Afrique, t. VI, p. 214 (en allemand.)

[2] Plin., V, 3 : *Ab Ampsaga Numidia est.*

[3] Plin., V, 2 : *Oppidum Tucca, impositum mari et flumini Ampsagae.*

itinéraires ne la connaissent ; ils ne citent aucune localité sur les rives du fleuve habitées par des hordes sauvages. L'*Ampsaga* porte actuellement le nom de *Oued-el-Kébir*. Il y a un port près de son point de jonction avec la mer, mais sans habitations fixes.

CHAPITRE XI.

Villes dans l'intérieur du pays sur la grande route septentrionale de *Cirta* à Carthage.

Kirta (Constantine), que les latins écrivent *Cirta*, paraît avoir été primitivement la seule ville digne de ce nom, dans l'intérieur de la *Numidie ;* elle aurait été construite par des architectes carthaginois pour les seigneurs du pays; de là son nom phénicien, qui signifie ville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dès les premiers temps elle fut la résidence des rois *Numides*[1], entre autres de Syphax, de Masinissa et de leurs successeurs. Selon Strabon[2], ce fut Micipsa qui contribua le plus à l'agrandissement et à l'embellissement

[1] Appian., *Punic.* c. 7. *Numid.* c. 111. *B. civ.* II, 96.

[2] Strabo, XVII, 1188 : Κίρτα δὲ ἐστι ἐν μεσογαίᾳ, τὸ Μασσανίσσου καὶ τῶν ἑξῆς διαδόχων βασίλειον, πόλις εὐερκεστάτη, κατεσκευασμένη καλῶς τοῖς πᾶσι. Καὶ μάλιστα ὑπὸ Μικίψα, ὅς τις καὶ Ἕλληνας συνῴκισεν ἐκεῖ καὶ τοσαύτην ἐποίησεν, ὥς ἐκπέμπειν μυρίους ἱππέας, διπλασίους δὲ πέζους. (« *Cirta* est située à l'intérieur des terres ; c'était la résidence de Masinissa et de ses successeurs. La ville est très forte et très bien pourvue de toutes choses ; grâce à Micipsa, qui y attira des colons grecs, et qui l'a rendue si grande qu'elle peut mettre en campagne dix mille cavaliers et deux fois autant de fantassins. »)

de la ville, où il fit venir des colons grecs. L'emplacement offre en effet les plus grands avantages; il est à l'abri des attaques des hordes nomades, et propre à soutenir un siége régulier : les environs sont bien arrosés, et la végétation en est riche et variée. Un affluent considérable de l'*Ampsaga*[1] à l'est, dont les auteurs anciens ne nous disent pas le nom, après avoir coulé du sud-ouest au nord-est par un grand espace de terrain, tire de plus en plus tout droit du sud vers le nord à mesure qu'il se rapproche du territoire de la ville et tourne ensuite de l'est vers le sud-ouest, pour se diriger enfin du sud-est vers le nord-ouest, à l'effet de se réunir au nord de Milah (l'ancienne *Mileum* ou *Mileu*), à l'affluent occidental du même fleuve. Les sinuosités de ce bras oriental de l'*Ampsaga*, sont flanquées de plusieurs hautes rangées de côteaux et forment une presqu'île élevée, qui n'est jointe au reste du pays que vers le sud-ouest, d'où une plaine fertile, dont Saluste[2] a déjà signalé l'existence, s'étend d'un côté jusqu'à Milah et de l'autre jusqu'aux sources de la rivière d'or (Oued-el-Dzahab), qui forme avec le Jimmilah l'affluent occidental de l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir).

C'est dans cette presqu'île que se trouve la ville de *Cirta*; elle a une porte au sud-ouest, et une autre du côté de l'est, où l'on avait établi la communication avec les hauteurs de l'autre côté de la rivière par un pont composé de plusieurs arches à double étages et

[1] Léon l'Africain appelle ce fleuve Sufegmare; Shaw, qui le nomme Rummel, prétend que c'est l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir.)

[2] Sallustius, *B. Jugurth.*, c. 106, 108, 113. (Cf. Desfontaines, dans les nouvelles annales des Voyages, t. XLVII, p. 91.)

superposées les unes sur les autres, dont on voit encore les vestiges. Vers le nord, dans la région la plus escarpée de la ville, s'élevait la citadelle[1]; c'est grâce à cette position formidable que *Cirta*, après avoir été prise et saccagée tant de fois du temps de Jugurtha, de Juba, etc., est toujours sortie plus forte de ses ruines; de nos jours encore, c'est une riche et populeuse cité.

A l'époque des guerres civiles entre César et ses adversaires, un certain Sittius partit de Rome à la tête d'une troupe de soldats, et se rendit en *Numidie*, où il prêta main forte à des chefs *maures* qui étaient en guerre avec leurs rivaux. Partout la victoire se décidait en sa faveur. César qui était débarqué en Afrique avec une poignée de soldats, se voyait en danger d'être écrasé par les forces bien supérieures de Scipion et de son allié Juba, qui régnait alors en *Numidie*. Sittius profita de l'occasion pour s'emparer de *Cirta*, et força le roi *numide* de voler au secours de son pays. Pour récompenser un si éclatant service, César, à l'issue de la guerre, abandonna la ville de *Cirta* (Constantine) et le pays adjacent à Sittius et à ses compagnons[2]. C'est pour cela que Ptolémée marque six villes *numides* comme faisant partie du territoire de *Cirta;* la ville portait désormais le nom de *Sittianorum colonia*[3]; les deux itinéraires en parlent

[1] Voyez, Edrisi, p. 210. Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 599 et les suiv. *Voyages* de Shaw, Alger, c. 8. (Ajoutez le recueil de renseignemens sur la province de Constantine, par M. Dureau de la Malle; Paris, 1837, p. 58-87.)

[2] Appian., *B. Civ.* IV, 54, *seq.* Dio Cassius, 1, 3 *ab initio.*

[3] P. Mela, I, 7: *Cirta procul a mari: nunc Sittianorum colonia.*

comme d'une colonie; dans Ptolémée elle porte le nom de *Julia*. Par la suite *Cirta* fut toujours la plus importante ville de l'intérieur de la *Numidie*. Étant restée fidèle à l'empereur Constantin depuis la chute de Maxentius en 312, il la fit relever et embellir; elle avait été ruinée l'année d'auparavant dans la campagne des troupes de Maxentius contre Alexandre, paysan pannonien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique. On lui donna alors le nom de *Constantine* qui par un singulier hasard lui est resté pour toujours[1]. Du moins elle conserve l'ancienne forme de son nom chez les Arabes dans celui de Cosantina, ou de Costantina d'après Léon l'Africain; c'est le chef-lieu des provinces orientales de l'Algérie. On y voit de belles et imposantes ruines antiques; entre autres des bains publics, des aqueducs, des citernes, un chemin souterrain taillé par degrés dans le roc, qui conduit aux bords du fleuve, et surtout un arc de triomphe magnifique. Le port le plus rapproché était *Rusicada* (entre Stora et Philippeville), situé selon Pline à 48 milles de *Cirta*. Les itinéraires ne parlent point de cette route, mais on en voit encore les traces aujourd'hui[2]. C'est à *Cirta* que venaient converger toutes les routes qui sillonnaient l'intérieur de la *Numidie*.

Une d'entre elles se dirigeait de *Cirta* (Constantine)

quondam regum domus. Plin., I, 3 : *Colonia Cirta Sittianorum cognomine*.

[1] Aurel. Victor, c. 40 : *Cirtae oppido, quod obsidione Alexandri ceciderat, reposito exornatoque nomen Constantina impositum*.

[2] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 597. (La table de Peutinger marque les stations *ad Palmam* et *ad Villam Sele* entre Cirta (Constantine) et *Rusicada* (Stora). Leur position reste indécise.)

avec trois fortes journées de grandeur différente à *Hippo regius* (Bône). La première station, à 53 ou 54 milles romains de *Cirta*, était *aquæ Tibilitanæ*[1]; la table de Peutinger écrit *Thibilitanæ*; au sud, à une très petite distance, elle marque la ville de *Thibilis* sur la route de Carthage. Ces eaux minérales étaient très renommées, car la table dessine en marge de grands édifices. Comme la Notice cite des évêques nommés d'après les *aquæ Tibilitanæ*, il faut en conclure qu'il y avait une ville auprès. S'il faut en croire Shaw, ces eaux thermales sont appelées aujourd'hui Hamam-el-Mascoutin; elles sont situées au milieu des montagnes, non loin de la rivière de Zenati. Ce fleuve est un affluent de la Seibouse, qui est le *Ubus* ou *Rubricatus* des anciens, et se décharge dans la mer au sud d'*Hippo* (Bône).

La route conduisait d'*aquæ Tibilitanæ* (Hamam-el-Mascoutin) avec 15 milles romains à *villa Serviliana* et avec 25 autres à *Hippo regius* (Bône). La table de Peutinger donne 30 milles romains pour cette dernière distance, ce qui est plus exact. Dans la description de la *Tripolitaine*, nous avons déjà fait remarquer que plusieurs familles romaines possédaient de grandes propriétés en Afrique. Sur les rives de la Seibouse se trouvaient, dans cette localité, les domaines de la famille Servilie. Nous ne connaissons pas de ville moderne dans ces lieux.

La route de *Hippo Regius* (Bône) à Carthage, le long de la côte, a été décrite plus haut; il y en avait une seconde qui passait par l'intérieur des terres; elle traversait d'abord avec deux grandes journées de marche des terrains incultes, que parcourent aujourd'hui des hordes de

[1] *Itin.* Anton. p. 42 *et not.* Wesseling.

Maures nomades, et où il n'y a aucun lieu remarquable.

Onellaba, dans la table de Peutinger *Odiana*, probablement une faute du copiste, était à 50 milles romains d'*Hippo Regius*. De cet endroit on arrivait avec 26 milles romains à *ad Aquas*; en marge la table de Peutinger dessine des édifices par lesquels elle désigne les eaux thermales: cet endroit est inconnu ainsi que le précédent.

A 5 milles vers l'est, on trouvait *Simitu*, colonie romaine. Dans la table de Peutinger on lit *Sumitu* par une légère altération. Déjà Pline en parle comme d'une ville ayant une population romaine[1]. Elle paraît avoir été fondée pour maintenir les *Numides* dans l'obéissance. Chez Ptolémée, la ville est improprement appelée *Simisthu;* elle est trop avancée vers *l'ouest*, sans doute par le fait de quelque commentateur. Les évêques de *Simitu* sont mentionnés dans la Notice épiscopale et dans les conciles.

A 7 milles plus loin vers l'ouest, les itinéraires connaissent *Bulla Regia;* c'était une ville libre municipale, ce qui favorisait le mouvement des affaires. Dans Ptolémée on lit quelquefois *Bullaria* par altération : au huitième livre la véritable orthographe est rétablie; le même huitième livre qui indique les positions astronomiques des principales villes du pays, nous apprend que *Bulla* avait une grande importance et en fixe la véritable situation, que l'on a de la peine à démêler à travers les données un peu confuses du quatrième. Ptolémée place *Bulla* à deux

[1] Plin., V, 4: *Simituense oppidum*.

heures = 30°[1] à l'ouest d'Alexandrie, c'est aussi la distance qu'il assigne à la ville de *Thabraka* sur la côte; donc, *Bulla Regia* était directement au sud de cette dernière. Dans la même position, à plus d'une journée de marche de Tabarca, Édrisi[2] connaît Badja, ville de commerce très florissante. Shaw, qui écrit Bedja, la place sur sa carte plus à l'est : il la prend à tort pour l'ancienne *Vacca*. D'après les indications données, d'après la direction de la route et les distances, il est clair que Badja est l'ancienne *Bulla Regia* dont les évêques figurent dans les conciles. Léon l'Africain[3] qui écrit le nom de cet endroit *Beggia*, en parle également comme d'une ville commerçante : il sait qu'elle est d'origine romaine et qu'elle a conservé ses anciens murs. C'était un municipe, ainsi que le démontre l'inscription que donne Shaw, et qui mentionne le *Ordo splendidissimus* et les *Decuriones*, sans parler du nom de la ville. De tout ceci il résulte que dans les éditions de Ptolémée, *Simitu* n'aurait pas dû être séparée de *Bulla Regia*, qui se trouve tout auprès. Je serais tenté de retrouver la position de *Simitu* dans celle de Ain Semit; ville peu peuplée dans un pays fertile, que Léon l'Africain cite après, c'est-à-dire à l'ouest de Beggia, sans les 30 milles romains de distance qu'il marque entre Beggia et Ain Semit.

Bulla était située dans la *province proconsulaire* sur

[1] On sait que le soleil se lève tous les quinze degrés d'une heure plus tard pour les lieux placés à l'occident que pour ceux qui sont à l'orient des premiers.

[2] Edrisi, p. 258.

[3] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 406.

les confins de la *Numidie*[1] ; selon toute apparence elle reçut le nom de *Regia*, parce qu'elle avait fait partie du royaume de la *Numidie*, pour la distinguer d'une autre *Bulla* située au sud de Carthage, et portant le surnom de *Minsa* dans Ptolémée.

Les lieux qui suivent appartiennent à la *province proconsulaire*, et les deux itinéraires donnent sur eux des indications très précises. Toutefois nous manquons de données pour en fixer la position actuelle. *Nova Aquiliana* (*Novis Aquilianis*), à 24 milles de *Bulla Regia* vers l'est; *Vicus Augusti* à 16 milles romains à l'orient de l'endroit précédent.

Avec 30 milles romains on arrivait à *Cluacaria*, et avec 15 milles romains de *Cluacaria* à *Tuburbum Minus*: on nommait ainsi cette bourgade pour la distinguer de *Tuburbum Majus*, ville importante que Ptolémée place au sud-est de Carthage, et que Pline cite à titre de colonie romaine sous le nom de *Tuburbis*. *Tuburbum Minus* conserve l'ancienne forme de son nom sous celle de Tuburbo sur le *Bagradas* (Medjerdah), directement à l'ouest de Carthage. De *Tuburbum Minus* (Tuburbo) à *Cigisa* ou *Cicisa* il y avait 15 milles; ce petit bourg était distant de Carthage de 18 milles.

Cirta (Constantine) était de plus le centre de la grande route qui partait de Carthage pour aboutir à *Caesarea* (Tennès) dans la *Mauritanie*, et coupait par con-

[1] Procop., *bell. Vandal*, I, 25: Ἐν πεδίῳ Βούλλης ἐγεγόνει, ὅπερ εὐζώνῳ ἀνδρὶ τεσσάρων ἡμερῶν ὁδῷ Καρχηδόνος ἀπέχει, οὐ πολλῷ ἀπὸ δὲ τῶν Νουμιδίας ὀρέων. (« Il se retira dans la plaine de *Boula*, distante de Carthage de quatre jours de marche pour un bon piéton, et située non loin des montagnes de la *Numidie*. ») La Notice cite également l'évêque de *Bulla* (*Bullorum Regiorum*) parmi ceux de la *province proconsulaire*.

séquent tout l'intérieur de l'Afrique de l'est à l'ouest.

A l'ouest de *Cirta* elle conduisait, avec une journée de marche de 25 milles romains, à *Mileum* [1]. La table de Peutinger, qui écrit *Mileu Colonia*, dessine auprès ses maisonnettes. Les évêques de *Mileum* sont cités dans la Notice [2] et dans les conciles, et c'est ainsi que nous savons que les habitans s'appelaient *Milevitani*. La ville subsiste sous le nom de Milah, dans un pays fertile.

Dans l'itinéraire d'Antonin la route conduisait avec 25 milles romains à *Idicra*, ville et résidence d'un évêque. La Notice cite Palladius *Idicrensis*. La table de Peutinger, qui suit la même route, et qui d'ordinaire marque les moindres positions intermédiaires, ne parle pas d'*Idicra*. Toutefois à l'endroit que cette place occupait, il y a un nom d'omis; à peu de distance vers l'ouest, *Berzeo*, qué l'on ne connaît pas d'ailleurs, est marquée en gros caractères. Dans la Notice il est question d'un *Leontius Burcensis;* il se peut que ce soit un évêque de *Berzeum*.

De cet endroit 25 milles romains conduisaient à *Culchul*, ainsi que cette colonie est appelée dans la table de Peutinger; Ptolémée la marque sous le nom de *Kulkua Kolonia*. L'itinéraire porte *Cuicul*, ce qui nous semble plus exact, la Notice épiscopale de *Numidie* faisant mention de l'évêque Victor *Cuiculitanus*. Les voyageurs modernes nous laissent sans renseignemens sur cette ville assez importante qui sub-

[1] *Itin*. Ant., p. 28.

[2] Not. *episc. Numidiae* in Sirmondi, *oper. variis*, p. 436 : *Benonatus Milevitanus*.

siste peut-être encore; elle devait se trouver sur la rive droite de l'*Ampsaga*, car elle faisait partie de la *Numidie*, et *Sitifis* (Sétif), la capitale de la *Mauritanie Sitifensis*, n'était qu'à 25 milles romains de cette place; *Cuicul* marquait par conséquent la limite au sud-ouest de la province.

De *Culchul* la table de Peutinger trace trois routes vers *Igilgilis* (Gigeli), ville sur la côte de la *Mauritanie*. Les deux routes de l'ouest se trouvent dans la *Mauritanie;* celle de l'est suivait, selon toute apparence, le cours de l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir) : elle conduisait avec 60 milles romains à *Tucca*, et de là avec 46 milles romains à *Igilgilis* (Gigeli). La table de Peutinger dit : « *Tucca fines Africe et Mauritanie.* » Pline marque[1] également *Tucca* aux confins des deux provinces, et la place par conséquent sur l'*Ampsaga*; mais il se trompe quand il dit qu'elle est située à l'embouchure de la rivière. Dans les itinéraires il n'y a pas d'endroit du nom de *Tucca* sur la côte. (Leur *Tucca* se trouve près du confluent des deux branches principales de l'*Ampsaga*, le Oued-el-Dzahab et le Oued Rummel.)

Dans les premiers temps de la domination romaine une route conduisait en ligne droite de *Cirta* (Constantine) à Carthage; elle est tracée dans la table de Peutinger. La plus grande partie de cette route, à l'ouest, passait par des lieux peu importans, et traversait sur quelques points des montagnes d'un aspect sauvage que la table de Peutinger n'oublie pas de marquer; de plus, les brigandages exercés par des hordes *numides* rendaient probablement ce chemin peu sûr, et

[1] Plin., v, 2: *Oppidum Tucca impositum mari et flumini Ampsagae.*

de nos jours il n'existe aucun lieu remarquable dans ces localités. Cela nous explique pourquoi on a quitté insensiblement cette route septentrionale, et qu'on a donné la préférence à la grande route méridionale dont nous parlerons au chapitre suivant. Cette dernière, à la vérité, faisait un grand détour vers le sud; mais, par contre, elle passait par un pays ouvert et par quelques villes importantes, et offrait plus de sûreté aux voyageurs. Ce dernier chemin est marqué dans l'itinéraire d'Antonin comme voie principale; la table de Peutinger ne le connaît que comme simple voie de communication. Vers l'est, les deux voies venaient se confondre en une seule à *Brusiliana*, située à 14 milles romains à l'ouest de *Musti* (Techoure), pour se diriger de là au nord-est vers Carthage.

L'ancienne route du nord conduisait de *Cirta* (Constantine) jusqu'aux environs d'*Aquae Thibilitanae* (Hamam-el-Mascoutin). Faute d'espace, la table de Peutinger marque le *Castellum Fabatianum* (Announa) plus loin vers l'est, et oublie d'en marquer la distance à *Cirta*; elle était à peu près de 50 milles romains, ainsi que le démontre le voisinage des eaux thermales dites de *Thibilis* et les mesures du chemin qui ramenait de *Thibilis* (Hamise) à *Cirta*, par une voie latérale qui suivait une direction plus méridionale. Nous croyons que cette position subsiste sous le nom moderne d'*Announa*.

Dans le tracé de la table de Peutinger, le chemin conduisait avec 25 milles romains de *Castellum Fabatianum* (Announa) à *Thibilis* (Hamise), en passant par les montagnes. *Tibilis* est cité par saint Augustin [1]. Dans

[1] August., *ep.* 128 : *Quum Tibilim venisses.*

la Notice épiscopale de *Numidie* figure l'évêque Simplicius *Tibilitanus*. C'est sans doute de cette ville que les eaux thermales de Hamam-el-Mascoutin (bains enchantés) ont tiré le nom d'*Aquae Thibilitanae*, quoiqu'elle en fût éloignée de 3—4 milles géographiques vers le sud-est. La position de *Thibilis* est fixée par la voie latérale qui reconduisait à *Cirta*, en poussant une pointe vers le midi. Comme elle avait 74 milles romains de long, celle du nord, qui allait à peu près en ligne droite, devait être un peu plus courte. La ville moderne d'*Hamise* paraît convenir à l'emplacement de *Tibilis*. (Conjecture que confirment les renseignemens fournis par Hebenstreit [1]. Il a vu à Hamise les débris d'une très grande ville ancienne, de superbes portiques bien alignés, des colonnes de marbre, des palais encore debout, un amphithéâtre de 150 pas de diamètre, dont six rangs sont intacts; le tout en grosses pierres de taille.)

Sur la route méridionale, à 16 milles romains de *Thibilis* (Hamise), vers l'ouest, la table de Peutinger, marque, après quelques lieux obscurs, la petite ville de *Gazaupala*, que l'itinéraire d'Antonin nomme *Gazaufula* [2]; le véritable nom était *Gazaufala*, qui figure dans la notice des évêques. Procope [3] écrit, à tort, *Gazophyla* (ἐν Γαζοφύλοις), il évalue la distance entre cet endroit et *Cirta* à deux journées de marche, ce qui est exact; dans les environs on trouve aujourd'hui *Seniore*.

Nous n'avons aucune connaissance sur les res-

[1] Nouv. Ann. des Voy., t. XLVI, p. 58. Comp. M. Dureau de la Malle, *Constantine*, p. 204.

[2] *Itin*. Anton., p. 42 *et not*. Wesseling.

[3] Proc., *B. Vandal*. II, 15.

tes des villes et bourgades anciennes échellonnées à l'est de *Thibilis* (Hamise), le long de la route qui menait de ce lieu à Carthage en ligne droite. Les voyageurs n'ont pas pénétré jusqu'à présent dans ces régions peuplées de hordes nomades; toutefois, par la jonction des diverses routes, on est en état de marquer avec assez de certitude l'emplacement qu'occupaient les villes anciennes.

Une longue chaîne de montagnes, qui est tracée dans la table de Peutinger, longeait la partie méridionale de la route et l'empêchait de s'écarter des bords de l'Hamise ou du Oued Sujerass, pour se rapprocher des bras du *Bagradas* (Medjerdah), qui coulaient au sud en se dirigeant comme l'Hamise de l'ouest à l'est.

De *Thibilis* (Hamise), la route atteignait avec 17 milles romains la ville de *Tipasa* (Tifferech ou Tiffech), qui avait un évêque [1]; elle était à 43 milles romains, au sud de *Hippo Regius* (Bône), ainsi que l'indique la route que la table de Peutinger marque entre ces deux villes, et qui, selon toute apparence, longeait les bords du fleuve *Rubricatus* ou *Ubus* (Seibouse), jusqu'au bourg de Julien, *vicus Juliani*, à 18 milles romains au nord de *Tipasa* (le nom moderne de ce petit endroit est probablement Alachoure). Léon l'Africain [2] parle de Tebessa comme d'une place de construction antique, entourée de hautes et fortes murailles et baignée par une rivière. Le nom s'accorde avec celui de *Tipasa*, mais la ville dont Léon entend parler et qu'Edrisi (p. 228 et 245

[1] *Itin.* Anton., p. 41 *et not.* Wesseling.—*Notit. episc. Numidiae*, p. 454 : *Rusticus Tipasensis*.

[2] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 404.

Hartmann; p. 237, p. 294 et p. 272 Jaubert) appelle Tifach d'après Abu-Obaïd (p. 72), se trouve dans l'intérieur du pays vers le sud. Shaw se laissa engager par ces indications du géographe de Grénade à placer sur le *Bagradas*, vers le midi, une ville portant le nom de Tipsa, et à la regarder comme identique avec l'ancienne *Tipasa*. Mais au rapport des anciens il n'y avait qu'une seule ville de ce nom dans la *Numidie*, c'est celle dont nous parlons en cet endroit; la prétendue *Tipasa* sur le *Bagradas* s'appelait autrefois *Theveste* [1]. (La *Tipasa* sur l'Hamise porte dans Edrisi (p. 229 Hartmann; p. 237 et 238 Jaubert) le nom de Tebsa ou Tibsa, dans Léon celui de Tefas et dans Hebenstreit celui de Tifferech. On y trouve, selon ce dernier voyageur, un château couvert d'inscriptions latines) [2]. Léon raconte comme quoi cette ville bâtie sur la pente d'une montagne, et fermée de murailles et de tours fort hautes, fut démolie par les Arabes à leur arrivée en Afrique, en punition de l'attachement que ses habitans avaient manifesté pour le régime des Romains d'orient. Elle se releva depuis de ses ruines, pour être de nouveau détruite à toujours vers l'an 1507 de J.-C. [3] par Muley Mahamet, duc de Tunis, dans une expédition contre la tribu Berbère des Haouara. Shaw [4] donne à *Tipasa* le nom de Tiffech et prend cet endroit à tort pour l'ancienne *Theveste* [5]. Il le place à six lieues marines au sud-est de Guelma (l'ancienne

[1] Voyez à la page 391.
[2] Dureau de la Malle: *Constantine*, p. 204.
[3] Comp. Marmol, II, 441 (trad. fr.), avec Léon, p. 405 (trad. allem.).
[4] Shaw, t. I, p. 162, (trad. fr.)
[5] Voyez à la p. 392.

Calama), à huit au nord-est de Dahama (*Macomades*) et à dix-neuf à l'est-sud-est de Constantine (*Cirta*).

Après deux positions intermédiaires, situées *ad Molas* de 12 milles au nord-est de *Tipasa*, et *Vasidicae* de 6 milles plus loin dans la même direction, la table de Peutinger nous fait connaître *Thacora* à 23 milles romains à l'est de *Tipasa* (Tifferech); l'itinéraire d'Antonin donne 34 milles romains pour cette distance, c'est une méprise; elle écrit *Thagura*, ce qui est exact, car ce nom figure dans les Martyrologues, et la Notice porte *Tagurensis*. A 20 milles romains de *Thagura*, l'itinéraire d'Antonin marque *Naraggara*, ville plus importante que celles qui précèdent; son nom est écrit en gros caractères dans la table de Peutinger; il se trouve dans Ptolémée sous la forme Narangara (Ναράγγαρα); la Notice de *Numidie* porte par altération *Narateatensis*. Dès la seconde guerre *punique*, il est question de cette ville[1], auprès de laquelle eut lieu le fameux entretien entre Scipion et Annibal. Surita et Cellarius ont fait remarquer depuis long-temps que *Margaron* dans Polybe est une altération.

L'itinéraire d'Antonin marque une route latérale d'*Hippo Regius* (Bône) à *Naraggara* vers le sud-est; il n'en est pas question ailleurs. C'est sur cette route qu'était située *Tagaste* ou *Thagaste*, ville natale de saint Augustin[2]; Pline la cite parmi les villes libres[3]; l'evêque de *Tagaste* (*Tagastensis*) figure dans les conciles et dans la Notice, cet endroit n'en avait pas pour cela plus d'importance. Entre *Naraggara* et *Tagaste*, l'itinéraire mar-

[1] Polyb., XV, 5. Tite-Live, XXX, 39.

[2] August., *Confess.* II, 3.

[3] Plin., V, 3 : *Oppidum Tagestense liberum.*

que 25 milles de distance; cette donnée peut être exacte, mais il se trompe quand il fixe à 53 milles romains l'espace comprise entre *Naraggara* et *Hippo Regius*, au nord-ouest : ce chiffre est trop fort.

D'après l'indication de saint Augustin, la ville de *Madaura* (*Madauris*) serait plus grande que *Tagaste*, et aurait été située non loin de cette dernière place. Ptolémée écrit *Maduros*. La Notice de *Numidie* cite Pudentius, évêque de *Mataure* (*Metaurensis*), l'emplacement de cette ville n'est pas connu. Apulée [1] rapporte qu'il est de *Madaure*, et que sa ville natale se trouve aux confins de la *Numidie* et de la *Gétulie*; les Romains en auraient fait une de leur plus belles colonies; il est évident que ce n'est point de la *Madaure* de saint Augustin qu'Apulée entend parler en s'exprimant de la sorte. Selon toute apparence il désigne *Ad Medera*, colonie romaine qui se présentera plus bas.

A partir de *Naraggara*, la grande route continue à se diriger vers l'est, et atteint ainsi le *Bagradas* avec 30 ou 32 milles romains [2] près de *Sicca Veneria*, au confluent du bras septentrional, Hamise ou Sujerass d'après Shaw, avec la branche du midi ou la rivière de

[1] Apulejus, *metam.* l. XI, *et in apologia* : *Deinceps veteranorum militum novo conditu splendidissimâ coloniâ sumus.* — D'après l'inscription citée par Gruter, p. 600, nº 10, la ville s'appelait *Medaura*, elle était située aux environs de *Theveste* (Tebessa), où se trouvait en effet *ad Medera*.

[2] *Itin.* Anton., p. 41 et 45. La table de Peut., tab. IV, ne marque que 12 milles romains; mais si l'on en rapproche les mesures itinéraires depuis *Siguese* jusqu'à *Musti* (Techoure), on voit qu'elle s'accorde avec l'*Itin.* d'Antonin. Le copiste a transposé les 30 milles romains à l'est de *Sicca*, entre cette place et *Siguese;* ils devaient être marqués à l'ouest, entre *Naraggara* et *Sicca*.

Serrat. Cette position est déterminée par la direction de la route, ainsi que par un passage du huitième livre de Ptolémée, où *Sicca Veneria* est placée à deux heures = 30° à l'ouest d'Alexandrie, et par conséquent sous le même méridien que *Tabraca* et *Bulla Regia*. Les faibles variations à l'est ou à l'ouest ne sauraient être déterminées sur des indications si générales; il faut se servir pour cela du quatrième livre; par bonheur la topographie du lieu y est parfaitement correcte, tandis que les positions de quelques autres villes de ces contrées ont été interverties avec une pétulance déplorable. *Sicca Veneria* est de 10' plus à l'ouest, et de 40' plus au sud que *Bulla Regia*. D'après Ptolémée *Sicca* faisait partie de la *Numidie* : dans la *Notitia Numidiae* figure l'évêque de *Sicca*, c'était la place frontière de cette province du côté de l'est. Toutes les villes qui sont situées à l'orient de *Sicca* et dans les alentours du *Bagradas*, sont censées appartenir au territoire de Carthage. *Sicca* paraît pour la première fois dans la guerre contre Jugurtha [1]; Pline est le seul auteur qui la range parmi les colonies romaines [2]. Dans tous les cas ce devait être une ville importante, ce que démontrent les tourelles de la table de Peutinger et surtout Ptolémée, qui l'a admise au nombre très restreint des villes sur lesquelles il fournit des observations astronomiques. Le surnom *Veneria* lui a été donné parce qu'elle renfermait un temple consacré à Vénus, où les demoiselles de bonne famille, selon la pratique constante des Phéniciens, étaient admises à se créer une dot aux dépens de leur

[1] Sallust., *Bell. Jug.* c. 56.

[2] Plin., V, 3.

virginité[1]. Nous ne connaissons pas de ville moderne au nord de l'Hamise proche de son confluent avec le *Bagradas*. Toutefois on ne saurait admettre que tout vestige de cette ville se soit effacé. Shaw la recule de 4 milles géographiques vers le sud-est, dans le territoire de Carthage, près de l'endroit nommé Kaff; il se fonde sur une inscription lapidaire qu'il y a trouvée et qui porte entre autre les mots *Ordo Siccensium*, mais la pierre où est gravée l'inscription y a été transportée : Kaff est trop éloignée de cette route. La même chose arrive à Shaw à l'égard d'un grand nombre de localités dans ces contrées.

La table de Peutinger conduit avec 12 milles romains de *Sicca* à *Siguese*; de *Siguese* avec 7 milles romains à *Brusiliana*, petite bourgade, où la route méridionale qui conduisait par *Theveste* à *Cirta*, et dans les régions occidentales du nord de l'Afrique, se séparait de la route septentrionale. Avec 7 milles romains on arrivait à *Thacia*, bourgade inconnue, d'où 7 milles romains conduisaient à *Musti* (Techoure), ville médiocre que Pline passe sous silence, et que Ptolémée [2] place sur les rives du *Bagradas* : la table de Peutinger n'y ajoute pas ses tourelles. Les évêques de cette ville figurent dans les conciles; il est assez singulier qu'Antoine soit cité à titre d'évêque de *Musti* (*Mustitanus*) dans la Notice de *Numidie*, cette ville faisant partie de la *province proconsulaire* et un autre endroit de ce nom n'existant pas. D'autres faits analogues prouvent que les limites n'étaient pas bien marquées de ce côté.

[1] Valer. Maximus, II, 6.

[2] Les éditions portent Μούσση, mais dans les manuscrits on lit Μούστη, ce qui est exact.

Le récit du combat[1], que l'armée de Regulus, au rapport de Vibius Sequester, aurait livré à un serpent long de 120 pieds près de *Musti*, est controuvé; mais l'observation du même auteur que *Musti* est sur le *Bagradas*, s'accorde avec la direction de la route. Près de *Sicca*, le *Bagradas* fait un grand détour vers le nord-est pour prendre ensuite la direction au sud-est. La route ne suivait pas ce détour, elle passait au sud et atteignait, avec 32 milles romains[2], la ville de *Musti*, où une petite rivière venant du sud, vient se joindre au *Bagradas*. Près de l'ancien emplacement de *Musti*, on voit aujourd'hui Techoure Shaw y trouva une inscription portant le nom de *Bisica Lucana*, colonie romaine. Un endroit de ce nom n'a jamais existé, surtout à titre de colonie. A plusieurs lieues au sud, Shaw trouva encore une autre inscription, où il lut le mot *Musticensium*. Si l'indication est exacte, il faut supposer que la pierre a été éloignée de la place qu'elle occupait primitivement. Au surplus les habitans de *Musti* s'appelaient, non pas *Musticenses*, mais *Mustitani*, comme il a été dit plus haut. (Peut-être cette inscription se rapporte à la ville de *Mutia*, dont il sera fait mention au chapitre suivant[3]) De *Musti* la route conduisait au nord du *Bagradas*, sur un espace de 13 milles romains, jusqu'au bourg de *Tisnica*. Là elle se séparait en deux branches. La voie la plus fréquentée longeait la rive droite du *Bagra-*

[1] Vib. Seq., *de fluminibus*, v. *Bagrada : Bagrada Africae juxta oppidum Musti, ubi Regulus serpentem longum pedes CXX exercitu abhibito interfecit.*

[2] *Itin.* Ant., p. 41; 32 milles romains; p. 45 : 34 milles romains. — Dans la table de Peutinger, 35 milles romains.

[3] Page 394.

das; à 19 milles romains de *Musti* elle atteignait des *Aquae*, ou eaux thermales, que la table de Peutinger représente par un groupe d'édifices. Avec 7 milles romains d'*Aquae*, elle aboutissait à la ville de *Corewa*, sur laquelle nous n'avons pas de données. La distance marquée nous conduit à l'emplacement actuel de *Slougih*, où Shaw trouva des inscriptions, mais sans indication de nom.

De *Corewa*, avec 20 milles romains on arrivait à *Vallis*. L'évêque de *Vallis* (*episcopus plebis Vallitanae*), figure dans les conciles. C'est tout ce que nous savons de ce petit endroit, sur l'emplacement duquel nous ne trouvons pas d'établissement moderne.

A 11 milles romains de là, la table de Peutinger marque *Sicilibba*, dont l'évêque (*episcopus plebis Sicilibensis*) figure également dans les conciles: il s'en suit que l'itinéraire d'Antonin qui écrit *Sicilibra* [1], s'écarte de la véritable orthographe. En fixant la distance entre cette ville et l'endroit précédent à 15 milles romains, il se trompe de plusieurs milles en plus. La forme de son nom se retrouve dans la bourgade actuelle de Bazilbah, que Shaw place à 30 milles anglais de Tunis; sur la carte il la marque beaucoup plus loin vers le sud. Les inscriptions que l'on y trouve n'indiquent pas de nom.

C'est sur ce point que la route qui suivait la rive gauche du *Bagradas* venait rejoindre celle de l'autre rive. Elle conduisait de *Tinisca* par *Tichilla*, avec 22 milles romains à *Membrossa* [2] ou *Membrissa*, ainsi qu'écrit la

[1] *Itin.* Ant., p. 25 *et not.* Wesseling.
[2] *Itin.* Anton., p. 45.

table de Peutinger. Aux conciles on voit figurer les évêques de cette petite ville, qui nous est du reste complètement inconnue ; nous ne connaissons point de ville moderne à l'ouest du *Bagradas* dans ces localités ; la position indiquée par les itinéraires est confirmée par Procope [1]. En effet il place *Membrossa* sur le *Bagradas* et à 350 stades de Carthage : comme le mille selon Procope est de 7 stades, ses 350 stades nous donnent les 50 milles des itinéraires.

De *Membrossa*, 12 milles romains conduisaient à *Thureis*, fort où l'on passait probablement le *Bagradas* ; aux environs se trouve aujourd'hui la bourgade de Tuccabar. 5 milles romains conduisaient de *Thureis* à *Sicilibba* (Bazilbah) que nous connaissons, et où les deux routes se réunissaient de nouveau.

De *Sicilibba* on arrivait avec 13 milles romains à *Inuca*, dont l'itinéraire d'Antonin défigure le nom en l'écrivant *Unuca* [2]. On a un *episcopus Inucensis*. A 2 milles romains vers l'est, la table de Peutinger marque *ad Mercurium* ; selon le dessin qui est en marge, il y avait là un temple de Mercure. A 4 milles romains de là on trouvait *Pertusa*, à 13 milles romains de Carthage ; on connaît également un évêque de *Pertusa* (*episcopus Pertusensis*). Ces trois derniers endroits se trouvaient au nord et au nord-ouest de Tunis, à une distance très rapprochée de cette ville, et pourtant ils nous sont complètement inconnues.

[1] Procop., *B. Vandal.* II, 15.

[2] *Itin.* Ant., p. 25 *et not.* Wesseling ; voyez aussi p. 45, où la distance est exactement indiquée ; p. 25 et 50 elle est évaluée, avec un peu d'exagération, à 22 milles de Carthage.

[3] Procop., *B. Vandal.*, II, 2.

Dans la même contrée, à 140 stades = 20 milles romains de Carthage, Procope marque *Tricameros*, où les Vandales essuyèrent une défaite, près d'un affluent du *Bagradas*.

CHAPITRE XII.

Villes de l'intérieur situées sur la grande route méridionale de *Carthage* à *Cirta* (Constantine) et sur les chemins latéraux.

La grande route méridionale qui conduisait de *Carthage* à *Cirta*, existait avant l'époque romaine. Mais elle n'était pas destinée dès le commencement de sa construction, à mener directement à *Cirta* (Constantine); elle conduisait anciennement à *Sitifis* (Sétif), à *Caesarea* (Tennès), et dans l'intérieur de la *Mauritanie*; par conséquent elle laissait *Cirta* au nord, et c'est précisément la direction que lui assigne la table de Peutinger, où la route qui conduisait de *Theveste* (Tebessa), par *Gazaupala* (Seniore) à *Sigus* (*voy.* p. 390 et *la note* 107 *de l'Appendice I*), dans la direction nord-ouest se repliait de cette ville vers le sud-ouest, pour aboutir à *Sitifis* (Sétif), en passant par les stations *Buduxis* avec 5 milles romains; par *Visalta*, probablement Physgeah avec 9; par *Lucullianae;* par *Salviana*; par *Thabute* avec 25[1]; par ad Sturnos avec 12; par *Baccarus* avec 10; par *ad Stabulum Olearium* avec 5 et par ad Portum, situé à 35 milles au nord-est de *Sitifis* (Sétif). Elle servait de voie de communication dans l'intérieur du royaume de *Numidie*. Ce

[1] Voyez sur *Thabute*, la page 402.

fut l'empereur Adrien [1] qui la fit communiquer avec Carthage. Dans le siècle suivant, la route septentrionale étant devenue impraticable et peu sûre en certains endroits de l'ouest, on préféra la route méridionale; on la fit passer de *Sigus* à *Cirta*, et l'on fit également aboutir la route septentrionale à *Sigus* (*voy.* p. 378); les deux routes sont ainsi tracées dans l'itinéraire d'Antonin. Sur celle du midi se trouvait un grand nombre de villes assez considérables; d'autres étaient disséminées dans les montagnes, toutes communiquaient par des chemins latéraux avec la route principale. On pourrait s'étonner de trouver dans cette terre inhospitalière plusieurs colonies romaines importantes; toutefois il est évident qu'elles étaient indispensables pour contenir les tribus guerrières des *Numides*. Chaque point stratégique de quelque importance devait être gardé par un établissement qui eût des forces suffisantes pour comprimer les troubles à leur naissance, ou pour pouvoir résister en attendant des renforts. Shaw a parcouru une grande partie de ces contrées, et quoique ses données ne soient pas toujours exactes, on doit lui savoir gré du jour qu'il a répandu sur la topographie ancienne de ces pays. Chez les peuples nomades on trouve généralement des ruines mieux conservées et plus nombreuses que dans le voisinage des côtes; les tribus errantes n'ont pas le loisir de détruire. *Le jour viendra où l'on connaîtra mieux ce qui est resté debout; tôt ou tard une nation européenne étendra ses conquêtes dans ces plages lointaines; alors seulement on pourrait éclaircir*

[1] Shaw., Tunis, chap. II : *Adrianus viam a Carthagine Thevesten stravit per Leg. III Aug.*

en détail la géographie ancienne de ces contrées. Pour le moment la position de la plupart des villes qui y ont jadis existé, reste incertaine; mais on n'en peut pas moins, dès à présent, fournir aux voyageurs des renseignemens qui pourront les guider dans leurs recherches.

A 25 milles de *Cirta* (Constantine), était située *Sigus*, petite ville remarquable seulement comme point de jonction de plusieurs chemins; primitivement cet endroit ne communiquait pas avec *Cirta*, et était située sur la route de *Sitifis* (Sétif). Telle est la position que lui assigne la table de Peutinger [1]. Dans la suite on construisit un chemin latéral qui allait de *Sigus* à *Cirta*, et un autre qui menait de la première place par *Gazaufala* (Seniore) à *Tipasa* (Tifferech ou Tiffech), où passait la grande route septentrionale. Des chemins latéraux mettaient *Sigus* en communication avec les contrées méridionales. Telles sont les indications que nous fournit l'itinéraire d'Antonin [2] sur *Sigus*.

On trouve dans la Notice épiscopale de la *Numidie* un évêque du nom de Victor *Suggitanus*, c'est une erreur du copiste, comme il s'en rencontre beaucoup dans cette Notice; dans les conciles on trouve *Siguitanus*, ce qui est plus correct. Shaw prétend que *Sigus* est Temlouke, sans étayer son assertion d'aucune preuve.

Le prolongement oriental de la route passait par plusieurs petits bourgs complétement ignorés. Ce pays fertile et bien peuplé devait jouir d'une grande tranquillité, car on trouve dans la table de Peutin-

[1] Ci-dessus, p. 378, et la note 99 de l'Appendice I.

[2] *Itin.* Ant. p. 28, 41 et 43.

ger une longue suite de bourgades, distantes entre elles d'environ deux lieues. L'itinéraire d'Antonin les passe sous silence et compte par journées de marche en droite ligne : il ne mentionne aucun nom connu.

Macomades, à 28 milles à l'est de *Sigus* : il est probable qu'il y avait des salines, de là le nom de la ville, qui avait des évêques. *Mercimeris*, à 24 milles de *Macomades*, inconnue, ainsi que *Justis*, à 24 milles de *Mercimeris* et *Altaba*, à 18 milles de *Justis*. D'*Altaba*, il y avait 18 milles jusqu'à *Theveste*, ville importante, à 112 milles romains de *Sigus*. Il n'en est pas fait mention dans les guerres des rois *Numides*. Pomponius Méla et Pline l'Ancien ne la connaissent pas ; elle est par conséquent de fondation plus récente. *Theveste* a été construite sur ce point, sans doute, pour servir de halte ; et de plus c'était l'entrepôt des produits variés de cette fertile contrée. Ptolémée est le premier qui fasse mention de *Theveste*, et la table de Peutinger désigne auprès de cet endroit plusieurs tourelles, pour faire ressortir son importance. L'itinéraire d'Antonin [1] qualifie cette ville de colonie, et ce titre se trouve confirmé par les inscriptions grecques et romaines de Gruter [2]. Dans la Notice épiscopale de *Numidie* on trouve Felix *Thebestinus*, dans les conciles *Thevestinus*. Cette leçon est la plus exacte. De *Theveste* partaient plusieurs routes conduisant aux montagnes du sud-ouest.

(La ville est située sur un affluent de la rive gauche de la Medjerdah ou du *Bagradas*, qui porte ici le nom de Ouadi Serrat. Léon l'Africain [3] vante ses remparts bâtis

[1] *Itin.* Anton., p. 27.

[2] Gruteri *Inscript.* p. 600 : *Oriundi Africâ coloniâ Theveste.*

[3] Leo Afr. (trad. allemande de Lorsbach), p. 404.

par les Romains en pierres de taille énormes comme celle du Colysée et la quantité de colonnes de marbre, de pilastres et d'inscriptions latines qui décorent l'ancien forum et les autres édifices publics. Bruce, qui sur l'autorité de Shaw donne à *Theveste* le nom de *Tipasa*[1], confirme la description faite par Léon des monumens de Tebessa, appelée aussi Tipsa, Tefessa et Tefessad par Shaw. Il y a vu un temple immense et un arc de triomphe d'un goût admirable[2].)

Ad Medera, à 25 milles à l'ouest de *Theveste*, était également une colonie fondée un peu tard. Ptolémée est le premier auteur qui en parle; il la nomme *Ammaedara*, et l'on a de la peine à démêler son véritable nom. La table de Peutinger dessine auprès ses tourelles, et de plus elle entoure la ville de remparts pour indiquer que c'est une place très forte. L'évêque Felix *Matharensis* dans la Notice de *Numidie* était fort probablement évêque de *Medera*; dans les Notices de l'Église on trouve aussi *Ammederensis*[3]. Près de la rivière d'*Ardalio* (Ain-el-Chebrou), entre *Theveste* et *ad Medera*, le tyran Gildon fut battu par le général de l'empereur Honorius[4]. Procope[5] appelle cet endroit le château de *Aumetera*; il ajoute que l'empereur Justinien l'avait fait fortifier et y avait envoyé une garnison. Aux environs, la carte de Shaw place un endroit qu'il

[1] Voyez p. 379-380.

[2] Bruce (trad. fr., t. I; p. 29 de l'introduction). Shaw, t. I, p. 164 de la trad. fr.

[3] Itin. Ant., p. 27 *et not.* Wesseling.

[4] Orosius, VI, 36.

[5] Procop., *de Aedif.* VI, 6 : Φρούριον, ὅπερ καλοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι Αὐμετέρα. (« Le fort que les hommes du pays appellent *Aumetera*. »)

nomme *Ghella* ou Kala-al-Chnan entre *Theveste* et *ad Medera*. A 14 milles romains de cette place et à 11 milles romains de *Theveste* la table de Peutinger place un temple de Mercure (*ad Mercurium*).

La route conduisait de *ad Medera*, avec une journée de 32 milles romains, à *Altieuros*, comme l'itinéraire d'Antonin écrit par altération ; c'est *Altiburos* ou *Altuburos* qu'il faut lire avec la table de Peutinger. Il est probable que les deux noms étaient en usage, l'évêque de cette ville étant tantôt nommé *Altiburitanus* et tantôt *Altuburitanus*. La Notice place cet endroit dans la *province proconsulaire*, ce qui est exact, puisqu'elle était située à l'est du *Bagradas*; nous ne connaissons point de lieu moderne à laquelle sa position puisse convenir.

Vers le nord-est la route conduisait, avec 16 milles romains, à *Lares*, à l'ablatif *Laribus*. L'emplacement de cet endroit tombe dans une localité où nous ne connaissons pas de ville aujourd'hui ; il n'en est pas moins déterminé d'une manière précise, tant par la direction de la route jusqu'à ce point, que par sa jonction à la route principale du nord près de *Brusiliana*.

A 12 milles romains de *Laribus*, Shaw cite *Lorbus* comme une bourgade moderne. Si ce lieu existe, ce dont nous ne doutons point, en tout cas il le place trop loin vers l'est. Dans Ptolémée, *Lares* (Λάρης) est marquée dans les contrées de l'ouest auprès de *Cirta*. Il ne faut point pour cela se laisser tenter de supposer qu'il y ait eu deux *Lares*. Les commentateurs paraissent s'être fait un jeu de bouleverser toute la topographie de l'intérieur de la *Numidie*. *Lares*, antique

cité, figure dans la guerre de Jugurtha comme une place de guerre très importante[1]; par la suite, elle n'est plus connue que de nom. La table de Peutinger ne la distingue par aucun des signes qui font ressortir les lieux de quelque importance. L'itinéraire d'Antonin (IVe siècle) porte *Laribus colonia*. Est-ce une faute du copiste, ou cette ville s'est-elle relevée par la suite? Nous l'ignorons. Dans les conciles on voit des évêques de *Lares* (*a Laribus*), mais la Notice n'en parle pas. Procope[2], qui trouve occasion de parler de cette ville, emploie *Laribus* au nominatif, et écrit *ἐν Λαρίβῳ* au datif.

La route que nous avons décrite jusqu'ici d'après l'itinéraire d'Antonin n'était destinée en principe qu'à conduire de *Theveste* (Tebessa) à l'est par *Medera*, *Assures*, *Zama*, etc.; nous y reviendrons plus bas. Une voie latérale, partant d'*Altiburus*, la rattachait postérieurement à *Laribus* et à la grande route du nord : cette même route est tracée dans la table de Peutinger, mais elle connaît en outre une voie de communication plus courte avec la route du nord. En effet la table place à 16 milles romains vers l'est d'*ad Medera* (Ghella) le bourg de *Mutia*, d'où le chemin de traverse se portait, avec 16 milles romains, à *Orba* vers le nord-est, et de là avec 7 milles romains, à *Laribus*. La table écrit *Orba* en grosses majuscules, d'où il suit que c'était un lieu de quelque importance. Toutefois il ne se trouve ni dans les géographes, ni

[1] Sallust., *B. Jug.* c. 90.
[2] Procop., *B. Vandal.*, II, 23. (Cf. Corripus *Johannidos*, l. VI, v. 142.)

dans la Notice. Léon l'Africain [1] connaît une ville qu'il nomme *Urbs*, dans une contrée fertile et sur une petite rivière ; elle est située bien loin au sud de Tunis, et on y aperçoit de nombreuses antiquités romaines : cette position nous semble convenir à celle de *Orba* ; il est probable que les ruines comprennent en même temps celles de *Laribus*.

De *Laribus* la route se prolongeait dans la direction de *Musti* (Techoure) et se joignait à *Brusiliana* à la route septentrionale, qui menait à Carthage. La distance entre *Laribus* et *Musti* est trop grande dans l'itinéraire d'Antonin, qui la fixe à 30 milles romains ; en additionnant les stations intermédiaires dans la table de Peutinger, on ne trouve que 26 milles romains.

L'intérieur des provinces fertiles de la *Numidie* occidentale était sillonné par un grand nombre de routes dessinant un vaste losange, qui avait une grande ville à chaque angle; à l'est *Theveste* (Tebessa), où les voies, partant de Carthage, divergeaient en sens divers; au nord *Cirta* (Constantine); *Lambese* (Lamba) au sud, et du côté de l'ouest, aux confins de la Mauritanie, *Sitifis* (Sétif), où venaient se réunir les routes qui se séparaient à *Theveste*.

La grande route, coupant au milieu tout cet espace quadrangulaire depuis *Theveste* jusqu'à *Sitifis* dans la direction de l'ouest à l'est, n'est tracée que dans la table de Peutinger ; elle traverse, par petits intervalles, des lieux qui nous sont inconnus. Il ne nous reste par conséquent qu'à parler de la route du sud-ouest qui se dirigeait sur *Lambese* (Lamba) et de ses

[1] Leo Afric. (trad. allemande de Lorsbach), p. 405.

voies latérales. Si, pour la plupart des lieux marqués, il m'est impossible de donner les positions modernes qui y correspondent, ce n'est pas parce que les données manquent : tout le pays est riche en antiquités romaines, mais les localités n'ont pas été suffisamment explorées en détail. Une nombreuse population couvrait ces terrains. La table de Peutinger cite une foule de bourgades à peu de distance l'une de l'autre. Ces bourgades nous sont inconnues, et ne méritent guère qu'on s'en occupe. Nous n'en marquerons que les *aquae Caesaris* à 7 milles romains au nord-ouest de *Theveste*, eaux thermales très fréquentées, et marquées comme telles sur la table de Peutinger.

L'itinéraire d'Antonin [1] suit une route un peu différente par journées de marche, et passe également par des bourgades sur lesquelles nous n'avons que peu de détails.

Timphadis, à 22 milles romains de *Theveste*, inconnue.

Vegesela, à 20 milles romains de l'endroit précédent; un évêque de cet endroit (*episcopus Vegeselitanus*) paraît dans les conciles.

Mascula, à 18 milles romains de l'endroit précédent, avait également un évêque.

Claudis (ablatif Claudi), à 22 milles romains de *Mascula*, inconnue.

Tamugadis, dans la table de Peutinger *Thamugadis*, à 23 milles romains de *Claudis;* ville importante, avec un évêque et qui est citée plusieurs fois dans les conciles. Elle servait de point de départ à une autre

[1] *Itin.* Ant., p. 33.

route qui se dirigeait en droite ligne vers l'ouest sur *Sitifis* en laissant *Lambese* (Lamba) au sud. Au rapport de Procope [1], cette ville populeuse fut démolie au VI[e] siècle par les *Maurusiens ;* c'était un poste trop avancé qui fournissait aux Romains d'orient de grandes facilités pour l'attaque du mont Auras, à l'orient duquel *Tamugadis* était située. L'emplacement qu'elle occupait correspond à celui d'Ager Soudah, où Bruce[2] a découvert un arc de triomphe et un temple, tous deux d'ordre corinthien.

Lambese (Lamba), à 23 milles au sud-ouest de *Tamugadis;* l'itinéraire d'Antonin ne marque que 14 milles romains : quelques manuscrits portent 22 milles romains, ce qui est exact, la table de Peutinger donnant 5 milles romains pour la distance de *Thamugadis* à *Lambafudis*, et 18 milles romains pour celle entre cet endroit et entre *Lambese*. Cette ville ne figure ni dans les guerres des rois de *Numidie*, ni dans les géographes d'ancienne date. Toutefois sa position dans les vallées fertiles au pied du mont Auras lui donnaient une importance stratégique ; de là on refoulait aisément les hordes *numides* qui descendaient parfois des montagnes voisines : aussi les troupes échelonnées dans ces contrées y avaient elles leur quartier-général. Ptolémée est le premier écrivain qui cite cet endroit ; il le nomme *Lambaesa ;* la troisième légion y était en garnison (Λαμϐαῖσα λεγιὼν τριτὴ Σεϐάστη). La ville à l'abri des attaques des nomades attirait les marchands; sa population et son bien-être croissaient

[1] Procop., *B. Vandal.* II, 13.

[2] D'après M. Dureau de la Malle, *Constantine*, p. 255.

d'année en année. La table de Peutinger ne lui donne pas les tourelles, mais au moins elle écrit le nom en grosses majuscules. L'itinéraire d'Antonin marque *Lambese* comme point central de plusieurs routes, ce qui prouve son importance; mais il ne lui donne pas le titre de colonie. D'où il suit qu'il ne suffisait pas d'avoir une légion romaine pour être qualifié de colonie; cette distinction devait être accordée par un ordre exprès de la cour. Les habitans des environs n'en reconnaissaient pas moins *Lambese* comme colonie: nous lisons *Lambesitana colonia* dans Cyprien [1]; nous ne savons à quelle époque cette ville a péri: ses ruines fort bien conservées se voient encore aujourd'hui dans une charmante vallée, au nord de Tezzoute, près de Lamba. Elles ont trois lieues de circuit, on y distingue des portes, un amphithéâtre, un temple d'Esculape, un arc de triomphe, etc., ainsi que des inscriptions lapidaires qui datent du temps des Antonins, et mentionnent la troisième légion; on y lit aussi le nom des habitans (*Lambasentium*). Les inscriptions citées par Shaw [2] ne font point mention du titre de colonie. (On ne trouve point d'évêque de *Lambese* dans la Notice épiscopale de *Numidie*, composée l'an 484, sous le règne du second roi vandale de l'Afrique; on n'en voit pas non plus figurer aux conciles qui se sont assemblés dans cette partie du globe depuis l'an 251 [3]; par contre on trouve des évêques de *Lambiridi* (Me-

[1] *Itin.* Anton., p. 32, *not.* Wesseling.

[2] Shaw, *Voyages*: Alger, c. 8. (Comparez M. Dureau de la Malle, *Constantine*, p. 209.)

[3] Ruinart, *de persec. Vandalor.* p. 265 et 296.

drachem) et de *Lamasba* (Baitna), dans la Notice et à la célèbre conférence que les évêques des Donatistes eurent à Carthage l'an 411 avec ceux des Catholiques. On ne saurait expliquer cette anomalie, qu'en présumant que les *Maures* du mont Auras se sont mis en possession de *Lambese* (Lamba) dès la fin du III[e] siècle de l'ère chrétienne.)

La table de Peutinger, à partir de *Lambese* (Lamba), trace une route qui coupe les montagnes vers l'ouest jusqu'à *Lamasbua*. L'itinéraire d'Antonin ne connaît plus cette route : il en mentionne une autre, qui partait de *Tamugadis* (Ager Soudah), et conduisait au nord des montagnes vers cette même ville de *Lamasba*, appelée dans la table de Peutinger *Lamasbua*. Le copiste de cette carte itinéraire a oublié de marquer la distance entre cette ville et *Lambese* (Lamba). Toutefois la route septentrionale, partant de *Tamugadis*[1], nous fournit les données nécessaires pour évaluer l'intervalle qui séparait les deux places l'une de l'autre. Cette route avait 64 milles romains de long; or, comme *Tamugadis* (Ager Soudah) était à 23 milles romains de *Lambese* (Lamba), il n'y avait pas tout à fait 40 milles romains entre cette ville et *Lamasbua*. Dans cette position, auprès de Nic-Kouse ou Ben-Couse, Shaw trouva les ruines d'une grande ville, qui sans doute sont les restes de *Lamasbua*. Léon l'Africain connaît encore *Necaus* comme une ville bien bâtie, dans une contrée fertile, au bord d'une rivière. *Lamasbua* n'ayant quelque importance pour les Romains que comme ville de frontière, du côté de la *Gétulie*, elle nous est très peu connue.

[1] *Itin.* Anton., p. 30.

il y avait un évêque, *episcopus Lamasbensis*, dans les conciles, et par une faute d'orthographe, *Lamasuensis*, dans la Notice de *Numidie*.

A partir de *Lamasbua*, la table de Peutinger trace la route vers la *Mauritanie* à l'ouest, en laissant *Sitifis* (Sétif) au nord. Dans l'itinéraire d'Antonin elle va droit vers le nord à *Sitifis*, en passant par les lieux suivans :

Zarai, à 25 milles romains de *Lamasbua;* la table de Peutinger écrit *Zaras*; elle donne pour cette distance 32 milles romains, ce qui est probablement plus exact; la table marquant les petites stations intermédiaires, entre autres *Swaddurusi Praesidium*, château sur la frontière à 12 milles romains à l'est de *Zaras*. (Cette dernière place s'appelle actuellement Zeryah; son évêque figure aux conciles sous le titre de *Zaraitensis*, et dans la Notice de *Numidie* sous celui de *Zaradtensis*). De *Zarai* (Zeryah) on arrivait, d'après l'itinéraire d'Antonin, avec 12 milles romains à *Perdices* (*Perdicibus*), près de l'embouchure du Oued Berbersa dans le Rummel, et de là avec 25 milles romains à *Sitifis*.

De *Lambese* (Lamba) on pouvait aussi se rendre à *Sitifis* par une route plus courte que celle que nous venons de parcourir, et qui la laissait au midi. Sur cette autre route on atteignait avec 32 milles *Diana* (Tagou-Zaïnah). Il y avait un temple de Diane, autour duquel des vétérans avaient fondé un établissement; ce qui est cause de ce que dans un autre passage [1], cet endroit est appelé *Diana veteranorum*. Trois routes traversaient cette place; celle dont nous parlons dans ce

[1] *Itin*. Anton., 34, 35.

moment, puis la route de *Tamugadis* (Ager Soudah) à *Lamasba*, dont il sera question toute à l'heure. Enfin l'ancienne grande route, qui de *Theveste* (Tebessa) conduisait en droite ligne à *Sitifis* (Sétif) et qui n'est tracée que dans la table de Peutinger. Celle-ci dessine un temple près du nom *Diana*. Comme on a long-temps cru que la table de Peutinger datait du v[e] siècle, on supposait, pour expliquer les dessins qui se rapportaient au culte payen, qu'il s'était maintenu dans beaucoup de contrées de l'Afrique à côté du christianisme. C'était un argument bien faible; effectivement on ne saurait admettre que l'auteur d'une carte itinéraire qui paraissait sous les auspices du gouvernement, ait osé rappeler au public les souvenirs d'une religion qui avait été proscrite par les empereurs. D'ailleurs, de pareils dessins ne se trouvent pas seulement dans le tracé de l'Afrique; on les voit également dans celui d'autres pays où les temples payens étaient tous fermés. Toute cette discussion, du reste, est hors de saison, attendu qu'il est maintenant prouvé que la table de Peutinger a été composée au III[e] siècle; les dessins nous fourniraient une preuve de plus, s'il en était besoin. La position de *Diana* nous est connue. A Tagou-Zaïnah, Shaw découvrit entre autres ruines, un arc de triomphe avec une inscription qui remonte au temps de l'empereur Sévère, et dans laquelle on lit le mot *Dianensium*. Des traces de l'ancienne voie romaine s'y sont conservées.

En quittant *Diana* (Tagou-Zaïnah), on arrivait avec 14 milles romains à *Nova Petra* (Lamasa), château bâti au nord-ouest de *Diana* sur une montagne escar-

pée[1]. (Les ruines de ce fort ont été retrouvées par Peyssonnel[2] à la place indiquée près de Lamasa; il est vrai que le voyageur français trompé par la ressemblance des noms, prend la moderne Lamaza pour l'ancienne *Lamasba ;* mais celle-ci est située, d'après le dessin de la table de Peutinger, au sud-ouest de *Diana*. Le mot Lamba ne peut du reste à lui seul nous servir de guide dans la recherche des lieux connus par l'antiquité aux environs du mont Auras, attendu que le nom de quatre d'entre eux commence par ce mot, savoir : *Lambafudi*, *Lambiridi*, *Lambese* et *Lamasba*.) Avec 22 milles romains on atteignait *Gemellae*, aujourd'hui Gigil, ancienne ville romaine selon Shaw, à 25 milles romains de *Sitifis* (Sétif).

L'itinéraire d'Antonin trace une route de *Tamugadis* (Ager Soudah) à *Lamasba*[3], qui laissait le mont Auras au midi, et ne passait point à *Lambese* (Lamba).

En quittant *Tamugadis* (Ager Soudah) et en marchant vers l'ouest, on arrivait avec 28 milles romains à *Taduttis* (Tattubt), qui d'après le tracé de la route dont nous allons parler, dès que nous aurons parcouru la présente, était à 18 milles au nord-ouest de *Lambese* (Lamba). Il ne faut pas confondre cet endroit avec celui qui s'appelle *Thabute* dans la table de Peutinger; ce dernier était situé entre *Sigus* et *Sitifis*, sur la route qui menait, dans cette carte, de *Theveste* par *Sigus* à la capitale de la *Mauritanie de Sétif*[4]. Ptolémée

[1] *Itin.* Anton., p. 34 *et notes* Wesseling.
[2] Cité par M. Dureau de la Malle, *Constantine*, p. 226.
[3] *Itin.* Anton., p. 35.
[4] Voyez page 388.

écrit *Thouboutis* au lieu de *Thabute*, et la Notice de *Numidie* donne à l'évêque de cette ville le titre de *Tabudensis*. Pour ce qui est de la *Taduttis* de l'itinéraire d'Antonin, son nom moderne est Tattubt. Près de cet endroit Shaw a découvert des restes de chaussées et d'autres ruines du temps des Romains.

Diana (Tagou-Zaïnah) se trouvait à 16 milles romains à l'ouest de *Taduttis* (Tattubt) ; 18 milles romains conduisaient de *Diana* à *Lamasba*.

De *Lambese* (Lamba) on pouvait se rendre à *Sitifis* (Sétif) en passant par la dite *Taduttis* (Tattubt), située à 18 milles romains au nord-ouest de *Lambese* (Lamba) ; par *Nova sparsa*, dont l'évêque porte dans la Notice de *Numidie* le titre de *Nobasparsensis*, et qui était éloignée de *Taduttis* de 32 milles ; par *Gemellae* (Gigil), 27 milles de *Nova sparsa* et 25 de *Sitifis*[1]. Cette route laissait à l'ouest et au sud la première partie de celle qui menait par *Diana* de *Lambese* à la capitale de la *Mauritanie de Sétif*, et que nous avons déjà parcourue.

De *Lambese* (Lamba) à *Cirta* (Constantine), il n'y avait pas de route directe, sans doute à cause des montagnes ; il fallait aller à *Tamugadis*, en descendant vers le nord-est ; de là on se dirigeait par une voie latérale vers le nord-ouest, avec des journées de marche entières.

Les deux positions intermédiaires, que nous ne connaissons pas du reste, sont : *ad Rotam*[2], à 30 milles romains de *Tamugadis* (Ager Soudah), et *ad Lacum Regium*, à 20 milles romains de l'endroit précédent, et

[1] *Itin.* Ant., p. 32.
[2] *Itin.* Ant., p. 40.

à la même distance de *Cirta*. (Les évêques du premier endroit figurent aux conciles et dans la Notice de *Numidie*, sous le nom de *ab Rotario*; ceux du second sous celui de *Regianensis*. *Ad Lacum Regium*, comme l'indique son nom, doit avoir été située entre Physgéah (l'ancienne *Visaltis*) et Tagzah, sur les bords du petit lac, d'où un grand torrent s'écoule du nord au sud vers l'étang salé qui avoisine le mont Auras du côté du septentrion.)

Un point isolé sur lequel nous n'avons pas de détails, *Turris Cæsaris*, avait assez d'importance aux yeux des Romains pour être mis en communication avec *Cirta*[1]; il est vrai qu'ils n'eurent pas besoin pour cela de se mettre en grands frais de construction : 15 milles romains conduisaient à *Sigus*, d'où la route ordinaire menait avec 25 milles à *Cirta* ; *Turris Caesaris* était apparemment un fort bâti au sud-est de *Sigus* dans les montagnes, pour surveiller les *Numides* qui habitaient le pays adjacent. Shaw marque dans sa carte le château de Twill, et le présente comme l'ancienne *Turris Caesaris*; la position s'accorde avec les données de l'itinéraire d'Antonin; mais du reste le voyageur anglais ne produit aucune preuve en faveur de son opinion. Il est possible que le château de *Gazophyla* dans Procope[2] désigne le même endroit, et que l'on y gardait les fonds publics ; ce qui serait la cause de ce que la *tour de César* fût appelée par les Grecs *Gazophyla*, mot qui signifie dans leur langue le garde-trésor, la trésorerie. L'historien byzantin, place

[1] *Itin*. Ant., p. 34.
[2] Proc., *B. Vandal.*, II, 18.

Gazophyla à deux jours de marche de *Cirta* (Constantine), et entre cette ville et le mont *Auras* ; ce qui rend notre conjecture très probable.

CHAPITRE XIII.

Lieux remarquables dans une partie de la *Gétulie* et dans le sud-est du désert de *Numidie*.

La table de Peutinger connaît une route qui conduisait de *Lambese* (Lamba) à *Thelepte* (Ferrianah), à travers un pays inconnu. Bien que plusieurs stations intermédiaires soient omises, la route entière est de 265 milles romains = 53 milles géographiques. Avec une telle distance entre les deux villes, il est clair que la route, au lieu d'aller en ligne droite, se détournait fort avant vers le sud, dans l'intérieur de la *Gétulie*. Shaw assure qu'il y a sur plusieurs points dans ces contrées des vestiges d'anciens établissemens romains ; les noms latins que donne la table de Peutinger révèlent également une origine romaine. Les villes par où l'on passait, tant qu'on se dirigeait vers le midi, étaient apparemment échelonnées le long de la rivière de Serbah, nommée également Abiad, qui prend sa source dans le mont Auras et coule vers le sud. Les lieux remarquables sont indiquées dans l'ordre suivant :

Basilica Diadumene (aujourd'hui Aradem), à 18 milles romains au sud-ouest de *Lambese* ; *Symmachi* (aujourd'hui Neardi), à 15 milles plus loin au sud ; *ad duo*

Flumina, à 9 milles plus loin au sud, probablement non loin du confluent du Oued Ksour avec l'Abiad; *Calceus Herculis*, à 9 milles au sud de l'endroit précédent; *Aquae Herculis*, thermes, à 9 milles vers le sud; puis viennent deux interlignes de courte dimension, avec les noms laissés en blanc et dont la première est surmontée du chiffre VI, c'est-à-dire 6 milles romains; puis enfin le bourg de *Mesar Filia*. Les stations qui suivent sont séparées les uns des autres par des journées de marche entières: *Ad Piscinam*, à 19 milles romains du lieu précédent; *Gemellae*, à 33 milles romains au sud, est citée dans la Notice de l'empire comme château frontière; *Thabudeos*, à 24 milles romains plus loin, est écrite en grosses majuscules, ce qui prouve que l'endroit avait plus d'importance que les précédens. A en juger par la direction de la route il en formait l'extrémité méridionale. *Thabudeos* servait apparemment d'entrepôt pour les marchandises qui venaient du sud. Le nom indique une origine indigène (et la ville qui le portait paraît répondre à el Fytha, près du confluent du fleuve Jiddi avec l'Abiad). D'ici la route remontait vers le nord-est. Faute de renseignemens sur les accidens du terrain, nous ne saurions dire si elle suivait en partie une rivière ou si elle menait par des contrées désertes. La plupart des noms sont latins.

Badias, à 23 milles au nord de *Thabudeos*, figure dans la Notice de l'empire parmi les forts de la frontière (*Limes Badensis*). *Ad Medias*, à 25 milles romains du précédent endroit et à 28 milles romains de *ad Majores*, qui se trouve plus loin vers le nord-est. D'ici la route conduisait vers l'est à travers le désert. Avec

48 milles romains on arrivait à *ad Palmam*, d'où l'on se rendait à *Thelepte* (Ferrianah); la distance est omise. La route se portait aussi d'*ad Majores* vers le nord-est. Avec 42 milles romains on atteignait le château d'*Ubaza* qui n'était qu'à 20 milles romains au nord-ouest de *Thelepte*, et d'où on arrivait avec 89 milles romains à *Theveste* (Tebessa), point central d'où partaient toutes les routes de l'intérieur.

Theleste Colonia (Ferrianah), tel est le nom que par la faute du copiste la table de Peutinger donne à cette ville située au milieu des solitudes de l'ouest du *Byzacium;* le dessin qui y est joint indique une place forte; l'itinéraire d'Antonin écrit le nom exactement: *Telepte* [1]. C'était la dernière place dans le désert; elle communiquait par un grand chemin avec *Tacape* (Cabès) sur la *petite Syrte*, mais non pas avec Carthage ni avec les régions du nord en général. L'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger s'accordent dans ces indications. *Telepte* était une forteresse ayant garnison romaine destinée à protéger le pays contre les nomades. Elle n'est citée ni dans Ptolémée, ni dans Pline, d'où il faut conclure que l'établissement de la ville est d'une date postérieure. L'évêque de *Telepte* (*Teleptensis*), figure dans les conciles et dans la Notice du *Byzacium*. Shaw a découvert les vastes ruines de cette ville à Ferrianah. Un ruisseau qui baignait les murs et quelques fontaines à l'intérieur de la place expliquent comment la ville a pu subsister au milieu d'un pays aride. Shaw suppose et son hypothèse est

[1] *Itin.* Ant. p. 77.

assez vraisemblable, que *Telepte* est l'ancienne *Thala* [1] dont il est parlé dans la guerre de Jugurtha. On pourrait objecter que Metellus fut obligé de chercher ses provisions d'eau à 50 milles romains plus loin, tandis qu'il y a un ruisseau près de *Telepte*, mais à cela je répondrai : que l'eau était indispensable pour les troupes en marche dans le désert; si les environs de la ville avaient été également dépourvus d'eau douce, Metellus n'eût pas osé s'aventurer dans le désert avec son armée. Salluste [2] rapporte dans un autre passage que dans le voisinage des murs de la ville il se trouvait plusieurs fontaines.

De *Telepte* (Ferrianah) la table de Peutinger conduisait dans une direction sud-est vers *Gemellae* qui est inconnue, avec 40 milles romains et de là, avec 24 milles romains, à *Capsa* (Gafsa). L'itinéraire d'Antonin connaît également *Gemellae*, mais par une erreur assez bizarre, elle place sur la même route un autre endroit du nom *Gremellae*. La longueur de la route, ainsi que le peu de probabilité qu'il y ait eu deux endroits aussi rapprochés l'un de l'autre, que *Gremellae* l'est de *Gemellae* dans l'itinéraire d'Antonin, confirment l'indication de la table de Peutinger.

C'est dans la guerre de Jugurtha qu'il est parlé pour la première fois de *Capsa* (Gafsa), comme d'une cité antique, grande et très forte; la campagne environnante était couverte de verdure, ce qu'il faut attribuer aux sources qui jaillissaient en abondance dans

[1] Sallustii *B. J.*, c. 78.

[2] Sall., *B. J.*, c. 94 : *Apud Thalam non longe a moenibus aliquot fontes erant.*

l'intérieur de la ville; le reste du pays était aride, et peuplé seulement de serpens. Marius s'empara de cette place importante par surprise, et la réduisit en cendres parce que la ville était trop éloignée du territoire romain pour qu'on eût pu en rester maître[1]. Toutefois un emplacement où l'on trouve de l'eau douce est trop avantageux au milieu du désert pour ne pas attirer toujours une nouvelle population. Pline[2] parle des *Capsitani* comme d'une pleuplade libre; Ptolémée cite la ville de *Capsa*: apparemment ses habitans étaient Romains en majeure partie; une place forte était indispensable dans ces contrées pour y maintenir l'ordre et la soumission. Dans la table de Peutinger *Capsa* est marquée comme colonie; les tourelles qu'elle dessine auprès indiquent que c'est une ville importante : désormais son existence est assurée pour l'avenir. Nous la trouvons dans l'itinéraire d'Antonin; l'évêque de *Capsa* (*Capsensis*) est cité dans la Notice et dans les conciles. Edrisi, surnommé le géographe Nubien[3], au moyen-âge, dit que Cafsa est une très belle ville et qu'elle a de l'eau en abondance. Shaw a vu Gafsa, ses ruines et ses deux fontaines, dont les bords charmans se font remarquer par une riche végétation au milieu d'un pays aride. On ne saurait douter que l'ancienne *Capsa* des *Numides* ne soit identique avec la ville romaine de ce nom dans le

[1] Sallust., *B. Jug.*, c. 94-96.
[2] Plin., V, 4.
[3] Pars II, p. 86 : *Urbs Cafsa pulchra est, habet moenia et fluvium excurrentem, cujus aqua praestantior est aquâ Castiliae; habet etiam intra se fontem qui vocatur Tarmid.*

Byzacium, car le *Byzacium* faisait partie du royaume de Masinissa et par conséquent de celui de Jugurtha. Il est probable que dès l'époque de la domination carthaginoise *Capsa* était le chef-lieu de l'intérieur du *Byzacium*; nous savons positivement qu'elle le fut par la suite[1].

Salluste fait remonter l'origine de la ville de *Capsa* à l'Hercule de la Libye[2]. Cette indication et surtout l'emplacement de la ville démontrent que *Capsa* est l'*Hekatompylos* des anciens mythes. Hercule, au rapport de Diodore de Sicile, ayant quitté la Libye pour se rendre en Égypte, trouva une région fertile, bien arrosée, au milieu du désert; il y bâtit une ville immense nommée *Hekatompylos*, parce qu'elle avait cent portes. La ville resta florissante jusqu'aux temps historiques, où Hannon, général carthaginois, s'en empara à la tête d'une puissante armée[3]; Diodore ajoute cette dernière circonstance apparemment pour enlever à son récit ce qu'il a de mythique[4]. Malgré cela nous ne l'aurions accueilli qu'avec méfiance, si Polybe ne confirmait pas la relation de Diodore. En effet, il raconte qu'au temps de la seconde guerre punique, Hannon se couvrit de gloire par la conquête d'*Hekatompylos*, ville de la Libye[5]. Ce nom fait évi-

[1] Justin., *Codex*, I, 27, *lex* 1 : *Dux Byzacenae provinciae et in Capsâ et in alterâ Lepte civitatibus interim sedeat.*

[2] Sall., *B. Jug.* c. 94 : *Erat inter ingentes solitudines oppidum magnum atque valens, nomine Capsa, cujus conditor Hercules Libys memorabatur.*

[3] Diodor., IV, 18.

[4] Diodor., II, p. 565, ed. Wesseling.

[5] Polyb., I, 73.

demment allusion à la ville de *Thèbes* aux cent portes. L'Hercule de la Libye est, selon toute apparence, le général égyptien de ce nom, dont les anciens mythes célèbrent les conquêtes dans l'ouest de la Libye [1]. Des Égyptiens qui s'étaient établis à quelques journées de cette localité sur la côte de la *petite Syrte*, donnèrent lieu aux récits fabuleux des Grecs, ainsi que j'ai essayé de le faire voir dans le livre précédent. Nous avons donc toute raison d'admettre que *Hekatompylos* fut fondée par les Égyptiens pour faciliter les voyages des caravanes. *Hekatompylos* et *Capsa* sont une seule et même ville; la parité de la situation géographique, les fontaines et la fertilité au milieu du désert, tout cela se rencontre rarement dans deux villes différentes; nulle hésitation sur ce point n'est permise. Le désert séparait la ville du territoire des Carthaginois, qui ne songèrent à s'en emparer que plus tard, lorsque leurs caravanes commencèrent à se diriger vers le sud. Sous la domination carthaginoise, *Capsa* demeurait une ville florissante. *Hekatompylos* est évidemment la traduction grecque d'un nom indigène : j'ignore si la domination primitive de la ville était *Capsa*.

Veresvi, petite ville inconnue, était située d'après la table de Peutinger à 23 milles romains au sud-est de *Capsa* (Gafsa). De *Veresvi* 23 milles romains conduisaient à *Thasarte*; l'itinéraire d'Antonin omet la position précédente et atteint *Thasarte*, qui nous est également inconnue, avec une forte journée de marche de 35 milles romains, par un chemin plus court à travers le désert.

[1] Diodor., I, 17.

Silesua, d'après la table de Peutinger à 12 milles romains vers l'est, apparemment à la pointe nord-ouest du *lac Triton* (Chibka-el-Loudeah). De là 10 milles romains conduisaient à *Aquae*, dans l'itinéraire d'Antonin, *Aquae Tacapitanae* (el Hamma), parce qu'elles appartenaient à la ville de *Tacape* (Cabès), dont elles n'étaient éloignées que de 16 milles romains à l'ouest. Chez les anciens auteurs nous ne trouvons pas d'autres renseignemens sur ces eaux thermales si renommées. Mais Léon [1], qui a été sur les lieux, dit que les sources très abondantes ont une température élevée, et exhalent une odeur de souffre; il fait mention d'une grande quantité d'inscriptions romaines que Shaw n'a pas retrouvées à el Hamma; les sources d'eau chaude y subsistent toujours et sont très fréquentées.

La table de Peutinger connaît une route bien plus enfoncée dans le désert. De *Telepte* (Ferrianah) elle courait vers le sud-ouest, puis à l'est, jusqu'au *lac Triton* (Chibka-el-Loudeah), dont elle suivait les bords jusqu'à *Tacape* (Cabès). Quant à l'itinéraire d'Antonin, cette route lui est inconnue : on a lieu de douter qu'elle ait été régulièrement tracée, d'ailleurs les provinces éloignées avaient peu à peu secoué le joug des Romains. Sur une petite étendue, la route rentre dans celle suivie par Shaw, lorsqu'il se disposait à passer le lac. Ce qu'il y a de remarquable c'est que les misérables bourgades qui subsistent sur différens points ont conservé les formes anciennes de leurs noms presque sans altération; Shaw ne paraît pas s'en être douté.

[1] Leo Afr., (trad. allemande de Lorsbach) p. 431.

En partant de *Telepte*, on arrivait avec 21 milles romains à *Alonianum*, et avec 21 milles romains plus loin à *Cerva*. Cette petite ville a dû avoir quelque importance; la table de Peutinger en écrit le nom en majuscules et la fait communiquer avec *Capsa* (Gafsa), par un chemin de 61 milles romains qui passe par *Praesidium Diolele*, et par *ad Praetorium*. La position de *Cerva* n'a pas été retrouvée.

Avec 23 milles romains plus loin on atteignait *ad Turres*, château sur la frontière, et avec 18 milles romains au sud, *Speculum*. Ce lieu se fait connaître aujourd'hui sous le nom de Sbekka à l'ouest du *lac Triton*.

A 16 milles romains à l'est de *Speculum*, se trouvait *Tiges*, (appelée *Tigos* par Ptolémée et signalée par Pline sous le nom d'*Oppidum Tigense*, comme une des trente villes libres de la *province d'Afrique*.) Cet endroit subsiste sur le bord occidental du *lac Tritonis*, sous la dénomination anglaise de Tegewse. C'est ici que Shaw traversa le lac en passant sur des bancs de sable et sur des îlots, pour se rendre sur la rive orientale. La table de Peutinger suit les bords du *lac Tritonis*, et atteint, avec 25 milles romains *Thusuros*, qui subsiste avec le nom de Toser. A partir de ce point tous les renseignemens modernes manquent.

La table de Peutinger atteint avec 30 milles romains l'extrémité sud-ouest du *Tritonis*, auprès d'*Aggar Selnepte*, dont le nom est écrit en grosses majuscules, ce qui prouve que cette place avait plus d'importance que celles qui en étaient voisines. Cette ville pourrait être rapportée à Nefte, si Shaw ne marquait ce dernier endroit un peu trop près de Toser. Au sud et à l'est

du lac tout ce pays, au rapport de Shaw, est désert et dépourvu d'eau. Aussi la table de Peutinger fait le tour du lac jusqu'à *Agarsel*, avec 115 milles romains = 23 milles géographiques; et de là elle tire vers l'est par petites stations, et arrive avec 14 milles romains à *Puteus*; avec 10 milles romains à *Mazatanzur*; avec 10 milles romains à *Timezegeri Turris*; avec 10 milles romains à *Aves*, qui est à 18 milles de *Tacape* (Cabès) et communique avec *Silesua* à l'extrémité nord-est du lac. Dans ces dernières régions on ne voyait également que plaines sablonneuses coupées de rochers arides; elles n'en renfermaient pas moins un grand nombre de bourgades, les rives du lac étaient en communication avec *Tacape*, ville commerçante que nous avons décrite en parlant de la *petite Syrte*.

CHAPITRE XIV.

Lieux remarquables sur les routes au midi de Carthage et dans l'intérieur du *Byzacium*.

A l'exception des deux routes du midi que nous avons parcourus dans le chapitre précédent, toutes les autres dans la *Zeugitane*, ainsi que dans le *Byzacium*, avaient leur point de départ à Carthage. Deux grandes voies partaient de cette ville dans la direction du sud; elles étaient coupées par plusieurs chemins latéraux allant de l'ouest à l'est; celle de l'est se dirigeait à travers les deux bancs de sable qui resserrent l'entrée du lac de Tunis, vers *Maxula* (Rhades), et de là, droit au sud, jusqu'à *Pudput* (Hamamet), où elle atteint la côte orientale qu'elle

suit en se prolongeant vers le sud. Comme cette route ne touche que quelques stations de l'intérieur, nous en avons parlé plus haut dans la topographie de la côte ; elle est tracée d'une manière uniforme dans les deux itinéraires. Par contre, ceux-ci présentent des variations très sensibles à l'égard de la seconde route qui, en partant de Carthage, tirait d'abord vers l'ouest, puis tournait au sud près du *Bagradas* (Medjerdah), se prolongeait dans cette direction dans l'intérieur du pays, pour se diriger petit-à-petit vers le sud-est et aboutir aux villes de la côte orientale. Contre l'ordinaire, l'itinéraire d'Antonin est plus riche en indications que la table de Peutinger, dont le tracé est différent ; elle pousse moins avant vers le sud, et par conséquent elle omet quelques villes remarquables. Pour se rendre compte de cette anomalie il faut se rappeler que primitivement les contrées du midi faisant partie du royaume de *Numidie* n'étaient pas comprises dans le réseau des voies tracées par les Romains. Par la suite il fallut bien les y faire entrer, des villes importantes s'étant formées dans le midi. D'ailleurs des voies de communication ont pû exister à l'époque de la composition de la table de Peutinger, sans que celle-ci les ait marquées; elle n'aurait pu le faire sans couper les lignes principales, ce qu'elle ne fait jamais, puisque le système de projection qu'elle a adopté ne le lui permet pas.

Je suivrai en premier lieu la grande route de la table de Peutinger, parce que c'est la plus courte, et qu'elle est tout à fait indépendante de l'itinéraire d'Antonin ; elle suit d'abord, ainsi que celui-ci, la grande route qui conduisait de Car-

thage à l'intérieur des contrées de l'ouest. Près de *Sicilibba* (Bazilbah), aux environs du *Bagradas*, elle prend une direction méridionale et avec 28 milles romains elle atteint *Tuburbum*, surnommé *Majus* (Tubersole), pour le distinguer du *Tuburbum minus* (Tuburbo), situé sur le *Bagradas* du côté du nord. *Tuburbum majus* fut d'abord une grande cité; c'est l'une des six colonies citées par Pline [1] qui écrit *Tuburbis*. Ptolémée se sert de l'expression Θουβουρβῶ, sans donner à la ville le titre de colonie. La table de Peutinger ne marque point ses tourelles auprès du nom, ce qui prouve que l'endroit était déchu. L'évêque (*Ep. Tuburbitensis*) figure dans la Notice et dans les conciles; voilà à quoi se bornent nos renseignemens. Le sort de *Tuburbum majus* et de plusieurs villes du voisinage, se rattache aux destinées de Carthage. Après la chute de sa rivale, Rome dût songer à fonder des colonies dans ses nouvelles possessions pour y assurer sa puissance. Ces colonies étaient en voie de prospérité, lorsque César conçut le dessein de faire sortir Carthage de ses ruines. Nous avons vu plus haut, qu'à sa mort, des préjugés religieux entravaient l'exécution de ce projet; les Romains qui devaient former la population de la nouvelle ville furent obligés d'établir leur demeure dans les contrées voisines; c'est ainsi que *Tuburbum majus* devint une grande ville; mais lorsqu'enfin Carthage eût recouvré en partie son ancienne splendeur, il arriva ce qui arrive dans le voisinage de toutes les capitales; elles attirent dans leurs murs les populations environnantes, c'est un point central vers lequel gravitent

[1] Plin., V, 4.

toutes les industries; les pays d'alentour se dépeuplent insensiblement. Voilà ce qui amena la chute de *Tuburbum*. Toutefois cette ville conserva assez d'importance pour que l'itinéraire d'Antonin, qui ne connaît plus l'ancienne route de la table de Peutinger, fait communiquer *Tuburbum* avec celle qu'il trace lui-même sur la rive droite du *Bagradas*[1], et qu'il place cet endroit à 15 milles de *Vallis*, distance qui, tout bien considéré, pourrait aussi nous conduire à *Tuburbum minus* (Tuburbo), situé sur le *Bagradas* au nord[2]; mais la table de Peutinger indique encore un autre chemin qui menait de *Tuburbum majus* à *Aquae*, vers l'ouest, avec 43 milles romains de distance, ce qui fixe évidemment la position de *Tuburbum majus* à 12 ou 13 milles géographiques à l'est de l'endroit où le *Bagradas* commence à décrire un arc de cercle, pour se porter du nord-est vers le sud-ouest. Shaw ne marque pas de ville ancienne sur ce point. L'emplacement de *Tuburbum majus* n'en correspond pas moins à celui de la moderne Tubersole, citée par Shaw, et qu'il place dans la topographie à 10 lieues marines au sud de Tuccabar, indication exacte; mais dans sa carte, Shaw recule Tubersole trop loin vers le sud-ouest, puisqu'il a trouvé par là sur une pierre une inscription illisible dans laquelle il a toutefois déchiffré le mot *Thibursicensium*.

Mais *Thubursicum* était une place tout à fait différente de *Tuburbum majus* ou de la moderne Tubersole. Les évêques de cet endroit figurent aux conciles sous

[1] Comparez p. 385 et 386.
[2] Voyez page 374.

le titre de *episcopi Thubursicenses*, tantôt parmi les évêques de *Numidie*, tantôt parmi ceux de la *province proconsulaire*; ce qui prouve que la ville de *Thubursicum* dont saint Augustin parle plus d'une fois était située sur les confins des deux provinces : position qui s'accorde fort bien avec la place ou Shaw a trouvé l'inscription en question[1].

De *Tuburbum majus* (Tubersole), la route se dirigeait vers le sud-est ; elle arrivait avec 15 milles romains à *Onellana*, qui correspond à la position actuelle de Tella : c'est tout ce que nous en savons. Près de cet endroit la grande route communiquait par un chemin latéral avec *Tunes* et avec *Maxula* (Rhades).

Avec 15 milles romains au nord d'*Onellana* (Tella), on atteignait *Uthirna*, ainsi qu'écrit par altération la table de Peutinger; dans Pline et Ptolémée *on lit Uthina*, ce qui est la véritable orthographe. Cette ville s'est trouvée dans les mêmes conditions que *Tuburbum majus* (Tubersole). Pline la cite parmi les colonies, les écrivains postérieurs en marquent simplement le nom; l'évêque d'*Uthina* figure dans les conciles. L'itinéraire d'Antonin n'a point de route qui conduise à cet endroit si rapproché de la capitale; les ruines si bien conservées de sa citadelle et de son amphithéâtre témoignent de son ancienne splendeur. *Uthina* conserve l'ancienne forme de son nom dans celui d'Udine, où il n'y a toutefois ni maisons ni habitans à demeure fixe. 20 milles romains conduisaient à *Tunes*, au nord, d'où 7 milles romains conduisaient à *Maxula* (Rhades).

A *Onellana*, la grande route tournait au sud-est et

[1] Ruinart : *De persecutione Vandalor*. p. 265.

passait auprès des monts Zowan (Zophanae), qui venaient du sud-ouest se continuer vers le nord-est. Avec 16 milles romains on atteignait *Bibae*, que nous ne connaissons pas d'ailleurs, à l'ouest de Zowan.

De *Bibae* 16 milles romains conduisaient à *Mediocera*, que Ptolémée place au même point sous le nom de *Medikkara*. Point de détail sur cette petite ville; point de position moderne qui y corresponde.

Il en est de même à l'égard d'*Aggerfel* ou *Aggersel* à 6 milles romains au sud-est. Ce nom se rencontrait souvent dans ces districts; il avait sans doute une signification qui nous échappe aujourd'hui. Une ville du nom *Agersel* et une autre, appelée *Aggar Selnepte*, se trouvaient près du *lac Triton*[1]; une quatrième ville du nom d'*Aggar* nous apparaîtra bientôt dans les contrées centrales du *Byzacium*. Une autre *Agar* s'était présentée sur la côte de cette province[2]. *Ulisippira* près de 8 milles romains au sud-est. Ptolémée écrit *Ulizibirra;* du reste point de détail.

Plus loin, vers le sud-est et à 7 milles romains d'*Adrumète* (au nord de Sousa), où la route se terminait à la mer du côté de l'est, on voyait *Gurra*, château fortifié, ainsi que l'indique le dessin de la table de Peutinger. *Gurra* est entièrement inconnue.

La table de Peutinger ne connaît pas d'autre route conduisant de Carthage dans le *Byzacium*, dans la direction du sud. Mais de l'ouest au sud-est elle coupe la province par un chemin qu'elle trace de *Cirta* (Constantine) dans la *Numidie* à *Zama* (Zoouarin), qui fut

[1] Voyez p. 413 et 414.
[2] Voyez p. 398.

plus tard la résidence royale et de là aux *Emporia*, sur la côte de l'est. Il paraît que cette route a été construite par les rois de *Numidie* pour établir une communication entre *Zama* au centre, et les frontières de l'est et de l'ouest. Par la suite cette route fut abandonnée, probablement parce qu'elle ne passait que par des localités obscures. A *Altiburos* elle se détachait de la grande route conduisant de Carthage vers l'ouest à *Theveste* (Tebessa); le voyageur qui partait de *Cirta* ou de *Theveste* pour se rendre aux *Emporia*, prenait à *Altiburos* la route du sud.

Altessera à 10 milles romains au sud-est, inconnue; on suppose que cet endroit était situé sur la branche orientale du *Bagradas*, qui se jetait dans ce fleuve près de l'ancienne *Orba*, non loin de Lorbus (*Laribus* ou *Lares*[1]). D'*Altessera*, 10 milles romains conduisaient à *Assures* (aujourd'hui Kaff) vers l'est. Nous nous bornerons à marquer ici le nom de cette grande et importante cité, sur laquelle nous donnerons de plus amples détails quand nous aurons à nous occuper de la route qui conduisait de cette place dans le midi, d'après l'itinéraire d'Antonin.

A 10 milles romains plus loin vers le sud-est, on atteignait *Zamareigia*, ainsi qu'écrit la table de Peutinger, au lieu de *Zama Regia*. Le surnom de *Regia*, royale, indique suffisamment que c'est cette forteresse élevée par les rois de *Numidie* au milieu d'une plaine, qui se fait connaître pour la première fois dans la guerre du Jugurtha[2]; plus tard elle fut la résidence de Juba, dont

[1] Voyez p. 394 et 395.
[2] Sal., *B. J.* c. 60 et 61 : *Zama, urbs magna, in eâ parte arx regni.*

le harem et les trésors se trouvaient à l'abri derrière[1] la double enceinte de murailles dont il avait entouré la ville. Lorsqu'après la chute de Carthage les rois de *Numidie* eurent étendu leur domination sur les contrées de l'est, il fut de leur intérêt de transférer le siége du gouvernement de *Cirta* (Constantine) à *Zama*, à la proximité des autorités romaines. La prospérité de la ville dut nécessairement se ressentir de la présence de la cour. Dès que la *Numidie* cessa de former un royaume indépendant et que *Zama* passa sous la domination immédiate des Romains, son bien-être s'évanouit en partie; Strabon[2] parle de *Zama* comme d'une ville détruite : sans doute les guerres de César lui furent funestes. Sous les triumvirs elle eut un siége à soutenir[3], mais elle ne périt pas entièrement. Pline place *Zama* (*Zamense oppidum*) au nombre des villes libres de la province. Ptolémée n'en parle pas; dans la table de Peutinger elle est marquée, à cause de la route qui faisait communiquer autrefois les deux résidences des rois de *Numidie* entre elles et avec les *Emporia*, mais comme endroit peu important, sans aucun signe distinctif. L'itinéraire d'Antonin ne connaît ni *Zama*, ni la route qui y passait anciennement. Un évêque de *Zama*[4] n'en figure pas moins dans les conciles; mais dans la Notice il n'en est pas question. La ville de *Zama* subsiste maintenant au sud-est de Kaff, sous le nom de Zoouarin. En combinant ces diverses indi-

[1] Hirtius, *B. Afr.* c. 91. Vitruv., VIII, 4.
[2] Strabo, XVII, 1186.
[3] Dio Cassius, XLVIII, 23.
[4] Augustin., *De civit. dei*, LVII, c. 16.

cations, on est fondé à douter de l'authenticité de l'inscription [1], où il est question de *Zama Regia*, comme d'une colonie d'Adrien (*Colonia Aelia Hadriana*).

A 20 milles romains de *Zama Regia*, Vitruve place la petite ville de *Ismuc* [2]; on prétend que les serpens venimeux ne pouvaient vivre dans ses campagnes. Cette place, dont le nom est apparemment d'origine *numide*, n'est pas connue d'ailleurs.

Il faut se garder de confondre *Zama Regia* (Zoouarin) avec le bourg de *Zama*, près duquel Annibal fut battu par Scipion dans une bataille décisive. Quand on réfléchit bien sur l'ensemble des opérations de Scipion, tel qu'Appien et Polybe nous le présentent, on a lieu de se convaincre qu'elles partaient d'*Utique* et se développaient exclusivement dans la direction de l'est et de l'ouest; le général romain n'aurait pas pu s'aventurer vers le sud, sans risquer de voir couper ses communications avec la flotte, et exposer celle-ci à être surprise par l'ennemi. Aussi l'indication de Polybe [3], qui place *Zama* à cinq jours de marche de Carthage, est-elle parfaitement juste; il en fixe la position d'une manière encore plus précise en ajoutant que l'entretien des deux généraux avait eu lieu près de *Naraggara* et que la bataille avait été livrée aussitôt après l'entretien, par conséquent dans les environs. *Zama* était située entre *Naraggara* et *Sicca Veneria*, au sud de la route. C'est là que Ptolémée place *Azama*, apparemment pour perpétuer le souvenir de l'ancien bourg de

[1] Gruteri *inscrip*. p. 364.
[2] Vitruv., VIII, 4.
[3] Polyb., XV, 5.

Zama, qui était tombé dans l'oubli; mais un commentateur a agi à l'égard d'*Azama*, comme de beaucoup d'autres villes de cette contrée; il l'a reculée beaucoup trop loin vers le sud-ouest, ce qui nous explique comment certains auteurs romains ont pu évaluer la distance entre *Zama* et *Adrumète* à 300 et même à 3,000 milles romains. C'est une estimation faite au hasard, exagérée à dessein, pour que la fuite d'Annibal parût d'autant plus étonnante. La véritable distance était de 220 milles romains, ou d'un peu plus de 40 milles géographiques. Si quelques historiens rapportent qu'Annibal a parcouru cet espace, avec son escorte, en deux jours et deux nuits [1], c'est une inexactitude qui ne résulte nullement des indications de Polybe.

De *Zama Regia*, la route atteignait avec 20 milles romains *Seggo*, au sud-est. Aux environs se trouve aujourd'hui Kissor, où l'on voit des restes d'antiquités romaines; puis viennent à peu de distance l'un de l'autre, une suite de petits endroits sur lesquels nous avons d'autant moins de détails, que nul voyageur moderne n'a exploré ces contrées.

Aumla à 10 milles romains de *Seggo*; *Audipfida* à 7 milles de l'endroit précédent; *Uzappa* à 6 milles plus

[1] Cornelius Nepos, *vit. Annibalis*, 25 : *Annibal pulsus (incredibile dictu) biduo et duabus noctibus Adrumetum pervenit, quod abest a Zamâ circiter millia passuum trecenta.* — Appian., *Punica*, c. 47 : Σταδίους δ' ἀνύσας ἐς τρισχιλίους δύο νυξὶ δὲ καὶ ἡμέραις. (« En deux nuits et deux jours il parcourut 3,000 stades. »)—Polyb., XV, 15, dit simplement : Ἀννίβας μετ' ὀλίγων ἱππέων κατὰ τὸ συνεχὲς ποιούμενος τὴν ἀναχώρησιν, εἰς Ἀδρύμετα διεσώθη. (« Annibal se sauva à Adrumète avec quelques hommes à cheval, en fuyant sans relâche. »)

loin; *Manange* à 6 milles plus loin; *Aggar* à 7 milles de l'endroit précédent. Ce dernier nom est écrit en grosses majuscules, ce qui prouve que l'endroit était plus important que les précédens; il ne nous est pas mieux connu pour cela : nous avons déjà fait remarquer plus haut que le nom d'*Aggar* est commun à beaucoup de villes de la *Byzacène*. La Notice du *Byzacium* cite Donatus, évêque d'*Aggar* (*episcopus Agarritanus*).

Aquae Regiae, à 14 milles romains au sud-est d'*Aggar*. La route est rejointe sur ce point par une autre tracée dans l'itinéraire d'Antonin, et que nous décrirons tout à l'heure. Elle conduit ensuite par *Terentum*, à 16 milles romains d'*Aquae*; à *Aelia*, qui est à 10 milles romains de *Terentum* et d'*Aelia* avec 18 milles romains à *Tysdrus* (Ledjem ou el Jemma).

Par la suite le système itinéraire subit de grands changemens dans ces contrées. Le royaume de *Numidie* n'existait plus depuis long-temps, les dispositions que l'on y avait faites autrefois se détériorèrent insensiblement, et on laissait tout tomber en ruines; la sollicitude de Rome se concentrait sur Carthage, qui était devenue le siége de l'administration supérieure de la *province d'Afrique*. C'est cette ville qui devait devenir le point de départ de la route destinée à traverser les régions du midi; ce que l'on put exécuter avec d'autant moins de frais, que l'on utilisa l'ancienne route qui se dirigeait de cette ville vers le sud-ouest en suivant les bords du *Bagradas*, et tournait ensuite vers l'ouest pour aboutir à *Theveste* et à *Cirta*. On suivait cette route jusqu'à *Musti* (Techoure) sur le *Bagradas*. C'est à *Musti* que commençait la nouvelle route

que la table de Peutinger ne connaît pas; elle se prolongeait sur une ligne courbe jusqu'à *Sufetula* (Sfaïtla), qui fut dès-lors le point central dans l'intérieur du pays pour toutes les voies latérales, conduisant, au nord-ouest, à *Theveste* et dans l'intérieur de la *Numidie*; à l'est et au sud-est, vers les plus importantes places de commerce sur la côte orientale du pays.

Quand on quittait *Musti* (Techoure), le premier endroit que l'on rencontrait était *Assurae* [1] (Kaff), à 30 milles romains vers le sud-ouest. Pline [2] connaît *Oppidum Azuritanum* comme une ville ayant une population romaine, sans avoir le titre de colonie. Dans Ptolémée *Assuros* se montre au sud-est de *Sicca veneria*; dans la table de Peutinger on lit *Assures*, le nom y est écrit en grosses majuscules pour distinguer cette ville des bourgades environnantes. La véritable orthographe est *Assurae*, elle se présente dans l'itinéraire d'Antonin et dans les conciles (*episcopus ab Assuris*); parmi les évêques de la *province proconsulaire* dans la Notice, figure *Peregrinus Assuritanus*. La position de cette ville, qui avait quelque importance, est déterminée tant par la route qui partait de *Musti* (Techoure), que par celle qui se dirigeait d'*Altiburus* à l'est dans la table de Peutinger; nul doute que l'emplacement de l'ancienne *Assurae* ne corresponde à celui de la moderne Kaff, la plus grande ville de la contrée après Tunis. Shaw prétend avoir lu à Kaff dans une inscription lapidaire les mots: *Ordo Siccensium*. S'il ne se trompe pas sur la position des lieux, ce qui lui arrive souvent

[1] *Itin.* Ant., p. 49, 51.
[2] Plin., V, 4.

dans ces districts, il faut croire que la pierre *qui* portait l'inscription a été transportée à Kaff de *Sicca Veneria*, qui n'en était éloignée que de quelques milles géographiques vers le nord-ouest.

Tucca, avec le surnom de *Terebinthina* (Dugga), pour la distinguer d'autres lieux de ce nom, se trouvait à 12 milles romains au sud-est d'*Assurae* (Kaff). Cette bourgade obscure n'est marquée ni dans Ptolémée, ni dans Pline; la Notice ne fait point mention d'un évêque de *Tucca;* toutefois il est question ailleurs d'un évêque de *Tugga* (*episcopus Tuggensis*) [1]. Il paraît que c'est sous ce nom que la petite ville était connue dans ce pays; en effet Shaw a trouvé près du village moderne de *Dugga* diverses inscriptions qui toutes portaient *Liberum Thugga*, *Civitas Thugga*, *Pagus Thuggensis*. Du reste il avance *Dugga* trop vers le nord; l'emplacement *qu'il* lui donne dans la topographie ne coïncide pas avec sa carte. Le château de *Toukka* [2], dont parle Procope, répond peut-être à cette place. Si on a trouvé dans une inscription les mots : *Municipium Liberum Thugga* [3], à 9 milles romains de Tunis, cela prouve seulement que les pierres monumentales sont souvent changées de place.

Sufes (Sbiba), à l'ablatif *Sufibus*, à 25 milles romains de *Tucca* (Dugga), les auteurs d'ancienne date ne la connaissaient pas. C'était un bourg obscur sous la domination des *Numides* : il ne dut quelque bien-être qu'à la route qui y passa plus tard. L'évêque de *Sufes* est cité

[1] *Itin.* Ant., p. 48, not. Wesseling.

[2] Procop. *de Aedif.*, VI, 5 : Φρούριον Τούκκα.

[3] *Itin.* Ant., p. 48, *not.* Wesseling.

dans la Notice du *Byzacium* (*episcopus Sufetanus*) ; nous n'avons pas d'autre détail sur cette petite ville qui subsiste avec le nom de *Sbiba*. A en juger d'après la distance de *Tucca* et la direction de la route, Shaw se trompe quand il prétend que *Sbiba* correspond à l'emplacement de *Tucca Terebinthina*.

Sufetula (Sfaïtla), à 25 milles romains de *Sufes* (Sbiba); on serait tenté de prendre ce nom pour un diminutif de *Sufes*, mais c'était une ville bien autrement importante, dont les commencemens furent du reste très obscurs. C'est sur ce point, dans le voisinage du désert, que se terminait la grande route que l'itinéraire d'Antonin trace vers le sud. C'est également à *Sufetula* que convergeaient toutes les routes qui parcouraient l'intérieur du pays; aussi l'itinéraire d'Antonin marque-t-il ce nom sur toutes les pages à partir de la page 46. L'évêque (*episcopus Sufetulensis*) est cité dans la Notice et dans les conciles. A l'arrivée des Arabes on regardait *Sufetula* comme la capitale de l'Afrique romaine. Les ruines témoignent de l'ancienne splendeur de *Sufetula*. Shaw (et tout récemment M. Grenville Temple) les virent à Sfaïtla, aux pieds des montagnes, sur un ruisseau, ressource précieuse au milieu de ces plages toujours altérées ! Il s'y trouve entre autres un magnifique arc de triomphe, un portique et trois temples dans un état de parfaite conservation, dont Shaw a dessiné le plan. L'arc de triomphe porte le nom de *Suffetulen(t)ium*, dont l'orthographe n'est peut-être pas tout à fait exacte.

De *Sufetula* (Sfaïtla), les routes se dirigeaient en divers sens vers la côte. Le premier endroit que l'on trouvait en se rendant à *Adrumète*, était *Masclianae* à

36 milles romains de *Sufetula* [1]. L'évêque Boniface (*episcopus Masclianensis*) est cité dans la Notice du *Byzacium*. La position de cette place s'accorde avec celle de *Gelma*, où Shaw a trouvé des ruines.

Aquae Regiae, à 18 milles romains de l'endroit précédent, au nord-est; la table de Peutinger atteint également cette bourgade sur la route de *Zama* (Zoouarin) à *Tusdrus* (el Jemma). L'évêque Liberatus (*episcopus Aquarum Regiarum*) figure dans la Notice. Sur la carte de Shaw la position de Truzza, village moderne, correspond à celle d'*Aquae Regiae;* du reste Shaw ne dit pas s'il y a des eaux minérales dans cet endroit, sur lequel il ne donne aucun détail.

La grande route, qui allait vers le sud à *Sufetula*, formant un angle aigu avec celle qui se dirigeait de *Sufetula* (Sfaïtla) à *Adrumète*, au nord de Sousa; on avait mêné une route en ligne droite de *Sufes* (Sbiba) à *Aquae Regiae* (Truzza) [2]. La position intermédiaire était *Marazanae*, à 15 milles romains d'*Aquae* et à 28 milles romains de *Sufes*. Dans la Notice du *Byzacium* figure l'évêque *Vindicianus* (*episcopus Marazanensis*). Du reste nous n'avons pas d'autre détail sur cette place.

De *Aquae Regiae* avec 35 milles romains [3] on atteignait au nord-est *Vicus Augusti* (Cairouan) à 25 milles romains d'*Adrumète*. Les fortes journées de marche, à partir des deux villes indiquées, ainsi qu'une troisième

[1] *Itin.* Anton., p. 50.

[2] *Itin.* Ant., p. 47.

[3] Dans l'*Itin.* d'Anton., p. 53, la distance n'est que de 25 milles romains d'*Aquae Regiae*, mais p. 54, 55, 56, c'est toujours 35 milles romains.

de 31 milles romains, qui conduisait vers le sud à *Tysdrus* (el Jemma), nous font connaître que *Vicus Augusti* était un endroit situé au milieu d'un pays aride; que cet endroit avait quelques sources qui le rendaient habitable, et que c'est ainsi qu'il devint une station pour les routes qui sillonnaient ces solitudes sablonneuses. Ptolémée est le seul auteur qui marque un endroit sur ce point et l'appelle *Auguston*. La table de Peutinger ne trace pas de route qui y mène, il n'est pas question d'un évêque de *Vicus Augusti* dans la Notice. On doit d'autant plus s'étonner que les Arabes qui, au VIIe siècle, saccagèrent tant de villes florissantes, aient pris ce terrain inculte pour point de départ de leurs entreprises ultérieures. En effet nous ne saurions douter que la ville de Kairouan, avec sa magnifique mosquée, qui fait l'admiration de toute l'Afrique, ne corresponde à l'emplacement de *Vicus Augusti*, ainsi que l'a fort bien jugé Shaw d'après les distances respectives. Il n'y avait que des hordes nomades, venues du fond des déserts de l'Arabie, qui pussent opter pour un pareil terrain. Le camp se changea peu à peu en une grande et belle cité avec un petit nombre de puits et de citernes. C'est de Kairouan que Musa, au commencement du VIIIe siècle, dirigea les premières attaques contre les Goths en Espagne; c'est de là que plus tard partirent les troupes qui s'emparèrent de la Sicile, etc. [1] Ses ruines portent encore l'empreinte de la grandeur et de la magnificence; il y a aussi quelques antiquités romaines.

La grande route, en se prolongeant vers le sud,

[1] Leo Africanus, trad. allemande de Lorsbach, p. 427.

conduisait de *Sufetula* (Sfaïtla), aux lieux les plus remarquables sur la *petite Syrte*, c'est à dire aux *Emporia* [1]. Nous ne connaissons actuellement aucun lieu dans cette direction du nord-ouest au sud-est, et nous en concluons que tout le pays est désert; le contraire est prouvé par les villes que nous allons citer :

Nara, à 15 milles romains au sud-est de *Sufetula;* Victor, évêque de *Nara* (*episcopus Narensis*), est cité dans la Notice.

Madassuma, à 25 milles romains de l'endroit précédent (dans un autre passage à 32 milles romains) ; la Notice n'en parle pas.

Septimunicia, à 25 milles de l'endroit précédent; l'évêque Pascasius (*episcopus Septimuniciensis*), est cité dans la Notice.

Tabalta, à 15 milles romains de l'endroit précédent, sans doute par altération au lieu de *Tasbalta* ; du moins parmi les évêques de la *province Byzacène* est cité Marcellin (*episcopus Tasbaltensis*). Ici la route se divisait en deux branches : l'une atteignait avec 15 milles romains *Macomades* sur la *petite Syrte*, puis *Thenae* (Thaïni), avec 27 milles romains. L'autre embranchement tournait au sud et conduisait avec 30 milles romains à *Cellae Picentinae*, qui était également à 30 milles romains de *Tacapae* (Cabès). Cet endroit, situé à l'extrémité occidentale de la *petite Syrte*, est cité sous le nom de *Cellae Vicus* [2], sur la côte. La Notice n'en parle pas.

Tusdrus (el Jemme ou Ledjem), ville importante,

[1] *Itin*. Anton., p. 48, 49.
[2] *Itin*. Ant., p. 53.

devait nécessairement se trouver en communication avec la route principale. L'itinéraire d'Antonin indique cette communication par un détour de 31 milles romains qu'il fait de *Tusdrus* à *Vicus Augusti* (Cairouan), et de 35 milles romains de ce dernier point à *Aquae Regiae* (Truzza) [1]. Toutefois il connaît l'ancienne voie dont la direction est plus droite et qui est tracée dans la table de Peutinger. Les chiffres sont exacts, mais une station intermédiaire diffère de celle que marque cette carte. A partir d'*Aquae Regiae*, l'itinéraire d'Antonin atteint, avec 24 milles romains au sud-est, *Germaniciana* [2]; l'évêque n'est point cité dans la Notice, mais dans le concile de Carthage de 411 on le trouve.

Elia est à 16 milles romains au sud-est. La table de Peutinger qui marque la station intermédiaire de *Terentum* à une trop petite distance d'*Aquae Regiae* (Truzza), écrit *Aelia*. La Notice, d'accord avec l'itinéraire, écrit *Eliensis* (*Donatianus episcopus Eliensis*). Du reste point de détail. A 18 milles romains plus loin était *Tusdrus*. L'orthographe de ce mot présente de grandes variations dans les anciens auteurs. Hirtius qui cite la ville pour la première fois, en fit *Tusdra* (de la première déclinaison), sans doute par méprise. Dans les écrivains postérieurs il est de la deuxième; Ptolémée et Herodien l'écrivent (Θύσδρος) *Thysdrus*; les latins écrivent *Tysdrus* sans aspiration; dans l'itinéraire d'Antonin on trouve *Tusdrus*; dans la table de Peutinger *Thisdrus*. Pline appelle les habitans *Tusdritani*, Capitolinus *Tysdritani*. Dans les commence-

[1] *Itin.* Anton., p. 55, 54.
[2] *Itin.* Ant., p. 59 et not.

mens *Tysdrus* était un des lieux les plus chétifs au milieu de toutes les villes florissantes qui couvraient la côte; César qui avait frappé ces dernières d'une contribution de guerre considérable, parce qu'elles avaient pris parti pour ses ennemis, n'exigeait des *Tisdritains* (*Tisdritani*) qu'une certaine mesure de froment [1] à cause de leur pauvreté. Toutefois, dès cette époque, la ville avait de fortes murailles et servait de grenier à l'armée romaine [2]; l'agriculture paraît avoir été la principale branche d'industrie pour les habitans. La plupart des villes dans ces contrées avaient perdu leur ancien bien-être par suite des guerres de César. Aussi Strabon [3] ne daigne-t-il pas en parler. Le contraire eut lieu pour *Tysdrus*. Pline [4] la cite parmi les villes *libres*; la table de Peutinger parmi les colonies, ainsi que l'itinéraire d'Antonin [5] (*Tusdrus colonia*). On pourrait supposer que Gordien [6], qui avait été proclamé empereur à *Tusdrus*, par reconnaissance ait contribué à l'agrandissement de la ville; mais son règne fut trop court et trop agité pour qu'il ait pu donner son attention aux intérêts de cette ville; d'ailleurs elle renfermait déjà une nombreuse population [7] lors de son élévation; sans cela, comment aurait elle pu songer à proclamer un empereur? Et il n'est pas probable que la table de Peu-

[1] Hirtius, *B. Afric.* c. 99: *Tisdritanos Caesar propter humilitatem civitatis certo numero frumenti mulctat.*

[2] Hirtius, c. 26, 76.

[3] Strabo, XVII, 572. Casaub.

[4] Plin., V, 4.

[5] *Itin.* Ant., p. 50

[6] Herodian., VII, 6.

[7] Capitol., *vita Gordiani*, c. 7, 11.

tinger, où *Tysdrus* figure déjà à titre de colonie, ait été faite postérieurement au règne de Gordien. C'est donc à des faits plus anciens qu'il faut attribuer la raison de la prospérité toujours croissante de cette ville. Shaw la trouva grande encore dans ses ruines, parmi lesquelles on remarque un amphithéâtre bien conservé; l'endroit s'appelle aujourd'hui *el Jemme* selon l'orthographe anglaise : Ledjem chez les auteurs arabes du moyen-âge. La distance de *Tysdrus* à *Aquae Caesaris* (Truzza) et à *Vicus Augusti* (Caïrouan), a été rapportée plus haut; elle était, selon l'itinéraire d'Antonin, à 33 milles romains de *Leptis Minus* (Lempta); à 46 milles romains d'*Adrumète* (au nord de Sousa) d'après la table de Peutinger, et à 32 milles romains au nord-ouest d'*Usala*, place dont nous avons déjà parlé[1]. Sur la route de *Tysdrus* à *Usala*, la table de Peutinger marque *Bararus Municipium* à 9 milles de *Tysdrus*; dans la carte de Shaw, c'est le bourg actuel de Rugga.

On voit que de *Sufetula* (Sfaïtla) les routes se dirigeaient à l'est et au sud-est vers les principales villes marchandes sur la côte orientale. La grande route qui menait de Carthage par *Musti* (Techoure), à ce centre commun des voies qui sillonnaient l'intérieur du *Byzacium*, se prolongeait également vers l'ouest de la *Numidie*, en sorte que moyennant ce même point central de *Sufetula*, *Cirta* (Constantine), *Theveste* (Tebessa), etc., étaient en communication directe avec les places maritimes sur la *petite Syrte* et avec celles qui les avoisinaient au nord.

[1] Page 118.

La route de l'ouest, partant de *Sufetula*, atteignait avec 25 milles romains *Cilium* inconnu dans les premiers temps, ainsi que la plupart des villes dans l'intérieur du *Byzacium* et dans la *Numidie* orientale; plus tard l'évêque Fortunatianus de cette ville (*episcopus Cilitanus*) figure dans la Notice du *Byzacium*. La place subsiste avec le nom de Casarin sur une petite rivière. Shaw y vit un arc de triomphe d'une architecture colossale, mais grossière, il porte une singulière inscription commençant par ces mots : *Coloniae Scillitanae*. Personne ne connaît de ce côté une colonie romaine; la ville se nommerait *Scillium* au lieu de *Cilium* : cette variation ne saurait être mise sur le compte d'un copiste.

Menegere, à 25 milles romains au nord-ouest de *Cilium*, et à la même distance au sud-est de *Theveste*, est inconnue.

Selon toute apparence cette route n'était pas une voie régulièrement tracée; ce qui nous le fait penser c'est l'évaluation des mesures itinéraires par journées de caravanes, et d'ailleurs il existait une autre route de *Sufetula* à *Theveste*, un peu plus vers le nord-est. Or, à coup sûr, on s'est bien gardé de tracer deux voies ayant la même destination dans ces terres lointaines. De *Sufetula* la seconde route conduisait avec 30 milles romains vers *Vegesula*, appartenant au diocèse de *Cilium* (Casarin), d'après les renseignemens contenus dans les écrits de l'église[1]. Aujourd'hui on appelle cette ville Fusana, ainsi que l'indiquent la distance et la direction de la route. *Menegesem*, à 20 milles romains de l'en-

[1] *Itin.* Anton., p. 46, *et not.* Wesseling.

droit précédent, et à la même distance de *Theveste*. *Menephese*, château que Procope marque dans le *Byzacium*, paraît être identique avec la *Menegesem* de l'itinéraire d'Antonin dont la leçon serait vicieuse. A en juger par la direction de la route, l'emplacement de cet endroit se retrouve dans celui du bourg moderne d'Hydrah, sur un affluent d'une branche orientale du *Bagradas* ; Shaw y vit quelques ruines. Toutefois la distance de Hydra à Fusana serait trop grande; peut-être est-ce 30 milles romains qu'il faut lire au lieu de 20 dans le dit itinéraire.

CHAPITRE XV.

Villes dont la position est douteuse ; montagnes.

Jusqu'ici nous avons énuméré les villes par lesquelles passaient les routes, et nous avons cherché à en fixer la position; mais les provinces qui composaient l'*Afrique proconsulaire* étant très peuplées, renfermaient en outre un grand nombre d'autres cités sur lesquelles il faut donner quelques détails, autant du moins que cela nous sera possible. En effet il en est plusieurs dont les noms sont donnés en grec, et ne répondent nullement aux noms indigènes, de sorte qu'on ne peut rien dire de bien positif sur leur emplacement. D'autres périrent dans le cours des guerres nombreuses qui désolèrent ces pays; sur d'autres enfin, nous avons des indications tellement vagues qu'il est impossible d'en déterminer la posi-

tion. Et puis il y en a beaucoup dont nous ne connaissons les noms que par Ptolémée, par la Notice ou par les écrivains ecclésiastiques ; ces villes restent ensevelies dans la nuit la plus profonde.

C'est le récit de l'expédition d'Agathocle qui nous fournit les premiers détails sur les possessions carthaginoises en Afrique; mais précisement, parce que c'était une terre nouvellement découverte, les renseignemens durent rester vagues et incertains, d'autant plus que les Grecs avaient la manie de revêtir les noms indigènes d'une forme hellénique chaque fois que cela pouvait se faire.

La première ville que rencontra l'armée d'Agathocle au sud du *promontoire de Mercure* (cap Bon), fut *Megalopolis*[1], dans un riche et beau pays; elle fut livrée au pillage et saccagée. Il est évident que les Carthaginois ne connaissaient pas ce nom ; ce qu'il y a de singulier c'est que la Notice de la *province proconsulaire* n'en connaît pas moins un *episcopus Meglapolitanus* dans cette localité. La dénomination étrangère se serait-elle naturalisée par la suite ?

De *Megalopolis*, l'armée grecque s'avança sur *Leukos Tunes*, et on prétend que cette ville était à 2,000 stades de Carthage. On ne saurait admettre que le général *syracusain* ait pénétré si avant dans le pays dès ses premières marches. La ville fut détruite et il n'en est plus question dans la suite. Ne confondez pas cette *Tunes* avec la ville du même nom près de Carthage ; Agathocle y vint plus tard, il se dirigea d'abord vers le sud.

[1] Diodor., XX, 8.

Par la suite Carthage chercha à rattacher à sa cause les *Zuphonae* qui avaient fait défection (Ζουφώναι); ils demeuraient à peu de distance de Carthage. En effet Agathocle qui campait près de *Tunes*, peut suivre avec une partie de ses troupes tous les mouvemens de l'ennemi[1]. De nos jours les monts Zowan subsistent à 10 milles géographiques de Carthage. C'est également par là qu'il faut chercher les hauteurs où les feux de son bivouac se voyaient à la fois à Carthage et à *Adrumète* sur la côte de l'est[2].

Agathocle s'avança plus tard vers les contrées au sud d'*Utique* et des deux *Hippo*; elles faisaient partie à cette époque des possessions immédiates de Carthage: car Agathocle, ainsi que nous l'avons fait observer, ne faisait point la guerre aux *Numides*, il recherchait au contraire leur amitié. D'ailleurs il n'y avait pas grande chose à prendre chez eux.

C'est là qu'Eumachus, un des généraux d'Agathocle, s'empara d'une grande ville nommée *Tokae* (Τώκαι)[3], et qu'il mit de son parti un grand nombre de *Numides* dans les districts voisins. C'est probablement le même endroit que Ptolémée mentionne à son tour, et qu'il place entre *Musti* (Techoure) et *Utique* (près de Porto Farina).

De là Eumachus marcha vers l'ouest, prit la ville de *Phelline* dans la terre des *Asphodelides*, puis *Meschele* (Μεσχέλη), grande citée bâtie, à ce que l'on prétend, par les Grecs, au retour de la guerre de *Troie*. D'où il suit

[1] Diodor., XX, 38.
[2] Diodor., XX, 17.
[3] Diodor., XX, 57.

que c'était une ville maritime; elle devait être située à l'est de Bône; car en allant vers l'ouest, l'armée atteignit *Hippo*, qui ne prit le surnom de *Regius* que plus tard. La dernière ville à l'ouest vers laquelle elle s'avança était *Akris* (à l'accusatif Ἄκρίδα) place *autonome;* elle fut prise d'assaut et livrée au pillage. Parmi les divers endroits sur la côte des régions de l'ouest, les âges suivans ne connaissent que Hippo. Scylax, qui dans la topographie de la côte rapporte plusieurs noms inconnus, n'en cite pas un seul qui puisse être appliqué à une de ces positions.

D'*Akris*, le général Eumachus revint sur ses pas chargé de butin. Ses troupes ayant confiance en ses talens militaires, il entreprit une seconde expédition en s'avançant plus loin dans l'intérieur de la Libye, mais toujours du même côté; en effet, il repassa par les villes qui avaient été prises lors de la première campagne, puis il vint à *Meltine*, qu'il prit d'assaut. Attaqué à l'improviste par les habitans, il essuya quelques pertes, ce qui ne l'empêcha pas de pénétrer dans une chaîne de montagne ayant 200 stades d'étendue, où selon le rapport de Diodore, il y avait une si grande quantité de chats, qu'à plusieurs lieux aux environs on ne voyait pas un seul oiseau. Les montagnes confinaient vers l'ouest au pays des singes, ayant trois villes du nom de *Pithekusae*, ce qui en grec signifie ville des singes. Les singes y habitaient pêle-mêle avec les hommes, qui leur rendaient des honneurs divins. L'une de ces villes fut prise, les deux autres firent leur soumission[1]. Sur ces entrefaites les habi-

[1] Diodor., XX, 58.

tans du pays accouraient de toute part pour marcher sur Eumachus; il se hâta de se retirer vers la côte. Quant à cette cohabitation des singes et des hommes, nul doute que ce ne soit une fable, et nous serions tenté de regarder également le reste du récit comme une vanterie des soldats, s'il n'était confirmé en partie par les dispositions naturelles du terrain.

En effet, au sud-ouest d'*Hippo Regius* (Bône), des montagnes d'un aspect sauvage se prolongent vers le nord de la *Numidie*; c'est par là que passait au commencement la route de *Cirta* à Carthage, mais par la suite elle fut abandonnée. Chez Ptolémée, ces montagnes s'appellent *Thambes* (Θάμβης τὸ ὄρος) et le *Rubricatus* (Seybouse) y prend sa source. Les contrées de l'ouest, au nord de *Cirta* jusqu'à la côte, fourmillent réellement de singes. C'est là aussi qu'il faut chercher les *Pithecusae Insulae* de Scylax [1]; les monts *Thambes* eux-mêmes s'embranchent avec les monts *Pappua* (aujourd'hui Edough), dans Procope [2], où Gélimer, roi des Vandales, se rendit à Bélisaire. Ces montagnes se trouvaient comme les autres, par de là *Hippo Regius*, à l'extrémité de la *Numidie*, elles étaient rudes et très élevées. Les *Maures* (*Maurusii*) qui y demeuraient étaient pauvres et belliqueux; il y avait une petite ville dont le nom *Midenos* offre quelque analogie avec celui de *Meltine*; du reste, les géographes ne parlent ni de l'un ni de l'autre endroit (à moins de n'en rapprocher la tribu *numide* des *Medini* dans Ptolémée).

L'expédition de l'aîné des Scipion d'après Appien,

[1] Scylax, p. 50.

[2] Procop., *B. Vandal*, II, 4, 7. Comparez p. 447.

nous fait connaître les noms de trois villes qui périrent par la suite.

Locha (Λόχα), grande ville dans l'intérieur, non loin d'*Utique*. Les habitans furent taillés en pièces par les soldats romains, et la ville fut livrée au pillage par ordre du consul[1]. Depuis, le nom de *Locha* ne paraît dans aucun écrivain.

Plus loin, dans l'intérieur du pays, se trouvait *Tholus* (Θολοῦντα, à l'accuastif), dont la position était assez rapprochée d'*Utique* (près Porto Farina) et de Carthage, Scipion y ayant établi un de ses principaux magasins. Nous ne connaissons du reste cet endroit pas plus que *Narke* qui en était voisine.

Deux autres villes étaient plus à l'ouest dans les environs de *Narangara* et de *Zama*; ce sont *Parthon* et *Cilla*[2] : ces deux noms ne reparaissent plus depuis cette époque. (*Parthos* répond peut-être à la moderne el Gatter, au sud du fleuve Hamise et *Cilla* à Mfétia au nord de cet affluent du *Bagradas*).

Parmi les villes *numides* citées par Salluste dans son histoire de la guerre de Jugurtha, nous ne connaissons guère que celles sur lesquelles d'autres écrivains nous fournissent des renseignemens : telles que *Cirta* (Constantine), *Capsa* (Gafsa), *Zama* (Sc. *Regia*, aujourd'hui *Zoouarin*), *Sicca*. Salluste, excellent historien, était assez mauvais géographe; il n'indique pas même la marche des armées romaines.

[1] Appian., *Punica*, c. 15.

[2] Appian., *Punica*, c. 39 et 40 : Σκιπίων Πάρθον μεγάλην πόλιν αὐτίκα προςπίσων εἷλε. (« Scipion se jeta de suite sur *Parthos*, grande ville, et la prit. »)

Aussi nous n'avons pas la moindre notion sur la petite ville de *Thirmida*, dans l'intérieur de la *Numidie*, où Hiempsal fut mis à mort par Jugurtha ; ni sur *Suthul*, place forte, cachée dans les montagnes, où ce célèbre prince *numide* fit garder une partie de ses trésors [1].

Salluste donne quelques détails sur *Vacca*, que nous retrouvons d'ailleurs dans les écrivains postérieurs, de sorte que nous sommes en état d'en fixer la position approximativement. C'était du temps de Jugurtha une ville grande et commerçante, que visitaient les marchands italiens. *Vacca* fit d'abord volontairement sa soumission aux Romains, d'où il suit qu'elle devait être située à la proximité de leurs possessions. Plus tard elle massacra la garnison romaine ; Metellus, qui était en quartier d'hiver dans la *province d'Afrique*, la surprit après une marche de nuit et la démolit. *Utique* était le point central d'où partaient les expéditions de l'armée romaine ; elle campait au sud de cette ville, d'où une forte journée de marche la conduisit à *Vacca*; par conséquent cette dernière était au sud-ouest d'*Utique*. C'est dans cette position que Ptolémée place *Vaga* (Οὐάγα), qui est évidemment la *Vacca* de Salluste, avec une prononciation adoucie. Les détails que Plutarque, dans la vie de Marius, nous donne sur cette place, s'accordent de tout point avec ceux fournis par Salluste. Plutarque écrit Baga (Βάγα). Pline [2] dit qu'elle avait une population romaine ; sans avoir repris son ancienne prospérité, il fallut qu'elle eût réparé ses pertes. Saint Augustin [3] parle de l'évêque de *Vaga* (*epis-*

[1] Sallustii *Jugurtha*, c. 12 *et* 37-38.
[2] Plin., V, 4.
[3] August., *contra Donatistas*, III, 6.

copus Vagensis); mais dans la Notice épiscopale de *la Numidie* il n'en est pas fait mention, ce qui prouve que la ville n'avait pas d'évêque catholique à l'époque où cette Notice fut dressée. Au rapport de Procope [1], l'empereur Justinien fit entourer *Baga* (Βάγα) de remparts, et lui donna le nom de *Theodoria* en l'honneur de son épouse.

De *Vacca* l'armée romaine se porta sur le *Muthul*, rivière qui avait séparé les possessions d'Adherbal de celles de Jugurtha ; puis elle s'engagea au milieu des montagnes où Jugurtha vint l'attaquer avec vigueur. Le *Muthul* est sans doute le même fleuve que le *Rubricatus* de Ptolémée (Seybouse). Les montagnes dont il était flanqué sont les monts *Thambes* de ce géographe [2].

Les courtes campagnes de César en Afrique nous font connaître d'autres lieux, situés pour la plupart au sud d'*Adrumète* dans le voisinage de la côte orientale, où il en a été rendu compte [3]. Hirtius parle en outre d'une bourgade appelée *Parada* ; elle était située à mi-chemin entre *Utique* et *Thapsos*, au milieu des montagnes. Au rapport de Strabon [4], la petite ville de *Phara* (Φάρα) fut incendiée par les cavaliers de Scipion ; c'est sans doute *Parada* dont il veut parler, car dans le passage où il parle de *Phara*, il donne un relevé de toutes les villes qui furent détruites dans le cours de la guerre de César. L'emplacement de *Parada* se trouvait par conséquent dans les monts Zowan (*Zuphonae*) : c'est

[1] Procop., *de Aedif.* VI, 5.
[2] Comparez p. 341 et 359.
[3] Page 298.
[4] Hirtius, *B. Afr.* c. 87. Strabo, XVII, 1188.

tout ce que nous en savons. Au reste c'est un point peu important.

(Une autre ville du nom *Tabena*, est placée par Hirtius[1] dans la partie du royaume de Juba, qui s'approchait de la mer. Saint Augustin et son biographe[2] parlent du même endroit, ils l'appellent *Thiabena* et le placent entre *Hippo Regius* (Bône) et *Tagaste.*)

La province renfermait beaucoup d'autres villes, au nombre desquelles il y en avait d'assez importantes. Pline[3] n'en cite que les plus remarquables, et les classe selon leur rang politique, et en les énumérant par ordre alphabétique. Ptolémée confirme la plupart de ses indications, il fournit les mêmes noms avec des renseignemens qui manquent de précision. Nous savons que la plupart de ces villes avaient des évêques. Harduin, dans ses notes sur Pline, recueille soigneusement tous les passages où les noms rapportés par cet auteur paraissent de nouveau. Toutefois, nous ne connaissons aucun détail de quelque valeur sur ces villes, ni même leur position, à moins qu'elles ne figurent dans les itinéraires.

Pline cite *Theudalis* comme une ville libre de l'intérieur des terres, à côté de *Hippo Diarrhytus* (Bizerta), place maritime. Cette indication est confirmée par Ptolémée, qui place *Theudale* à 1° de latitude au sud-

[1] Hirtius, *B. Afr.* cap. 77.

[2] Saint Augustin, *epis.* LXXXIII, 1. Possidius *vita St-Augustini.* Comparez Dureau de la Malle : Constantine, p. 250. Ce savant pense que le mont *Thambes* de Ptolémée a pris son nom de la ville de *Thabena*, où que le nom de cette dernière est une dérivation de celui de la montagne.

[3] Plin., V, 4.

est de *Hippo*, à l'est du lac *Sisara*, qui débouche dans le lac de *Hipponitis;* ce dernier se décharge dans la mer près de *Hippo*.

Parmi les endroits ayant une population romaine (*Oppida civium Romanorum*), sans avoir le titre de colonie, l'*Oppidum Abutucense*, nous est totalement inconnu. Puis il y a *Oppidum Aboriense*, dont l'évêque est cité dans les Notices de l'église. *Canopicum* porte dans Ptolémée le nom de *Canopissae*, il le place à 1° de longitude à l'est de *Thabraca* (Tabarca), et non loin de la côte.

Oppidum Chilmanense, dans Ptolémée *Kilma*, à une forte distance au sud de *Maxula* (Rhades).

Oppidum Thunusidense, chez Ptolémée *Thunusda*, à peu de distance au sud de *Tabraca*.

Oppidum Tubernicense, chez Ptolémée *Thuburnica colonia*, non loin de *Hippo Regius* au sud-ouest.

Oppidum Tynidrumense, dans Ptolémée, *Thunudromon colonia*, au sud-est de *Rusicada* (Stora ou plutôt Philippeville). Que les Romains aient créé dans les régions occidentales de la *Numidie* des établissemens avec une population étrangère, cela se conçoit, mais quant à la qualification de colonie que leur donne Ptolémée, il ne faut pas en croire nos éditions, à moins que leurs assertions ne soient confirmées par d'autres renseignemens.

Oppidum Tibigense, dans Ptolémée *Thigiba colonia*, sans doute par altération. Les manuscrits portent *Thieba* (Θιήβα), ce qui est également faux. La position est marquée au sud-est de *Rusicada*, dans l'intérieur de la *Numidie*, environ à l'endroit où les itinéraires placent *Thibilis* (Hamisc).

Usalitanum Oppidum, est la seule ville latine que Pline connaisse. Dans Ptolémée, on lit *Uzan* ou *Uzanon*, un peu à l'ouest d'*Utique*. Dans saint Augustin, l'*Oppidum Usalitanum* est une colonie auprès d'*Utique* [1].

Pline connaît trente villes libres (*oppida libera*), dans la *province d'Afrique*, il cite les noms de dix-huit d'entre elles. Les itinéraires ne nous apprennent rien sur *Acharitanum*, *Avinense*, *Abziritanum*; l'évêque de cet endroit, *episcopus Abziritensis*, figure dans les Notices de l'église; on connaît aussi des évêques à l'*Oppidum Canopitanum* et à l'*Oppidum Melzitanum*. L'*Oppidum Materense* est sans doute la même ville que l'*Ad Madera* (Ghella-el-Chnan) des itinéraires. L'*Oppidum Salaphitanum* ne reparaît nulle part; l'*Oppidum Tiphicense*, est probablement la *Theveste* (Tebessa) des itinéraires; l'*Oppidum Theudense* avait un évêque, *episcopus Theuzidanus* ou *Theuditanus;* l'*Oppidum Ulusubritanum* est cité par Ptolémée sous le nom d'*Ulizibirra*; il le place au sud-ouest d'*Adrumète*; l'*Oppidum Visense*, avait un évêque.

Nous trouvons dans Ptolémée un certain nombre d'autres villes, dont nous ne connaissons que les noms, et enfin, dans la Notice épiscopale de l'*Afrique propre*, la liste bien plus nombreuse des villes et bourgades qui avaient des évêques. Dans la *province proconsulaire*, elle en connaît 54, dans la *Numidie* 125, dans le *Byzacium* 117, bien que dès villes importantes y soient omises, telles que *Hippo Regius*, *Thabraca*, etc., sans doute parce qu'elles n'avaient que des évêques ariens. Celles de ces villes sur lesquelles nous avons

[1] August., *de civit. dei*, XXII, 8.

quelques renseignemens, ont été décrites; quant aux autres, il serait inutile d'en rapporter les noms.

Ptolémée connaît les montagnes du pays dans leur ensemble. Elles forment la continuation nord-est de l'Atlas, et séparent les provinces romaines au sud-ouest de la *Gétulie*, et au sud-est du grand désert. Sur quelques points elles s'avancent vers la côte septentrionale; Ptolémée cite les plus importantes de ces branches latérales.

Au sud-ouest de la *Numidie*, les monts *Buzara*, Djebel Ouousgar, qui vont se répandre à l'ouest sur une partie du midi de la *Mauritanie*, commencent en s'abaissant considérablement à tirer vers le nord-est, pour s'approcher de la rive droite de l'Hamise, qu'ils couronnent de leurs hauteurs, depuis sa source jusqu'à son point de jonction avec le *Bagradas* (Medjerdah). Ptolémée en marque la position à 2° au sud de la ville de *Sitifis*. Les monts *Buzara* s'embranchent par conséquent du côté de l'occident avec les monts *Tittery*, qui se détachent de l'Atlas pour courir dans la direction nord-est, et dont le Wannougah forme la continuation [1].

Le *mont Audus* (τὸ Αὔδον ὄρος), qui confine aux montagnes précédentes à l'endroit où elles tournent de l'ouest vers le nord-est, a moins d'étendue. Ptolémée le place au sud-est de la ville de *Lambese* (Lamba); position qui correspond à celle du mont *Auras* (*Aurasius mons*) de Procope [2], qui donne une description intéressante de cette groupe de montagnes, moins remarquable par son étendue que par sa configuration.

Trois jours de marche suffisent pour parcourir le

[1] Comparez p. 379 et p. 474.

[2] Proc., *B. Vand.*, II, 13, 19; *de Aedif.* VI, 7.

mont Auras dans toute sa longueur. Les sommets s'élèvent jusqu'au ciel, et présentent de toutes parts des pentes raides et d'un abord difficile ; mais dès qu'on a franchi ces murs escarpés, des plaines riantes s'offrent aux regards ; on y voit une foule de ruisseaux courir dans de fraiches prairies, les arbres sont chargés de fruits précieux et tels qu'on n'en trouve point de pareils dans le reste de l'Afrique. Les Vandales furent chassés de ces montagnes par les Maures, qui démolirent *Thamugudis* (Ager Soudah), ville située dans une vallée à l'est. Les généraux de l'empereur Justinien en chassèrent les Maures, et pour s'assurer la possession du pays, il y établirent des forts. D'autres châteaux avaient été construits précédemment sur les pointes les plus élevées du rocher. Au rapport de Shaw, le mont *Auras* conserve l'ancienne forme de son nom, dans celui de Aures. D'après Léon l'Africain il s'appelle *Aurez* ; des ravins profonds le séparent des montagnes voisines ; il y a des sources en abondance : et il est habité par des Maures, qui en ferment soigneusement l'accès aux Arabes, etc.

A l'est du mont Auras, une autre chaîne se dirige vers le nord et vers le nord-est. Les chiffres de Ptolémée lui assignent une position trop méridionale ; mais ce géographe ajoute que la rivière *Rubricatus* (Seybouse), qui se jette dans la mer près de *Hippo Regius* (Bône), prend sa source dans ces montagnes. Cette indication ainsi que la direction qu'il leur donne, en les prolongeant vers le nord-est, prouve que les monts *Thambes* (ὁ Θάμβης) correspondent à la chaîne de montagnes qui s'avance sous les dénominations modernes de Djebel Boudeb, Djebel Anenches et Djebel Usturgah du sud

vers *Bulla Regia* (Bal) au nord de l'Hamise, qui descend au sud-ouest du versant de cette chaîne. Plus haut j'ai eu occasion de parler des *monts Thambes*; la route de Carthage à *Cirta* passait anciennement par cette chaîne, et le mont *Pappua* (Djebel Edough), où Gélimer se rendit prisonnier, en faisait évidemment une branche latérale [1].

Cette même chaîne dans ses prolongemens de l'est, non loin de la côte, aux environs de *Hippo Diarrhytus* (Bizerta), s'appelait *Kirna* (τὸ Κίρνα ὄρος) : c'est de là que sortent les deux lacs qui tombent dans la mer à Hippo, et les monts s'appellent aujourd'hui *Iskell*.

La chaîne principale du sud se détache de l'Auras et se prolonge sur une étendue de 3° de longitude vers le sud-est. Chez Ptolémée elle est marquée sous le nom de *Mampsarus* (τὸ Μάμψαρον ὄρος), le *Bagradas* (Medjerdah) en découle. Comme le géographe donne une trop grande étendue au cours de cette rivière du sud au nord, il place ces montagnes, dont le nom moderne nous est inconnu, trop loin vers le sud, et en communication directe avec le *Vasaletos Mons* (Οὐασάλετον ὄρος) dans l'édition d'Érasme, *Usaletos* dans les éditions latines et dans le codex Coislinus. Dans le fait, ces montagnes se trouvent au sud-est des précédentes, ainsi que le prouve cette indication ultérieure que *la rivière de Triton*, de même que les lacs auxquels elle donne naissance sortent du mont *Vasaletos*; chez Léon ils portent les noms de Beni Tefren et de *Nofusa*. D'après Shaw, une chaîne qui traversait au nord la *province proconsulaire* du sud au nord-est,

[1] Page 459.

s'appellerait actuellement *Uselet ;* c'est l'Esalalt d'Edrisi à deux journées de Tunis, et à 15 milles arabes = 12 milles romains de Cairouan (*Vicus Augusti*) [1]. Il ne faudrait pas confondre cette chaîne avec le *mont Usaletos* de Ptolémée; elle s'appelle chez ce dernier *Dios Mons* (mont de Jupiter). Vers le nord elle se nomme aujourd'hui *Zowan*, d'après Shaw; Léon l'Africain[2] écrit ce nom *Zagoan*.

(Edrisi, Abu Obaïd et Cardonne [3] portent *Zaghwan*, ce qui est plus juste, Victor de Vita [4] donnant à cette rangée de côteaux, couronnés de plusieurs pics assez élevés, le nom de mont *Ziquensis* au lieu de *Ziguensis*. C'est dans cette chaîne qu'étaient situées près de la ville de Zoouan, dont le nom rappelle la tribu des *Zuphonae* dans Diodore de Sicile [5], et près de Zung-gar les sources qui alimentaient de leurs eaux l'aqueduc de Carthage, bâti par Hadrien, et qui avait environ vingt-cinq lieues de long[6]; ce qui devait donner à ces hauteurs plus de prix que les mille et mille miracles qui s'y sont passés au rapport de Victor de Vita à l'époque de la persécution des Catholiques par le roi Vandale Hunéric, lorsque le mont Zaghwan, dont la plus haute cime est située sous le méridien de Tunis

[1] Edrisi, traduction Jaubert, t. I, p. 270.

[2] Leo Africanus (traduction allemande de Lorsbach), p. 442.

[3] Edrisi, traduction Jaubert, t. I, p. 270. Abu-Obaid, p. 67; Cardonne, *histoire de la domination des Arabes en Afrique et en Espagne*, t. II, p. 187.

[4] Victor Vitensis, *Historia persecutionis Vandalicae*, II, 6 et V, 15.

[5] Diodor. Sicul., XX, 58.

[6] M. Dureau de la Malle, topographie de Carthage, p. 156-186 et p. 259-268.

et à douze lieues de cette ville, et qui se voit dans la mer, du côté de l'orient, à une distance du continent de plus de 100 milles géographiques, reçut le surnom de *montagne du Seigneur* (*mons Domini*). Les payens se sont bornés à ériger à un petit quart de lieue au couchant de Zoouan ou Zaghwan, un petit temple en forme de fer de cheval, qui servait de château d'eau à l'aqueduc. L'édifice a cent dix-huit pieds de largeur et autant de profondeur ; tout autour on voit à l'intérieur, dans l'espace qui sépare les pilastres dont les colonnes soutiennent le toit de la voûte, des niches destinées à recevoir des statues de nymphes et de naïdes, et celle de la Junon *punique* ou de la déesse Coelestis, qui faisait descendre à volonté les pluies du ciel. Le bassin présente la forme d'un 8 et se trouve placé au milieu du temple. Il a vingt-huit pieds de long sur quinze de large, et sert encore aujourd'hui comme réservoir aux eaux que les habitans vont puiser au moyen de marches pratiquées dans l'enceinte même du bassin. A Zung-gar le château d'eau consiste en un bâtiment qui s'élevait en forme de dôme au-dessus de la fontaine, et servait de maison de bain. Sur la frise du portail de ces thermes, M. Noah a trouvé une inscription qui présente entre autres les deux lettres initiales Zu..., du nom ancien de la moderne Zung-gar [1]. Elles sont suivies d'un h et d'un a, ce qui fait penser à M. Durau de la Malle [2], que cette ville s'appelait autrefois *Zucchara*, nom qui ne se rencontre nulle part.)

[1] Noah, travels in Africa; New-Yorck, 1819, p. 281.

[2] L. cit., p. 146.

LIVRE TROISIÈME.

MAURITANIE.

CHAPITRE PREMIER.

Noms du pays et des habitans; variations dans la division politique du pays : elles donnent lieu à l'établissement de trois provinces : *Mauritania Caesariensis, Sitifensis* et *Tingitana.*

Le dernier pays au nord-ouest de l'Afrique s'appelait *Mauritanie* (*Mauritania*) : c'est ainsi qu'en ont écrit le nom tous les auteurs latins, et cette dénomination vient de *Mauri*, les *Maures*. Les Grecs, fidèles à leur coutume de défigurer les noms propres étrangers, ont changé le mot *Mauri* en *Maurusii;* la *Mauritanie* est changée chez eux en *pays des Maurusii*. Par la suite les écrivains grecs adoptèrent la forme régulière de ces noms et écrivirent *Mauri* et *Mauritanie*, tout comme les Romains. Que si des monnaies remontant au temps d'Adrien et frappées à Rome[1] portent *Mauretania*, ainsi que plusieurs inscriptions, qui pour la plupart sont dues à des particuliers et se trouvent dans des pays lointains, cela ne nous autorise point à rejeter une orthographe adoptée par tous les géographes et par tous les historiens.

[1] Eckhel, vol. VI, p. 498.

Nous avons montré plus haut, en parlant de la *Numidie*, que les habitans du nord-ouest de l'Afrique, y compris les soi-disant *Numides*, avaient adopté la dénomination commune de *Maures*. Les Romains ne donnaient point à ce nom une acception aussi étendue dès les temps de la première guerre *punique*. Ils entendirent bien parler alors d'un prince qui régnait sur les *Maures* à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et qui avait aidé Masinissa à rentrer dans le royaume de ses pères [1]; mais ils s'inquiétèrent peu d'un peuple avec lequel ils n'avaient eu aucune espèce de relation. La guerre contre Jugurtha leur fit mieux connaître cette nation. On sait que Jugurtha rechercha l'appui de Bocchus, roi des *Maures*, qui d'abord lui prêta assistance, mais qui finit par le trahir et par le livrer aux Romains. (Le royaume de Bocchus était séparé de celui de Jugurtha par le fleuve *Mulucha* (Malouïa); il comprenait donc le pays qu'on appelait plus tard la *Mauritanie Tingitane*. Pour prix de sa trahison envers Jugurtha, qui avait épousé sa fille, Bocchus obtint des Romains toutes les terres comprises entre ledit fleuve et la ville maritime de *Saldae*, Tedelès [2]. En mourant il institua Bo-

[1] Livius, XXIX, 30.

[2] Sallust., *B. Jugurth.* c. III : *Quem* (*Jugurtham*) *si Romanis tradidisset fore ut illi plurimum deberetur ; amicitiam, foedus, Numidiae partem, quam non peteret, ultro adventuram.* — La récompense que Sylla fit espérer à Bocchus lui a été effectivement donnée. Rufus Festus, dans son histoire abrégée des provinces de l'empire romain, dit : *Mauritaniae duo a Boccho obtentae sunt.* Ensuite il parle de la guerre de César contre Juba, et de l'érection de la *Numidie* en province romaine ; ce qui démontre qu'il entend parler du Bocchus en question et non pas de celui qui régnait de—38 à—33 sur la *Mauritanie de Tingis* et sur *celle de Césarée*.

gud, son fils aîné, héritier de la *Mauritanie Tingitane*, et légua ses nouvelles acquisitions à Bocchus, son second fils; par conséquent celui-ci devint roi du pays, qui formait plus tard la *Mauritanie Césarienne*. Depuis ce partage des états de Bocchus entre ses deux enfans, la *Mauritanie Tingitane*, si on ne l'appelait pas *terre des Maures ou Mauritaine*, fut surnommée *Bogudiana*; et la *Césarienne*, si on ne la désignait pas par son ancien nom, qui était *terre des Massésyliens*, reçut l'épithète de *Mauritanie de Bocchus*[1]. Le partage eut lieu entre les années 91 et 81 avant J.-C.[2]. Dans la suite les rois de la dernière contrée se nommaient quelquefois Bogud, et ceux de la première Bocchus).

(L'an 46 avant J.-C., lorsque César débarqua sur la côte d'Afrique pour y combattre les restes du parti de Pompée et le roi *numide* Juba, qui avait épousé leurs intérêts, la *Césarienne* fut gouvernée par un prince nommé Bogud, et le roi de la *Tingitane* s'appela Bocchus. Nous apprenons ce fait par Dion; il ne se

[1] Plin., V, 1: *Nam* DIU *regum nomina obtinuere, ut Bogudiana appellaretur extima itemque Bocchi, quae nunc Caesariensis*; passage important, et qui ne peut regarder que les enfans de Bocchus l'Ancien, beau-père de Jugurtha, attendu que Bogud, dernier roi de la *Tingitane*, n'a été que trois ans sur le trône, et que Bocchus, roi de la *Césarienne*, qui le priva de ses états, n'a régné que sept ans sur ce pays seul, et cinq ans sur les deux *Mauritanies* réunies.

[2] En — 91 Bocchus, beau-père de Jugurtha, fit ériger dans le capitole à Rome plusieurs trophées représentant les événemens les plus remarquables de son règne, et entre autres l'extradition de Jugurtha. (Plutarch., *in Mario*, p. 424 et *in Sylla*, p. 455.) En — 81 Pompée passa de la Sicile en Afrique, où Bogud, fils du Bocchus qui avait reçu en héritage de son père la domination sur la *Césarienne*, aida le général romain à se débarrasser d'Hiertas, roi d'une partie de la *Numidie*.

fait pas faute de parler des services signalés que le prince Bogud rendit en —45 à César en Espagne contre les enfans de Pompée, pendant que les fils du roi Bocchus combattaient dans les rangs de ces derniers [1]. A la vérité il ne nous apprend pas dans quelle partie de la *Mauritanie* chacun de ces deux princes a régné ; mais l'historien de la guerre de César en Afrique supplée à son silence. Bogud, dit-il, se ligua avec l'aventurier Sittius pour aller envahir les états de Juba; César, après sa victoire, abandonna à Sittius la ville de *Cirta* (Constantine) et ses environs, et fit cadeau à Bogud du pays confiné entre le méridien de *Saldae* (Tedelès) et entre le fleuve *Ampsaga* (Oued-el-Kébir) [2]. Ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à un roi de la *Césarienne*, ou bien il faudrait présumer qu'un prince *Tingitain*, ami avoué de César, eût pu passer impunément par le royaume d'un ennemi de ce grand homme, pour faire en sa faveur une irruption dans la *Numidie*. Nous devons cependant observer qu'Appien donne le nom de Bocchus au prince qui a exécuté les actes qu'Hirtius, auteur présumé de la guerre de César en Afrique, attribue à Bogud [3]. Mais Tite-Live s'accorde avec Hirtius sur le nom du prince qui fut en Afrique l'allié de César [4]; d'un autre côté l'erreur d'Appien est

[1] Dio Casius, XLIII, 36 et 38. Cf. Hirtius, *bellum Hispanum*.

[2] Hirtius, *Bell. Africanum*, *cap.* 25. Comparez *cap.* 22, où l'auteur parle d'une irruption que fit l'aîné des deux fils du grand Pompée, dans les états de Bogud.

[3] Appian., *bellum civile*, II, p. 488 et IV, p. 620 (*edit.* Henrici Stephani).

[4] Tite-Live dans un fragment du livre CXIII, conservé par Priscien (*grammat.*, V, p. 645; voyez Titi Livii *Opera omnia ex recensione*

facile à expliquer, Sittius ayant été au service du roi *tingitain* Bocchus au moment où il résolut d'associer sa fortune à celle de César [1].)

(Orose [2] rapporte que Pompée après avoir vaincu Domitien en —81 sous les murs d'*Utique*, poursuivit Hiertas, roi de *Numidie*, qui s'était fait le champion de la cause de Marius, jusque dans les états de Bogud, fils de Bocchus et roi des *Maures*. Il engagea ensuite ce prince à enlever à Hiertas ses soldats et ses trésors, et lorsque ce roi malheureux eut tenté de rentrer dans son royaume, le général romain le fit tuer à *Bulla Regia*. Pompée n'a été que quarante jours en Afrique [3]; on conçoit qu'il n'a pas eu le temps de pénétrer jus-

Drakenborch *cùm notis omnium, supplementis* Freinshemii *et librorum perditorum fragmentis*, Lugd. Bat. 1744, *in*-4°, t. VI, p. 987). Dans deux fragmens du livre CXII conservés par le même grammairien (Priscian., VI, p. 686), l'historien de Padoue, d'accord avec l'auteur de la guerre de César à Alexandrie (*cap.* 59), parle de l'arrivée en Espagne de Bogud et des services qu'il y rendit en — 48 à Cassius, général de César.

[1] Dio Cassius, XLIII, 5. Cet historien dit en parlant de l'intervention des rois *Numides* et *Mauritains* dans la guerre entre César et Pompée (XLI, 41) : « Jobas (*Juba*) était en honneur auprès de Pompée et chez les Romains qui l'avaient suivi en *Macédoine;* ils lui donnèrent volontiers le titre de roi. Par contre, César et ses partisans à Rome lui intentèrent un procès dans cette ville et le firent proclamer ennemi du peuple. Les rois Bocchus et Bogouas furent gratifiés par les partis belligérans d'épithètes discordantes entre elles, puisqu'ils avaient pris fait et cause chacun contre l'allié de l'autre. »

[2] Oros., V, 21 : *Idemque Pompejus Hiertam Numidiae regem persecutus fugientem a Bogude Bocchi Maurorum regis filio, spoliari omnibus copiis fecit, quem continuo Bullam reversum, tradito sibi oppido, interfecit.*

[3] Plutarchus, *in Pompejo*, p. 624 (*editio* Xylandri.)

qu'aux frontières de la *Tingitane*, par conséquent le Bogud, dont Orose entend parler, est le même qui assista César en Afrique. Hiertas, Hiempsal et Hiarbas[1] héritèrent après la chute de Jugurtha de la partie de ses états que le sénat romain n'avait pas donnée à Bocchus, beau-père de ce prince. Hiertas avait reçu pour sa part l'ancien royaume d'Adherbal, fils de Micipsa, c'est-à-dire tout le pays baigné par la Méditerranée, l'*Ampsaga* ou Oued-el-Kébir, le *Muthul* ou Hamise et la *Tusca* ou Zaïne; plus les terres confinées entre la ville de *Saldae* (Tedelès) et l'*Ampsaga*, dont on composa plus tard la *Mauritanie de Sétif*; tout ce qui restait de la province dite de *Numidie* par Pline et ses successeurs et la *Byzacène*, échurent à Hiempsal, père de Juba; enfin Hiarbas fut gratifié de la *Tripolitaine*. Il est vrai qu'on confond d'ordinaire ce dernier avec Hiertas[2], mais la preuve que ce sont deux personnages différens, c'est que Plutarque rapporte qu'Hiarbas fut fait prisonnier à la bataille d'*Utique*. Du reste, il est indubitable que le royaume d'Hiarbas s'étendit de l'extrémité sud-est de la *petite Syrte* jusqu'aux frontières de la *Cyrénaïque*. Effectivement Plutarque, quand il raconte les aventures que Marius et son fils eurent en Afrique après leur fuite de l'Italie en—88, recule la limite orientale du territoire d'Hiempsal jusqu'aux

[1] C'est ainsi que les auteurs latins orthographient ordinairement ces trois noms. On lit Jempsal dans une inscription latine publiée par Shaw et reproduite dans l'appendice I de cet ouvrage. Appien (*B. Civ.* I, *p.* 399), écrit Hiempsalas; Dion (XLI, 41) Jempsas; Plutarque (*in Mario p.* 428 *et in Pompejo*, *p.* 624) Jampsas et Jarphas.

[2] Voyez les notes de Drakenborch sur Tite-Live, *epitome libri* LXXXIX.

côtes libyques situées en face de l'*île de Meninx* (Gerbo)[1]. Cet historien nous apprend aussi que Pompée ôta a Hiarbas son royaume, pour l'annexer à celui d'Hiempsal, qui s'était rangé du côté de Sylla[2]. Pour ce qui est des pays où Hiertas avait régné, on les laissa à la famille de ce prince; car lorsque César fit la guerre à Juba, celui-ci avait pour allié et pour ami un prince *numide* appelé Manassès, et régnant sur les contrées qu'Hiertas avait possédées[3]. Les états de Juba furent réunis par César en—46, au territoire de la république romaine; quant à ceux de Manassès, le dictateur victorieux les partagea, d'après Appien, entre Sittius et Bogud, de manière à ce que le premier en obtînt la plus belle partie. Or, nous avons vu qu'Hiertas avait possédé la ville de *Bulla Regia*. Ptolémée assigne au terroir des *Cirtésiens*, appelé *Sittiens* par d'autres écrivains anciens, outre *Cirta* (Constantine) et la rive droite de l'*Ampsaga*, les villes de *Myraeum*, *Vaga* (Bedja), *Lares* (Lorbus), *Aitara* et *Azama*, appelée vulgai-

[1] Plutarch., *in Mario*, p. 428.

[2] Plutarch., *in Pompejo*, p. 625. Cf. l'auteur de la guerre de César en Afrique, qui dit en parlant des *Gétules* demeurant sur les confins de la *Byzacène* et de la *Tripolitaine* (*cap.* 56): *Gaetuli quorum patres cum Mario meruerant, post Syllae victoriam sub Hiempsalis regis erant potestate.* Le nom d'Hiarbas ou d'Iarbas se présente de fort bonne heure dans l'histoire des peuplades indigènes de cette partie de l'Afrique. D'après Virgile (*Aeneid.*, IV, 36) et Justin. (XVIII, 6) Iarbas ou Hiarbas, chef des *Gétules* suivant le premier, ou des *Maxitani* = soit aux *Maxyes* d'Hérodote qui prétendaient descendre des *Troyens*, soit à ses *Macae*, qui demeuraient d'après cet historien grec entre les deux *Syrtes*, suivant Justin aurait voulu forcer Didon à l'épouser.

[3] Appian., *bell. civ.* IV, p. 620.

rement *Zama*, et célèbre par la victoire que Scipion remporta sur Annibal dans ses environs[1]. Ces endroits sont situés tous les cinq dans le voisinage du *Muthul* ou de l'Hamise, donc il est certain que la meilleure partie du royaume d'Hiertas comprit l'espace confiné entre la Méditerranée, l'Hamise, l'*Ampsaga* ou Oued-el-Kébir et la *Tusca* ou Zaïne; dès lors, celle qu'Appien regarde comme la moins bonne et qui échut à Bogud, dont César avait aimé l'épouse[2], renferma les terres comprises entre le méridien de *Saldae* à l'ouest, et le lit de l'*Ampsaga* à l'est).

(Arabion, fils de Manassès, se réfugia en Espagne auprès du fils puiné du grand Pompée. Après l'assassinat de César, il retourna dans sa patrie à la tête d'une armée *numide*, qui avait appris le métier des armes dans les camps des Romains, et força Bocchus, fils de Bogud, auquel César avait abandonné une partie du royaume de son père, à la lui rendre. En même temps il tend des embûches à Sittius, et lui fait ôter la vie; toutefois le territoire que ce dernier avait reçu de César, reste entre les mains de ses parens et de ses anciens compagnons d'armes. Arabion lui-même, après avoir rendu des services éminens à Sestius, ancien gouverneur de la *Numidie*, dans la guerre qu'il eût à soutenir depuis l'an 44 avant J.-C. jusqu'en —40, d'abord contre Cornificius, qui administra l'*Afrique ancienne* ou la *Zeugitaine* en qualité de préteur, lorsque César vint à mourir, et plus tard contre Phangon,

[1] Ptolem., IV, 3.

[2] Sueton. *Vita Caesaris cap.* 52 : *Dilexit et reginas, inter quas Eunoen Mauram cui maritoque ejus plurima tribuit et immensa.*

qu'Octave avait donné pour successeur à Sestius, fut assassiné par ce même Sestius, désireux d'acquérir à Marc-Antoine, pour l'administrer en son nom, tout le pays qui constituait, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Dioclétien, la *province proconsulaire* d'*Afrique*, c'est-à-dire, l'*Afrique ancienne* ou *la Zeugitane*, l'*Afrique nouvelle* ou *la Numidie proprement dite* et *la Byzacène*, de même que la *Tripolitaine*. Sestius, après l'assassinat d'Arabion, annexa par cette raison les états de ce prince au territoire africain des Romains; mais au moment où il se croyait au comble de ses vœux, le triumvir Lepidus est investi par Octave et par Marc-Antoine du gouvernement des contrées susdites, et Sestius retourne à Rome, où il parvint par la suite à la dignité de consul surnuméraire (*consul suffectus*) [1].)

(Lepidus administra l'Afrique romaine en maître absolu, depuis l'an —40 jusqu'en —36 qu'il fut privé en Sicile par Octave de la dignité de triumvir. Octave préposa Statilius Taurus, avec le titre de proconsul, au gouvernement du pays qu'il venait d'arracher à Lepidus. Taurus l'administra [2] jusqu'à l'époque où Octave, après son élévation à la dignité d'arbitre suprême et unique des possessions de Rome, les divisa en provinces du sénat et en provinces du prince; ce qui eut lieu en —27. En attendant, le roi *tingitain* Boc-

[1] Appian., *b. civ.* IV, p. 620 et p. 637 ; V, p. 686. — Dio Cassius, XLVI, 55 ; XLVIII, 17 *et* 21-22. Ce dernier porte Ardalion pour Arabion. — Porphyrius *ad* Homeri *carmina*, I, 4.

[2] Cf. Les fastes capitolins et Freinshemii *suppl. in* Tit. Livii libr. CXXIX, cap. 28 et 29.

chus, qui avait envoyé en—45 ses fils au secours des enfans du grand Pompée, mourut après avoir vainement essayé en—40 de chasser Carinas de l'Espagne qu'il administrait au nom et pour le compte d'Octave [1]. Bogud, qui succéda à Bocchus, se laissa engager par Lucius, frère de Marc-Antoine, à faire à son tour en—38 une invasion en Espagne, qu'il s'agissait d'arracher à tout prix d'entre les mains des légats d'Octave [2]. Pendant qu'il guerroyait en Espagne contre les partisans de ce dernier, ceux-ci portèrent Bocchus, roi de la *Césarienne*, à envahir les états de leur adversaire. En même temps les habitans de la ville de *Tingis* (Tanger) se révoltèrent contre leur prince, et se constituèrent en état de république. De cette façon Bogud perdit son royaume et fut obligé de chercher un refuge à Alexandrie auprès de Marc-Antoine. Bocchus eut peu de peine d'obtenir d'Octave, dont lui et son père avaient constamment été des partisans aussi chauds qu'utiles, qu'il lui fût permis de cumuler la royauté dans la *Tingitane*, avec celle dont il avait hérité. Toutefois Octave autorisa la ville de *Tingis* à rester cité libre. Bocchus établit sa résidence à *Jol*, appelée plus tard *Césarée* [3], et aujourd'hui Tennès; il mourut en—33, après avoir régné cinq ans sur les deux *Mauritanies*, qu'on comprit durant ce temps sous le nom de *Mauritania*. Bogud, son rival, eut la tête tranchée en—31 à *Méthone*, ville de la *Messénie*, en Grèce,

[1] Appian., *bell. civ.* V, 686.
[2] Dio Cassius, XLVIII, 45.
[3] Solinus, *cap.* 21.

au moment où il y débarqua avec une division des troupes de Marc-Antoine[1].)

(Après la mort de Bocchus, Octave jugea à propos de ne point lui donner de successeur. Par ses ordres des colonies furent établies dans les régions des deux royaumes voisines de la côte; du reste le pays ne fut pas entièrement transformé en province romaine, bien qu'on datât les années, depuis le décès de Bocchus, d'après l'ère de la province sur les monnaies et dans les actes publics et privés, témoin plusieurs inscriptions qu'on a découvertes dans les provinces occidentales de l'Algérie[2].)

Juba, fils du roi de ce nom, qui perdit l'an 46 avant J.-C. ses états et la vie dans sa lutte contre César, vivait alors comme prisonnier d'état à la cour d'Auguste. Par son dévouement à la personne du chef de l'empire, par les agrémens de sa société, par les vastes connaissances qu'il avait acquises en géographie, en histoire, etc., il avait su se concilier les bonnes grâces de tout le monde. Aussi le jeune prince obtint en—25 la main de Cléopâtre Sélène[3], fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre; de plus le royaume de son père lui fut restitué. Plus tard (en—17) on lui donna en échange de cet empire tous les états de Bocchus[4].

[1] Strabo, VIII, p. 559. Plutarque (*in Antonio* p. 944) donne par erreur à ce prince le nom de Bocchus.

[2] M. Dureau de la Malle, *Histoire de l'Algérie sous la domination romaine*, p. 61;—M. Hase, dans le *journal des savans* de 1837, p. 699.

[3] Dio Cassius, II, 15.

[4] Dio Cassius, LIII, p. 26 : Ἀντὶ τῆς πατρῴας ἀρχῆς. (« A la place du royaume paternel. »)

Strabon[1], il est vrai, prétend qu'on lui donna non-seulement ces pays, mais aussi ceux que son père avait possédés; c'est une erreur provenant de ce que le géographe grec confond un fait récent avec celui qui l'avait précédé. Le royaume de *Numidie* resta province romaine; l'empire de Juba ne contenait que la *Mauritanie proprement dite et le pays des Massésyliens*.

Un autre passage de Strabon prouve l'exactitude de cette assertion. En effet, selon ce passage, la rivière de *Molochath* (Malouïa), marque la limite entre la *Mauritanie propre* (*Tingitane*) et le *pays des Massésyliens* (*Césarienne*) du côté du couchant[2]; à l'est, c'est le port de *Salda* (Tedelès), qui sépare le royaume de Juba du territoire romain[3]. La domination de ce prince ne s'étendait donc point sur tout le pays des *Massésyliens*; du côté de l'orient, les districts depuis le port de

[1] Strabo, XVII, p. 1185: Ἰούβας παρέλαβε τὴν ἀρχὴν τοῦ Βόγου καὶ Βόκχου, δόντος τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος καὶ ταύτην αὐτῷ τὴν ἀρχὴν πρὸς τῇ πατρῴᾳ (« Juba obtint les états de Bogus et de Bocchus en sus de ceux de son père, dont Auguste l'avait déjà gratifié. »)

[2] Strabo, XVII, 1185: Μετὰ δὲ τὴν τῶν Μαυρουσίων γῆν ἡ τῶν Μασσαισυλίων ἐστίν, ἀπὸ τοῦ Μολοχὰθ ποταμοῦ τὴν ἀρχὴν λαμβάνουσα, τελευτῶσα δὲ ἐπὶ τὴν ἄκραν ἣ καλεῖται Τρίτον, ὅριον τῆς τε Μασσαισυλίων καὶ τῆς Μασσυλιέων γῆς — Ἔστι δὲ πόλις Σίγα ἐν χιλίοις σταδίοις ἀπὸ τῶν λεχθέντων ὅρων. (« Après la terre des *Maurousiens* vient celle des *Massésyliens*, elle commence à la rivière *Molochath* et se termine auprès du *promontoire de Triton*, qui fait la limite du territoire des *Massésyliens* et de celui des *Massylibyens* (*Massyliens*.)—La *ville de Siga* est à 1,000 stades de la dite frontière.») Cette dernière indication, au sujet de la ville de *Siga*, prouve que par la rivière *Molochath*, il désigne la *Malva* (aujourd'hui Malouïa.)

[3] Strabo, XVII, 1188: Λιμὴν ὃν Σάλδαν καλοῦσι· τοῦτο δὲ ἐστιν ὅριον τῆς ὑπὸ τῷ Ἰούβᾳ, καὶ τῆς ὑπὸ τοῖς Ῥωμαίοις. Πολυτρόπως γὰρ οἱ μερισμοὶ γεγένηνται τῆς χώρας ἅτε τῶν νεμομένων αὐτὴν πλειόνων γενομένων, καὶ τῶν Ῥωμαίων

Salda, jusqu'au *promontoire de Triton*, situé auprès de l'*Amspaga*, en étaient séparés et faisaient partie de la province romaine. Ces districts avaient constitué les états du prince *numide* Arabion; nous les verrons bientôt composer la *Mauritanie de Sétif*; ce qui confirme pleinement le passage de Strabon, que nous rapportons dans la note, et où il dit que toutes ces frontières variaient avec l'amitié que les Romains portaient à l'un ou l'autre des princes *numides*.

Il ne serait guère possible de s'orienter au milieu des indications embrouillées des anciens géographes, sans le résumé historique qui précède et qui est parfaitement exact, quant aux répartitions successives des différentes provinces.

Ce fut la ville d'*Iol*, où Bocchus avait résidé anciennement, que Juba choisit pour en faire la capitale de son nouveau royaume; il y fit exécuter de nombreuses et magnifiques constructions et lui donna le nom de *Caesarea* (Tennès), qu'elle garda. Le règne de ce prince fut calme et heureux; les *Maures* et les *Gétules* adoraient leur nouveau souverain : il avait soin de ne froisser en rien les intérêts des gouvernans à Rome, et s'occupait beaucoup moins d'intrigues politiques que de ses études. Son fils, Ptolémée, lui succéda sans

ἄλλοτ' ἄλλως τούτων, τοῖς μὲν φίλοις χρωμένων, τοῖς δὲ πολεμίοις, ὥστε καὶ ἀφαιρεῖσθαι καὶ χαρίζεσθαι συνέβαινεν ἄλλοις ἄλλα, καὶ οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον. (« Le port qu'on nomme *Salda* forme la limite entre le pays soumis à Juba et celui des Romains. La division de cette contrée a beaucoup varié ; ceux qui l'ont partagée entre eux ayant été assez nombreux, et les Romains ayant traité les uns en amis et les autres en ennemis, et toujours de manière à dépouiller ceux-ci et à enrichir ceux-là sous des formes différentes. »)

éprouver la moindre difficulté; il resta fidèle aux maximes qui avaient servi de guide à son père. Mais avec toute sa circonspection, Ptolémée finit par éveiller la jalousie de la famille impériale. Ainsi que plusieurs autres princes, Ptolémée fut invité par Caligula à se rendre auprès de lui, et il ne revit jamais son royaume. Ses trésors tentèrent la cupidité du prodigue empereur. La déférence des Romains pour le roi *numide*, lorsque revêtu de la pourpre il se montrait au théâtre, éveillèrent ses soupçons. Ptolémée fut assassiné[1] (793 ans après la fondation de Rome, 40 ans après l'ère vulgaire). Le royaume fut réduit en province romaine sous Claude, successeur de Caligula (a. d. R., 796, 42 de J.-C.).

La division du pays en deux provinces était indiquée par la nature. Celle de l'ouest formait l'ancien royaume de Bogud; elle reçut le nom de *Mauritania Tingitana*[2], tiré de la ville de *Tingis*, qui en était le lieu le plus remarquable. La *Tingitane* comprenait en théorie au sud, sur l'Océan atlantique, tout le pays jusqu'au mont Atlas, où avait pénétré Suétone Paulin, général romain, que Claude avait envoyé contre Aedémon, affranchi de Ptolémée. Mais les *Maures* du sud reconnaissaient rarement la domination romaine, encore moins les *Gétules* vagabonds, qui erraient dans ces contrées[3]. Les régions réellement soumises à la

[1] Dio Cassius, LIX, 25. Sueton., *Cajus Caligula*, c. 55.

[2] Plin., V, 1. Dio Cassius, LX, 9.

[3] Plin., V, 1 : *Oppidum Sala ejusdem nominis fluvio impositum, jam solitudinibus vicinum, elephantorumque gregibus infestum, multo tamen magis Autololum gente per quam iter est ad montem Africae vel fabulosissimum Atlantem.*

puissance des Romains ne dépassaient pas la rivière de *Sala* (Bourargag) sur la côte occidentale; à l'intérieur elles finissaient, au même parallèle, près de la ville actuelle de Mequinez, ainsi que va le faire voir la topographie du pays. Vers l'est la rivière de *Molochath*, qui commençait à se faire connaître sous le nom de *Malva*, marqua la limite de la province romaine, comme elle avait formé la limite du royaume de Bogud. Dans les districts supérieurs du bassin de la *Malva* (Malouïa), les Romains ne possédaient rien; des hordes *Maures* et *Gétules* parcouraient la contrée et se répandaient dans le désert à l'est. Sur la côte les Romains ne possédaient qu'un petit nombre de ports.

A l'est de la *Malva* commençait la province orientale ou l'ancien royaume de Bocchus[1]; tout près il se trouvait à l'orient de la rivière, jusqu'à 1,000 stades de distance, des districts arides et habités par des *Gétules* nomades jusqu'aux environs de la ville de *Siga*[2], dans l'état moderne de Tlemecen; ces districts n'ont rien perdu de leur stérilité. Dès le règne de Bocchus, la dénomination de *Maures* et de *Mauritanie* avait été transférée aux terres de la province orientale, qui avaient fait partie du *royaume de Numidie* : la nouvelle province reçut donc le nom de *Mauritania Caesariensis*[3], la ville de *Césarée* (Tennès), ayant été la capitale et la résidence

[1] Plin., V, 1 : *Diu regum nomina obtinuere ut Bogudiana appelaretur extima, itemque Bocchi, quae nunc Caesariensis.*

[2] Strabo, XVII, 1183 : Μετὰ δὲ τὴν τῶν Μαυρυσίων γῆν ἡ τῶν Μασσαισυλίων ἐστί, ἀπὸ τοῦ Μολοχὰθ ποταμοῦ τὴν ἀρχὴν λαμβάνουσα, — Ἔστι δὲ Σίγα πόλις ἐν χιλίοις σταδίοις ἀπὸ τῶν λεχθέντων ὅρων.

[3] Dio Cassius, LX. 9.

des derniers rois du pays. La nouvelle province dépassa les limites du royaume de Bocchus et de Juba; car, vers l'est, l'empereur Claude y annexa les districts renfermés entre le port de *Salda* (Tedelès) et la rivière de l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir), ou les anciens états d'Arabion qui avaient été joints à la *province de Numidie*; de cette façon la *Mauritanie Caesariensis* égalait en étendue le *royaume Massésylien* de Syphax. Les historiens ne nous entretiennent pas de ces détails : ils n'en sont pas moins certains, car Ptolémée étend la *Césarienne* vers l'est jusqu'à la rivière de l'*Ampsaga*, et y place également *Sitiphis* comme ville à l'intérieur de la province. Au sud, du côté des *Gétules*, la province n'avait pas de limites fixes; elles variaient selon que le trône impérial était occupé par un homme énergique ou faible.

Les deux provinces étaient du nombre de celles de l'empereur (*provinciae principis*), qui les faisait administrer chacune séparément par un procureur[1] (*procurator*). Par la suite ces dispositions primitives subirent quelques changemens; la *Mauritane Césarienne* fut scindée en deux provinces; celle de l'ouest, qui était la plus considérable et qui avait formé l'ancien royaume de Bocchus, garda le nom de *Césarienne*; la partie de l'est, depuis le port de *Salda* jusqu'à l'*Ampsaga*, fut constituée à part en province sous le nom de *Mauritania Sitifensis*, ainsi appelée d'après *Sitiphis* (Sétif) sa capitale. Nous ne saurions dire

[1] Tacit., *hist.* I, 11; Plin., V, 1 : *Non solum consulatu perfunctis atque e senatu ducibus, qui tum res gessere, sed equitibus quoque romanis, qui ex eo praefuere ibi, Atlantem penetrasse in gloriâ fuit.*

sous quel empereur ce changement eut lieu, nous supposons que ce fut ou sous Dioclétien ou sous Constantin, ces deux empereurs ayant introduit une grande quantité de nouvelles dispositions dans la division politique de l'empire. La Notice de l'empire d'occident est le premier document qui fasse mention du nouvel ordre de choses; et nous voyons par les Notices de l'Église jusqu'où *Sitifensis* s'étendait à l'intérieur, car à chaque ville, elles marquent si elle appartient à cette dernière province ou à *Caesariensis*. Une ligne droite, partant du port de *Salda* (Tedelès) et se prolongeant vers le sud, traçait la limite entre l'une et l'autre. Les deux provinces étaient placées sous la juridiction du vicaire-général d'Afrique, qui résidait à Carthage. Désormais le procureur (*procurator*) est remplacé par un *praeses*, qui était à la tête du gouvernement civil; dans *Sitifensis* les troupes étaient commandées par un comte (*comes*); *Caesariensis* avait un duc (*dux*); les soldats étaient répartis dans les régions montagneuses.

La *province Tingitane* subsista dans son intégrité; mais par une disposition, qui au premier moment paraît assez bizarre, elle fut détachée de l'Afrique et annexée à la province d'Espagne, nous ne savons à quelle époque; il est probable que cela se fit d'assez bonne heure, cette mesure ayant été commandée par des besoins impérieux. A l'intérieur, la *Tingitane* était séparée de la *Césarienne* par des plaines arides, qu'habitaient des *Gétules* et des *Maures* indépendans : de ce côté tout établissement de relations suivies était impossible. Le long des côtes, à partir de *Siga* jusqu'à la rivière de *Molochath*, à l'exception de quelques

points clair-semés, les dispositions géographiques sont à peu près les mêmes et le désert y pénètre assez loin dans la *Tingitane*. Aussi les Romains n'avaient pas songé à créer quelques grandes villes dans ces districts; il n'y avait pas même de route; les communications n'avaient lieu que par mer moyennant quelques ports de peu d'importance, attendu que sur le continent la nature rendait la liaison entre les deux *Mauritanies* très difficile. Au contraire l'Espagne était située de manière à provoquer des transactions de toute espèce entre ses habitans et ceux de la *Tingitane;* les deux pays ne sont séparés l'un de l'autre que par un détroit. Après une courte traversée on abordait aux contrées les plus fertiles de la *Tingitane;* du côté de l'Océan atlantique on pouvait pénétrer avec plus de facilité encore dans l'intérieur des terres. Pour l'échange des produits respectifs, pour l'envoi des troupes, les communications devaient donc être établies avant même qu'on songeât à subordonner une province à l'autre. Par la suite, lorsque le classement des provinces se fit par *diocèses* réunis en quatre grandes préfectures dans l'ordre que la Notice de l'empire prend tant de soin à nous faire connaître dans son ensemble, la *Tingitane* (dans la Notice on lit aussi *Tingitania*) fut placée sous le préfet des Gaules, et sous le vicaire-général de l'Espagne, qui dépendait du premier.

La *Tingitane* formait une des sept provinces du vicariat d'Espagne, avec un *praeses* pour l'administration civile; quant à l'administration militaire, on la confiait à un comte (*comes*), à cause des rencontres fréquentes avec les habitans des montagnes. Le nom-

bre des troupes dans la *Tingitane* était assez considérable; il y avait quatre régimens réguliers; les *Mauri tonantes*, anciens et nouveaux; les *Constantiniani* et les *Septimani*, avec trois escadrons de cavalerie, plus quelques cohortes réparties entre huit villes.

Cette disposition resta en vigueur tant que dura la domination romaine. On sait que les Vandales, venus d'Espagne, succédèrent pour quelque temps aux Romains dans le gouvernement de ce pays; mais comme ils s'avancèrent vers l'est, et que Carthage devint la capitale de leur empire, ils ne purent se maintenir dans la possession de la *Tingitane*, qui se trouvait à une trop grande distance vers l'ouest. Aucun fait n'atteste qu'ils soient restés maîtres de cette contrée, si ce n'est que selon Procope, le fort de *Septum* (Ceuta) passa pour quelque temps de leurs mains entre celles de l'empereur Justinien[1]. Ce fort, ainsi que toute la province, reconnaissait plus tard la suprématie des *Visigoths*, qui gouvernaient alors en Espagne. Les habitans romains s'empressèrent de faire leur soumission aux *Visigoths*, car ils craignaient d'être exterminés par les *Maures*. Encore dans le VII[e] siècle Isidore[2] range la *Tingitane* parmi les provinces de l'Espagne. Elle résista long-temps aux Sarrasins, qui finirent par s'en emparer ainsi que de l'Espagne. On y voit encore aujourd'hui les vestiges des anciens établissemens romains et visigoths.

[1] Procop., *B. Vandal.* II, 5; *De Aedificiis.*

[2] Isidor., *Etymol.* LXIV, c. 4: *Hispania habet provincias sex: Taraconensem, Carthaginensem, Lusitaniam, Galetiam, Bethicam, et trans freta in regione Africae Tingitanam.* (Sous les Romains, les îles Baléares formaient une septième province.)

CHAPITRE II.

Mauritanie de Sétif (Sitifensis), *Mauritanie Césarienne* (Caesariensis), *Mauritanie Tingitane* (Tingitana).

Les contrées dont se composaient les trois *Mauritanies* étaient toutes d'une grande fertilité, mais la configuration du sol n'était pas la même dans les trois provinces. La *Mauritanie de Césarée et celle de Sétif* (Alger et Tremecen) forment un pays de montagnes. Les rameaux de l'Atlas longent les côtes et sillonnent l'intérieur des terres en tout sens; au sud ils *séparent* les deux provinces des plages sablonneuses de la *Gétulie*. Ces montagnes sont en général d'une hauteur moyenne; çà et là elles offrent des massifs assez élevés et d'un aspect âpre et rude; mais nulle part elles n'atteignent la ligne des neiges perpétuelles. Les versans sont en partie couverts de forêts qui présentent un vaste champ à l'activité inquiète et vagabonde des peuplades *numides;* dans beaucoup d'endroits le terrain est susceptible de culture. Les vallées sont riches et populeuses: de nombreux cours d'eaux qui découlent des hauteurs y vivifient la végétation, mais nulle part il n'y a place pour un fleuve de quelque importance. La seule rivière un peu considérable est le *Chinalaph* (le Chellif), encore a-t-il un cours très borné. Il n'y a guères de plaine d'une certaine étendue qu'aux alentours de *Sitifis* (Sétif).

La *Césarienne* et *Sitifensis* sont situées entre le 33° et

36° latitude, les chaleurs sont tempérées par le voisinage des montagnes, les pluies tombent en abondance; nulle part les terrains labourables ne sont coupés par des districts sablonneux, et l'on s'explique aisément la prodigieuse fécondité de cette partie de l'Afrique. Aussi Salluste [1] a-t-il raison de dire que la *Numidie* offrait, du côté de la *Mauritanie*, un sol plus riche et plus productif que dans la partie orientale, plus opulente et mieux cultivée en apparence.

Il s'en faut de beaucoup que les Romains aient mis à profit les immenses avantages que leur présentaient ces deux belles provinces. Leur sollicitude se restreignait aux villes de la côte et aux établissemens peu nombreux qu'ils avaient fondés dans l'intérieur des terres; encore leur commerce ne fut-il jamais très actif sur ces points. Pourvu que les chefs indigènes reconnussent leur suprématie et que les tributs fussent exactement payés en grains, c'était tout ce que les Romains demandaient. La *Césarienne* et la *Mauritanie de Sétif* formaient avec la *Numidie* le principal grenier de Rome et de l'Italie; dans la Notice sur les dignités de l'empire (*Notitia imperii*) on trouve parmi les insignes du proconsul d'Afrique des bâtimens chargés de sacs de blé. Le pays était mieux cultivé à cette époque que de nos jours, même dans les contrées où les indigènes avaient conservé leur ancien genre de vie. Les chefs des tribus possédaient

[1] Sallustii *Jug.*, c. 19 : *Quae pars Numidiae Mauritaniam attingit, agro virisque opulentior Jugurthae traditur : illam alteram, specie quam usu potiorem, quae portuosior et aedificiis magis exornata erat, Adherbal possedit.*

des domaines fort étendus, appelés *fundi* en latin; dans le centre de ces possessions territoriales [1] s'élevaient successivement des bourgades et même des petites villes que ces petits princes entouraient de retranchemens. Si l'on y joint les établissemens fondés soit par les *Numides* ou *Maures* sédentaires, soit par les Romains, on voit que ces contrées renfermaient une foule de bourgs et de petites villes; Ptolémée et surtout la *Notice épiscopale* nous font connaître les noms de ces endroits, dont chacun avait son évêque. Outre les céréales, les deux provinces et la *Numidie* fournissaient de beaux marbres et des bêtes féroces pour les jeux du cirque.

On serait tenté de croire qu'il a fallu de la part des Romains un grand déploiement de forces pour maintenir dans la tranquillité et dans l'obéissance un pays entrecoupé de montagnes et habité par un grand nombre de peuplades errantes; l'histoire nous apprend le contraire: les faibles garnisons réparties dans les forts, qui avaient été construits sur les points les plus favorables, quelques cohortes, quelques détachemens de cavalerie suffisaient pour assurer la domination des conquérans. Rome n'exigeait point de la part de ces hordes, gouvernées chacune par un chef, une soumission absolue et complète; les tentatives d'insurrection qui éclataient dans les tribus isolées, étaient facilement comprimées; les soulèvemens généraux qui eurent lieu du temps de Tacfarinas et de Firmus, parurent d'abord avoir un caractère de gravité alarmante, toutefois une armée entière de ces

[1] Ammian. Marcellin., XXIX, 5.

Numides indisciplinés, combattant à l'aventure, ne put soutenir le choc de quelques cohortes. A la longue sans doute les Romains, eussent-ils été plus nombreux, auraient fini par succomber aux attaques incessantes de ces nuées d'hommes armés, auxquels les montagnes offraient une retraite sûre et facile; aussi eut-on recours à d'autres expédiens. Dès que les mouvemens insurrectionnels prenaient un caractère menaçant, on semait la discorde parmi les chefs, et l'auteur de la révolte tombait tué par les siens.

Montagnes. Les dénominations anciennes de quelques chaînes de montagnes nous sont parvenues. Ptolémée place au sud-ouest les monts *Dourdos* (Chabat-beni-Obayd et Djebel-Ammer). Ils commencent dans la *Tingitane*, donnent naissance à la rivière *Malva* (Malouïa ou Molouya) et se prolongent vers l'est bien loin au-delà du territoire de Tlemecen. Une branche latérale va joindre la côte près du *magnum promontorium* (cap Hone), c'est là que Ptolémée place des mines de cuivre, *chalcorychia*, qui n'ont pas été retrouvées.

Aux monts *Douros* se rattachent vers l'est les monts *Garapha* (Zackar), dans lesquels le *Chinalaph* (Chellif) et ses affluens prennent en partie leur source.

Plus loin vers le sud, le *Malethubalon* (Louat) et le *Kenneba* (Merjeja), se dirigent de l'ouest vers l'est. Aux monts *Garapha* (Zackar) se rattachent les monts *Phuraeson* (Titteri-Dosch et Wannougah), qui se prolongent jusqu'au midi de la ville de *Sitifis* (Sétif). A partir de ce point ils prennent successivement les noms de *Garas* (près de Casbaïte, l'ancien *Mons* situé au pied d'un rocher où le Oued-el-Dzahab, rivière d'or, qui se jette dans l'*Ampsaga*, Oued-el-Kébir, ou grand

fleuve à sa source), de *Valva* et de *Buzara* (Djebel Ouousgar), et vont se réunir aux montagnes de la *Numidie*.

Dans le nord, Ptolémée ne mentionne que deux groupes de montagnes qui se font remarquer par leur élévation : les monts *Byrin* ou *Hyrin* (Djebel Aouat?), à l'ouest de l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir) dans un terrain inculte et peu peuplé, et le *Zalacon*, longeant au midi le *Chinalaph* (Chellif); c'est le Wanesiris de Léon l'Africain, et le Wannashrise de Shaw.

Ammien, dans son histoire des guerres contre Firmus, nous fait connaître plusieurs chaînes secondaires.

Le *mons Ferratus* qui s'étend, d'après la table de Peutinger, à une petite distance des côtes, depuis *Tubusuptum* (Burg sur la rive droite du Bouberac), jusqu'à *Russucurrum* (près de Coléah); c'est une ramification du Jurjurah, dont la crête longe les rives de l'Adouse, affluent de l'Ajebbi. (D'Anville et M. Dureau de la Malle ont pris à tort le *mons Ferratus* pour la chaîne principale du Jurjurah).

Le *Transcellensis mons* (aujourd'hui Djebel-Beni-Zarouck), entre *Césarée* (Tennès) et le Chellif; l'*Ancorarius mons*, au sud du Chellif, près du *Castellum Tingitanum* (el Had); les *Caparienses* ou *Caprarii montes*, habités par un peuple du même nom et par les *Abbani*[1], au midi (probablement à l'endroit où le Djebel

[1] (Julius Orator dit dans Cassiodor. (*de divin. litt. cap.* 25), que les *Abenni* qui demeuraient sur le versant des *montes Caprarii* y avaient pour voisins les *Quinquegentiani*, les *Masices*, les *Baouares* et les *Massyliens*. Il sera question dans le texte des *Masices*; on ne sait rien de certain sur le pays qu'occupaient jadis les *Quinquegentiani*, qui ravageaient l'Afrique du temps de Dioclétien; quelques savans pen-

Magrise et le Djebel Babourah dressent leurs sommets au nord de *Sitifis* (Sétif).

Le même historien donne quelques renseignemens sur les peuplades les plus connues qui habitaient ces contrées; les *Masices* formaient la tribu la plus nombreuse et la plus vaillante, ils demeuraient sur la rive méridionale du Chellif. Les monts *Zalacon* (Wanesiris) occupaient, à ce qu'il paraît, le centre de leur territoire, comme nous l'apprend le texte de Ptolémée, rapproché de celui d'*Ammien Marcellin*. Les *Isaflenses*, *Jubalenae* et *Jesalenses*, occupaient les montagnes aux environs de *Auzia* (Hamza)[1].

Pour ce qui concerne les peuplades peu importantes dans les montagnes, le long des côtes septentrionales, le lecteur pourra consulter le texte d'Ammien Marcellin; je ne crois pas non plus devoir énumérer tout au long les noms des hordes inconnues, rapportées par Ptolémée. La nomenclature de ce dernier ne s'accorde nullement avec celle d'Ammien Marcellin, d'où il faut conclure que les noms de ces peuplades

sent qu'ils demeuraient au nord-est de la *Cyrénaïque*, dans la *Pentapole*. Le nom des *Baouares* rappelle celui du Djebel Babourah. Les *Massyliens* de Julius Orator sont à ce qu'il paraît les *Musulani* de Tacite, peuple *nnmide*, dont nous aurons bientôt à nous occuper. Dans le IIIe siècle avant Jésus-Christ, lorsque les Romains débarquèrent pour la première fois sur les côtes africaines, on comprenait toutes les peuplades de la *Césarienne* sous la dénomination générique de *Masésyliens*, et celle de la *Numidie* sous le nom *Massyliens*.)

[1] (M. Dureau de la Malle assimile les *Isaflenses* aux Inschlowa de la plaine de Castoula, et les *Jesalenses* aux Ouelled-Eisa près du Titteri-Dosch (le *Phuraeson* de Ptolémée); les *Iubaleni*, d'après le savant académicien, demeuraient dans les montagnes situées au sud de Titteri. Cette opinion s'accorde assez bien avec le sentiment de Mannert.)

ont subi des altérations dans le cours des siècles.

Toutefois nous ne saurions passer sous silence les *Musones*, qu'Ammien place[1] au sud-ouest de *Sitifis* (Sétif). Tacite les appelle *Musulani*, et en parle[2] comme d'une nation nombreuse dont le chef *Tacfarinas* s'était rendu redoutable aux Romains. Ptolémée range les *Misulami* ainsi que les *Musuni*, parmi les tribus *numides*, il les place au midi des monts *Audus* (Auraz), parmi les *Gétules*. D'après la table de Peutinger, les *Musonii* habitaient les steppes de la *Gétulie* au midi de *Sitifis*, les *Musulamii* au sud-est de cette ville, dans les montagnes qui avoisinaient le territoire de la ville de *Lamasbua*.

L'histoire présente les *Massésyliens* comme ayant été autrefois la plus puissante des nations *Numides* ou *Maures*; tout le pays compris entre la *Malva* (Malouïa) et l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir), avait été soumis à leur domination. Syphax est cité parmi leurs chefs les plus renommés. Dans Ptolémée les *Massésyliens* ne figurent pourtant que comme une peuplade isolée, établie sur la rivière de *Siga* (Tafna), où Syphax avait d'abord eu sa résidence. Pline prétend même[3] qu'ils avaient été exterminés, mais c'est à tort. Les *Massésyliens* dans le siècle de Pline étaient depuis long-temps déchus de leur ancienne splendeur, mais ils continuaient à subsister comme nation.

L'aspect de la *Tingitane* diffère en tout point de celui que présente la *Césarienne*. Dans la *Tingitane*, l'Atlas dresse au midi ses sommets gigantesques, couverts

[1] Am., XXIX, 5.

[2] Tacit., *Annal.* II, 52, IV, 24, *seq.*

[3] Plinius, V, 2: *Proxima Mauris Massaesylorum gens fuerat, sed extincta est: Gaetulae nunc tenent Gentes.*

de neiges perpétuelles, et ne se termine que sur les côtes de l'Océan. Vers l'est ses ramifications atteignent également une hauteur considérable : en se dirigeant vers le nord, il envoie quelques branches latérales dans la *Césarienne*, et s'abaisse insensiblement à mesure qu'il se rapproche de la Méditerranée, où il vient se terminer à l'ouest de la rivière de *Malva* (Malouïa). A partir de ce point les montagnes suivent de fort près la côte septentrionale de la province; près des *colonnes d'Hercule* (détroit de Gibraltar) elles s'avancent d'*Abylé* (cap de Ceuta, appelé Djebel Zatouta, mont aux singes par les indigènes), qui portait l'une des deux colonnes vers les *sept Frères* (Ceuta) et se terminent au nord-ouest par le *promontorium Cotes* (cap Spartel).

On voit que le pays n'est pas sillonné de montagnes à l'intérieur, comme l'est la *Césarienne;* il est encaissé sur trois côtés par des chaînes plus ou moins hautes, au pied desquelles s'étend une vaste plaine, entrecoupée par quelques côteaux. Le versant s'incline tout entier du côté de l'ouest vers l'Océan, dont les rives sont unies. Ce n'est qu'au midi de la rivière de *Sala* (Bourargag) qu'on voit surgir une rangée de rochers qui se dessinent en arc de cercle et vont se rattacher à l'Atlas. Ptolémée leur donne le nom de *petit Atlas*. Aussi la province a-t-elle quelques rivières d'une certaine étendue, qui reçoivent les eaux de divers affluens et se jettent dans la mer.

Le pays n'est guère fertile du côté de l'est, où les steppes de la *Gétulie* (connues ici sous le nom moderne du désert d'Angad) avoisinent les montagnes et la rivière de *Malva* (Malouïa), ni vers le nord et

aux environs du détroit, où des chaînes peu élevées bordent les côtes. Le petit nombre de villes que l'on trouvait dans ces contrées étaient toutes situées sur la mer atlantique. On avait abandonné les montagnes aux singes et aux bêtes féroces: les éléphans y avaient établi leur demeure; nul établissement romain dans ces pays si rapprochés de l'Espagne : ils étaient habités par les tribus nomades indigènes mêlées aux anciens colons phéniciens des côtes. Dans Ptolémée elles sont désignées par le nom général de *Metagonitae*. Cet état des choses resta le même dans les siècles suivans : l'itinéraire d'*Antonin* désigne les Berbères comme habitans de ce pays [1]; mais leur nom est changé, ils s'appelaient alors *Bacuetes* et *Macenites*.

Les régions qui avoisinent l'Océan, vers l'ouest, sont d'une grande fécondité, ainsi que l'intérieur des terres aux environs de Mequinez, où les Romains avaient fondé de grands établissemens. Nous ne pouvons savoir au juste quels avantages les Romains tiraient de la *Tingitane*, ni quelle a pu être l'importance des exportations, vu que le commerce était tout entier entre les mains des Espagnols. A une époque où ce pays n'avait pas encore passé sous la domination immédiate de Rome, les anciens donnent des détails à peine croyables sur la fertilité du sol.

« La récolte, dit Strabon [2], se fait deux fois par an: au printemps et en automne. Les épis atteignent une hauteur de cinq coudées, ils ont l'épaisseur du petit

[1] *Itiner.* Anton., p. 2 : *Columnae Herculis. A. Tingi Mauritaniae, id est, ubi Bacuetes et Macenites Barbari morantur.*

[2] Strabo, XVII, 1187. Cf. Mela, III, 10.

doigt : la terre rend deux cents quarante grains pour un. A vrai dire les habitans ne sèment pas. Sur les grains qui se sont éparpillés sur le sol à la moisson, ils passent des buissons épineux pour les enfoncer sous terre, et bientôt surgit l'espoir d'une récolte nouvelle. Les Maures font du vin avec le suc d'un arbre qu'ils appellent *Melilotum*. La vigne y acquiert une grosseur prodigieuse ; deux hommes suffisent à peine pour l'embrasser : les raisins ont jusqu'à une coudée de long. Par contre le pays fourmille de lions, de panthères, d'éléphans, de buffles et de singes ; dans les grandes rivières il y a des crocodiles ; on trouve aussi des serpens, des dragons, des scorpions ailés ou sans ailes. Pour éviter les morsures de ces animaux venimeux les *Maures* portent des bottes, frottent les pieds du lit avec des gousses d'ail et les enveloppent de touffes d'épines. Les montagnes renferment des mines de cuivre, des plantes marines pétrifiées et des escarboucles. »

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir ce qu'il y a d'exagéré dans les récits des voyageurs anciens sur ces contrées lointaines. Il nous reste à parler de deux productions que la *Mauritanie* fournissait exclusivement au luxe des Romains. Le versant de l'Atlas était partout couvert de forêts immenses, riches en arbres de toute espèce, dont les Romains essayaient de faire la description avant même qu'ils leur eussent trouvé des noms. Parmi ces arbres il y en avait dont le tronc était si épais qu'on pouvait, en le coupant horizontalement, fabriquer avec les branches de bois de grandes tables rondes faites d'une seule pièce. Les Romains estimaient beaucoup ces tables qu'ils appelaient

monoxyli (Μονόξυλοι, *à un seul bois*)[1]. On attachait encore plus de prix à certaines espèces de limaçons qui fournissaient une pourpre très luisante, on allait les ramasser dans les montagnes situées près des côtes et sur la lisière du grand désert[2].

La *Mauritanie Tingitane* s'étendait, d'après les Romains, au midi et à l'est jusqu'au grand Atlas. Effectivement leurs armes avaient quelquefois pénétré aussi loin, et les indigènes se soumirent alors aux lois du vainqueur. Aussi Ptolémée assigne cette étendue à la province ; par conséquent elle renfermait, à son avis, non seulement le royaume de Fez, mais encore celui de Maroque. Cependant les possessions réelles des Romains comprirent à peine la sixième partie de ces pays ; elles finissaient sur la côte au sud du fleuve *Sala* (Bourargag) et dans l'intérieur sous le même parallèle aux environs de Mequinez ; donc elles contenaient seulement la partie nord-ouest du royaume de Fez, qui ne forme que le tiers de toute la superficie du pays.

Cette contrée et à l'est les districts limitrophes qui confinent avec le *Malva* (Malouïa), étaient habités par les *Maures*, peuple indigène qui ne différait en rien des *Numides*. Le plus grand nombre vivait en noma-

[1] Plin., V, 5 : *Imas radices densis repleta sylvis incognito genere arborum.* Juba fait l'éloge d'une espèce d'Euphorbia dont le suc laiteux conserve la vue et empêche les maléfices de sortir leur effet.

[2] Mela, III, 10 : *Nigritarum Gaetulorumque passim vagantium ne littora quidem infecunda sunt, purpurâ et murice efficacissimis ad tingendum et ubique quae tinxere clarissima.* — Plin., V, 1 : *Cum ebore citroque silvae exquiruntur, omnes scopuli Gaetuli muricibus ac purpuris.*

des; très peu d'entre eux avaient des demeures fixes[1]: tous étaient comme les *Numides* bons cavaliers et légèrement armés; leurs chevaux se laissaient conduire sans bride avec une simple baguette. Les *Maures* aimaient la parure et tenaient surtout à ce que la barbe fût bien arrangée. On n'avait garde d'y porter la main ou de s'embrasser, quand on se rencontrait, de peur de déranger la toilette [2]. Aussi quand César, dans une assemblée publique à Rome, prit le jeune Juba par la barbe, on en fut très choqué [3].

La *nation maure*, dit Pline[4], qui s'est affaiblie à la guerre, se trouve maintenant réduite à un petit nombre de familles. C'est une erreur : lorsqu'après le décès du roi Ptolémée les Romains se mirent en possession de son pays, les *Maures* furent battus dans plusieurs rencontres et refoulés dans les montagnes; mais peu de temps après on les retrouve en masse dans leurs anciennes terres et au milieu des établissemens romains. Ptolémée rapporte les noms de leurs tribus, nous ne les reproduirons pas parce qu'ils étaient soumis à de fréquentes variations et qu'ils ne nous apprennent aucun fait nouveau. La majeure partie cultivait paisiblement la terre; une branche se fit appeler *Volubiliani* du nom de la colonie romaine *Volubilis* (Valili). Les *Maurensii* proprement dits demeuraient à l'est dans les gorges de l'Atlas et sur les bords

[1] Mela, III, 10: *Hominum pars silvas frequentant minus quam quos modo diximus (Gaetuli, etc.) vagi; pars in urbibus agunt.*

[2] Strabo, XVII, 1185.

[3] Sueton., *Caesar*, *cap*. 21.

[4] Plin., V, 2 : *Gens Maurorum attenuata bellis ad paucas recidit familias.*

de la *Malva* (Malouïa). Les *Herpeditani* faisaient partie de cette peuplade; les Romains n'avaient pas fondé d'établissemens dans les districts occupés par ces tribus; elles étaient donc restées indépendantes et avaient conservé leur ancienne manière de vivre.

Au sud de la rivière de *Sala* (Bourargag), il n'y avait plus de *Maures*; on n'y trouvait que des peuplades d'extraction *gétule*. Tel est du moins le récit de Pline, et il tient ses renseignemens des chefs militaires de la province (*procuratores romani*) dont plusieurs avaient pénétré de son temps, à la tête de leurs troupes, jusqu'au pied du grand Atlas. Cependant Pline ne sait pas dire en quoi les *Gétules* différaient des *Maures*; il rapporte seulement que les premiers demeuraient dans les forêts parmi les éléphans et les bêtes féroces; de même les autres écrivains de l'antiquité. Les *Autololes* formaient la tribu principale[1]; les *Vesuni* s'en sont détachés pour aller demeurer dans les lieux les plus reculés vers le midi; une troisième peuplade s'appelait *Baniurae*. Ptolémée place les *Autolalae*[2] au midi de l'Atlas à l'extrémité méridionale de la Maroque, où les *Vesuni* sont allés s'établir. Les *Baniurae* demeurent sur les confins des deux *Mauritanies* et dans les districts méridionaux de la *Tingitane*, où Pline les a relégués. Au lieu de *Baniubae*, il faut lire *Baniurae* dans le texte grec; car dans les anciennes éditions latines on trouve la leçon *Baniorae*. Les *Au-*

[1] Plin., V, 2.

[2] On lit *Autolatae* dans les éditions de Ptolémée; mais les manuscrits portent *Autolalae*.

tololes furent appelés *Galaudae* dans les siècles suivans[1].

Les Romains ont eu souvent des guerres à soutenir contre ces nations, qu'ils appelaient habituellement *Maures*. Les biographes des empereurs ne parlent que sommairement des irruptions qu'elles firent sur les terres de l'empire[2]; les districts cultivés en souffraient beaucoup, mais ne changeaient pas de maîtres. Les ravages des *Maures* se répandirent quelquefois même sur les provinces d'Espagne[3]; d'autres fois on refoulait ces peuples au-delà de l'Atlas. Les jeunes gens des tribus soumises dispersées dans les possessions immédiates de l'empire, entraient au service des Romains comme cavaliers légers, d'autres formaient des régimens d'infanterie destinés à contenir les peuplades non sédentaires[4]. La Notice de l'empire compte plusieurs légions maures parmi les troupes qui veillaient à la sûreté de la province.

Ptolémée ne donne le nom d'Atlas qu'à la chaîne des montagnes qui s'avance au midi jusque dans la mer. Au nord-est se trouve la chaîne de *Dourdos*, qui

[1] Aethici *cosmographia*, p. 782 : *Gentes Autololum quas nunc Galaudas vocant.*

[2] P. ex. Spartiani *Hadrianus*, cap. 12; Jul. Capitol., *Ant. Pius*, cap. 5; Ael. Lamprid., *Alexander Severus*, cap. 58.

[3] Julius Capitolin., *Anton. Philos. cap.* 21 : *Quum Mauri Hispanias pene omnes vastarent, res per legatos bene gestae sunt.*

[4] Pausan., VIII, 43 : Ἀντωνῖνος πόλεμον ἄρξαντας Μαύρους Λιβύων τῶν αὐτονόμων τὴν μεγίστην μοῖραν ἐξ ἁπάσης ἐλαύνων τῆς χώρας ἐς τὰ ἔσχατα ἠνάγκασεν ἀναφυγεῖν Λιβύης, ἐπί τε Ἄτλαντα τὸ ὄρος καὶ ἐς τοὺς πρὸς τῷ Ἄτλαντι ἀνθρώπους. (L'écrivain grec ajoute que ces Maures passaient leur vie à cheval avec femmes et enfans, et qu'ils ne demeuraient pas sur des chariots comme la plupart des autres peuplades errantes.)

se projette vers l'est et nourrit les sources de la *Malva* (Malouïa) ; on l'appelle maintenant le Chabat-beni-Obayd. C'est de cette crête que se détachent, comme de leur noyau commun, les rameaux qui sillonnent le territoire de la *Mauritanie Césarienne*. A l'ouest des sources du fleuve *Malva* ou *Molochath* (Malouïa ou Molouya), le *Dourdos* confine avec le *Diur* (réseau des monts Errif, ou plutôt du Djebel-Arif), qui se dirige vers le nord. C'est sur les versans de cette chaîne que demeuraient la plus grande partie des Maures restés libres; elle finit à l'est au pied *du Metagonium promontorium* (cap de las Tres Forcas) et forme au nord-ouest le mont *Abyla* (cap de Ceuta, appelé par les indigènes Djebel Zatoute, ou mont aux singes); les *sept Frères* (Ceuta) et le *promontorium Cotes* ou cap Spartel (Voy. p. 477). Les petites rivières qui se précipitent dans la Méditerranée à l'ouest du fleuve Malouïa, ont toutes leurs sources dans les ramifications du *Diur* (Djebel Arif, appelé vulgairement Errif), qui se tiennent près de la côte. Strabon a pris ces dernières à tort pour la chaîne principale de l'Atlas; beaucoup de géographes les comprennent sous la dénomination générale de petit Atlas, et les prolongent à l'est jusqu'aux golfes de Tunis et de Cabès; mais cette suite non interrompue de monticules ne se trouve que dans les livres et sur nos cartes. Ptolémée, dont l'opinion est partagée par les meilleures géographes arabes, donne le nom de petit Atlas aux montagnes qui se dessinent au sud de la rivière *Sala* (Bourargag) en arc de cercle, depuis la mer jusqu'au pied du grand Atlas. Une quatrième ramification porte le nom de *Phocra*, elle commence, d'après nos éditions (grecques) de Ptolémée, à

l'extrémité est du petit Atlas et finit au sud-ouest sur la côte près du *promontorium Usadium* (cap Osem). Par conséquent si le texte de Ptolémée n'a pas été altéré en cet endroit, le *Phocra* couperait, d'après ce géographe, la crête du grand Atlas, ce qui n'est guère admissible. Il faut plutôt présumer que le texte est corrompu, et que Ptolémée désigne sous le nom de *Phocra* la partie de l'Atlas qui est comprise entre le point de jonction du petit et du grand Atlas, et entre l'extrémité sud-ouest du *Dourdos*.

CHAPITRE III.

Villes sur les côtes dans *Sitifensis* et dans la *Césarienne*.

Les villes sur la côte septentrionale de la *Mauritanie* ne sont pour la plupart que les débris des anciennes cités *métagonitiques*, fondées autrefois par les Phéniciens : Carthage y établit plus tard des comptoirs, et enfin elles tombèrent au pouvoir des princes *numides*. Le périple de Scylax nous fait connaître les noms primitifs qui furent altérés dans la suite, de sorte que ces renseignemens ne nous sont presque d'aucune utilité. Quelques-unes de ces villes acquirent un certain degré de prospérité, quand elles furent devenues résidences royales. Les empereurs envoyèrent sur divers points des colonies des vétérans, ce qui procurait quelques avantages aux habitans ; mais au total Rome n'entretenait que peu de relations avec ces parages. Les villes des côtes septentrionales de la *Mauritanie* n'eurent jamais une grande importance. Nous

n'en connaissons guère que l'existence : les renseignemens sur leur position sont du reste assez précis pour que nous puissions en retrouver l'emplacement avec certitude sur la carte. Ptolémée et les itinéraires seront comme toujours nos principaux guides, mais il est à regretter que la première feuille des tables de Peutinger soit perdue ; nous n'avons ainsi aucun document qui puisse servir de contrôle à l'itinéraire d'Antonin dans les régions occidentales du pays.

La partie de la *Numidie* comprise dans la *province proconsulaire* était limitée à l'ouest par la rivière *Ampsaga* (Oued-el-Kébir). Le territoire des *Massésyliens* qui avait fait partie du royaume de Syphax appartenait, d'après la division établie par les Romains, à la *Mauritanie Césarienne* et à celle de *Sitifis* (Sétif). Cette dernière province s'étendait depuis l'*Ampsaga* jusqu'au port de *Salda* (Tedelès).

A partir de l'*Ampsaga*, vers l'ouest, Ptolémée place d'abord la ville d'*Asisarath* et plus loin la RIVIÈRE de *Gulus*. La position d'*Asisarath* est inconnue ; le *Gulus* est le Kammeil de nos cartes. Les itinéraires ne font point mention de l'*Ampsaga*, vu qu'il n'y avait pas de ville à son embouchure ; mais ils comptent [1] 60 milles depuis *Chulli* (Collo), la dernière ville *numide* à l'ouest, jusqu'au bourg de *Paccianae* qui n'existe plus. Cet endroit portait le surnom de *Matidiae*, probablement il avait d'abord appartenu à Matidia, princesse de la famille de Trajan ; il fit ensuite partie des domaines des empereurs. (La *pancharia Statio* d'Ammien [2] paraît être identique avec cette place.)

[1] *Itiner.* Ant., p. 18. *Tab.* Peut. *tab.* II.

[2] Ammian. Marcellin., XXIX, 5.

De *Paccianae* il y avait 24 milles à *Igilgilis*, ville qui subsiste encore sous le nom de *Gigeri*; la distance de Gigeri à Collo équivaut à celle qui dans les itinéraires sépare *Igilgilis* de *Chulli*. L'empereur Auguste [1] éleva la ville au rang de colonie romaine : elle figure comme telle dans les itinéraires. Selon toute apparence c'était le marché central pour les petites peuplades éparpillées dans l'intérieur des terres. Entre *Igilgilis* et *Massilia* (Marseille), sur la côte opposée des *Gaules*, la Méditerranée atteint sa plus grande largeur, évaluée à 5,500 stades [2]. Ammien [3] écrit *Igilgitanum littus*, au lieu de *Igilgilitanum*, de même dans la Notitia Mauritaniae on trouve *episcopus Igilgitanus :* c'est *Igiligiltanus* qu'il faut lire.

Les côtes étaient mal peuplées ; car ce n'est qu'après une journée de marche de 38 milles qu'on rencontre de nouveau une ville; elle est appelée *Toba*, dans l'itinéraire d'Antonin, *Choba* dans les tables de Peutinger et *Chobat* dans Ptolémée. Dans la Notice on lit : *episcopus Coviensis*. La ville de *Choba* figure dans l'itinéraire à titre de municipe. Ses ruines sont encore debout dans le voisinage du Bugia (*Bougie*), place de commerce très importante. La distance qui sépare Bougie de Gigeri équivaut à peu de chose près à celle qu'il y a, selon les itinéraires, entre *Choba* et *Igilgilis*, et les routes qui conduisaient de *Sitifis* (Sétif) à *Choba* et à *Igilgilis* ne permettent pas de donner à *Choba* une autre position que celle que nous venons de lui assigner.

[1] Plin., V, 2.
[2] Agathemer, II, 14.
[3] Ammian. Marcel., XXIX, 5.

Ptolémée nous apprend que le golfe sur lequel est située Bougie s'appelait *golfe de Numidie* (Νουμιδικὸς κόλπος); il ne faut pas confondre ce golfe avec la baie du même nom dans la *province de Numidie*, sur laquelle se trouvait la ville de *Rusicade* (Stora, ou plutôt Philippeville). Nous lisons également dans Ptolémée que la rivière *Audus* (Αὖδος) avait son embouchure dans le golfe, et que le cap qui le ferme à l'ouest s'appelait *promontorium Audon*, aujourd'hui cap Carbon. A l'est de *Choba*, le géographe grec place une rivière qu'il appelle *Sisar*, c'est sans doute *Ousar* qu'il faut lire. Du moins dans Pline l'Ancien, l'*Ousar* est cité parmi les rivières de la *Mauritanie* les plus avancées vers l'est. C'est l'Ajebbi qui se jette dans la mer à l'est de Bougie, et dont le bras occidental porte aujourd'hui le nom d'Adouse, du moins dans l'intérieur des terres. Il est fort probable que *Ousar* et *Audus* sont deux noms différens par lesquels on désignait le même fleuve, que Ptolémée s'est laissé induire en erreur par cette double dénomination, et que c'est ainsi qu'il a reculé la ville de *Choba* au delà du *golfe de Numidie*, au lieu de la placer sur l'*Audus* (Ajebbi).

A 28 milles de *Choba* (Bougie), à l'ouest, les itinéraires qui ne tiennent pas compte des sinuosités de la côte, citent le bourg de *Muslubium*. La table de Peutinger le qualifie de *horreta*, il faut lire *horrea*, mot par lequel on désignait les magasins de blé. Nous n'avons d'ailleurs point de renseignemens sur cet endroit, dont la position s'accorde avec celle du bourg Zuffoume.

A 27 milles de *Muslubium* (Zuffoume), en allant vers l'ouest, se trouvait une colonie romaine que Ptolémée et les itinéraires appellent *Saldae* (Tedelès ou

Delys). Pline écrit *Salde*, Strabon *Sarda* : ils se trompent tous les deux. Cette ville formait autrefois la limite orientale de l'empire de Bocchus et de Juba[1]. Auguste l'avait élevée au rang de colonie romaine[2]; elle figure comme telle dans Ptolémée et dans les itinéraires. La table de Peutinger joint à son nom une petite maison, mais non pas les deux tourelles par lesquelles sont désignées habituellement les colonies romaines : elle n'avait donc qu'une importance secondaire. Toutefois c'était une place de commerce, car une route partant de *Sitifis* y aboutissait. Dans la Noticia Sitifensis, il est fait mention de l'évêque de *Saldae* (*episcopus Salditanus*). La position de *Saldae* s'accorderait assez avec celle de la petite ville de Tedelès, ou d'après Shaw Delys, mais d'après les distances indiquées dans les itinéraires, il faudrait chercher l'emplacement de *Saldae* au bourg de Chourfa, situé un peu plus à l'est sur un enfoncement de la côte. *Saldae* était sur la mer la dernière ville de *Sitifensis* vers l'ouest; celles que nous allons citer faisaient partie de la *Césarienne*.

A l'ouest de *Saldae* (Tedelès), Ptolémée place une ville qu'il appelle *Vabar;* Mela connaît une rivière de ce nom que Pline appelle à tort *Nabar*[3]. A l'ouest de

[1] Strabon, XVII, 1188.

[2] Plin., V, 2.

[3] Mela, I, 6 : *Icosium et Ruthisia urbes, et fluentes inter eas Aves et Vabar*. Plin., V, 2: *Flumina: Sardabal, Aves, Nabar*. (*Icosium* s'appelle maintenant Cherchel; la position de *Ruthisia* à l'est de la rivière *Vabar* (Giffer) reste inconnue; le *Aves* porte actuellement le nom de Ouedjer; ce fleuve se jette dans la mer entre Coleah et Sidi Feruch, le *Sardabal* répond d'après Mela, I, 15, à la Tafna.)

Delys, Shaw place la rivière de Bouberac; le Giffer ou Oued-Isser, rivière assez importante, qui débouche dans la mer un peu plus loin vers l'ouest, est probablement le *Vabar* des anciens. Le Bouberac porte, dans Ptolémée, le nom de *Nasaua* en grec, et celui de *Nasabath* dans nos traductions latines.

D'après la table de Peutinger, le *municipe de Rusazu* était à 26 milles de *Saldae* (Tedelès) vers l'ouest; l'itinéraire d'*Antonin* porte 35 milles, ce qui paraît plus exact; car Ptolémée dit qu'il y a entre ces deux villes une distance d'un degré de longitude. Il écrit comme Pline, *Rusazus*; le municipe avait un évêque, voilà tout ce que nous en savons (attendu que l'endroit paraît avoir déchu depuis le règne d'Auguste, qui l'avait érigé en colonie, au rapport de *Pline*).

Le *municipe Rusippisir*, d'après la table de Peutinger, était situé à 23 milles vers l'ouest; c'est le nom que lui donnaient les indigènes. Ptolémée écrit *Rusubirsir*; l'itinéraire d'Antonin n'en parle pas. Shaw a trouvé près du cap Temendfus ou Montifus des ruines qui correspondent à l'emplacement de *Rusippisir*; elles se trouvent au sud-est du cap. L'endroit qui y subsiste aujourd'hui est appelé *Portogavedo* sur les cartes espagnoles.

Iomnium, Municipe, à 42 milles à l'ouest du précédent, d'après la table de Peutinger, qui écrit à tort *Iommium;* on lit *Iomnium* dans Ptolémée et dans l'itinéraire d'Antonin; l'auteur de l'itinéraire n'évalue qu'à 38 milles la distance qui sépare *Iomnium* de *Rusippisir*; la côte offrant des sinuosités, il est possible que par la suite la route aît été abrégée. *Iomnium* avait un évêque, mais ce qui rend le municipe remar-

quable, c'est que sa position correspond à peu près à l'emplacement actuel de la ville d'Alger.

A l'ouest d'Alger un golfe considérable s'enfonce dans les terres, les anciens n'en parlent pas. Un peu plus loin se trouvait *Colonia Rusuccurum* (Ptolémée écrit par altération *Rusukorae*), c'est la seule ville depuis *Igilgilis* dont la table de Peutinger ait jugé à propos de faire ressortir l'importance par des tourelles. Elle évalue la distance entre *Rusuccurum* et *Iomnium* (Alger) à 28 milles, mais l'itinéraire d'Antonin, d'accord avec Ptolémée, ne la porte qu'à 18 milles; cette dernière évaluation est la seule exacte. *Rusuccurum* était situé à l'opposite d'*Iomnium* (Alger); le cap Cacina ou ras Akkonater séparait les deux golfes, sur lesquels les deux villes se trouvaient placées. Pline l'Ancien [1] nous apprend que *Rusucurium* obtint de l'empereur Claude les priviléges de colonie romaine. Il y a un évêque, *episcopus Rusuccuritanus*, dans la Notice. Nous n'avons pas d'autres renseignemens sur cette ville importante, dont les ruines doivent se trouver à l'embouchure de la rivière de Masafran ou près de Coléah. Les traces de la voie romaine, qui aboutissait à Alger (*Iomnium*), sont encore visibles. Le municipe *Cissi* (dans Ptolémée Κισσή) se trouvait à 12 milles de là vers le sud-ouest, sur les bords du vaste golfe qui porte aujourd'hui le nom de Malamuger.

Sur ce même golfe, à 12 milles vers l'ouest, *Russubbicari* dans l'itinéraire d'Antonin, ou *Rusibricari*, d'après la table de Peutinger, le bourg était surnommé *Matidiae*. Ptolémée en fait mention sous le nom de

[1] Plin., V, 1 : *Rusucurium civitate honoratum a Claudio.*

Rusikibar, on lit *episcopus Rusubicarensis* dans la Notice. Actuellement on trouve un petit endroit appelé Tefissad, sur l'emplacement occupé par l'ancien *Rusub-bicari*.

Ici, malheureusement, les tables de Peutinger nous font défaut, et nulle part le contrôle de ce précieux document ne nous eût été plus nécessaire; nous allons nous engager dans des terres fort peu connues, nous n'y aurons pour nous guider que la géographie de Ptolémée et l'itinéraire d'Antonin, et ces deux documens resteront d'accord, tant que nous n'aurons pas atteint la capitale de la province (*Caesarea*, aujourd'hui Tennès); mais à mesure qu'on s'avancera vers l'ouest on aura lieu de se convaincre que l'itinéraire passe sous silence des localités intermédiaires *qui sont* mentionnées dans Ptolémée, et que dans cet auteur il y a des transpositions comme nous avons déjà eu occasion d'en remarquer dans les paragraphes précédens. Il est fort heureux que l'on ne reste dans une incertitude absolue et complète qu'à l'égard des bourgs obscurs dont on ne connaît que les noms.

Rusgunia Colonia (dans Ptolémée *Rustonium* tout court), d'après l'itinéraire d'Antonin[1], à 14 milles de *Russubbicari*, vers l'ouest. Dans la Notice, *episcopus Rusguniensis*, ce bourg était situé à l'ouest du cap Albatel, qui ferme le golfe de Malamuger. Pline l'appelle *Rusconia*, et nous apprend qu'il avait été érigé en colonie par Auguste.

Icosium Colonia à 15 milles de l'endroit précédent. Nous lisons dans Pline[2] que le droit de cité fut con-

[1] *Itin.* Ant., p. 16.
[2] Plin., V, 2.

féré à *Icosium*, par l'empereur Vespasien. La ville était située dans un pays fertile, mais enclavé entre des montagnes; ses ruines sont encore debout, témoins les restes d'édifices, de murailles et d'un aqueduc qu'on trouve à Cherchel, l'*Icosium* des anciens. Frappé de la grandeur de ces ruines, Shaw a cru reconnaître dans Cherchel, *Césarée*, l'ancienne capitale de la *Mauritanie*; mais cette assertion est inadmissible, vu que les auteurs anciens reculent tous *Césarée* bien plus à l'ouest.

Casae Calventi, dans l'itinéraire d'Antonin, à 32 milles d'*Icosium* (Cherchel). A une distance un peu moindre est Brech, où Léon l'Africain[1] a vu des murailles et des édifices de construction romaine. Au lieu de *Casae Caventi*, on trouve *Via* dans Ptolémée : cet endroit est inconnu.

Tipasa colonia à 15 milles de *Casae Calventi*, non loin de Damus. Selon toute apparence c'est *Thapsus*, port de mer cité par Scylax[2], et par conséquent d'origine phénicienne comme la plupart des villes sur la côte. Pline[3] est le premier qui cite *Tipasa* comme ville latine. L'itinéraire lui donne le titre de colonie, qui ne se trouve consigné ni dans Ptolémée, ni dans Ammien Marcellin[4]. Le dernier écrit *Tipata* pour *Tipasa*. Dans la Notice on trouve un *episcopus Tipasitanus*. Nul européen n'a visité les ruines de cette colonie romaine.

[1] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 378.
[2] Scylax, p. 50.
[3] Plin., V, 2.
[4] Ammian. Marcell., XXIX, 5.

A l'ouest de *Tipasa* on trouvait *Césarée* (*Caesarea*, ἡ Καισάρεια). Primitivement c'était une colonie phénicienne connue sous le nom d'*Iol*. Solin nous apprend que le roi Bocchus y avait établi sa résidence; plus tard, sous le règne de Juba II, la ville s'accrut considérablement, et ce prince l'appela *Césarée*[1], d'après le nom de son bienfaiteur. Strabon nous apprend que Césarée avait un port protégé par un îlot qui se trouvait à l'entrée. L'empereur Claude, lorsqu'il changea la *Mauritanie* en province de l'empire, accorda à *Césarée* les droits de colonie romaine; c'était la ville la plus riche et la plus florissante de la nouvelle province et le siége du gouverneur. Sous le règne de Valens les *Maures* s'étant révoltés, saccagèrent et pillèrent *Césarée*, qui devint la proie des flammes[2]; elle se releva bientôt de ses ruines. Procope, qui vivait au VIe siècle, cite *Césarée* comme une ville grande et populeuse, qui était rentrée, sans aucune résistance, sous la domination des Romains après la chute des Vandales[3]. Les brigandages exercés par les tribus indigènes rendaient les routes peu sûres, et l'on ne pouvait communiquer avec Carthage que par mer. A partir de cette époque *Césarée* disparaît de la scène, et l'on n'est pas même d'accord sur l'emplacement de l'ancienne capitale de la *Mauritanie*. Shaw, ainsi qu'il a été dit plus haut, croit en avoir retrouvé les débris

[1] Strabo, XVII, 1188; Mela, I, 6.

[2] Orosius, VII, 33: *Firmus, excitatis Maurorum gentibus, Caesaream, urbem nobilissimam Mauritaniae dolo captam, deinde caedibus incendiisque completam, barbaris in praedam dedit.* Ammian. Marcel., XXIX, 5: *Caesaream ingressus, quum omnem paene incendiis late dispersis vidisset exustam, etc.*

[3] Procop., *B. Vand.* II, 5.

dans le bourg de Cherchel, mais cette hypothèse placerait *Césarée* trop à l'est. D'Anville l'a fort bien compris, aussi place-t-il *Césarée* plus à l'ouest aux environs de *Damus*. Mais dans cette ville moderne on ne retrouve aucun vestige de l'ancienne splendeur de *Césarée;* d'ailleurs l'opinion de d'Anville ne s'accorderait pas avec les distances données par les itinéraires. Il faut chercher l'emplacement de l'ancienne capitale de la *Mauritanie* près de Tennès. L'itinéraire d'Antonin place *Césarée* à 16 milles de *Tipasa* (Damus) vers l'ouest, mais c'est à coup sûr une erreur du copiste, et le chiffre de l'original se montait à 26 milles; car, d'après Ptolémée, ces deux villes étaient à un demi degré de longitude l'une de l'autre, ce qui fait un peu plus de 5 milles géographiques de quinze au degré: les degrés de Ptolémée étant d'un tiers trop courts. Mais nous savons de science certaine que le chiffre de Ptolémée n'a pas été altéré; le géographe grec a eu soin de contrôler lui-même ses données dans le huitième livre de son ouvrage, et il y place *Césarée* à deux heures 55' ou 43° 30' à l'ouest d'Alexandrie, ce qui s'accorde parfaitement avec les distances qu'on trouve indiquées dans le quatrième livre de la géographie de Ptolémée.

Edrisi[1] représente Tennès comme une ville très ancienne, entourée de fortes murailles, située à quelque distance de la mer, en partie sur le versant d'une montagne, en partie dans la plaine. Léon l'Africain[2], en parle à peu près dans les mêmes termes : il ajoute

[1] Edrisi, p. 206.

[2] Leo Afr., p. 381 (traduction allemande de Lorsbach.)

que Tenès était située proche d'un îlot du même nom; cet îlot est évidemment le même que Strabon place à l'entrée du port de *Césarée*. Ptolémée le connaît aussi. Aujourd'hui Tennès est bien déchue, le port est engorgé, les gros bâteaux ne peuvent y entrer, et aucun européen instruit n'a examiné avec soin les ruines qui se trouvent à Tennès. A l'est de la ville s'élevait un monument que Mela désigne comme l'œuvre commun de la famille régnante; selon toute apparence ce monument était situé sur le cap de Tennès au nord-est de la ville, où les marins pouvaient l'apercevoir de loin.

A partir de *Césarée*, le long des côtes occidentales, nous rencontrons des difficultés insurmontables. Il est évident que l'ordre des noms des villes est interverti dans Ptolémée; que plusieurs ont été omis dans l'itinéraire d'Antonin, et que par conséquent les évaluations des distances sont trompeuses. Heureusement les doutes ne portent que sur des lieux obscurs, ainsi qu'il a été dit plus haut; quant aux villes de quelque importance, elles sont faciles à retrouver, soit par leur position naturelle, soit par leurs noms anciens, dont une bonne partie s'est conservée parmi les habitans actuels de la côte.

A l'ouest de *Césarée* on trouvait *Gunugi*, colonie fondée par l'empereur Auguste[1]; Ptolémée écrit *Kunukis*, l'itinéraire d'Antonin *Gunugus*. La ville n'y figure plus comme colonie, dans Ptolémée non plus; il faut en conclure qu'elle était déchue de son ancienne importance : il n'y avait point d'évêque. La distance de *Césarée* à *Gunugi* est évaluée à 12 milles, il est

[1] Plin., V., 1.

probable qu'elle était un peu plus considérable, et que cette ville était située en face de l'île de Palomas (île des Colombes), où il y a un petit fort. D'après l'itinéraire d'Antonin *Cartilis* était située à 12 milles du bourg précédent, et à 15 milles de *Cartilis* on trouvait *Lar Castellum* : ces deux endroits sont parfaitement inconnus ; le premier était situé au fond de la baie de Teddert. Au lieu de *Lar Castellum*, Ptolémée cite *Castra Germanorum* (Κάστρα Γερμανῶν), probablement parce qu'il y avait une garnison allemande.

CHAPITRE IV.

Villes sur la côte nord-ouest de la *Césarienne*.

Plus loin vers l'ouest, Ptolémée place le *promontoire d'Apollon* que Pline marque à l'est de *Gunugi*. Nous savons positivement que cette position correspond au cap appelé aujourd'hui cap Mostagan, à 1 mille géographique au nord de l'embouchure du Chellif; il se montre de loin aux marins, parce qu'il ferme, du côté de l'est, le vaste golfe qui se prolonge vers l'ouest jusqu'au fleuve *Malva* (Malouïa). D'autres pointes apparaissent, soit à l'est, soit à l'ouest, mais il n'y en a pas qui forme un point de vue aussi saillant; voilà pourquoi le *promontoire* d'*Apollon* est le seul parmi ces caps qui soit cités dans les anciens auteurs. Mais pour se faire une idée juste de la configuration de la côte dans ces parages, il faut avoir sous les yeux le plan donné par Tofino; la carte de Shaw est

32

inexacte; selon lui, le *promontoire* d'*Apollon* serait le cap Ivy, que Tofino place un peu plus vers le nord est.

C'est au midi du cap Mostagan que la plus grande rivière du pays, le Chellif, se jette dans la mer. Dans les manuscrits de Ptolémée, le seul auteur ancien qui la connaisse, elle s'appelle *Chinalaph*, dans les éditions *Chinaphal* par altération. La forme de l'ancien nom se conserve dans celle du nom moderne, et comme il n'existe pas d'autre rivière de cette étendue dans le pays, nous pouvons regarder comme un fait positif que c'est le Chellif que Ptolémée a voulu désigner. Mais c'est précisément ce qui prouve jusqu'à l'évidence, que l'ordre des noms a été interverti dans nos éditions. Le *Chinalaph* y est marqué tout près de *Césarée* et le *promontoire* d'*Apollon*, avec les deux endroits cités précédemment, est reculé plus loin vers l'ouest; il faut donc marquer la rivière, dans le texte du géographe, avant ce promontoire, avant les *Castra Germanorum* et avant *Kunukis*.

Plus loin vers le sud-ouest Ptolémée cite *Lagnutum*, *Kartome*, *Karepula*, sur l'emplacement desquels nous connaissons aujourd'hui Mostagan et Mazagran. L'itinéraire d'Antonin les passe sous silence, aussi ses distances, à partir de *Césarée*, ne s'accordent avec celles de Ptolémée, que pour la position de *Cartenna*; le géopraphe grec écrit *Kartennae*. *Cartenna* est du petit nombre des villes que connaissent Mela et Pline, parce que Auguste y avait établi une colonie de soldats de la seconde légion, et lui avait donné par là de l'importance; aussi Ptolémée la range-t-il parmi les endroits remarquables du pays, dont il détermine la

position dans le huitième livre, où il écrit *Kortina*; dans l'édition d'Erasme, elle est à 3 heures 35 minutes d'Alexandrie, d'après le Codex Coislinus à 3 heures ou 45°, donc la longitude de *Kartenna* devrait être de 15° 30'; mais cette donnée même ne s'accorde pas avec les chiffres du quatrième livre, ou la longitude de *Cartenna* est de 14° 30'; je n'oserais décider de quel côté est l'erreur. L'évêque (*episcopus Cartennensis*) est cité dans les conciles : l'itinéraire d'Antonin fixe la position à 18 milles romains à l'est d'*Arsenaria* (Arzen). Ptolémée place la ville à l'est de la rivière de *Kartenas*, qui ne peut être que la rivière de Sig ou de Mouckdah. Nous ne connaissons pas de lieux modernes sur l'emplacement indiqué. D'Anville, trompé par l'analogie des deux noms, transpose *Cartenna* à Tennès; mais l'ensemble des données n'autorise point cette transposition toute arbitraire.

Arsennaria est une colonie latine, à 3 milles romains de la mer, selon Pline[1]. Mela écrit, par erreur, *Arsinna;* on trouve *Arsenaria colonia* dans Ptolémée; l'itinéraire qui écrit quelquefois *Arsenaria*, ne donne pas à la ville le titre de colonie. Elle a un évêque (*episcopus Arsennaritanus*); du reste, point de détail; quant à la position, il n'y a pas d'incertitude : en effet, de nos jours, à l'angle sud-ouest d'un vaste golfe qui s'étend dans le pays depuis le Chellif, subsiste la bourgade nommée Arzen à quelque distance de la mer, où se sont conservées des antiquités romaines, telles que citernes, colonnes, inscriptions, etc. Le port qui est à quel-

[1] Plin., V, 2: *Arsennaria Latinorum, tribus millibus passuum a mari.*

que distance de l'endroit est spacieux, et à l'intérieur il y a des salines[1] dont les anciens ne parlent pas. Dans Edrisi[2] le port s'appelle Arzau.

Quiza Castellum est marqué dans Mela plus à l'ouest que Arsinna; de même dans Pline, qui lui donne l'épithète de *Xenitana*, et ajoute que c'est un bourg avec une population étrangère. Dans Ptolémée on lit Κυίζα et dans l'itinéraire d'Antonin *Quiza municipium;* ce dernier place cet endroit à 40 milles romains d'*Arsenaria* et à la même distance du *Portus magnus*. Cette dernière donnée nous semble fausse, au lieu de XL c'est XI qu'il faut lire, selon toute apparence. Shaw a donc raison s'il place la ville moderne d'Oran auprès de l'ancienne *Quiza*, se fondant sur ce que dans le voisinage d'Oran il existe encore un village du nom *Giza*. La Notice appelle l'évêque de cet endroit *Quidiensis;* on confondait le z avec di, ce qui se fait fréquemment dans ces contrées de l'Afrique.

Sur le golfe qui suit au sud-ouest, et que Mela[3] nomme *Laturus Sinus*, l'itinéraire place *Portus magnus*, qui, d'après Mela[4], tire son nom de la grande étenduede son port. Pline s'exprime de la même nanière et ajoute que ce nom revient également à une ville romaine. Ptolémée cite *Portus magnus*, et l'itinéraire marque entre cet endroit et le précédent 40 milles romains (c'est 11 milles romains qu'il faut lire). C'est tout ce que nous savons sur cet endroit, qui n'est remar-

[1] Shaw, *Voyage en Afrique*, Alger.
[2] Edrisi, p. 199.
[3] Mela, I, 6.
[4] Mela, I, 5: *Portus cui magno cognomen est ob spatium.*

quable que par son port. L'ancienne forme de son nom s'est conservée dans la traduction arabe, où il s'appelle Mars-el-Kébir (le grand port). Les plus grands navires y trouvent un abri contre tous les vents; il n'a pas son pareil sur toute la côte barbaresque, au rapport d'Edrisi [1]. Ce qui arrêta l'accroissement de la ville, située à l'entrée du grand port, c'est le peu de commerce qui s'y faisait du temps des Romains, et surtout le manque d'eau douce. Voilà comment il s'est élevé plus à l'est une ville moderne, Waharan, que nous appelons Oran, sur une petite rivière, qu'Edrisi n'oublie pas de mentionner. Ptolémée la cite également, il la nomme *Chylemath.* La position naturelle de ce port, ainsi que son nom qui s'est conservé dans sa forme primitive, et l'ordre suivi dans l'itinéraire d'Antonin, tout nous conduit à cette localité. Cela n'empêche pas que les commentateurs ne soient pas d'accord ; dans Ptolémée l'ordre est interverti, ce qui lui arrive assez fréquemment sur cette côte; chez lui *Portus magnus* est reculé plus loin vers l'ouest; à sa place est marqué le *port des Dieux.* Voilà pourquoi d'Anville prend ce dernier port pour Mars-el-Kébir; quant à *Portus magnus*, il lui assigne sa place plus à l'orient sur le golfe où se trouvait et où se trouve encore *Arsenaria*, parcequ'il y a un port très vaste, ou pour mieux dire une baie. Mais il ne faut pas s'éloigner sans nécessité des indications naturelles, et l'itinéraire d'Antonin qui place le *grand port* à l'est et le *port des Dieux* à l'ouest, mérite plus de croyance; en effet, dans un itinéraire en général, s'il y a des omis-

[1] Edrisi, p. 198.

sions assez fréquentes, les transpositions sont rares. Dans tous les cas il n'y en a pas ici, car le géographe de Ravenne, qui pour les lieux de la côte suit presque constamment les données de la table de Peutinger sans la nommer, cite les deux ports dans l'ordre où ils se suivent dans l'itinéraire d'Antonin [1].

Deorum Portus (Θεῶν λιμήν) dans Ptolémée ; l'itinéraire d'Antonin qui écrit *Portus divini*, le place à 36 milles romains à l'ouest de *Portus magnus* (Mars-el-Kébir). Dans la carte de Tofino cette position se rapporte à l'emplacement actuel de Sigalo près duquel se trouve une île que Shaw nomme *Habiba*. Nous ne connaissons point l'origine de la dénomination sainte de ce port, probablement elle doit être attribuée à la reconnaissance pieuse de marins que les Dieux avaient secourus dans une tempête. C'était un endroit de nulle importance: ni Mela, ni Pline, ni un écrivain quelconque ne le connaissent; il n'en est pas question dans les Notices de l'église. Et pourtant cette place ne laissait pas d'être remarquable pour les marins, aussi bien que pour les voyageurs sur terre; en effet, de ce point la côte fuit vers le sud-ouest avec une dépression rapide, qui ne finit qu'à l'embouchure de la *Malva* (Malouïa), et ce port est le premier mouillage qui se présente à ceux qui viennent des côtes de la *Tingitane;* puis c'est à *Portus divini* (Sigalo), que finissaient les routes tracées et il fallait se rendre par mer aux villes de l'ouest. Nous lisons expressément dans l'itinéraire d'Antonin, à partir de *Tingis*

[1] Geogr. Ravenas, III, 8.

(Tanger), on voyage par mer le long des côtes jusqu'à *Portus divini*[1].

Cette donnée doit nous guider dans l'appréciation des indications suivantes de l'itinéraire. En naviguant le long de la côte, on allait d'un lieu à un autre, en ayant soin d'éviter les écueils et les bas-fonds; par conséquent on faisait des détours, donc les mesures indiquées sont trop fortes. Sans ce renseignement on ne pourrait s'orienter dans les chiffres que présente l'itinéraire. Pour n'en citer qu'un seul exemple : depuis le *Portus divini* (Sigalo), jusqu'au *port* de *Siga* (Ned Roma), l'itinéraire d'Antonin compte 98 milles romains ou 784 stades, parce qu'il y a une foule de caps à doubler dans l'intervalle; Strabon[2] fixe la même distance également par mer, par conséquent avec des détours, mais à 600 stades de traversée non interrompue.

Castra Puerorum, à 18 milles romains de *Portus divini* (Sigalo), par conséquent dans le voisinage du cap Figalo. *Gilva Colonia*, à 23 milles au sud, près de la côte qui est très échancrée, sur une petite baie que marque la carte de Tofino, sans indication de ville. *Gilva*, ainsi que l'endroit précédent, ne figure que dans l'itinéraire d'Antonin[3]; il n'est pas vraisemblable que les Romains aient établi dans les derniers siècles de l'empire une colonie sur ces côtes tant négligées.

Ad Crispas, seulement à 5 milles romains plus loin au

[1] *Itin.* Ant., p. 9, ed. Wessel. : *A Tingi littoribus navigatur usque ad Portus divinus.*

[2] Strabo, XVII, 1186 : Μετὰ δὲ τὴν Σίγα Θεῶν λιμὴν ἐν ἑξακοσίοις σταδίοις.

[3] *Itiner.* Anton., p. 15.

sud; position inconnue; à 25 milles romains à l'ouest, *Ad Salsum Flumen*. C'est une petite rivière insignifiante, marquée sur la carte de Tofino. Shaw, qui voyageait dans l'intérieur des terres et non pas sur la côte, l'appelle Oued-el-Mailah, et la place sur sa carte beaucoup plus loin au nord; dans le texte il donne 5 lieues marines pour la distance entre la *Siga* ou Tafna et le Oued-el-Mailah (*Salsum Flumen*), ce qui est exact. Le fleuve qui est plus au nord s'appelle Sinan, et est plus considérable; Ptolémée le connaît sous le nom d'*Assarath*, l'itinéraire omet ces rivières et d'autres encore moins importantes; il ne cite le *fleuve salé* que parce qu'il y avait une ville auprès de son embouchure. Celle de la *Siga*, avec le port de *Siga* (*Portus Sigensis*), était à 24 milles romains plus loin vers l'ouest; il est évident que cette rivière correspond à la Tafna de Shaw. C'est sans doute cette rivière que Mela [1] désigne par le nom de *Sardabale*; car, à partir de *Césarée*, il nomme successivement *Cartenna*, *Arsinna*, *Guiza*, jusqu'au *Sardabale*. Ce n'est donc pas le *Chinalaph* (Chellif), rivière beaucoup plus rapprochée de *Césarée*, dont il veut parler, et il n'y en a pas d'autre de quelque étendue dans ces contrées occidentales de la *Mauritanie Césarienne*.

La ville de *Siga*, d'après l'itinéraire d'Antonin, était à 3 milles romains du port, elle se trouvait également sur la côte, car Ptolémée la place parmi les villes maritimes. C'était une des anciennes colonies tyriennes ou villes *métagonitiques*, et c'est la seule que l'on reconnaisse avec quelque certitude dans le grand nombre de ces places qui sont marquées dans Scylax. « Sur le golfe,

[1] Mela, I, 6; comparez Plin., V, 2, qui écrit *Sardabal*.

dit cet auteur [1], se trouve l'île de *Bartas* avec un port de mer; *Chalka*, ville sur une rivière; la ville d'*Arylon*; la ville de *Mes* avec un port de mer; la ville de *Sigon* sur une rivière, et en avant de la ville, l'île d'*Akra*. » Il ne me serait guères possible de déterminer l'emplacement des endroits situés sur le golfe du côté de l'orient; j'ignore également si cette ville a d'abord portée le nom de *Sigon*, ou si c'est une faute du copiste: quant à l'île, elle est située non loin de l'embouchure de la Tafna (*Siga*). Sur la carte de Tofino elle se fait connaître sous le nom de Caracoles, d'autres l'appellent Rachgoun; les Carthaginois n'ont pu maintenir leur autorité dans ces possessions lointaines, car nous savons que Syphax, roi des *Massésyliens*, établit sa résidence à *Siga*[2]. Quand par la suite il se fut reconcilié avec Carthage, et qu'il eut joint le royaume des *Massyliens* à son empire, il quitta ces provinces éloignées pour résider à *Cirta* (Constantine); dès ce moment *Siga* dut décheoir. Au rapport de Strabon elle était en ruines de son temps; Strabon se trompe, du moins elle n'avait pas été démolie par les Romains. Mela parle de *Siga* [3] comme d'une petite ville; Ptolémée la qualifie de colonie, et l'itinéraire lui donne le titre de Municipe. *Siga* ne pouvait avoir quelque importance que pour le commerce avec les *Gétules*; les côtes n'étaient séparées de leurs habitations que par quelques rangées de montagnes. C'est sans doute l'Espagne qui entretenait des relations actives avec *Siga*; voilà pour-

[1] Scylax, p. 51.
[2] Strabo, XVII, 1186; Plin., 2.
[3] Mela, I, 5.

quoi Pline fait observer que cette ville est située en face de Malaga. C'est une méprise, Malaga se trouvant bien plus loin vers l'ouest ; mais on doit présumer que ces deux ports avaient entre eux de fréquens rapports commerciaux. Shaw nous apprend que les ruines de *Siga* subsistent aux environs de Taekumbrit, mais ce savant voyageur anglais n'a pas été sur les lieux, et il n'a vu toute cette côte qu'en mer à une grande distance du continent. Je crois plutôt que c'est l'endroit appelé Ned-Roma dans Léon l'Africain [1], qui occupe l'emplacement de *Siga* ; ce géographe dit que Ned-Roma est sur une rivière, et que l'on y voit d'anciens édifices romains. A la vérité il place cet endroit à 12 milles italiens de la côte, mais un grand nombre d'autres indications prouvent que les mesures itinéraires de Léon l'Africain ne sont pas toujours exactes.

Depuis la *Siga* (Tafna) jusqu'aux bords de la *Malva*, il y a 41 milles géographiques en droite ligne : c'est aussi la distance donnée par Ptolémée, qui compte 1° de longitude entre ces deux rivières ; il ne cite pas de lieux remarquables ni sur la côte, ni dans l'intérieur du pays. Strabon [2], au contraire, évalue la même distance à 1,000 stades, et l'itinéraire marque également l'énorme distance de 110 milles romains ou 22 milles géographiques. Tous les deux, ainsi qu'il a été remarqué plus haut, mettent en ligne de compte les échancrures de la côte.

L'itinéraire d'Antonin place *Portus Cæcili* à 12 milles de *Siga* (Ned-Roma), vers l'ouest. Cette position

[1] Leo Afr. (traduction allemande de Lorsbach), p. 562.

[2] Strabo, XVII, 1185.

paraît correspondre à celle de Tebekrit, petite ville située sur un rocher, près de la mer, auprès du cap de la Guardia.

Artisia, à 12 milles romains plus loin au sud-ouest, dans la baie près du cap Noe.

Ad Fratres, à 25 milles romains plus loin vers l'ouest, d'après Léon l'Africain. Cette position coïncide avec celle de Hunein, bourgade romaine avec de fortes murailles et un petit port de mer, faisant le commerce de grains, etc. C'est de cet endroit que le cap voisin tire le nom de ras Honneine, ou cabo Hone sur les cartes espagnoles. Ptolémée, qui n'a pas d'endroit sur la côte, marque le cap sous le nom de *Magnum promontorium* (Μέγα ἀκρωτήριον). Auprès de ce cap, et selon l'itinéraire d'Antonin, à 6 milles romains de *ad Fratres*, est l'embouchure d'une rivière; elle est dessinée sur les cartes espagnoles, mais le nom n'est pas indiqué; dans l'itinéraire d'Antonin elle s'appelle *Popleto Flumen.*

Lemnis, endroit inconnu à 30 milles romains plus loin vers l'ouest, et à 22 milles romains à l'est de la *Malva* (Malouïa), dans une baie près du cap Milonia.

C'est au temps de la guerre de Jugurtha que les Romains virent pour la première fois la rivière de *Mulucka*, dont le nom, d'après la prononciation des naturels du pays, doit s'écrire *Molochath*. A cette époque la *Mulucha* séparait les deux royaumes de Bocchus et de Jugurtha, comme en tout temps il avait tracé la ligne de démarcation entre les possessions des *Maures* et l'empire des *Massésyliens* [1]; aussi P. Mela est-il dans le

[1] Sallust., *B. Jug.* c. 97: *Flumen Muluchae, quod Jugurthae*

vrai quand il dit que de son temps la *Mulucha* formait la limite entre les deux nations, comme autrefois entre les possessions de Bocchus et de Jugurtha[1]. Toutefois, et n'ayant pas une connaissance suffisante des localités dont la démarcation avait subi beaucoup de variations, ce géographe latin défigure cette indication, vraie dans le fond, par une donnée fausse; il place la ville de *Siga* (Ned-Roma) et le *grand port* (Mars-el-Kébir) dans la *Mauritanie*, et par suite de cette erreur il en commet une autre, c'est de placer la *Mulucha* à l'est de ces deux endroits, tandis qu'il n'y a pas de rivière de quelque étendue sur ce point. Ce n'est pas du *Chinalaph* de Ptolémée (ou du Chellif) que Mela veut parler, puisqu'il place les villes de *Guiza* (Giza près d'Oran) et d'*Arsinna* (Arsen) non pas dans la *Mauritanie*, mais dans la *Numidie*, quoiqu'elles fussent situées plus à l'ouest que le *Chinalaph*. On sait que *Siga* faisait partie des terres des *Massésyliens* et non pas de la *Mauritanie*, et qu'elle avait été la résidence de Syphax, ainsi qu'il a été dit plus haut. La position que Mela donne à la rivière est donc évidemment fausse. Pline[2], qui l'a copié ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, est tombé dans la même méprise; mais comme il avait trouvé ailleurs des indications sur la

Bocchique regnum disjungebat. Strabo, XVII, 1185: Μετὰ τὴν τῶν Μαυρουσίων γῆν ἡ τῶν Μασσαισυλίων ἐστίν, ἀπὸ τοῦ Μολοχὰθ ποταμοῦ τὴν ἀρχὴν λαμβάνουσα.

[1] Mela, I, 5: *Mulucha amnis, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus, Bocchi Jugurthaeque.*

[2] Plin., V, 2: *Rusadir oppidum et portus; Maluana (Malvana) fluvius navigabilis. — Amnis Mulucha Bocchi Massaesylorumque finis.*

rivière de *Maluana* ou de *Malvana* entre *Rusadir* (Melilla) et *Siga* (Ned-Roma), il met cette rivière à la place qui lui convient, de sorte qu'il a deux positions et deux noms différens pour une seule et même rivière. Les Romains écrivirent *Malva* ou *Malua*, comme prononçaient les habitans; cette dénomination subsista dès-lors dans les géographies romaines. Ptolémée est le premier qui l'ait employée : il assigne à la rivière sa véritable position, mais lui aussi, il ne peut échapper à la double nomenclature. Les renseignemens qu'il avait obtenus lui donnaient la certitude qu'il n'y avait pas de fleuve du nom de *Mulucha* ou de *Molochath* vers l'est; aussi place-t-il le *Molochath* tout près de l'embouchure de la *Maloua* (Μαλοῦα), à l'ouest. Ce n'est que sur la côte que l'indication de Ptolémée est fausse: nous n'y trouvons que l'embouchure d'une seule rivière, la Malouïa, ou Malouya ainsi qu'écrit Edrisi. Dans les régions supérieures du bassin elle a deux branches, dont celle de l'ouest s'appelle Mulul, et celle de l'est Mulucan. L'itinéraire d'Antonin[1], qui ne connaît pas le pays à l'intérieur, ne cite que la *Malua* ou *Malva*, aux confins des deux *Mauritanies*. Nous savons par Pline que la *Malva* est navigable.

CHAPITRE V.

Villes dans l'intérieur de *Sitifensis* et de *Caesariensis*.

La *Mauritanie* comptait à l'intérieur un grand nom-

[1] *Itin.* Ant., p. 12 : *Malva flumen dirimit Mauritanias duas.*

bre de villes, presque toutes les places habitées étaient des villes. En effet, quiconque voulait vivre à l'abri des incursions des Nomades, était obligé de demeurer dans une enceinte protégée par des murailles. Les chefs des Nomades, à leur tour, changeaient leurs habitations en places fortes [1]; mais aussi la plupart de ces villes étaient petites, sans en excepter celles qui portaient le titre de municipe ou de colonie, c'est à dire celles où l'on avait formé des établissemens avec des vétérans. Les auteurs anciens ne nous fournissent aucun détail important sur les villes de l'intérieur de la *Mauritanie*; les Romains ne daignaient pas s'en occuper, s'inquiétant fort peu d'une province si éloignée de la capitale de l'empire, et qui ne lui fournissait que des bêtes féroces pour les divertissemens du cirque. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles avaient toutes, ou à peu près, un évêque. Nous trouvons 170 de ces villes dans la Notice de *Sitifensis* et de *Caesariensis* [2], et pourtant il y manque plusieurs endroits dont Ptolémée ou les itinéraires nous font connaître les noms; une bonne partie de ces places avait été démolie dans les guerres continuelles que se faisaient les tribus Maures.

Le peu d'importance que Rome attachait à ce pays montagneux, mais qui n'était pourtant pas stérile, nous explique pourquoi il y avait si peu de routes; les nombreuses chaînes de montagnes y mettaient bien aussi quelque obstacle. Une grande route faisait communiquer *Sitifis* (Sétif), chef-lieu de l'intérieur des terres,

[1] Ammian., XXIX, 5.

[2] *Noticia Provinc. Caesar, et Sitif.* p. 439, sq. *in* Sirmondi *op. variis*, *t.* I.

avec *Césarée* (Tennès), la résidence royale sur la côte nord-ouest. De *Sitifis* partaient également des voies de communication avec *Igilgilis* (Gigeri), *Choba* (Bougie), et *Saldae* (Tedelès) sur la côte nord. Un chemin latéral conduisait de *Sitifis* dans la *Gétulie* au sud; la table de Peutinger le connaît encore, au moins sur une certaine étendue; ce chemin avait entièrement disparu du temps du prétendu itinéraire d'Antonin. Dans les districts de l'ouest on ne connaît qu'une seule route; elle se dirige avec de nombreux détours de *Rusuccurum* (Coléah), à travers l'intérieur, au sud-ouest, et paraît avoir été une voie de communication régulière; vu que les lieux par où elle passa se suivent à de petites distances. Mais comme cette route est marquée seulement dans l'itinéraire d'Antonin, que la table de Peutinger, dont la première feuille est perdue, nous fait faute, et que nous n'avons pour tout renseignement que quelques noms qui ont résisté à la marche dévastatrice des siècles, et des données fort incomplètes que fournit sur eux Edrisi, on conçoit combien nos connaissances sont vagues et fragmentaires dans ces localités. Quant aux autres routes indiquées plus haut, nous y marchons d'un pied plus ferme. Plusieurs points se font connaître dans les voyages de Shaw, savant anglais d'un grand mérite, seulement il confond trop souvent les notions qu'il a recueillies lui même sur les lieux avec les renseignemens qu'il tient d'ailleurs. Pour les autres endroits, on peut au moins fixer avec quelque certitude l'emplacement où pour l'avenir les voyageurs devraient en chercher les ruines. Au reste les intérêts de la science ne souffrent guère de l'obscurité dans laquelle sont ensevelies ces contrées.

La grande route qui conduisait de *Sitifis* à *Césarée*, vers l'ouest, faisait suite à celle qui menait de *Carthage* à *Cirta* (Constantine) et à *Sitifis*; elle passait, selon l'itinéraire d'Antonin, par les endroits suivans:

Sitifis (Sétif), sous les rois *numides* ce n'était qu'une ville de province assez obscure, les géographes d'ancienne date n'en parlent pas; par la suite elle fut détachée de la *Numidie* et fit partie de la *Césarienne*. Dès lors, comme ville frontière, elle eut d'autant plus d'importance que les environs étaient bien cultivés et d'un bon rapport, et que les grandes routes y passaient. *Sitifis* fut élevée au rang de colonie, nous ne savons sous quel empereur. C'est Ptolémée qui le premier fait mention de *Sitipha Colonia*, avec une légère altération du nom; dans la table de Peutinger, elle a des tourelles. La *Césarienne* ayant été divisée plus tard en deux parties, *Sitifis* devint le chef-lieu de celle de l'est, qui était la plus petite, et qui prit dès lors le nom de *Mauritania Sitifensis*. Toutes les affaires du pays se concentrèrent sur ce point, d'où partaient les corps expéditionnaires qu'on envoyait contre les hordes turbulentes des Nomades; et pourtant, tout ce que nous savons de cette ville, c'est qu'elle avait un évêque. Sous les Vandales elle devint également la capitale d'une région voisine à l'ouest, nommée *Zabé*[1] (Ζάβη), sur laquelle s'étendait leur domination. Nous ignorons complètement les destinées ultérieures de *Sitifis*, qui conserve l'ancienne forme de son nom dans celui de la ville morderne de Sétif.

[1] Proc., *B. Vand*, II, 20.

Perdices, à 25 milles romains de *Sitifis*[1] vers l'ouest, et qu'il ne faut pas confondre avec un autre endroit du même nom qui se trouvait à la même distance de *Sitifis* vers le sud-est[2]. L'évêque est cité dans la Notice de la *Mauritanie de Sétif* (*episcopus Perdicensis*); l'emplacement actuel nous porte à l'est de l'endroit que Shaw nomme Sidy Embarak.

Cellae, à 18 milles romains de l'endroit précédent. Cet endroit tirait son nom des cavernes (*Cellae*) où habitaient d'abord les gens de la campagne; ces demeures souterraines finirent par former une ville. L'évêque est cité dans la Notice (*episcopus Cellensis*). Sa position correspond à celle du château de Medjanah.

Macri, à 25 milles romains de l'endroit précédent, avait un évêque (*episcopus Macrensis*).

Zabi, à 25 milles romains vers l'ouest. L'évêque figure dans les Notices de l'église (*episcopus Zabensis*). C'est peut-être de cet endroit que toute la contrée de *Zabé*, dont *Sitifis* était le chef-lieu, comme nous venons de le dire, tirait son nom.

Arae, à 18 milles romains vers l'ouest, inconnue; il y avait un évêque (*episcopus Arensis*).

Tatilti, à 18 milles romains vers l'ouest, inconnue.

Auza, ou plus exactement, *Auzia*, à 48 milles romains à l'ouest de l'endroit précédent, la ville la plus remarquable dans ces contrées montagneuses. Tacite[3] la connaît sous le nom de *Auzea*, comme un château démoli par les *Maures*, entouré d'une forêt.

[1] *Itin.* Ant., p. 29.
[2] Voyez p. 400.
[3] Tacitus, *Annal.* IV, 24.

L'importance militaire de ce point décida les Romains à y construire une ville appelée *Auzia* dans les manuscrits de Ptolémée (nos éditions portent par erreur *Auzina*) : ils y établirent des vétérans, ce qui valut à *Auzia* le titre de colonie. Nous devons ces renseignemens à Shaw qui a découvert les ruines d'*Auzia* près de Hamza, il y lut diverses inscriptions, où il est question du dieu *Auzius*, du *territorium Auziense*, et de la *colonia Auziensis*. Le dey d'Alger entretenait une garnison à Hamza. Dans la Notice de l'empire le duc de *Mauritania Caesariensis* commande entre autres au *praepositus Limitis Audiensis*.

Audiensis est là pour *Auziensis ;* les naturels confondaient souvent le *z* avec le *di*. Nous supposons que la ville tirait son nom de l'*Audus*, rivière qui se jette à la mer à *Choba* (Bougie). *Auzia* se trouvait auprès de la source. Ptolémée place cette ville trop loin vers le sud et sous le méridien de *Saldae* (Tedelès) ; Shaw lui donne la même position. Ceci nous prouve que pour arriver de *Sitifis* à cet endroit, la route faisait un grand détour vers le sud, les chiffres des distances étant trop forts et les positions intermédiaires en trop grand nombre. La route ancienne, qui allait en ligne droite à *Césarée* (Tennès), se trouvait plus au nord comme nous verrons par la suite dans la table de Peutinger, qui en décrit le commencement. Il paraît qu'à l'intérieur *Sitifensis Provincia* s'étendait jusqu'aux environs d'*Auzia*, qui faisait elle-même partie de *Caesariensis*.

Viennent ensuite *Rapidi*, à 16 milles romains à l'ouest de *Auzia* (Hamza) ; *Trinadi*, à 25 milles romains de *Rapidi; Caput Cillani*, à 25 milles romains de

l'endroit précédent ; ces trois endroits ne sont pas même cités dans les Notices de l'église.

Sufasar, à 16 milles romains plus loin vers l'ouest, là, où le Chellif tourne vers le couchant près du village moderne de el Herba ou Harbene, comme nous verrons plus bas.

Aquae, à 26 milles romains au nord-ouest de l'endroit précédent. *Aquae* avait de l'importance pour les Romains sous plus d'un rapport : d'abord elle possédait des eaux thermales qui sont encore en grande réputation dans le pays : c'était d'ailleurs sur ce point que la route qui conduisait de *Rusuccurum* (Coléah) et *Icosium* (Cherchel) aux bords du *Chinalaf* ou Chellif, coupait les montagnes. Dans les manuscrits de Ptolémée, *Aquae calidae* porte le titre de colonie (Ὕδατα θερμὰ Κολωνία), titre qui se perdit par la suite ; l'itinéraire écrit simplement *Aquae*, sans rien ajouter. Nous n'avons pas besoin de dire que l'évêque est cité dans les Notices (*episcopus Aquensis*). Shaw a été sur les lieux, il y décrit les restes des maisons de bains, ainsi que les antiquités éparses sur le versant de la montagne, qui se font connaître sous le nom de Hammam Meriga. Shaw en fixe la position trop loin vers l'est, il a également omis de marquer la suite des mesures itinéraires jusqu'à Alger. Celles de l'itinéraire d'Antonin donnent une position plus occidentale au sud de Cherchel ou de l'*Icosium* des anciens, où Ptolémée place également ces bains. La relation de l'itinéraire fait naître une autre difficulté, c'est qu'il ne place ces bains qu'à 25 milles romains de *Césarée* (Tennès) ; il faut croire qu'une position intermédiaire, sans doute *Tipasa* (Damus), a été omise.

De *Sitifis* partaient des routes conduisant aux trois ports sur la côte septentrionale : *Igilgilis* (Gigeri), *Choba* (Bougie) et *Saldae* (Tedelès). Dans la table de Peutinger, celle de l'est qui aboutit à *Igilgilis* (Gigeri), fait un détour ; elle passe avec 12 milles par *Mons* (Casbaïte), et avec 13 à *Culchul* (Jimmilah), vers le nord-est; puis par *Mopti* (probablement Baboura) avec 11 milles; par *ad Ficum* avec 27 milles, et par *ad Basilicam* (aux environs de Beni Souleyman); de *Basilica* (Beni Souleyman, où on trouve des ruines d'anciens édifices), elle tourne au nord-est pour atteindre *Igilgilis* (Gigeri) avec 33 milles, et au nord-ouest pour aboutir à *Choba* (Bougie) avec 15 milles.

Dans l'itinéraire d'Antonin cette même route, sans se détourner dans une direction orientale vers *Culchul* (Jimmilah), va tout droit, au nord de *Sitifis*, avec 16 milles romains à *Satafis*. On pourrait regarder ce nom comme une altération de *Sitifis*, si la Notice de la *Mauritanie de Sétif* ne mentionnait un *episcopus Satafensis*, et que d'après la Notice de la *Césarienne* il n'y eût également dans cette province une ville du nom de *Satafis*, sur laquelle nous ne possédons aucune donnée. *Ad Ficum*, ainsi que *Basilica*, sont également marquées dans l'itinéraire d'Antonin ; mais il nomme *Basilica* en premier.

Entre *Sitifis* (Sétif) et *Saldae* (Tedelès), le seul itinéraire d'Antonin [1] connaît une route tirée en ligne droite à travers les montagnes et passant par des endroits inconnus.

Horrea, à 18 milles romains au nord-ouest de *Si-*

[1] *Itin.* Ant., p. 31.

tifis, un des nombreux greniers où les céréales furent recueillies pour être exportées en Italie : il y avait aussi une petite ville avec un évêque (*episcopus Horrensis*) dans la Notice.

Lesbis, à 18 milles romains plus loin vers le nord-ouest, avec un évêque (*episcopus Lesvitanus*) dans la Notice; aujourd'hui Jsah sur l'Ajebbi, affluent de l'*Audus* (Voy. p. 488).

De là, avec 25 milles romains à *Tubusuptus* (Burgh), en passant par les montagnes ; nous parlerons plus bas de cet endroit. Avec 28 milles romains plus loin au nord-ouest à *Saldae*. Une position intermédiaire aura été omise, car la distance en ligne droite est plus forte que les mesures indiquées réunies.

La route ordinaire de *Sitifis* à *Saldae* était plus longue, mais plus commode; elle servait anciennement de moyen de communication entre *Sitifis* et *Césarée*. Nous ne connaissons également sur cette route que quelques points : des explorations que l'on fera sans doute quelque jours sur les lieux compléteront nos renseignemens, il faut l'espérer.

La table de Peutinger conduit de *Sitifis*, sans indication de distance, à *Tamannuna*, château et municipe, dont il faut chercher la position près de Callah. Sur ce point Shaw franchit au sud-est le défilé dangereux de Biban Accaba ou les portes de fer, par où passe encore aujourd'hui la grande route. L'itinéraire d'Antonin ne connaît pas cet endroit ; au lieu de *Tamanuna* c'est sans doute *Tamalluma* qu'il faut lire, du moins la Notice porte *episcopus Tamallumensis*.

A partir de ce point le chemin quittait la grande route à droite dans la direction de *Saldae*. Avec 25 mil-

les romains il atteignait *ad Savae municipium*, qui est également marqué dans l'itinéraire, mais seulement à 25 milles romains de *Sitifis*, l'endroit précédent étant omis. Les Notices de l'église portent *episcopus Assafensis* ou *Assabensis*. Probablement le municipe était situé sur une rivière du nom de Zava; en effet, dans la contrée où nous conduit la position indiquée, la rivière de l'*Audus*, qui se jette dans la mer à *Choba* (Bougie), porte dans le commencement de son cours le nom de Zava sur la carte de Shaw.

La route prend ensuite la direction du nord, elle longe les montagnes, et conduit avec 36 milles romains à *ad Olivam;* dans la Notice on trouve un *episcopus Olivensis;* sur l'emplacement marqué, il n'y a pas de ville moderne.

Tubusuptus (Burgh) était à 30 milles romains au nord d'*Oliva*, selon l'indication exacte de la table de Peutinger; de là 25 milles romains conduisaient à *Saldae* (Tedelès). L'itinéraire d'Antonin [1] passe sur cette position intermédiaire comme elle a fait pour *Tamannuna* (Callah). L'erreur du copiste provient sans doute de ce qu'il a été question de *Tubusuptus* immédiatement avant, et qu'on a donc oublié de la marquer de nouveau dans l'itinéraire.

En effet, ce dernier et la table de Peutinger connaissent une route qui conduisait de *Saldae* (Tedelès) à *Rusuccurum* (Coléah), en traversant l'intérieur des terres. (Dans la table de Peutinger elle suit le versant méridional du *Mons Ferratus*, qui encaisse la plaine de Metidja, de manière à ce que la partie orientale longe

[1] *Itin.* Ant., p. 39.

la rive droite du fleuve Zeitoun, qui se jette dans le Jiffer ou Isser, appelé *Vabar* par les anciens. Mais on ne peut pas avoir confiance dans le dessin de cette carte, d'abord elle fait passer le Zeitoun au sud de *Tubusuptus* (Burgh) et en prolonge le cours jusqu'au delà de *Saldae* (Tedelès), comme si le Zeitoun, au lieu de s'unir à l'Isser allait rejoindre le *Bouberac* (*Nasava*), et que cette dernière rivière débouchât dans la Méditerranée, non pas à l'ouest de Tedelès (*Saldae*), mais à l'orient de cette ville. Ensuite la somme des chiffres que porte la table de Peutinger est de beaucoup trop petite pour que la route ait pu faire au midi le tour du *mons Ferratus*; elle traversait la plaine de Metidja au nord en passant par Boufarik et par Fondouck.)

Tubusuptus (Burgh) était située, selon l'itinéraire d'Antonin, à 28 milles romains de *Saldae* (Tedelès); d'après la table de Peutinger à 25 milles. C'était une des plus grandes et des plus anciennes villes de l'intérieur; Pline [1] en parle, ainsi que de *Succabar* (Mazuna) comme d'une cité qu'Auguste érigea en colonie. Ptolémée place *Tubusuptus* au sud-est de *Saldae*, ce qui est exact. Par la suite elle baissa comme toutes les villes situées à l'intérieur de la *Césarienne* et de la *Mauritanie de Sétif;* dans Ammien [2] ce n'est plus qu'un simple *oppidum*. La Notice de l'empire nous apprend qu'il y avait une garnison pour contenir les peuplades voisines. (Elle écrit *praefectus limitis tubusubditani*

[1] Plin., V, 2: *Intus colonia Augusta, quae item Succabar; item Tubusuptus.*

[2] Ammian. Marcell., XXIX, 5.

avec un b, comme la Notice de la *Sitifensis*, où on doit lire Maximus *thubusubditanus*, au lieu de *thugusubditanus*. Le fort de *Thubuscum* dont parle Tacite [1] dans son récit de la guerre de Tacfarinas contre les Romains, paraît être identique avec la *Tubusuptus* des itinéraires). La carte du Shaw nous fait voir que l'emplacement de *Tubusuptus* est occupé aujourd'hui par un lieu nommé Burgh; les deux tracés itinéraires qu'il y ajoute, montrent qu'il a visité la contrée et qu'il a suivi le cours du Zeitoun à une certaine distance; du reste dans le texte il ne fournit pas le moindre éclaircissement sur ces contrées. Le géographe anglais ne pouvait chercher l'ancienne *Tubusuptus* à Burgh, trompé qu'il était par son système qui recule toutes les positions anciennes sur la côte trop loin vers l'est, de sorte que le port de Delys (*Saldae*) est d'après lui *Rusuccurum*. Par une faute assez bizarre du copiste, la table de Peutinger marque à la position de *Tubusuptus*, *Ruza municipium*, nom tout à fait inconnu. Les chiffres de distances et l'ensemble des données que nous possédons sur la position de ces deux endroits sont parfaitement exacts, et conspirent à nous les faire regarder comme une seule et même ville.

A partir de *Tubusuptus*, le *Mons Ferratus* s'étend jusqu'aux environs de *Rusuccurum* (Coléah); il reste à quelque distance de la côte et suit d'assez près le cours du Zeitoun. Telle est la direction que lui donne la table de Peutinger, c'est ce qui a décidé Ammien [2] à placer *Tubusuptus* dans le voisinage de ces montagnes.

[1] Tacitus, *Annal.* IV, 24.
[2] Ammian., XXIX, 5 : *oppidum Ferrato contiguum monti.*

C'est sans doute aux mines de fer qu'elles renferment qu'il faut attribuer le nom de *Mons Ferratus*; du reste elles sont d'une élévation moyenne, et ne laissent pas d'être coupées sur plusieurs points par des gorges profondes et larges. Ptolémée n'en parle pas. Shaw, par les raisons que nous avons indiquées, les place trop loin vers le sud-est.

Bidil Municipium est marqué dans les deux itinéraires à 40 milles romains à l'ouest de *Tubusuptus* (Burgh). Le nom est altéré, ainsi que l'a fait remarquer Wesseling; c'est *Bida* qu'il faut lire: en effet, la Notice de l'empire porte *Praepositus limitis Bidensis*, la Notice de la *Césarienne* écrit *episcopus Bidensis*, et même dans la table de Peutinger, la leçon fautive de *Syda Municipium* fait connaître la forme exacte du nom, d'autant plus que le géographe de Ravenne (III, 2) a lu *Bidda municipium* dans cette carte itinéraire. Ptolémée lui donne le titre de colonie, mais ses chiffres la reculent trop loin vers l'ouest. (L'emplacement de l'ancienne *Bida* doit être cherché sur la rive droite de l'Aracht où on trouve, à l'est de Fondouck, les débris d'une ancienne ville romaine.)

Tigisis était à 27 milles romains de *Bida* et à 12 milles romains de *Rusuccurum;* dans Ptolémée on lit *Tigis*, dans la Notice de la *Césarienne episcopus Tigisitanus*. Son emplacement doit être à Boufarik même ou dans le voisinage, à une lieue vers l'est. Du reste point d'autres détails sur *Tigisis*.

Sont aussi peu connues la plupart des villes assez considérables que la table de Peutinger marque sur la grande route septentrionale de *Sitifis* (Sétif) à *Caesarea* (Tennès).

De *Tamannuna*, aujourd'hui Callah, non loin des portes de fer, où la route se divisait en deux pour se diriger d'un côté sur *Caesarea* (Tennès) et de l'autre sur *Saldae* (Tedelès [1]), elle conduisait avec 10 milles romains à *Tamascani municipium*. L'évêque est cité dans la Notice, *episcopus Tamascaniensis*. Nous ne connaissons pas de ville moderne sur l'emplacement de ce municipe, qui se trouvait sur l'*Audus* (Adouse) au nord-est d'*Auzia* (Hamza).

Equizetum, à 10 milles romains plus loin vers l'ouest; dans la Notice est cité l'évêque, *episcopus Equizotensis*. Les lieux qui suivent vers l'ouest, *Galaxia* et *Castra*, sont tout à fait inconnus; ici se terminent les indications de la table de Peutinger, parce que la première feuille manque.

Au sud-ouest des portes de fer ou plutôt de *Tamannuna* (Callah), à une distance de 6 milles romains, cette carte marque le *Praesidium Lamelli*, place forte dans les montagnes; l'évêque est cité dans la Notice de la *Mauritanie de Sétif* (*episcopus Lemelefensis*). (Optatus [2] cite cet endroit sous le nom de *Lemellense castellum*, et donne à son évêque l'épithète *Lemellensis*. C'est probablement le bourg actuel de Mohalo.) Plus loin vers l'ouest, il n'y a plus de grande route dans l'intérieur du pays, car la table de Peutinger y marque tout à coup 100 milles romains, ce qui nous conduit d'un seul bond jusqu'à l'endroit où le Chellif tourne du midi vers le couchant. Vers le sud, la table connaît un chemin menant dans la *Gétulie*, mais il

[1] Voyez p. 517.
[2] Optatus : *Historia donatistarum*, II.

faut croire que ce n'était pas une route régulièrement tracée. Le chemin conduisait de *Sitifis* à *ad oculum Marinum* (probablement Nickouse [1]), avec 40 milles romains dans les montagnes méridionales. De là, avec 25 milles romains, à *Vaccae*, aux environs du village moderne Ain-el-Kelb, sur les bords du Nakkar. De là, par une voie latérale, on arrivait avec 25 milles à *Tubonae*, sans doute le chef-lieu du *Limes Tubuniensis*, que la Notice de l'empire place sous l'autorité du comte d'Afrique (*comes Africae.*) Au rapport de Shaw il subsiste à la position indiquée avec le nom de Tubnah. (L'évêque de cette ville figure dans la Notice de la *Numidie* avec le titre: *Tubuniensis*, ce qui prouve que le véritable nom de cet endroit était *Tubunae*, comme nous l'apprenons par saint Augustin qui y détourna le célèbre comte Boniface du projet qu'il avait conçu de se faire moine. Victor Tunnonensis qui écrit *Thibunni* pour *Tubonae*, nous apprend que le prince vandale Hunéric fit transporter à Tubnah une bonne partie des évêques catholiques de ses états.)

Le chemin conduisant en ligne droite de *Vaccae* (Ain-el-Kelb), vers le sud atteignait avec 16 milles romains *Salinae Nubonenenses*, dont la position se fait connaître aujourd'hui dans celle du lac Chott, marais salant d'une grande étendue, où viennent déboucher toutes les rivières qui descendent des hauteurs voisines du plateau. Avec 50 milles romains le chemin conduit des bords du lac Chott à *Praesidium*, probablement dans la direction du sud-est, pour aboutir à la moderne *Biscara* d'où la table de Peutinger continue sa

[1] Voyez la note 112 de l'appendice I.

route dans l'intérieur du pays; mais elle nous est entièrement inconnue, vu que la première feuille de la carte nous manque.

L'itinéraire d'Antonin ne nous fait connaître qu'une seule route dans les districts occidentaux de la *Césarienne*. Elle s'y tient constamment de 6 à 8 milles géographiques de la côte, et part au sud-ouest des bords de la Tafna (*Siga*), en se dirigeant d'abord vers le nord sur un petit espace de terrain; puis elle tourne à l'est et passe par les forts qui s'élevaient de ce côté le long des frontières méridionales de la province, ensuite elle tire de nouveau vers le nord, et va joindre le Chellif, qu'elle remonte jusqu'à l'endroit, où le fleuve, qui coule d'abord du sud au nord, prend une direction occidentale. La route quitte ensuite le fleuve et aboutit à *Rusuccurum* (Coléah) sur la côte. Si avec le peu de renseignemens que nous avons, il ne nous est guère possible de déterminer la position de tous les lieux avec une entière certitude, nous en connaissons au moins quelques noms, et nous pouvons indiquer le tracé de la route sans avoir à craindre d'induire en erreur les explorateurs qui viendront un jour visiter le pays.

Calama était le point le plus reculé vers le sud-ouest où l'itinéraire d'Antonin [1] commence sa feuille de route. Il importe donc de fixer avec une exactitude rigoureuse la position de cette bourgade, du reste assez obscure, et qui n'avait pas même un évêque. Toutes les déterminations ultérieures des stations qui vont se présenter, s'y rattachent. Or, *Calama* occupait l'em-

[1] *Itin.* Ant., p. 36.

placement du bourg moderne de Tefesva, que Léon l'Africain place à 15 milles italiens au sud de Telemsan; il parle des ouvriers mineurs qui y demeuraient, et des mines de fer dans les montagnes voisines. C'est Ptolémée[1] qui nous fournit les preuves de cette assertion; en effet il marque *Kelama* sous le méridien de la *Siga* (Tafna) et à 18 milles géographiques au sud de l'embouchure de cette rivière, il parle des mines de fer (Χαλκωρύχια) qui se trouvaient à l'ouest de cet endroit. Sur la carte de Shaw, *Calama* a été trop rapprochée de Telemsan. D'Anville est d'un avis différent. Vu l'excessive longueur de la route, il porte *Calama* sur la Malouïa (*Malva*), au point où Shaw a dessiné un château, et il change le nom de *Calama* en Calaa, qui veut dire château en arabe. Mais à coup sûr le nom primitif n'était point arabe; or il n'y a pas d'autres considérations qui étayent l'hypothèse de d'Anville, mais en revanche nous aurons beaucoup d'objections à lui faire. Déjà sur la côte voisine les Romains n'avaient plus de route, à plus forte raison dans le désert qu'infestaient les hordes des *Gétules*.

De *Calama* (Tefesva), la route conduisait avec 20 milles romains à *ad Rubras*; à cette époque ce n'était sans doute qu'un petit château, aujourd'hui c'est Telemsan, capitale de toute la contrée, où se sont conservés quelques vestiges de la présence des Romains. *Vasbaria*, dans Ptolémée paraît correspondre à *ad Rubras*, qui était le nom latin de Telemsan; pendant que l'autre expression nous en a conservé la dénomination primitive.

[1] Leo Afric., traduction allemande de Lorsbach, p. 572.

Ptolémée cite sur les diverses branches de la Siga, quelques noms qui nous sont inconnus. *Lagnarae* est le dernier de ces endroits du côté du couchant. Cette position paraît convenir à celle de la ville moderne de Wadjida (Woudjeda dans Shaw). Léon fait mention des formidables remparts de Wadjida et de la fertilité des environs; il nous apprend que les habitans parlent un dialecte de l'ancienne langue des Mauritains ou Maures. De l'endroit précédent on arrivait, avec 30 milles romains, à *Albulae*. Edrisi appelle la première station qui vient après Telemsan, Ausabe. Shaw ne marque pas d'endroit à la place indiquée.

Ad Dracones, à 14 milles romains plus loin, vers l'est; *ad Regias*, à 24 milles romains au nord-est. Shaw entendit parler, dans le pays, de vastes ruines qui devaient se trouver dans les localités désignées, près de Tessailah au versant sud d'une montagne, et du côté opposé, près d'Arbaal. Ce sont sans doute les restes des deux endroits que nous venons de citer. Sur sa carte Shaw les a marqués trop près l'un de l'autre. Dans la Notice de la *Césarienne*, on parle de l'*episcopus Regiensis*.

A partir de *ad Regias*, la route tourne à l'est et traverse l'intérieur du pays qui nous est peu connu; avec 25 milles romains elle atteint *Tassacora*, cet endroit avait également un évêque (*episcopus Tasaccurensis*, dans la Notice de la *Mauritanie Césarienne*). La carte de Shaw marque, à la distance indiquée, le bourg d'Hammaïte, sur la rivière du même nom.

Les *Castra Nova*, dont l'évêque est cité dans la Notice (*episcopus Castranobensis*), étaient à 18 milles romains à l'est, près de la moderne Mascara, où se trouve encore

aujourd'hui un château fort pour contenir les nomades des montagnes.

Bellene Praesidium, à 20 milles romains, vers l'est; point de position moderne qui y corresponde. Dans les environs, mais trop loin vers le sud, la carte de Shaw marque Giran, avec quelques traces d'antiquités romaines.

A 20 milles romains, vers l'est, on trouve *Mina*. Le nom de cet endroit montre que nous sommes arrivés aux bords de la rivière de Minah, qui coule au nord et se jette dans le Chellif. A l'est de la rivière se trouve Tagadempt, ancienne ville de commerce, aujourd'hui en ruines. La Notice cite l'évêque de *Mina* (*episcopus Minensis*). *Mina* était le point le plus éloigné de la côte sur toute la route; de là elle tournait au nord vers les régions inférieures du bassin du Chellif. Le premier endroit que l'on rencontrait était *Gadaum Castra*, à 25 milles romains de l'endroit précédent. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui el Callah, petite ville manufacturière sur le versant d'une montagne; d'après Shaw il y a des antiquités romaines.

Vagal, à 18 milles romains plus loin vers le nord, apparemment sur la Minah; point de position moderne qui y corresponde, l'orthographe est exacte, car nous lisons dans les Notices de la Césarienne : *episcopus Vagalitanus*. D'où il faut conclure que Ptolémée qui écrit *Vagae* se trompe, ou bien c'est un autre endroit qu'il désigne par ce nom; ses chiffres dans ces contrées si éloignées de la côte ne permettent pas de déterminer les positions avec exactitude.

Castellum Tingitii, à 18 milles romains plus loin, près du bourg moderne de el Had, sur une hauteur,

non loin du confluent de la Minah et du Chellif. Ammien écrit *Tingitanum Castellum* (voyez plus bas *Succabar*).

Il est certain que de ce point la route remontait le Chellif sur la rive méridionale ; avec 22 milles romains elle arrivait à *Tigauda Municipium*, qui n'acquit quelque importance que dans les derniers siècles de l'empire, vu que nous n'avons point sur cette ville de renseignemens datant d'une époque plus ancienne. L'emplacement est occupé aujourd'hui par le bourg de Sinaab avec de belles ruines ; un peu vers l'ouest s'élève la tour de Memountorroy où l'on voit des tombeaux antiques.

Oppidum novum Colonia se trouvait à 32 milles romains à l'est de *Tigauda*. Claude y fonda une colonie de vétérans[1]. Ptolémée marque Ὀππιδὸν Νέον et lui donne le titre de colonie, mais en la reculant trop loin vers l'ouest. L'évêque d'une ville aussi importante doit figurer dans les Notices de l'église, cela s'entend : elles portent *episcopus Oppidonobensis*. La ville subsiste avec le nom d'el Cadara ou de Chadrah, ainsi qu'écrit Edrisi[2]. Selon Shaw les ruines occupent un vaste espace de terrain.

Tigava Castra, d'après l'itinéraire d'Antonin à 12 milles romains de l'endroit précédent, à l'endroit où on passait sur la rive septentrionale du Chellif. On y voit les débris d'un pont en pierre, le seul qui ait existé sur cette rivière. Sur l'ancien emplacement de *Tigava* on voit aujourd'hui *Herba ;* ce mot désigne toute

[1] Plin., V, 2 : *Claudii jussu deductis veteranis Oppidum novum.*
[2] Edrisi, p. 208.

espèce de ruines en général. Shaw évalue la distance d'Herba à Cadara à 7 milles anglais ; mais sur tout le cours de la rivière ses données manquent d'exactitude et présentent de fréquentes lacunes ; de plus, les positions fixées sur la carte sont en contradiction avec le texte. *Civitas Thigavensis* est marquée dans les Notices de l'église. Ptolémée nomme également Τιγαῦα que par une erreur inexplicable il place à une grande distance à l'est d'*Oppidum novum*. Pline[1] nomme *Tigava* une cité, à moins qu'il ne veuille parler de *Tigauda*, qui est un peu plus à l'ouest ; car il paraîtrait que *Tigava* n'était que la citadelle d'Oppidum novum : aussi Théodose y envoya ses cavaliers rebelles. (Voyez plus bas *Succabar*.)

Maliana est située à 19 milles romains à l'est de l'endroit précédent et à une certaine distance du Chellif, au pied des montagnes. Saint Augustin[2] parle d'un sous-diacre de *Maliana* (*subdiaconus Mallianensis*) ; la Notice écrit par altération *episcopus Milianensis*. Cette petite ville subsiste sous le nom de Meliana. Edrisi[3] la place à deux journées de marche de Tennès ou *Césarée*, et à 20 milles d'*Icosium* ou Cherchell, qui en est séparée par des montagnes âpres et sauvages. Cet emplacement est exact ; Shaw recule Meliana qu'il a vue par lui-même trop loin vers l'est. Cette erreur provient de ce qu'il ne compte que 2 degrés

[1] Plin., V, 2 : *Civitatis*, *Timici*, *Tigava*.

[2] S. August. : *Epistola* 236, citation tirée de Wesseling.

[3] Edrisi, p. 205. Chez Léon l'Afric. (trad. all. de Lorsbach, p. 380), Cherchel est également le point le plus rapproché où l'on arrive à la côte, en partant de Meliana ; il évalue la distance à 40 milles italiens, ce chiffre est beaucoup trop fort.

de longitude entre Alger et l'embouchure du Chellif, tandis qu'il y en a 2 et demi. Il s'en suit que les lieux sur le Chellif qui s'étendent sur une ligne parallèle à la côte, lieux que Shaw a visités, se trouvent reculés trop loin vers l'est sur sa carte. C'est sans doute par cette raison qu'il n'indique pas les mesures itinéraires jusqu'à Alger à mesure qu'il approche de Meliana et de Hammam Meriga; elles dépassaient les dimensions de sa carte. Ptolémée commet une autre erreur : lui aussi il connaît une ville du nom *Manliana* (c'est la leçon que présentent les manuscrits, les éditions écrivent par altération *Manasanon*), mais il la place à l'ouest d'*Oppidum novum* et de *Tigava*. Or, comme l'antiquité ne connaît pas d'autre endroit de ce nom, l'erreur du géographe grec est évidente.

En partant de *Maliana*, on arrivait avec 15 milles romains à cette même ville de *Sufasar* (el Herba ou Harbène), que nous avons trouvée plus haut sur la route de *Sitifis* à *Césarée* [1]; elle était située sur le Chellif, au point où il prend son cours vers l'ouest, et par conséquent elle se trouvait à 26 milles romains au sud-est d'*Aquae* (Hammam Meriga), qui était au nord-est de *Maliana*. La Notice de la *Césarienne* écrit par erreur *episcopus Sufaritanus:* dans les autres écrits de l'église on lit *episcopus Sufasaritanus*, ce qui est exact.

A partir de ce point la route qui jusqu'alors se dirigeait vers l'est, tournait au nord pour aller à la côte. La première petite ville que l'on rencontrait, était *Velisci*, aux sources de la rivière de Masafran,

[1] *Itin.* Ant., p. 38, 31.

à 15 milles romains de *Sufasar*, où Shaw marque la position moderne de Médi avec des restes d'antiquités.

Tanaramusa Castra, à 16 milles romains plus loin au nord.

Tamaricetum Praesidium, à 16 milles romains au nord.

Rapida Castra, à 16 milles romains au nord, et à 12 milles romains au sud de *Rusuccurum* (Coléah).

Les noms de ces endroits, séparés par des distances égales, indiquent que c'était une suite de forts construits sur le Masafran, et qui étaient destinés à contenir les peuplades des montagnes, et à assurer les communications de la côte avec les villes sur le Chellif.

Outre les lieux que nous avons cités, la *Césarienne* contenait quantité de bourgades et de petites villes dont les noms nous ont été conservés dans Ptolémée, et en plus grande quantité encore dans les Notices de l'église. Comme nous n'avons pas le moindre détail sur ces endroits obscurs, dont on ne saurait pas même fixer l'emplacement par approximation, il ne peut en être question ici. Un seul point mérite qu'on s'y arrête, c'est la ville de *Succabar*, qui, au rapport de Pline[1], était située dans l'intérieur des terres, et portait également le nom de *Colonia Augusta*, sans doute d'après son fondateur. Dans le manuscrit de Ptolémée elle est citée sous le nom de *Zuchabbari*, les éditions portent Βουχάμβαροι par altération; les Notices de l'église citent l'évêque de *Succabar* (*episcopus Zucabaritanus*

[1] Plin., V, 4: *Intus Colonia Augusta, quae item Succabar.*

ou bien *Zugabbaritensis*). Avec tout cela nous n'avons aucun renseignement sur les choses remarquables de cette ville qui avait de l'importance, du moins à l'époque de son érection en colonie; comme l'itinéraire n'a pas de grande route qui y passe, nous n'en connaissons pas même l'emplacement avec certitude. Ptolémée nous indique au moins de quel côté il faut chercher l'emplacement de cette ville, car il met *Succabar* au sud-est de l'embouchure du Chellif, et à l'égard des lieux peu éloignés de la côte, ses données méritent toute croyance. D'ailleurs Ammien[1] nous apprend que Théodose s'avance de *Césarée* vers *Succabar* (*oppidum Sugabarritanum*), située sur le versant du mont *Transcellensis* (Djebel-Beni-Zarouck); que de là, en passant le mont *Ancorarius*, il marcha vers le *Tingitanum Castellum* et qu'il envoya un détachement de cavaliers rebelles à *Tigava*. Ces indications se complètent mutuellement. Parti de *Césarée* (Tennès) Théodose franchit la chaîne de montagnes qui sépare la côte septentrionale du bassin du Chellif; sur le versant méridional était *Sugabarri*, aux environs de Mazuna. Cette petite ville manufacturière est située au nord du Chellif, sur la pente des montagnes. Léon[2] décrit les antiquités et les inscriptions qu'il vit dans les environs; Shaw n'a pas retrouvé ces antiquités à Mazuna, précisément parce qu'elles ne sont pas dans l'enceinte de ce petit endroit. Avec cette hypothèse, très plausi-

[1] Ammian. Marcell., XXIX, 5 : *Conversus hinc (a Caesareâ) venit ad Municipium Sagabarritanum Transcellensi monti adcline.— Equites quartae sagittariorum cohortis Tigavias venire jusserat, etc.*
[2] Leo Afr. (traduction allemande de Lorbach), p. 582.

ble, tout le reste s'accorde. *Tigava* ou *Tigaviae*, dont il est question ici, est la ville située en face d'*Oppidum Novum* (el Cadara ou Chadra), dont nous avons parlé plus haut, sur la rive droite du Chellif; et quant à *Tingitanum Castellum*, l'itinéraire d'Antonin nous la fait connaître sous le nom de *Tingitii Castellum* (el Had), au sud du Chellif et au sud-ouest de Mazuna.

Entre *Tigava* et *Tingitanum castellum*, se trouvait, selon Ammien, le *Fundus Gallonatis*, une de ces résidences de campagne que les chefs des indigènes convertissaient en places fortes, à peu près comme les chevaliers allemands au moyen-âge.

Ces indications nous font connaître à peu près les contrées où habitaient les peuplades auxquelles Théodose avait à faire, ainsi que la marche de ses opérations militaires. Elles partaient des rives de Chellif, se dirigeaient vers le sud-est, embrassaient les montagnes de l'intérieur et se terminaient à l'est aux environs de *Sitifis*. Malgré tous ces renseignemens, la position des villes par où Théodose passa reste incertaine, et tout ce que j'en puis dire c'est que l'*Addense municipium*, le *Fundus Mazucanus*, *Tipata*, *Contensis Civitas*, *Duodiense seu Vodiense castellum*, étaient situées à l'ouest de *Audiense castellum* ou *Auzia* (Hamza), et à peu près sous le même parallèle que cette ville. *Timici* est citée par Pline (V, 2) comme une place importante à l'intérieur de *la Césarienne*. Elle était située, d'après Ptolémée, à quelque distance au sud d'*Arsennaria colonia* (Arzen), probablement sur le Sigg. Nous ne connaissons pas d'endroit moderne qui l'ait remplacée. Les Notices de l'église parlent de l'*episcopus Timicitensis* ou *Timicitanus*.

CHAPITRE VI.

Villes de la *Tingitane*, sur les côtes de la Méditerranée et sur le détroit de Gibraltar.

Sur les côtes peu fréquentées de la *Tingitane*, l'itinéraire d'Antonin [1] place à 12 milles romains de la *Malva* (Malouïa), les trois îles *Tres Insulae*, et par là il prouve qu'il n'y avait pas de route tracée le long des bords de la mer, et qu'il n'est question que des bâtimens qui visitent certains points de la côte. Ces îlots n'avaient rien de remarquable, si ce n'est d'offrir aux marins un bon mouillage; aucun auteur ne les nomme, pas même Ptolémée, qui n'oublie jamais de noter les îles habitées. Elles sont encore désertes aujourd'hui et sont marquées à la même position sur les cartes modernes, sous le nom d'îles Zafarinas.

L'itinéraire d'Antonin place *Russader Colonia*, à 65 milles romains au nord-ouest de ces îles. Pline connaît déjà *Rusadir Oppidum* [2], avec un port de mer; dans Ptolémée le nom de cette ville a une terminaison grecque *Russadiron*. Ce n'est donc que dans les derniers siècles de la domination romaine qu'elle a été élevée au rang de colonie: nous ne savons sous quel empereur. *Russader* était la seule place de commerce dans ces parages. La distance indiquée nous conduit

[1] *Itin.* Ant., p. 11.
[2] Plin., V, 2: *Rusadir oppidum et portus.*

à la ville moderne de *Melilla*, au fond d'une profonde échancrure de la côte.

Tout droit au nord de *Melilla* le cap de Tres Forcas se projette au loin dans la mer sur la carte de Tofino, et termine à l'ouest le vaste golfe au fond duquel la *Mulucha* ou *Malva* (Malouya ou Malouïa) a son embouchure. L'itinéraire d'Antonin place ce cap, le plus saillant de la côte, à 15 milles romains de la ville précédente, d'après laquelle il le nomme *Russadi promontorium*. Dans Ptolémée, qui place par erreur la ville à l'ouest du cap, celui-ci porte l'ancien nom grec *Metagonitis promontorium*. A l'endroit indiqué, Strabon [1] place *Metagonium*, qui est selon lui un endroit aride et dépourvu d'eau, ce qui convient parfaitement au cap de Tres Forcas. A la vérité cet auteur se borne à dire que *Metagonium* est situé dans le voisinage du *Molochath*, sans indiquer si c'est à l'est ou à l'ouest; mais il ajoute que de *Cotes* (cap Espartel) une chaîne non interrompue de montagnes s'étend jusque là; ce qui est exact, et prouve clairement qu'il veut parler du cap désigné par Ptolémée sous le nom de *Metagonitis*. S'il avait voulu parler d'un endroit à l'est du *Molochath*, il aurait dû admettre que la chaîne de montagnes qui commence près de *Cotes* s'étendait d'abord jusqu'aux sources du *Molochath*, qui du reste lui sont entièrement inconnues, bien loin vers le sud-est, pour changer ensuite de direction et tirer sur le nord-est [2]. C'est donc à tort que les com-

[1] Strabo, XVII, 1185.

[2] Comparez ce qui a été dit p. 475 sur le *Diur* et le *Durdus* de Ptolémée et p. 476 sur les montagnes qui encaissent la *Tingitane* au nord, à l'est et au midi.

mentateurs identifient *Metagonium* au cap Hone, non loin de *Siga* (Ned Roma); ce qui les a induits en erreur c'est que Strabon ajoute plus loin que *Metagonium* est situé en face de la ville espagnole de Carthagène (*Carthago nova*) à une distance de 3,000 stades. En toute hypothèse ce chiffre est beaucoup trop fort, et quant aux mots *en face*, il ne faut pas les prendre à la lettre dans les indications des marins; ils entendent dire seulement, que c'était à *Metagonium* qu'on s'embarquait habituellement pour passer en Espagne. C'est dans le même sens que Malaga (*Malacca*) est placée vis-à-vis de *Siga*, comme nous avons vu plus haut. Les villes *métagonitiques* ne s'étendaient pas seulement jusque là, mais elles s'avançaient encore plus loin vers l'ouest, jusqu'au détroit d'Hercule. Aussi Strabon[1] nous apprend, selon les indications d'Ératosthène, que le mont *Abylyx* (*Abyle* ou le cap de Ceuta) en Afrique, est situé dans le *Metagonium*, région habitée par des *Numides*. Les naturels du pays, mêlés aux Phéniciens et aux Carthaginois, finirent par l'emporter, comme étant les plus nombreux, et ces trois élémens de la population formèrent en se confondant une nation *numide* ou *maure*, que Ptolémée place sous le nom de *Metagonitae*, le long du détroit et plus loin à l'est. Faute de renseignemens suffisans, nous ne saurions dire si les colonies phéniciennes sur la côte occidentale de l'Afrique étaient comprises ou non sous la même dénomination.

Le *promontorium Cannarum* est marqué dans l'itinéraire d'Antonin à 30 milles romains plus loin vers

[1] Strabo, III, p. 238.

l'ouest, cette distance nous mène au cap Quilater. Nous trouvons dans Ptolémée l'ancienne dénomination de *Sestiaria* (Σηστιάρια ἄκρα.)

Les six îles, *Sex Insulae*, sont à 30 milles romains plus loin vers l'ouest. Ces îlots, avec leur mouillage, ne sont pas cités dans Ptolémée. Ils se trouvent au fond d'une baie, sur l'embouchure de la rivière qui s'appelle aujourd'hui Nocor; la distance entre ce point et le cap précédent est trop forte dans l'itinéraire. Quant à la rivière, il paraît qu'elle correspond à celle que Pline appelle *Laud* et qui selon lui est navigable [1]; du moins il n'y en a pas d'autre dans les environs.

A 12 milles romains vers l'ouest on lit dans l'itinéraire « *Promontorium* » tout court; aujourd'hui Punta de los Frayles.

Parietina à 25 milles romains à l'ouest de ce cap, et *Cobucta* à 24 milles romains de *Parietina*, ne se trouvent point marquées dans Ptolémée. Nous ne connaissons pas de positions modernes qui y correspondent; ce sont des mouillages qui n'offrent du reste aucun objet remarquable, et qui ne valent pas la peine qu'on s'en occupe davantage.

Taenia longa, à 24 milles romains à l'ouest, se trouvait près de l'embouchure de la petite rivière d'Alamos, proche du bourg de Fagasa. Ptolémée écrit *Taeniolonga* par altération, au lieu de *Taenialonga*.

Promontorium Barbari, chez Ptolémée *Oleastrum promontorium*, est une pointe de terre peu saillante, qui s'appelle aujourd'hui Punta de Mazari.

[1] Plin., V, 2 : *Flumen Laud, et ipsorum navigiorum capax ; Rusadir oppidum et portus.*

Ad Aquilam majorem, où les marins débarquaient, à 12 milles romains plus loin au nord, était située près du bourg moderne d'Aduana, non loin de l'embouchure du fleuve qui passe près de *Tétouan*, et dont la longueur surpasse celle des rivières voisines de cette côte. Ptolémée ne cite pas cet endroit obscur, il marque le fleuve sous la dénomination altérée de *Thaluda*. Selon Mela et Pline [1], il portait le nom de *Tamuda*, et baignait autrefois une petite ville; peut-être occupait-elle l'emplacement de la ville moderne de Tétouan, qui est à un mille géographique de l'embouchure du fleuve désigné. Un peu plus loin vers le nord, Ptolémée place *Jagathon*, lieu inconnu; et plus loin au nord, *promontorium Phoebi*, qui se fait connaître aujourd'hui sous le nom de cabo Negro. L'itinéraire a omis ces deux positions; il conduit avec 14 milles romains à *Ad Aquilam Minorem*, aujourd'hui le château de Castillejo. Avec 14 milles romains plus loin au nord-est, on atteint d'après l'itinéraire, *Abile*, à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar. Les auteurs d'ancienne date écrivent plus fréquemment *Abyla;* on trouve aussi *Abila*. Quant à Mela et à Pline, les manuscrits varient, il en est de même à l'égard de Ptolémée, dont quelques manuscrits portent Ἀβύλη, d'autres Ἀβίλη; dans nos éditions on lit *Alybe* (Ἀλύβη), ce qui est probablement une faute du copiste, quoiqu'on trouve également *Alybe* dans Denis le Periégète [2]. Eratosthène nomme cette montagne, *Abylyx* (τὸν Ἀβύλυκα [3]).

[1] Mela, I, 5, Plin., V, 2: *Flumen Tamuda navigabile, quondam et oppidum.*

[2] Dionys. Perieg., V, 336.

[3] Strabo, III, 238.

Elle est raide et escarpée, s'avance fort loin dans la mer vers l'est, et se rattache aux hauteurs voisines par une langue de terre. Droit en face d'*Abyle* se trouve en Espagne, à une distance de 5 milles géographiques, le mont *Calpé*, qui tire du nord vers le sud, et dont les sommets sont bien plus élevés et les pentes bien plus rapides : on y a bâti le port de Gibraltar. Ce qui rendait cette situation des deux rochers placés l'un vis-à-vis de l'autre si remarquable pour les Grecs, c'est qu'à partir de ces deux points les eaux de l'Océan, qui entrent par le détroit, se déploient sur un plus grand espace. Pour expliquer le phénomène on eut recours au merveilleux. Dans les temps primitifs l'Océan et la Méditerranée étaient séparés par un isthme selon le mythe grec ; Hercule brisant les barrières, établit la communication entre les deux mers, et pour consacrer la mémoire de cet ouvrage gigantesque, il éleva une montagne sur chaque rive, qui portèrent, comme de juste, le nom de *colonnes d'Hercule* (Ἡρακλεῖαι στῆλαι en grec[1] ; chez les latins, *Herculis Columnae ;* quelquefois aussi tout simplement στῆλαι [2]). Mela résume ces faits en peu de mots[3]. Comme toutes les traditions mythologiques, ils ont été diversement interprêtés ; quelques auteurs ont pré-

[1] Scylax, p. 51. Pindar., *Isthm.* IV, 20.

[2] Dans Pline, III, 1 : le détroit de Gibraltar qu'on appelait d'ordinaire *détroit d'Hercule*, est nommé improprement *Gaditanum Fretum ;* puisqu'on montrait également des colonnes d'Hercule à *Gades* (Cadix).

[3] Mela, I, 5 : *Deinde est mons praealtus, ei quem ex adverso Hispania attolit, objectus; hunc Abylam, illum Calpen vocant, Columnas Herculis utrumque. Addit fama nominis fabulam, Herculem ipsum junctos olim perpetuo jugo diremisse colles atque ita exclusum antea mole montium Oceanum, ad quae nunc inundat, admissum.*

tendu qu'à partir des monts *Calpé* et *Abyle*, Hercule avait fermé la mer pour quelque temps, afin de pouvoir faire passer ses troupeaux à pied sec en Afrique [1]. Ces deux montagnes n'avaient point reçu de nom dans les premiers temps; Pindare et Scylax les appellent simplement *Colonnès d'Hercule;* plus tard on leur donna les noms usités chez les Carthaginois; par le mot *Abila* ceux-ci désignaient toute montagne escarpée [2]. C'est sans doute pour cette raison que quelques auteurs placent le mont *Alybe* en Europe, et que le rocher situé en Afrique porte quelquefois le nom d'*Abenna*, en grec *Kynegetica* (mont des Chasseurs [3]). Ce qu'il y a de singulier, c'est que la distance entre ces deux fameux rochers n'est indiquée par aucun auteur ancien; ils se bornaient à marquer la place où le détroit a sa plus petite largeur. Or cette place ne se trouve pas là, mais plus loin vers l'ouest, près des *Sept Frères*.

Septem Fratres, qui selon la remarque fort juste de Pline, sont liés au mont *Abila* (cap de Ceuta) par une langue de terre. Ce sont des monts très élevés, dit Mela, qui semblent avoir été rangés en ordre comme à dessein; ils sont au nombre de sept et portent le nom de *Frères*, parce qu'ils se ressemblent [4]. Pline dit

[1] Festi Avieni, *ora maritima*, v. 326 : *Alii rursus Herculis dicunt viam; Stravisse quippe maria fertur Hercules, Iter ut pateret facile captivo gregi.*

[2] Fest. Av., v. 345 : *Namque Abilam vocant gens Punicorum, mons quod altus barbaro est, Id est Latino; dici ut auctor Plautus est.*

[3] Eustathius, *ad* Dionys. Perieget. v. 64.

[4] Mela, I, 5.

la même chose, Ptolémée cite les *Sept Frères* comme formant ensemble un seul et même groupe de rochers. Strabon[1] connaît ce nom de *Frères*, mais il se trompe sur le sens de cette expression, et dit que ce sont des monumens consacrés à la mémoire de sept Frères. Comme les Romains ne visitaient point ces contrées, qui n'étaient habitées que par des peuplades sauvages, elles offraient un asile aux animaux sauvages : les éléphans s'y trouvaient surtout en grand nombre[2]. Voilà qui nous explique comment, d'après le passage d'Eustache que nous avons cité plus haut, le mont *Abyle* portait le nom de *Kynegetikon*, et pourquoi Strabon parle de ses arbres élevés et de l'abondance du gibier qui s'y trouvait. L'un des sept monts avait reçu le nom d'*Éléphant*, et c'est sur la distance de ce point des côtes d'Espagne, que l'on mesurait la plus petite largeur du détroit. Strabon évalue cette largeur à 60 stades ou 1 mille et demi géographique[3]. La plupart du temps on prenait pour point de départ la position du groupe entier, sans avoir égard à un point sail-

[1] Strabo, XVII, 1183 : Τῶν ἑπτὰ ἀδελφῶν μνήματα, καὶ τὸ ὑποκείμενον ὄρος ὄνομα Ἀβύλη, πολύθηρον καὶ μεγαλόδενδρον (« Les monumens des *Sept Frères* confinent au sud avec le mont *Abyla*, qui est habité par des animaux sauvages et couvert de grands arbres. »)

[2] Plin., V, 2: *Ipsa provincia ab oriente montuosa fert elephantos. In Abila quoque monte et quos Septem Fratres a simili altitudine appellant : ii freto imminent, juncti Abilae.*— Plin., VIII, 1, parle également des éléphans qui se rencontraient dans ce pays.

[3] Strabo, XVII, 1183 : Τοῦ δὲ κατὰ τὰς στήλας πορθμοῦ τὸ μὲν μῆκος λέγεται σταδίων ἑκατὸν εἴκοσι, τὸ δὲ ἐλάχιστον πλάτος κατὰ τὸν Ἐλέφαντα ἑξήκοντα. (« On évalue la longueur du détroit qui commence aux colonnes à 120 stades, et la plus petite largeur du côté de l'*Éléphant* à 60 stades. »)

lant quelconque, et l'on évaluait, ainsi que fait Strabon[1] par exemple, la largeur moyenne à 70 stades, ce qui est en effet la largeur du détroit. Les indications des auteurs latins, d'après Pline[2], varient entre 7 et 10 milles romains ou 1 mille 3 cinquièmes et 2 milles géographiques, selon les points de la côte où l'on s'embarquait. Mais Pline se trompe évidemment quand, sur la foi d'un auteur né dans le pays, il fixe la plus petite largeur à 5 milles romains = 1 mille géographique, vu que sur aucun point le détroit n'est tant resserré. Quant à la longueur, les chiffres sont les mêmes chez tous les anciens auteurs : ils ne la mesurent que sur la longueur du groupe des sept Frères, sans avoir égard à ce que les rivages commencent déjà à se rétrécir entre le cap Trafalgar et le cap *Espartel*; c'est dans ce sens qu'ils ne comptent pour *la plus* grande longueur que 120 stades ou 3 milles géographiques[3]. De nos jours, les sept Frères ne nourrissent plus d'éléphans, mais en revanche ils fourmillent de singes, ce qui leur a fait donner le nom de Monts-aux-Singes par les marins d'Europe. Du reste les *colonnes d'Hercule*, quoique situées tout près du détroit, n'en faisaient pas partie : cela ressort en quelque sorte des passages cités jusqu'ici, et nous en trouvons une preuve décisive dans un endroit de Strabon[4], où

[1] Strabo, II, 183 : Ὁ κατὰ τὰς Στήλας πορθμός. Τὸ δὲ στενότατον τούτου περὶ ἑβδομήκοντα σταδίους λέγεται. (« Le détroit d'Hercule a 70 stades de largeur à l'endroit où il est le plus étroit. ») V. aussi Agathemer, l. II, c. 14, p. 58.

[2] Plin., III, 1.

[3] Scymnus Chius, v. 129; Strabo, II, 183; Mela; Plinius, l. c

[4] Strabo, III, 259. *Alm.*, p. 170. *Casaub.*

il est dit expressément que les Grecs plaçaient les colonnes περὶ τὸν Πορθμόν, auprès du détroit.

Immédiatement à l'est des *sept Frères*, sur la langue de terre qui les rattache au mont *Abila*, et où il y a un petit port de mer, il n'existait ni ville ni bourg dans les premiers siècles de la domination des Romains; tous les géographes anciens, sans en excepter Ptolémée, passent ce point sous silence. Tout ce district était abandonné aux *Metagonites* et aux animaux sauvages. Mais à mesure que les relations commerciales avec la côte opposée devenaient plus actives, on devait songer à mettre à profit le port de mer dont nous avons parlé et qui était fort avantageusement placé; on bâtit un château sur la langue de terre que l'on nomma *ad septem Fratres*, comme les montagnes qui l'avoisinaient. C'est le seul itinéraire d'Antonin qui nous fait connaître ce fort du temps de l'empire d'occident; il est placé à l'ouest du *mont Abila*. Si donc l'itinéraire évalue la distance entre ces deux points à 14 milles romains, on comprend que sous la dénomination d'*Abile* il désigne la saillie orientale de la montagne, qu'on ne pouvait doubler qu'avec de grandes difficultés. Les Vandales s'emparèrent du *château des sept Frères*. Après la chute de leur domination, l'empereur Justinien fit relever les murs de ce fort, où on ne pouvait arriver que par mer. Dans le cours des siècles, le nom avait subi une abréviation : on retrancha le dernier mot, et le château s'appela *Septem*, ou bien aussi *Septiense castellum;* et comme l'étymologie du nom primitif était tombé dans l'oubli, on finit par en faire *Septum*[1]. Au moyen-âge on écrivit

[1] V. Procop., *B. Vand.* I, 1; II, 5.—*De Aedif.* VI, 7.

Septa, et aujourd'hui on écrit *Ceuta*. Cet endroit acquit par la suite beaucoup d'importance. C'est à *Septa* que les Sarrasins s'embarquaient d'ordinaire pour passer en Espagne.

A l'extrémité occidentale des *Sept Frères* était située la petite ville d'*Exilissa*; Ptolémée est le seul auteur qui en fasse mention; elle subsiste, ainsi que le port, sous le nom de Al Cazar. Plus loin, vers l'ouest, Ptolémée marque l'embouchure du *Valo* (Οὐάλωνος ποταμοῦ ἐκβολαί) qui pourrait bien être l'*Amilo* de Pline [1], où venaient s'abreuver des troupeaux d'éléphans qui habitaient les environs. Je ne connais pas le nom moderne de cette rivière, qui se jette dans la baie de Tanger (*Tingis*).

Sur cette même baie, vers l'ouest, est située *Tingis*, ville très ancienne (ἡ Τίγγις, selon Dion Cassius). Mela, qui la marque sous le nom de *Tingé*, rapporte qu'elle doit son origine au terrible Antée [2]. Au rapport des *Tingintains*, on y conservait encore de son temps un bouclier taillé dans la peau d'un éléphant, d'une dimension si colossale qu'il aurait fallu le bras d'un géant pour le soulever. D'après une autre tradition [3], Hercule épousa *Tingé*, la veuve d'Antée; elle lui donna un fils, Sophax, qui bâtit la ville et l'appela *Tingé*, d'après le nom de sa mère. Si ces divers récits doivent être relégués dans le domaine de la mythologie, ils servent au moins à constater la haute antiquité de la ville dont on ne connaissait plus la véritable origine.

[1] Plin., VIII, 1.
[2] Mela, I, 5.
[3] Plutar., *Sertorius*, *edit.* Step. p. 1045.

A propos de ces mythes, Strabon tombe dans une erreur assez bizarre; il confond *Tingis* (Tanger) avec *Linx* ou *Lixos* (Larache), sur la côte de l'Océan atlantique, et la marque sous le nom de *Tinx* [1]; il ajoute qu'Artémidore et Ératosthène ont écrit *Linx*, et pour ne pas laisser le moindre doute sur sa méprise, il fait remarquer que *Tinx* est située en face de *Gadir* (Cadix), à 800 stades de cette ville et à la même distance des *colonnes d'Hercule;* toutes ces indications conviennent très bien à *Lixus* (Larache), mais nullement à *Tingis* (Tanger). Dans la suite, Strabon a occasion de parler de cette même ville, dont, par altération, il écrit alors le nom *Tiga*, mais en la plaçant à l'ouest des *sept Frères* [2], ce qui est exact. Ce n'étaient donc pas les renseignemens qui lui manquaient, c'étaient les connaissances locales. En effet, dans un autre passage [3], il donne à la ville de *Tingis* son véritable nom. Il ajoute que c'est *Belo* (Tariffa), située en face sur la côte d'Espagne, qui fait le principal commerce avec *Tingis*, et que les Romains ont transplanté une partie de la population de *Tingis* (Tanger), et surtout de *Zélis* (Arzila) sur les côtes de l'Espagne. Tout cela est conforme à la vérité, mais la dernière de ces indications devient une nouvelle source d'erreurs pour les auteurs anciens. C'est un fait avéré que des Africains d'origine

[1] Strabo, XVII, 1181 : ὅπερ Τίγγα καλοῦσιν οἱ βάρβαροι κ. τ. λ. (« Que les barbares appellent *Tinx*. »)

[2] Strabo, XVII, 1183 : Εἰς δὲ τὴν ἐντὸς θάλατταν πλεουσιν ἀπὸ Λιγγὸς ἐστι Ζῆλις, καὶ Τίγα, εἶτα τῶν Ἑπτὰ Ἀδελφῶν μνήματα. (« Quand on navigue de *Linx* dans la mer intérieure, on rencontre *Zélis*, *Tiga* et les monumens des *Sept Frères*. »)

[3] Strabo, III, 203.

phénicienne ont été transplantés en Espagne, et qu'ils y bâtirent sur la Méditerranée la ville de *Julia Joza* ou de *Julia Transducta*, ce qui est la même chose. Mela [1], qui était né dans les environs, nous fournit là-dessus des renseignemens précis et qu'on n'a pas altérés; il dit, à propos de *Transducta*, que cette ville doit son existence à des colons phéniciens transportés d'Afrique, mais il se garde bien d'ajouter que l'émigration des colons ait eu lieu par ordre des Romains, ce qui était impossible, en effet. Dans les temps anciens, où la *Mauritanie* avait des rois indépendans, les Romains n'exerçaient aucune espèce d'influence sur ces pays. Sous Auguste, dans le cours des guerres civiles, Bogud qui servait la cause d'Antoine fut chassé par Bocchus. Les habitans de *Tingis* (*Tanger*) s'étant soulevés pendant cette lutte, Auguste, pour les récompenser, accorda à la ville le privilége d'avoir un gouvernement indépendant [2]; ce qui prouve évidemment que ce ne fut pas lui qui envoya une partie de la population en Espagne, pas plus que l'empereur Claude qui fit de ce pays une province romaine, dont *Tingis* devint la capitale [3], avec le titre de colonie romaine. Et pourtant Strabon nous apprend déjà qu'il est venu une colonie phénicienne d'Afrique en Espagne pour y bâtir *Julia Joza* ou *Julia Transducta*. Ceci vient à l'appui de l'assertion que j'ai énoncée dans ma Géographie ancienne de l'Espagne au sujet de *Transducta;* cette ville fut fondée par des colons venus

[1] Mela, II, 6: *Et quam transvecti ex Africâ Phoenices habitant.*
[2] Dio Cassius, XLVIII, 45: Τοῖς Τιγγιτάνοις ἡ πολιτεία ἐδόθη.
[3] Dio Cassius, LX, 9.

sous les auspices d'Annibal, c'est pour cela qu'elle garda le nom phénicien de *Joza*, que les Romains changèrent en *Transducta* lorsqu'ils en firent une colonie. Pline[1] s'est laissé induire dans de graves erreurs par ces diverses données embrouillées; c'est lui qui nous apprend que l'empereur Claude éleva *Tingis* au rang de colonie, mais il ajoute que dès lors la ville prit le nom de *Julia Traducta*, et il ne marque pas de ville de ce nom sur les côtes d'Espagne. Il est possible qu'une partie de la population de *Traducta* soit retournée dans la nouvelle colonie; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que *Traducta* subsista en Espagne avant comme après. Pline est d'ailleurs le seul écrivain qui sache que *Tingis* ait pris le nom de *Julia Traducta*. *Tingis*, dont Mela fait *Tinge*, et Pline *Tingi* au neutre, porte chez Ptolémée le surnom de Césarée (Τίγγις ἡ καὶ Καισάρεια). Il est possible que cette épithète ait été ajoutée par quelque commentateur qui aura confondu cette ville avec *Césarée* (Tennès). On ne trouve ce surnom que dans Ptolémée. L'itinéraire d'Antoine écrit *Tingis Colonia*; elle resta la capitale de la province, s'est conservée pendant les siècles suivans, et subsiste de nos jours sous le nom de Tanger; mais la ville moderne ne se trouve pas tout à fait au même endroit que l'ancienne. La distance entre *Belo* (ville d'Espagne) et *Tingis* est évaluée dans Pline à 30 milles romains, ce qui est exact. Selon l'itinéraire d'Antonin[2], *Tingis* était à 60 milles romains d'*Abila* (cap de

[1] Plin., V, 1 : *Tingi quondam ab Antaeo conditum : postea a Claudio Caesare, quum coloniam faceret, appelatum Traducta Julia.*

[2] *Itiner.* Anton., p. 9.

Ceuta) ; la traversée par mer offrait des difficultés, par terre la distance était moindre.

A 2 milles géographiques de *Tingis* (Tanger), vers le nord-ouest, est située *Cotes* (αἱ Κωτεῖς). Strabon[1] dit que c'est la pointe occidentale de la *Mauritanie*, trompé qu'il est par le système erroné des anciens géographes grecs, d'après lequel, à partir de ce point, la côte d'Afrique se dirigerait sans interruption vers le sud-est ; nous savons que c'est le contraire qui a lieu. Le nom de *Cotes* est d'origine phénicienne, et s'est conservé jusqu'à la fin de ce que l'on appelle les temps anciens. Ptolémée écrit *Cotes promontorium* (κώτης ἄκρον) au singulier, selon la leçon exacte des manuscrits. Toutefois les Grecs avaient également traduit le nom de ce cap en leur langue; Mela[2] lui donne le nom d'*Ampelusia*, c'est-à-dire qui est couvert de vignes, et Pline le copie ici comme en beaucoup d'autres endroits. Selon Mela les Grecs trouvèrent dans la montagne une grotte consacrée à Hercule. Il est évident que ces diverses dénominations conviennent au cap Espartel qui forme l'extrémité occidentale du détroit, avec le cap Trafalgar, sur la côte opposée. Dans Ptolémée nous trouvons les mêmes notions: « Au nord, dit-il, la *Mauritanie* est baignée par le détroit sur lequel on voit, après le *promontorium Cotes* (cap Espartel), les endroits suivans : *Tingis*, etc. » Les auteurs plus anciens n'adoptent ces données qu'à moitié.

[1] Strabo, XVII, 1181.

[2] Mela, I, 5: *Caput atque exordium est promontorium, quod Graeci Ampelusiam, Afri aliter, sed idem significante vocabulo adpellant.*

Mela[1] dit à la vérité : « Le *promontorium Ampelusia*, qui s'avance vers le détroit, forme la limite de la côte atlantique ; » mais par là même, Mela, lui qui habitait la côte opposée d'Espagne, prouve qu'il ne regardait point le cap comme faisant partie du détroit, dont on restreignait l'étendue à la partie la plus étroite qui n'avait que 3 milles géographiques de long, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ni Strabon, ni Pline, ni un autre écrivain quelconque ne placent *Cotes* (cap Espartel) sur le détroit ; toutes leurs évaluations des distances entre les positions sur la côte occidentale et le détroit, nous conduisent constamment à l'endroit où il a sa plus petite largeur. L'itinéraire d'Antonin ne connaît pas le cap ; il n'y avait ni ville, ni port de mer, et de *Tingis* (Tanger), on se rendait par terre sur les bords de l'Océan atlantique.

CHAPITRE VII.

Villes de la *Tingitane* sur l'Océan atlantique.

Sur la côte occidentale se trouvait *Zilis* (Arzila), à 24 milles romains de *Tingis* (Tanger) par terre, selon la donnée exacte de l'itinéraire. *Zilis* était une des anciennes villes carthaginoises : dans Ptolémée, qui la place à quelque distance de l'embouchure de la ri-

[1] Mela, III, 10 : *Ampelusia in nostrum jam fretum vergens promontorium atlantici literis terminus.*

vière du même nom, vers le sud-est, elle s'appelle *Zilia* (Ζιλία, ou d'après les manuscrits Ζιλεῖαι), de même dans Mela. Strabon écrit *Zélis* (Ζῆλις), dans le dix-septième livre, et *Zelès* (Ζέλης) au troisième. Ces deux leçons sont vicieuses; il ajoute que les Romains en avaient jadis transplanté les habitans en Espagne[1]. Nous avons fait voir, en parlant de *Tingis*, que ces émigrations ne purent avoir lieu sous les Romains, et qu'il faut les attribuer à Annibal, qui avait compris qu'à la longue ces places de commerce ne pourraient se maintenir contre la puissance toujours croissante des princes du pays. La ville toutefois subsista, malgré la perte d'un certain nombre de ses habitans; car au rapport de Pline [2], Auguste, le premier parmi les Romains qui eut quelque autorité sur ces contrées, éleva *Zilis* au rang de colonie, lui donna le nom de *Julia Constantia*, et jugea à propos de la soustraire à la puissance royale, pour la joindre à la province romaine de *Baetica* (Andalousie). Cela se conçoit: une colonie romaine ne devait point obéir à un prince étranger, et la colonie fournissait d'ailleurs aux Romains l'occasion de se mêler à toutes les affaires du pays. Dans le siècle suivant, toute la *Tingitane* fut considérée comme une province espagnole. La dite colonie paraît avoir perdu insensiblement ses priviléges, car ni Ptolémée, ni l'itinéraire d'Antonin, ne donnent à *Zilis* le titre de colonie. La ville subsiste aujourd'hui sous le nom d'Ar-Zila, à l'embouchure d'une petite rivière de ce nom.

[1] Strabo, III, 205.
[2] Plin., V, 1 : Mela, III, 10 : *Colonia et fluvius Zilia*.

Ad Mercuri, tel est dans l'itinéraire d'Antonin le nom d'un endroit à 6 milles romains au nord de *Zilis*. Près de ce bourg se terminait la seule route que les Romains aient fait passer à travers l'intérieur de la province du sud au nord[1]. On arrivait à *Tingis* avec 18 milles romains, en passant par l'intérieur des terres. Voilà qui nous explique pourquoi la distance de *Zilis* à *Tingis* n'est que de 24 milles romains dans l'itinéraire, et de 25 milles romains dans Pline. Par mer la distance était plus forte, parce qu'il fallait doubler le cap *Cotes* (Espartel). La position *ad Mercuri* convient à celle du bourg moderne al Madrones.

Lix Colonia, *Linx*, plus souvent *Lixus*, chez les anciens auteurs grecs (aujourd'hui Larache); dès les temps historiques, c'est l'endroit le plus remarquable sur la côte de l'ouest, les vaisseaux venant de *Gades*[2] (Cadix), qui est en face, au nord, à 800 stades de distance, débarquaient à *Lix*, soit pour y faire le commerce, soit pour continuer de ce point leur route le long des côtes occidentales de la *Mauritanie*[3]. C'était à *Linx* qu'on plaçait la résidence du géant Antée, c'est là qu'il fut terrassé par Hercule; enfin on croyait avoir trouvé le *jardin des Hespérides* dans ces lointains parages[4]. Voilà d'où provient l'erreur de Strabon, qui confond *Linx* avec *Tingis*, où se conservaient des récits analogues, que les Grecs mêlèrent à l'histoire d'Hercule. La ville de *Lixus* était située près de l'embou-

[1] *Itin.* Ant., p. 23.
[2] Strabo, XVII, 1181.
[3] Strabo, II, 156.
[4] Plin., X, 1.

chute de la rivière du même nom. Au rapport de Pline, l'empereur Claude lui donna le titre de colonie, qui se trouve encore consigné dans l'itinéraire d'Antonin. Dans Ptolémée, la ville ainsi que la rivière portent le nom de *Lix*, sans terminaison latine; il place la ville à une certaine distance au nord de l'embouchure du fleuve. Telle est aussi la position que lui assigne Mela, qui nomme la rivière *Lixus* et la ville *Linx*, ce qui me semble la véritable orthographe[1]. La ville subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Larache.

Le fleuve *Lixos*, ainsi que la ville phénicienne de *Lixos*, et un autre endroit libyque situé en face de celle-ci près de l'embouchure de la rivière, sont marqués dans Scylax[2]. Bien que ces données soient exactes en elles-mêmes et qu'elles s'accordent avec la disposition actuelle des localités, je suis obligé de m'en occuper plus bas séparément, parce qu'elles présentent des ambiguités. Scylax avait sous les yeux le périple d'Hannon, qui connaît une rivière du nom de *Lixos* bien plus loin au midi; et au premier aspect il semble la reculer également vers le sud. Mais il avait obtenu d'autres renseignemens, de sorte qu'il marque la ville de *Lixos* à sa véritable position, ce que démontrent l'endroit suivant *Thymiateria*, ainsi que le nom du *promontorium Solois* (cap Cantin[3]).

Au sud de *Lixus* (Larache), Ptolémée marque la rivière de *Subur* (Subu), et plus loin le *Sinus emporicus*

[1] Mela, 3, 10 : *Lixo flumini Linx proxima*.
[2] Scylax, p. 53.
[3] Voyez plus bas la topographie de cette côte d'après Syclax.

ou *Golfe du commerce*, par transposition, comme nous allons le voir. C'est l'*emporicus Sinus* qui est le plus avancé vers le nord. Strabon [1] le marque au sud de *Lixos*; il était bordé de comptoirs phéniciens et ses côtes étaient tellement basses que la haute marée pénétrait dans le pays sur une étendue de 7 stades, sans baigner toute fois l'autel d'Hercule, situé en avant des terres qu'elle inondait. C'est à cette fable que nous devons la description détaillée des lieux dans Pline [2]. Sans indication de nom, l'auteur latin dit qu'il y a sur la côte un *estuaire*, *aestuarium*, c'est à dire, un endroit que la marée montante couvre de ses flots en se glissant dans les terres en replis sinueux, pour y laisser à découvert une île très basse avec un autel consacré à Hercule, et ombragé d'oliviers sauvages : quelquefois on plaçait dans ces lieux les *jardins des Hespérides*. L'itinéraire d'Antonin ne dit pas un mot de toutes ces merveilles; l'endroit sur l'embouchure de la baie y est marqué sous le nom de *Frigidae*, à 16 milles romains de *Lixus* (Larache), auprès de l'emplacement du bourg nommé aujourd'hui vieux Mamora, où l'on distingue encore l'ouverture de la baie et ses sinuosités qui frisent la côte.

C'est sur ce point que les Carthaginois, lors du voyage d'Hannon, établirent leur première colonie. Chez Hannon elle porte le nom de *Thymiatérion*. Scylax, l'auteur le plus ancien après lui, la nomme *Thymiatérias* [3]; ce mot qui veux dire sacrifice, est une

[1] Strabo, XXIII, 1181, 1182.
[2] Plin., V, 1.
[3] Hannonis *Peripl.* p. 2 : *In geogr. graec. Min.*, t. 1. Syclax, p. 53.

traduction du nom phénicien, qui était probablement *Pontion*[1]. Les nombreuses antiquités qui furent trouvées à la position indiquée, démontrent que c'est bien sur ce point que fut fondée *Thymiatérias* : ce fait est d'ailleurs confirmé par la distance de deux journées de marche marquées entre *Thymiatérias* et les *colonnes d'Hercule*. Du vieux Mamora à Larache (*Lixus*), il y a 26 milles romains d'après nos cartes, et de *Lixus* aux *colonnes* d'*Hercule* ou à *Abila*, on comptait selon Pline[2] 112 milles romains, et 800 stades selon la donnée un peu moindre de Strabon : cela fait en tout un peu plus de 27 milles géographiques; mais il faut remarquer qu'il est question d'une traversée qui a été exécutée d'un seul coup, et non par des stations intermédiaires sur la côte, comme dans les itinéraires.

A quelque distance au sud on atteignait l'embouchure du *Subus* (Subu), que Pline marque à 50 milles romains de *Lixus*. D'où il suit que la rivière coule au sud du *Sinus emporicus*, cela est prouvé par la distance indiquée, et par l'aspect actuel de la côte. Aujourd'hui c'est une grande rivière qui conserve l'ancienne forme de son nom dans celui de Cubu ou Subu. Ptolémée connaît le *Subus*, il ne marque pas de ville à son embouchure; mais à quelque distance il place *Banasa*. L'itinéraire d'Antonin ne fait pas mention de la rivière; il parle de *Banasa* comme d'une ville maritime, à 24 milles romains au sud de *Frigidae* (vieux Mamora), ce qui vient à l'appui de l'assertion que

[1] V. plus bas la topographie de cette côte d'après Scylax.

[2] Plin., V, 1 : *Polybius prodidit, a fluvio Anati Lixum CCV mill. a Gaditano freto CXII mill. passuum abesse.*— Strabo, XVII, 1181.

nous avons énoncée plus haut, c'est-à-dire, que l'espace compris entre *Frigidae* et *Lixus* n'est pas de 16 milles, comme dit l'itinéraire, mais de 26 milles romains. Ces deux indications se trouvent réunies dans Pline[1] : *Banasa* figure chez lui avec le surnom de *Valentia* à titre de colonie d'Auguste; plus loin il ajoute que tout près de la ville, le *Subur* (Subu), fleuve magnifique et navigable, se jette dans la mer. A l'embouchure du Subu, on voit aujourd'hui la petite ville de Mamora.

Sala, ville sur une rivière du même nom, qui d'après Pline est située à 50 milles romains plus loin au sud; Ptolémée marque également la *rivière de Sala*, mais il la place plus près du *Subur* que Pline. Et en effet, sur les meilleures cartes que nous possédons, cette distance est à peine de 6 milles géographiques = 30 milles romains. La rivière est appelée aujourd'hui Burargag par les indigènes. La ville de Salé, située à son embouchure, n'occupe point l'emplacement de l'ancienne *Sala*, qui était à 2 milles au sud-est de l'embouchure, près de la ville moderne de Selle, que Léon l'Africain cite encore comme ville romaine. Ptolémée place également la *ville de Sala* au sud-est et à l'embouchure du fleuve, qui était par conséquent plus rapprochée du *Subur* (Subu) que la *ville de Sala* (Selle).

L'itinéraire d'Antonin écrit *Salaconia*, sans doute par altération : il n'est guères probable qu'il ait voulu écrire *Sala Colonia*, car Pline qui marque toutes les

[1] Plin., V, 1 : *Tertia Augusti colonia Banasa, Valentia cognominata. At in orâ a Lixo quinquaginta mill. amnis Subur praeter Banasam Coloniam defluens, magnificus et navigabilis.*

colonies romaines, ne cite point *Sala* dans le nombre. L'itinéraire place la ville à 64 milles romains de *Banasa*, avec la station intermédiaire de *Thamusida*, dont il ne m'est pas possible de fixer la position, bien que Ptolémée place *Tamusida* dans la même contrée.

Sala était la dernière ville occupée par les Romains du côté du midi. Pline[1] nous apprend qu'elle confinait à des régions où l'on ne rencontrait plus ni villes, ni bourgs; où erraient de grands troupeaux d'éléphans et les hordes sauvages des *Gétules Autololes*.

Aussi l'itinéraire d'Antonin ne connaît-il après *Sala* (Selle), qu'une seule station, *ad Mercurios*, à 16 milles romains au sud-ouest, située probablement à l'embouchure du fleuve moderne Giar ou Guir, et occupant l'emplacement où l'on voit aujourd'hui Mansora. Elle tirait sans doute son nom des statues que l'on y avait érigées à Mercure, Dieu du commerce. L'itinéraire évalue la distance totale entre *Tingis* (Tanger) et *ad Mercurios* (Mansora), assez exactement à 174 milles romains ou 35 milles géographiques. Les possessions des Romains sur la côte occidentale ne s'étendaient donc pas aussi loin que le royaume actuel de Fez, à l'exception de la Maroque, proprement dite.

Ptolémée, au contraire, comprend dans les limites de la *Tingitane* toutes les contrées dont les Romains s'arrogeaient la possession en idée : il les étend jusqu'à l'endroit où le mont Atlas s'avance dans la mer.

[1] Plin., V, 1 : *Oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio impositum, jam solititudinibus vicinum, elephantorumque gregibus infestum, multo magis tamen Autololum gente per quam iter est ad Atlantem montem.*

Aussi marque-t-il bien plus loin vers le sud, à défaut de villes et de bourgs, les noms des fleuves, des ports de mer et des caps que les rapports des marins lui avaient fait connaître.

La position du fleuve *Dyas* paraît convenir à celle du Giar, à l'embouchure duquel l'itinéraire marque la station navale de *ad Mercurios*.

Un peu plus loin au sud il place le *petit Atlas*, qui s'avance dans la mer. Nos cartes, qui sont très inexactes, surtout dans les régions de l'intérieur, ne marquent point de montagnes dans ce district; toutefois les rapports de quelques voyageurs modernes nous apprennent que précisément à l'endroit indiqué par Ptolémée, commence à surgir une rangée de rochers âpres et hérissés [1].

La rivière de *Kusa*, que cite Ptolémée, ne saurait être rapportée à aucun des petits cours d'eaux de la côte marqués sur nos cartes : un peu plus loin, vers le sud, il marque le port de *Rusibis*, que Polybe place, sous le nom de *Rutubis*, un peu au sud de la rivière suivante, près de l'endroit nommé aujourd'hui Mazagan, selon toute apparence avec plus de raison. Les transpositions se rencontrent fréquemment dans Ptolémée.

La rivière d'*Azama*, dont Ptolémée place l'embouchure à un demi degré plus loin, se fait connaître aujourd'hui par la ville moderne d'Azamor. La rivière n'a pas conservé son ancien nom; elle s'appelle aujourd'hui Ommirabih ou Morbeya. Pline [2] a recueilli des

[1] Bruns, *Géographie de l'Afrique*, tome VI, p. 85 (en allemand).

[2] Plin., V, 1: *Jndigenae tradunt, in orâ ab Sala 150 M. P. flumen Asanam, marino haustu, sed portu spectabile.*

renseignemens sur cette rivière auprès des naturels du pays. Chez lui elle porte le nom d'*Asana*, la haute marée entre dans son embouchure, et elle se fait remarquer par un excellent port de mer. C'est exactement l'aspect que présente aujourd'hui la rivière d'Ommirabih. Quant à la distance comprise entre l'*Asana* et la *Sala*, Pline l'évalue, d'après les mesures un peu trop fortes données par des voyageurs à pied, à 150 milles romains ou à 30 milles géographiques. Ptolémée réduit ce chiffre à environ 25 milles géographiques, et telle est en effet la distance donnée sur nos cartes. Selon toute apparence l'*Adanis*, que Scylax place immédiatement au-dessous du *promontorium Hermaeum*, est identique avec l'*Asana*. Polybe [1] connaît cette rivière sous le nom d'*Anatis*, qu'il place à 200 milles romains de *Lixus* (Larache), ce qui est exact.

En face de l'embouchure, Ptolémée place l'*île de Poea* en pleine mer, selon son habitude à une trop forte distance des côtes. Dans l'embouchure même, vis-à-vis du cap Azimor, on voit quelques îles près de la côte.

Nos cartes ne nous fournissent aucun renseignement sur la *rivière de Diur*, que Ptolémée marque à la suite de la précédente.

C'est peut-être *port* qu'il a voulu dire au lieu de *rivière*. Du moins à l'endroit marqué nous trouvons aujourd'hui *Valedia*, excellent port de mer.

A en juger d'après l'ordre dans lequel se suivent jusqu'ici les points principaux, et d'après leurs dis-

[1] Plin., V, 1.

tances, il est évident que le *mons Solis* (Ἡλίου ὄρος) de Ptolémée convient à la position du cap Cantin, la saillie la plus apparente de la côte. L'espace compris entre le *mont du Soleil* et le *cap Cotes* (cap Espartel), est évalué par le géographe grec à 4° 40' de latitude, ce qui fait 58 milles géographiques, un degré de 500 sta des n'ayant que 12 1/2 milles géographiques. Mais comme il place le *mont du Soleil* à 45' à l'est du *cap Cotes*, et qu'il doit avoir égard aux sinuosités de la côte, il s'en suit que la distance totale est d'environ 75 milles géographiques; et cette mesure, prise le long des côtes, nous donne la véritable distance entre le cap Cantin et le cap Espartel, à l'entrée du détroit de Gibraltar; seulement avec cette différence énorme, que le cap Cantin est à 3° de longitude à l'ouest du cap Espartel, tandis que Ptolémée place le *mons Solis* à 45' à l'est du *cap Cotes*. Le lecteur connaît les raisons de cette erreur grave. Selon tous les anciens systèmes des Grecs, la côte occidentale de l'Afrique se projetait, à partir du détroit, dans la direction du sud-est. Or, Ptolémée n'osait heurter de front une opinion généralement reçue : il croyait avoir fait preuve d'une grande hardiesse en traçant la côte d'abord droit au sud, pour la faire fléchir ensuite insensiblement vers le sud-est. Le *mons Solis* de Ptolémée correspond à la position qui s'appelait anciennement *promontorium Solois*, comme nous le prouverons plus loin dans l'examen de sindications transmises par les auteurs de plus ancienne date. Déjà dans Polybe ce nom a subi la transformation ou plutôt le changement indiqué, dont la raison nous est inconnue; Ptolémée a probablement pris le nom nouveau dans Polybe.

A 25' au sud-est du *mons Solis*, Ptolémée connaît le port de *Mysokaras*. La position et la distance donnée nous conduisent à la ville moderne de Safi ou Asafi.

A 20 minutes au sud, avec une légère déviation à l'ouest, nous trouvons l'embouchure de la *rivière de Phut*. A l'endroit marqué on voit aujourd'hui l'embouchure du Tensift, le plus grand fleuve de toute la Maroque. Pline le connaît également sous le nom Fut, sans dire à quelle distance il est de l'*Asana* (Ommirabih), mais au rapport des *Maures*, il y avait des bords du Fut (Tensift) 200 milles romains ou 40 milles géographiques jusqu'au mont Atlas. Des voyages sur mer avaient fait connaître ce grand fleuve dès les temps les plus anciens. L'historien Josèphe[1] rapporte que plusieurs écrivains grecs parlent du *Phutus* (Φούτος), fleuve de la *Mauritanie*, et qu'ils donnent le nom de *Phute* au pays qu'il arrose.

A un demi degré vers le sud Ptolémée marque le *promontoire d'Hercule*, et à une petite distance de ce promontoire le *bourg de Tanusiga*. Ces deux positions correspondent, l'une au cap Mogador, la seconde au port du même nom, formé par un îlot en avant de la côte. Comme nous ne connaissons pas d'autre île sur ce point, nous sommes autorisés à croire que le dit îlot est l'île d'*Erythia* de Ptolémée, toutefois il la place trop loin vers le sud.

A 40 minutes au sud-ouest, Ptolémée cite le *promontoire* d'*Usadion*, aujourd'hui le cap Osem; il se trouve dans la direction indiquée, mais à une plus petite distance du cap Mogador. Puis viennent, droit au sud,

[1] Josephus, *Ant. Jud.* I, 6.

toujours dans Ptolémée, trois petites rivières : l'*Una*, l'*Agna* et la *Sala* : elles sont marquées sur nos cartes sous les noms modernes d'Iguzul, de Tildi et de Beni-Tamer, mais le chiffre de la distance est trop fort dans Ptolémée.

Enfin voici le point où, selon les prétentions des Romains, se terminait *la Tingitane* au sud, c'est à dire le *grand Atlas*, ou plutôt l'endroit où sa crète principale confine avec l'Océan auprès du cap qui se fait connaître aujourd'hui sous le nom de *Ger* ou *Aguer*. Léon l'Africain [1] fait avancer l'Atlas dans la mer, au même endroit que Ptolémée. Mela [2] le place aussi dans ces localités, vis-à-vis des *îles Fortunées*. Voici ce qu'il dit : « Près des régions sablonneuses l'Atlas dresse ses masses compactes, à pentes escarpées, les rochers étant coupés à pic; aussi ces montagnes offrent-elles un abord difficile : elles se rétrécissent à mesure qu'elles acquièrent plus d'élévation. Comme les sommets se perdent dans les nues et se dérobent aux regards des mortels, on disait non seulement que l'Atlas touchait le ciel et les astres de sa tête, mais qu'elle leur servait d'appui. » On avait donc enfin réussi à découvrir ce mont Atlas si fameux dans la mythologie grecque; dans les temps anciens on l'avait placé aux environs de la *petite Syrte*, et comme on ne l'y retrouvait pas, on s'accordait à le reculer de plus en plus vers les contrées occidentales de la *Libye*. L'ancienne tradition mythologique autorisait à en chercher l'emplace-

[1] Leo Afr. (traduction allemande de Lorsbach), p. 88. Léon, qui était né à Grenade, a visité une grande partie de l'Atlas.

[2] Mela, III, 10.

ment sur la côte sud-ouest de l'Océan. Hannon[1] ne désigne pas la chaîne de l'Atlas par ce nom, quoiqu'il la connaisse, qu'il la cite comme étant située au sud de la *rivière* de *Lixus* (ici le Tensift), et qu'il sache que celle-ci y prend sa source. Scylax passe ces montagnes entièrement sous silence. C'est Polybe le premier qui fixa pour toujours la position errante de l'Atlas; dans le cours de son voyage il vit une énorme chaîne de montagnes dresser ses flancs escarpés du sein de l'Océan, et il comprit que ce devait être là ce mont fabuleux cherché inutilement pendant tant de siècles. Avant Polybe, nul écrivain ne l'avait cherché de ce côté : désormais tous les géographes lui assignent la position que Polybe lui avait donnée. Au rapport de Pline, l'auteur grec aurait placé l'Atlas bien plus loin vers le sud; mais c'est une méprise du naturaliste romain, dont il rend témoignage lui-même, et qui fait mieux ressortir l'exactitude des données de Polybe (voyez plus bas les découvertes de Polybe). Insensiblement les Romains obtinrent des notions plus précises sur la *Mauritanie*. Juba savait, sans contredit, que du côté du midi et du sud-est son royaume était borné par de vastes systèmes de montagnes. C'est ce roi *Mauritain* qui a donné une autorité décisive à l'indication de Polybe, et qui a fourni à la postérité des détails sur la direction et l'étendue des hauteurs qui traversaient ses états à l'intérieur[2]. Il est vrai qu'elles portaient chez les indigènes

[1] Hanno, p. 2, *in Geogr. gr. m. t.* 1.

[2] Plin., V, 1 : *Juba Ptolemaei pater similia prodidit de Atlante*, c'est-à-dire au sujet de sa hauteur, de sa longueur, etc., que Pline a données sur des indications postérieures.

un nom tout différent *Dyris* (Δύρις), mais cela n'y faisait rien; l'Atlas garda pour toujours son nom et sa position.

Juba aimait les sciences et s'en occupait avec succès, on pourrait donc admettre sans autre preuve que nous lui devons une connaissance plus approfondie du pays; ce qui le démontre jusqu'à l'évidence, c'est que Strabon[1], qui vivait de son temps, est le premier qui cite le nom de *Dyris*. Mais comme ce géographe n'a qu'une connaissance locale très bornée, il place l'Atlas auprès du *cap Cotes* (Espartel), dans le voisinage du détroit, et par la suite il donne à entendre que de ce point la chaîne se prolonge vers l'est jusqu'aux *Syrtes*. Ses successeurs, mieux informés, déterminèrent plus exactement la position que l'Atlas occupe sur la côte occidentale de l'Afrique : témoins Mela[2], bien qu'il ne connaisse pas le nom barbare de *Dyris*; Pline[3], qui prétend que *Dyris* est le nom que les naturels donnent à l'Atlas, et enfin Ptolémée, selon les indications rapportées plus haut. Ce grand système de montagnes porte encore le nom de *Daran* dans Edrisi[4].

[1] Strabo, XXII, 1181, 1182 : Ἔξω δὲ προελθόντι τοῦ κατὰ τὰς στήλας πορθμοῦ τὴν Λιβύην ἐν ἀριστερᾷ ἔχοντι ὄρος ἐστὶν, ὅπερ οἱ Ἕλληνες Ἄτλαντα καλοῦσιν, οἱ βάρβαροι δὲ Δύριν. (« Quand on navigue par le détroit de Gibraltar dans l'Océan, de manière à ce qu'on ait la Libye à la gauche, on y aperçoit une chaîne de montagnes que les Grecs appellent *Atlas* et les hommes du pays *Dyris*. »)

[2] Voyez p. 561.

[3] Plin., V, 1 : *Amnis Fut ab eo ad Dyrin* (*hoc enim Atlanti nomen esse eorum linguâ, convenit*) *ducenta millia passuum.*

[4] Edrisi. p. 75 : *Mons Daran ducit initium a mari Oceano in extremis finibus Sus, et rectà tendens per orientem attingit montem Nafusae, cujus etiam nomen ibi acquirit. Deinde jungit se montibus Tripolis; tum attenuatur illic et desinit.*

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est au cap Ger qu'il faut chercher l'Atlas des anciens; il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Entre l'Atlas et la rivière de *Fut* (Tensift), Pline marque 40 milles géographiques de distance : en tenant compte des sinuosités de la côte, nous avons sur nos cartes 34 milles géographiques, ce qui nous donne exactement la mesure de Pline, un sixième devant être déduit pour les détours du voyage par terre. Ptolémée donne en vérité à cette portion de la côte une étendue de 4° ou de 50 milles géographiques, en marquant un trop grand espace entre le cap Mogador et le cap Ger : j'ignore pourquoi. Mais la longueur qu'il assigne à toute la côte occidentale de la *Tingitane*, s'accorde avec les distances réelles de ses deux extrémités. D'après une observation astronomique exacte, Ptolémée place le *promontorium Cotes* ou cap Espartel, sous 35° 55' de latitude; mais le mont Atlas se trouve chez lui à 26° 30' de l'équateur, au lieu que le cap est sous le parallèle de 30° 38'. L'erreur se monte par conséquent à 4°, dira-t-on au premier aspect, et sous le rapport astronomique l'erreur existe en effet. Mais comme Ptolémée évalue à 500 stades le degré qui en a 600, ses calculs, toutes les fois qu'ils ne se basent point sur des observations astronomiques exactes, doivent lui fournir un trop grand nombre de degrés; mais on n'a qu'à réduire ses degrés en milles géographiques et on trouvera qu'il est dans le vrai. Le degré de latitude, chez Ptolémée, est de 12 1/2 milles géographiques. Les 9° 35' compris entre le cap Espartel (*Cotes*) et le cap Ger (extrémité occidentale de l'*Atlas major*), font par conséquent un peu plus de 115 milles géographiques.

Le même chiffre sera trouvé par quiconque voudra se donner la peine de suivre le compas à la main, le long des côtes, les distances entre ces deux promontoires. Donc Ptolémée avait non seulement obtenu de très bons renseignemens, mais en déduisant selon son habitude un sixième de chaque distance pour compenser les sinuosités de la côte et des chemins, il approche de la vérité à peu de chose près. Quant aux erreurs qu'il commet dans les calculs astronomiques, elles proviennent en partie de ce que ses degrés sont trop petits, en partie de ce qu'il s'est cru obligé de prolonger la côte de 2° vers l'est, à partir du cap Espartel, tandis qu'elle s'étend de 4° vers l'ouest.

Cette exactitude dans les indications sur l'ensemble de la côte et sur ses positions principales, n'a rien qui doive nous surprendre ; les marins poussaient assez fréquemment leurs voyages jusqu'à l'Atlas et même plus loin vers le sud. On y allait de Cadix, du temps des Carthaginois et aussi plus tard, bien que les Romains qui montraient en général peu d'activité et d'aptitude pour le commerce, ne prissent point part aux transactions commerciales des Espagnols et des *Tingitains*, et qu'ils n'en connussent ni la nature, ni la marche. Jamais les relations entre ces deux pays n'ont été interrompues. Scylax [1] nous fournit des renseignemens si précis et si détaillés sur le commerce qui se faisait avec les habitans de l'île de *Cerné*, qu'on ne peut se dispenser d'admettre des communications régulières et suivies, quoique les marchands de Cadix se gardassent bien de donner à un étranger des instruc-

[1] Scylax, p. 84 et suivantes.

tions suffisantes sur le voyage et les dispositions des côtes. Sous la domination des Romains, ces relations restaient les mêmes. Les marins espagnols, sur leurs navires appelés *Hippi* ou *Gauli*, faisaient le trajet à *Lixos* (Larache), et delà suivaient la côte[1]. Ces voyages devinrent plus fréquens lorsqu'à Rome on commença à préférer à toute autre pourpre celle que fournissaient les deux *Mauritanies*[2]. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que Juba, le roi de ces pays, faisait tous ses efforts pour conserver et étendre ces relations d'affaires, qui de temps à autre amenaient de nouvelles découvertes.

Les renseignemens fournis par Hannon et par Scylax, ainsi que les fragmens de Polybe, s'accordent avec les faits que nous venons de présenter sur des données historiques, empreintes de tous les caractères de la certitude. Toutefois, il ne nous est pas permis de nous occuper de suite des indications que renferment ces trois auteurs, attendu que pour les apprécier en détail il est avant tout nécessaire de connaître la *Tingitane* dans son entier.

[1] Strabo, II, 156: Γαδιτανῶν γὰρ τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα, τοὺς δὲ πένητας μικρὰ ἃ καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρῴραις ἐπισήμων. Τούτους δὲ πλεῖν μέχρι τοῦ Λίξου ποταμοῦ.— Τῶν δὲ ναυκλήρων τινὰς γνωρίσαι τὸ ἀκρόπρωρον ἑνὸς τῶν ἀπὸ τοῦ Λίξου ποταμοῦ πορρώτερον πλευσάντων. κ. τ. λ. (« Les négocians riches de Cadix équipent de grands bâtimens et les pauvres de petits, qu'on appelle chevaux, d'après l'image présentée sur la proue; on se rend sur eux jusqu'aux fleuve *Lixus*. — Plusieurs armateurs ont reconnu le bec de la proue; c'était celui d'un vaisseau qui avait navigué au delà du *Lixus* (Louccos). »)

[2] Mela, III, 10 : *Nigritarum Gaetulorumque passim vagantium ne litora quidem infecunda sunt, purpurâ et murice efficacissimis ad tingendum, et ubique quae tinxere clarissima.* — Plin., V, 1 : *Omnes scopuli Gaetuli muricibus a purpuris exquiruntur.*

CHAPITRE VIII.

Villes dans l'intérieur de la *Tingitane*.

Nous allons pénétrer actuellement dans l'intérieur de la *Mauritanie*, où nous suivrons d'abord l'Atlas. D'après les rapports des gouverneurs romains et du roi Juba, Pline [1] nous le décrit comme une chaîne élevée avec des pentes rapides. Les sommets en portaient des neiges éternelles. Dans les régions inférieures les flancs des montagnes étaient revêtus d'immenses forêts; de nombreux cours d'eau se précipitaient des hauteurs et portaient la fécondité au sein des contrées voisines. Des généraux romains étaient parvenus jusqu'au pied des nombreux rameaux de l'Atlas, qui se répandent par le pays en tout sens, et prétendaient y avoir vu des choses merveilleuses; Pline ne nous a pas transmis leurs récits, qu'il traite de fable. Un seul de ces généraux, Suétone Paulin, s'aventura dans l'intérieur de ces montagnes. Avec dix jours de marche il atteignit l'Atlas; après l'avoir franchi il trouva de l'autre côté des plaines couvertes d'un sable noir, où coulait une rivière nommée *Ger*.

Selon toute apparence Suétone partit des établissemens méridionaux des Romains, sur la *rivière de Sala* (Bourargag), puis en longeant ses bords il marcha à travers le pays des *Gétules Autololes*, vers le sud-

[1] Plin., V, 1.

est. Si l'on évalue ses journées de marche à 3 ou 4 milles géographiques, Suétone, en suivant cette direction, dut atteindre un des nœuds principaux de l'Atlas, à l'endroit où il fait la limite entre le Fez et la Maroque, et où il porte, d'après Léon l'Africain, le nom de Dedes. Il faut trois jours de marche pour le franchir, et aux pieds du versant oriental s'étend le désert que traverse la rivière de Terkela ou Tafilet. On voit encore dans ces montagnes des restes de murailles d'une grande élévation et des pierres portant des inscriptions qui sont l'œuvre des Romains, au rapport des habitans du pays [1]. Comme de pareilles antiquités ne se trouvent sur aucun autre point de l'Atlas, et comme d'ailleurs toutes les données s'accordent, on pourrait regarder comme un fait positif, que Suétone à construit dans ces gorges un fort qui, ne pouvant être entretenu à une si grande distance, a dû nécessairement tomber en ruine.

Les possessions durables des Romains s'étendaient, comme nous avons vu plus haut, jusqu'aux bords de la *Sala* (Bourargag); sous le même parallèle elles s'avançaient jusque par-delà les heureuses et riches contrées, au milieu desquelles s'élève aujourd'hui la ville de Méquinez. Quand un empereur, doué de quelque énergie, montait sur le trône, le territoire romain s'agrandissait par fois assez pour atteindre le pied de l'Atlas au sud et à l'est; mais dans ces contrées les Romains n'avaient point d'établissemens fixes, on n'y voyait que les habitations éparses des naturels qui s'insurgeaient fréquemment et recouvraient leur indépendance sous des gouvernemens faibles.

[1] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 169.

Les villes ou bourgs des Romains se trouvaient dans les régions comprises entre Méquinez et *Tingis*, à une distance de 8 ou tout au plus de 10 milles géographiques de la côte occidentale. C'est aussi cette direction que suivait la seule route que les Romains eussent tracée dans l'intérieur, à partir de Méquinez vers le nord jusqu'à Tanger, près du détroit, sur une longueur de 30 milles géographiques. La route ainsi que la proximité de la mer mettaient à même de porter des secours sur tous les points qui venaient à être attaqués par les habitans du pays; on n'a pas découvert les traces d'une route ni sur les côtes de l'Océan, ni sur celles de la Méditerranée. En général les Romains ne possédaient rien à l'intérieur des terres du côté de la Méditerranée, dont ils étaient pourtant bien plus proches.

Le petit nombre d'établissemens que les Romains avaient fondés dès le commencement, sont consignés dans Mela et dans Pline. L'itinéraire d'Antonin nous fait connaître la direction de la route dont nous avons parlé, et Ptolémée nous fournit la liste complète de toutes les bourgades romaines ou maures de quelque importance. Par malheur, partout où ce géographe est notre seul guide, on ne saurait fixer la position des lieux avec quelque certitude; de plus, les transpositions sont fréquentes dans le texte, et le cas est rare où l'on soit en état d'indiquer ses propres erreurs et celles qui sont la faute du copiste.

On pourrait se prononcer à cet égard avec plus d'assurance, si nous n'avions pas sur le royaume de Fez des renseignemens plus vagues et plus incomplets que ceux des anciens; c'est tout au plus si, avec

les rapports des voyageurs modernes, on parvient à fixer avec quelque précision les lieux sur la côte. Quant à l'intérieur du pays, il existe d'immenses lacunes; nous n'y connaissons que quelques villes considérables, tout le reste n'a pu être complété sur nos cartes que d'après les relations de Léon l'Africain. Mais trois cents ans se sont écoulés depuis l'époque où ce géographe parcourait l'Afrique dans tous les sens, et bien des choses ont dû changer pendant cet intervalle; toutefois les bases restent les mêmes, et les indications quelque peu exactes sur l'emplacement des lieux anciens, c'est à Léon l'Africain que je les dois toutes.

Nous ferons de suite l'application de ses données aux établissemens des Romains vers le sud. Le dernier dans cette direction, à l'intérieur, est marqué dans l'itinéraire d'Antonin[1] sous le nom de *Tacolosida*, que ne connaissent ni Mela ni Pline : Ptolémée écrit *Tocolosida*. Du reste, nous n'avons pas d'autre détail; la position coïncide avec celle de la bourgade moderne de Magilla ou Maghila, entre Fez et Méquinez, au sommet d'une rangée de collines fertiles nommées Zarhon. C'est Léon[2] qui nous apprend que la ville est de fondation romaine. Quant à la distance entre *Tacolosida* et la ville de *Volobulis* (Oualili) qui vient après, elle est évidemment trop petite dans l'itinéraire d'Antonin; il ne l'évalue qu'à 3 milles romains : c'est sans doute 8 milles romains qu'il faut lire.

[1] *Itin.* Ant. p. 23.

[2] Leo Afric. (traduction allemande de Lorsbach), p. 281. Edrisi, p. 175.

Volobulis. Mela, Pline et Ptolémée la nomment sans ajouter aucune remarque; dans l'itinéraire elle est citée comme la seule ville de la *Tingitane* qui portât le titre de colonie. Tandis que les autres établissemens tombaient, *Volobulis* voyait sa prospérité s'accroître de plus en plus, grâce à sa position au milieu d'un beau pays : c'était d'ailleurs le point le plus reculé vers le sud, d'où les Romains dirigeaient leurs opérations de guerre contre les habitans des montagnes. Pline [1] en décrit la position en termes assez singuliers : « *Volubilis* est à 35 milles romains de *Banasa* (Mamora) et à la même distance des deux mers. » On serait tenté de croire que par les deux mers il entend l'Océan et la Méditerranée; mais dans toute la province il n'y a pas d'endroit auquel cette position puisse convenir, vu qu'il faut compter les distances à partir de *Banasa*. Il paraît que Pline n'a pas compris lui-même sa donnée; il ne peut être question ici que de deux points différens sur l'Océan atlantique, et dans ce sens ces mesures sont exactes. *Volubilis* se trouvait sur le *Subur* (Subu), à 35 milles romains au sud-est de *Banasa* (Mamora), et à la même distance de l'embouchure de la *rivière de Sala* (Bourargag) vers l'est. Cette position est confirmée d'ailleurs par le rapport de Léon l'Africain [2]; dans les plaines qui se déploient autour de Fez et de Méquinez, les collines de Zarhon couvertes d'oliviers courent vers le nord-ouest. C'est sur ces collines que l'on voit les ruines de Gualili ou Oualili, dont les

[1] Plin., V, 1 : *A Banasa XXXV mill. passuum Volubi e oppidum, tantumque a mari utroque distans.*

[2] Leo Afr. (traduction allemande de Lorsbach), p. 279.

hautes murailles sont parfaitement conservées et occupent un espace de près de 6 milles italiens. Deux sources jaillissent dans l'enceinte de cette ancienne cité romaine, la campagne environnante est fertile et bien cultivée. Dans le nom actuel de Oualili, il n'est pas difficile de retrouver les traces de l'ancienne dénomination de *Volubilis*. Le rapport des habitans du pays qui attribuent la fondation de cette ville aux Romains, est confirmé par l'existence de fortes murailles en pierre de taille; et quoique la longueur que leur donne notre voyageur soit évidemment exagérée, il n'en est pas moins hors de doute que *Volubilis* n'ait été une grande ville. L'estimation que les anciens ont faite de la distance de *Volubilis* (Oualili) à *Banasa* (Mamora), sur la côte occidentale, et à *Tingis* (Tanger), sur le détroit, sont exactes. Les indications de Léon à ce sujet sont vagues, et la seule conclusion qu'on en puisse tirer, c'est que Oualili se trouve à peu de distance de Méquinez vers le nord. Dans Ptolémée les habitans des environs portent le nom de *Volubilitani*.

Aquae Dacicae, dans l'itinéraire d'Antonin, à 16 milles romains au nord de *Volubilis* (Oualili), les autres géographes n'en parlent pas. Léon l'Africain connaît un château romain nommé le palais de Pharaon, dont l'origine est constatée par les murailles et les inscriptions que l'on y voit encore; mais ce château, que Léon place à 18 milles romains de Oualili, ne saurait convenir à la position des *Aquae Dacicae*. Plus loin il cite un autre bourg romain, Pietra Rossa, qui pourrait être l'*Aquae Dacicae* des Romains; mais le géographe de Grenade ne dit pas qu'il y ait des eaux thermales aux environs.

Gilda, à 12 milles romains au nord d'*Aquae*. Mela cite déjà cet endroit parmi les petites villes du pays; dans Ptolémée nous le trouvons marqué sous le nom altéré de *Silda*, avec des chiffres inexacts. A la place indiquée au sud du *Subur* (Subu), je ne connais pas de lieu moderne.

Vopisciana (à l'ablatif *Vopiscianis*), était à 24 milles romains plus loin vers le nord. Mela [1] connaît cet endroit sous le nom latinisé de *Prisciana*. Dans Ptolémée il s'appelle *Ptisciana*, le codex Coislinus écrit *Pisciana*, ce qui nous paraît plus exact; apparemment c'est de là que l'itinéraire a formé *Vopisciana*. A la place indiquée, Léon l'Africain connaît le bourg inhabité de Mergo, sur une hauteur entre les rivières de Subu et de Guarga; c'est un ancien établissement romain, comme le prouvent des restes de maçonneries avec des inscriptions latines.

Tremula (à l'ablatif *Tremulis*), à 19 milles romains plus loin vers le nord, auprès d'Ezadjen, ville antique située dans les montagnes, d'après Léon. Sur la position de *Tremula*, ainsi que des endroits suivans, vers le nord, il n'est guères possible de se tromper, parce qu'il ne se trouve de ce côté, actuellement ni plus ni moins de bourgades que n'en marque l'itinéraire d'Antonin, et que celles que nous connaissons se suivent dans le même ordre, en allant vers le nord-ouest.

Oppidum Novum, à 12 milles romains plus loin vers le nord; Ptolémée connaît cet endroit sous la dénomination altérée de *Oppinon*, mais il le recule trop loin vers le nord. Aujourd'hui c'est Narandja sur le *Lixus*,

[1] Mela, III, 1.

à 10 milles romains italiens d'Ezadjen. *Ad Novar*, à 32 milles romains plus loin vers le nord : cette position convient à la ville moderne d'Homar, entre Larache (*Lixus*) et Ar-Zila (*Zilis*), dans l'intérieur du pays.

Ad Mercuri, à 12 milles romains plus loin vers le nord, nous avons déjà trouvé cet endroit plus haut sur la côte occidentale, à 6 milles romains de *Zilis* (Ar-Zila), aux environs du bourg moderne d'Almadrones. De *ad Mercuri* la route conduisait avec 18 milles romains à *Tingis* sur le détroit, en laissant le cap Espartel (*Cotes*) sur la gauche.

En dehors des lieux marqués sur la route unique qui traversait le pays, nous connaissons une ancienne ville de fondation romaine: c'est *Babba*, avec le surnom de *Julia Campestris*, colonie fondée d'après Pline par l'empereur Auguste[1]. Il nous paraît plus probable que c'est à l'empereur Claude qu'il faut en attribuer l'origine; en effet, Auguste qui avait fait concession du pays au roi Juba, pouvait bien exercer quelque influence sur des villes maritimes voisines de l'Espagne; mais il s'était mis lui même par cette cession dans l'imposibilité de pousser une colonie si avant dans l'intérieur; aussi Mela, qui nous donne la liste des bourgs romains dans ces contrées, ne connaît point *Babba*. La ville était située, d'après Pline, à 40 milles romains de *Lixus*. Si ce naturaliste romain entend dire par ces mots que *Babba* était sur le fleuve *Lixus*, mais à 40 milles romains de la ville de ce nom, je ne connais point

[1] Plin., V, 1 : *Ab Lixo XL Milliaria in Mediterraneo altera Augusti colonia est, Babba, Julia Campestris appellata.*

d'endroit moderne qui convienne à cette position; que si au contraire il n'est question que de l'embouchure du *Lixus*, auprès de laquelle se trouvait une ville du même nom, nous retrouvons l'emplacement de *Babba* dans celui de Beni Teude, ville abandonnée depuis long-temps, dans une belle plaine sur la Guarga, affluent du *Subur* (Subu): elle fut détruite dès les premiers temps de l'invasion des Arabes; il n'y subsiste aujourd'hui que les remparts, les tombeaux et les citernes en maçonnerie [1]. Ptolémée viendrait à l'appui de notre hypothèse, car il place *Baba* au nord-est de *Volubilis* (Oualili), mais pour tout ce qui concerne ces contrées, son autorité est suspecte.

Parmi les autres endroits cités par Ptolémée, *Gentiana* paraît porter un nom romain: il la place à quelque distance de *Baba*, vers le nord-ouest.

Herpis, et plus loin *Molochath*, se trouvent sur le *Molochath* (Malouïa), comme l'indiquent les distances données et le nom du dernier endroit. *Galapha*, plus loin au sud-est, apparemment sur la branche orientale de la rivière, que Ptolémée nomme *Maloua*. C'est à peu près dans cette direction que Léon l'Africain [2] place les villes de Garsis, Hadadja et de Teurerto, les seules qui se trouvent dans ces régions sauvages; mais à défaut d'autres renseignemens, quel géographe voudrait prendre sur lui de les donner pour les villes indiquées par Ptolémée? Quant aux autres noms, qui sont en petit nombre, nous n'avons aucune observation à faire. Il me reste à mentionner en termi-

[1] Leo Afric. (trad. allemande de Lorsbach), p. 291.

[2] Leo Afr., p. 355, lieu c.

nant un curieux phénomène, le *Pyrron Pedion*, la campagne enflammée, que Ptolémée place au milieu des peuples indigènes; d'après les distances indiquées elle se trouvait loin vers le sud-est, dans les contrées où le *petit Atlas* se rattache au *grand Atlas* et où, comme nous l'avons dit plus haut, Suétone Paulin avait atteint cette chaîne fameuse. Ptolémée ne connaît pas d'endroit dans les environs de ces campagnes.

Dans ce même district, Léon l'Africain marque des hauteurs boisées, dont les habitans sont tous charbonniers. Les vastes plaines qu'enveloppent les forêts offrent un terrain âpre, ingrat et couvert de petites dalles noirâtres[1]. Cette plaine, avec ses immenses forêts, où les bûchers des charbonniers jettent sans cesse leurs flammes, serait-elle peut-être le *Pyrron Pedion* de Ptolémée?

CHAPITRE IX.

Voyage d'Hannon.

Au premier aspect il semble que l'examen des notions que les anciens nous ont transmises sur les côtes occidentales de l'Afrique, devrait commencer par Ptolémée. En effet, étant le dernier venu parmi les géographes qui s'en sont occupés, Ptolémée a pu mettre à profit les indications de ses prédécesseurs ; il éclair-

[1] Leo Afr., l. c., p. 249.

cit d'ailleurs bien des difficultés, fixe notre opinion sur des points douteux, et c'est l'auteur le plus complet que nous possédions sur la matière. Néanmoins, tout bien considéré, nous croyons devoir donner la préférence à l'ordre chronologique, d'autant plus qu'en procédant de cette manière nous obtenons en même temps un précis historique des découvertes faites sur ces côtes, qui ont donné lieu à de si nombreuses discussions et à des hypothèses si diverses, tant de nos jours que dans les temps antérieurs.

C'est donc par Hannon [1] que nous allons commencer. Hannon, à la tête d'une flotte de soixante navires à cinquante rames, avec un équipage de trente mille hommes, fut envoyé sur la côte occidentale pour y faire des explorations et y fonder des colonies. C'était à l'époque où Carthage était parvenue au comble de la grandeur et de la prospérité, c'est-à-dire durant la période comprise entre le règne de Darius I et le commencement de la première guerre *punique*. Cela est hors de doute, on ne saurait faire remonter le voyage d'Hannon jusqu'aux premiers temps de Carthage, alors que l'état naissant luttait avec les indigènes pour assurer son existence ; ce serait se plaire en hypothèses tout-à-fait gratuites. Mais nous ne saurions préciser l'année où l'expédition mit à la voile. Les Grecs ont connu de bonne heure la traduction du périple, d'où il faut conclure qu'elle est de beaucoup antérieure à la première guerre *punique*. Je penche à croire qu'Hannon vivait à la même époque qu'Hérodote; de plus, j'ai la conviction que la traduction

[1] Hanno : *In Geogr. graec. Min.*, t. I.

grecque du périple, dans sa forme actuelle, n'est qu'un extrait de l'original carthaginois qui était déposé dans le temple de Saturne où tout le monde pouvait en prendre connaissance. Cette conviction se fonde sur diverses lacunes qui s'y trouvent et qui dépareraient toute relation suivie, si concise qu'elle pût être.

Divers commentateurs se sont emparés des données d'Hannon pour les fixer sur nos cartes selon leurs divers systèmes; la plupart les font descendre trop loin vers le sud, ainsi que j'ai fait moi-même dans le premier tome de ma Géographie des Grecs et des Romains, faute d'une étude suffisante de l'ensemble des indications transmises par l'antiquité, et trompé par les explications de mes prédécesseurs, qui *tous font* entrer Hannon dans la baie de Benin. *Désireux* de faire pencher la balance du côté opposé, Gosselin [1] s'efforce à resserrer les découvertes d'Hannon d'un espace plus grand que celui dont les autres géographes les avaient trop étendues, mais le succès a trahi le mobile secret de ses efforts. En effet, on a de la peine d'admettre qu'un érudit doué de tant de pénétration et de jugement, ait poussé le goût du paradoxe jusqu'au point de penser sérieusement que l'île de *Cerne*, dont parle Hannon, se trouve sur les côtes du royaume de Fez, et que l'expédition n'ait pas dépassé le cap Noun. Les mesures itinéraires données, ainsi que la nature des lieux, combattent cette assertion forcée. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les côtes pour éclaircir les points principaux du voyage d'Hannon, sans qu'on

[1] Gosselin, *Recherches sur la Géographie systématique des Anciens*, t. I.

ait besoin de recourir à des interprétations plus ou moins spécieuses; c'est en suivant ce principe, qu'Heeren [1], parmi tous les commentateurs, a le plus approché de la vérité.

« Quand nous eûmes dépassé les *colonnes d'Hercule*, nous mouillâmes l'ancre, après une traversée de deux jours, pour fonder une ville à laquelle nous donnâmes le nom de *Thymiaterion;* elle confinait à de vastes prairies. » C'est en ces termes qu'Hannon commence la relation de son voyage, et il est hors de doute que le premier établissement qu'il créa est la ville située sur le *Sinus emporicus* dont parlent tant les auteurs grecs et latins, et où la postérité [2] a retrouvé des antiquités phéniciennes.

Pour établir ce fait les preuves ne nous manquent pas. *Gadir* (Cadix) fondée par les Phéniciens, en dehors des *colonnes d'Hercule*, sur les côtes d'Espagne, était dès long-temps connue des Carthaginois. Les marins qui faisaient voile vers cette ville avaient dans le détroit la côte d'Afrique sous les yeux; comment croire dès lors qu'on ait armé une flotte de soixante navires pour aller faire des découvertes dans ces régions si bien connues? De plus, sur le détroit était située la *ville de Tingis* (Tanger), d'une haute antiquité; elle avait été fondée par le géant Antée, au rapport des habitans aussi bien que des Grecs, qui rattachaient à cette ville leurs récits fabuleux au sujet d'Hercule. Ces données, quoique du domaine du

[1] Heeren, *Ideen* : *Afrika*, 2e édit. Goettingen, 1804, p. 754 et suiv. (en allemand.)

[2] Voyez ci-dessus p. 535

mythe, n'en témoignent pas moins de la longue existence de cette cité, dont l'origine remonte bien au delà de l'époque d'Hannon. Les Phéniciens, qui avaient fondé des places de commerce sur toute la côte nord-ouest de la Libye, ne pouvaient manquer d'en créer une sur le détroit conduisant à *Gadir*. Il en est de même à l'égard de *Lixus* (Larache). C'est là que résidait le roi Antée, et la ville était aussi grande que Carthage, d'après les anciennes traditions. *Lixus* (Larache) se trouvait à égale distance des *Colonnes d'Hercule* et de *Gadir* (Cadix); sur ces deux points se trouvaient les dernières colones phéniciennes vers l'ouest; ce n'est qu'à partir de là que pouvaient commencer les découvertes. D'ailleurs les mesures données s'accordent parfaitement avec notre opinion. Depuis *Lixus* (Larache) jusqu'au point où le détroit avait la plus petite largeur on comptait 800 stades = 20 milles géographiques, et depuis l'extrémité septentrionale du *Sinus emporicus*, ou *Golfe du Commerce*, jusqu'à *Lixus* (Larache), on comptait 16 milles romains, ou un peu plus de 3 milles géographiques. Or deux jours de traversée nous donnent 1,000 stades = 25 milles géographiques. La flotte, qui longeait encore des côtes suffisamment connues, pouvait sans peine parcourir en deux jours un espace ayant 25 milles géographiques de long. Aussi Hannon, qui a la mission d'aller à la recherche de lieux inconnus, ne parle ni de *Tingis*, ni de *Lixus*, pas plus que d'un endroit phénicien ou carthaginois quelconque en deçà des *Colonnes d'Hercule*.

[1] Strabo, XVII, 1181.

« De là nous prîmes vers l'ouest et nous nous ralliâmes (συνήλθομεν) près du cap libyen de *Soloeis* (ἐπὶ Σολοέντα), couvert de taillis épais, où nous érigeâmes un temple à Neptune. Ensuite nous continuâmes notre voyage vers l'est. Après une demi journée de course nous arrivâmes à un lac, à la proximité des côtes; sur les bords couverts de roseaux paissaient un grand nombre d'éléphans et d'autres animaux sauvages. »

La distance entre *Thymiaterion* et le *cap Solois*, n'est point indiquée dans la traduction grecque du périple. Il est possible qu'on n'ait pu la déterminer exactement; la flotte s'était dispersée pendant la traversée, car nous voyons que le cap lui sert de point de ralliement : peut-être aussi cette distance a-t-elle été omise dans la traduction. Ici un vaste champ s'ouvre aux conjectures, parce qu'en allant au sud de *Thymiaterion*, on aperçoit deux caps dans un grand éloignement: le cap Blanc qui est le moins considérable, d'abord, et plus loin le cap Cantin qui court bien avant dans la mer. C'est ce dernier cap qui est en effet couvert de forêts que désigne Hannon. Cela est prouvé par la demi journée de course vers l'est, ou, pour parler plus exactement, vers le sud-est; mais Hannon ne connaît point encore la subdivision des vents. C'est seulement près du cap Cantin que la côte dévie tout à coup au sud-est pour former une baie près de la ville actuelle de Safi, ou le *port de Mysokaras* de Ptolémée.

Déjà Hérodote [1] connaît le promontoire de *Soloeis* ou

[1] Herodot., II, 32; IV, 43.

de *Syloeis*, comme porte un autre passage : selon lui le cap formerait l'extrémité occidentale de la Libye. Comme il a des notions fort restreintes sur la côte occidentale, on pourrait penser qu'il a voulu désigner sous cette dénomination le cap Espartel, s'il n'était prouvé par un autre passage[1], qu'il a entendu des Carthaginois parler d'une région sur la côte située indubitablement au sud du cap Cantin. Nous n'avons donc aucune raison d'admettre que *Solois*, dans Hérodote ne corresponde pas au cap de ce nom dont parle Hannon. De plus, il résulte de la donnée d'Hérodote, que les Carthaginois connaissaient ces côtes avant le voyage d'Hannon, qu'ils les visitaient dans l'intérêt de leur commerce, sans y avoir des établissemens fixes : c'était précisément dans l'intention d'en créer qu'on y envoyait des colonies. Il est hors de toute vraisemblance qu'Hérodote ait eu connaissance du périple, d'où il ne pouvait tirer les détails qu'il fournit sur le commerce de Carthage ; de plus, ce sont les récits oraux des Carthaginois qu'il cite comme autorité ; il ne parle pas de documens écrits. Hannon fournit d'ailleurs lui-même la preuve de ce qu'on connaissait avant lui le cap *Solois*. A propos de la première colonie qu'il fonde, il dit : « Nous lui avons donné le nom de *Thymiaterion* ; il ajoute la même observation en parlant de l'île de *Cerne*, etc. » Il se garde bien de

[1] Herod., IV, 196. Les Phéniciens faisaient le commerce d'échange avec les indigènes, sans leur parler ; cela ne pouvait avoir lieu sur les côtes habitées par les *Maures*, dont la langue était familière aux Carthaginois ; Cadamosto, c. 11, rapporte que cette manière de trafiquer était pratiquée bien plus loin vers le sud, sur les bords du Sénégal.

faire cette remarque au sujet du cap *Solois*, parce que ce nom est censé être suffisamment connu.

Le souvenir du *promontorium Solois*, comme désignant le cap Cantin, s'est conservé par la suite dans les indications de tous les géographes. Toutefois Polybe ainsi que Ptolémée écrivent, par une légère altération, *Solis promontorium*; sans doute pour distinguer ce cap d'une pointe située plus loin vers le sud, à laquelle les marins avaient donné le nom de *Solois*, plus tard.

« Nous passâmes devant le lac, et dans un espace d'une journée de course environ nous fondâmes sur la côte les villes de *Karikon Teichos*, *Gytte*, *Abra*, *Melitta* et *Arambys*. Plus loin nous entrâmes dans l'embouchure du *Lixos*; ce grand fleuve vient de l'intérieur de la *Libye*. Les habitans du pays sont nomades, ils s'appellent *Lixitae*, et se nourrissent du produit de leurs troupeaux. Nous établîmes des rapports d'amitié avec ce peuple, au milieu duquel nous séjournâmes quelque temps. »

Il suit de là que les nouvelles colonies avaient leur emplacement dans l'espace compris entre la baie de Safi et les environs du *Lixos*; Arambys confinait presque aux bords de cette rivière, voilà pourquoi il n'est plus question d'un nouveau chiffre de distance. D'après la disposition des lieux et la distance marquée, le *Lixus* de Hannon se fait connaître aujourd'hui sous le nom de Tensift, qui traverse la plus grande partie de la Maroque; c'est le seul grand fleuve sur ces côtes. Le nom du *Lixus* devait être connu, du moins Hannon paraît le supposer; on donna sans doute ce nom au Tensift, en souvenir d'une autre rivière du même nom

(le Louecos), qui coulait bien plus au nord, non loin du détroit. Il faut bien se garder de confondre ces deux fleuves, comme ont fait Scylax [1] et Gosselin : celui-ci dans l'intérêt d'une hypothèse paradoxale, le géographe grec parce qu'il ne connaissait pas les lieux. Dans les écrivains grecs postérieurs, ainsi que dans Ptolémée, le *Lixus* méridional est cité sous le nom de *Phut*, ainsi qu'il a été dit plus haut. C'était sans doute le nom que portait ce fleuve chez les naturels du pays.

Au rapport des géographes plus récens, les peuplades qui habitent les rives du *Lixus* (Tensift), sont de race *Gétule*; il faut croire qu'il en était de même lors du passage d'Hannon. En effet, il n'établit aucune différence entre eux et les tribus *maures* des contrées septentrionales; on pouvait s'expliquer facilement avec eux, et dans la suite du voyage ils servirent d'interprètes; ce qui prouve assez qu'il n'existait point de différence essentielle entre la langue *maure* ou *numide* et celle des *Lixitae*.

« Nous prîmes des interprètes avec nous chez les *Lixites*, et nous longeâmes pendant deux journées les côtes qui étaient désertes, dans la direction du sud; puis après une autre journée de navigation vers l'est, nous vîmes un golfe dans lequel nous découvrîmes un îlot de 5 stades de circuit; nous nous y établîmes et lui donnâmes le nom de *Cerné* (ἡ Κέρνη). »

La traversée au sud nous conduit au cap qui porte aujourd'hui le nom de Ger; l'îlot en question se trouvait dans la baie qu'on rencontre près de la ville de

[1] Scylax, p. 58, voyez plus bas.

Santa Cruz. Voilà ce que nous pouvons avancer avec certitude, nous fondant sur la coïncidence de toutes les particularités; toutefois une difficulté se présente. Sur nos cartes le Tensift est marqué à 30 milles géographiques de distance du cap Ger en ligne droite; mais comme les navires rasaient la côte d'assez près pour que les voyageurs pussent s'apercevoir qu'elle était inhabitée, nous pouvons évaluer la traversée à 36 milles géographiques, et nous sommes forcés d'admettre que la flotte qui, sans doute, se trouvait réduite et très allégée, avait fait plus de chemin dans une journée qu'on ne compte d'ordinaire sur la course d'un jour de durée (12 milles et demi géographiques), ou bien que la rivière de Tensift est portée trop loin vers le nord sur nos cartes; quant au cap Ger, sa position est immuablement fixée, nous savons qu'il est sous 30° 38' latitude nord.

La suite des indications de Hannon prouve suffisamment que l'île de *Cerne* se trouvait à la position indiquée. « En partant de *Cerne*, dit-il, nous traversâmes l'embouchure d'une grande rivière nommée *Chretes*, et nous entrâmes dans un lac où se trouvaient trois îles plus grandes que *Cerne*; après une journée de navigation, nous arrivâmes à l'extrémité du lac, que dominaient des montagnes d'une hauteur démesurée (ὄρη μέγιστα ὑπερέχοντα), remplies d'hommes sauvages et vêtus de peaux; ils nous jetèrent des pierres et nous empêchèrent de débarquer. »

Hannon, au lieu de continuer son voyage, pénètre dans l'intérieur des terres, en devant desquelles se trouve *Cerne*, pour explorer le pays. On entre dans un golfe formé par la marée montante et l'embouchure du fleuve, on y rencontre trois nouveaux îlots, comme

il s'en trouve fréquemment partout où de grandes rivières se déchargent dans l'Océan; la partie la plus reculée du golfe arrête la flotte, une chaîne de montagnes y dressait ses vastes remparts. C'est absolument sous cet aspect que de nos jours apparaît la rivière de Sus, qui est le *Chretes* de Hannon, avec un vaste golfe creusant le pays à une grande distance, et ayant sur ses bords la crête escarpée de l'Atlas. Léon l'Africain nous décrit les habitans comme un peuple sauvage et belliqueux; s'ils sont vêtus de peaux sous une telle latitude, cela s'explique par la hauteur extraordinaire des montagnes, où il neige pendant la plus grande partie de l'année [1].

A l'égard de ces données il y a un accord *général* entre les géographes des âges suivans. Scylax connaît fort bien l'importance commerciale de l'*île de Cerne*, qu'il place à douze journées des *colonnes d'Hercule*, ce qui s'accorde avec la position indiquée plus haut; mais du reste cet écrivain ne saurait faire autorité ici, car il est évident que dans la description qu'il nous a laissée de la côte, les positions, ainsi que les chiffres, ont été interverties. Polybe recule positivement l'île de *Cerne* jusqu'aux extrémités de la *Mauritanie*, il la place à 8 stades de la côte, en face de l'Atlas [2]; de même dans Ptolémée, elle est marquée à 1° = 12 milles et demi géographiques, au sud de la pointe que forme l'Atlas en s'avançant dans la mer (cap de Ger). Cet îlot côtier, auquel Hannon ne donne que 5 stades

[1] Leo Afric. (trad. allemande de Lorsbach), p. 99.

[2] Plin., VI, 31 : *Polybius in extremâ Mauritaniâ contra montem Atlantem a terrâ stadia octo abesse prodidit Cernen.*

de circuit[1], mais qui dans Cornélius Népos a une circonférence de 2 milles romains, ce qui est plus probable, était parfaitement connu des anciens, comme on voit. Quelque restreinte que fût l'étendue de *Cerne*, cela ne doit pas nous surprendre. Au rapport de Scylax, cette petite île était le centre des relations commerciales avec les indigènes; toute exploration au sud de cet îlot n'était regardée que comme un voyage de curiosité, dont on n'avait pas exploité les résultats. Mais les anciens auteurs grecs et ceux qui les ont copiés se gardèrent bien de donner au passage d'Hannon un sens purement géographique; tous leurs efforts tendaient à adapter les découvertes à leur système, d'après lequel la terre avait pour limite un grand fleuve nommé *Océan*; au midi, il coulait à une si petite distance des régions de la *Libye*, situées le long des côtes de la Méditerranée, que quelques jours suffirent aux Argonautes pour porter leur navire des rives méridionales ou sud-ouest de ce fleuve, sur la *petite Syrte*. Dans la suite des siècles, les progrès de la science finirent par faire disparaître le fleuve *Océan*; on le maintint pour en faire une mer immense, baignant la terre de toute part, et qui, dans toutes les régions peu connues, restait à la proximité de la Méditerranée. C'était le cas, surtout en Afrique, on resserrait tant cette partie du monde du côté du midi, qu'on la croyait beaucoup moins étendue que l'Europe. Le rapport de Hannon ou plutôt l'erreur du traducteur, venait fort à propos en aide à ce système.

[1] Les Carthaginois ne connaissaient pas le stade, c'est donc probablement une erreur du traducteur grec; il n'est guères probable qu'on ait fondé une colonie sur un îlot de si mince étendue.

« D'après la longueur des chemins parcourus, nous jugeâmes que l'*île de Cerne* était située de la même manière que Carthage[1]; » puis il ajoute en forme d'explication : « Car la traversée de Carthage aux *Colonnes d'Hercule*, et de ce point à l'*île de Cerne*, était de même durée. » On voit que Hannon ne fait qu'indiquer les distances respectives par rapport aux *Colonnes d'Hercule;* il faut remarquer d'ailleurs que comme on ne connaissait pas parfaitement les côtes occidentales de la Libye, tandis qu'en faisant voile des *Colonnes d'Hercule* à Carthage on se trouvait sur une route qu'on avait souvent parcourue, on faisait dans un temps de la même grandeur moins de chemin sur l'Océan atlantique que dans les eaux de la Méditerranée. Mais les Grecs écartèrent cette interprétation pour s'en tenir, une fois pour toutes, aux mots κατ' εὐθὺ de la traduction grecque; or, ces mots signifient en grec vis-à-vis[2]. On en conclut que l'île de *Cerne* était au sud de Carthage sous le même méridien; une fois cette donnée admise, on dut nécessairement raisonner ainsi : 1° La moitié occidentale de l'Afrique est très étroite; à l'ouest des *Colonnes d'Hercule* elle se termine en pointe auprès du cap Espartel; de cette localité jusqu'à l'*île de Cerne*, la côte tire constamment vers le sud-est. Hannon, à la vérité, ne donne pas le chiffre complet des journées qu'il était en mer; mais il en dit assez pour que nous sachions qu'il y en avait

[1] Hanno, p. 3 : Ἐτεκμαιρόμεθα δ' αὐτὴν ἐκ τοῦ περίπλου κατ' εὐθὺ κεῖσθαι Καρχηδόνος (« Nous concluâmes du chemin parcouru que *Cerne* était située avec Carthage sur une seule ou même ligne droite. »)

[2] *Nepos Cornelius prodidit ex adverso maxime Carthaginis sitam esse Cernen.*

fort peu; par conséquent si l'*île de Cerne* est sous le méridien de Carthage, il faut admettre que la côte suit une direction orientale; 2° Les autres positions indiquées par Hannon, telles que la *Corne du couchant*, le *Char des Dieux*, la *Corne du sud*, s'avancent autant vers l'est que vers le midi; donc la côte méridionale de la Libye ou de toute l'Afrique commence au pays des *Éthiopiens*, qui se trouve au sud de l'Égypte, ce qui est d'autant plus certain que Hannon donne également le nom d'*Éthiopiens* aux habitans de ces terres inhospitalières du midi du continent africain.

En partant de ces bases, on fut amené à statuer en dernier lieu que Hannon avait fait le tour du midi de l'Afrique, ou tout au moins qu'il avait laissé peu à faire à ses successeurs. Aussi Juba admet que l'Océan atlantique commence au cap moderne de Guardafui sur la côte orientale de l'Afrique[1]; qu'une pointe regardant le midi, sur cette côte, est la *Corne du sud* de Hannon; que l'*Éthiopie*, sur une grande étendue de terrain, s'étend du sud-est au sud-ouest, où commence le pays des *Ethiopiens du couchant*[2].

L'auteur de ce système, basé sur les données de Hannon, et dont nous avons eu occasion de parler dans l'introduction de cet ouvrage, paraît être Euphore, qui vivait du temps d'Alexandre-le-Grand. Du moins c'est

[1] Plin., VI, 29 : *A Mossylico promontorio Atlanticum mare incipere vult Juba, praeter Mauritanias suas Gades usque navigandum coro.*

[2] Plin., VI, 30 : *Sita est Aethiopia ab oriente hiberno ad occidentem hibernum.*

le premier écrivain grec qui ait avancé que les chaleurs excessives ne permettaient pas de faire le trajet du golfe arabique à l'*île de Cerne*[1]. Donc il connaissait cette île, donc il avait lu la relation du voyage de Hannon, à qui l'île doit son nom. Les poètes ne tardèrent pas à parler de cette île fameuse, qu'ils placèrent arbitrairement vers le levant, aux confins de la mer *Erythrée* (indienne) et de l'Océan atlantique[2].

On voit que les Grecs ont nui beaucoup à la science géographique en retournant les indications de Hannon de manière à les faire cadrer avec leur système; ils défigurèrent ses découvertes, et leur donnèrent une extension excessive. Gosselin tomba dans une erreur opposée : ce savant jeta pour quelque temps le trouble dans la science contemporaine, en restreignant les découvertes des Carthaginois outre mesure. Nous ne pouvons le suivre pas à pas dans un ouvrage destiné à faire connaître la géographie ancienne des états barbaresques; d'ailleurs il suffira d'examiner les points principaux de son système pour fixer à son égard le jugement du lecteur.

Thymiaterion, qui constituait le premier établissement créé par Hannon répond, d'après Gosselin, à *Tingis* (Tanger); mais cette ville existait bien avant l'époque de Hannon, et il n'y avait pas de découvertes à faire dans le détroit de Gibraltar; enfin la distance entre Tanger (*Tingis*) et les *colonnes* d'*Hercule* est évidemment trop

[1] Plin., VI, 31 : *Ephorus auctor est, a Rubro mari navigantes in eam non posse, propter ardores, ultrà quasdam columnas (ità appellantur parvae insulae) provehi.*

[2] Lycophron *Cassandra*, V, 18, et *scholia* Eustath., *ad* Dionys. Perieg., v. 218.

petite pour l'espace de deux jours que Hannon était en mer pour arriver de l'entrée du canal à l'endroit où il bâtit *Thymiaterion*. A l'égard du *promontoire Solois*, le géographe français a les coudées plus franches, Hannon n'ayant pas indiqué la durée du trajet de *Thymiaterion* à ce cap. Aussi déclare-t-il de prime abord, que le *promontoire Solois* est identique avec le cap Espartel, à l'extrémité occidentale du détroit; mais ce mont n'est qu'à 2 milles géographiques de *Tingis*; d'ailleurs au cap Espartel il n'y a ni port de mer, ni mouillage, où la flotte d'Hannon aurait pu se rallier et encore moins rester à l'ancre, en attendant que le temple de Neptune fût achevé. Le lac que vit Hannon à une demie journée de course, après son départ du *promontoire Solois*, serait, dans l'hypothèse de Gosselin, la baie de Jérémie. Or, comme celle-ci n'est qu'à une lieue et demie du cap Espartel, les Carthaginois, après un séjour prolongé près du *promontoire Solois*, devaient la connaître suffisamment, sans avoir besoin de l'examiner de plus près; au surplus la durée de la traversée ne saurait s'accorder avec une distance si minime.

En faisant violence au texte par des interprétations aussi forcées, Gosselin parvient sans peine à faire arriver la flotte le lendemain à la *rivière de Lixus;* selon lui, c'est celle des deux rivières de ce nom qui coule au nord et qui était connue depuis long-temps. Mais sur le cours de cette rivière se trouvait alors une ville fort ancienne qui portait le même nom; Hannon ne dit pas qu'il ait fondé une colonie sur le *Lixus*; les montagnes qui donnent naissance au *Lixus* de Hannon, étaient habitées par des *Ethiopiens* sauvages,

c'est à dire, par des hommes noirs; en aucun temps il n'y en a eu dans le royaume actuel de Fez; tout cela, Gosselin n'en dit pas un mot. Avec trois autres journées de navigation le long de la côte de ce royaume, il fait arriver Hannon à l'île de Fédal, qu'il fait passer pour l'*île de Cerne*. A la vérité, dans le périple il est dit que dans cette traversée on faisait voile, le dernier jour, vers l'est; mais Gosselin prétend que le texte est altéré, qu'au lieu de *levant*, c'est le *couchant* qu'il faut lire. Alors tout s'explique, la côte ne discontinuant pas un moment de tirer vers l'ouest, depuis l'embouchure du Louecos (le *Lixus* d'Hannon), jusqu'à la hauteur de l'île de Fédal.

Tout le reste dépend des déterminations précédentes. L'homme du métier qui discute et examine avec impartialité, ne se laissera point induire en erreur par le géographe français; ses argumentations ne séduisent que l'amateur, qui est obligé de baser son opinion sur l'autorité des savans, et qui se laissera éblouir par l'érudition de Gosselin et par les observations ingénieuses qu'il fait en passant. Nous continuons à suivre Hannon dans son voyage, sans nous occuper davantage des interprétations plus ou moins èrronées auxquelles sa relation a donné lieu de la part de ceux qui ont ou trop étendu ou trop resserré les limites du périple.

« Nous partîmes de *Cerne*, et nous atteignîmes un grand fleuve fourmillant de crocodiles et d'hippopotames. De là nous revînmes sur nos pas pour retourner à *Cerne*. »

On voit qu'il ne s'agit ici que d'une excursion préparatoire, le périple ne marque pas de mesure itinéraire, il ne fait mention que de la grandeur du fleuve,

des crocodiles et des hippopotames qui vivent dans ses eaux. Au rapport des écrivains postérieurs, le crocodile ne se trouvait que rarement dans la *Mauritanie;* à vrai dire il ne s'en montrait que dans les rivières qui descendent de l'Atlas pour se diriger vers le nord-est, et que l'on regardait comme les sources du Nil, précisément à cause de la présence de ces animaux[1]. Hannon dit qu'il les trouva en grand nombre; il parle d'hippopotames, qui, à cause de leur taille gigantesque, ne peuvent vivre que dans des eaux très profondes; or les plus grands fleuves de la *Mauritanie*, sans en excepter le Tensift, sont guéables en été, au témoignage de Léon l'Africain. L'hippopotame ne peut y séjourner : nul écrivain ne l'y a remarqué. Ainsi, tant qu'on ne pourra prouver l'existence de cet amphibie sur des points moins éloignés, nous sommes obligés de faire arriver Hannon jusqu'aux bords du Sénégal, ou de rejeter le passage tout entier.

« A partir de *Cerne* nous navigâmes pendant douze jours le long de la côte, et vers le midi. Tous ces pays sont habités par des *Ethiopiens;* ils prirent la fuite à notre aspect, et parlaient une langue que nos interprètes, les *Lixitae*, ne comprenaient pas. Le dernier jour nous débarquâmes au pied de hautes montagnes boisées, les arbres étaient d'essence diverse, et quelques-uns avaient un bois odoriférant. »

Ce fut sur ce point que Hannon vit les premiers nègres, qu'il se garde bien de confondre avec les au-

[1] Plin., V, 9; on avait pris un crocodile dans une de ces deux rivières, et on le conservait comme une curiosité à *Césarée*, dans le temple d'Isis.

tres hommes de couleur; durant tout le voyage dans les pays des *Gétules*, il ne parle pas d'Éthiopiens; ceux-ci sont d'une race différente et ne comprennent point la langue des *Gétules*. Douze journées de marche nous conduisent au cap Corvoeiro, au nord du cap *Blanc*; ce dernier n'ayant ni de sommets élevés, ni de forêts. « Nous cotoyâmes ces régions pendant deux jours, et nous arrivâmes à un golfe immense; des deux côtés s'étendaient des plaines où, pendant la nuit, nous aperçûmes des feux plus ou moins grands. »

Après avoir doublé les caps mentionnés plus haut, nos navigateurs s'engagent dans de profonds enfoncemens de la mer, qui sont enserrés par des bancs de sable. A l'intérieur se trouve la petite île d'Arguin, dont les habitans font le commerce de la gomme. Les feux qui commencent à se montrer, et dont le nombre s'accrut par la suite, ne pouvaient être que des signaux d'alarme provoqués par l'apparition inaccoutumée de la flotte.

« Nous fîmes de l'eau en cet endroit, et nous cotoyâmes le pays pendant cinq jours, au bout desquels nous entrâmes dans un vaste golfe que les interprètes appelaient *Hesperou Keras*, *Corne du couchant*. Ce golfe renfermait une île spacieuse, dans l'île nous vîmes un lac où la marée se faisait sentir; au sein du lac s'élevait une autre île, où nous débarquâmes. Pendant le jour on ne voyait que des forêts, mais la nuit des feux apparurent en grand nombre, et nous entendîmes le bruit des timballes et les cris de plusieurs milliers de voix. »

La longueur du chemin parcouru nous conduit de la

baie d'Arguin dans le bras de mer qui creuse la côte entre l'embouchure du Sénégal et le cap Vert ; mais cette hypothèse, qui s'accorde avec la disposition des lieux, offre quelques difficultés. La flotte passa devant l'embouchure du Sénégal sans l'apercevoir ; se tenait-on à une certaine distance des côtes, parce que précédemment on avait déjà découvert le grand fleuve et que désormais il ne s'agissait plus de fonder des colonies, mais qu'on n'avait en vue que de faire de nouvelles explorations? Ou bien le traducteur s'est-il trompé? ce qui lui arrive quelquefois, comme nous allons voir tout-à-l'heure. Ces difficultés ne sauraient se résoudre d'une manière satisfaisante. Toutefois l'accord entre les données générales ne saurait être détruit par quelques détails erronés.

Ce golfe, selon le traducteur grec du périple, s'appelait la *Corne du couchant* ; or, la géographie ne montre pas d'exemple d'un golfe auquel on aurait appliqué la dénomination de Corne. Il y a donc ici une erreur évidente, ou c'est un contre-sens résultant d'une abréviation de l'original, qui désignait le cap qui s'avance dans la mer de l'est à l'ouest, et termine le golfe au sud. Les Portugais lui donnèrent le nom de cap Vert (*cabo Verde*), parce que les flancs de cette montagne sont revêtus d'épaisses forêts, et que l'on n'en trouve point sur toute l'étendue de la côte. Hannon lui-même aperçut les bois en question. Le cap Vert, le plus remarquable parmi tous ceux de la côte, ne pouvait échapper à ses regards, en admettant qu'il ait poussé ses explorations aussi loin vers le sud, ce que tout critique non préoccupé ne saurait nier. Voilà sans doute ce qui a engagé Ptolémée à marquer à l'en-

droit indiqué le cap de *Hespériou Keras*, et de cette façon il devient le commentateur de Hannon.

Quant à cette grande île au fond du lac dont parle Hannon, ses données ne sauraient être accueillies sans quelque défiance. Cette île subsiste sous le nom de Gorée, elle forme avec le cap Vert un golfe et elle est creusée par une baie profonde; du reste elle n'est pas grande, et dans la baie il n'y a pas d'île.

La suite du voyage ne donne point d'éclaircissement sur les détails de la côte, les indications générales seules se dessinent nettement. Le nautonnier timide, et qui par cela même devait tomber dans l'exagération, contemplait d'un œil effrayé les apparitions bizarres qui se montraient sur les côtes; le cœur lui faillit pour tenter un nouveau débarquement, et enfin il revint sur ses pas.

« Saisis de terreur, nous hâtâmes notre départ sur l'avertissement des augures, et nous voguâmes à pleines voiles en suivant une côte enflammée et qui exhalait les plus doux parfums. Des torrens de feu roulaient dans la mer, et l'on ne pouvait mettre les pieds sur le sol à cause des chaleurs. La peur nous prit de nouveau et nous quittâmes ces lieux en toute hâte : pendant quatre jours de traversée nous eûmes constamment sous les yeux, dans la nuit, des côtes toutes en flammes. Au milieu s'élevait un immense bûcher, qui semblait toucher les cieux. Quand il fit jour nous vîmes à cette place une haute montagne, nous lui donnâmes le nom de *Theon Ochema*, *le Char des Dieux*. A partir de ce point nous continuâmes à faire voile le long des rivières de feu, et nous arrivâmes à un golfe nommé *Notou Keras*, *la Corne du sud*, au fond

duquel s'élevait une île pareille à celle dont nous avons parlé plus haut, car elle avait un lac, et dans ce lac on voyait une autre île remplie de sauvages; il y avait plus de femmes que d'hommes, les interprètes les appelaient *Gorillae*. Nous ne pûmes nous emparer d'un mâle, ils se sauvaient en franchissant les roches d'un pied rapide, et se défendaient avec des pierres. Trois femelles, dont nous nous étions emparés, ne voulaient point se laisser emmener : elles mordaient et égratignaient. Nous les mîmes à mort, et nous les écorchâmes pour emporter les peaux à Carthage. Ce fut là le terme de nos courses, les vivres commençant à nous manquer. »

Les feux dont parle Hannon n'étaient sans doute que des signaux, comme il a été dit plus haut, destinés à annoncer aux habitans du pays l'apparition de la flotte carthaginoise. Le bûcher allumé sur la montagne avait été construit sur une plus grande proportion, pour être vu à une plus grande distance. Quant aux torrens de feu, ce sont à notre avis des contes de marins; peut-être ce phénomène pourrait aussi trouver son explication dans la grande quantité de fleuves qui courent à la mer des deux côtés de la Gambie. Les eaux brûlant sous le soleil éblouissaient les regards des navigateurs effrayés, et leur donnaient le change d'autant plus facilement, que sur toute cette grande étendue ils n'eurent pas le courage de descendre à terre : ce qui prouve en outre qu'ils ne pouvaient savoir que le sol fût enflammé, et que cette indication est controuvée. Quelques commentateurs ont pensé que les habitans, en mettant le feu aux herbes sèches, avaient donné lieu à ce phéno-

mène; mais comme il se reproduit pendant plusieurs journées de navigation, une telle hypothèse ne nous semble pas probable. On ne peut pas davantage admettre la présence d'un volcan, vu qu'il ne pouvait envoyer des ruisseaux de lave à de si grandes distances; d'ailleurs, pendant le jour, la montagne ne jetait ni flammes, ni fumée. Les rivières seules paraissaient être en feu.

Il y a quatre journées de marche depuis la *Corne du couchant* jusqu'au *Char des Dieux;* cette distance nous conduit au sud de la Gambie; la *Corne du sud* correspond au cap Roux (cabo Roxo), qui par suite de l'altération que nous avons déjà remarquée au sujet du *Hesperou Keras* devient ici le nom d'un golfe. C'est en effet la *Corne du sud*, car à partir de ce point la côte dévie brusquement vers l'est. Le golfe indiqué s'ouvre à l'orient de la *Corne du sud*, et il paraîtrait que l'*île des Gorilles* est identique à celle de Bussy, la dernière des îles Bissago vers le nord, tout près des côtes. Quant aux Gorilles ou nègres sauvages, qui opposèrent une résistance si opiniâtre en se défendant des ongles et des dents, on en fait ordinairement des singes. Il n'est guère probable que les Carthaginois, qui connaissaient parfaitement ces animaux, aient pu se tromper au point de les prendre pour des êtres humains, quand même ils auraient eu affaire à des *orang-outangs*.

Selon les commentateurs grecs, les *îles de Gorillas* auraient été la demeure des Gorgones [1] auxquelles ils

[1] Plin., VI, 31.— Mela, III, 9, s'exprime avec plus de circonspection : *Insulas Gorgades, domus, ut ajunt, aliquando Gorgonum*.

rattachent toutes sortes de récits fabuleux : il faut bien se garder de mettre ces inventions sur le compte de Hannon.

Les découvertes de ce voyageur célèbre s'étendirent comme on voit jusqu'à 11° 30' de latitude nord. Comme ses indications s'accordent avec les dispositions des lieux, au moins sur les points principaux, et que les mesures itinéraires coïncident avec les distances réelles, il n'est guère possible, même après les recherches les plus minutieuses, d'ajouter quelque chose à nos déterminations des positions dont Hannon parle, ou d'en rien retrancher. Aucun navigateur, dans l'antiquité, n'a poussé ses explorations aussi loin que Hannon; toutefois, les régions découvertes par lui furent visitées à plusieurs reprises. Les notions de Ptolémée, qui, outre le périple, avait évidemment d'autres données à sa disposition, s'étendaient presque jusqu'au point où s'arrêtèrent les explorations du voyageur carthaginois.

CHAPITRE X.

La côte occidentale de la *Libye* d'après Scylax et Polybe.

Scylax[1], qui écrivait après Hannon, a composé son périple sans avoir vu par lui-même les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique; il n'a d'autres sources que les renseignemens que les marchands de

[1] Scylax, p. 52, *seq. in geog. min.*, t. I.

Massylia (Marseille) obtenaient des habitans phéniciens de *Gadir* (Cadix). Nous en trouvons la preuve dès le commencement de son petit ouvrage, où il présente les *Colonnes d'Hercule* comme deux simples rochers situés en face l'un de l'autre, et séparés par un intervalle de 12 1/2 milles géographiques, sans dire un mot du détroit; où dans toute l'*Ibérie* (Espagne), il ne cite que la seule ville de *Gadir* (Cadix), où il passe même *Sagonte*, ville grecque, sous silence; où enfin il ne nomme qu'*Emporium* (Castello de Ampurias), parce que c'était une colonie de *Massylia* (Marseille). Au sujet des places de commerce sur la côte occidentale de l'Afrique, Scylax savait donc tout juste ce qu'avaient pu apprendre les Marseillais dans leurs relations avec les marchands de *Gadir* (Cadix). Il y avait deux séries de données diverses, dans lesquelles les récits de Hannon, que Scylax ne connaît pas, se confondaient avec les renseignemens obtenus par les marchands phéniciens, depuis le retour de l'amiral carthaginois de son voyage. Scylax, qui ne sait distinguer les relations récentes d'avec les anciennes, présente les unes et les autres dans une connexité qu'elles ne pouvaient avoir; il est incompréhensible pour quiconque le suit seul ligne par ligne dans sa description. Que si l'on consulte Hannon et les écrivains des siècles suivans, on n'a pas de peine à se rendre compte des méprises où Scylax est tombé.

« Quand on a dépassé les *Colonnes d'Hercule*, en laissant la *Libye* sur la gauche, on voit un vaste golfe jusqu'au *cap de Mercure* (Ἑρμαῖα ἄκρα). Au milieu du golfe est située la contrée et la ville de *Pontion* (Ποντίων); au-

tour de la ville s'étend un grand lac, où se trouvent plusieurs îles. Le lac porte le nom de *Kephesias* (Κηφησίας). Le golfe s'appele *Cotes*, il est terminé d'un côté par les *Colonnes d'Hercule*, de l'autre par le *cap de Mercure*. Depuis ce dernier point une suite d'écueils à fleur d'eau se prolonge jusqu'au *promontoire Sacré* (cap Vincent), situé en face sur la côte de l'Europe. »

La description que nous donne Scylax dans ce passage se comprend sans peine. A partir des *Colonnes d'Hercule* Scylax ignorait l'existence du détroit. La côte occidentale de l'Afrique forme un golfe qui se prolonge sur une grande étendue; les Phéniciens le nommaient *golfe de Cotes*, d'après le cap qui le termine au nord. Sur ce golfe était la ville de *Pontion*; les détails que Scylax donne sur cette ville prouvent évidemment qu'il est question du *sinus emporicus* de Strabon ou du *Thymiaterion* de Hannon [1]. Le lac est formé par la marée montante; sur les points élevés se forment plusieurs îles; des antiquités phéniciennes s'y trouvaient encore du temps de Strabon. *Pontion* était le nom phénicien; dans la traduction du périple de Hannon nous trouvons la dénomination de *Thymiaterion*, qui tout à l'heure va se présenter dans Scylax.

Selon toute apparence, par le *promontoire de Mercure* il faut entendre le cap au sud-ouest de la *Sala* (Bourargag), non loin de l'îlot appelé Fédal, d'abord parce que Scylax place la *ville de Pontion* à égale distance du *Hermaeum promontorium* et des *Colonnes d'Hercule*, et ensuite parce que le nom s'est conservé sous la domination des Romains. Ce point reculé de leurs pos-

[1] Voyez ci-dessus p. 579.

sessions a gardé en tout temps le nom de *Exploratio ad Mercurios*. Les écueils indiqués qui se prolongeraient jusqu'au cap Saint-Vincent, sont de pure invention. C'est une fable que les marins avaient sans doute mise en circulation pour indiquer que toute navigation vers l'ouest était impossible. Si l'auteur dit que les deux caps sont situés en face l'un de l'autre, cette indication ne mérite d'être remarquée qu'autant qu'elle fournit une preuve de plus que Scylax place le golfe en question sur la côte occidentale de la Libye; ce qui suffit pour réfuter l'interprétation paradoxale de Gosselin qui se laissa tenter de resserrer toutes ces positions de Scylax aux environs du détroit, comme il avait fait pour celles que Hannon marque entre les *Colonnes d'Hercule* et le cap *Soloïs*.

« Après le *promontoire de Mercure* vient la rivière d'*Anidos* (Ἄνιδος ποταμός), elle se jette dans un grand lac; puis vient la rivière de *Lixus* et la ville phénicienne de *Lixus*; une autre ville libyenne se trouve au côté opposé de la rivière, de même que le port. »

L'*Anidos* correspond à l'*Ommirabih* : c'est une rivière considérable qui, à son embouchure, forme une anse profonde où l'eau est salée. Nous trouvons le même fleuve dans Polybe [1] sous le nom un peu différent d'*Anatis*, à 205 milles romains de *Lixus*, sans prendre sur nous de décider lequel de ces deux auteurs a suivi la véritable orthographe. Des relations plus récentes lui donnent le nom indigène d'*Asama*. (Voyez plus haut la côte occidentale de la *Mauritanie*.)

[1] Plin., V, 1 : *Polybius prodidit, ab Atlante ad flumen Anatin CCCC LXXXV M. passuum; ab eo Lixum CCV millia passuum.*

Pour le moment Scylax ne parle pas du *promontorium Solois*, puisque les renseignemens qu'il a puisés à une source différente de celle qui lui avait fourni ses premières données, l'y conduiront plus bas. Il se borne à marquer le *Lixos* de Hannon qui correspond au Tensift, et il y rattache toutes ses autres indications. Il n'y avait point de ville sur le *Lixus* de Hannon (Tensift), mais il y en avait une sur la rivière de ce nom qui coule près du détroit et qu'on appelle maintenant Louecos. Scylax décrit cette dernière ville avec plus de détails que beaucoup d'autres positions sur la côte; il observe qu'elle a un port, et qu'une ville *maure* se trouve sur la rive opposée du fleuve. De cette manière il lui arrive, sans qu'il s'en aperçoive, de revenir sur ses pas et de décrire l'espace, qu'il vient de parcourir, une seconde fois, mais sur des données nouvelles. La suite de sa relation démontre, à n'en pas douter, que c'est ainsi qu'on doit l'expliquer.

En effet, après le *Lixos* vient la ville phénicienne de *Thymiaterias*, ou le *Thymiaterion* de Hannon qu'il a citée lui-même précédemment sous le nom de *Pontion*. Immédiatement après cette ville, Scylax marque le *promontorium Solois*, qu'il appelle dans ce passage *Soloesa* (*Σολοέσα ἄκρα*). Hannon y avait fait ériger un temple à Neptune; Scylax n'y connait plus qu'un simple autel de ce dieu[1], orné de statues de lions, de dauphins, et dont l'exécution était attribuée à Dédale. Il ajoute, ce qui est exact, que c'est le cap qui se prolonge le

[1] Au lieu de ποινῆς Ποσειδῶνος, qui ne présente pas de sens, c'est sans doute φοινικαίου Ποσειδῶνος qu'il faut lire, ou plutôt ποινίκου, en supposant toutefois que les mots latins *poenus*, *punicus*, soient du carthaginois pur.

plus avant dans la mer, et il désigne ainsi comme Hannon le cap actuel de Cantin.

A partir de ce point les détails sur la continuation de la route cessent, et par un saut assez brusque de son propre aveu, il nous transporte tout à coup à la rivière de *Xion*, dans le voisinage duquel est l'*île de Cerne*.

En terminant sa relation, Scylax essaie de donner les mesures itinéraires entre les points les plus remarquables, ce à quoi il ne peut réussir, parce qu'il fait un double emploi de ses données qui provenaient de deux sources différentes. Depuis les *Colonnes d'Hercule* jusqu'à l'*île de Cerne*, la distance entière est de douze journées de navigation. Cette évaluation, confirmée par de fréquentes expériences, peut être regardée comme exacte; mais quand il cherche à faire accorder cette somme totale des distances avec les mesures intermédiaires, Scylax doit nécessairement commettre des erreurs. « Depuis les *Colonnes* jusqu'au *promontoire de Mercure*, il y a, dit-il, deux journées de navigation; du *promontoire de Mercure* au *promontoire de Solois* (dont l'orthographe est exacte dans ce passage), il y en a deux; restent par conséquent sept jours de course qui donnent la distance de *Solois* à *Cerne*. » Cette dernière indication constate ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'énorme lacune qui existe dans sa relation, puisque, sans s'arrêter à un point intermédiaire quelconque, il nous conduit d'un seul bond du *cap Solois* à l'*île de Cerne*. On voit aussi que c'est en procédant par conjecture qu'il a trouvé qu'il y a sept jours de traversée entre ces deux localités.

Hannon avait employé cinq jours pour faire ce tra-

jet, mais Scylax était obligé de fixer la distance à sept jours, à l'effet d'arriver à la somme totale de douze jours ; car il est probable que les deux chiffres qu'il produit en premier reposent sur des indications positives. Du *promontoire de Mercure* jusqu'au cap *Solois* il y a réellement trois journées de course, et les deux premières journées jusqu'au *cap de Mercure* devraient être comptées non pas à partir du détroit, mais à partir de *Pontion* qui, d'après le rapport de Scylax lui-même, forme le point central du golfe *Cotes*. Il est donc probable que les deux journées de marche depuis les *Colonnes d'Hercule* jusqu'à *Pontion* manquent, elles ont été ajoutées comme excédant à la distance entre *Solois* et *Cerne*.

Scylax a su se procurer des renseignemens précieux au sujet de l'*île de Cerne*, qui avait une grande importance commerciale ; son commerce était exclusivement entre les mains des marchands phéniciens qui y séjournaient sous des tentes ; par conséquent il n'y avait pas de ville. De petites embarcations transportaient les marchandises de l'*île de Cerne* sur le continent, où on les échangeait contre des peaux, des dents d'éléphans et du bétail. Sur le continent se trouvait une grande ville que visitaient également les marchands phéniciens.

Ainsi, depuis Hannon, ces côtes avaient surtout été fréquentées, cela s'entend du reste de soi-même : les Carthaginois ne pouvaient laisser dépérir leurs colonies. Le commerce ne s'étendait pas du côté du midi au delà de l'*île de Cerne*, qui n'était habitée que pendant le séjour des Phéniciens. Elle mettait à l'abri des agressions des naturels, et se trouvait assez près des

côtes pour favoriser les transactions commerciales.

Scylax se trompe quand il avance que le pays était habité par des *Ethiopiens* ou par des hommes noirs. De nos jours encore les peuplades brunes habitent le royaume de Maroque jusque dans ses districts les plus méridionaux. Aussi n'est-ce pas à *Cerne*, mais plus loin vers le sud, que Hannon vit des hommes de couleur noire. Ce qui est probable, c'est que les tribus noires venaient en caravanes au marché de *Cerne*, toutefois ce ne pouvaient être de véritables nègres, car au rapport de Scylax ils avaient les cheveux lisses et se nourrissaient de la chair et du lait de leurs troupeaux. Cette dernière indication est fondée; quant aux autres détails que Scylax rapporte au sujet de ses *Ethiopiens*, il faut les accueillir avec défiance. On voit clairement que les idées exagérées que l'on avait au temps d'Hérodote de la beauté et de la vigueur des *Ethiopiens* habitant le pays au sud de l'Égypte, Scylax les a appliquées aux *Ethiopiens* de la *Libye* occidentale. Il les traite de ἱεροί, c'est à dire d'alliés des Dieux; ce sont les plus grands et les plus beaux parmi les mortels, leur taille moyenne étant de six pieds : les cavaliers décochent des flèches enflammées. Il ajoute : « Quelques auteurs prétendent que ces *Ethiopiens* s'étendent jusque vers l'Égypte, sans interruption; que l'Océan atlantique communique avec la mer *Érythrée* (Indienne), et que la *Libye* est une presqu'île. » Il est évident que ce passage fait allusion aux idées que les Grecs s'étaient formées de la Libye à la suite de leur théorie sur l'Océan. D'un autre côté il prouve que leur système à cet égard n'est point encore tout-à-fait développé, et que selon toute apparence les Grecs ne

connaissaient pas le périple de Hannon du temps de Scylax. D'ailleurs cet écrivain n'aurait guère pu se dispenser de dire quelque mots en passant au sujet de *la Corne du couchant*, du *Char des Dieux*, etc. Il ne sait rien de tout cela; s'il faut l'en croire, au delà de *Cerne* les bas-fonds et les plantes marines hérissées d'épines rendaient toute navigation impossible.

Polybe, sous les auspices de Scipion Émilien, son protecteur, visita les côtes de l'Afrique occidentale à la tête d'une flotte. Au grand détriment de la science, la relation de son voyage a été perdue; Pline nous en a conservé un extrait défiguré [1]. La première partie concerne des régions connues; elle ne présente point d'obscurité, et les données mêmes sont tellement exactes que nous en regrettons d'autant plus vivement l'altération de la seconde partie; la plupart des indications, surtout vers la fin, y sont tellement obscures, que je ne suis pas en état de les interpréter avec quelque apparence de certitude.

« A partir de l'Atlas, des hauteurs couronnées de forêts remplies de gibier s'étendent vers l'ouest sur un espace de terrain long de 496 milles romains, et qui aboutit au fleuve *Anatis* (Ommirabih). L'espace compris entre l'*Anatis* et la *ville de Lixus* (Larache) est de 205 milles; entre le *Lixus* et le détroit de *Gades* (de Cadix, ou, comme on dit maintenant, de Gibraltar) il y a environ 112 milles romains. »

Ces distances sont parfaitement exactes; il y a 99 milles géographiques depuis le cap Ger jusqu'à l'*Anatis* (Ommirabih); 41 milles géographiques depuis cette

[1] Plin., V, 1.

rivière jusqu'à Larache, et 30 milles géographiques de Larache à Ceuta. On a pu remarquer qu'on parle dans ce passage de direction orientale. Je ne sais si c'est par suite de l'ancien système, qui prétendait à tort qu'à partir du détroit de Gibraltar la côte ouest de l'Afrique tirait vers le sud-est, ou bien si Pline a mal compris le texte de Polybe, et que celui-ci ait entendu parler de la pointe que la côte ne cesse de pousser vers l'occident pour arriver du cap Espartel aux racines du grand Atlas.

Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable; en effet un homme aussi instruit que Polybe était à même de se convaincre, dans son voyage, que la côte occidentale de la Libye ne se dirige pas vers *le sud-est.* Il serait possible aussi que l'auteur grec n'eût pas en vue la côte et qu'il eût voulu dire seulement que l'Atlas se dirigeait de l'intérieur du continent vers l'Océan; car, quant aux montagnes couvertes de forêts dont parle Polybe, il me semble que ce n'est pas sur la côte qu'il faut les chercher.

Après avoir donné les mesures générales, Polybe revient sur ses pas et reprend sa relation au détroit. Pline, qui ne s'en doute pas, poursuit sans s'interrompre la marche de son récit.

« Ensuite on voit un golfe nommé *Saguti*, la petite ville de *Mulelacha* sur un cap, les rivières de *Subus* et de *Sala*, le port de *Rutubis* à 213 milles romains de *Lixus*. Puis le cap *Solois*, le port de *Risardir*, et enfin les *Autololes*. »

Je n'oserais prendre sur moi de décider si le *golfe de Saguti*, qui est inconnu, et la *ville de Mulelacha* se trouvaient sur le détroit, ou s'il faut en chercher

l'emplacement sur la côte de l'ouest, près du *Sinus emporicus* des Romains, qui s'offre sous des dénominations si diverses. Toutefois, l'ordre dans lequel les noms qui suivent sont cités prouve que Polybe s'est dirigé au sud-ouest, à partir du détroit. La description de la *Mauritanie* nous a fait connaître les rivières de *Subur* (Subu) et de *Sala* (Bourargag); si le port de *Rutubis* est placé à 8 milles romains au sud de l'*Anatis* (Ommirabih), si Ptolémée le place un peu au nord de ce fleuve sous le nom de *Rusibis*, c'est plutôt aux chiffres de Polybe qu'il faut nous en rapporter, vu qu'à l'emplacement indiqué par cet historien grec on voit encore de nos jours la ville et le port de Mazagan, et que plus loin vers le nord il n'y a pas d'endroit qui puisse convenir à la position de *Rutubis*. Quant au *promontorium Solis* dont Ptolémée parait avoir tiré le nom de Polybe, il est évident, que c'est le cap Cantin. On peut également avancer avec certitude que le port de *Risardir* est le *Musokaras* de Ptolémée, et qu'il occupait l'emplacement actuel du port de Safi. Des renseignemens fournis par d'autres auteurs nous apprennent que la tribu des *Autololes* (les *Lixitae* de Hannon), résidaient principalement dans ce district, d'où ils s'étendaient au nord jusqu'aux bords de la *Sala ;* mais nous restons dans une complète incertitude à l'égard des données suivantes qui s'avancent plus loin vers le midi.

« La rivière de *Cosenus*, la tribu des *Scelatiti* et celle des *Masati*. La rivière de *Masatat*, la rivière de *Darat*, dans laquelle vivent des crocodiles; un golfe de 616 milles (ou de 123 milles géographiques), terminé par le cap *Surrentium*, que projette à l'ouest le mont *Barcé*. Suivent le fleuve *Palsus*, ou plus exactement *Salsus*,

les *Éthiopiens Perorsi*, et derrière ceux-ci les *Pharusii*, auxquels confinent les *Darae*, *Gétules* qui habitent l'intérieur des terres. Sur les côtes se montrent les *Ethiopiens Daratitae* et le fleuve *Bambotus*, rempli de crocodiles et d'hippopotames. »

En rapprochant de ces données le texte de Ptolémée, qui évidemment a consulté Polybe, nous retrouvons bien dans le *Cosenus* le *Chusarius* de Ptolémée, et dans le *Masatat* et le *Darat*, la *Massa* et le *Daratos* de cet auteur. Le vaste golfe de 123 milles géographiques d'étendue se fait connaître dans Ptolémée sous le nom de *Hesperius Sinus*. C'est l'immense enfoncement de la mer entre le cap Blanc et le cap Vert, dont la différence de latitude se monte un peu au delà de 6° ou environ à 90 milles géographiques. Cela nous donne tout naturellement les 123 milles géographiques pour les marins obligés de suivre les sinuosités de la côte. Alors la *rivière de Salsus* correspond au fleuve Saint-Antoine, appelé d'ordinaire la rivière de Saint-Jean par les géographes français; et les hippopotames dont parle Polybe nous font reconnaître le Sénégal dans le *Bambotus*.

Cette explication est basée sur les renseignemens de Ptolémée, que nous présenterons plus loin dans leur ensemble; elle est la seule naturelle et, j'ose le dire, la seule exacte. Néanmoins j'avoue qu'il se présente quelques difficultés, car dans cette hypothèse il existe une lacune considérable; toute la côte depuis le cap Cantin ou depuis la baie voisine de Safi jusqu'au cap Bojador est passée sous silence.

On pourrait admettre que Polybe, qui dès le commencement a donné la distance entre le mont Atlas et l'*Anatis* (Ommirabih), a laissé de côté les positions

intermédiaires entre le *promontorium Solis* (cap Cantin) et l'*Atlas*, et même qu'il a négligé d'en marquer le nom; mais dans cette hypothèse même il ne pouvait se dispenser de parler de l'*île de Cerne*, ce grand entrepôt du commerce phénicien, car nous savons par un autre passage de Pline [1], que Polybe connait cette île et qu'il la place dans le voisinage de l'Atlas. Et puis, pourquoi Polybe parle-t-il du fleuve *Cosenus*, au sud de *Cerne*, et pourquoi ne marque-t-il plus rien dans l'espace compris entre cette rivière et le cap Bojador? Car les rivières qui suivent sont toutes plus loin vers le sud. Pourquoi ne donne-t-il pas une seule mesure itinéraire jusqu'à son grand golfe où il ne nomme qu'un seul des deux caps qui le terminent, le *promontorium Surrentium*? Et encore son indication est tellement vague, que nous ne pouvons que présumer qu'il a voulu désigner par là le plus septentrional d'entre les deux promontoires ou le cap Blanc. Il faut donc mettre les omissions sur le compte de Pline, et adopter l'explication que nous avons donnée, ou bien il faut renoncer à résoudre ces difficultés d'une manière naturelle. Toute interprétation basée sur des rapprochemens forcés n'apporte que le désordre dans le domaine de la science.

Le dernier chapitre dans le texte de Pline se refuse à toute espèce d'explication. On voit que Polybe s'en tient uniquement au rapport de Hannon, qu'il ne semble pas avoir entièrement compris; il ne donne plus les distances en chiffres, comme il faisait précédemment, il les évalue par journées de navigation.

[1] Plin., VI, 31.

Dans tous les cas, il n'a pu écrire ce que Pline va lui faire dire : « Depuis la *rivière de Bambotus* les montagnes se prolongent sans interruption jusqu'au *Theon ochema* (*le Char des Dieux*). De ce point jusqu'au *Promontorium Hesperium*, il y a dix jours et dix nuits de navigation. C'est au centre de l'espace compris entre le *Char des Dieux* et le *Promontorium Hesperium* que Polybe a placé l'Atlas qui, d'après les relations de tous les écrivains, est situé dans les régions les plus reculées de la *Mauritanie.* »

Les noms sont tirés du voyage de Hannon, mais l'ordre dans lequel ils sont présentés est interverti. Ce n'est qu'au sud de la Gambie que surgissent les montagnes formant des chaînes continues le long des rivages de la mer; les mesures indiquées surpassent de beaucoup les données de Hannon. L'erreur la plus grossière est celle qui concerne l'emplacement de l'Atlas que Polybe aurait relégué au centre des régions inconnues et fabuleuses. C'est Pline seul qu'il faut accuser de cette faute grave; il est évident qu'il a copié le texte de Polybe sans réflexion. De l'aveu du naturaliste latin, Polybe, d'après une indication citée plus haut, marque un espace de 843 milles romains = 162 milles géographiques entre les *Colonnes d'Hercule* et l'*Atlas ;* il le place par conséquent comme tous les auteurs anciens, à l'extrémité méridionale de la *Mauritanie*, c'est-à-dire, aux environs du cap Ger; mais ce n'est pas tout, Polybe met aussi l'*île de Cerne* en face de l'Atlas et tout près du continent, d'accord en ceci avec Ptolémée[1]. Ainsi Polybe ne marque pas seule-

[1] Plin., VI, 51 : *Polybius in extremâ Mauritaniâ contra montem Atlantem a terrâ stadia octo abesse prodidit Cernen.*

ment l'Atlas à la position qui lui convient, mais nous pouvons admettre comme un fait à peu près certain que c'est lui qui le premier, parmi tous les voyageurs, a placé sur la côte occidentale de l'Afrique cette montagne fabuleuse, qui d'après les anciennes traditions mythologiques devrait se trouver dans l'intérieur de la Libye. Avant Polybe nul auteur ne chercha l'Atlas dans ces parages, où depuis il s'est maintenu sans la moindre contestation.

CHAPITRE XI.

Côte occidentale de la *Libye* d'après Ptolémée.

Les renseignemens de Ptolémée sont complets et aussi exacts qu'on peut l'exiger, quand on songe qu'ils se fondent sur les rapports des marins, et qu'il connaissait mal la grandeur moyenne du degré. Sur toute l'étendue de la côte, depuis le cap Ger jusqu'au cap Blanc, nos connaissances sont beaucoup plus restreintes qu'elles ne l'étaient du temps de Ptolémée; de nos jours les navigateurs se tiennent éloignés de la terre ferme par différens motifs. Les régions de sable y offrent peu de ressources au commerce, des courans dangereux rendent le cotoyage difficile, et il est plus sûr et plus court de rester en pleine mer en faisant voile vers les îles Canaries avec des vents peu variables, et de ne s'approcher du continent qu'au cap Blanc. Voilà pourquoi la plupart des rivières et les villes ou bourgs habités par les naturels du pays

sont omis sur les cartes modernes, et l'on est forcé de recourir aux cartes, du reste beaucoup moins exactes, des géographes du XVIe et du XVIIe siècle. Il en était tout autrement dans l'antiquité. Les navigateurs, obligés de rester près des côtes, se trouvaient à même de les explorer jusque dans les moindres détails, et de se procurer toute espèce de renseignemens sur l'intérieur des terres par leurs rapports avec les habitans. Que des spéculateurs entreprenans aient visité ces contrées, c'est un fait dont on ne saurait douter, quand bien même il ne serait point appuyé par le témoignage de Ptolémée. L'*île de Cerne* était le foyer d'un mouvement perpétuel d'affaires et de transactions commerciales. On ne saurait admettre que plus d'un patron de navires, faute d'avoir pu se défaire de sa pacotille avec avantage, ou stimulé par la curiosité, n'ait eu l'idée de chercher fortune en poussant plus avant vers le midi. L'*île de Cerne* lui fournissait en abondance les provisions nécessaires, et il était sûr d'y trouver un refuge quand les vivres commenceraient à lui manquer; voilà ce qui nous explique comment Polybe qui, à coup sûr, ne s'est pas avancé assez loin vers le midi pour y visiter tous les lieux qu'il décrit, a pu recueillir sur eux des renseignemens que nous ne connaissons que très imparfaitement, et qu'il avait essayé de combiner avec les relations de Hannon. Ptolémée, en rapprochant de ces notions les rapports des marins qui vivaient dans des temps plus rapprochés du sien que celui de Hannon et de Polybe, a donné une description complète des régions de la côte jusqu'aux environs de la Gambie, et même un peu plus loin vers le sud. Ses évaluations s'accordent exacte-

ment avec les distances réelles, pourvu que l'on réduise les degrés en milles géographiques ou stades; mais ce géographe se trompe en plus sur le nombre des degrés, et par conséquent il nous conduit trop loin vers le sud, ses degrés étant de 100 stades trop petits. D'ailleurs il présume que la côte qui court au sud-ouest, se dirigeait vers le sud avec une légère déviation à l'est. C'est ainsi que nous trouvons chez lui, entre le *mont Atlas* (cap Ger) et le *Ryssadion promontorium* (cap Blanc), une distance de 15° de latitude, tandis que selon nos observations modernes elle n'est que de 10°; mais on n'a qu'à réduire ses degrés en stades, en comptant 500 stades ou 12 1/2 milles géographiques au degré, les 15° nous donnent 187 milles géographiques, mesure qui s'accorde avec celle de nos cartes modernes.

A propos du golfe situé entre le cap Blanc et le cap Vert (*Hesperion Keras*), Ptolémée paraît tomber dans une erreur en quelque sorte opposée. Ce golfe a 6° de latitude, le géographe grec ne lui en donne que 3 et demi; ce qui l'aura trompé ce sont sans doute quelques observations grossières faites dans le ciel par des marins, et qui ne lui auront pas permis d'étendre le golfe davantage au sud. Mais s'il est obligé de le resserrer dans le sens de la latitude, il ne diminuera en rien le chiffre de 616 stades ou de 123 milles géographiques auquel Polybe évalue son étendue. Par compensation, Ptolémée lui donne une profondeur démesurée, il place l'embouchure du *Nia* (le Sénégal) à 5° de latitude à l'est du cap Blanc, quoique dans le fait elle ne soit que d'un degré plus avancée vers l'Orient.

Il est à regretter qu'au sujet de la côte occidentale de l'Afrique, Ptolémée n'ait pas de discussions avec Marin de Tyr, son prédécesseur, comme il en a eu avec lui à propos de la côte orientale, ce qui nous a fait connaître les causes par lesquelles les positions qui y sont indiquées ont été trop reculées vers le midi. Les deux auteurs sont cette fois d'accord; voilà pourquoi Ptolémée garde le silence dans le premier livre qui contient les observations générales. Ses données constatent au reste qu'il avait une connaissance très détaillée de ces régions; il cite les peuplades principales avec leurs sous-divisions, et il en connaît les lieux remarquables; dans le huitième livre il va jusqu'à fixer la durée du plus long jour de l'année. Sans doute les données ne reposent pas sur des observations faites par des voyageurs qui ont été sur les lieux, elles sont uniquement le résultat de ses calculs astronomiques; on ne doit pas moins en inférer que les lieux qui avaient fixé son attention avaient quelque importance.

Immédiatement au sud-est de l'Atlas vient le *Subus*, dans une baie profonde; le fleuve trouve sa position et l'ancienne forme de son nom dans la rivière aujourd'hui appelée *Sus*. Scylax le connaît sous la dénomination de *Xion*, Hannon sous celle de *Chretes*; c'est une des plus grandes rivières de la côte.

C'est dans le golfe, au nord-ouest de l'embouchure du *Subus*, qu'était située l'*île de Cerne* (ἡ Κέρνη), dont il a été si souvent question. Ptolémée la place un peu au nord de l'embouchure du *Subus* (Sus) et au sud de l'Atlas; mais dans nos éditions elle est trop à l'ouest sous le 5° de longitude. C'est la faute des copistes qui

ont confondu l'*île de Cerne* avec l'*île de Junonia* (Madère), qui vient immédiatement après, et qui est rangée sous le 8° de longitude; si on transporte les chiffres, en donnant les 8° à l'*île de Cerne* et les 5° à l'*île de Junonia*, chacune se trouvera à la place qui lui convient.

Au sud du *Subus* (Sus), Ptolémée nomme le fleuve *Saladus* avec la ville du même nom, à une petite distance de l'embouchure; puis vient le *Chusarius* qui est sans doute le *Cosenus* de Polybe, puis le *Chaunarium promontorium* ou *Gannarium*, comme portent les manuscrits et les éditions latines. Sous ce nom Ptolémée paraît désigner le cap Noun, le plus saillant sur toute cette côte. Quant aux rivières indiquées, elles ne se trouvent pas sur nos cartes au nord du cap. Peut-être devraient-elles être marquées au sud, par suite d'une de ces transpositions qui se rencontrent si fréquemment dans les éditions de Ptolémée; cela est d'autant plus probable, que si l'on admet la leçon ordinaire, le cap se trouve reculé trop loin de la rivière de *Subus* (Sus).

Au sud de *Gannarium promontorium* vient l'*Ophiodes* ou rivière des serpens, la ville de *Bagaza*, le fleuve *Nujus*, et enfin le *Soloentium promontorium*. Dans ces régions nos cartes marquent quatre rivières que les grandes chaleurs mettent à sec; elles indiquent également plusieurs bourgades mauresques sur la côte, mais on ne peut adopter de confiance les noms ni les positions modernes. Il est hors de doute, au reste, que par le cap *Soloentium* Ptolémée désigne le cap Bojador; parmi les trois caps qu'il indique, c'est celui du milieu, et sur la côte il n'y en a que trois qui s'avancent aussi loin dans la mer; il le marque un peu plus loin

du *Subus* (Sus), que du cap Blanc qui est au sud, et c'est l'emplacement que le cap Bojador occupe sur nos cartes. Sous la forme de *Soloentium*, se conserve celle de *Solois*, qu'on lit dans Hannon et dans les autres prédécesseurs de Ptolémée. Du reste je ne saurais dire pourquoi Ptolémée recule ce nom si loin vers le sud, peut-être qu'avant lui les commentateurs avaient cru trouver ici le *Solois* de Hannon, et peut-être est-ce pour cela que Ptolémée, ainsi que Polybe, donnent le nom de *Solis promontorium* au véritable *Solois* qui est au nord.

Plus loin au sud, nous trouvons la rivière de *Massa*, dans Polybe *Masatat*, et la ville de *Jarzatha*. Ptolémée juge cet endroit assez important pour en indiquer la position ainsi que la longueur des jours dans le huitième livre; puis vient la rivière de *Daratos*[1], à laquelle Polybe donne le nom *de Darat*, ajoutant qu'elle nourrit des crocodiles; enfin le *Magnus Portus* et la ville de *Babiba*.

Les découvertes des Portugais jettent quelque lumière sur ces régions si bien connues des anciens; les cartes portugaises marquent, au sud du cap Bazedor (Bojador), la *rivière de Massa*, sous le nom de fleuve Blanc. Plus loin apparaît la grande baie avec le Rio de Ouro, ce que plusieurs auteurs modernes traduisent par rivière d'Or, en donnant au mot Ouro un sens qu'il n'a qu'en portugais. Il est probable que dans Rio de Ouro se sont conservées des traces de

[1] Ptolémée, dans la topographie de la côte, appelle cette rivière Δάρατος; dans la description des montagnes et des peuples, il écrit Δάρας, αδας.

l'ancienne dénomination *Darat*. Sur d'autres cartes, qui ont paru plus tard, on trouve Darah. Il ne faut pas confondre cette rivière avec le Darah ou Darha dans l'intérieur, qui coule au sud et se jette dans un lac. D'après Ptolémée le *Darat* prend sa source au sud-est dans les *monts Kaphas*; quant à l'embouchure, nul doute qu'elle ne doive être placée au nord du cap Blanc, position qui résulte de l'ordre dans lequel se suivent les fleuves et les caps que nous avons cités, et ceux dont nous allons parler.

La baie profonde dans laquelle le *Darat* se décharge, se prolonge au loin vers le sud-est. Sur quelques cartes ce fleuve est marqué sous le nom de *Vitulorum Marinorum Fluvius*, sans doute parce que les navigateurs y virent des veaux marins. Un peu au sud de la baie est le *Magnus Portus* de Ptolémée, je le prendrais volontiers pour la ville d'Angra de saint Apriano, marquée en gros caractères sur les plus anciennes cartes portugaises[1], si elle ne se trouvait trop près du cap suivant.

Chez Ptolémée nous trouvons plus loin le *promontorium Arsinarium*, et à 30' au sud, le *Rysadium promontorium*; il ajoute que c'est là que commence le *Hesperius Sinus*. Le *Rysadium promontorium* correspond au cap Blanc, qui se dirige au sud; il forme une pointe basse, sablonneuse; ce qui le rend remarquable pour les marins, ce n'est pas qu'il marque le commencement du golfe qui finit au cap Vert, c'est plutôt parce que les navires sont obligés de le doubler pour pénétrer dans

[1] Ces cartes portugaises se trouvent dans l'édition de Ptolémée, publiée à Strasbourg en 1515, fol.

la baie d'Arguin fermée par des bancs de sable, et où se fait un grand commerce en gomme et en plusieurs autres articles.

Pour le navigateur en pleine mer, ses yeux sont frappés d'abord et plus vivement par le cap Corveiro, situé à quelques milles géographiques du cap Blanc au nord, et tirant vers le couchant. Dans la langue des marins il est compris sous la dénomination de cap Blanc, et sur nos cartes il est peu apparent; mais les anciennes cartes portugaises ne manquent pas de faire ressortir aux yeux cette pointe qu'elles appellent capo das Barbas. C'est l'*Arsinarium promontorium* de Ptolémée; les indications données le démontrent suffisamment. Nous avons déjà fait remarquer plus haut que les mesures de Ptolémée entre l'Atlas et le *Rysadium promontorium* sont exactes. Cette position est donc hors de toute contestation, d'autant plus qu'au sud de ce point capital, Ptolémée, d'accord avec les dispositions réelles des lieux, place le grand *golfe Hespérien*.

Ce golfe, *Hesperius Sinus* (Ἑσπέριος κόλπος) tire son nom du cap dit la *Corne du couchant*, (Ἑσπέριον Κέρας) qui le clôt du côté du sud. Ainsi nous avons la certitude que tous les noms jusqu'au cap doivent se trouver sur le golfe; d'ailleurs on retrouve dans Ptolémée tous les points remarquables que présente de nos jours ce golfe, qui surpasse en étendue tous ceux mentionnés précédemment. Nous avons déjà eu occasion d'observer que les mesures données par les marins, ont engagé le géographe grec à reculer le golfe trop loin vers l'est, nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Au sud-est du cap Blanc se jette dans le golfe, le *Stachir* (Στάχειρ); Ptolémée place la source de ce fleuve impor-

tant à 7 1/2° de longitude à l'est de l'embouchure; il sait en outre qu'aux environs du *Mont Rysadium*, dont il découle, le *Stachir* forme le lac *Clonia*. Selon toute apparence cette rivière est le *Salsus* de Polybe. Les Français lui ont donné le nom de Saint-Jean, et l'embouchure seule est marquée sur les cartes actuelles. Sur celles dressées par les Portugais dans le XVIe siècle, c'est un cours d'eau d'une grande étendue, désigné sous la dénomination générale de Rio (rivière). Les cartes portugaises publiées postérieurement l'appellent Rio de Guaon, et plus souvent Rio S. Antonio. Un peu plus au sud vient le *Periphosius Portus*, à peine indiqué sur les cartes modernes, et que les anciennes cartes portugaises ont marqués très distinctement.

Plus loin au sud, le *promontorium Catharon*, d'après les anciennes cartes cap Darcha : les cartes modernes l'appellent cap Terem. Puis vient la *rivière de Nia* (Νία); les indications qui précèdent, ainsi que celles qui suivent, démontrent que ce ne peut être que la Sanaga, ou, selon l'orthographe française, le Sénégal. Dans Polybe, où ce grand fleuve se fait connaître par les crocodiles et les hippopotames dont il fourmille, il porte le nom de *Bambotus*. Une si grande diversité dans les noms, à l'égard de ce fleuve et d'un grand nombre de localités, démontre qu'en outre du texte de Polybe, Ptolémée a consulté les relations des marins. Il indique les sources de toutes les autres rivières, quelque éloignées qu'elles soient de l'embouchure; mais celles du *Nia*, le géographe grec n'ose prendre sur lui de les marquer, tant est grand le cours du Sénégal.

Jusqu'au *Nia* la côte se dirige vers le sud-est; à

partir de ce fleuve, elle dérive d'un demi degré vers l'ouest, à l'effet de former le *Hesperion Keras* (Ἑσπέριον Κέρας) ou la *Corne du couchant*. Il se fait connaître aujourd'hui sous le nom de cap Vert (*cabo Verde*); on voit que Ptolémée a conservé l'ancienne dénomination de Hannon, et qu'il assigne à la *Corne du couchant* le même emplacement que le périple. — Selon les anciens commentateurs grecs du voyage de Hannon l'*Hesperion Keras* formait le point de séparation entre la Libye du sud et celle de l'ouest. Dans leur système tout ce qui d'après Hannon était au sud de ce point, par exemple *le Char des Dieux*, *la Corne du sud*, etc, était marqué dans la direction de l'est et formait la côte méridionale de la Libye jusqu'aux confins de l'*Éthiopie*; ce qui se trouvait au nord de la *Corne du couchant* constituait la côte occidentale de la Libye, qui dans cette hypothèse se projetait sur une ligne oblique vers le nord-ouest [1], depuis l'*Hesperion Keras* jusqu'au détroit d'*Hercule*.

Dans Ptolémée la côte tire au contraire d'environ un demi degré vers l'orient, et de 1° 20' vers le midi pour arriver à l'embouchure du fleuve *Masitholus*, qui se fait connaître de cette façon dans la Gambie, quoique le second chiffre soit un peu trop petit. Le cours de cette rivière est moins étendu que celui du *Nia* ou du Sénégal, et Ptolémée sait qu'elle prend sa source au mont *Theon Ochema* (*Char des Dieux*.)

Puis Ptolémée, d'accord avec la disposition réelle

[1] Plin., VI, 31 : *Promontorium quod vocatur Hesperion ceras; inde primum circumagente se terrarum fronde in occasum et mare atlanticum.*

des lieux, fait un peu avancer la côte vers l'ouest; ensuite elle se dirige comme dans la nature de 1° 25' vers le sud et aboutit à l'*Hypodromus Aethiopiae;* c'est une baie et une gare aux environs du cap Roxo. Sur ce point s'arrêtent les connaissances de Ptolémée; d'après ses calculs il se trouverait sous 5° 15' de latitude, tandis qu'au fond il ne dépasse pas le 12°. L'*Hypodromus Aethiopiae* est donc beaucoup trop avancé vers le sud, et sans doute le géographe grec lui aurait assigné une position plus méridionale encore, si certains faits astronomiques ne lui eussent opposé une barrière infranchissable.

Cadamosto fut comme on sait un des premiers navigateurs qui aient exploré les côtes de la Sénégambie dans les temps modernes. Pendant qu'il était à l'ancre dans l'embouchure de la Gambie, les matelots ne purent découvrir que six étoiles dans la constellation de la petite Ourse, et au sud du cap Roxo ils ne virent plus que l'étoile polaire qui semblait presque toucher la terre [1]. L'horizon était sans doute chargé de vapeurs, sans cela sous 11° de latitude cette étoile leur fût apparue à une plus grande élévation; mais il est fort probable que les marins, dont les récits avaient été recueillis par Ptolémée, avaient fait des observations analogues. Elles n'exigeaient pas de connaissances mathématiques; dans l'antiquité l'étoile polaire était le guide unique des marins dans leurs voyages; on l'observait fréquemment. Ptolémée (ou pour mieux dire Hipparque [2]), a mis à profit de pareils rensei-

[1] Aloysii Cadamusti *navig. c.* 39 et 46.
[2] Ptol., *Geogr.* I, 1.

gnemens pour déterminer la latitude des régions méridionales du golfe arabique. Nous avons donc tout lieu de croire que les marins anciens qui explorèrent les côtes lointaines de l'ouest, n'ont pas manqué de recourir à un expédient si simple et si usité.

Du moment que Ptolémée savait que l'étoile du nord était encore visible à la hauteur de l'*Hypodromus Aethiopiae*, il ne pouvait l'avancer jusqu'à l'équateur ; et comme on avait rapporté qu'elle se montrait aux bords de l'horizon, il ne pouvait dépasser le 6° de latitude nord avec la description de la côte. Certes il aurait pu s'arrêter à un parallèle plus septentrional, mais les mesures itinéraires qu'il avait devant lui s'y opposaient. D'ailleurs nous l'avons vu les réduire considérablement, et donner en outre au golfe, entre le cap Blanc et le cap Vert, une trop grande extension vers l'est. Il aurait pu éviter cet inconvénient en reculant le fleuve *Masitholus* et l'*Hippodromus* plus loin vers le sud, mais il se voyait arrêté par les observateurs astronomiques dont nous avons parlé.

Une circonstance singulière nous frappe : Ptolémée prétend, comme on sait, qu'il est impossible de faire le tour de l'Afrique par mer ; or, tout son système tient ici pour ainsi dire à un fil.

Au rapport des marins la côte orientale de la Libye, à partir des points connus les plus éloignés, courait au sud-est, cette donnée était exacte. Ptolémée en fit la base d'un système d'après lequel cette côte se prolongeait assez pour aller joindre les grandes îles des Indes orientales, en sorte que l'Afrique et l'Asie se confondaient en un seul et même continent,

et l'Océan indien n'était plus qu'une Méditerranée. D'un autre côté les navigateurs ayant atteint le cap Roxo, s'assurèrent que la côte se prolongeait également vers l'ouest. Ptolémée en tira la conclusion que l'Afrique continuait à s'étendre dans cette direction. Où se terminait-elle ? Notre géographe ne pouvait le savoir, et ne s'explique point à cet égard; mais ce fait lui suffisait pour regarder le tour par mer de l'Afrique comme impraticable. Or, si les marins avaient doublé le cap de Roxo, ils se seraient assurés que la côte courait de nouveau sans interruption au sud-est, et alors jamais le système du géographe grec n'aurait vu le jour.

A la vérité Ptolémée n'ose point dépasser sur la côte occidentale de la Libye les points que nous avons indiqués, c'est-à-dire le *Masitholus* et l'*Hypodromus*, où s'arrêtaient les récits des marins; mais à la fin du quatrième livre ses opinions sur la direction de la côte à partir de ces points, se font jour. Des *Éthiopiens Ichthyophages* (Ἰχθυοφάγοι Αἰθίοπες) et plus loin les *Hesperii Aethiopes* habitent la côte jusqu'aux régions inconnues. C'est dans ces parages que l'Océan forme le *grand golfe*, on ne dit point dans quelle direction il s'étend; tout est hypothétique, et il n'est question ni de chiffres, ni d'aucune indication bien précise.

On voulait maintenir autant que possible toutes les données de Hannon. Sa *Corne du couchant* avait été heureusement retrouvée. Ptolémée ne pouvait se douter que c'était auprès du cap Roxo qu'il fallait chercher la *Corne du sud*, les récits des marins s'arrêtant au nord de ce cap; d'ailleurs dans son système la *Corne du sud* ne pouvait se trouver de ce côté; on n'avait

pas plus trouvé de position sur la côte qui pût convenir au *Theon Ochema* ou *Char des Dieux*. Par contre, on découvrit dans l'intérieur une vaste chaîne de montagnes, au sud de la Gambie, se dirigeant vers l'est pour se terminer aux sources du fleuve ; cette chaîne, selon les idées de Ptolémée, était le *Char des Dieux*. Il en fait découler la rivière de *Masitholus*, nous ignorons si les navigateurs ont remonté le vaste fleuve jusqu'à ses cataractes, comme ont fait les premiers navigateurs portugais, et s'ils ont vu les montagnes de leurs propres yeux, ou si Ptolémée ne fait que copier Polybe, ce que l'on serait tenté d'admettre d'après les indications confuses de Pline .

[1] Plin., V, 1 : *A Bamboto fluvio montes perpetuos usque ad eum, quem Theon Ochema dicemus; inde ad Promontorium Hesperium navigatione dierum ac noctium decem*. Dans ce cas il faudrait compter en arrière vers le cap Vert, à partir des régions intérieures de la Gambie, qui n'est pas nommée.

APPENDICE I.

NOTES SUR LES TROIS LIVRES PRÉCÉDENS.

---

[1] I, 1, p. 24 : La tour des Arabes a été décrite et dessinée par Pacho, relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjélah et de Maradeh ; Paris, 1827, in-4°, p. 6 et p. 363. Le bourg de Nikias, Nikiou Komé, est placé par Strabon à l'ouest de la langue de terre ταινία (comparez Ptolem., IV, 5), qui sépare le lac Mareotis, Maréia, de la Méditerranée ; son emplacement paraît coïncider avec celui du bourg Hani-al-Rum d'Edrisi (p. 307), que ce géographe arabe met au couchant du canton Tunia. D'après Abou-Obaïd (p. 11), qui écrit Haniiah, l'arcade, cet endroit se compose d'une moitié de voûte, qui s'élève au milieu d'une plaine.— Enfin Plinthine répond au fort Lamaïd de Pacho, qui a été érigé du temps de Saint-Louis, (Pacho, p. 363 et p. 12), au fond du golfe des Arabes. L'hypothèse de Pacho, que le Posirion de l'Anonyme et la Taposiris de Strabon ne formaient qu'un seul et même endroit, et que Plinthine était située à l'est de cette place, qui répondrait à Abousir, (comparez ci-dessus, p. 44.), n'est pas soutenable, bien qu'elle s'appuie sur l'autorité de Champollion (l'Égypte sous les Pharaons, t. II, p. 267). Effectivement, pour l'admettre, il faudrait retrancher le bourg de Nikias de l'atlas du monde ancien.

[2] I, 1, p. 25 : Cheimo équivaut à la Cashabah-el-Chammameh de Pacho (p. 15). Il y a des ruines qui paraissent appartenir au siècle des Lagides. Selon les Arabes on trouve à quelque distance plus à l'est d'autres ruines semblables aux premières ; on les nomme aussi Chammameh.— Le cap Glaucos correspond à Dresich et Leucaspis à Djemmeimeh, lieu

situé non loin du cap Deris, au pied duquel Pacho (p. 361 et p. 15), connaît le bourg el Heif. Les trois endroits mentionnés par Pacho se trouvent à la même distance l'un de l'autre. Ptolémée évalue cet intervalle à deux milles géographiques, ce qui est exacte.

[3] I, 1, p. 26 : Antiphrae correspond au lieu appelé Djammerneh par Pacho (p. 17 et p. 361.) Il y a des citernes de construction antique et d'autres monumens anciens.

[4] I, 1, p. 27 : Hermaea akra porte le nom de ras-el-Kenaïs, promontoire des églises, dans Édrisi (p. 308), dans Abou-Obaïd (p. 11) et dans Pacho (p. 19.) — Le petit Catabathme à côté est désigné en arabe par le nom de Akaba-el-Soughaïer, la petite Gorge.

[5] I, 1, p. 28 : L'emplacement du port de Gyzis coïncide avec celui du port Mahadé dans Pacho (p. 363 et p. 23); celui de la ville figure chez ce voyageur sous le nom de Kassaba Zarghah el Baharieh, ou le château Zarghah sur la côte, ainsi appelé pour le distinguer d'un autre château du même nom et qui est situé plus au midi et dans l'intérieur des terres. Cette ville de Gyzis, qu'on nommait aussi Zygris, joue un rôle important dans l'histoire des guerres fabuleuses, entre Dionysos ou Bacchus, fils d'Ammon, et entre Chronos, son grand-père maternel. Diodore de Sicile (III, 71), dans son récit de cette lutte, écrit Zakira pour Zygris.

[6] I, 1, p. 29 : Paraetonium, el Bareton, s'appelle actuellement Mersa Berek, le port Berek, d'après Pacho (p. 28). C'est une erreur; les six heures de temps que le voyageur italien était en route pour arriver de Zarghah, Zygris ou Gyzis, au port Berek, ne pouvaient le conduire qu'au Calamaeon de l'Anonyme, ou au Kalliou akron de Ptolémée. Par conséquent Boun-Adjoubah, à trois heures du port Berek, est Graeas Gony selon toute apparence, et le port Lebeith (Marsa-el-Beith) correspond à l'ancienne Pythis, qui masquait le Paraetonium, dont le nom subsiste toujours sous la forme de Bareton.

[7] I, 2, p. 31 : Le bourg d'Apis correspond au kasr Chammas, château du Diacre d'Édrisi (p. 309) et d'Abou-Obaïd (p. 12), près du cap Ramada de ces deux auteurs arabes. D'Anville a marqué ce promontoire sous le nom de Rameda sur la carte de l'Afrique qu'il a publiée en 1747; on l'appelle Ras-el-Harzeit sur des cartes plus récentes.

[8] I, 2, p. 32 : Les rochers de Darius figurent sur la carte de Pacho

sous le nom de Chaîri;—Chetaea correspond à l'Akba Salam d'Édrisi (p. 309), que d'Anville a prise à tort pour le grand Catabathme des anciens.

[9] I, 2, p. 35: Peraon, le pays de l'angle ou du passage, ne peut être que le ras Halem de nos cartes = Abi Halema dans Edrisi (p. 307). Le nom moderne de Panormus ou Plynos, à l'orient de ras Halem, ne m'est pas plus connu que celui qu'il a chez les géographes arabes.

[10] I, p. 2, 36: Petras Megalé, la grande Côte rocheuse, porte dans Edrisi (p. 307), qui la place à l'ouest du ras Halem, le nom d'Akaba, dos ou défilé montueux; Perevonta est le port Malaha d'Edrisi (p. 309) dans la vallée Mahil d'Abou-Obaïd (p. 15), qui paraît correspondre à l'enfoncement Euria du périple de l'Anoyme.

[11] I, 2, p. 88: Le port de Ménélas porte dans le code de Justinien (Edictum XV) le nom de Menelaitus. Il s'appelle actuellement port Saloumé et est situé sur le golfe el Milhr. C'est sur ce même golfe qu'on doit aussi chercher la position d'Ardanis, ainsi que l'Amara d'Edrisi (p. 309). Abou-Obaïd (p. 15) qui appelle ce dernier endroit Mahour, dit que c'est le port de la ville d'Adjdabiiah, située à une distance de 18 mille pas de son port, au milieu du désert, sur un terrain rocailleux, riche en puits creusés dans la pierre et recouvert de jolis jardins. Pacho cite Adjdabijah sous le nom de casser Ladjedabiieh; Minutoli, qui a séjourné quinze jours avec ses compagnons de voyage dans cette place, la nomme Echtabé.— Le golfe el Milhr est bordé à l'ouest par le ras-el-Mellah, qui correspond au cap Kataeonium de Ptolémée.

[12] I, 2, p. 38: Batrachos est la Tabarka d'Édrisi (p. 309), appelée vulgairement tantôt Trabucho, tantôt le port Toubrouk. On y trouve des arcs détachés d'anciennes voûtes et des puits comblés. (Pacho, p. 47).

[13] I, 2, p. 39: Paliuros était situé non loin de l'Ain-el-Ghazl, ruisseau-aux-Gazelles, de la carte de Pacho, sur la petite baie que la mer forme par là à l'extrémité sud-est de la Cyrénaïque. L'île qu'on dit se trouver au sud-ouest de Paliuros dans un lac méditerranéen, paraît être identique avec l'îlot Aphrodisias d'Hérodote (IV, 169), où finissait selon cet historien la terre des Gigamae (voy. p. 21). Il ne faut pas confondre cette petite île avec l'îlot du même nom, dont il est fait mention à la page 84.

[14] I, 2, p. 41 : La rivière sur laquelle se trouve la ville d'Aziristos, porte le nom de Nahil dans Edrisi (p. 506), et sur la carte de d'Anville (Paris, 1747), ainsi que sur celle de M. Berghaus (Stuttgard, 1825); d'autres géographes modernes l'appellent avec Pacho : Ouadi-el-Temimeh. Ptolémée la cite sous le nom de Bocchyris; il en est fait mention dans le périple de l'Anonyme. (Comparez ci-dessous la note 22.)

[15] I, 2, p. 43 : Mannert a publié, en 1795, une dissertation latine sur la table de Peutinger, où il en fait remonter la composition jusqu'au règne du Septime Sévère. Une méchante traduction française de cet opuscule parut en 1811 et n'obtint point le prix décennal qu'on allait décerner cette année, et auquel elle fut destinée à concourir par le traducteur. En 1821, l'Académie royale de Munich chargea Mannert de donner ses soins à une nouvelle édition de la table de Peutinger; elle fût publiée en 1824, avec un nouveau mémoire de Mannert sur l'âge de cette carte; il y produit les mêmes argumens que dans sa dissertation précédente pour statuer que la table est du IIIe siècle; mais au lieu de la dater du règne du Septime Sévère, mort en 211, il la fait dresser sous celui d'Alexandre Sévère, qui régnait depuis 222 jusqu'en 235, par la raison que les Perses sont cités dans la carte comme le peuple dominant en Asie au delà des frontières de la Mésopotamie. C'était aussi l'opinion de feu M. Maltebrun; il l'a consignée dans un article qu'il publia dans les Annales des Voyages, au sujet des objections peu fondées que les juges du concours élevèrent contre le travail du savant allemand.

[16] I, 3, p. 52 : Mannert se trompe en distinguant entre le puits du Soleil, fons Solis, que Pline (II, 106) place dans un pays habité par des Troglodytes, in Troglodytis, et entre la fontaine sacrée des environs de Debris, ville située, d'après Pline (V, 5), dans le pays des Garamantes proprement dit (Fezzan), et appelée aujourd'hui Om-el-Abid. Ces deux fontaines, qui ont les mêmes qualités merveilleuses que le fons Solis de l'Oasis de Jupiter Ammon, n'en formaient qu'une, située dans le Fezzan, tout proche d'habitations d'hommes, taillées dans les rochers, et dont les Fezzanois ne connaissent plus l'ancienne destination. (Comparez, page 202.)

[17] I, 3, 54 : D'après Minutoli, Voyage dans l'Oasis de Jupiter Ammon (p. 88 de l'édition allemande), la longueur du sol fertile de l'Oasis

d'Ammon se monte à 2 milles géographiques et au-dessus, et sa largeur à 1 mille et demi. Cette indication s'accorde parfaitement avec les chiffres que produisent Hornemann et Browne; elle confirme en outre l'explication que donne Mannert, de la différence qui existe entre l'estimation de l'un et de l'autre voyageur. Les murailles de l'enceinte extérieure du temple ont soixante-dix pas de long sur soixante-six de large, au rapport du général prussien (p. 169), à qui nous devons la description détaillée et les dessins exacts des restes des monumens anciens de l'Ammonium (p. 100 à 105 et planche V à XI). Elles sont séparées du temple par un mur à compartimens dont on n'entrevoit pas bien la destination. Le temple se compose d'un pronaos et du sanctuaire. Du côté du midi une partie de l'édifice n'était plus debout lorsque Minutoli le visita, ce qui l'empêcha d'en déterminer la grandeur d'une manière positive. Les ruines du temple sont appelées Birbe (temple) ou Oumebeda par les habitans de l'Oasis, elles sont éloignées d'un demi mille géographique de Kebir, chef-lieu de Siouah. Le château des anciens roitelets du pays s'appelle Chargie; il est à trois cent vingt pas du temple, dont la porte principale est tournée vers le palais. Tout près est une montagne où on aperçoit les carrières dont on a tiré les pierres de construction. La fontaine du Soleil (p. 96 et 164) prend sa source à un quart de lieue du temple vers le sud, au milieu d'une forêt de dattiers; elle y forme un lac d'environ six toises de profondeur, ayant trente pas de longueur sur vingt de largeur. L'eau en est plus chaude de nuit que de jour et fume un peu au lever du soleil. — Il résulte de ces observations que les triples murailles de la forteresse d'Ammon dont parle Diodore (voy. p. 51) n'étaient point concentriques: deux masures parallèles entre elles partageaient l'espace renfermé entre les murs du pourtour de la citadelle en trois quartiers carrés, à peu près comme les cinq parties de Syracuse, en Sicile, formaient autant de villes séparément fortifiées par des murs de cloison, et réunies par une bonne muraille extérieure flanquée de tours d'espace en espace.

[18] I, 4, p. 59 : Les monts sablonneux d'Hercule sont appelés les collines aux Truffes, Βουνοὶ κεραύνιοι, par Diodore de Sicile (III, 69). Il n'est pas certain que Ptolémée applique au Djebel Akhdar, ou monts Verts, le nom de Ouelpa. Il marque dans la Cyrénaïque un troisième

dos montueux qu'il nomme ὄρος Βαικόλικον.— En changeant l'αι du dernier mot en ου, on obtient l'expression ὄρος Βουκόλικον, qui signifie en grec monts aux Vachers, et s'approche ainsi pour son acception du sens du nom arabe Djebel Akhdar, monts Verts, c'est-à-dire aux verdures ou aux prés. On assigne du reste dans le texte grec 51° de longitude sur 26° 50' de latitude au point central des monts Baicoliques, et 47° 40' sur 25° 30' au milieu des monts Ouelpa; d'où il suit que ceux-ci sont placés au sud-ouest de l'autre chaîne. Il est vrai que les monts Baicoliques dans le texte latin, dont Mannert a suivi la leçon, ont 51° de longitude moyenne sur 22° 30' de latitude, et les monts Ouelpa s'y trouvent placés sous 42° 40' longitude et sous 29° 50' latitude; mais ces chiffres ne peuvent pas être exacts, vu que des deux dos montueux en question du plateau de la Cyrénaïque, celui qui a la plus grande longitude doit nécessairement avoir aussi la plus grande latitude. Mannert s'en est aperçu postérieurement lui-même, puisqu'il place à la p. 108 les monts Ouelpa sur la limite méridionale des terres cultivables de la Cyrénaïque, et sous la même latitude que les côtes de la grande Syrte. Toutefois je n'ai pas cru devoir changer le texte dans ce sens, puisqu'on aperçoit sur le septième segment de la table de Peutinger des monts Boecolen au sud-ouest des monts Cyrenei et qu'on aurait dit en grec ὄροι βουκόλων pour montes Boecolen; ce qui nous ramène aux monts Baicoliques de Ptolémée.

[19] I, 4, p. 62 : On a long-temps regardé le Silphium, ou comme la ferula persica, qui donne le suc résineux, appelé asa foetida, ou comme ferula tingitana qui croît dans toute l'Afrique septentrionale. D'après les observations faites à Gênes par Viviani (flora Libyca, Genova, 1821) sur les plantes que della Cella a rapportées de la Cyrénaïque, le silphium appartient au genre Thapsia, qui ressemble beaucoup à celui de ferula. Voici la caractéristique que le professeur de Gênes a faite de la Thapsia Silphium; « c'est, dit-il, une plante à feuillage composée avec des feuilles découpées en bien des lobules; extrémités simples, mais partagées en trois, formant toutes des lignes allongées, hérissées de poils des deux côtés et retroussées sur les bords.» — Thapsia Silphium foliis pinnatis; foliolis multipartitis; laciniis simplicibus, trifidis, omnibus linearibus elongatis, utrinque hirsutis, margine revolutis. Ainsi la plante ombellifère que della Cella (p. 176 de la traduction française,

par M. Pezant, Paris, 1840, 8) a rencontré sur la route de Spaghe à Grenne ou Cyrène, est bien le véritable Silphium. et ne diffère point de celle que Lemaire (comparez ci-dessus p. 62) a prise pour cet arbrisseau tant estimé des anciens. Il en est de même du laserpitium derias de Pacho (p. 54, 87, 159, 247 et suivantes); d'après les renseignemens qu'il nous donne aux passages rapportés sur l'espèce d'ombellifère qu'il appelle ainsi, c'est évidemment la Zerra de Lemaire.

[20] I, 5, p. 78 (ADDITION RELATIVE A L'ÉTAT DE LA CYRÉNAÏQUE SOUS LA DOMINATION ROMAINE): Lorsque les empereurs Dioclétien et Maximien élevèrent, l'an 291 de J. C., Constance Chlore et Galère à la dignité de César, l'île de Crète fut annexée au diocèse de la Macédoine, dont toute la Grèce faisait partie; l'administration civile de la Cyrénaïque fut soumise à la juridiction du préfet impérial — Praefectus Augustalis de l'Égypte. Avant cette époque la direction des affaires militaires dans la Cyrénaïque avait été confiée, depuis le siècle d'Auguste, au commandant en chef des troupes qui gardaient la Marmarique — Dux limitis Libyci. Ce fonctionnaire et son collègue, le dux limitis Aegypti, relevaient de l'autorité du préfet de l'Égypte, qui cumulait le gouvernement civil des trois provinces réunies avec leur administration militaire. Constantin le Grand ôta le pouvoir militaire au préfet de l'Égypte et le reporta en entier sur la tête du dux Aegypti, auquel il suborna le dux limitis Libyci qui continuait à pourvoir à la sûreté et à la défense de la Cyrénaïque. La préfecture de l'Égypte se composa du temps de cet empereur, comme sous Dioclétien, de l'Égypte, de la Thébaïde et de la Libye, qui comprenait la Marmarique et la Cyrénaïque ou Pentapole. (Ammien Marcellin, XXII, 16). Plus tard on divisa la Libye en deux provinces gouvernées chacune par un praeses, et portant celle-ci le nom de Libye supérieure et l'autre celui de Libye inférieure. Ces deux expressions se trouvent déjà dans plusieurs écrits de St. Athanase (Apol. contra Arianism., t. I, p. 174; epist. ad Antiochen, p. 776, etc.) dont la composition date du règne de Constance II. Toutefois les deux Libyes restèrent réunies en une province jusqu'à l'avènement de Gratien, qui les constitua vers 367 en deux praesidia, ou présidences. Ce même empereur éleva le dux limitis Aegypti à la dignité de comte, comes, au moment où il restreignit son pouvoir à un tel point qu'il créa un dux Thebaïdos, et qu'il l'établit, lui et le dux Libyae, dans un

état d'indépendance complète à l'égard du comte d'Égypte. En attendant, le commandant en chef des troupes stationnées dans la Marmarique et dont le quartier général était à Paraetonium, resta chargé de la défense de la Cyrénaïque. Mais lors de la division de l'empire romain en empire d'orient et d'occident, lorsque les frontières de la Cyrénaïque furent transportées sur la côte occidentale des Arae Philaenorum au cap Borion (Tajouni) et qu'à l'orient on la termina sous le méridien de Sozousa ou Apollonia et de Limniade, à l'effet de comprendre Darnis parmi les villes de la Marmarique, on retira les troupes régulières des places où elles étaient réparties dans la Cyrénaïque, et on permit aux cités de cette contrée de pourvoir elles-mêmes à leur défense. C'est ces nouvelles dispositions que Synèse attaque dans sa quatre-vingt-quatorzième lettre, et dans plusieurs de ses autres écrits; il voudrait que la direction des affaires militaires de sa patrie ressortît, comme par le passé, du dux limitis Libyci, ou qu'on la confiât à un dux Cyrenaicae, qui résiderait à Ptolémaïs et aurait sous ses ordres des troupes impériales suffisantes pour protéger le pays contre les attaques incessantes des hordes libyques. Les vœux de l'évêque de Ptolémaïs ne furent pas exaucés; par conséquent la Notice de l'empire d'orient ne pouvait pas parler des garnisons qu'on avait mises dans les villes et bourgades de la Cyrénaïque, attendu qu'il n'y en avait plus à l'époque où elle fut rédigée. L'empereur Justinien fit fortifier plusieurs places de ce pays, mais la défense de ces postes militaires fut confiée aux hommes du pays, qu'on exemptait de l'impôt foncier pour les dédommager des charges auxquelles le service militaire les astreignait. L'administration civile de la Cyrénaïque ou Pentapole fut réunie par cet empereur (cod. Just. edictum XV) à celle de la Marmarique ou Libye supérieure, sous l'autorité d'un praeses qui n'avait plus pour supérieur le préfet impérial de l'Égypte. Quoique la Notice de l'empire d'orient et Hiérocle, (dans Wesseling: Itineraria antiqua, p. 732), citent la Cyrénaïque constamment sous la dénomination de la Libye inférieure, on trouve l'expression Pentapole même dans les rescrits des empereurs d'orient qui ont vécu après Arcadius, le premier de tous; par exemple à la tête du Hénoticon de l'empereur Zénon dans Evagrius (Hist. Eccles. III, 14).

[21] I, 3, p. 84 : La publication de cette seconde partie du tome X de

la Géographie ancienne des Grecs et des Romains par Mannert date de 1825. Ont paru depuis : Relation d'un Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjélah et de Maradeh, par J. R. Pacho; Paris, 1827, in-4° et un atlas in-fol.— Beechy : proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa in 1821 et 1822, comprizing an account of Cyrenaïca or Pentapolis and Syrtes with 25 plates, maps etc.; London, 1828, in-4°.;— Relations inédites de la Cyrénaïque, publiées en 1825 par la Société de Géographie, dans le tome II de ses Mémoires, p. 15 à 52; elles contiennent 1° l'extrait du journal d'une expédition faite en 1811 et 1812 de Tripoli à Derne par les déserts, tenu par Augustin Cirvelli, médecin, natif de Pise en Toscane, rédigé par M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger; 2° Relation succincte de la Pentapole Libyque, par le R. (évérend) P. (ère) Pacifique de Monte Cassiano, traduite de l'italien par Delaporte.

A cette liste d'ouvrages sur la Cyrénaïque, ajoutez pour la compléter, outre les écrits de Lemaire et de Paolo della Cella, cités à la page 81 :

Hardion, Histoire de Cyrène, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, t. III, in-4°.; — Thrige : Historiae Cyrenes particula prior Hafniæ, 1819, in-4°.

Muenter : Juedischer Krieg unter Trajan und Hadrian; Altona, 1821, 8. (Histoire du Soulèvement des Juifs sous Trajan et Hadrian, en allemand); plusieurs renseignemens curieux sur cette guerre se trouvent dans le quatrième volume de la Revue Hébraïque intitulée : Bikkoure-Haitim, prémices du temps, (p. 70 à 72). Ils sont dus à M. Rappoport, ancien rabbin de Tarnopole en Galicie, et ont été complétés par M. Zunz, dans le second volume de l'édition hébreue-anglaise des Voyages de Benjamin de Tudèle, par M. Acher, London, 1840, in-8°, t. II, p. 255.

Maffei a publié dans le Museum Veronicum, p. CCCXXV, une inscription grecque copiée dans la synagogue des Juifs de Bérénice, qui a été l'objet de recherches minutieuses faites par Desvignoles : Chronologie de l'Histoire Sainte, t. II, p. 706; par Freret, par M. Ideler et par M. Letronne.

Gesenius programma de inscriptione phoenico-graecâ in Cyrenaïcâ nuper repertâ ad Carpocratianorum haeresin pertinente; Hallae, 1825, in-8°; — Hamaker, Lettre à M. Raoul-Rochette sur une inscription en

caractères grecs et phéniciens, récemment découverte à Cyrène; Leyde, 1825, in-4° ;—Podolin, Mémoire sur plusieurs monnaies de Cyrène et de Carthage, qu'on a trouvées dans l'île de Corvo (Açores), publié en suédois dans le premier tome (p. 106 et suivantes, plus table VI) des Mémoires de l'Académie de Gotenbourg ;—M. Letronne, Mémoire sur plusieurs inscriptions grecques rapportées par Pacho de la Cyrénaïque, dans le journal des Savans (Mars et Mai 1828). Viviani flora Libyca, Genova, 1824, in-fol.

[22] I, 6, p. 82 : On a parlé dans la note 14 de la rivière qui passait près d'Aziristos. Ammien Marcellin (XXII, 16) est le dernier auteur qui met Darnis au nombre des villes de la Cyrénaïque; dans l'itinéraire d'Antonin (p. 64), cette place est plus avancée vers l'Orient que Limniade (p. 68 et 170), où il finit la Marmarique. Hiérocle, qui vivait au VIe siècle, et Nilus Doxopathus, Historien Byzantin du VIIIe siècle, comprennent Darnis parmi les cités les plus considérables de la Libye inférieure (Marmarique); ce dernier regarde même cet endroit comme le chef-lieu de la province, mais le sentiment d'Hiérocle (itiner. antiqua ex edit. Wesselingii, p. 733) que Paraetonium était la capitale de la Libye inférieure, est confirmé par le § 22 de l'édit XV du code Justinien.

[23] I, 6, p. 83 et 84 : La position de Naustathmos ne peut répondre qu'à celle du cap Bon Andrea, appelé Bondaria par Edrisi (p. 509), et Ras-el-Halal par Pacho (p. 141). L'emplacement de Chersis paraît être occupé maintenant par celui de Ghertapoulos, ville moderne, dont le nom atteste une origine grecque et où Pacho (p. 145 et p. 369) a trouvé des ruines considérables d'anciens édifices et de belles grottes sépulcrales, ornées de façades doriennes. Les restes d'Érythron couvrent l'enceinte et la banlieue de la ville actuelle de Natroun (Pacho, p. 159 et p. 361). A la hauteur de l'île d'Aphrodisias, le voyageur italien Pacho (p. 115 et p. 361) a rencontré sur le continent les débris d'un temple de Vénus, situé entre cette dernière place et entre Lameloudeh, lieu que Lemaire (dans Paul Lucas, t. 2, p. 111) regarde comme une place ruinée des Romains, et qui, d'après Pacho (l. cit. et p. 125), correspond à la station Limniade de l'itinéraire d'Antonin (p. 68 et 70). Le fort Chenedireh, qui avoisine ce temple, près duquel on trouve aussi des traces d'hypogées, paraît équivaloir à la bourgade Zéphirion. Le pro-

montoire qui portait ce nom chez les anciens, est appelé cap Tourba par Pacho (p. 115), il le place à cinq lieues et demie de Derne.

[24] I, 6, p. 86 : Comparez, sur les ruines d'Apollonia, le voyage de Pacho (p. 161). C'est dans le voisinage de cette ville que fut situé, tout près des bords de la mer, le temple de Vénus, où Plaute a transporté le théâtre des événemens mis en scène dans le Rudens. L'aridité de la plage du port de Cyrène, la difficulté d'y trouver de l'eau se trouvent parfaitement peintes dans cette comédie (acte II scène IV); une cruche d'eau y devient le prix des plus douces expressions, des plus aimables faveurs d'Ampelisque, même à l'égard d'un valet.

[25] I, 6, p. 88 : Au rapport de Pacho (p. 178), on voit à un quart de lieue du port de Ptolémaïs, vers le nord-ouest, un gros rocher isolé, couronné de pans de murs; c'est sans contredit l'Ilos de l'Anonyme.

[26] I, 6, p. 91 à 96 : D'après Della Cella (Viaggio, p. 184), il se trouve près de Bengasi ou Berenice, du côté du sud-ouest, un étang qui reçoit les petites embarcations de mer. Cet étang communique avec la Méditerranée par un petit canal étroit, qu'on peut regarder comme un petit ruisseau. Ce ruisseau est sans contredit l'Ekkios de Scylax, le Ladon ou Lathon de Strabon, le Lethon de Pline et de Lucain et le Lathon de Ptolémée. L'étang d'où il sort pourrait passer à la rigueur pour le lac Tritonis de Strabon, et on concevrait ainsi comment Lucain eût pu y faire entrer de l'Océan une partie de la flottille de Caton. Toutefois il serait possible que Strabon eût voulu parler du lac dont Edrisi (p. 305) dit, qu'il a 16 milles de long sur un demi mille de large, et que des collines de sable l'empêchent de communiquer avec la mer. Ptolémée connait aussi ce lac Méditerranéen; il n'en rapporte pas le nom, mais il le désigne comme le lac qui, tout en commençant aux mêmes endroits que le fleuve Lathon prend la direction opposée. Il est vrai, Mannert (p. 89 de l'édition allemande) interprète les mots grecs ἡ ἀπὸ τοῦ Λάθωνος ποταμοῦ ἐκτρεπομένη λίμνη par : le lac qui reçoit les eaux du fleuve Lathon, mais c'est une erreur, et le passage grec n'admet que ces deux acceptions : il veut dire le lac qui se décharge dans la mer par l'intermédiaire du fleuve Lathon, ou bien il signifie le lac qui se détourne des sources de cette rivière. Cette dernière acception est seule admissible dans le cas présent, vu que Ptolémée met le lac en question au nombre de ceux de la Cyrénaïque qui n'appartiennent pas à la catégorie des

λιμνοθαλάσσαι ou des lacs formés par la mer, et que son point central est au sud-ouest de l'embouchure du fleuve Lathon. A l'Orient de ce lac méditerranéen, Edrisi place un bois qu'il éloigne de 4 milles de *la mer*; c'est le jardin des Hespérides, qui s'étendait de là jusqu'aux environs de Barcé (Ptolem. IV, 4). Il serait absurde de chercher l'emplacement de ce jardin sur la plage aride de Berenice; elle est recouverte de sables stériles, clairement parsemés de quelques dattiers et de champs plantés d'oignons, de raves, de courges et de concombres (Cirvelli, dans les mémoires de la société de géographie, t. II, p. 17;—Pacho, p. 178 et 186). Le témoignage de Scylax, qu'on invoque d'ordinaire à l'appui de cette opinion, ne lui est ni favorable, ni contraire. Effectivement cet auteur dit, d'après M. Miller (supplément aux dernières éditions des petits géographes grecs, Paris 1839 in-8° p. 236): Là haut se trouve le jardin des Hespérides dans une vallée ayant dix-huit coudes de profondeur, environnée tout autour de hauteurs, d'où on peut à peine descendre etc. Ἄνω δὲ (pour ἄνης δὲ, qui n'offre point de sens) ἐνταῦθα ἐστὶν ὁ κῆπος (pour ὁ κόλπος, le golfe), τῶν Εσπερίδων· ἔστι δὲ τόπος βαθὺς ὀργυιῶν ιη', ἀπότομος κύκλῳ, οὐδαμοῦ ἔχων κατάβασιν, κ. τ. λ. Après avoir parlé de la longueur de la vallée et de sa largeur, ainsi que de sa fertilité, il énumère les villes et bourgades qui l'entourent, pour passer ensuite à la description de la ville d'Hespérides, de son port et du fleuve Ekkios qui s'y jette dans la mer, ἔστι δὲ καὶ Ἑσπερίδες πόλις, καὶ λιμὴν καὶ ποταμὸς ἐπὶ τῇ πόλει Ἐκκειός.— Il appert de ce passage que le port de Berenice était surnommé le port des Hespérides; par conséquent il n'y a rien à changer au passage de Strabon cité par Mannert à la page 95 de cet ouvrage. Pour ce qui est des villes et des bourgades qui confinaient au jardin des Hespérides, Scylax n'en cite qu'Ampelos, mentionnée aussi par Pline (XIX, 5), et Apis située à 50 stades de l'autre endroit. A ces deux places il faut ajouter Oié (Οἴη) que Callimaque place sur le lac Triton et dans le pays des Asbystae énumérés par Hérodote parmi les tribus indigènes de la Cyrénaïque. Scylax marque de plus sur la côte Zenertis, entre le promontoire Phycus (ras Sem), qu'il qualifie de Cherronèse, et entre Tauchira et le bourg de Caucalus, entre Tauchira et Hespérides. Aucun autre écrivain ancien ne parle de Zenertis et de Caucalus. Dans la table de Peutinger, la partie de la grande Syrte, où le Lathon, dont elle trace le cours sans en rapporter le nom se jette dans

ce golfe, est appelée Lacus Tritonum ; mais elle connaît en outre un autre lac de ce nom dans l'intérieur de la Cyrénaïque. Au lieu d'Ampelos elle porte Ampelaontes, et met cette cité à l'ouest de l'embouchure du Lathon.

[27] I, 6, p. 96 : Du temps de Léon l'Africain et de Marmol (xvi[e] siècle) Berenike portait encore le nom de Bernik, comme du vivant d'Edrisi (xi[e] siècle).

[28] I, 6, p. 97 : D'Anville, d'accord avec Marmol (trad. française, t. II, p. 574) place sur sa carte un torrent appelé Milel entre Berenike et Ptolémaïs. Ce torrent qu'on faisait passer à Soulouk, ville située au nord-est de Bengasi, Berenike, n'existe pas dans la nature, d'après les observations de Della Cella (Viaggio, p. 106, et de Pacho, p. 186). Il paraît qu'à tout temps on a pris pour un fleuve la longue suite de marais salés et d'eaux stagnantes qu'on rencontre entre Tochira et Bengasi à quelque distance de la côte.

[29] I, 6, p. 98 : Au rapport de Pacho (p. 267), les ruines de la bourgade Borion se trouveraient près de l'endroit appelé Kouebich, vis-à-vis du cap Tajouni, mais à cinq lieues de la mer et au pied du plateau Cyrénéen, dans un vallon étroit. D'après Isidore de Séville, cet endroit était surnommé Hypon ou Hypo Regius.

[30] I, 6, p. 104 : Pacho a depuis enrichi la science d'un beau plan des environs de Cyrène, de plusieurs copies de tableaux découverts dans les grottes sépulcrales, et d'un bon nombre d'inscriptions dont la majeure partie sont malheureusement sans intérêt. Au sud la campagne de Cyrène est remplie de mausolées et de tombeaux ; à l'Orient on rencontre, dans la direction du nord au midi, un hippodrome, un temple de Bacchus, un grand réservoir portant actuellement le nom de el Hayer, et un temple de César. Du côté du septentrion, le terrain est inculte et rocailleux ; au midi, les mausolées aboutissent à une plaine cultivée ; la partie nord-ouest de la campagne de Cyrène est occupée par une forêt consacrée aux dieux, et par la nécropole occidentale. En se rendant de cette dernière au temple de César, on trouve sur son chemin le ruisseau d'El Kerem, dont les eaux sont grossies par celles du Chaeth, qui en outre alimente d'eau la fontaine d'Apollon. On apperçoit sur la rive gauche du Chaeth un temple de ce dieu et un amphithéâtre, et sur sa rive droite la nécropole orientale.

[31] I, 6, p. 107 : Sous les Arabes, la ville de Barcé sortit de l'oubli où

elle avait été ensevelie pendant plusieurs siècles. Ils ne s'étaient pas sitôt rendus maîtres de la Cyrénaïque, que négligeant les autres cités de cette contrée, ils font de Barcé, dès l'année 641 de l'ère chrétienne, le centre de leurs expéditions militaires contre les terres de Tripolis et le reste des états barbaresques. Leurs armées se repliaient sur cette ville, quand elles essuyaient des revers dans les régions occidentales, pour les envahir de nouveau avec des renforts venant de l'Asie. Dès lors Barcé devint la place la plus importante que l'on rencontrât sur la route de Caïrouan à Alexandrie d'Égypte. Elle se maintint à ce rang jusque vers le commencement du XIII[e] siècle. Elle fut alors détruite de fond en comble par les naturels du pays. Son nom lui survécut l'espace de trois siècles dans celui du pays qui l'environnait, ainsi que du désert confiné entre la grande Syrte et l'Égypte. De nos jours il se rencontre bien encore dans les livres et sur les cartes des Européens, mais les Africains ne le connaissent plus depuis la fin du XVI[e] siècle.

Les ruines de l'ancienne Barcé ont été retrouvées par della Cella (p. 114) et par Pacho (p. 176), au sud-est de Ptolémaïs, dans les montagnes, près d'un endroit appelé Merdjé, ou la Prairie. Elles se composent de plusieurs pans de murs de construction antique, de grottes sépulcrales et d'un grand nombre de puits profonds. (Comparez Lemaire dans Paul Lucas t. II, p. 124).

[32] I, 6, p. 107—109 : Les ruines de Hydrax ont été retrouvées par Pacho (p. 107 et 361), près de Ghardam et celles de sa nécropole près de Courioumous (p. 366), à deux heures et demie de chemin au sud-ouest de Derne. — Les débris de l'ancienne Palaebisca sont répandus aux environs du Casar bou Hassan, non loin de ceux de Kelida. Parmi les autres endroits mentionnés dant le texte, Caenopolis ou Neapolis paraît répondre à la bourgade Benegdem de la carte de Pacho; Artamis à Tell-Ghazeh; Xymethos à Safsaf; Phalacra à Oumri; Marabinta à Ksebat; Auxitima à Bou Ghassel et Akabis à Kasar Soummalous.— L'emplacement de l'ancienne Thintis, appelée Thyne par Étienne de Byzance, doit être cherché au sud de Cyrène, près du Casar Mouchedachieh-el-Charkieh. Pacho (p. 155, 361 et 371) le rapproche de Teret, où il a trouvé les ruines d'un ancien château, qui porte actuellement le nom de Djounis, mais Teret est située à l'est de Cyrène sur la carte du voyageur italien; Ptolémée met Thintis sous le méridien de cette

dernière ville. Enfin Eraga ne peut être que l'Arar d'Edrisi (voyez ci-dessus, p. 99, note 1), et Maranthis est sans contredit la Murate de della Cella. Agava pourrait bien être l'Adjedabiiah de Pacho (p. 268), ville considérable au moyen âge (Edrisi, p. 301), située à mi-chemin entre Berenice ou Bengasi et entre Audjélah. Il ne faut pas confondre cette place avec le fort du même nom, dont nous avons parlé dans la note 11. Elle est située, d'après Cirvelli (dans les mémoires de la société de géographie, t. II, p. 25), à quatre journées de Bengasi, au milieu d'une plaine éloignée de 8 milles de la mer, et peut avoir 12 milles de circuit. Ses ruines se font remarquer, d'après Pacho, par deux châteaux mauresques, dont les voûtes en fer à cheval sont couvertes d'inscriptions arabes en lettres antiques, pendant que les pierres colossales dont se composent leurs assises présentent des fragmens d'inscriptions grecques tronquées et renversées. Au sud-est d'Adjedabiiah, Pacho (p. 372) signale l'existence d'un ancien fort en ruines, qu'il appelle Cassr Hanieh, c'est peut-être l'Echinos de Ptolémée.

[23] I, 6, p. 109 : Pacho (p. 49 et 365), croit avoir retrouvé les ruines de Bombaea à l'extrémité sud-est du golfe de Bomba, près de Magharat-el-Heabès; on y trouve dans les montagnes des grottes sépulcrales taillées dans le côté méridional de la colline qui suit le littoral depuis Toubrouk, Batrachus, sur un espace de neuf heures, jusqu'auprès d'une anse qu'on peut regarder comme le prolongement oriental du golfe de Bomba.

[24] I, 6, p. 109 : Ajoutez : «Irasa, où les Cyrénéens, au rapport d'Hérodote (IV, 159), battirent l'armée du roi égyptien Apries, le Pharaon Hophra de l'Ancien Testament. Pacho (p. 84), trompé par la ressemblance de ce nom avec celui du ruisseau Ersen ou Erasem, qui traverse une jolie pelouse ceinte de rochers et située au nord-ouest de la grande Chersonnèse, cap Rasatin, croit que l'ancienne Irasa se levait sur le rivage de ce petit fleuve; mais Hérodote (IV, 160) dit positivement que le torrent qui passait près d'Irasa, se nomma Thesits, et nous trouvons une ville de ce nom dans la Cyrénaïque, chez Etienne de Byzance et dans l'oriens christianus de Lequien (t. II, 650), où on lit Disthis pour Thestis. A un autre endroit (IV, 168), l'historien grec que je viens de citer, appelle Irasa la plaine élevée où les Grecs bâtirent Cyrène. D'un autre côté, le Scoliaste de Pindare (Pythica, IX, vers. 185) place Irasa sur le

lac Tritonis ; c'est donc (comparez note 26) entre Barcé, Merdje, et Cyrène, Grenna, que doit se trouver le district et la ville d'Irasa. Or, Lemaire (dans Paul Lucas, t. II, p. 115) a trouvé, à trois lieues à l'ouest de Cyrène, un vaste camp appelé Mena-Gaden, le lieu de sang, où il y a plus de vingt-quatre réservoirs taillés dans le roc. On y voit plus de vingt-cinq mille tombeaux élevés de différente manière et rangés en ordre de bataille, comme une armée. On distingue les tombeaux des officiers-généraux et des subalternes ; ceux des soldats sont de pierres de cinq à six pieds de haut, plantées sur deux lignes droites ; ceux des bas officiers sont élevés du double de ceux des soldats. Le corps de bataille était tout-à-fait en face de l'armée, l'aile droite et l'aile gauche étaient très faibles en comparaison du corps de bataille, et le poste avancé en est à une portée de canon. On remarque encore où le fort du combat s'est donné en différens endroits. Serait-ce dans cette localité que les Cyrénéens auraient défait les Égyptiens ? Des explorations ultérieures faites sur les lieux nous l'apprendrons. Comme l'ouvrage de Paul Lucas, d'où ce passage est extrait, est assez rare, j'ai cru devoir le transcrire mot à mot, quelque orné que me paraisse le récit de l'ancien consul français de Tunis.

[b] Leuco, où les Libyens exterminèrent les troupes victorieuses du roi cyrénéen Arcésilas III, qui les avaient poursuivis jusqu'à cet endroit. Ptolémée (IV, 4) le nomme Leucoé, et le place au nord du fleuve Bocchyris dont nous avons parlé dans la note 14.

[c] Limniade, où l'itinéraire d'Antonin termine la Marmarique (voy. notes 22 et 23), aujourd'hui Lameloudeh. Dans l'oriens christianus (t. II, p. 630), le nom de cette place s'écrit Lemnandus. Serait-ce aussi la Lamponia de Synèse (epistola 67) ? Les ruines de Limniade figurent, d'après Pacho (p. 126), un amphithéâtre, dont les divers échelons d'une colline forment les degrés. Des montans de portes, des angles d'édifices et des voûtes encore debout les couvrent de toutes parts et forment un ensemble bizarre, non point d'une ville ruinée, mais d'une ville qu'on va bâtir.

[d] Olbia, ville épiscopale, mentionnée par Synèse et dans l'oriens christianus (t. II, p. 617), paraît répondre à l'emplacement du bourg Massakhit, situé entre Limniade et entre Erythron ou Natroun (Pacho p. 111 et p. 114). On y remarque un long mur sépulcral, qui servait

de soubassement à l'ancienne ville, dont les débris sont épars çà et là et n'offrent d'autre monument remarquable qu'un château appartenant à l'époque romaine.

[4] Balacris, à 12 milles romains au nord-ouest de Cyrène, avec un temple d'Esculape que la table de Peutinger n'oublie pas d'esquisser.

[35] I, 8, p. 114. Comme le fragment de Scylax que j'ai cité dans la note 5 de la p. 114 n'est pas bien grand et qu'il sert à répandre de la lumière sur plusieurs points obscurs du périple de l'Anonyme et des données de Ptolémée, je le transcris en entier, bien que je le regarde comme une interpolation postérieure au milieu du IIIe siècle de l'ère chrétienne; tant le style grec de ce morceau intercalé jure avec le langage habituel de Scylax.

Εἰς δὲ τὴν Σύρτιν μεχρὶ τοῦ στόματος ἀπὸ Ἑσπερίδων εἰσπλέοντι πρῶτοι Ἡράκλειοι θεῖνες (θῖνες)· ἔχονται δὲ τούτων Δρήπανον, νῆσοι Ποντιαὶ τρεῖς· κατὰ τούτων Λευκαὶ καλοῦνται. Ἐν δὲ τῇ κοιλοτάτῳ τῆς Σύρτιδος, ἐν τῷ μυχῷ Φιλαίου βῶμος; ἐπινείον Ἀμμουνες, ἁλοῦς τῆς Σύρτιδος. Ἀπὸ τούτου τὴν Σύρτιν παροικοῦντες οἱ Μάκοι χειμάζουσιν, κ. τ. λ.

« Quand on entre dans la Syrte du côté des Hespérides (Bengasi), pour en ressortir par l'extrémité opposée (le cap Mesurata), on rencontre d'abord les monts sablonneux d'Hercule (voy. p. 59), puis Drepanon; ensuite les trois îles Pontiae, au nord desquelles on cite celles de Leucae. L'autel de Philène se trouve au fond de la Syrte dans un angle; vient après la rhade Ammounes, où les bords de la Syrte sont à fleur d'eau. A partir de ce point les Macae campent durant l'hiver le long du littoral de la Syrte, etc.; etc.; etc.

[36] I, 8, p. 116 : Drepanon (la Fauche) et sa tour paraissent répondre à la construction informe que Pacho (p. 268) a vue au sud de Carcora, où il y a un bon mouillage, sur le haut d'un gros rocher battu par les flots de la mer. Près de Carcora il y a un puits profond, sur la marche duquel un capitaine français a copié une longue inscription grecque. (Delaporte, dans les Mémoires de la société de géographie, t. II, partie I, p. 71).

[37] I, 8, p. 117-119 : La position de Borion paraît répondre à celle de Barga de la carte d'Arrowsmith. La route côtière tourne ici du sud vers le nord par une latitude de 30° 7' 10" (della Cella, p. 89). La ville d'Automala doit être plus rapprochée de Barga que ne l'est Judia,

attendu que la ligne droite entre Automala et Berenice servait à fixer l'étendue de la grande Syrte du nord au sud. Sur l'emplacement de cet ancien endroit s'éleve maintenant le bourg Ménal, situé entre Judia et Barga, à sept heures de marche de la seconde localité et à une journée et demie de la première. Puteus ne pouvait pas être bien éloigné de Murate, l'ancienne Maranthis (note 52), où il y a huit à neuf puits creusés dans des rochers calcaires (della Cella, p. 95). Enfin les ruines de Prisca Taberna se trouvent de trois lieues plus à l'est, près du château Aduchni (della Cella, p. 97), appelé par Edrisi (p. 297) Abadi. Ammonius est ici le nom d'une personne et non pas celui d'une rivière, l'expression αἱ πηγαί, les sources, s'emploie souvent dans le dialecte alexandrin pour ἀναβλύσις, lieu où l'eau jaillit de terre ou des flancs d'un monticule. Della Cella (p. 91) observe expressément qu'aucun fleuve ne se jette dans la grande Syrte du côté de l'orient.—Les frères Philènes doivent avoir été enterrés sur la route de Ménal à Judia.

[38] I, 10, p. 137 : Les mots latins Stina locus Judaeorum Augusti de la table de Peutinger, sont susceptibles de deux interprétations. On peut les traduire par lieux habités, soit par des Juifs placés sous la protection de l'empereur, soit par des Juifs qui sont la propriété de l'empereur. La seconde manière de comprendre ce passage me paraît préférable à l'autre, vu que du temps des Romains on ne trouve point de Juifs à Carthage, ni dans toute la partie de l'Afrique qui est située à l'ouest de la petite Syrte. Ceux qui demeuraient à Stina ou Iscina paraissent y avoir été transportés de force de la Cyrénaïque sous Adrien et sous Trajan, à cause de leur participation au soulèvement de leur coreligionnaires contre le gouvernement romain ; on les aurait condamnés à la condition d'esclaves de l'empereur pour les astreindre en cette qualité à l'extraction pour le compte du domaine impérial du sel des salines de la Tripolitaine, qui faisaient partie des possessions du prince.

[39] I. 10, p. 142-144 : Le port Macaraea du périple paraît être la Gargara d'Edrisi (p. 292), située à l'ouest du nouveau Tripoli, entre cette ville et le château Sabart (Souara) de cet auteur ; le nouveau Tripoli, avec son bel arc de triomphe construit en faveur d'Antonin et de Verus, et ses restes précieux d'autres anciens monumens présente, un local bien plus convenable que Tagiura pour l'emplacement d'Oea. Je suis d'autant plus porté à regarder la position de ces deux villes

comme identique, que c'est aussi l'avis d'Abou-Obaïd, auteur arabe du XIe siècle (p. 17). Assaria correspond à la forteresse Sensara de la carte de Sanson (dans Marmol, t. II) et la Villa repentina à la bourgade Qansora du même géographe, situées l'une et l'autre tout près du nouveau Tripoli, la première au nord sur la mer, la seconde au midi à quelque distance de la côte.

[40] I, 10, p. 144-147 : Il n'est guère présumable que Pline, qui a dédié son histoire naturelle à l'empereur Vespasien, ait été si mal informé sur la position de la ville natale de l'épouse de ce prince, qu'il l'ait placée dans le voisinage de la petite Syrte, pendant qu'elle en était éloignée de tout l'espace compris entre ce golfe et le vieux Tripoli. La Sabrata et l'Abrotonum du naturaliste romain étaient sans contredit deux places différentes; la première est la Souara de nos cartes, qu'Edrisi (p. 291) nomme Sabart; Abrotonum était situé plus à l'est et au midi du vieux Tripoli, où les cartes modernes marquent le bourg Souarak. C'est à ce bourg et au vieux Tripoli, qui en formait anciennement le port, que Ptolémée, Procope et le périple de l'Anonyme donnent les noms de Sabratha et de Sabathra ou Sabaratha = Sarathra. Par contre Strabon et Scylax désignent la Sabrata de Pline, ou Souara par Abrotonum, et le naturaliste romain, d'accord avec Scylax, commence la petite Syrte près de l'extrémité est du plus oriental des deux lacs, que Strabon place à l'orient de ce grand golfe (comparez p. 147 et la note 41). De cette façon la ville de Sabrata où naquit Domitille, femme de Vespasien, n'a jamais été érigée en colonie, attendu qu'elle mourut avant l'avénement de son mari à l'empire. Ce titre est dû à l'Abrotonum de Pline (Souarak), et lui fut donné par Sévère, lorsqu'il créa la province de Tripolis. Cet endroit, dont les Arabes firent le siége au VIIe siècle, fut appelé alors par eux Tarabolos du nom de la province dont il était le chef-lieu à cette époque. Après la prise de la place que l'empereur Justinien avait fait fortifier, les Arabes la détruisirent de fond en comble, et bâtirent à l'est le nouveau Tripoli sur l'emplacement de l'ancienne Oea. Léon l'Africain a confondu très mal à propos le château Sabart d'Edrisi avec le véritable vieux Tripoli; il a induit en erreur d'Anville (carte de 1747), et porte aussi la faute de la confusion qu'on remarque dans ce que Mannert dit d'Abrotonum et de Sabratha.

[41] I, 10, p. 147 : Edrisi (p. 290) signale à 25 milles à l'est de Gergis l'existence d'un lac d'eau saumâtre nommé Kelab, situé entre le château des Beni Khatab et entre celui d'el Chamakh. La distance de ces deux endroits se monte à 25 milles, et ils sont séparés l'un de l'autre par un petit golfe appelé Saleb-el-Hemar. L'expression grecque λίμνη peut se rapporter dans Strabon tout aussi bien à un golfe qu'à un marais côtier. Il serait donc possible que la λίμνη Σοῦχις du géographe grec répondit au lac Kelab d'Edrisi, et la petite *Limné*, dont il ne rapporte pas le nom, au golfe Saleb-el-Hemar. Dans tous les cas, la pointe Zitha ne peut désigner dans Ptolémée que le cap el Makhbaz (Mahabès) d'Edrisi et de d'Anville; ce promontoire, qui est éloigné de dix milles de Kasr-el-Chamakh, court de l'orient à l'occident sur une étendue de 5 milles. Son nom ancien, Zytha, provient, selon toute apparence, du mot hébreu Za-yith, olivier; on l'appelait aussi Locris, parce que les Locriens Epizéphyriens fréquentaient ces parages pour leur commerce. (Strabo, XVII, p. 574, ed. Casaub.)

[42a] I, 20, p. 148 : A partir de Gichthis, qu'elle écrit Gigtis, *la* table de Peutinger marque jusqu'à Leptis magna les positions suivantes dans le voisinage des côtes : Gigtis 17; TIZA (pour Zita) MUNICIPIUM, embouchure de l'Ausere (Ouadi Fessato) 15; Putea, Pallene 18; Praesidium 15; PISIDA MUNICIPIUM 20; ad Cypsaria Taberna 17; ad Amonem 16; Sabrata 16; Pontos 15; Assaria 20; OSA (Oea) COLONIA 12; Turris; ad Algam 15; Getulla 24; Quintiliana 14; ad Palmam 12; LEPTIS MAGNA. — Au sud de Pisida on trouvait Rufini Taberna à quelque distance de la grande route. — De la Sabrata sur la côte on arrivait avec 27 milles à celle de l'intérieur des terres, et avec 18 autres milles à Osa (Oea). — Un chemin latéral conduisait de cette dernière ville à Leptis Magna, en passant avec 16 milles à Flacci Taberna, avec 20 à Cercar, avec 15 à Subututtu, situé à 25 milles de Leptis Magna.

[42b] I, 10, p. 149 : Le bourg Pisinda, d'après les distances marquées par les deux itinéraires, paraît répondre au port Merkia d'Edrisi (*traduction Jaubert*, t. I, p. 285), auprès duquel il y avait un fort du même nom à quelque distance de la côte. — Hedaphtha était située, selon toute apparence, sur le promontoire que Pline (V, 7) appelle le cap droit de la petite Syrte, et qui était éloigné de 4 stades = 500 pas de Gergis, dont la position était de cet intervalle plus avancée vers le

couchant. Ce dernier endroit a conservé son ancien nom; toutefois on le nomme aussi Zarziss. Hedaphtha répond au Kaliat de nos cartes. Ptolémée dit positivement que cette ville se trouvait à l'extrémité (κατὰ τὸ πέρας) de la petite Syrte.

[43] I, 11, p. 151, note 5 : L'édition de Hudson, dont Mannert a cru devoir rectifier le texte à l'endroit indiqué, porte : Ἀπὸ δὲ Ἀβροτόνου ἡμέρας μιᾶς· κατὰ δὲ ταῦτά ἐςι νῆσος ᾗ ὄνομα Βραχείων, μετὰ Λωτοφάγους Καταριχίας. « D'Abrotonum on arrive au bout d'une journée de navigation à la partie de la côte en face de laquelle se trouve l'île ayant nom de Brachion, à l'ouest des Lotophages et des salines ou Tarichiae. » A la place de ces expressions vagues, on trouve, dans Miller (*Supplément aux petits Géographes grecs*, p. 259) : Ἀπὸ δὲ Ἀβροτόνου Ταριλία πόλις καὶ λιμὴν, παράπλους ἀπὸ Ἀβροτόνου ἡμέρας μιᾶς. κατά δὲ ταῦτα, κ. τ. λ. « Après Abrotonum vient la ville et le port de Tarilia (lisez Tarichia), le trajet dure une journée entière; plus au nord se trouve l'île appelée Brachion, à l'ouest des Lotophages et des Tarichiae. » Personne ne saura douter qu'on ne doive lire καὶ Ταριχίας pour Καταριχίας dans les deux éditions. La raison par laquelle Scylax ajoute les mots à l'ouest (μετὰ, après) des Lotophages et des Tarichiae saute aux yeux pour quiconque veut se donner la peine de jeter les regards sur une carte; il y verra la côte décrire un angle obtus pour arriver de Souara, Abrotonum, à l'île de Brachion, dite autrement l'île des Lotophages ou l'île de Meninx, aujourd'hui Gerbo. Il n'est donc pas nécessaire de remplacer le mot Βραχείων par Λωτοφάγων; mais la correction proposée par Mannert, relativement à la distance entre Abrotonum et les Tarichiae, est confirmée par la variante qu'on trouve dans Miller.

[44 a] I, 11, p. 152 : D'après Delaporte (Mém. de la Société de géographie, t. II, partie I, p. 75), on voit, à la pointe de l'île de Gerbo, vers l'est, un château appelé Manaques (Meninx?), et au milieu de l'île un arc de triomphe construit en faveur d'Antonin et de Verus. — Les quatre villes que la table de Peutinger connaît dans l'île en question, dont elle ne rapporte pas le nom, sont : Girba, à l'angle nord-ouest de l'île; Uchiur, à l'angle nord-est; Tipasa, à l'angle sud-ouest, et Nares (Abl. Naribus), à l'angle sud-est.

[44 b] I, 11, p. 152 : On voit dans la note [42 a] que la table de Peutinger ne compte que 17 milles depuis Gigtis jusqu'à Tiza = Zita dans Anto-

nin selon Mannert. Le temple de Vénus se trouvait à 15 milles au nord-ouest de Gigtis, et à 26 sud-sud-ouest de Fulgurita.

[48] I, 11, p. 156-158 : La synonymie que Mannert établit entre la turris Tamalleni de l'itinéraire d'Antonin, et entre la (turris) Lamie ou Laminie de la table de Peutinger, est contredite par Victor de Vita (Hist. persecut. Vandalor. V, 11-12); celui-ci comprend le premier endroit parmi les positions de la Byzacène; son opinion est confirmée par la notice de l'empire d'Occident (chap. 50 et 55) qui place la garnison de cette place et celle du limes Tablatensis sous l'autorité du comes ou chef militaire de l'Afrique. Par conséquent toutes les positions désignées par Antonin comme étant situées entre Tacape et le limes Tablatensis, doivent être cherchées, au sud de Tacape ou Cabès, sur la rive gauche du fleuve Triton de Ptolémée (voyez p. 186 et la note 54), qui séparait la Byzacène de la Tripolitaine. On remontait ce fleuve jusqu'à ses sources dans les montagnes d'Ousaleton pour se rendre de là dans le pays des Hammanientes et chez les Troglodytes de l'extrémité sud-ouest du globe, à qui on achetait des escarboucles. (*Voy.* p. 210.) De Thebelami la route de l'itinéraire d'Antonin se dirigeait par Tillibari sur Leptis Magna ou Lebida, en tirant vers l'est et le nord-est. La table de Peutinger nous conduit au contraire de Tacape vers l'orient avec une légère inflexion vers le midi, en passant avec 10 milles par Martae (Martii aquae?), avec 26 par Afas Lupeici (aquae Luperci?); avec 5 on arrivait aux bords du fleuve Ausere (Ouadi-Fessato), puis à Putea, ensuite à Laminie, et à Veri, où finit la route qu'elle trace à l'intérieur de la partie occidentale de la Tripolitaine. Le nom de la dernière station qu'elle marque paraît indiquer que c'était une voie de troisième ordre destinée à conduire de Tacape à des eaux minérales qu'on prenait au printemps. Delisle, dans la carte qu'il a dressée pour l'histoire des Donatistes (S. Optatus, de Schismate Donatistarum, ex edit. Dupin; Parisiis, 1700, in-fol.), a très bien figuré le tracé des deux routes en question; d'après lui, Agariabas aurait porté de son temps le nom de Tagarbala, Tabalati celui de Tambaïa, Thebelami celui de Tamalluma, et Tillibari celui de Tibari. Je ne connais aucun de ces endroits, auxquels il faut ajouter le bourg Tamelem que d'Anville prend pour la tour de Tamallenus. Ce savant pense que la route d'Antonin s'étendait au midi jusqu'à Cydamus, Gadamès; mais, abs-

traction faite de ce que ce nom n'est pas rapporté par l'itinéraire, nous avons vu, à la page 206, que Cydamus a disparu pour des causes connues des écrits des anciens depuis le siècle de Pline, et qu'elle ne s'y montre de nouveau qu'à partir de la chute de l'empire des Vandales.

[46] I, 11, p. 158 : Oleastrum, bien que les chiffres de la table de Peutinger l'éloignent trop de Tacape, était probablement situé non loin de la rive gauche du petit fleuve el Hammah qui débouche dans la petite Syrte au nord de Cabès. Abou-Obaïd (p. 31) appelle ce petit ruisseau Ain-el-Zeitounah, la fontaine des Oliviers.— Cellae Picentinae ou le bourg vicus Cellae est appelé Culula par Procope (de Aedif., VI, 6), dans Goar (notitiae Graecorum episcopatuum a Leone Sapiente ad Andronicum Palaeologum scriptae et a P. Jacob Goar collectae vel recenter editae; Parisiis 1648, fol. ad calcem historiae Codini Curopalatis), et dans la notice de la Byzacène, où on voit figurer Concordius comme episcopus Culuitanus. C'est, d'après les distances marquées, le Casser-el-Roum, château des Romains, d'Edrisi (p. 288).

[47] I, 11, p. 159-160 : Thenae porte dans l'Edrisi de Hartmann (p. 288) le nom de Telida, et celui de Tenida dans la traduction que M. Jaubert a publiée de ce géographe (t. I, p. 281). L'évêque de Thenae porte dans la notice de la Byzacène le titre de Tenitanus. — Usilla est appelée Zella par Strabon (XVII, p. 573) qui la met au nombre des villes détruites par la guerre de César en Afrique. Edrisi nomme cette place Aluza, d'après Hartmann (p. 287), El-Lauza, selon M. Jaubert (t. I, p. 280). Castiglione (Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie appelée Afrikia par les Arabes; Milan, 1826, p. 17) est d'avis que la Zella de Strabon correspond au bourg Zawilah des géographes arabes qu'on nous désigne comme un faubourg de la ville de Mahadia ou Afrikia (Abou-Obaïd, p. 46). On ne trouve pas d'autre évêque qu'un episcopus Usulensis ou Usilensis dans la Notice de la Byzacène qu'on puisse rattacher à Zella, d'où il suit qu'il est fort douteux que le bourg Zawilah ait porté ce nom, qu'il a conservé jusqu'à nos jours (Falbe, Recherches sur l'emplacement de Carthage, p. 79), du temps des Romains. En effet, l'épithète Cululensis est synonyme de celle de Cellensis qu'on donne dans le concile de Lateran à un évêque de cette province (Ruinart, p. 526), et ce dernier titre se rapporte au vicus Cellae de la note 46, et le titre Usulensis ou Usilensis à Usula ou Usilla. Enfin, le vicus

Cellae ne peut pas être identique avec la Zella de Strabon, puisque, au dire de ce géographe, César n'a pas dépassé, du côté du midi, le parallèle de Thenae, Taini. Si Zawilah a existé du temps des anciens, ce qui est fort douteux, ils l'auraient nommée Sulianae, d'après la notice de la Byzacène; mais cet endroit, dont le siège est resté vacant, paraît être le præsidium Silvani cité à la page 158 d'après la table de Peutinger. — La table de Peutinger écrit Taparura, et Mela Taphra pour Thaphrura.

[48] I, 11, p. 161 : Ruspae est mentionnée dans la Notice épiscopale de la Byzacène et dans la vie de saint Fulgence, par Ferrand (chap. 17 et 50).

[49] I, 11, p. 163 : Hérodote (IV, 195) appelle l'île de Cercina Cyrauis (comparez, p. 267), et vante l'or qu'on y retire du fond d'un lac. Edrisi (dans Jaubert, t. I, p. 282) ne se fait pas faute de parler du pont de cette île et d'en marquer la distance au cap Tidjah de l'île de Gerbe. Il évalue cet intervalle à 62 milles arabes = 454 stades. L'évêque de Cercina figure dans la Notice de la Byzacène avec l'épithète Circitanus. C'est dans cette île que saint Fulgence se retira peu de temps avant sa mort. (Vita sancti Fulgentii, auctore Ferrando, cap. 29.)

[50] I, 11, p. 164-166 : Les positions de l'Anonyme se suivent du sud au nord dans l'ordre suivant sur le rivage de la petite Syrte : Epirus, Thithné, Kidiphtha, Alipota, Achola, etc. Thithné étant sans contredit Thaena, l'Epichus de Scylax, s'il ne diffère point d'Epirus, ne saurait être la célèbre Thaena ou Thenae; mais aussi il paraît qu'Epichus était situé sur l'îlot Sourkenis, et Epirus en face sur la terre ferme (Ἤπειρος), près du bourg d'Ellamaïté.

[51] I, 11, p. 164 : Les mots grecs cités dans la note 2 de cette page se rapportent, d'après Heeren (Ideen, etc., 4e édition, 1826; t. *II*, partie I, p. 55) au lac de Triton. Il fait précéder ces mots de ceux-ci : Ἐν ταύτῃ τῇ Σύρτιδι ἐνέστηκεν ἡ νῆσος Τρίτωνος καλουμένη [καὶ λίμνη Τρίτωνος], καὶ ποταμὸς Τρίτων, καὶ αὐτόθεν ἐστὶν Ἀθηνᾶς Τριτωνίδος ἱερόν « Dans cette Syrte se trouve l'île de Triton (et le lac de Triton) et le fleuve Triton; il y a en outre un temple d'Athéné, fille de Triton. » Dans l'original grec, on ne trouve pas les mots renfermés entre des crochets; le sentiment de ce savant historien n'en est pas moins plausible que celui de Mannert. Voyez la note 53 et la suite du texte de Scylax, qui porte :

ἡ δὲ λίμνη ἐστὶ μεγάλη τὸ περίμετρον ἔχουσα ὡς σταδίων χιλίων. « Le lac est grand, son circuit se montant à 1000 stades. » On conçoit que ces mots ne peuvent point concerner la petite Syrte, dont le pourtour, le long des côtes, était de 1600 stades, d'après l'estimation d'Ératosthène, qui est la plus petite de toutes celles que l'antiquité nous a transmises sur la circonférence de ce golfe. Au surplus, Scylax, dans un passage qui précède de quelques lignes celui que nous venons de transcrire, évalue le circuit de la petite Syrte à 2000 stades ; enfin, la ville qu'il place à l'ouest du lac paraît être Tacape (Cabès). Il résulte de cette dernière assertion que l'issue étroite du lac dans la mer doit se trouver au sud-est de Tacape, où Edrisi, Ebn Haucal et Aboulféda marquent l'embouchure d'une rivière (voyez la note 54). Dans tous les cas, les mots grecs περιέπουσι δὲ αὐτὴν Λίβυες πάντες ἔθνος doivent être traduits par : « Les Libyens, tant qu'ils sont, révèrent ce lac comme nation », et non pas par : *Cingit autem eum Libyorum omnium natio*, comme on lit dans les éditions grecques-latines de Scylax (p. 49, édit. Hudson). Herodote s'est chargé de nous dire lui-même dans quel sens on doit prendre ces mots (voyez ci-dessus, p. 178).

[52] I, 11, p. 167 : Rien n'est moins sûr que la position que Mannert assigne à l'île de Cercinitis, en la plaçant, à l'orient de Cercina, du côté du septentrion, à l'effet de rétrécir de cette manière le passage entre cette dernière île et le continent africain. D'Anville et Berghaus, d'accord avec M. Fremin, qui a eu à sa disposition les papiers et les dessins de feu M. le colonel Boutin, placent la petite Cercina tout à fait au nord de la grande. Le périple de l'Anonyme partage cette opinion, puisqu'il place Cercinitis, sans en rapporter le nom, sur la route de Cercina à Thapsus et à 80 stades de cette île. (Comparez la note 51 et la note 67).

[53] I, 12, p. 176, p. 177, p. 185 et p. 187 : La petite Syrte ne fut assimilée au lac Tritonis par les anciens, qu'autant que cette eau stagnante débouchait dans le golfe par un canal étroit. Cela résulte non seulement du passage de Diodore cité par Mannert à la page 176, et du sens que nous avons attaché dans la note 51 aux mots de Scylax, qu'on lit dans la note 2 de la p. 164 et dans la note 1 de la p. 185, mais encore des paroles d'Hérodote, dont Mannert s'appuie à la p. 177 pour soutenir l'opinion que le lac Tritonis ait été dans l'origine la

petite Syrte. Effectivement cet historien grec dit, au chap. 178 de son IVe livre : « Les habitations des Machlyes s'étendent des terres des Lotophages jusqu'à la grande rivière de Triton, qui se jette dans le grand lac Tritonis, où il y a une île appelée Phla. » Après avoir parlé dans le chapitre suivant de l'arrivée de Jason dans le sein du lac, il s'exprime ainsi au chap. 180 : « Les terres des Ausis confinent avec celles des Machlyes, eux et ces derniers demeurent autour du lac Tritonis ; à l'intérieur du continent, c'est le fleuve Triton qui forme la limite du territoire de ces deux peuplades. » Ces derniers mots prouvent d'une manière indubitable que le lac Tritonis était situé, d'après Hérodote, au milieu de la terre ferme, mais qu'il communiquait autrefois avec la petite Syrte par une issue assez large pour recevoir de gros navires. La suite du chapitre confirme cette manière d'interpréter l'auteur grec ; il y est dit que les jeunes filles des Machlyes et des Ausis, à la fin des tournois qu'ils célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, mettent la plus vaillante d'entre elles sur un char et la promènent autour du lac entier, περιάγουσι τὴν λίμνην κύκλῳ.

[54] I, 12, p. 186 : Il résulte de ce qui a été dit dans la note précédente, qu'Hérodote assigne, comme Ptolémée, un cours large et étendu au fleuve Triton. On ne peut donc pas prendre cette rivière pour l'el Hammah de Shaw, vu que ce fleuve n'a pas plus de trois à quatre lieues de longueur. Mais aussi Edrisi, dans la traduction de M. Jaubert (p. 255 et 256), connaît deux fleuves aux environs de Cabès (Tacape). Le plus petit est celui dont Mannert parle ; Abou Obaïd (p. 51 ; comparez la note 46) l'appelle Ain-el-Zeitounah, la fontaine des olives ; c'est l'El Hammah de Shaw qui se jette dans la mer au nord de Cabès. Édrisi ne prétend pas, d'après M. Jaubert, qu'il sort d'un grand lac ; on ne trouve cette observation que dans les abrégés de Sionita et de Hartmann ; selon M. Jaubert, c'est à l'autre fleuve, dont le cours n'est pas connu et qui paraît être le Triton d'Hérodote et de Ptolémée, que s'applique la remarque du géographe arabe. Aboulféda (édit. d'Eichhorn ; Goettingue, 1790, in-8o, p. 23) et Ebn-Haukal (dans le journal asiatique du mois de février 1842), signalent l'un et l'autre l'existence de deux fleuves dans le terroir de Cabès. Ptolémée, dans sa description des terres de la petite Syrte, confond l'el Hammah ou l'Ain-el-Zeitounah

avec le véritable Triton, puisqu'il en place l'embouchure au nord de Tacape (voy. p. 155).

[55] I, 15, p. 191 : Le théâtre de la guerre des Romains avec les Nasamones, se trouva du temps de Domitien dans les oasis d'Audjélah (Augila) et de Gerdobah (Magros). (Voy. p. 218).

[56] I, 15, p. 194 : Le nom des Seli mérite de fixer notre attention par plusieurs raisons ; d'abord il rappelle celui de Chleux, que les Arabes donnent habituellement aux Kabaïles ou Berbères de l'Algérie et des régences de Tunis et de Tripoli ; ensuite il fait penser aux Chellou du midi de la Maroque, ainsi qu'aux Massaesylii et Massylii ou Massyli des anciens ; en effet, on ne peut pas s'empêcher de voir dans la première moitié de ces deux derniers noms ethnographiques, les mots chaldaïques massâ, tribu, et mas, homme, et dans l'autre moitié le mot Seli. Les nationes Selorum occupent sur le segment VII de la table de Peutinger tout l'intérieur des terres au midi de la grande Syrte ; leurs demeures s'étendent vers le midi jusqu'aux rivage du fleuve Girin au-delà duquel on ne rencontre que les montagnes qui longent les côtes de l'Océan méridional du globe. Le dessinateur de la table, par une distraction assez singulière, place les habitations des Garamantes à l'ouest de celles des Seli, et ceux-ci au couchant des Nesamones (Nasamones), au lieu de mettre les Garamantes entre les Seli et les Nasamones, qui demeuraient, à l'époque où la carte fut composée, à l'orient du Fezzan. Il n'y a qu'un seul moyen d'expliquer cette étrange méprise, c'est de poser en fait que le copiste, trompé par la ressemblance des noms, a confondu les Seli avec la Zala des Arabes (Cillaba dans Pline), à mi-chemin entre Audjélah et la capitale du Fezzan.

[57] I, 15, p. 195 : Il est bien plus raisonné de regarder les Maccaei de Polybe, comme une sous-division des Masices ou Mazices, qui demeuraient dans la Tingitane et dans la Césarienne, que de les identifier aux Macae de Scylax. Ces derniers, dont le nom se retrouve chez les anciens parmi les tribus indigènes du midi de l'Arabie, faisaient partie des peuplades qu'Hannibal, dans le recensement qu'il a fait sur une pierre déposée à Lacinium, ville de l'Italie méridionale, dans le temple de Junon, des troupes qu'il avait laissées en Espagne à Asdrubal, son frère, et de celles qu'il avait emmenées avec lui dans l'Italie, comprend sous le nom générique de Libyens ou de Libophéniciens ; les Maccaei sont nom-

més à côté des Numides, des Mauritains, des Massésyliens et des Massyliens. Schweighaeuser, dans ses notes sur Polybe, croit pouvoir lire Baccaei, habitans de Vacca (Bedja), ville de la Numidie, pour Maccaei (Polyb. III, 33 et 36).

[58] I, p. 13, p. 196 : Philostorge (XI, 8) écrit Auxoriani ; il parle des ravages que ce peuple et les Mazices faisaient au commencement du v[e] siècle dans la Cyrénaïque, dans la basse Égypte et dans la Byzacène. Le nom de cette nation provenait, à ce qu'il paraît, de celui du fleuve Ausere (Ouadi Fessato) de la table de Peutinger. Ptolémée, qui ne mentionne pas ce fleuve, connaît dans les terres qu'il arrose, une tribu libyque appelée Ouzarae, et Orose donne le nom d'Usarae aux montagnes qui traversent le midi de la Byzacène et de la Numidie. Ce dernier auteur et Aethicus disent des Arzuges, que leur siége principal était dans la Tripolitaine, qu'on nommait par cette raison Regio Arzugum, mais que ce peuple se trouvait aussi partout dans la province d'Afrique. Sidoine d'Apollinaire (paneg. Maioriani, p. 229) écrit Auxuge.

[59] I, 13, p. 203 : D'Anville prend le Bagradas dont on parle *ici*, et qu'il ne faut pas confondre avec la Medjerdah de la régence de Tunis, qui s'appelait aussi Bagradas, pour le Ouadi-el-Mezzeran dans les oasis d'Ahir et d'Agadès. Notre sentiment sur la position du bassin de cette rivière s'accorde non seulement avec celle que Pline assigne aux sources du Niger, mais aussi avec le cours que la table de Peutinger attribue au fleuve Girin, qui correspond au Niger du naturaliste romain et de Ptolémée. (Voyez la note qui suit).

[60] I, 13, p. 213 (Addition relative au voyage des cinq jeunes Nasamones dans Hérodote, II, 32, et aux sources du Nil) : En continuant à voyager du pays des Beni-Mozab dans la direction qu'on avait suivie pour y arriver, soit de Thèbes, soit de la grande ou de la petite Oasis, on atteint les bords du fleuve qui passe près de Sidjilmessa et ceux du Darah, à peu près sur la route qu'Édrisi décrit à la page 147 de l'édition de Hartmann. Hérodote (II, 32) parle de cinq jeunes Nasamones qui seraient partis de la grande Syrte avec l'intention hautement avouée de pénétrer plus loin dans l'intérieur de l'Afrique que tous ceux qui y avaient voyagé avant eux. Après avoir cheminé vers l'ouest un grand nombre de jours et traversé bien des déserts, ils arrivèrent,

dit-on, par des terres marécageuses dans une ville peuplée de petits hommes noirs, qui passaient tous pour être sorciers. Là ils virent une rivière dans laquelle il y avait des crocodiles : elle coulait le long de la ville de l'ouest à l'est. L'historien grec présume que c'était le Nil, dont le cours serait parallèle au Danube, qui a, d'après lui, sa source près de la ville de Pyréné, non loin des Colonnes d'Hercule. Ainsi Hérodote se figure que les sources du Nil sont situées au nord-ouest de la Libye, dans le plateau du Tafilet, où il y a en effet plusieurs fleuves qui courent du nord-ouest vers le sud-est, et qui se gonflent périodiquement comme le Nil et à la même époque. A-t-il bien fait de tirer cette conclusion du voyage des Nasamones ? Rennel et Heeren pensent que non, et ils font avancer les Nasamones jusqu'aux environs, soit de Cashna, soit de Timbuctou, et jusqu'au bassin du Djoliba de Mungo-Parc. Ce qui les a engagés à s'écarter jusqu'à un tel point du sentiment de l'historien grec, ce sont plusieurs circonstances racontées par les voyageurs, notamment leur arrivée dans un pays habité par des hommes noirs, et la vue d'un fleuve rempli de crocodiles. Ces particularités ne peuvent s'appliquer, selon ces deux savans, qu'à une contrée du Soudan située sur le Djoliba même, ou sur un de ses nombreux affluens. Mais les anciens s'accordent tous à peupler de crocodiles et d'hippopotames les rivières de la Tingitane qui se déchargent dans l'Océan atlantique, et celles des deux Mauritanies qui vont se perdre dans les sables du désert de Zahara. Ils connaissent en outre des peuplades de couleur noire dans le midi de la Maroque, dans le Tafilet et dans les oasis des Touats. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on regarde avec Hérodote le Tafilet comme le terme du voyage des cinq Nasamones. C'était du reste une opinion très répandue dans l'antiquité depuis le siècle d'Hérodote, que le Nil d'Égypte venait du midi de la Tingitane. Parmi les auteurs anciens dont les ouvrages se sont conservés, Strabon est le premier qui l'ait consignée dans ses écrits (XVII, p. 568). Avant lui Dalion, qui vivait vers 500 avant J.-C., doit avoir été du même avis, puisqu'il parle dans Pline (VI, 55) d'une partie du Nil qui serait située au midi de la grande Syrte, entre celle-ci et l'Océan imaginaire, qui était réputé séparer le continent africain de l'équateur. Juba II, roi des deux Mauritanies, dans un mémoire qu'il composa vers l'an 1 de J.-C., pour Caïus César, neveu d'Auguste, lorsque ce prince se prépara à

marcher à la conquête de la péninsule Arabique, s'est exprimé sur ce sujet de la manière suivante (Pline V, 10) : « L'origine du Nil est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan ; il y forme un lac marécageux que l'on nomme Nilidès. Indigné, au sortir de ce lac, de couler dans des lieux horribles et sur des plaines de sable, il se cache sous terre l'espace de plusieurs journées de chemin. Bientôt il reparaît dans la Mauritanie Césarienne, chez les Massésyliens, en s'élançant d'un lac plus considérable que le premier, et qui offre pour preuve d'identité les mêmes animaux. Après avoir examiné en quelque sorte la civilisation des hommes dans ces localités, il se cache encore sous les sables du désert l'espace de vingt journées de marche, jusqu'à ce qu'il atteigne le pays des Éthiopiens orientaux. Là, sentant qu'habitent des hommes, il jaillit probablement de la source que l'on appelle Nigris ; puis, servant de limite entre l'Afrique et l'Éthiopie (orientale ou égyptienne, voy. p. 224) peuplée, sinon de nations nombreuses, du moins d'animaux sauvages, de bêtes farouches et par d'immenses forêts, il coupe en deux l'Éthiopie sous le nom d'Astapus, qui, dans la langue de ce pays, veut dire, eaux sortant des ténèbres, etc., etc., etc. » J'ai cité en entier ce passage curieux de Pline, puisque Juba, au rapport d'Ammien Marcellin (XXII, 15), aurait puisé ces renseignemens sur le cours du Nil dans des ouvrages carthaginois. Dion Cassius nous fait connaître le nom du canton mauritain où se trouvait, d'après Juba, la source du Nil (voy. Xiphilin, p. 244, édit. de Robert Étienne, et Zonaras ; t. I, p. 608, édit. de Ducange); on l'appelait Macennitis ; Ptolémée (VI, 1) le place sur le versant oriental des montagnes de l'Atlas, où le fleuve qui passe près de la ville de Mequinez prend l'origine. Au surplus il est assez facile d'interpréter le texte de Pline d'une manière raisonnable. Le Darah forme le commencement du bassin du Nil de Juba; le Djidie ou Zieg, qui arrose les plaines fertiles de la province de Zab, marque son cours moyen ; le Gyr de Ptolémée, au sujet duquel le poète Claudien dit que c'est le fleuve le plus connu des Éthiopiens, dont le cours d'eau peut être facilement confondu avec le bassin du Nil (Et Gyr notissimus amnis Ethiopum simili mentitus gurgite Nilum), correspond à la partie du Nil de Juba, dont le prolongement est censé former le fleuve blanc de Browne ou l'Astapus. Les deux premières syllabes de ce nom se retrouvent dans

les dénominations anciennes Astaboras, Astusapes ou Astosabas et Astagabas des affluens orientaux du fleuve blanc; elles viennent du mot hébreu Assdah, qui signifie effusion de l'eau, et aussi lieu caché, et dont on retrouve la racine en Ghyz, sous la forme Ssawita, il a versé dans l'eau, et en Syriaque sous celle de Ssoud. La distance entre l'endroit où la partie moyenne du Nil de Juba (ou le Djiddie) se cache sous la terre et celui où il en ressort sous le nom de Gyr, est évaluée à vingt jours, puisqu'on met en effet vingt jours pour arriver des bords du lac Melgigg, qui reçoit les eaux du Djiddie aux rives de l'Azawan, où nous avons placé les demeures des Atarantes d'Hérodote (voy. p. 211), après avoir démontré à la page 205 que ce fleuve correspond au Dasibar de Pline, et au Bagradas de Ptolémée. Les sources du Gyr se trouve, d'après ce dernier géographe, à côté de celles du bras septentrional du Niger, lequel coule, d'après lui et d'après le naturaliste romain, du sud-est au nord-ouest. Enfin la montagne d'où ces trois cours d'eau descendent est appelée Usargala par le géographe grec, et Niger par Pline. Ces deux noms si divers de la même montagne s'approchent pour leur signification; effectivement Usargala, regardé comme mot d'origine phénicienne ou carthaginoise, peut être décomposé en Ozergalim, riche en sources; et le nom Niger vient du mot chaldéen Nigrâ, fleuve, comme Gyr vient du mot rabbinique Gar, torrent; en arabe Garoûr: du verbe Garra, le torrent emporte des cailloux et des troncs d'arbres. On conçoit maintenant comment ces trois noms aient pu être appliqués par les anciens à des rivières et à des montagnes séparées les unes des autres par des intervalles très grands. (Voy. p. 229).

On sait que Ptolémée regarde le Niger, le Gyr et le Nil, comme trois fleuves distincts, dont les eaux ne communiquent pas ensemble. Pour mieux établir cette distinction, il a banni de sa géographie le cours moyen du Nil de Juba ou le Djiddie avec ses affluens, bien qu'il connaisse la ville de Thabudeos, où l'on se rendait de Lambese sur une voie bien solidement construite, qui traversait tout le Zab (comparez p. 406 et les notes 117 et 118).

La guerre que les Romains eurent à soutenir vers la fin du IV[e] siècle contre Firmus a fait mieux connaître, à ce qu'il paraît, le cours des rivières qui traversent le Tafilet et le canton de Darah, que les expéditions de Suétone Paulin et des autres généraux romains qui ont eu avant

cette époque des combats à livrer aux Mauritains (Pline, V, 1; Dio Cassius, LVIII, p. 455 et p. 460; Xiphilinus, p. 244 etc.). Du moins Orose (I, 2) qui écrivait son histoire universelle vers 429 de J.-C., dit : « Il paraît que le Nil a ses sources sur le littoral de la mer Rouge, auprès de la ville de Mossylon (Zeïla), d'où il coule vers l'ouest un grand espace de temps, jusqu'à ce qu'il forme l'île de Méroé. D'autres disent que ses sources se trouvent non loin de l'Atlas, et qu'il ne tarde pas à s'y perdre sous les sables pour en ressortir au bout de peu de temps du fond d'un lac très grand; puis il court vers l'Orient à travers les régions désertes de l'Éthiopie, et en se tenant à quelque distance de l'Océan (méridional), jusqu'à ce qu'il prenne à gauche et qu'il descende en Égypte. Ce qu'il y a de vrai dans tout ce dire, c'est qu'il existe un grand fleuve ayant une origine pareille et un cours semblable : il engendre les mêmes animaux que le Nil, les naturels du pays l'appellent Dara près de ses sources, et les autres habitans de ces lieux l'y nomment Nuchul ou Nuhul. Il est absorbé en entier par un lac d'une étendue prodigieuse dans les terres des Libyégyptiens, non loin de la rivière que nous avons dit venir du littoral de la mer Rouge; à moins toutefois qu'il ne communique avec cet autre fleuve par une voie souterraine. » — Julius Honorius, surnommé l'orateur, qui florissait vers 460, est encore plus explicite : « Le fleuve Nilotis, dit-il, après avoir décrit le cours du Nil, a l'origine dans le versant de l'Atlas; il s'engouffre dans un lac du même nom, qui n'a point d'issue. »

Dans le septième et le sixième segment de la table de Peutinger on voit le fleuve Girin sortir du flanc des monts Boecolen, sous le méridien des Arae Philenorum, et se diriger tout droit de l'Orient vers le couchant, jusqu'au méridien de Laminie, située au sud-est de Tacape (Cabès), où il tourne vers le sud et perce la chaîne de montagnes qui longe les côtes méridionales de la Libye, pour se décharger soit dans la mer imaginaire, qui sépare cette partie de l'ancien monde de l'équateur, soit dans l'Océan atlantique, ou pour être englouti par les sables du désert. Le Nil sort à son tour dans le septième segment de la table de Peutinger du lac Nusaptus ou Niludicus, situé sur le versant méridional d'une chaîne de montagnes dont le nom n'est pas indiqué dans la carte, mais qu'elle met au midi des monts Cyrenei. Ce système se rattache à celui de Ptolémée. Le Girin coule de l'Orient vers le cou-

chant, comme le fait le Niger du géographe grec et celui de Pline; les sources du Nil sont situées, non pas au sud-est de Meroé près du détroit de Babelmandeb, mais au sud-ouest de cette contrée, et à l'endroit où Ptolémée met la Pharanx Garamantica (Bagherme), dans laquelle vont s'engouffrer la majeure partie des eaux du Gir de ce géographe, dont l'auteur de la table ne marque pas le bassin, puisqu'il regarde ce Gir comme une partie intégrante du Nil. On n'aperçoit pas la moindre trace du Djiddie et de ses affluens dans le troisième segment de la table de Peutinger, où on trace, du nord au midi, une route à travers le Zab, par la même raison qu'ils ont été passés sous silence dans la géographie de Ptolémée, c'est que Juba s'en était servi pour mettre les courans d'eau du Tafilet en liaison avec le Nil. Pour ce qui est des noms Nusaptus et Niludicus du lac d'où le Nil sort d'après la table de Peutinger, le second est d'origine grecque et signifie réservoir du Nil: sa formation étant tout-à-fait la même que celle des substantifs ὑδροδόκος ou ὑδροδόκη, réservoir d'eau, citerne; ἰοδόκος ou ἰοδόκη, réservoir de flèches, carquois, etc. Nusaptus, au contraire, est un mot copte composé du subtantif copte nôy, trou profond, et de Sabas, seconde moitié du nom Astosabas qu'on donnait dès le siècle d'Ératosthène (Strabon, XVII, p. 841) à l'Astapus, ou au bras le plus occidental du Nil.— A la vérité on lit sur le sixième segment de la table de Peutinger, à l'ouest des monts Boecolen, les mots que voici: Quod flumen quidam Grin vocant, alii Nilum appellant; dicunt enim sub terrà Etyopum in Nylum ire lacum. Mais ces mots ont pour sûr été ajoutés à l'original par le moine alsacien qui l'a copié au XIIIe siècle. Il aurait voulu faire preuve de savoir ou de zèle en opposant au système primitif de la table celui de Juba, tel que Pline nous le présente. A cet égard il est à remarquer que la géographie de Pline a été en grande vénération au moyen-âge chez les moines lettrés des Gaules et de l'Allemagne: témoin Aimoin, qui reproduit dans la préface de ses Gesta Francorum (Collection des historiens de France, t. III, p. 22) les deux chapitres que Pline a consacrés dans son Histoire naturelle (IV, 13-14, edit. Dalech., et 27-28, edit. Harduini) au tableau des mœurs des anciens Germains et à leur division en cinq branches. L'orthographe seule du mot Éthiopiens, qu'on écrit Étyopes au lieu d'Éthiopes dans le passage cité, pourrait servir à constater l'interpolation, attendu que ce mot est écrit correctement sur le même segment; mais

à quoi bon insister là-dessus? Tout le tracé des montagnes de l'intérieur de l'Afrique, ainsi que celui du cours du Girin présentent le plus grand contraste avec le système enseigné par Juba.

Un seul auteur classique a su qu'il y a au midi du désert de Zahara un fleuve qui coule de l'ouest vers l'Orient, pendant que toutes les autres rivières voisines se jettent dans l'Océan atlantique, c'est Mela. Il nous l'apprend au neuvième chapitre du troisième livre de sa géographie abrégée, et pour qu'on ne puisse pas confondre le système des courans d'eau dont il entend parler, et qui est bien certainement celui de la Sénégambie, avec les fleuves du Tafilet et avec ceux qui avoisinent le cap Noun, il a soin de nous apprendre au chapitre suivant, qu'au nord de la contrée arrosée par les rivières en question on trouve d'abord un pays habité par des Éthiopiens de petite taille et moins riches que leurs voisins du midi, puis des régions entièrement délaissées par les hommes, parce qu'elles sont ou brûlées par le soleil, ou recouvertes de sables, ou remplies de serpens, et enfin l'Atlas qui se lève des sables en face des îles Fortunées (Canaries). La source du fleuve qui suit la direction est sur un grand espace de terrain, et sans qu'on puisse affirmer s'il va ou non former le Nil, porte un nom d'origine phénicienne ou carthaginoise : elle s'appelle Nuchul, comme celle du Dara (Draha) d'Orose ; son nom équivaut au mot hébreu Nahhel, qui veut dire vallée, et aussi bassin de rivière. (Comparez la fin de la note 180.)

[81] II, 3, p. 242 : Comparez sur les Makkaei la note 37.

[82] II, 3, p. 254 : Mannert (voyez surtout p. 348-351) prend le promontorium pulchrum qui figure dans les deux traités de commerce que les Carthaginois ont conclus avec les Romains, le premier en—509 et le second en—348, pour le ras Zebib, promontorium Apollinis; Heeren (Ideen, etc. 4 édit., 1825, t. II, partie I, p. 509), le prend avec Polybe, à qui nous devons la conservation de ces deux traités, pour le cap Bon, promontorium Mercurii. D'après ce savant, les Carthaginois auraient exigé dans ces deux traités que les Romains ne naviguassent pas à l'orient de Carthage au delà du cap Bon, d'où ils auraient pu se rendre aux Emporia ou places de commerce, situées sur la côte sud-est du Tunis. On les laissa libres d'entrer dans les ports des villes métagonitiques, mais on leur défendit dans le second traité de pousser leurs courses au delà de Mastia et de Tarséion, deux places situées, d'après

Étienne de Byzance, sur le détroit de Gibraltar. (Comparez les notes 71 et 87).

[63] II, 3, p. 239 : Ces Maxitani paraissent être les Maxyes d'Hérodote (IV, 195) qui prétendaient descendre des Troïens.

[64] II, 4, p. 265-270 : La Zeugitane dut probablement son nom aux Zygantes d'Hérodote, qui demeuraient dans la chaîne des montagnes qui coupe la régence de Tunis dans la direction du sud-ouest au nord-est, depuis les bords du Bagradas (Medjerdah) jusqu'au promontoire de Mercure, ras Addar ou cap Bon. Victor de Vita (II, 16 et V, 15) appelle le plus haut pic de cette chaîne mont Ziguensis, et les Arabes (Édrisi, traduction de M. Jaubert, t. I, p. 270 ; Abu Obaïd, p. 67 ; Cardonne, t. II, p. 187) la nomment Zaghwan. (Comparez p. 449). On voit par ce rapprochement que Zygantes est la vraie leçon dans Hérodote ; Zygantes est une variante née postérieurement de l'inversion des consonnes dans la première syllabe du mot Gyzantes. Pour ce qui est du nom Byzacium, Bochart (Chanaan, I, 25, p. 541 ; Cadomi, 1646, fol.) montre fort bien qu'il vient, non pas des Zygantes ou Gyzantes, mais du substantif chaldéen Biza, mamelle ou tetine, qu'on aurait appliqué par métaphore à la fertilité de la glèbe, comme on disait en grec οὖθαρ ἀρούρης, et en latin fertilis Ubere campus, etc., etc., etc. Étienne de Byzance a changé de sa propre autorité le mot Gyzantes en Byzantes, afin de pouvoir dériver le nom de la province qu'il appelle tantôt Byzantis, tantôt Byzakia, de la ville de Byzantis ; mais cette dernière place est appelée Byzakia ou Byzakina par Ptolémée, et le nomen gentilicium du Byzacium et de la Byzacène, tel que nous le trouvons exprimé dans les auteurs anciens, est Byzakii (Strabon) ou Byzakéni. Le nom Byzantium de cette province ne se trouve que dans Ammien Marcellin, dans la Notice de l'empire d'occident et dans le code Justinien (I, 27, lex I) ; Polybe (XII, 1) écrit Byzakis et (III, 23) Byssatis ou Byzakitis (la leçon est douteuse). On dirait que la dénomination Byzantium ou Byzantis et celle de Byzantes naquirent au ɪvᵉ siècle, lorsque le siége du gouvernement eut été transporté de Rome à Constantinople, appelée aussi Byzance (Βύζαντιον ou Byzantium). Toutefois l'expression Byzacène se trouve non seulement dans Victor de Vita (I, 4) et dans Procope (de Aedif., VI, 6), mais aussi dans le code Justinien (I, 27, lex II), qui porte également Byzantium.

[65] II, 5, p. 276 : Dio Cassius (XLVIII, 21) dans le récit qu'il fait des guerres que les gouverneurs romains de la proconsulaire ou de la vieille Afrique, et de la Numidie ou de la nouvelle Afrique (comparez p. 283) se livrèrent entre les années 44 et 40 avant J.-C., parle plusieurs fois d'une ville appelée Tucca. Il paraît que cette place était située sur le fleuve Tusca (Zaïne), et que c'est la Tezaga d'Orose (IV, 22), où les Romains, pendant la troisième guerre punique, tuèrent douze milles Africains et en prirent six mille. Ptolémée (IV, 3) cite Tucca parmi les villes de l'intérieur de la Numidie nouvelle, qu'il nous représente comme une partie intégrante de la province proconsulaire d'Afrique.

[66] II, 5, p. 281-282 : Comparez sur l'histoire de la Numidie, depuis la mort de Micipsa, fils de Masinissa, jusqu'à l'érection en provinces romaines du pays des Massésyliens (Mauritanie de Césarée et de Sétif) et de celui des Massyliens (province de Numidie proprement dite), p. 432 à la p. 464 et les notes.

[67] II, 6, p. 286-288 et p. 291 (Addition relative a l'administration de l'Afrique sous les Romains d'occident et sous les empereurs byzantins): Vers 419 de J.-C. l'administration de l'île de Sardaigne fut confiée au proconsul d'Afrique (Orosius, I, 3); l'empereur Justinien, après le renversement de l'empire des Vandales, laissa cette île sous l'autorité du gouverneur général de l'Afrique, qui porta sous les empereurs Byzantins le titre de préfet du prétoire, praefectus praetorio. L'Afrique fut divisée par un édit de Justinien, qui date de l'an 534, en quatre provinces consulaires: Carthago, Byzantium, Tripolis et Tingis, et en deux provinces présidiales : Numidia et Mauritania. Cette dernière province comprenait de nouveau la Mauritanie césarienne et celle de Sétif. Le militaire était commandé dans chaque province par un dux, qui avait le même rang que l'administrateur civil de la province dans la hiérarchie des dignitaires de l'empire; on donnait à tous le titre de spectabiles. Sous les empereurs d'occident ce titre n'avait appartenu qu'au proconsul d'Afrique, au comte d'Afrique et à celui de la Tingitane, ainsi qu'au duc de la Tripolitaine et de la Mauritanie; les administrateurs civils, qu'ils fussent consulares ou praesides, n'avaient eu droit qu'au titre honorifique de clarissimi; ce qui les mit au nombre des fonctionnaires publics de troisième ordre, pendant que les spectabiles faisaient partie de ceux de la seconde classe. Le préfet du prétoire, qui remplaça le

proconsul, fut élevé par Justinien à la dignité d'illustris, ou de fonctionnaire du premier rang.

[68] II, 7, p. 293-294 : le périple de l'Anonyme ne connaît pas d'île au nord de Thapsus ; celle dont il parle est située d'après lui à 80 stades au nord de Kerkina, sur la route de cette île à Thapsus ; c'est la Cercinitis ou petite Cercina de Pline et de Strabon. (voy. la note 52). L'île de Lopadusa s'appelle aujourd'hui Lampedusa et est située dans la haute mer (νῆσος ἐστὶ πελάγια ; Strabon XVII, 574, Casaub.) à côté de Gaulos, Goso, de Galata, Linosa, et de Melite, Malte (Plin., V, 7, et Strabon, l. cit.). Scylax (p. 49) écrit Lampas pour Lopadusa ; il ajoute que cet îlot doit son nom aux phares qui s'y trouvaient. Les deux îlots côtiers qu'on aperçoit sur nos cartes à une fort petite distance au nord de Demas (Thapsus), sont compris par Strabon au nombre des îles Tarichiae.

[69] II, 7, p. 295 : Abu Obaïd (p. 44) connaît à sept milles pas à l'est de Cairouán, l'ancien vicus Augusti, une ville appelée Rusafa, qui a été bâtie, à ce qu'il paraît, avec les débris de Ruspina, à quelque distance de cet endroit vers le sud-ouest.—Il paraît qu'il y avait une petite ville sur la pointe où se trouvait le trophée de Dionysos ; car dans la Notice de la Byzacène on cite Dionysiana parmi les villes épiscopales de cette province, dont le siége était vacant.

[70] II, 7, p. 298-300 : Pline (V, 4) cite les deux bourgades Uzita et Zetta, de même que Vacca, comme villes romaines—« Oppida civium romanorum XV...... Ucitana duo, majus et minus, Vagense. L'Avidu vicus dans Peutinger, à 9 milles au nord-ouest de Sassura, paraît correspondre à l'Ucitanum minus de Pline ; Sarsura portait du temps d'Abu Obaïd (p. 44) le nom de Zerour, et Agar celui d'Azerko. On connaît des évêques d'Uzita et d'Agar. Au dire de Ménandre, historien grec du IIe siècle avant J.-C., cité par Joseph (contra Apionem I), qui écrit Auzite pour Uzita, cette ville aurait été fondée par Eth-Baal ou Ithobal, roi de Sidon et beau-père d'Ahhab, roi d'Israël. (I, reg. XVI, 31). —Lamniana, d'après la table de Peutinger, était à 10 milles de Pudput.

[71] II, 7, p. 304 : C'est le promontoire de Mercure qui figure d'après Polybe (III, 23), sous le nom de promontorium pulchrum dans les traités de commerce que les Carthaginois conclurent en—509 et en—348 avec les Romains. (Comparez la note 62 et la note 87). Mannert (p. 234 et p. 348-351) confond le beau promontoire de Polybe avec le cap

auquel Tite-Live (XXIX, 27) donne ce nom, et qu'on appelait d'ordinaire promontorium Apollinis (aujourd'hui ras Zebib).

[72] *a* II, 8, p. 308 : Les carrières d'Aquilaria ont fait appeler cette ville Latomiae chez les Grecs (Strabo, XVII, p. 572 ; Diod. Sicil., XXI, 5). C'est là qu'Agathocle débarqua ses troupes lorsqu'il transporta, en 307, de la Sicile en Afrique le théâtre de ses guerres contre les Carthaginois.—Les îles d'Aegimuros portent dans Edrisi (p. 276) les noms d'Algiamur la Grande et la Petite.

[72] *b* II, 8, p. 309-310 : Scylax (p. 50) parle de l'île Pantalareah ; il la nomme Cosyros, et la place à une journée de navigation du cap Lilybée, et l'éloigne du même intervalle du promontoire de Mercure. Le même auteur met Pontia au nombre des îlots qui avoisinent Aspis. Du temps d'Abou Obaïd (p. 86) Pantalareah portait encore son ancien nom.

[73] II, 8, p. 310 : Le périple de l'Anonyme connaît au nord-est de Misua des bains chauds, therma, qu'il éloigne de 60 stades d'Aspis et de 160 de Carpis, dont il écrit le nom Carpe. Strabon (XVII, 574) parle aussi de ces thermes.

[74] II, 8, p. 313 et p. 316 : Pline (V, 4) cite l'oppidum Tunicense parmi les trente villes libres de la province d'Afrique. Cette place avait donc à ses yeux moins d'importance que Maxulla, cité coloniale ; ce qui confirme l'argumentation de Mannert, bien qu'elle repose sur un fait qui n'est pas exact.

[75] II, 8, p. 314 : Pline (V, 4), cite l'oppidum Abinense comme ville libre. On connaît des episcopi Vinenses. Après avoir baissé depuis le milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne jusqu'au commencement de la troisième centurie, Vina se releva au IVe siècle. — Sur la route d'ad Aquas au Vina Vicus, la table de Peutinger marque la station d'ad *Mercurium* à 9 milles des Aquae et à 6 de Vina.

[76] II, 8, p. 316 : On pourrait, à la rigueur, alléguer en faveur de l'identité présumée du fleuve Katada de Ptolémée avec le lac de Tunis, que Carthage, au rapport de Tite-Live (XVI, 1, dans Servius in Aeneid. I, vers. 343) et de Solin (chap. 30), fut appelée par les Tyriens Karthada, ou la ville nouvelle (comparez la note 81); mais il n'est guère présumable que Ptolémée ait été si mal renseigné sur la topographie de Carthage, qu'il ait pris pour un petit torrent ce lac si célèbre dans les

annales de cette grande ville. Il est donc préférable de statuer qu'il s'est glissé une faute légère dans le texte du géographe grec, et que l'embouchure du fleuve Katada doit être transportée des régions situées entre Tunes ou Tynes (Tunis) et Mazoula ou Maxoula, à celles qui avoisinent cette dernière ville du côté de l'Orient, de manière à ce que la dite rivière corresponde au Oued Meliana de la quatrième carte publiée par M. Dureau de la Malle, sur les dessins de M. Falbe, à la suite de sa topographie de Carthage. Le Magnum Barathrum ou grand précipice, qu'Appien (Punica, p. 15) place sur la route de Nepheris (Moraïsah) aux bords du Bagradas, paraît se rapporter aux contrées riveraines du Oued Meliana, dont le lit profond est couronné de coteaux élevés à pente rapide, dont les sommités sont en table rase et couvertes de champs cultivés.—Scylax nous signale l'existence d'un autre fleuve qui se décharge dans le golfe de Tunis, c'est le Oued Bazilche de la carte II de M. Falbe, (recherches sur l'emplacement de Carthage, 1833, in-8°, avec un atlas in-folio); son embouchure est située vis-à-vis de Nabal, Neapolis, Scylax la place à une demie journée de navigation de Carthage, ce qui est un peu trop. Au surplus il ne nous fait pas connaître l'ancien nom du Oued Bazilche.

[77] II, 8, p. 517 : Les mots Ἕως ἀμμωδίων ἀγωγῆς, jusqu'au canal des sablières ou des bancs de sable, paraissent se rapporter aux deux langues de terre, qui rétrécissent l'issue dans l'Océan du lac de Tunis. Par conséquent Galabras était située, non pas a l'ouest de Maxyla ou Maxula (Rhades), mais à l'orient de cette ville, près de l'extrémité sud-est du banc méridional et non loin de l'embouchure du Oued Meliana (Katada), où le dit endroit aurait servi à Maxula de port extérieur et de place d'entrepôt sur la haute mer. Cette conjecture est en quelque sorte confirmée par Procope (Bell. Vandal., I, 15), qui évalue à 40 stades la distance du port de Carthage à l'entrée du lac de Tunis, ce qui en éloigne l'emplacement de Galabras de 80 stades vers le midi.

[78] II, 9, p. 517-530 : M. Dureau de la Malle, dans ses recherches sur la topographie de Carthage (Paris, 1835, 8), diffère d'opinion avec Mannert, sur plusieurs points plus ou moins essentiels, savoir :

[a] D'après lui, le vieux port de Carthage donna sur la haute mer (p. 8-10, 16-17), et non pas sur le lac de Tunis, comme dans Mannert (p. 525-527).

[b] Au dire de M. Dureau de la Malle, la langue de terre qui joignait la presqu'île, occupée par Carthage, au continent, aurait eu 25 stades de largeur entre le lac de Tunis et le marais salé, nommé *Sebkha de Souquara*, qui était une portion de la mer à l'époque de la troisième guerre punique (p. 28-35 et p. 48). Tout le long de cette ligne du col de l'isthme s'élevait le triple mur de la cité, décrit par Appien (Punica, cap. 95). Le savant académicien français le regarde, d'après un autre passage de l'historien grec (Punica, cap. 97), comme une triple défense composée d'un fossé, τάφρον, ouvrage en terre palissadé, qui équivalait au Vallum des camps romains; d'un ouvrage en pierre qualifié de βραχὺ προτείχισμα, et du grand mur d'enceinte, ὑψηλὰ τείχη. — Mannert pense au contraire que le triple mur d'Appien désigne un simple mur à trois étages, et qu'il n'occupait que la partie méridionale du col de l'isthme, depuis la Byrsa ou la citadelle, qui dressait ses remparts du côté du continent au centre de l'isthme, jusqu'à l'arète faible des murs d'enceinte de Carthage, qui s'étendait de l'extrémité méridionale de la triple muraille jusqu'à la mer, le long des bords nord-est du lac de Tunis (p. 519-521).

[c] Le quartier de Megara, avec ses jardins plantés d'arbres fruitiers et ses canaux profonds et tortueux, occupe sur le plan II de M. Dureau de la Malle la presque totalité de la partie de la cité punique, qui est située au nord du parallèle du cap de Carthage, et cette partie couvre plus de deux tiers de l'aire de la ville. Du tiers qui reste, un quart revient à la Byrsa ou citadelle de Carthage, qui se trouve à l'angle nord-ouest de la partie méridionale de la superficie entière de la ville; les trois autres quarts forment la cité proprement dite; on y distinguait surtout le port marchand ou extérieur, et le Cothon ou port intérieur, ainsi que le Forum ou marché, et le temple d'Apollon. Un mur, qui traverse la ville depuis les rives de la Méditerranée jusqu'à la triple muraille, sépare le faubourg de Megara des deux autres quartiers de la ville. Dans la région orientale des faubourgs on aperçoit des tombeaux en deçà des murs du contour de Carthage. D'après Mannert, le quartier de Megara n'est guère plus grand que la citadelle et se trouve à l'angle nord-ouest de l'Aire de la cité punique; le côté oriental de ce faubourg est flanqué d'une maçonnerie en pierre qui le sépare de la cité (p. 521-p. 524).

Pour ce qui est du premier chef, le sentiment de Mannert s'accorde certainement bien mieux que celui du savant français avec les renseignemens que nous fournit Appien sur la position de l'entrée du port marchand ou extérieur. En effet, pour concilier son opinion avec l'assertion positive de l'historien grec, que l'entrée du port regardait le couchant (voyez ci-dessus p. 327), M. Dureau de la Malle (p. 10) se voit obligé de présumer qu'Appien entend parler, non pas du point ouest du ciel, mais du coucher du soleil, qui varie selon les saisons ; à l'époque du siége, le soleil se serait couché sous la latitude de Carthage, pendant le solstice d'hiver à 30° au sud du point ouest du ciel, et en face de l'embouchure de la coupure ensablée du rivage que M. Falbe, dont les recherches sur l'emplacement de Carthage constituent les bases de celles de M. Dureau de la Malle pour tout ce qui concerne la cité punique (p. 8), prend pour le dit port de cette ville, en le plaçant dans l'angle que la Taenia forme à l'orient avec le continent. Au nord-est de cet enfoncement, qui présente une dépression sensible, on trouve des substructions d'un môle à une petite profondeur au-dessous du niveau de la mer; voilà le môle du port extérieur de Carthage. Mais pourquoi ne serait-ce pas tout aussi bien une digue avancée qu'on aurait destinée à briser la violence des vagues, pour qu'elles ne viennent pas détruire les quais qu'on avait construits anciennement du côté de la Taenia et sur elle pour l'amarrage des gros bâtimens et pour le débarquement sur la rhade des marchandises qu'ils apportaient? M. Falbe ne s'est pas donné la peine d'examiner si, dans l'angle occidental de la Taenia, les rives du lac de Tunis n'offraient pas un terrain propre à l'établissement d'un port et qui en aurait été muni. Il est donc permis de ne pas partager son avis touchant l'emplacement du port extérieur de la Carthage punique, d'autant plus que son plan de cette cité, surtout si l'on porte en ligne de compte les modifications que M. Dureau de la Malle lui a fait subir, donne à la Péninsule, qu'elle occupait, une toute autre forme qu'elle n'a dans la réalité, d'après les propres dessins du consul danois. Ces derniers, d'accord avec les autres cartes que nous possédons sur l'état actuel de la Péninsule, assignent au Chersonèse une figure triangulaire, dont le cap de Carthage forme la pointe, et dont la base se prolonge d'un côté jusqu'au cap Quamart, et de l'autre jusqu'au centre de la Taenia. Sur le plan de la cité punique, le cap Quamart est placé sous

le méridien du cap Carthage, et de 5,400 mètres à l'orient du centre de la Taenia.

J'arrive au deuxième et au troisième chef. Du temps de Pline, le marais salé, appelé Sebkha de Souquara, ne communiqua pas avec la mer. Nous en trouvons la preuve dans le quatrième chapitre du Ve livre de l'histoire naturelle de cet auteur latin; il y met les positions suivantes entre le promontorium Apollinis (ras Zebib) et Carthage, en procédant du couchant vers l'orient : Utica, l'embouchure du Bagradas, un lac, les Castra Cornelia. Mannert (p. 341 et suiv.) fait voir que le camp de Scipion l'Ancien était situé à une fort petite distance de la rive gauche du Bagradas; donc les Castra dont Pline parle dans le passage que nous venons d'extraire, désignent la circonvallation que Scipion le Jeune fit faire par ses troupes en face de la triple muraille de Carthage, pendant le siége de cette ville, dans le cours de la troisième guerre punique. Cette assertion est confirmée par un autre passage du même chapitre de l'ouvrage de Pline; il y rapporte que l'emplacement du camp de Scipion l'Ancien était occupé de son temps par une ville appelée Castra Cornelia. Mais si les Castra dont le naturaliste romain parle au premier endroit sont la circonvallation du second Africain, le lac qu'il mentionne, et dont Procope (Vandal. I, 10) parle également, ne peut être que la Sebkha de Souquara; il ne le serait pas qu'il n'en est pas moins certain, d'après ce que Mannert en dit (p. 341-348 et p. 352), qu'Utica et les Castra Cornelia ont été de tout temps situés sur la rive gauche du Bagradas, où on a découvert en 1821 de nombreux restes d'antiquités aux environs de Porto Farina et près du promontoire Sidi Ali-el-Mekki; et que le lit de ce fleuve n'a guère changé de position depuis la lutte de Carthage contre ses mercenaires (Polybe I, 75), et depuis l'époque de la deuxième guerre punique (Polybe XV, 2). A la vérité M. Dureau de la Malle (p. 5) s'étonne de ce que Mannert (p. 321) n'ait pas trouvé dans ces prétendus changemens du cours du Bagradas et dans les alluvions et les attérissemens qu'ils auraient produits, d'après Shaw, sur toute la côte entre Utique et Carthage, la raison suffisante de la différence qui existe entre les 25 stades de largeur que Polybe (I, 14) aurait attribuée au col de l'isthme qui joignait Carthage au continent libyque, et entre son étendue réelle, qui est plus du double de ce chiffre. Mais cela prouve seulement que c'est une grande mal-

adresse que de combattre le système de ses adversaires avec des argumens tirés de faits contre lesquels ils se sont d'avance inscrits en faux. — M. Falbe, bien qu'il pense que le col de l'isthme n'avait que 25 stades de largeur, et qu'il s'étendait des rives du lac de Tunis jusqu'à celles du lac de Souquara, qui aurait été jadis en communication directe avec la Méditerranée (p. 15 et p. 15), n'en est pas moins d'avis que la triple muraille décrite par Appien, au chapitre 95 des Puniques, n'allait pas jusqu'au marais salé de Souquara. A l'appui de cette opinion, il cite (p. 49-50) ce même chapitre 97 de l'ouvrage de l'historien grec, dont M. Dureau de la Malle s'est prévalu pour statuer qu'Appien entend parler au chapitre 95 d'une triple défense, composée d'un fossé, d'un vallum et des murs d'enceinte. Mais l'historien grec ne parle au chapitre 97 que de l'attaque dirigée par le consul Manilius contre le faubourg de Megara; donc si la muraille dont ce quartier de la ville punique était muni du côté du continent, n'était pas la continuation de celle qu'Appien décrit au chapitre 95, l'argumentation de M. Dureau de la Malle porte à faux, puisqu'on ne pourrait rien inférer dans ce cas de la construction en guise d'un camp retranché des fortifications du faubourg, à celles de la citadelle et de la cité. Nous voilà donc renvoyés à l'examen des textes des auteurs anciens. Appien commence ainsi le chapitre 95 des Puniques : « La ville se trouva au milieu d'un golfe fort grand, elle ressemblait à un chersonèse (ou presqu'île). Un isthme large de 25 stades la séparait du continent; une bande de terre étroite, allongée, et tout au plus large d'un demi stade, courait de l'isthme vers le couchant, entre le lac et la haute mer. Le pourtour de la ville était muni d'une simple muraille, partout où il y avait des hauteurs à pentes rapides; *mais au midi il y avait du côté du continent, où la Byrsa s'élevait près du col de l'isthme, une triple muraille* τὰ δὲ πρὸς μεσημβρίαν ἐς ἤπειρον, ἔνθα καὶ ἡ Βυρσα ἦ ἐπὶ τοῦ αὐχένος τριπλῷ τείχῳ. » A la place des mots soulignés, on lit dans Dureau de la Malle (p. 25) : « A partir du midi vers le continent, du côté de l'isthme où était placée Byrsa, régnait une triple défense. » Je ne sais pas trop ce que cet auteur entend dire par là, mais le sens des mots grecs est clair et positif; c'est bien dans la partie méridionale du col de l'isthme où Mannert la place, que se trouvait la triple fortification décrite par Appien dans le chapitre en question. Le passage d'Orose, cité par Mannert à la page 519, le prouve

également. Pour que la partie du mur d'enceinte de Carthage qui appartenait en commun à la Byrsa et à la cité ait pu aboutir au lac de Tunis, il faut bien que cette portion du pourtour fortifié de la ville ait occupé la place que le géographe allemand lui assigne ; et on ne conçoit pas comment M. Dureau de la Malle puisse soutenir (p. 5 et p. 22; voyez aussi p. 46 et p. 73) qu'Orose désigne par ces mots le mur qui aurait séparé Megara de la citadelle et de la cité, en traversant l'aire de la ville punique de l'orient au couchant, à la hauteur du cap de Carthage.

Un seul point me paraît contestable dans la description topographique que Mannert fait du site de Carthage, c'est qu'il place la partie la plus élevée de la citadelle au centre du col de l'isthme. Il est vrai, Strabon (XVII, p. 572, Casaub.) dit que la Byrsa se trouvait au milieu de la ville; mais ces mots peuvent aussi signifier qu'elle était à moitié chemin entre la mer et le col de l'isthme. Or, c'est le sens qu'ils ont dans Strabon; car le plus haut point de l'éminence sur laquelle on bâtit la citadelle, se trouve, d'après le plan de M. Falbe, à distance égale de la Méditerranée et de la triple muraille. (Voyez la note 72.)

[79] II, 9, p. 319 : M. Falbe, capitaine de vaisseau et consul danois à Tunis, a trouvé sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, « un plateau élevé de cent quatre-vingt-huit pieds au dessus du niveau de la mer, et couvert de décombres et de débris de constructions, parmi lesquelles on reconnait distinctement des lignes de voûtes à hauteurs diverses sur les pentes de la colline, qui faisait évidemment partie de la Byrsa. Quelques-unes de ces voûtes ont une largeur de vingt à trente pieds.— La partie supérieure du plateau présente une forme carrée, déterminée par le prolongement sur trois côtés de murs, dont les traces suivent ces directions. Au milieu du côté oriental, on voit les ruines d'un grand carré, qui a dû être une tour; vis-à-vis on aperçoit un pavé de quatre-vingt pieds sur cent, construit sur des voûtes. Le terrain de la sommité de ce plateau est uni et presque de niveau, il serait important d'y faire exécuter des fouilles. » (Falbe, recherches sur l'emplacement de Carthage, Paris, 1833, in-8°, p. 26-28).

[80] II, 9, p. 320 : Appien ne dit pas que la triple muraille avait trente pieds de large; Mannert s'est laissé induire en erreur par la traduction latine qui accompagne le texte grec dans l'édition de Schweighaeuser (Lipsiae, 1785, III, 8) et qui porte : latitudo

pedum triginta. Les mots grecs βάθος δὲ ποδῶν τριάκοντα, se rapportent aux tours qui avaient trente pieds depuis le sol jusqu'au fond. (Voyez Dureau de la Malle, p. 25). Gelenius ne s'est pas mépris sur le sens de ces quatre mots grecs ; il les a traduits par : Nixae fundamentis triginta pedum. Diodore de Sicile (XXX, 2) est le seul auteur ancien qui ait parlé de la largeur des murs de Carthage, il l'évalue à vingt-deux pieds.

[81] II, 9, p. 555 : Le mot Karthada vient, d'après Bochart (Canaan, I, 412), des mots chaldéens Quartha hhadtha, ville nouvelle ; on appelait ainsi Carthage, par rapport, soit à Utique, qui a été fondée d'après l'auteur du livre des choses merveilleuses, 287 ans avant Carthage, et dont le nom rappelle le mot arabe et chaldéen Atiq, vieux, soit à la Byrsa, qu'on appelait aussi Καδμεῖα, l'ancienne, du mot hébreu quedem, ancien, antérieur. Le nom Byrsa vient du mot hébreu Botsrah, forteresse, château ; le nom du faubourg Megara, appelé aussi Neapolis, ou la nouvelle ville, correspond au mot hébreu Magur, habitation sur le sol étranger. Enfin Cothon vient de Quatham, faire des coupures.—Carthage portait aussi le nom de Caccabé (Steph. Byz. voce Karchedon ; Eustath., ad Dionys. Perieg.), parce que les Tyriens lorsqu'ils jetèrent les fondemens de cette ville célèbre auraient trouvé sous la terre la tête d'un coursier fougueux (Vigil. Aen. I et Sil. Ital., II), ce qu'on regarda comme un signe de bon augure, d'autant plus que la proue des navires de Tyr et de ses colonies (Strabon II) était ornée d'une tête de cheval, ou en présentait la forme. Bochart, p. 314, dérive le nom Caccabé des mots sémitiques khar, chef et rekhaba, cheval.

[82] II, 9, p. 559 : Plutarque (in Mario, p. 412, edit. Xylandri) rapporte que Marius étalait à son triomphe sur Jugurtha 5,007 livres d'or, 5,775 livres d'argent non monnayé, des pièces d'argent se montant à la valeur de 17,028 deniers (valant chacun 81 centimes), des monnaies de cuivre se montant à la valeur de 287,000 drachmes (valant chacun 87 centimes). Ainsi la masse du numéraire en argent avait sensiblement diminuée depuis la chute de Carthage ; ce qui ne pouvait provenir que de la destruction des établissemens de la cité punique, où on battait de la monnaie. A la vérité le commerce de l'Afrique avec l'Égypte, l'Asie et l'Europe, avait peut-être baissé depuis cette catastrophe ; mais, en revanche, le nombre d'étrangers qui

venaient s'établir en Afrique augmentait de jour en jour, et ils y ont pour sûr apporté des monnaies frappées dans leur patrie.

[23] II, 10, p. 340 : Bacaras ou Bacras (Polyb., I, 75, et XV, 2) paraît venir du mot hébreu Braca, étang (pluriel, bracoth) : c'est le *véritable* nom punique de la Medjerdah. Les Grecs le traduisaient par Bagradas, puisque βραγός signifie dans leur langue un marais, d'où il vient qu'au lieu de Bagradas plusieurs auteurs anciens, entre autres Pomponius Mela, Silius Italicus et Florus, disaient Bragada. Abdolvahed-ben-Ali Temimaei, historien arabe, né dans l'empire de Maroque et contemporain d'Edrisi, appelle encore ce fleuve Bagardalia, d'où il faut conclure qu'au lieu de Nagerda on doit lire Bagerda dans Edrisi (p. 275). Il est singulier que le nom actuel Medjerdah de cette rivière rappelle la leçon Μακάρας de plusieurs manuscrits de Polybe, comme Brada est évidemment une corruption du nom ancien Bragada. La Medjerdah aurait-elle porté chez les Carthaginois les noms de Bacaras et de Macaras? Cela ne serait pas impossible, car Macaras est aussi un nom d'origine punique; il vient du mot hébreu Maquôr, source d'eau vivante. (Comparez Bochart, Chanaan, I, 24, p. 552.)

[24] II, 10, p. 341 : Mannert entend ici parler de l'Hamise, appelé Muthul par Salluste. Comme il a confondu ce Muthul avec le Rubricatus de Ptolémée, appelé Ubus dans la table de Peutinger, qui correspond à la Seibouse des géographes modernes (voyez p. 339 et p. 442, et la note 154), il devait penser que les auteurs anciens ne nous ont pas fait connaître le nom de l'Hamise. Mais nous trouvons dans la table de Peutinger même le nom ancien du Ouadi-el-Bal qui se jette dans l'Hamise, après avoir passé sous les murs de la ville de Bal, l'ancienne Bulla Regia; elle l'appelle Armascla; puis Salluste (B. Jugurth. cap. 90) cite Tana comme nom de l'affluent oriental du Bagradas, qui y débouche aux environs de Lares (Lorbus). Enfin, Orose (VI, 36) désigne l'Ain-el-Chebrou, autre branche du Bagradas, qui vient le joindre de l'ouest dans la partie méridionale de son bassin, sous la dénomination d'Ardalio.

[25] II, 10, p. 342-343 : Pline (V, 4) signale sur l'emplacement des Castra Cornelia l'existence d'une ville dont les habitans étaient astreints à certaines servitudes militaires—Oppidum stipendiarium unum : Castra Cornelia. — Pomponius Mela (I, 7) marque au nord-ouest des Castra Cornelia (Porto-Farina) les Castra Dellia; on doit croire qu'il veut in-

diquer par ce camp l'endroit où Lélius le Sage, ami intime de Scipion le Jeune, qu'il accompagna en Afrique, débarqua avec une partie des troupes romaines. Appien (Punica) met cette place à 30 stades d'Utique, et auprès d'une tour qu'Agathocle avait fait construire, lorsqu'il mit le siége devant cette ville. Par conséquent, la dite tour s'éleva, selon toutes les apparences, sur le cap Sidi-Ali-el-Mekki en face de l'île de Piana.

[86] *a* II, 10, p. 347 : En 1821 on a déterré aux environs de Porto-Farina, non loin du cap Sidi-Ali-el-Mekki, et à l'endroit même où Mannert met l'emplacement d'Utique, beaucoup de débris d'anciennes bâtisses.

[86] *b* II, 10, p. 347 : Le doute que Mannert élève contre l'exactitude de la donnée de Shaw sur la position relative du port de Porto-Farina et de l'embouchure du Bagradas, est justifié par la carte de la côte de Tunis comprise entre le cap Zebib (promontorium Apollinis) et la ville de Mahadia, que M. Falbe a publiée à la suite de ses Recherches sur l'emplacement de Carthage. Le Bagradas y débouche dans la Méditerranée à 1 mille géographique au sud de la rade de Porto-Farina.

[87] II, 10, p. 348-351 : Autant il est certain que Tite-Live appelle le promontoire d'Apollon, le cap Beau (promontorium Pulchrum), autant il est douteux que Polybe désigne par cette expression ce même cap et non pas le promontoire de Mercure (cap Bon ou ras Addar), comme le pensent Heyne et Heeren (voyez les notes 62 et 71). Le passage de Polybe où il est dit que le cap Beau se projette devant Carthage vers le nord, milite bien plus en faveur de l'opinion de ces deux derniers savans, qu'il ne favorise le sentiment de Mannert. En effet, Ptolémée n'admet que 10' = 1 1/2 mille géographique de différence en moins entre la longitude de Carthage et celle du promontoire de Mercure, et il évalue à 1° 30' = 15 1/2 milles géographiques l'excédant de la longitude de cette cité Punique sur celle du promontoire d'Apollon. Ainsi les dessinateurs de cartes, chez les anciens, mettaient Carthage et le promontoire de Mercure à peu près sous le même méridien, et de manière à ce que ce cap s'avançât plus loin vers le septentrion que toutes les autres positions maritimes de l'Afrique romaine, depuis les frontières de la Mauritanie de Césarée jusqu'à celles de la Cyrénaïque (voyez p. 304). C'est le site respectif où Carthage et le dit promontoire se trouvent placés l'un vis-à-vis de l'autre sur toutes

les cartes manuscrites d'Agathodémon; et il ne peut pas être quest on chez les anciens d'un autre tracé de la côte comprise entre ces deux points, vu que les 450 stades où on les mettait l'un de l'autre d'après l'itinéraire maritime d'Antonin, furent comptés tout droit du nord vers le midi, et non pas du nord au sud-ouest. — Scylax s'étonne de ce que le cap Espartel à l'extrémité occidentale du détroit de Gibraltar porte, comme le ras Addar ou cap Bon, le nom de Ἑρμαῖα ἄκρα, et il dérive cette dénomination à l'égard du premier cap, non pas de Ἑρμῆς, Mercure, mais de ἕρμα (en arabe a'rem), jetée de terre ou de pierres destinée à briser l'impétuosité des vagues. D'un autre côté, Mela (I, 5) donne au cap Espartel le nom grec d'Ampelusia, promontoire aux Vignes, et il ajoute que le nom carthaginois ou phénicien de ce promontoire a la même signification que sa dénomination grecque. Or Kerem signifie en hébreu une vigne; Edrisi (p. 19, Hartmann) parle de plantations de raisin le long du détroit, et il fait aussi l'éloge de la richesse en toutes sortes de produits du sol dans l'île de Bâchek (Edrisi, t. I, p. 270, Jaubert), qui correspond à la presqu'île située à l'orient de Carthage, entre le golfe de Tunis et la haute mer, et où le cap Beau dresse ses sommets blanchâtres, d'où on aperçoit les rivages de la Sicile par un temps serein. Il serait donc bien possible que le promontoire de Mercure eût été appelé par les Carthaginois Hermaea, non pas parce qu'il était consacré à ce dieu, mais parce qu'il était planté de vignes, — keramim. — Le dieu du commerce chez les Carthaginois, était Hercule : on lui avait dédié une grotte auprès du cap Espartel (Ampelusia), comme on avait érigé un temple à Neptune sur les hauteurs du cap Soloeis (voyez p. 581). Mercure n'est pas du nombre des divinités dont Annibal invoque la protection dans son traité d'alliance avec Philippe de Macédoine (Polybe, VII, 6); il n'avait point de temple à Carthage, et il ne se présente nulle part sur ses monumens et sur ses médailles, ni sur les antiques d'origine purement phénicienne. — Les expéditions d'Agathocle et de Régulus en Afrique prouvent, autant que les campagnes de César et de Bélisaire, que les Carthaginois se sont montrés très prévoyans en interdisant aux Romains l'accès des côtes orientales du royaume de Tunis dans les traités qu'ils firent avec eux en — 509 et en — 348. Par contre, on ne conçoit pas bien comment les Carthaginois aient pu s'aviser de fermer aux navires romains les ports

des villes métagonitiques, et de les admettre dans ceux des places maritimes de l'Espagne situées sur le détroit de Gibraltar. Aussi, tout conspire à nous faire regarder l'interprétation de Heyne et Heeren comme bien plus fondée que celle de Mannert; non-seulement ce que nous venons de dire à ce sujet, mais encore le sens qu'on attachait à Carthage, au nom Libye, à l'époque où les deux traités furent conclus. Il désignait alors la partie de l'Afrique septentrionale qui est située entre l'état de Tunis et l'Égypte; la partie opposée, qui s'étendait de Carthage jusqu'à l'Océan atlantique, fut appelée ou Phout ou Africa. Nous devons la connaissance de ce fait à Joseph (Ant. Jud., I, 7 et 15; II, 9); il l'avait trouvé consigné dans les Libyques d'Alexandre Polyhistor, lequel l'avait emprunté lui-même à un écrit du Bithynien Démosthène sur la fondation des principales villes du globe. Démosthène était contemporain du plus ancien des deux Scipions, et Polybe (XII, 1, ed. Schweighaeuser) le cite parmi les auteurs dont il a consulté les ouvrages avec fruit, lorsqu'il écrivit son histoire de la deuxième guerre punique. C'est sur la fin de cette guerre que les Romains commencèrent à connaître le mot Afrique; nous en trouvons la preuve dans plusieurs vers d'Ennius cités par Henri Étienne (Fragmenta poetarum veterum latinorum, quorum opera non extant; excudebat Henr. Stephanus, 1564, in-12, p. 102 et p. 125), et dans Plaute (Poenulus, V, 2, vers. 1009, et V, 5 vers., 1252), où on rencontre cette expression; ainsi que dans l'inscription rostrale de Duilius, où elle ne se montre pas plus que dans les fastes capitolins avant l'époque désignée, et dans les traités de—509 et de—348. Le passage de Joseph en acquiert plus de valeur pour nous; il dit que l'Afrique fut appelée anciennement Phout, et qu'elle doit son nom actuel à Ophar ou Aphar, qui descendait d'Abraham et de Ketourah, sa seconde femme, par Midian, leur quatrième fils (Genesis, XV, 1-4), et qui aurait conquis la Mauritanie Tingitane, où on trouve encore un fleuve appelé Phut et un canton du nom de Phuté (voyez ci-dessus, p. 560), en s'y rendant du midi de l'Arabie par la Troglodytique ou Abyssinie. Donc il est certain que quand les Romains entendirent pour la première fois prononcer le mot Afrique, on n'en connaissait déjà plus la véritable origine dans l'Asie, mais qu'on la datait tout de même de bien haut. Phout est d'après la Genèse (I, 10) le troisième fils de Cham; la Bible passe sous silence

la progéniture de ce fils de Cham, par la raison fort simple que l'inventaire des nations du globe, tel que nous le trouvons enregistré dans le premier livre du Pentateuque, a été dressé à une époque où l'Afrique occidentale était très peu connue. Hannibal nous fait connaître dans l'inscription de la table votive d'airain qu'il fit placer dans le temple de Junon, sur le promontoire italien de Lacinium (cap Colonne) (Polybe, III, p. 33), les noms des peuplades africaines qu'il laissa en Espagne à son frère Asdrubal, lorsqu'il alla envahir l'Italie. Ce sont dans l'Afrique occidentale ou sur le territoire de Phout, les Mauritains, les Massésyliens, les Massyliens, les Makkaei (ou Mazices, voy. les notes 37 et 146) et les Numides en général; à l'est de Carthage, les Libophéniciens et les Libyens dans l'autre moitié de cette partie du globe, où la Bible signale l'existence des Loubim ou Libyens proprement dits, qui avaient le teint jaune-foncé, et celle des Lehabim, hommes brûlés par le feu, qui étaient de couleur noire comme les Αἰθίοπας Τρωγλοδύτας d'Hérodote que les Garamantes, peuplade d'extraction libyque, pourchassaient sur des chars à quatre roues (ci-dessus p. 197). C'est bien en Libye que les vaisseaux romains ne doivent pas aborder, pas plus qu'en Sardaigne. Toutefois on permet aux marchands d'Italie, dans les deux traités, d'y vendre leurs marchandises en présence des magistrats publics; mais ils n'y peuvent point faire aucune espèce d'emplettes, si ce n'est de vivres et d'objets nécessaires à la pratique de leurs cérémonies religieuses.

[88] II, 10, p. 351 : Scipion, pendant la durée du siége d'Utique avait fait avancer la majeure partie de ses vaisseaux sous les murs de cette ville. Tite-Live pouvait donc fort bien dire que la flotte du général romain se trouvait au nord de son camp retranché. La cavalerie était postée non loin des rives du Bagradas.

[89] *a* II, 10, p. 354-356 : La racine du mot Zert, canal, ne se trouve plus dans le Berbère, ni en arabe, ni en hébreu; mais en Copte Terôt signifie diviser un fleuve en plusieurs branches. Le mot grec Diarrhytus est écrit Diaritus dans la table de Peutinger. Cette carte marque à l'ouest d'Hippo Diaritus l'embouchure d'un fleuve qu'on appellait Chulcul. Il faut croire qu'elle entend indiquer par ce courant d'eau le canal étroit par lequel le lac Hipponitis, au rapport de Shaw (trad. fr., p. 180 et 181), de Marmol (trad. fr., II, p. 457) et d'Édrisi,

(p. 268, Hartmann; t. I, p. 265-266, Jaubert), communique avec la mer. A la vérité ces trois auteurs, d'accord avec ceux de l'antiquité, placent l'issue du lac à l'orient de Bizerte ou de Hippo, mais au couchant de cette ville on ne connaît point de rivière; le dessin de la table de Peutinger est par conséquent inexact. Édrisi donne au lac Hipponitis 16 milles arabes = 12 4/5 milles romains de longueur sur 8 de largeur; il appelle le Sisara, le lac de Tandja, le place au sud-ouest du premier, et lui donne 4 milles arabes = 5 1/3 milles romains de longueur sur 5 de large. La ville de Tandja correspond, d'après cette description, à l'ancienne Theudalis. (Voyez p. 445.)

[80 b] Scylax (p. 50) place au pied du cap Blanc la ville de Pségas, et donne aux îles Frati le nom de Naxicae.

[90] II, 10, p. 558 : Édrisi (p. 275) donne à Tunisa, la Calle, le nom de Mars-el-Charaz, et à ad Dianam celui d'Azkak.—Abou Obaïd (p. 76) nous enseigne que la Calle fut appelée autrefois Mars-el-Kharaz, ou le port de la Méditerranée, parce qu'on y construisait les vaisseaux destinés à ravager les côtes de l'empire Byzantin.

[91] II, 10, p. 562 : Sur la carte de la province de Constantine, publiée par M. Dureau de la Malle, le port Siur se trouve placé près de l'embouchure du torrent Bagara.

[92] II, 10, p. 564-567 : Non loin du port de Gavetto, M. Bérard marque sur sa carte nautique des côtes de l'Algérie, à l'est du cap Fifila des ruines antiques, dont la position répond à la station Paratianae. L'opinion de Mannert, que cet endroit est l'Uzicath de Ptolémée, ne me paraît pas plausible, vu que le géographe grec place Uzicath tout près de Rusicada. Le nom punique d'Uzicath était probablement Ruszicat ou cap Zicat; c'est le ras Skikéda de la carte de M. Dureau de la Malle. Au pied de ce promontoire on a bâti Philippeville, non loin de l'embouchure du fleuve Zafzaf, qui pourrait tout aussi bien que le Oued Benimelé être assimilé au Thapsus de Vibius Sequester; cet auteur ne nous ayant pas dit si ce fleuve coule à l'orient ou à l'ouest de Rusicada. Les ruines de cette dernière ville ne se trouvent pas précisément à Stora, comme on le prétend dans le texte; on les aperçoit entre les embouchures du Benimelé et du Zafzaf, où elles sont plus rapprochées de Philippeville que de Stora. Marmol. (t. II, p. 435 de la traduction française), distingue Estore de Sucaycade, bâtie selon lui

par les Romains sur une haute montagne qui s'étend jusqu'à la mer. Sucaycade est pour sûr l'Uzicath de Ptolémée. L'épiscopus Susicaziensis de la Notice de Numidie appartenait peut-être à cette place. — On reviendra sur la Tucca de Pline à la page 576 et dans la note 96 [a] de l'appendice I. Mela (I, 7) cite près de l'embouchure de l'Ampsaga le promontorium Metagonium, comme faisant la limite entre l'Afrique propre et la Numidie, qui se compose, d'après lui, de la Mauritanie de Césarée et de celle de Sétif. Il serait donc possible que la Tucca de Pline s'élevât sur les hauteurs du cap, dont Mela seul a fait mention.

[93] II, 11, p. 570 : En 1839 l'armée française, à son retour de l'expédition des Portes de Fer, a parcouru toute la ligne de la route romaine décrite par Pline, qui conduisait de Cirta (Constantine) à Rusicada (entre Stora et Philippeville). Elle est encore très bien conservée et praticable même pour l'artillerie. Sa longueur se monte à seize heures de chemin pour un bon piéton, ce qui s'accorde parfaitement avec le chiffre de 48 milles romains fourni par Pline. Dans la table de Peutinger on compte 12 milles depuis Cirta juqu'à ad Palmam, 25 milles jusqu'à la villa Sele, et 30 milles jusqu'à Rusicada : en tout 67 *milles*. Cet excédant de 19 milles sur le chiffre produit par Pline, est dû sans doute à ce que le pourtour de la route marquée dans l'itinéraire suit toutes les sinuosités du cours de la rivière de Zafzaf, pour longer ensuite les bords du Oued-Maïlah, qui se jette du côté nord-ouest dans le Rummel ou fleuve de Constantine.

[94] II, 11, p. 571 : La position de Villa Serviliana paraît répondre à l'emplacement de Hamam-el-Merda ou des Bains chauds de la tribu des Merda, situés entre le ruisseau de Maïa-Berda et entre Guelma, l'ancienne Calama. On y trouve un bâtiment remarquable de construction romaine. L'opinion de M. Dureau de la Malle que ces eaux thermales, et non pas celles de Hamam-el-Mascoutin, correspondent aux Aquae Tibilitanae, est pour sûr aussi fausse que l'identité que ce savant croit reconnaître entre la ville actuelle d'Askhoure et l'Ascurus de Hirtius (Bell. Afric., cap. 22), dont Cneus Pompejus, fils aîné du grand Pompée, fit le siége, lorsqu'il se retira en — 46 d'Utique en Espagne. Au rapport d'Hirtius, le fort d'Ascurus était situé dans les états de Bogud, roi de la Mauritanie Césarienne, sur les confins de cette contrée et de la Tingitane. Si cette place n'est pas l'Azir d'Édrisi (p. 125 et p. 142 de

l'édition de Hartmann; t. I, p. 202 de la traduction de M. Jaubert), elle tire son nom des Bani Hascoura qui forment, selon Léon l'Africain, une des cinq grandes branches des peuplades Berbères du royaume de Maroque. Édrisi (p. 158) parle aussi de cette nation, il l'appelle Hascora. Cellarius (Géogr. ant. édit. de 1740) ne s'est pas trompé sur la position d'Ascurus, il marque cette ville sur sa carte de la Mauritanie Tingitane près de l'embouchure du fleuve Molocath (Malouïa), qui forme la ligne de séparation entre ce pays et la Mauritanie de Césarée. Autant il est certain que l'Askhoure moderne ne peut pas être l'Ascurus d'Hirtius, autant il est sûr que cette ville, où on a découvert un monceau de ruines romaines et une inscription latine qui montrait le nom d'Adrien, portait dans l'antiquité le nom d'Ausuccurae, attendu qu'on trouve parmi les évêques de la Numidie un episcopus Ausuccurensis (Ruinart, hist. pers. Vandal; Parisiis, 1694, in-8°, p. 126 et 261). — Pour ce qui est de la synonymie que M. Dureau de la Malle établit entre Hamam-el-Merda et les Aquae Tibilitanae, Mannert a prouvé que ces derniers bains portent actuellement le nom de Hamam-el-Mascoutin ou de Thermes enchantés. Effectivement il fait voir à la p. 377 que la route qui conduit dans la table de Peutinger de Cirta à Thibilis, d'où les Aquae Tibilitanae tiraient leur nom, passe par Announa, Castellum Fabatianum, et aboutit à Hamise, Thibilis, située de l'autre côté de cette île de montagnes, dont les eaux du Oued Alliga et celles du Oued Serf baignent les flancs.

[98] *a* II, 11, p. 372-374 : Je trouve Sumtu et non pas Sumitu dans l'original de la table. A partir de cette place, elle arrive avec ... milles à Bulla regia (Bal; voyez la note 95 *b*); avec 12 milles à Adsilma, avec 12 autres au fleuve Armascla (Ouadi-el-Bal), situé à 6 milles de Novae Aquilianae. De là il y avait 8 milles jusqu'à Picus, 7 jusqu'à Vicus Augusti (Basili, voyez la note 104 *b*); 7 jusqu'à Teglata; 15 jusqu'à Elefantaria; 10 jusqu'à Clucar; 16 jusqu'à Tuburbum minus (Tuburbo); 3 jusqu'à Thuraria; 15 jusqu'à ad Mercurium; 4 jusqu'a Cicisa et 19 jusqu'à Carthage.

[98] *b* II, 11, p. 375 : Édrisi (p. 258) s'accorde avec Abou-Obaïd (p. 77) à placer Badja sur la route de Tabarca à Tunis. L'opinion de Shaw, que cette ville répond à l'ancienne Vacca de Salluste (Jug. 12 et 41), appelée Vaculae dans le code Théodosien (nov. 37); Baga (Βάγα) par

Plutarque (in Mario, p. 409) et par Procope (de Aedif., VI, 5); Ouaga (Οὐάγα) par Ptolémée (IV, 5); oppidum Vagense par Pline (V, 4); Vaga dans les conciles et par Saint-Augustin; Bages (Βάγας) par l'empereur byzantin Léon le Sage; Vada dans la Notice de la Numidie (Ruinart, p. 125 et 254), et Ouata (Οὐάτα) par Strabon (XVII, 572), est par conséquent préférable à celle de Mannert, d'autant plus que Bulla regia porte dans Abou-Obaïd (p. 74) le nom de Bal, et qu'il en vante la vaste plaine fertile, dont Procope (B. Vandal, I, 25) fait déjà l'éloge. En effet la ville de Vacca ou de Vaga était située, d'après Ptolémée, environ à dix lieues au sud-est de Thabraca (Tabarca). La distance de 50 milles arabes =27 milles romains, que Léon l'Africain compte depuis Ain-Semit jusqu'à Beggia = Vacca ou Vaga, est également exacte; donc Simitu répond à Ain-Semit, et la difficulté que Mannert trouve à l'établissement de cette synonymie tombe d'elle-même, puisqu'elle provient uniquement de son opinion très contestable sur l'emplacement de Badja ou Beggia, qu'il a voulu à toute force faire coïncider avec celui de Bulla regia.

[96] II, 11, p. 575: La table de Peutinger compte 6 milles de *Mileu* à Numituriana; ensuite elle marque la station intermédiaire d'Aquartilla entre le dernier endroit et Cirta, sans en indiquer la distance à ces deux positions.

[97] II, 11, p. 575-576: Cuicul, par sa position à l'extrémité sud-ouest de la Numidie et d'après son éloignement de Sitifis (Sétif), paraît répondre à Jimmilah, située, du côté du sud-est, à quelque distance des bords du Oued-el-Dzahab ou fleuve d'or, qui est l'affluent le plus occidental de l'Ampsaga ou Oued-el-Kébir. Parmi les ruines de Jimmilah, Shaw relève celles d'une porte de la ville et les débris d'un amphithéâtre, et Peyssonnel, les restes d'un temple (Dureau de la Malle, Constantine, p. 217).— Idicra se trouvait donc aux environs de Ma-Allah, petite bourgade, située à mi-chemin entre Jimmilah et Milah. Plus au nord on trouve, à 12 milles romains sud-sud-est du dernier endroit, les ruines d'une ancienne ville romaine, qui paraît répondre à la station Nobae ou Nobos Fusciani de la table de Peutinger; attendu que d'après Peyssonnel ces ruines s'appellent maintenant Fouga (Dureau de la Malle, Constantine, p. 225). Sur la route de Culchul (lisez plutôt Cuicul) à Nobae ou Nobos Fusciani, cette carte marque

caput Budelli à 7 milles de Culchul; puis 7 autres milles entre le caput Budelli et entre Modolona; 4 milles entre cette dernière place et Berzeo; 4 milles entre Berzeo et Fons camerata (la Fontaine voûtée); enfin 4 milles jusqu'à Nobae ou Nobos Fusciani. La distance entre cette dernière station et entre Mileu (lisez plutôt Mileum, Milah) est évaluée à 19 milles dans l'édition de Scheib, et à 12 dans celle de M. le marquis de Fortia. Ce dernier chiffre s'accorde avec la distance de trois lieues que Peyssonnel marque entre Fouga et Milah. En l'adoptant il faudrait, pour concilier les mesures données par l'itinéraire avec celles que la table rapporte, intercaler une intersection de 10 milles entre Modolana et Berzeo, à l'endroit où le premier segment de la carte finit. De cette manière Idicra (Ma-Allah) aurait été située à environ 3 milles romains à l'ouest de Berzeum.

Entre Culchul (Jimmilah) et Sitifis (Sétif), la table de Peutinger marque Mons (Monte) à 12 milles du dernier endroit et à 15 de l'autre. L'emplacement de cette station paraît répondre à celle de Kasbaïte, petite ville bâtie sur le versant septentrional d'une montagne, où on trouve la source du Oued-el-Dzahab. Shaw a vu dans cette localité le portique d'un temple couvert d'inscriptions. L'évêque de cette bourgade figure dans la Notice avec le titre de Montensis.

** a II, 10, p. 576: Le géographe de Ravenne (III, 6) parle de Tuca comme d'une ville maritime placée sur les confins de la Numidie et de Sitifensis. On trouve dans la Notice épiscopale de cette dernière province un episcopus Thuccensis. Par conséquent la Tucca des itinéraires était située sur la rive gauche de l'Ampsaga.

** b II, 11, p. 576: Il est ici question des montagnes dont l'armée française a traversé les escarpemens du côté du nord-ouest, lorsqu'elle se porta en 1836, pendant la première campagne de Constantine, du camp de Guelma (l'ancienne Calama) sur Medjaz-Hammar, et de là sur le col du ras-el-Akba (tête du défilé), nommé par les Arabes le coupe-gorge, sur Constantine. Elle parcourut alors presqu'en entier la première partie de la route romaine qu'on vient de décrire dans le texte. C'est probablement dans ces mêmes montagnes que Massinissa, pendant ses guerres contre Syphax, s'établit avec dix mille hommes pour harceler son adversaire. « Masinissa, dit Tite-Live (XXIX, 32), se porta entre Cirta (Constantine) et Hippo (Bône), et y occupa le sommet d'une

chaîne de montagnes qui lui offrait tous les avantages possibles, tant pour l'attaque que pour la défense. »

[99] II, 11, p. 377 et p. 378 : La route qui se repliait de Thibilis (Hamise) sur Cirta, en passant par Gasaupala (Seniore), longeait, à ce qu'il paraît, les rivages du Serf jusqu'à ses sources dans le Djebel Siguéah, où se trouvait, à quelques milles romains d'Aïn-el-Trab, la station Sigus, dont on parle à la p. 390 et dans la note 107. De Sigus on gagnait Cirta, avec 25 milles romains, sans station intermédiaire.— Arrivés à Hamise (Thibilis) ou à Tiffech (Tipasa), les voyageurs qui étaient partis de Carthage avec l'intention de se rendre à Cirta par la voie la plus courte et la plus commode, devaient être désireux de passer par un pays aussi ouvert que celui qu'ils venaient de traverser en suivant les rives de l'Hamise (Muthul) depuis sa jonction avec le Medjerdah (Bagradas), près de Sicca Veneria, jusqu'à ses sources. En conséquence ils remontaient le Serf, au lieu de passer par Announa (Castellum Fabatianum). Parmi les stations intermédiaires entre Sigus (Aïn-el-Trab et Thibilis (Hamise), que la table de Peutinger indique, on reconnaît, outre Gasaupala (Seniore), celle de ad Centenarium, dont l'emplacement correspond à Temlouke. Voici les noms de toutes les positions échelonnées dans la table sur la route de Sigus à Thibilis : de Sigus on arrive à Thigisis avec 16 milles ; à Thenebreste avec 6 milles ; à ad Centenarium avec 6 milles ; à ad Rubras avec 6 milles ; à Gasaupala avec 6 milles ; à ad Lapidem Bajum avec 6 milles ; enfin à Thibilis avec 10 milles. L'évêque d'ad Centenarium est intitulé Centenariensis dans la Notice de Numidie. Un episcopus Baïanensis figure parmi les Donatistes au concile de Bagaïa, tenu en 395 ; il paraît qu'il avait résidé à ad Lapidem Baïum, de même que l'episcopus Vaïanensis qui assista en 411 à la conférence des Donatistes avec les Catholiques, et en 418 au concile de Carthage. (Optatus ex edit. Dupin, p. 398 et p. LIII). Dans la Notice de Numidie, l'évêque du Castellum Fabatianum est intitulé tout bonnement Castellanus. Cet endroit est appelé Kastabagé (Καστaβάγη) en grec, et Castellum en latin, dans la Notice épiscopale de l'empereur Léon le Sage. (Voyez Ruinart, p. 292).

[100] II, 11, p. 378 : A la p. 404, Mannert émet l'opinion que les Gazophyla de Procope pourraient bien n'avoir rien de commun avec la station Gasaupala ou Gasaufula des deux itinéraires, et qu'ils dési-

gnaient un endroit fortifié où les anciens rois numides auraient déposé sous bonne garde une partie de leurs trésors. Cette conjecture est d'autant plus probable, que l'itinéraire d'Antonin connaît sur la route de Sigus (Ain-el-Trab) aux monts Auras un lieu appelé la tour de César, qui paraît être identique avec la Turris regia, dont Jugurtha, d'après Salluste (B. Jug., cap. 105), confia pour plus de sûreté la défense à des transfuges qui avaient déserté les camps romains. Le nom moderne de la tour de César est Bourg Twill, il pourrait bien n'être au fond qu'une conception des mots grecs πυργιον Ἰουλίου, pyrgus Julii (sc. Caesaris).

101 a II, 11, p. 379 : Plusieurs savans, entre autres Shaw, d'Anville et M. Dureau de la Malle (Constantine, p. 202), font décrire à la route en question, à partir de Tipasa (Tifferech ou Tiffech), une courbe qui l'éloigne des rives de l'Hamise (Muthul) à un tel point, qu'elle lui fait traverser la Medjerdah (Bagradas) à la hauteur du Kassr Jebbir, environ 15 milles romains au sud-sud-ouest du point de réunion des deux rivières que nous venons de nommer. C'est contre ce sentiment que Mannert (p. 520 de l'édition allemande) a jugé à propos de se prémunir par ces mots : « Und erlaubte nicht dass sie sich dem weiter suedlich fliessenden Arme des Bagradas naeherte, » dont le sens est : « Et elle (cette chaîne de montagnes) ne permit pas (à la route) de s'approcher du bras septentrional du Bagradas „qui coule au midi de la chaîne, dont il se tient à une certaine distance. »— D'après M. Dureau de la Malle, Thagura serait el Gattar, Naraggara Kassr Jebbir et Sicca Veneria Kaff. La Killa d'Appien (voyez ci-dessus, p. 440) répondrait, selon toute apparence, au fort Ghella, appelé aussi Kala-al-Chnan et Tagaste, ville natale de saint Augustin, à Tadjilt. — L'opinion de Mannert emprunte toute son autorité à la nature des localités, puisqu'il ne quitte pas un instant les rives, soit de l'Hamise, soit de la Medjerdah, depuis Tipasa jusqu'à Carthage. En outre, elle est confirmée par Abou-Obaïd (p. 72). Celui-ci rapporte qu'en se rendant de Cairouan (vicus Augusti) à Tifach (Theveste), on passait le Bagradas qu'il nomme Malkak, d'après le nom qu'il porte dans la partie supérieure de son cours, où Shaw l'appelle Melagge, à Obbah, ville située sous le méridien de Bal (Bulla regia) et seulement à 7 milles arabes = 8 3/5 milles romains à l'ouest d'el Arbes (Lares; ablatif, Laribus); donc cette

dernière ville, que Shaw cite sous le nom de Lorbus, est située non pas au nord-ouest de Kaff, comme sur la carte de Shaw, mais au nord-ouest de cette dernière place; par conséquent celle-ci ne saurait être Sicca Veneria, vu que Ptolémée met Sicca de dix minutes plus vers l'ouest que Bulla regia, et que dans le quatrième segment de la table de Peutinger, Sicca se trouve au couchant d'Orba =Obbah d'Abou Obaïd (Comparez les notes 108 [b] et 109 [b]) et de Lares.

[101] [b] II, 11, p. 579 : La table de Peutinger compte 19 milles depuis Thibilis jusqu'à Tipasa, savoir 7 milles du premier endroit à Capraria, et 12 de cette station à l'autre ville.

[102] II, 11, p. 581 : La table de Peutinger met Gegetu à 5 milles de Thacora, et oublie de rapporter la distance de Gegetu à Naraggara.

[103] [a] : Mannert se trompe en comptant Sicca Veneria parmi les villes épiscopales mentionnées dans la Notice de Numidie. Elle n'y est pas nommée, ni dans la Notice de la Proconsulaire, à laquelle province plusieurs écrits de l'église assignent cet endroit. (Voy. Ruinart, p. 167).

[103] [b] II, 11, p. 584 : Siguese est appelée, à ce qu'il paraît, Singa (Σίγγα) par Polybe (XII, 1) et Sincha (Σίγχα) par Strabon (XVII, 572; édit. de Casaubon). Ce dernier la comprend parmi les villes qui auraient été ruinées par suite des guerres nombreuses dont l'Afrique fut le théâtre. Peut-être sa décadence remonte aux événemens de la deuxième guerre punique, dont Polybe doit avoir parlé à l'endroit indiqué. De Siguese une voie latérale se dirigeait, d'après la table de Peutinger, sur Vatari, pour se continuer jusqu'à Gasaupala (Seniore). Nous rapporterons dans la note 107 les stations marquées dans cette carte entre Vatari et Gasaupala; pour le moment il nous suffira d'observer qu'on arrivait de Siguese avec 14 milles à Flacciani; avec 14 autres à Sibus; avec 16 à ad Arvalla; avec 9 au bourg de Valerien, vicus Valeriani, et avec 25 à Vatari. Cresconius figure dans la Notice de Numidie comme évêque de Sibus avec le titre de Zabensis.

[104] [a] II, 11, p. 886 : Corewa, par son nom et d'après sa distance à Badja (Vacca), qui se monte à plus d'une journée, paraît être la Cherifa d'Abou Obaïd (p. 78), où l'on aperçoit, d'après ce géographe arabe, de vastes monumens d'antiquité. Si cette conjecture est juste, le vicus Augusti, mentionné à la p. 374, répondrait à la Basili du même auteur.

[104 b] II, 11, p. 385-387 : Au lieu de Tisnica on peut aussi lire Tionica dans la table de Peutinger, qui écrit Choreva pour Corewa, et Thurris pour Tureis. Elle compte 8 milles au lieu de 7 de Choreva à Aquae, et place Thurris à 6 milles de Vallis. Mannert passe à dessein sur plusieurs stations indiquées sur cette carte, savoir : Aobia à 7 milles de Mubti, et à 6 de Tionica ; Atticillae, située entre Choreva et Vallis, à 10 milles de l'un et de l'autre endroit; enfin Chisiduum à 8 milles de Membrissa et à 4 de Thurris.

[105] II, 11, p. 387 (Addition) : Est également inconnue la ville de Marthama où Annibal, après sa fuite précipitée du champ de bataille de Zama, attendit avec autant d'anxiété les résultats des délibérations du sénat carthaginois, que le développement des plans ultérieurs de Scipion. D'après les renseignemens qu'Appien nous fournit dans ses Puniques, sur l'emplacement de cet endroit, il doit avoir été situé fort près de Carthage et dans la direction nord-ouest. Serait-ce par hazard le Kasr Gerdân d'Edrisi (p. 275 et p. 266)?

[106] II, 11, p. 388 (Addition) : Procope signale encore (B. Vandal, I, 10) l'existence des plaines salées de la lagune qui avoisine Carthage du côté nord-ouest, et qu'on appelle maintenant Sebkha, ou marais de Souquara. Il parle en outre d'un faubourg de Carthage appelé Decimum ; il était situé à 70 stades de la ville, au milieu des collines d'Ariana, hautes de cinq cents pieds et éloignées de 40 stades du champ empreint de sel dont nous venons de parler. La Sebkha se trouvait elle-même à 20 stades de Carthage, d'après les indications de l'historien grec.

[107] II, 12, p. 390 : Temlouke, qui n'est qu'à 12 milles romains de Seniore (Gasaupala ou Gasaufula), ne peut pas être l'ancienne Sigus, dont la distance au dernier endroit se monte à 35 milles, d'après la table de Peutinger. Sigus, comme je l'ai observé dans la note 99 de cette appendice, était située, selon toute apparence, non loin des sources du Serf, dans les monts Siganéah et près d'Ain-el-Trab. — La table de Peutinger conduit de Sigus (Ain-el-Trab) à Gasaupala (Seniore), par les stations énumérées dans la dite note, et de ce dernier endroit à Theveste (Tebessa), par Fons Potamianus avec 5 milles; par Magri avec 4 milles ; par Rustici avec 9 milles ; par ad Piscinas avec 6 milles ; par Velesi avec 3 milles ; par Vatari avec 16 milles ; par Flavia

Marci avec 20 milles; par Vasampus avec 12 milles; par Mova avec 12 milles: en tout 85 milles. La distance de Mova à Theveste n'est pas indiquée dans la table: elle ne dépassait guère le chiffre de 20 milles, car l'itinéraire d'Antonin met Theveste à 112 milles de Sigus.

Parmi les bourgades qu'elle mentionne, Rustici, qui avait des évêques, se trouvait aux environs du lieu appelé Macomades dans l'itinéraire d'Antonin, attendu que cette autre place épiscopale était surnommée Macomades Rusticiana (Ruinart, p. 277 et 287). Entre Macomades et Rustici se trouvait, à quelque distance des deux routes qui menaient de Sigus à Theveste, une troisième ville épiscopale qu'on nommait Idassa. L'évêque de Vatari figure dans la Notice de Numidie avec le titre de Vazaritanus; on parle aussi dans cette Notice d'un episcopus Velesitanus.

[108] *a* II, 12, p. 591 : Au rapport de Shaw (t. I, p. 154 de la traduction française) la vaste contrée habitée par les Henneicha, entre les fleuves Hamise et Meskiana, est remplie de ruines de villes et de villages anciens. Il mentionne seulement Dahama, à 48 milles romains de Constantine; Amama à trois lieues plus loin vers le sud, et *Grisa* à dix-huit lieues nord-est d'Amama. Le premier lieu paraît être l'ancienne Macomades, attendu qu'en passant par Sigus on arrivait de Cirta à cette place avec 55 milles romains, et qu'en admettant cette synonymie, la route de Sigus à Theveste se serait dirigée en ligne droite des sources du Serf à celles de l'Ain-el-Chebrou (Ardalio), pour en suivre le cours jusqu'à son embouchure dans le Bagradas, au nord-est de Theveste. Shaw signale à Dahama l'existence d'un arc de triomphe portant une inscription chrétienne, et dans les montagnes voisines quelques ruines avec d'autres inscriptions. — Au nord de l'Ain-el-Chebrou, le pays compris entre cette rivière et l'Hamise portait du *côté de* la rive gauche du Bagradas le nom d'Abidiacene ou d'Abaritana, du temps des Vandales (Voyez mon histoire des Vandales, ed. II; Paris, 1858, p. 165-167). C'est là que se trouvaient les villes épiscopales d'Abbir majus = Abbir Germaniciana = ad Germani (dans la table de Peutinger) = Germana (dans le géographe de Ravenne), et d'Abbir minus, ainsi que l'oppidum Aboriense de Pline. Une de ces trois places paraît avoir communiqué son nom au Kassr Jebbir. Toute la province était renommée pour ses excellentes lignes de pêcheur (arundo pis-

catoria; Plin. XVI, 56) qu'on exportait par toute la terre. Elle tira peut-être son nom des Haouara, tribu berbère d'origine marocaine, qui lutta au VII[e] et au VIII[e] siècle avec succès contre les Arabes dans ce canton, où elle était encore fort puissante du temps de Léon l'Africain. (Comparez p. 580).

[108] *b* II, 12, p. 591 : Thevesta ou Tebessa, est d'ordinaire placée par les auteurs des cartes d'Afrique sur la rive droite du Bagradas. Cette opinion ne se fonde sur aucun témoignage authentique. Shaw n'a pas été sur les lieux; Bruce, qui y a été, a négligé de nous informer de quel côté du fleuve la ville est située. Marmol (t. II, p. 445 de la traduction française) rapporte, d'après Léon l'Africain, que Tebessa est traversée par une rivière qui descend de la montagne et fait plusieurs détours avant d'entrer dans la place. Les auteurs classiques s'accordent tous à comprendre Theveste parmi les villes de la Numidie; c'est donc à l'ouest du Bagradas qu'on doit chercher, selon eux, l'emplacement de cette ville. Or, Abou Obaïd (p. 72), qui l'appelle Tifach, l'y met également. Pour s'y rendre de Caïrouan on passe selon lui le Bagradas, qu'il nomme Malak au sud de Bal (Bulla regia), près d'Obbah, appelée Obba par Tite-Live (XXX, 7) et par Ebn Haucal (journal asiatique de mars 1842, p. 223); Abba par Polybe (XIV, 6); Abah par Edrisi (p. 268); enfin Orba dans la table de Peutinger, et Urbs dans Léon l'Africain. (Comparez p. 524 et la note 109 *b*).

[109] *a* II, 12, p. 595 : Mutia, par son nom et par le voisinage d'Orba et de Larès, se fait connaître comme la Camud d'Edrisi (p. 248 et p. 250 Hartmann; t. I, p. 257 Jaubert), d'où l'Afrique propre des Arabes, ou la province Afrikiah s'étendait, selon cet écrivain, jusqu'à Lebida, Leptis Magna.

[109] *b* II, 12, p. 594 : La conjecture de Mannert, que les ruines de Larès, Lorbus, et d'Orba, Urbs, ne sont pas toujours distinguées bien positivement les unes des autres par les écrivains arabes, est confirmée par Edrisi (p. 259 et p. 268). Au premier endroit il cite Arbes, c'est-à-dire Lorbus ou Laribus = Larès, comme une ville de construction antique, située à deux journées de Badja (Vacca), et à trois journées de Caïrouan, vicus Augusti. Au second endroit il ajoute qu'à 7 milles à l'ouest d'Arbes on trouve Abah = Obbah (dans Abou Obaïd, p. 72), dont le territoire se confond avec celui d'Arbes, de manière à ne faire qu'un avec ce dernier. La campagne autour des deux villes est bien

arrosée, et produit beaucoup de blé et de safran. On trouve aux environs des mines de fer. Ebn-Haucal (journal asiatique de mars 1842, p. 225) qui écrit Obba et Al-Orbos, nous fait connaître les noms modernes des affluens du Bagradas, qui traversent ce canton fertile; ce sont l'Ain Rebah et l'Ain Ziad; un de ces deux ruisseaux porte dans Salluste (B. Jug. cap. 90) le nom de Tana. Enfin Orba est citée par Polybe (XVI, 6) sous le nom d'Abba, et par Tite-Live (XXX, 7) sous celui d'Obba. C'est dans cette place que Syphax se retira, après que Scipion l'Ancien eut brûlé son camp et celui des Carthaginois aux environs d'Utique. Il avait formé le projet de se retirer avec les troupes qui lui restaient à Cirta, où il résidait alors, et de ne plus prendre aucune part à la guerre des Romains contre les Carthaginois; mais ceux-ci, qui venaient de recevoir un renfort de soldats Liguriens, le détournèrent de son projet et dressèrent leur camp dans le voisinage du lieu où Syphax s'était réfugié. Le général romain y va les trouver pour les battre de nouveau, ainsi que le roi de Numidie, qui regagna définitivement ses foyers, où Masinissa et Lélius le suivent et le rendent prisonnier. (Polybe, XIV, 7-9, et ci-dessus p. 276).

110 II, 12, p. 395 : Je présume que Mannert entend ici parler de la route qui, selon la table de Peutinger, menait de Theveste à Sitifis, par les Aquae Caesaris avec 7 milles; par ad Mercurium avec 16; par Ruglata avec 9; par ad Germani avec 10; par ad Cahalis avec 6; par ad Zyrnas Maseli avec 10; par le Vicus Aureli ou bourg Aurélien avec 14: par ad Lali avec 12; par Lampsilii avec . . . . .; par ad Dianam avec 25; par ad Centenarium avec 15; par Swaddurusi (orum ou ense) praesidium avec 10 et quelques; par Zaras avec 12; par ad Capsum Juliani avec 16 et quelques; par ad Oculum Marini, situé à 40 milles de Sitifis, avec 18.—Effectivement notre auteur dit (p. 401) en parlant de la station Diana (Tagou-Zaïnah), qu'elle était traversée par la grande route qui conduisait anciennement de Theveste à Sitifis, sans passer par Lambese (Lamba). — Parmi les lieux échelonnés le long de cette route dont on peut fixer la position avec certitude, figurent, outre Diana (Tagou-Zaïnah), Zaras = Zeryah; ad Capsum Juliani = Jighbah; ad Oculum Marini = Nickouse et ad Lali = Lastera. — Ad Germani est citée par le géographe de Ravenne : c'était une ville épiscopale qu'on appelait aussi Abbir ou Abir Germaniciana et Abbir ou Abir Majus;

c'était du temps des Vandales le chef-lieu de la province Abaritana, dont j'ai parlé dans la note 108 [a].—Du bourg Aurélien partait un chemin latéral vers le sud-ouest pour Lambese (Lamba), par Thamugadis (Ager Soudah). Par conséquent ce bourg, qui se trouvait à 23 milles au nord-est du dernier endroit et à 12 de ad Lali, doit être situé tout proche des sources de la Meskianah, un des affluens méridionaux du Bagradas, d'ou cette voie de second ordre descendait jusqu'à Theveste, en longeant ce bras de la Medjerdah.—Entre le Vicus Aurelii et Thamugadis, on trouve dans Peutinger Liviana à 18 milles du premier endroit, Popleto à 5 milles de Liviana et à 9 de Thamugadis; entre Thamugadis et Lambese, il y avait Lambafudi à 5 milles au sud-ouest de la première ville, et à 18 au nord-est de la seconde. Ainsi le tracé du chemin qui mène dans cette carte de Theveste à Lambese, contient les stations que voici : Theveste (Tebessa); Aquae Caesaris, 7 milles; ad Mercurium 16; Ruglata 9; ad Germani 10; ad Cahalis 6; ad Zyrnas Maseli 10; Vicus Aureliani 14; Liviana 18; Popleto 5; Thamugadis 9; Lambafudi 5; enfin Lambese (Lamba) à 18 milles de Lambafudi. Comparez pour la synonymie moderne, outre le texte, les notes 112, 113 [a] et 113 [b].— Avant de clore cette note, j'observerai que les Aquae Caesaris avaient des évêques qui figurent dans la Notice de la Numidie avec le titre de Caesariensis.

[111] II. 12, p. 596 : Mascula paraît être la ville de Malich des auteurs arabes, dont Okbah Ben-Nafi s'empara l'an 62 de l'Hégire, ainsi que de Baghaïah, l'ancienne Bagaï ou Bagasis, lorsque, par une marche hardie et rapide, il porta, à l'exemple de son prédécesseur Abou-el-Moadjir, la terreur du nom Musulman de Caïrouan dans la province de Zab, et de là jusqu'à Tlemsen et à Tanger (Ebn Khaldoun, histoire des Aghlabites, éditée par Noël-des-Vergers, Paris 1841, 8, p. 16).

[112] II, 12, p. 599 : L'ancienne Lamasba ne peut guère être la moderne Nic-Kouse, attendu que cette dernière ville est située au sud de Sétif (Sitifis), et un peu au couchant du méridien de cette place, tandis que Lamasba doit se trouver au sud-est de Sitifis. Aussi la distance de Nic-Kouse à Lamba (Lambese) est trop considérable, pour que le premier de ces deux endroits puisse correspondre à Lamasba. Effectivement il y avait tout au plus 40 milles romains de Lamasba à Lambese, et sur la carte de Shaw on compte près de 80 milles romains entre Nic-

Kouse et Lamba. Nic-Kouse est probablement l'ad Oculum Marini, mentionnée à la page 525 et dans la note 110. L'ad Capsum Juliani de la même note paraît répondre à Jighbah, où on trouve des ruines romaines; enfin l'emplacement de Lamasba est maintenant occupé, selon toute apparence, par la ville de Baitna, située à moitié chemin entre Sétif (Sitifis) et Biscarah (Praesidium), sur un terrain bien arrosé, et auprès d'un grand monceau de ruines antiques. Entre Lambese (Lamba) et Lamasba (Baitna), la table de Peutinger marque la station Lambiridi; c'est peut-être la petite ville en ruines qu'on trouve près de Medrachem, à une distance de 24 à 30 milles romains à l'ouest de Lamba (Lambese), non loin d'un grand corps de bâtiment rond, que Bruce (voyages aux sources du Nil, t. I, introd. p. 30 de la traduction française) regarde comme le tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie. Il a six cent pieds de circonférence; soixante pilastres hauts de vingt-cinq pieds avec leurs corniches, entourent cet édifice, qui se termine en pyramide par 32 degrés en pierre, ayant chacun deux pieds d'élévation sur deux et demi de largeur. La masse totale a près de quatre-vingt-dix pieds de haut, comme le mausolée de Koubber-el-Romeah à l'ouest de Coléah, dont l'architecture rappelle celle du monument de Medrachem. Je serais assez disposé à regarder ces deux édifices plutôt comme des gages d'alliance et de paix que comme des mausolées; ce sont des monumens destinés, comme les pierres posées les unes sur les autres par Jacob et par Laban, à perpétuer le souvenir de la concorde que les princes indigènes du nord de l'Afrique auraient juré d'entretenir entre eux après de grandes dissensions intestines, ou quand les héritiers d'un prince partageaient son pays entre eux. Le prétendu mausolée de Koubber-el-Romeah a probablement été érigé par les deux fils de Bocchus l'Ancien, beau père de Jugurtha, lorsqu'à la mort de leur père Bogud devint roi de la Mauritanie Tingitane et Bocchus de la Césarienne (voyez p. 482). Le monument de Medrachem me paraît devoir l'origine au partage que firent entre eux les parens de Masinissa, après la mort de Jugurtha, de la partie de son pays qui n'avait pas été abandonnée par les Romains au beau-père de Jugurtha, et qui comprenait toutes les terres situées entre le méridien de Saldae (Tedelès) et l'angle sud-ouest de la petite Syrte. Par conséquent les rois numides qui l'érigèrent sont, selon toutes les apparences, Hiempsal II, Jarbas et Hiertas.

Les deux derniers n'en prirent pas moins plus tard parti pour Marius et ses adhérens, pendant qu'Hiempsal II, après avoir d'abord donné l'hospitalité au fils de Marius, se déclara enfin pour Sylla. Au nombre de ces gages de paix, je comprendrai volontiers le monument de Menarah, dont Shaw parle dans ses voyages. Il repose, comme les deux autres monumens, sur une base cylindrique, mais qui se termine en forme de coupole. Comme il est situé sous le parallèle de Hamamet, l'ancienne Putput, environ à deux lieus de la côte, et sur les confins de la Zeugitane et du Byzacium, l'érection de cet édifice, que le voyageur anglais regarde comme un mausolée, pourrait bien dater de l'époque ou les Carthaginois, après avoir consenti, dans un moment de gène, à payer aux indigènes un tribut annuel pour le sol occupé par leur cité, finirent par s'affranchir à toujours de cette charge plus ignominieuse qu'onéreuse (voyez à la p. 258); évènement qui aurait été accompagné par la fixation d'une ligne de séparation définitive, du côté du midi, entre les possessions immédiates de la république et les terres qu'on abandonnait à l'intérieur du continent aux hordes numides et libyennes. Pour ce qui est de l'opinion de M. Dureau de la Malle (Constantine, p. 215), que le monument de Koubber-el-Romeah est le monumentum commune Regiae Gentis, dont Mela (I, 10) signale l'existence entre Caesarea et Icosium, elle repose sur une supposition très contestable, à savoir, que la première ville correspond, non pas à Tennès, comme on le prétend dans le présent ouvrage (ci-dessus p. 495), mais à Cherchel, et qu'Icosium, au lieu d'être Cherchel (p. 490), aurait occupé jadis l'emplacement d'Alger. L'assertion de Mannert (p. 496), que ce monument s'est trouvé aux portes de Caesarea, sur le cap de Tennès, est bien plus probable. La traduction, ou plutôt l'espèce d'interprétation que M. Dureau de la Malle a faite du passage de Mela, est dans tous les cas très infidèle et s'écarte du sens que l'auteur latin attache à l'expression Regiae Gentis. En effet celui-ci ne peut entendre parler que du roi Juba II, qui régnait sur les deux Mauritanies, et de sa femme Cléopâtre Seléné, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, ainsi que de Ptolémée, fils et successeur de Juba, et des frères et sœurs de l'épouse de ce dernier prince, qui l'avaient suivie en Afrique. Or, M. Dureau de la Malle rend les mots en question : « monument commun de la famille royale régnant en Numidie et en Mauritanie. » Au surplus le monument en

question fut érigé, je présume, sous Claude et après l'assassinat de Ptolémée par Caligula, pour donner une espèce de satisfaction aux Mauritains, que ce meurtre de leur prince avait fortement indisposés contre l'empire. — Pour revenir à Lambiridi, on trouve dans la Notice de Numidie un évêque de cette ville portant le titre de Lambiritanus.

[113 a] II, 12, p. 400 : La route de la table de Peutinger, à laquelle Mannert fait ici allusion, se dirigeait de Lamasbua (Baitna) sur Praesidium (Biscara), en décrivant une grande courbe qui passait avec 10 milles par ad Centenarium ; avec 10 et quelques par Swaddurusi (orum ou ense) Praesidium ; avec 12 par Zaras (Zeryah) ; avec 16 et quelques par ad Capsum Juliani (Jighbah) ; avec 18 par ad Oculum Marini (Nic-Kouse) ; avec 25 par Vaccae (Ain-el-Khelb) et avec 15 par Salinae Nubonenses (nom ancien d'une ville située près de l'embouchure du Oued Nakhar, dans le marais el Chott), pour aboutir avec 50 milles de plus à Praesidium (Biscara). Comparez, pour la synonymie, outre le texte et les notes 110 et 112, le chapitre cinq du livre suivant.

[113 b] II, 12, p. 400 : Nos cartes évaluent la distance en ligne droite entre Baitna et Zeryah à 20 milles romains. Donc, si Lamasbua répond à Baitna, ce qui est très probable, le chiffre de l'itinéraire d'Antonin serait plus exact que celui de la table de Peutinger, qui ferait quelques détours. Du reste, il ne faut pas confondre la Zarai ou Zaras des deux itinéraires avec la Zaratha de Ptolémée. Cette petite place, qu'Apulée nomme Zarath dans son apologie, faisait partie, non pas de la Numidie, mais de la Mauritanie de Sétif. Elle était située dans l'intérieur des terres entre l'Ampsaga (Oued-el-Kébir) et le Gulus (Kammeil).

[114] II, 12, p. 401 : On a rapporté, dans la note 110, les stations que la table de Peutinger indique le long de cette ancienne route, *qui liait* Theveste à Sitifis, en passant par ad Dianam et en laissant Lambese au midi.

[115] II, 12, p. 404 : Comparez sur la tour de Caesar la note 100.

[116] II, 12, p. 405 (Addition a ce chapitre) : Procope et les auteurs d'écrits ecclésiastiques mentionnent, aux environs du mont Auras, une foule de villes dont Mannert a négligé de parler, bien que bon nombre d'entre elles aient conservé leurs noms anciens, et que la majeure partie de ces places joue un rôle assez important dans l'histoire des con-

ciles et des martyrologues. Voici la nomenclature de ces places; je les cite en avançant de l'orient vers le couchant :

[a] Bagaï ou Bagaïa (Concilium rebaptizantium sub Sto Cypriano habitum Cathagine, anno 251, num. 12; collatio Carth. anni 411, cap. 176; Optatus, hist. Donatistarum, III, 1; Sti August., ep. 85 et 88 contra Cresconium, III, 45 et 56.) = Vagaïa (Sti August., de unit. ecclesiae, cap. 18). =Vagada (notit. Numidiae) =Bagasis (Procop., Vandal. II, 19). En 394, les Donatistes tinrent un concile dans cette ville, auquel assistèrent trois cents dix évêques de leur parti. En 402, ils forcèrent Maximien, évêque catholique de cette ville, d'abdiquer; deux années après ils le firent mourir avec des tortures horribles, parce qu'il avait osé tenter de se faire réinstaller dans son siége épiscopal; environ cinquante ans plus tôt, Donatianus, évêque donatiste de Baghaïa, émeuta la populace de cette ville et les paysans des environs contre les distributeurs des aumônes de l'empereur, et devint ainsi l'auteur de la fameuse secte donatiste dite des Circumcelliones. La ville était située, selon Procope, sur le fleuve Abigas, qui descendait de l'Auras et arrosait autant de terrain que les habitants le désiraient. On avait à cet effet coupé les environs de Bagasis de nombreux canaux, les uns souterrains, les autres à ciel ouvert, dans lesquels l'Abigas se partageait. Dans la guerre contre Salomon, les Maures se servirent de ces canaux pour submerger en un clin-d'œil le camp des Romains. Les auteurs arabes parlent souvent de cette ville dans leurs récits de la conquête du nord de l'Afrique; elle était située, selon Edrisi, qui écrit tantôt Baghaï, tantôt Baghaïah (p. 228 et 237, Hartmann; t. I, p. 252, trad. de M. Jaubert) non loin de l'extrémité nord-est de l'Auras, et entourée d'une double enceinte de murailles. L'Abigas est appelé Ouadi-el-Bagaï par les géographes arabes; (comparez Dureau de la Malle, histoire d'Alger sous la domination romaine, Paris, 1835, 8, p. 171, et Shaw, t. I, p. 154 de la traduction française; voyez aussi Abou-Obaïd, p. 161).

[b] Babosis (Procope, Vandal, II, 19) se trouvait au sud de la place précédente, entre elle et Tamugadis (Ager Soudah). Dans les actes de Saint Mammarius, publiés par Mabillon (analecta vetera, t. IV, p. 178), on appelle cette place Boseth, et lui donne les surnoms d'Anforiaria et d'Amphoriaria. Un episcopus Amporensis figure dans la Notice de Numidie. Au lieu d'Amporensis, on lit Amphorensis dans la collatio car-

thaginensis anni 411 (cap. 198). Il y est en outre question d'un évêque de Boset (cap. 126 ; episcopus Bosetensis), d'où il suit qu'Ampora ou Amphora et Boseth étaient deux villes différentes, mais voisines l'une de l'autre.

c Tigisis (Procope, Vandal., II, 10 et II, 15) figure dans les dits actes de Saint Mammarius, dans Optatus (I, 14), dans Saint-Augustin (ep. 45 ou 162 ad Glorium), dans la Notice de Numidie et ailleurs. Les géographes arabes nomment cet endroit Tidjis, et le placent sur le fleuve Tabouda à trois journées de Tifach (Theveste), (Ebn Haucal, dans le journal Asiatique de Mars 1842, p. 215 ; Abou-Obaïd, p. 82). C'est près de cette ville qu'on appercevait, d'après Procope, proche d'une fontaine, deux colonnes de pierre blanche, où cette incription était gravée en langue phénicienne : Ἡμεῖς ἐσμὲν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ λῃστου υἱοῦ Ναυῆ, « nous sommes ceux qui ont fui devant Jésus le voleur, fils de Navé. » On pourrait se laisser entraîner par l'hébraïsme ἀπὸ προσώπου, Mipné, devant la face, qu'on trouve dans ce passage, à regarder cette inscription comme véritable. Mais Eusèbe, chron. I, p. 11, edit. Scaliger), dit déjà des Cananéens : Οὗτοι ἔφυγον ἀπὸ προσώπου τῶν υἱῶν Ἰσραήλ, « ceux-ci ont fui devant la face des enfans d'Israël. » L'expression grecque ἀπὸ προσώπου a donc passé de fort bonne heure de la septante dans le langage vulgaire des Chrétiens, qui écrivaient en grec. Elle ne serait pas même déplacée dans la bouche d'un païen grec, attendu qu'on trouve dans les plus anciens tacticiens grecs les locutions κατὰ πρόσωπον et ἐν συνόψει, en face (Polyb. I, 77, et XIV, 10). Au surplus Saint-Augustin, quoiqu'il parle souvent des guerres de Josué avec les Canaanites (de civitate Dei XVII, 15 et ailleurs), et qu'il n'ait garde de rapporter que les paysans des environs d'Hippo (Bône) s'appelaient Cananéens (explicatio epistolae I ad. Romanos), garde le plus profond silence sur l'inscription de Tigisis ; ce qui doit nous faire douter de son authenticité, vu que l'évêque d'Hippone a été plusieurs fois à Tigisis et qu'il compta plusieurs évêques de cette ville parmi ses amis.

d Le château de Centuria (Procop., Vandal. II, 15), se trouva au nord de Tigisis et tout près de cette ville ; on l'appelle le lieu aux cent arbres — Locus ad centum arbores — dans les actes de Saint Mammarius. Quarante Huns y défendirent un puits contre dix mille Maures. L'évêque de cet endroit figure dans la Notice de Numidie avec

le titre de Centuriensis. Il ne faut pas le confondre avec la ville de Centurio, mentionnée dans un acte de martyr, publié par Ruinart (Acta martyrum sincera, p. 225). Celle-ci était peu éloignée de Cirta, et paraît s'appeler maintenant Fegge-el-Kantoureh. Son évêque est intitulé Centurionensis dans la Notice de Numidie. (Ruinart, p. 255).

e Zerbulae, place forte, située dans la chaîne même de l'Auras, au sud-ouest de Tamugadis (Ager Soudah). Procope seul (Vandal., II, 19), fait mention de cette place.

f Vagae est citée dans les actes de Saint Mammarius, comme une ville située dans la proximité de Lambese (Lamba); on trouve au nord-ouest de Lamba les ruines d'une ancienne ville qu'on nomme maintenant Avèges et qui paraît correspondre à Vagae (Dureau de la Malle, Constantine, p. 228).

g Ptolémée, qui regarde encore la Mauritanie de Sétif comme une partie intégrante de celle de Césarée, place au midi de la première ville deux endroits nommés Germiana et Toumarra, qui paraissent être identiques à la petra Germiniani et au Toumar de Procope (Vandal., II, 20), d'où les Maures du mont Auras se retirèrent à Zabi, ville située aux environs de Medjana (Medianae Zabuniorem) et qui avait communiqué son nom, du temps de Procope, aux régions situées entre Sitiphis (Sétif), et entre les fleuves Ajebbi et Adouse (Audus). Comparez, p. 515 et la note 156; voyez aussi mon Histoire des Wandales, 2e édition, 1838, p. 47 des notes).

117 II, 12, p. 402 : La Thouboutis de Ptolémée ne peut pas être identique avec la Thabute de la table de Peutinger, puisqu'il la place, non pas au nord-ouest de Lambese (Lamba), mais de deux degrés = 22 milles géographiques au sud-est de cette dernière ville; c'est donc la Thabudeos de Peutinger. (Voyez la note qui suit). Je crois même devoir remarquer en passant qu'on trouve Thadute et non Thabute dans toutes les éditions de la table de Peutinger. Si j'ai conservé la leçon de Mannert à la page 588, c'est uniquement parce qu'elle s'accorde avec celle de la Notice de la Numidie, qui porte episcopus Tabudensis. En effet, on ne peut rapporter ce titre qu'à la Tadute de Peutinger, vu qu'à l'époque où cette Notice fut écrite, les Maures avaient arraché l'Auras aux Vandales; par conséquent la Thabudeos dans le Zab s'est trouvée, comme dans les autres villes de cette contrée dont on rap-

porte les noms à la p. 406, hors d'état d'avoir un évêque au concile de Carthage convoqué par Hunéric.

[115] II, 15, p. 405-407 : On parle des deux Numidies dans plusieurs documens du IVe et du Ve siècle (Cf. Euseb., Hist. eccles. X, 6 ; concilium Carthaginense anni 397 et anni 419, etc., etc., etc.) La première Numidie était située entre la Tusca (Zaïne) et l'Ampsaga (Oued-el-Kébir) ; on en a décrit les positions les plus remarquables, conjointement avec celle de l'intérieur de la province proconsulaire ou de l'Afrique propre, à partir de la page 337 jusqu'à cette page 403. La deuxième Numidie renfermait les villes dont on parle dans ce chapitre 15 du deuxième livre, moins Badias et celles qui précèdent. Ces dernières faisaient encore partie de la Numidie propre ou première ; témoin Ptolémée, qui ne comprend pas seulement Lambese (Lamba) parmi les endroits situés dans cette province, qu'il appelle la nouvelle Numidie mais aussi Thouboutis, qui équivaut à la Thabudeos de la table de Peutinger. La deuxième Numidie portait aussi le surnom de Numidia Byzacena (Orosius, I, p. 381, in bibliothecâ maximâ patrum, t. VI, in-fol.). On l'appelait ainsi, parce qu'on l'annexait tantôt à la Numidie propre, tantôt à la Byzacène, qui ne s'étendait d'abord pas au delà du parallèle de Thelepte (Ferrianah) vers le midi, dans l'intérieur des terres. Le chef-lieu de la deuxième Numidie, ou de la Numidie Byzacène, était Capsa (Gafsa). Du temps des Vandales, elle formait une province à part, appelée Gaetulia (Victor de Vita, I, 4, et mon Histoire des Wandales, p. 167 et p. 175 du texte, et p. 54 des notes), du nom que cette contrée portait du temps de Jugurtha (Sallust., B. Jugurth. c. 80-81) et de César (Hirtius, B. Africanum cap. 67 et ailleurs). Dans la table de Peutinger (tab. III et IV), cette contrée et le Zab sont comprises sous le nom de Gétulie.— Dans la Notice épiscopale de l'Afrique, rédigée à l'occasion de la convocation par Hunéric, deuxième roi vandale, des évêques catholiques dans ses états, les évêques de la deuxième Numidie sont énumérés parmi ceux de la Byzacène. On ne trouve pas d'évêques, soit de Lambese, soit de Basilica Diadumene, Symmachi, etc., jusqu'à Badias, ni dans la dite Notice, ni aux conciles africains qui ont succédé à celui que Saint-Cyprien assembla en 251 à Carthage ; d'où il suit que les indigènes ont arraché le mont Auras et le Zab aux Romains dès la fin du IIIe siècle (comparez, p. 398). En re-

vanche, l'évêque de Badias figure avec le titre de episcopus a Badis, à côté de celui de Lambese, au concile de 251 (num. 15 et St-Augustin de Baptismate, VI, 22), ce qui prouve que le christianisme était alors florissant dans le Zab, bien qu'on n'en rencontre plus depuis la moindre trace dans cette fertile contrée, ni chez les auteurs chrétiens ou païens, ni dans les écrits arabes. Au sud-ouest, la deuxième Numidie, ou la soi-disant Numidie Byzacène, commençait aux environs d'ad Medias, dont l'évêque est intitulé Medianensis dans la Notice de la Byzacène. La ville de Badias est appelée Badis par Abou Obaïd (p. 96) et par Ebn Haucal (J. Asiatique de Mars 1842, p. 227); ad Medias paraît être la Medjana d'Edrisi (p. 250, Hartmann; t. I, p. 252, Jaubert), par où on se rendait du Zab à Cairouan, à travers un pays désert (Novaïri, dans l'histoire des Aghlabites d'Ebn Khaldoun, édition de Noël-des-Vergers, p. 58); enfin la ville de Casae Medianae de la Notice de Numidie correspond ou à la bourgade Marmadjana d'Edrisi (l. cit.) et d'Ebn Haucal (l. cit., p. 225), située entre Obba (Orba) et entre Tamedith (Zama) à l'extrémité nord-est du pays des Haouara; (comparez les notes 108 [a], 109 [b] et 123), ou à la Madj-djanah d'Abou Obaïd (p. 165), sur la route de Baghaïah (Bagaïa ou Bagasis) à Tibsa (Tipasa), qu'il ne faut pas confondre avec Tifach ou Theveste.

119 II, 15, p. 408 : On trouvera dans le n° 2 de l'Appendice la preuve que Thala ne correspond pas à Telepte, et qu'elle était située sur la route de Constantine (Cirta) à Gigeri (Igilgilis).— Gemellae est appelée Mamma par Procope (Vandal., II, 2; de Aedif. VI, 6), et Mamilla par l'empereur Léon le Sage. (Not. episcop. a Goare edita ad calcem Codini Curopalatis inter scriptores historiae Byzantinae; Parisiis, 1648, in-fol.) Les Maures y furent battus par Salomon, général de l'empereur Justinien, qui fit entourer de murailles fortes cette ville, Telepte (Ferrianah) et Culula = Cellae Picentinae (note 46), pour protéger la Byzacène contre les invasions des Maures de la Tripolitaine et de ceux du mont Auras.

120 II, 15, p. 410 : D'après Abou Obaïd (p. 68), Capsa aurait été bâtie par Scherschar, esclave de Nemrod; c'est donner à cette ville un âge très respectable. Les auteurs arabes (Ebn Khaldoun, cité par M. Dureau de la Malle, Constantine, p. 169; Edrisi, édition Jaubert, t. I, p. 254; Abou-Obaïd, p. 20, etc.) s'accordent à peupler de chrétiens et d'hom-

mes à teint blanc et aux cheveux châtains les environs de Capsa, et ceux du lac de Loudeah, ainsi que les monts Nofousa. Il est étonnant que Shaw, qui a voyagé dans ce canton, n'a aucune connaissance de ce fait, qui ne peut pas nous surprendre, attendu que les Wandales y entretenaient des garnisons nombreuses, et qu'ils aimaient à y envoyer en exil les prêtres catholiques. (Voy. mon Histoire des Wandales, p. 200 du texte, et p. 59 des notes; plus, texte, p. 519, et notes, p. 62-64.) On s'explique ainsi facilement comment la religion chrétienne ait pu s'introduire sous le règne de Justinien dans la ville de Cydamus (Gadamès). Voy. Procope, (de Aedif., VI, 5), et ci-dessus, p. 206.

[121 a] II, 15, p. 415 : On trouve dans la Notice de la Byzacène un episcopus Praesidiensis, Turrensis et Tuziritanus, appartenant aux villes de Praesidium, ad Turres et Thusuros. Il est douteux que l'episcopus Tiziensis de la même Notice ait résidé à Tiges, vu qu'on parle dans ce monument d'une place appelée Tices (ablatif: Ticibus), dont le siège était resté vacant. La ville de Praesidium a eu beaucoup à souffrir des attaques des Maures sous le règne des anciens rois vandales. (Sancti Fulgentii vita, auctore Ferrando, cap. IV et VIII-IX.) — Aboulféda (trad. de M. Reinaud, p. 201) parle de Thorré ou Thorrâ comme d'une ville sous la dépendance de Touzer (Thusurus), où l'on fabrique du verre très pur et des étoffes de laine qu'on exporte pour Alexandrie. On dirait presque que cette Thorré du géographe arabe est l'ad Turres de Peutinger.

[121 b] II, 15, p. 415 : On trouve, dans Victor Vitensis (II, 18), dans Victor Tunnonensis (p. 4, in Scaligeri Eusebio) et dans la Notice de la Byzacène, Laetus, cité comme évêque de Nepte (Neptitanus ou Neptensis); d'où il suit que la moderne Nefte portait dans l'antiquité le nom de Nepte. Est-ce Agar Salnepte? voilà ce qu'on ne saurait dire avec certitude; mais on serait plus fondé de soutenir que la ville de Nippii, où Hunéric exila, d'après Victor de Tunnonae, une bonne partie des évêques catholiques de ses états, est identique avec Nepte (Voy. mon Histoire des Wandales, notes, p. 64).

[122] II, 15, p. 414 : On trouve, dans la Notice de la Byzacène, un episcopus Putiensis. De cet endroit une voie latérale menait dans la direction sud-est à Tinzunedum; la longueur du chemin n'est pas marquée dans la table de Peutinger.

[122] II, 15, p. 417, ligne 15, ajoutez aux mots : « avec 45 milles romains de distance, ceux-ci : En passant avec 5 milles romains à Avitta, et avec 28 milles à Risca, située à 10 milles d'Aquae.

[123] II, 14, p. 419 : Bibae, par sa position au pied du mont Zowah (Zuphonae), se fait connaître comme la bourgade Tabibach des auteurs arabes. (Voyez Novaïri cité par M. Noël-des-Vergers dans l'histoire des Aghlabites, p. 58.) — Un episcopus Gurrianensis figure dans la Notice de la Byzacène, et un episcopus a Gor, dont le siège était dans la même province, assista au concile de Carthage de 251. (Ruinart, p. 506.)

[124] II, 14, p. 422 : La ville de Zama, où Hannibal fut battu par Scipion, porte chez les Arabes le nom de Tamedith. Cette synonymie est prouvée non-seulement par la ressemblance des deux noms, mais aussi par la position qu'ils assignent à Tamedith, en la mettant à l'ouest d'Obba (Orba), où on passait le Bagradas quand on voulait se rendre à Tifach (Theveste). (Voy. Abou-Obaïd, p. 72, et la note 108 [b].)

[124] II, 14, p. 450 : L'évêque de Cellae Picentinae est cité dans la Notice de la Byzacène avec l'épithète Culultanus, et celui de Thenae avec le titre Tenitanus. (Voy. les notes 46 et 47.)

[125] II, 14, p. 451 : Aelia, située tout à la fois sur la route de Tysdrus, Ledjem, à Sufetula (Sobeïtala), et sur celle de Cairouan (vicus Augusti) au Zab et à la ville de Bône (Hippo Regius) paraît être la bourgade Djeloula des auteurs arabes. (Voy. l'Histoire des Aghlabites, p. 5 ; Abou-Obaïd, p. 74, et Edrisi, édition Jaubert, t. I, p. 271). Germanicia, à 16 lieues d'Aelia, est probablement la ville d'Hermione, où les rois des Wandales, au rapport de Procope (Vandal., I, 9), avaient leur résidence d'été à quatre journées de marche de la mer, et dans une campagne des plus délicieuses; peut-être cette place correspond-elle même à Sardaniah, où les gouverneurs de l'Afrique arabes passaient d'ordinaire la belle saison. (Abou-Obaïd, p. 49.) L'évêque d'Hermione est intitulé Hermianensis ou Ermaniensis dans la Notice de la Byzacène.

[126] II, 14, p. 455 : L'évêque de Bararus est intitulé Vararitanus dans la Notice de la Byzacène.

[127] II, 14, p. 454 : Il ne serait pas étonnant que les Romains qui ont érigé Capsa, Telepte et Theveste en villes coloniales, en eussent agi de même à l'égard de Cilium, place voisine de Sufetula, qui restait municipe.

Les évêques de Cilium portent dans les conciles le titre de Cillitani, et ses habitans y sont appelés plebs Cillitana, d'où il suit qu'on disait Cillium tout aussi bien que Cilium. L'expression Colonia Scillitana n'a donc plus rien de choquant, attendu qu'il y avait dans la Proconsulaire une ville nommée Scillita, qui jouissait d'une grande renommée de sainteté dans les premiers siècles de l'église.

128 II, 15, p. 435 : Un episcopus Menefessitanus figure dans la Notice de la Byzacène ; ce qui prouve la conjecture de Mannert que Menegesem dans Antonin et Menephese dans Procope sont la même ville.

129 II, 15, p. 436 : On trouve aussi un episcopus Meglapolitanus dans la conférence que les donatistes eurent en 411 à Carthage avec les catholiques et dans le concile du Latéran (Ruinart, p. 240). Au lieu de Meglapolitanus, on lit Megapolitanus dans plusieurs manuscrits de la Notice épiscopale de la Proconsulaire et ailleurs.

130 *a* II, 15, p. 437 : Comparez, sur les hauteurs mentionnées au commencement de cette page, ce que nous disons à la page 449 du mons Ziguensis. Le mont Prion (Πρίων, la scie), où Hamilcar Barcas, au rapport de Polybe (I, 85), égorgea quarante mille mercenaires dans leur camp, où il les avait tenus bloqués, était situé, à ce qu'il paraît, dans la même chaîne, mais un peu plus vers l'ouest et du côté de la ville de Bibae, citée à la page 419 et dans la note 122. Un peu plus vers l'orient, on trouve, dans le même dos montueux, entre Nabal (Neapolis) et entre Rhades (Maxula) le Djebel-el-Resas, qui correspond au mont Balbus cité par Tite-Live (XXIX, 31-32) dans son récit des guerres de Syphax contre Masinissa. La ville de Bol, dont l'évêque figure dans la Notice de la Proconsulaire avec le titre de Bolitanus, et que le grand nombre de ses martyrs avaient illustrée parmi les villes de cette province (Sancti Augustini sermo XIII de verbis apostoli), paraît avoir été située au pied du mont Balbus, non loin du lieu appelé el Arbaïn, les Quarante, en l'honneur d'un groupe de quarante tombeaux très révérés, que les hommes du pays regardent comme les monumens funèbres d'autant de pieux musulmans morts glorieusement dans ces lieux pour la défense de leur patrie adoptive, l'Afrique. Ptolémée écrit Vol (Οὐὸλ) pour Bol, et place cet endroit au sud-est de Carthage, ce qui confirme notre conjecture. M. Falbe (Recherches sur l'emplacement de

Carthage, p. 71) voudrait voir dans ces tombeaux le lieu de repos des cinquante compagnons d'armes de Masinissa qui s'enfuirent avec lui du mont Balbus dans la direction de Clypea (Clybea), et furent pour la plupart massacrés en route par les soldats de Bocchar, général de Syphax.

130 *b* II, 15, p. 437 : Meskelé (Μεσχέλη) paraît être identique avec les Scalae veteres de Procope (Vandal., II, 17), où Tzotzas, chef des Romains révoltés et des transfuges vandales, se fit battre par Germain, général de Justinien, après qu'il se fut replié des environs de Carthage sur une hauteur située aux confins de la Proconsulaire et de la Numidie, comme quelques années auparavant (Procope, Vandal., II, 15) il s'était enfui à l'approche de Bélisaire de la banlieue de la même ville jusqu'à Bulla Regia (Bal). Léon le Sage appelle les Scalae veteres castron Bedera.

131 II, 15, p. 440 (Addition I) : Appien parle, dans son récit de la deuxième et de la troisième guerre punique, de deux villes qui ne sont pas citées ailleurs, savoir : Theon, où Hannibal passa sur sa fuite de Zama à Adrumète, et Saxos, ville maritime de la Byzacène, d'où les Romains faisaient venir des blés pour l'armée pendant la troisième guerre contre Carthage.

132 II, 15, p. 440 (Addition II) : Polybe, dans son récit de la lutte des Carthaginois contre leurs troupes mercenaires, mentionne la ville de Gorza (I, 74), où Hannon manqua l'occasion de surprendre l'ennemi et de le battre. Il nous laisse dans l'incertitude sur la position de cet endroit, dont on peut faire correspondre, d'après lui, l'emplacement tant aux environs de Tunes (Tunis), qu'à ceux d'Utique. Un fort fut élevé par Mathon, général des mercenaires, près du pont sur lequel on passait le Bagradas (Polyb. I, 75); cette forteresse paraît être la même que celle que l'historien grec nomme Anda dans sa relation de la campagne de Scipion l'Ancien en Afrique (XIV, 6). Les Carthaginois, dont Scipion venait de brûler le camp aux environs d'Utique, avaient d'abord fait mine d'attendre de pied-ferme l'ennemi sous les murs d'Anda : mais ils se débandèrent à son approche et se replièrent sur Carthage, ce qui permit au général romain de passer le dit fleuve et de rançonner les villes situées sur sa rive droite au nord de Lares (Lorbus), où les Carthaginois iront dresser leur camp, aussitôt que Sci-

pion aura repassé la rivière. (Polyb. XIX, 7). Le pont, qui joue un rôle si important dans l'histoire de ces guerres, subsiste encore; il est situé à 2 milles géographiques au sud du Bouchatter, l'ancienne Salera. (Voyez p. 347).

[123 a] II, 15, p. 441 : Thirmida paraît être identique avec la ville épiscopale Timida de la Proconsulaire ou de la province de Carthage. Cet endroit porte souvent le nom de Regia dans les actes de l'église (Ruinart, p. 241); son emplacement coïncide, selon toutes les apparences, avec celui de la moderne Jama, prise à tort par plusieurs géographes de notre époque pour l'ancienne Zama Regia, dont le nom actuel est Zoouarin (voy. p. 420). A la vérité Thirmida est située, d'après Salluste, dans le royaume de Numidie, et Timida se trouve dans la Proconsulaire ou, ce qui est la même chose, sur le territoire romain; mais à l'époque où vivait Jugurtha, toutes les parties de la Proconsulaire épiscopale situées à l'ouest ou au sud-ouest du fossé qui se dirigeait de Thenae (Thaïni) vers l'embouchure de la Tusca (Zaïne), étaient comprises au nombre des possessions des princes numides, de manière à ce que Zama Regia, bien qu'elle prît rang plus tard parmi les villes de la Proconsulaire, n'en formât pas moins un des boulevarts de l'empire de Jugurtha (in eâ parte quâ sita erat arx regni; Sallust. B. Jug. cap. 56) et qu'on la regardât, après l'érection en province romaine du royaume de Juba I[er], comme le chef-lieu de l'Afrique nouvelle ou de la province de Numidie.

[123 b] II, 15, p. 441 : Salluste (B. Jug. 37 et 38) dit, en parlant de Suthul, que le propréteur Aulus Posthumius marcha sur cette ville avec quarante mille hommes dans l'espoir de s'emparer des trésors que Jugurtha y avait entassés; mais le prince numide le surprit et le força de capituler avec tout son monde. Orose (V, 15) raconte que cet événement a eu lieu près de Calama ; or la position de cette place, qu'Edrisi nomme Calema, est connue ; c'est la ville moderne de Guelma, où les troupes françaises avaient établi un camp fortifié lors de la première expédition contre Constantine : donc Suthul correspond également à Guelma. Cette synonymie a été établie pour la première fois par M. Dureau de la Malle dans un article, publié dans le journal des Débats sur les routes qui mènent de la côte à Constantine, et plus tard dans sa description de la province de ce nom (p. 29). On a de-

puis copié à Guelma plusieurs inscriptions latines, dont quelques unes ont été publiées, par les soins de M. Hase, dans le journal des Savans de 1837. Il serait bien plus intéressant d'éditer les légendes en caractères inconnus, qui couvrent, à ce qu'on dit, plusieurs ruines de Guelma, parmi lesquelles on distingue surtout treize tourelles et un cirque d'une étendue considérable. Il ne faut pas confondre Calama avec Cala, dont Possidius, l'auteur de la vie de saint Augustin, était évêque à l'arrivée des Vandales en Afrique. Cette dernière place formait la limite orientale des contrées de cette partie du globe que l'empereur romain Valentinien III abandonna en 435, par le traité de Hippo (Bône) à Gizeric ou Genseric, premier roi des Vandales d'Afrique. Elle était éloignée de Hippo d'environ quatre lieues vers le sud-sud-ouest (Possidius, vita sancti Augustini, cap. 28; saint Augustin, de civitate Dei XXII, 8, et mon Histoire des Wandales, p. 152). Cala était surnommée Casae Calanae, et ses évêques figurent dans la Notice de Numidie et aux conciles avec le titre de Casensis-Calanensis (Voy. Ruinart, p. 271). Léon le Sage, dans les Notices épiscopales, écrit par contraction Cascala (Κασκάλα) pour Casae Calanae.

[133] *c* II, 15, p. 441 : On a fait voir, dans la note 95, que Vacca répond à Badja. Mannert (p. 375) a pris à tort Bulla Regia (Bal) pour Badja. Il se trompe aussi quand il dit à la page suivante que l'évêque de Vaga ne figure pas dans la Notice de la Numidie; il y est intitulé Vadensis. (Voy. la note 95).

[134] *a* II, 15, p. 442 : La Rubricatus de Ptolémée correspond à la Seibouse, appelée aussi Ubus par les anciens (voy. p. 559); donc le Muthul, s'il avait réellement formé la ligne de démarcation entre les états d'Adherbal et de Jugurtha, ne saurait être identique avec le Rubricatus, attendu qu'Adherbal résidait à Cirta (Constantine), et que cette ville est située à l'ouest de la Seibouse. Mais aussi Salluste ne dit pas que le Muthul ait séparé les unes des autres les possessions des deux princes numides; il se borne à observer que ce fleuve se trouvait dans la partie de la Numidie qui était échue à Adherbal et qu'il venait du midi. Cependant, à mon avis, le Muthul répond, non pas à la Seibouse, mais à l'Hamise et la chaîne de montagnes qui l'accompagne, d'après Salluste, depuis sa source jusqu'à son embouchure, est celle que la table de Peutinger place à quelque distance des rives droites ou

méridionales de ce fleuve (ci-dessus p. 579). Effectivement, si l'on tire une ligne droite d'Utique à Vacca (Badja), et qu'on la prolonge indéfiniment vers le midi, elle atteindra les bords de l'Hamise et les rangées de rochers dont sa rive droite est couronnée. Metellus, en homme de guerre habile, devait avant tout songer à asseoir ses opérations sur une base solide. A cet égard, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire: c'était de prendre position sur les deux rives de l'Hamise, d'où il pouvait à volonté marcher, soit sur Cirta (Constantine), soit sur Zama Regia (Zoouarin). Aussi nous le voyons, peu de temps après la victoire qu'il avait remportée sur Jugurtha, dans la ligne désignée de côteaux et peut-être non loin de la place où Scipion défit Hannibal, mettre le siége devant Zama Regia; et comme les assiégés résistaient avec succès à ses attaques, il essaya dans la campagne de l'année suivante à s'emparer de Cirta, ce qui lui réussit mieux. (Sallust., B. Jug. cap. 48, 56 et 80).

[134 b] II, 15, p. 442 (Addition): Salluste parle encore d'un fleuve nommé Tana (cap. 90), et de la ville de Tisidium (cap. 62). On appelait Tana un petit ruisseau qui se jetait dans le Bagradas, tout près de Lares (Lorbus). Il en a été fait mention dans les notes 84 et 109 b. — L'évêque de Tisidium figure, en 411, parmi ceux de la Numidie à la conférence des donatistes avec les catholiques, avec le titre de Tisiditanus, et, au lieu de Tiditanus, il faut probablement lire Tisiditanus dans la Notice de la Numidie (Ruinart, p. 266). Strabon appelle cette ville Tisiaus (Τισιαοῦς, ὄντες), et la met au nombre de celles qui furent ruinées durant la guerre contre Jugurtha (XVII, 572, édit. Casaub.). C'est dans cette ville de Tisidium que Jugurtha, qui, cédant aux conseils et aux supplications de Bomilcar, venait de remettre à Metellus ses trésors, ses armes, ses éléphans et les transfuges romains, fut mandé par le consul pour y entendre prononcer sur son sort définitif, chance qu'il hésitait de courir. De tout celà il résulte que la ville numide de Tisidium était située aux confins du territoire romain et du royaume de Numidie, et non loin de Vacca (Badja) ou de Sicca Veneria. Cette dernière place s'était rendue à Metellus quelques jours après qu'il eut battu Jugurtha sur la rive droite du Muthul (Hamise), et lui resta depuis fidèle : ce que les habitans de Vacca avaient été loin de faire.

[135] II, 15, p. 444-445 : L'oppidum Abutucense, dont le nom s'écrit Abitacense dans plusieurs manuscrits de Pline, était située, à ce qu'il paraît, aux environs de l'oppidum Aboriense, dont j'ai parlé dans la note 108 [a]. Effectivement, la province Abaritana, dont Abbir Majus était le chef-lieu, s'appelait aussi Abidiacene et sa capitale portait le surnom de oppidum Abitinense (voy. Ruinart, p. 292 et mon Histoire des Wandales, notes p. 59). L'oppidum Acharitanum désigne probablement une des quatre ou cinq Agar de l'Afrique proprement dite (ci-dessus, p. 419); l'oppidum Avinense, d'après Hardouin (notes sur Pline), est la Vina des itinéraires et de Ptolémée, appelée actuellement Tubernocke (voy. p. 514), enfin l'oppidum Abziritanum paraît être identique à l'Urbs Abziritana ou Abdera de la Proconsulaire. Les évêques de cet endroit portaient le titre d'Abziritanus et d'Abderitanus (Ruinart, p. 527).

[136 a] II, 15, p. 445 (Addition I) : Procope, dans son Histoire des guerres des Vandales et dans sa description des bâtisses exécutées par ordre et sous les auspices de l'empereur Justinien, cite une quantité de noms géographiques dont on trouve l'explication, soit dans le texte, soit dans les notes qui précèdent. Il nous reste seulement à parler du mont Burgaon et de la ville de Jucé (Procop., Vandal. II, 12 et I, 10). Le mont Burgaon s'appelle aujourd'hui Sidi-Bougannim, et se trouvait à peu de distance au sud d'Hydra (Menefese) et au sud-est de Tebessa (Theveste). C'était un rocher escarpé, couronné par deux pics séparés par une gorge étroite, profonde et inviable, même dans ses parties les plus basses. Salomon, général de Justinien, y défit les Maures (Voy. pour plus de détails M. Dureau de la Malle, Constantine, p. 255). Jucé (Ἰούκη) était une place maritime située dans la Byzacène, à neuf journées de navigation au sud-est de Carthage. Le véritable nom de cet endroit était Junca, mais on disait aussi Juca. Junca n'était pas très éloignée du caput Vada (Capoudia), où Bélisaire avait débarqué ses troupes; elle joue un rôle assez important dans l'histoire de l'église d'Afrique (Comparez mon Histoire des Wandales, p. 367 du texte et p. 81 des notes).

[136 b] II, 15, p. 445 (Addition II) : Parmi les villes mentionnées, soit par Ptolémée, soit dans la Notice de l'église, et dont on ne connaît pas les noms, il y en a plusieurs qui n'en méritent pas moins une

place dans cette Géographie ancienne des États Barbaresques. Ce sont :

« Myraeus et Aetara, deux villes que Ptolémée met avec Cirta (Constantine) ; Vaga (Badja) ; Larès (Lorbus) et Azama (Tamedith) au nombre des villes appartenant aux Cirtésiens. Le pays des Cirtésiens n'est autre chose que la partie de la Numidie que César, après la défaite de Scipion et du roi Juba Ier, abandonna à Sittius et à ses descendans. D'après Appien (B. civ. IV, p. 620), Sittius aurait reçu de César, outre Cirta, la meilleure partie des états de Manassès, ami intime et allié de Juba Ier; par conséquent la meilleure portion de l'empire de Manassès était celle qui avoisinait les rives, soit du Muthul ou de l'Hamise, soit de la Tusca (Zaïne), soit de l'Ampsaga (Oued-el-Kébir) et fut baignée au nord par la Méditerranée, au midi, à l'orient et à l'occident par les trois fleuves dont nous venons de rapporter les noms. La portion moins bonne des états de Manassès fut abandonnée par César à Bogud, roi de la Mauritanie de Césarée ; elle se composa des terres confinées entre le méridien du port de Salda (Tedelès) et entre l'Ampsaga, qui formaient plus tard la Mauritanie de Sétif. Telle fut aussi l'étendue du territoire d'Hiertas, qui avait hérité avec Hiempsal II et avec Jarbas, de tous les états de Jugurtha, que le sénat romain ne céda point à Bocchus l'Ancien, beau-père de ce prince malheureux, c'est-à-dire du pays limité à l'ouest par l'Isser et à l'orient par la Cyrénaïque (voy. p. 457-458). Pour ce qui est d'Adherbal, fils de Micipsa et cousin de Jugurtha, il ne posséda que les terres qui constituaient la bonne portion du royaume de Manassès et d'Hiertas ; Jugurtha ayant reçu pour sa part de la succession de Micipsa toute la Mauritanie de Césarée et celle de Sétif, ou l'empire Massésylien tout en entier ; et Hiempsal, frère d'Adherbal, que Jugurtha fit assassiner à Thirmida (Jama), ayant herité le midi de la province de la Numidie à partir du Muthul ou de l'Hamise, la Byzacène et la Tripolitaine. Bien que Salluste ne nous fasse pas connaître expressément, et en termes positifs, de quelle manière les états de Micipsa, fils de Massinissa, avaient été répartis à sa mort entre Jugurtha, Adherbal et Hiempsal, il résulte clairement de plusieurs passages de sa biographie de Jugurtha, que le partage s'est fait comme nous venons de l'indiquer. Au chap. 19, il nous apprend que les terres de Jugurtha s'étendaient à l'ouest jusqu'au fleuve Mu-

lucha (Malouïa) du vivant d'Adherbal et de Hiempsal : ailleurs (chapitre 97) Jugurtha, devenu maître de tous les états de Massinissa, promet à son beau-père Bocchus, roi de la Mauritanie Tingitane, de lui abandonner un tiers de la Numidie s'il voulait l'aider à chasser les Romains de l'Afrique, ou du moins les forcer de lui restituer tout ce qu'il avait possédé au commencement de la guerre; or, l'empire entier de Masinissa et de Micipsa, s'étendait des frontières de la Tingitane jusqu'à celles de la Cyrénaïque, et Salluste (B. Jug. cap. 16 et 20) dit, en parlant du partage qu'Opimius fit de cet empire, après l'assassinat d'Hiempsal, entre Jugurtha et Adherbal, qu'on laissa au premier le territoire d'Hiempsal et la Numidie qui était contiguë à la Mauritanie Tingitane. Il est donc certain que ce que Salluste appelle le tiers de la Numidie dans le chap. 97, constitua l'héritage de Jugurtha à la mort de Micipsa. D'un autre côté l'historien latin a soin de nous informer qu'Adherbal résidait à Cirta (Constantine) et que le Muthul (Hamise) traversait les terres qu'Opimius lui avait adjugées. Enfin on lit dans les chap. 11 et 12, que les trois héritiers de Micipsa convinrent verbalement entre eux, qu'avant de fixer les limites réciproques du territoire de chacun, on se partagerait tous les trésors du roi défunt. Ceux-ci étaient déposés dans plusieurs places fortifiées de l'empire de Micipsa, et c'est en se rendant à une d'entre elles qu'Hiempsal fut assassiné par Jugurtha. La ville de Thirmida, où le meurtre fut commis, était voisine de celle où se trouvait une partie des trésors de Micipsa. Il est donc tout naturel de penser que ce dernier endroit était Zama, que Salluste nous décrit comme une place très forte, bien que située au milieu d'une vaste plaine ; par conséquent cette ville, qui était la résidence de Juba Ier, appartenait au terroir d'Hiempsal, et fut probablement destinée par lui à devenir la capitale de son royaume. Nous sommes fondés, en outre, de soutenir avec assurance que le territoire d'Adherbal ne dépassait pas au midi la ligne des villes échelonnées le long des bords de l'Hamise ou du Muthul, car Salluste (B. Jug. 16) vante surtout les ports de mer et les belles villes du royaume de cet héritier de Micipsa, et au midi de ce fleuve le pays était désert au dire de l'écrivain latin (B. Jug., cap 48).

[b] Byzakia ou Byzakina, placée par Ptolémée dans la partie méridionale de la Byzacène. Étienne de Byzance écrit Byzantis, et dérive le

nom de la province de celui de cette ville (voyez la note 65). D'après Bochart, Byzakia correspondrait à la ville de Mamma, citée dans la note 119, et ce nom serait la traduction latine de l'autre nom, qui viendrait, comme celui de toute la province, du mot chaldéen biza, mamelle.

[c] Casae Nigrae, ville numide, connue pour avoir compté au nombre de ses évêques le fameux Donatus, auteur principal du schisme des Donatistes. Condamné en 313 par le concile du Latéran, sous la présidence du pape Miltiade, il fut bientôt désavoué par son propre parti. Les évêques de cette ville, dont la position n'est pas connue, se nomment Casennigrensis (Notitia Numidiae), Casensium Nigrensium (coll. Carthag. dies I, cap. 135) et à Casis nigris.

[d] Aptunga ou Aptugna, ville de la Proconsulaire, située non loin de Carthage. Felix, qui ordonna en 310 Cécilien évêque de Carthage, était de cette ville. On sait que le schisme des donatistes commença par les attaques qu'ils dirigeaient contre l'ordination de Cécilien.

[e] Cabar-Susae, ville de la Byzacène, où 33 évêques donatistes destituèrent en 393 l'évêque Primien de Carthage, et le remplacèrent par Maximien, son diacre. C'est probablement la ville actuelle de Susa. Les évêques de cet endroit sont appelés Cabarsusensis, Cebarsusensis et Cebarsusitanus dans les actes de l'église.

[f] Tunnonae ou Tennonae, ville de la Proconsulaire, dont le siége épiscopal fut occupé entr'autres par Victor Tunnonensis, auteur d'une chronique publiée par Scaliger dans son Eusèbe.

[g] Vita, ville de la Byzacène, dont le siége épiscopal fut entr'autres occupé par Victor Vitensis, mentionné dans la Notice de cette province, et qui est auteur d'une histoire des persécutions que les catholiques eurent à subir en Afrique, de la part des Ariens, sous le règne des rois Vandales.

[127] II, 15, p. 449 : Les hauteurs dans la chaîne de Zowan ou de Zaghwan, qui figurent dans l'histoire ancienne, ont été mentionnées p. 437 et dans la note 150 [a].

[128] II, 15, p. 450 (ADDITION I) : Tacite (annal. III, 20) fait mention d'un fleuve nommé Pagida, où Tacfarinas, chef d'insurgés numides, aurait défait, en 420, une cohorte romaine, commandée par Décrius, qui tomba mort sur le champ de bataille, après avoir été abandonné des

siens. D'après Brottier, qui écrit Pagyda, ce fleuve serait l'Abiadh, qui coule dans le Zab. Ce n'est guère probable, attendu que les Musulans, dont Tacfarinas était plus particulièrement le chef, demeuraient, d'après le second segment de la table de Peutinger (comparez p. 476), au nord du mont Auras, du côté de son extrémité occidentale, et que la ville de Lambese (Lamba), d'où une route se dirigeait, d'après le deuxième et troisième segment de la même table, à travers le Zab et le long de la rive gauche de l'Abiadh, jusqu'à Thabudeos, appelée Thouboutis par Ptolémée, est citée en premier par ce géopraphe. Donc il est probable que le Pagida était situé sur la route de Constantine (Cirta) à Gigeri (Igilgilis), où on trouve également la ville de Thala, dont Tacite parle dans le chapitre suivant des annales (voyez l'appendice II), et où les Romains vengèrent leur défaite.

[139] II, 15. p. 450 (ADDITION II) : A en croire Pline (V, 4), cinq cent seize peuplades—populi—auraient reconnu la suprématie de Rome, depuis l'Ampsaga (Oued-el-Kébir) jusqu'aux frontières de la Cyrénaïque. Ce chiffre excède de plus de deux cents unités le nombre de villes épiscopales citées par la Notice dans les quatre provinces de Numidia, Proconsularis, Byzacena et Tripolitana réunies. Mais aussi le mot populus est pris par Pline dans le même sens que le substantif plebs dans les écrits de l'église; il désigne la population des villes ou bourgades de quelque importance, et celle de leurs faubourgs et des villages voisins. Pline nous en fournit lui-même la preuve; il rapporte seulement les noms de dix de ces peuplades, et parmi ces dix on trouve les Capsitani ou les habitans de Capsa (Gafsa). L'indication du naturaliste romain n'en a pas moins une certaine valeur, puisqu'elle tend à faire voir que le nord de l'Afrique s'est dépeuplé dans l'intervalle du Ier siècle au Ve; ce qui n'est pas étonnant, vu que depuis le règne de Trajan les empereurs romains ont pris souvent des soldats maures ou numides à leur service, et que l'insurrection de Firmus et de Gildon contre l'empire, le schisme des Donatistes, l'invasion des Vandales et leurs persécutions des catholiques, doivent avoir coûté la vie à beaucoup de monde. Nous renvoyons le lecteur aux chapitres XII et XIII du premier livre pour les peuplades de la Tripolitaine, et ne nous occuperons dans cette note que de celles de la Byzacène, de la Proconsulaire et de la Numidie.

[a] Les Cinithii (Tacit. annal. II, 52), appelés Kinéthii par Ptolémée (IV, 5), et Sintae par Strabon (II, 90 Cas.), ont pris une part active à l'insurrection de Tacfarinas, chef des Musulans, contre l'empire du temps de Tibère. Ils demeuraient, selon Ptolémée, sur le fleuve Triton, du côté où il forme le lac Libya (voyez p. 186). Plus au midi on rencontrait sur les bords de cette rivière, d'après ce géographe grec, les Giplonsii, les Achéménides, les Bourtougoures et les Muchthusii. Au delà des monts Ousaleton ou Vasaletos, d'où venait le Triton, se trouvaient les habitations des Atlantes, entre celles des Atarantes et des Hammanientes, à dix journées de marche des unes et des autres (voyez p. 208-210 et la note 54). La ville de Gadamès, appelée Cydamus par Pline et par Procope, et la campagne environnante étaient habitées par les Gindanes du temps d'Hérodote, et dans le siècle de Ptolémée par les Samamykii, qui avaient forcé les Gindanes d'aller s'établir sur les côtes méridionales de la petite Syrte (p. 206). Ptolémée y cite ces derniers sous le nom Nigintini, dans les régions qu'avaient occupées du temps d'Hérodote les Machlyes et les Ausis (p. 178 et 195). Pline connaît dans ces districts les Cisipades, dont aucun autre écrivain classique ne parle. Ce même auteur donne le surnom d'Alachroes aux Lotophages, qui demeuraient, d'après Hérodote, entre les Machlyes et les Macae, voisins de l'embouchure du Cinyps (Ouadi Quam).

[b] A l'ouest des Ausis, qui demeuraient (Hérod. IV, 180) sur les rives occidentales du lac Tritonis, et par conséquent au nord des Cinithii, l'historien grec que nous venons de citer met les terres des Maxyes, des Zaveces et des Zygantes, cités à la p. 187. Nous savons déjà que le denier peuple demeurait dans la chaîne Zaghwan du Tunis (voyez p. 449 et les notes 64 et 136[b]); les Zaveces (Ζαύηκες) sont souvent cités par les auteurs arabes sous le nom de Zawagah, et par les auteurs espagnols sous celui d'Azuagos; on les rencontre surtout entre Cairouan (Vicus Augusti) et Cabès (Tacape). Voyez Abou Obaïd p. 28.—Les Maxyes cultivaient la terre et prétendaient descendre des Troiens; Justin (XVII, 6) les nomme Maxitani, et rapporte que Jarbas, leur chef, voulait forcer Didon à l'épouser, ce qui la détermina à se suicider. Dans Ptolémée leur nom est écrit Machyni.

[c] Diodore de Sicile (XX, 58) met les habitations des Zuphonae aux environs de la ville de Zoouan, située dans la partie de la chaîne de

Zaghwan, qui se trouve sous le meridien de Carthage (comparez p. 449 et p. 457). Les habitans des côtes du Byzacium comprises entre Thenae et Putput, ou entre Thaini et Hamamet, portaient plus particulièrement le surnom de Libophéniciens (p. 255).

[d] Les Mussini (Pline, V, 4) ou Musuni (Ptolémée, IV, 5), demeuraient près du confluent de l'Hamise (Muthul) avec la Medjerdah (Bagradas), à l'est des Miédi (Μιαίδοι), qui paraissent avoir occupé, d'après Ptolémée, les montagnes sur la rive droite de l'Hamise. Celles de l'autre rive, ou les monts Thambes, étaient habitées par les Sabubures, dont Pline écrit le nom ou Sabarbares ou Sababeres. Dans les monts Pappua, on trouvait les Medeni, cités à la p. 459, et dans le dos montueux de Kirna, les Aliardi.

[e] Le long des côtes, le territoire des Jontii s'étendait depuis Tabraca jusqu'à Rusicade (Stora), où commençait celui des Zimises d'après le deuxième segment de la table de Peutinger. Ce dernier confinait avec le district maritime habité par les Natabri de Ptolémée, dont les demeures allaient jusqu'à l'embouchure de l'Ampsaga.

[f] Le Zab ou les régions situées au sud du mont Auras étaient habitées du côté de Thabudeos, el Fyth, par les Natabudes ou Natabutae (Pline, V, 4) que Ptolémée appelle Nasabutes, et plus au nord par les Nisiues ou Nisibes (Pline et Ptolémée).

[g] Autour des sources de Bagradas, Ptolémée met, outre les Mampsari, les Motuturii et les Kerophaei.

[h] Les demeures des Micatani mentionnés par Diodore (t. II, p. 569, édit. Wesseling) et celles des Ethini, des Vamacures et des Marchubii dans Pline (V, 4), n'ont pas été indiquées par ces auteurs. Toutefois, on reconnait ceux-ci dans les Macràoua d'Aboulféda (traduction de M. Reinaud, p. 201) ayant pour chef-lieu Thorré ou Thorrà = Turres, sur la route de Thelepte à Thusuros (p. 415).

[i] A l'époque de la seconde guerre punique, on donnait aux tribus errantes de la province de Numidie le nom collectif de Massyliens (p. 240). Pline (V, 4) enregistre ce nom sous la forme Massili, comme celui d'une petite peuplade numide. Julius Orator, qui vivait au cinquième siècle, parle aussi des Massyliens comme d'une peuplade qui aurait survécu à son ancienne puissance (voy. p. 474, note 1).

[140] III, 1, p. 452-461 : On lit dans Mannert à partir des mots : « Mais

qui finit par le trahir et par le livrer aux Romains,» de la page 492, jusqu'aux mots : « Juba, fils du roi de ce nom, qui perdit, l'an 46 avant J.-C., ses états, etc.» les suivans, qu'on a remplacés dans le texte par le passage mis entre crochets.

« Le royaume de Bocchus subsista dans toute son intégrité et ne reçut aucun agrandissement. La rivière de Mulucha ou de Molochat (Molouya) continua à en marquer la limite comme du temps de Jugurtha. Les Romains n'avaient point pénétré dans l'intérieur de ce pays; Bocchus eut pour successeur Bogud [1] ou Bogouas son fils; et les noms de Mauri et de Mauritania restèrent restreints au royaume actuel de Fez.

La chute de Jugurtha introduisit insensiblement un changement dans ces notions. Marius, qui était resté vainqueur, au lieu de réduire le pays en province romaine, en fit don à Gauda, qui descendait de Masinissa, et que Micipsa, fils et successeur de ce dernier, avait institué son héritier, dans le cas où il survivrait à Hiempsal et à Adherbal, ses enfans légitimes, ainsi qu'à Jugurtha, son fils adoptif; Marius lui avait au moins assuré la succession au trône [2]. Gauda avait peu de moyens, il est mort jeune; ce n'est pas lui, c'est Hiempsal, son fils, que nous trouvons sur le trône de Numidie [3]. Toutefois on ne lui donna pas le royaume de Jugurtha tout entier jusqu'aux confins de la Mauritanie proprement dite, il n'en eut que la moitié orientale, ou l'ancien royaume des Massyliens qui s'étendait vers l'ouest jusqu'à l'Ampsaga (Oued-el-Kébir). Hiempsal transmit cet état à son fils Juba; ce dernier ayant trouvé la mort dans la guerre contre César, on forma avec son royaume la province romaine de Numidie, ainsi qu'il a été dit plus haut [4].

[1] Orosius V, 21 : Pompejus Hiertam, Numidiae regem fugientem a Bogude, Bocchi Maurorum regis filio, spoliari omnibus copiis fecit.

[2] Sallust. B. Jug. c. 69 : Gauda Massinissae nepos quem Micipsa testamento secundum haeredem scripserat. — Hunc Marius oratione tollit; illum, si Jugurtha aut captus aut occisus foret, imperium Numidiae sine morâ habiturum.

[3] Shaw, in excerptis, p. 59, a publié une inscription qui présente la généalogie des rois de Numidie : Regi Jubae, regis Jubae filio, regis Hiempsalis n.(epoti), R.(egis) Gaudae pronepoti, Masinissae pronepotis nepoti.

[4] Page 282.

Les provinces de l'ouest, ou l'ancien empire des Masséyliens qui formait la partie la plus considérable des états de Jugurtha et avait pour limites l'Ampsaga et la Mulucha, furent également réparties entre les descendans de Masinissa. Nous ne savons si ce fut par Marius ou par le sénat romain; les données nous manquent à cet égard. Pour la plupart des historiens la chose avait d'autant moins d'importance, que l'ensemble des dispositions géographiques du terrain leur était inconnu; ceux qui ont traité la matière avec quelque développement sont perdus, tel que Appien : Histoire des guerres de Numidie. Le rôle que ces divers princes vont jouer dans l'histoire suffit pour mettre le lecteur attentif au fait de ces répartitions.

Masintha (c'est ainsi qu'écrit Suétone[1]; dans Appien on lit Masinissa) reçut en partage les districts situés à l'ouest de Cirta et dans le voisinage de cette ville, mais à titre de vassal du roi Hiempsal. Il vint à Rome pour s'y faire émanciper; mais, malgré l'appui du jeune César, il ne put y réussir. Il fit plus tard la guerre à César comme allié de Juba, fils de Hiempsal. Sittius, dont nous avons parlé plus haut[2], et Bocchus, roi de la Mauritanie Césarienne, le chassèrent de ses possessions. Les deux derniers avaient pris parti pour César, qui les maintint dans leurs conquêtes, lorsqu'il changea le royaume de Juba en province romaine. Sittius et ses compagnons eurent la meilleure part : on leur abandonna Cirta et les terres environnantes, de même que Sitiphis. Bocchus obtint le reste, c'est-à-dire les côtes depuis Saldae (Tedelès) jusqu'à l'Ampsaga, ainsi que la marche ultérieure des événemens le démontrera. Arabion, fils du Masinissa, que Suetone nomme Masintha, s'était réfugié en Espagne, auprès des partisans de Pompée : à la mort de César, il rentre dans ses états, et Bocchus est contraint de lui restituer ce qu'il lui avait pris; Sittius est assassiné. Plus tard, Arabion embrassa la cause d'Auguste, et garda son pays[3] que nous verrons par la suite passer sous la domination romaine, sans doute parce qu'il était mort sans laisser d'héritiers. C'est avec ces possessions qu'on forma la province de Sitifensis, à une époque postérieure,

[1] Sueton., Caesar. c. 71.
[2] Page 369.
[3] Appian., Bell. civ. IV, .

Il y avait encore un autre prince de la famille de Masinissa, les Romains l'appellent tantôt Hiertas, tantôt Hiarbas. On lui donna les provinces Massésyliennes depuis Saldae jusqu'aux confins de la Tingitane. Ce n'est pas que nous trouvions cette indication dans les historiens; mais elle paraît suffisamment prouvé par la marche des événemens. Hiempsal, roi de Numidie, avait trahi la cause de son bienfaiteur Marius. Hiertas, avec les secours des Numides, le chassa de son royaume, fut vaincu à son tour par Pompée, et se retira auprès de Bogud, prince maure, qui lui enleva ce qu'il lui restait de soldats; enfin il fut assassiné à Bulla[1]. D'ou il suit qu'Hiertas ou Hiarbas avait une principauté à lui; or, elle ne pouvait se trouver que dans le pays des Massésyliens, d'où il va se réfugier dans la province contiguë de la Mauritanie propre, ou de la Tingitane.

Après Hiertas, apparait un prince du nom de Bocchus. Etait-ce le fils d'Hiertas? par quels moyens a-t-il acquis le royaume de ce dernier? nous l'ignorons; ce que nous savons, c'est qu'il régnait dans le pays des Massésyliens, depuis Saldae jusqu'aux bords du fleuve Mulucha. S'étant déclaré contre Pompée, il fut reconnu roi par Jules-César[2], et obtint de lui les terres qu'il avait enlevées à Juba et à Masinissa, roi du pays, qui forma dans la suite la Mauritanie de Sétif[3]. Au rapport de Solinus, sa résidence était Jol, appelée plus tard Césarée (Tennès).

Le royaume numide de Juba ayant été converti en province romaine, il ne restait plus d'autres princes indigènes, que Bocchus, chez les Massésyliens, et Bogud dans la Mauritanie proprement dite, dont les possessions respectives étaient séparées par la rivière de Mulucha, de manière à ce que Siga fit partie de l'empire de l'est, comme du temps de Syphax[4]. Les deux princes embrassèrent différens partis dans le cours des guerres civiles. Enfin Bogud ayant passé en Espagne avec son armée, pour marcher au secours d'Antoine, et les habitans de Tingis (Tanger) s'étant révoltés contre lui, Bocchus profita de l'occasion pour lui enlever tout ce qu'il possédait (avant J.-C., 37). Auguste étant resté

[1] Oros., V, 21, Plutarch., in Pompejo; Eutrope.

[2] Dio Cassius LXI, 42.

[3] Appian. B. civ. II, 96; IV, 54.

[4] Strabo XVII, 1183.

vainqueur, Bocchus fut autorisé à garder ses conquêtes [1]. Le nom de Mauritanie s'appliqua depuis aux anciennes possesssions de Bocchus et à ses nouvelles; lui-même n'est plus cité qu'avec le titre : roi de Mauritanie. Dans le fait, les Massésyliens, ainsi que le reste des Numides, étaient des véritables Maures (Mauri).

Après la mort de Bocchus, qui arriva cinq ans plus tard (32 avant J.-C.), Auguste [2] jugea à propos de ne point lui donner de successeur. Précédemment il avait assuré aux habitans de Tingis (Tanger) une constitution républicaine. Par ses ordres, des colonies furent établies dans les régions des deux royaumes voisins de la côte; du reste le pays ne fut pas entièrement transformée en province romaine. »

[141] III, 1, p. 459 : Statilius Taurus fut consul en — 37, conjointement avec Agrippa ; au sortir de son consulat, il fut préposé par Auguste à l'administration de l'Afrique avec le titre de proconsul; le 30 Juin — 33 il obtint en cette qualité les honneurs du triomphe; en — 26 il est de nouveau revêtu de la dignité du consulat, et cette fois il a Auguste pour collègue. A-t-il passé en Afrique tout l'intervalle entre son premier consulat et le second? Aucun auteur ancien ne le rapporte, mais cette conjecture est très probable. On peut voir dans Tacite (Annal., II, 59 et XII, 6; Hist., I, 11), de quelles précautions les empereurs usaient pour soustraire l'Égypte, puisque c'était un des greniers de Rome, à l'administration du sénat, et pour la faire gouverner par des hommes dévoués à leur personne et qui avaient ordre de n'y laisser séjourner aucun sénateur, ni les chevaliers romains de premier rang, sans que le chef de l'état ne l'eût permis. L'Afrique, autre grenier de Rome, présentait autant de ressources que l'Égypte à des gouverneurs rebelles et aux grands personnages de Rome, qui auraient eu envie de s'y créer un parti. Aussi les empereurs ont ils eu soin, surtout durant les deux premiers siècles de la monarchie, de ne confier le proconsulat d'Afrique, depuis qu'elle était devenue province du sénat, qu'à des personnages qui n'avaient pas encore été dans les hautes dignités. Cette mesure fut même jugée insuffisante dès le règne

[1] Dio Cassius XLVIII, 45.
[2] Dio Cassius XLVIII, 45.

de Caligula, et on ôta aux proconsuls d'Afrique le commandement des troupes, et en chargea des lieutenans—legati—du prince (Tacit., Annal. II, 52 et Hist. IV, 6 et 48; comparez, p. 285). Par des considétions de ce genre, Auguste devait songer à donner pour successeur en Afrique à Lepidus, un homme assez haut placé pour contrebalancer l'autorité et le crédit de l'ancien triumvir et à l'y laisser jusqu'à ce que le pouvoir impérial eût été solidement établi, et qu'on eût réglé l'administration des provinces. C'est ainsi qu'il laissa le gouvernement de l'Égypte pendant quatre ans entre les mains de Cornélius Gallus, chevalier romain, célèbre par ses talens pour la poésie et ses exploits militaires, comme par la spoliation de ses administrés.

[149] III, 1, p. 461 : Quelque positif que soit à cet égard le témoignage de Dion, corroboré par l'erreur où Strabon est tombé, on a de la peine à se persuader qu'Auguste ait abandonné à Juba II tous les états de son père. Il ne lui aurait donné que les possessions de Manassès, l'allié de son père, ou la Mauritanie de Sétif et quelques districts limitrophes au sud de Cirta. On a mis la partie pour le tout par erreur ou par négligence, ou pour rehausser la générosité de l'auguste donateur.

[150] III, 1, p. 167 et 168 : Auguste (Pline, V, 1) avait déjà soumis à la juridiction du proconsul de la Bétique les trois villes de la Tingitane, qu'il avait élevées au rang de colonies à l'époque où il forma le projet (voyez p. 461) d'ériger le pays en province romaine. Au rapport de Dion (LVIII, p. 468), Calligula rappela Umbonius Silio de la Bétique, qu'il administra en qualité de proconsul, parce qu'il n'avait pas envoyé de grains en suffisance aux armées impériales qui combattaient dans la Mauritanie contre les indigènes. Silio fut en outre chassé du sénat. Plus tard, Othon voulant gagner la province de Bétique, lui donna en + 69 toutes les cités ou villes non coloniales des Mauritains—civitates Maurorum. (Tacit., Hist. I, 78.) Rien ne prouve que la mesure prise par Othon, à l'effet de susciter des embarras en Espagne à Vitellius, n'ait été exécutée après la chute du premier. Il faut plutôt croire le contraire; car cette disposition, qu'il n'avait pas été dans le pouvoir d'Othon de faire sortir son effet, était tout à fait en faveur de la Bétique, et c'était le commandant des troupes romaines réparties dans

cette province, qui l'emporta sur le chef militaire des deux Mauritanies dans la lutte qu'il engagea avec lui en faveur de Vitellius.

[144 a] III, 1, p. 469: Tacite (Hist., II, 58), nous fait connaître les forces dont pouvait disposer en + 69 Albinus, qui commandait alors les troupes dans la Tingitane et dans la Césarienne. Elles se composèrent de dix-neuf cohortes, de cinq ailes de cavalerie et d'un grand nombre de Maures, gens que les courses et le brigandage rendaient très propres à la guerre. Plusieurs faits historiques, notamment la guerre des deux Gordiens contre le procurateur des deux Mauritanies, prouvent que celui-ci avait d'ordinaire sous ses ordres plus de soldats et de meilleures troupes que le chef militaire de l'Afrique proprement dite. Si les cadres de l'armée avait été complets à l'époque où fut dressée la Notice de l'empire d'occident, les Vandales auraient eu bien plus de peine à s'emparer des deux Mauritanies qu'il n'en eurent; mais aussi il arriva à ces deux provinces romaines la même chose qu'à la majeure partie des autres: les cadres n'existaient que sur le papier et dans les tiroirs des bureaux.

[144 b] III, 1, p. 469: J'ai fait voir dans mon Histoire des Wandales (texte, p. 293; notes, p. 59), qu'à l'époque du renversement de leur empire en Afrique par Bélisaire (534 de J. C.), même Septum ne leur appartenait plus, et que c'est aux Visigoths que les Romains l'arrachèrent. L'empire vandale finissait déjà sous Hunéric (477-484) sur les bords de la Tafna.

[145] III, 2, p. 474: Je me suis à dessein exprimé dans la note 1 de cette page sur le compte des Quinquegentiani, de manière à donner à entendre qu'on ait autant de raisons à placer leurs demeures dans la Pentapole qu'en Mauritanie. Toutefois cela n'est pas. Claude Mamertin, dans son discours généthliaque qu'il prononça en 292, à l'honneur de l'empereur Maximien (chap. 6 et 7), parle des guerres intestines des tribus indépendantes de la Tingitane entre elles: « Sub ipso lucis occasu, quà Tingitano littori Calpetani montis obvium latus in mediterraneos sinus admittit oceanum, ruunt omnes in sanguinem suum populi, quibus nunquam contigit esse Romanis obstinataeque feritatis nunc sponte poenas solvunt. Furit in viscera sua gens Maurorum, etc. » Et dans le panégyrique de cet empereur sur le même auteur (chap. 8 et 9), il est question de troubles suscités par les Maures, et que Maxi-

mien aurait appaisés. Saint-Jérôme dans sa traduction latine de la chronique d'Eusèbe rapporte la rébellion des Quinquegentiani à l'an 291 de J.-C. D'un autre côté, Eutrope (IX, p. 337, de l'édition de Janson, Amstelodami, 1650, in-18), après avoir peint l'état des affaires publiques vers cette époque dans les termes suivans : Ita cum per omnem orbem terrarum res turbatae essent, Carausius in Britannia rebellaret, Achilleus in Aegypto, Africam Quinquegentiani infestarent, Narseus bellum orienti inferret, Diocletianus Maximium Herculium ex Caesare fecit Augustum, ajoute : Maximianus Augustus bellum in Africa profligavit, domitis Quinquegentianis et ad pacem redactis, Diocletianus obsessum Alexandriae Achilleum, VIII fere mense, superavit eumque interfecit, etc., etc. Est-il probable que Dioclétien, qui s'était réservé la conduite de la guerre contre Achilleus, ait employé l'Auguste qu'il venait de créer à étouffer la révolte des cinq villes de la Cyrénaïque ? Mais quelques cohortes commandées par un militaire habile et ferme auraient suffi à cette besogne. En effet, on sait par Synèse que le nombre de troupes régulières réparties dans cette contrée était de tout temps très minime, et que la milice indigène et les citoyens armés des villes et de la campagne eurent beaucoup de peine à résister aux attaques et aux brigandages incessans des tribus libyques qui les environnaient (voyez p. 78.) Aussi le lecteur impartial se rangera volontiers du côté de Julius Orator, qui relègue le siége des Quinquegentiani dans la Mauritanie. Que si on voulait y trouver à toute force dans l'organisation politique du pays l'explication du nom Quinquegentiani, la Tingitane nous en offrirait une de tout aussi satisfaisante que la Pentapole ; c'est qu'il n'y avait dans le premier pays que cinq colonies romaines, dont trois avaient été fondées par Auguste et deux par Claude (Pline, V, 1.). Mais ce sont des puérilités que tout cela. Pomponius Laetus, auteur latin d'un âge incertain, dans son Histoire abrégée de Rome (II, 2) dit au sujet de la guerre de Maximien contre les Quinquegentiani : Maximianus Gentianos in Africa devicit, *qui vix* pacem impetrarunt. Quinquegentiani et supra eum numerum annorum hi milites fuere, qui Africam diripiebant, cupidantes sibi regnum vindicare. Scaliger, qui cite ce passage de Pomponius Laetus dans ses observations sur la chronique d'Eusèbe (p. 223 ; edit. Lugd. Bat. 1606, fol.) pour le ridiculariser et à l'effet de lui opposer une interprétation de

sa propre fabrique du nom Quinquegentiani, pose en fait que cette expression était la traduction latine du mot grec Πενταπολῖται, habitans de la Pentapole ou des cinq cités qui la composaient, savoir : Cyrène, Ptolémaïs, Arsinoe, Darnis et Bérénice. Mais l'adjectif pentapolitanus était usité chez les latins dès le siècle de Pline (V, 5); c'était donc un puriste fort pédant qu'Eutrope, ou l'écrivain quel qu'il soit, qui a mis en vogue le terme quinquegentiani. Autant valait dire provincia trigentiana pour provincia tripolitana ou pour Tripolis. Mais aussi on trouve, d'après Scaliger (p. 209), dans plusieurs fragmens écrits en grec de la chronique d'Eusèbe οἱ Πεντεγεντιανοὶ τὴν Ἀφρικὴν κατέχον à la place de la phrase latine de Saint-Jérôme : Quinquegentiani Africam infestaverunt. Ou ces mots grecs sont d'Eusèbe, ou ils ne le sont pas. Dans le premier cas il serait certain que les Quinquegentiani ne demeuraient pas dans la Pentapole ; car sans cela Eusèbe, qui devait mieux encore qu'Eutrope connaître le théâtre de la guerre africaine de Maximien, se serait certainement servi de l'expression Πενταπολῖται, reçue par l'usage à la place du mot barbare Πεντεγεντιανοὶ, que les Grecs ne comprenaient pas. Si le passage grec en question n'est pas d'Eusèbe, l'emploi de ce même mot par les traducteurs grecs du passage latin de saint Jérôme, qui l'aurait emprunté à Eutrope comme il l'a fait pour beaucoup d'autres événemens qu'Eusèbe a passés sous silence, prouverait encore d'une manière incontestable que dans les siècles passés on ne savait déjà plus ni en Grèce ni en Asie, comment asseoir sur une base certaine l'interprétation du nom ethnographique Quinquegentiani. A plus forte raison nous sommes hors d'état de le faire, et tout ce qu'il nous reste à tenter, c'est de tâcher à fixer d'une manière invariable le siége de ce peuple à l'aide des données, que nous fournissent les auteurs contemporains et ceux des IVe et Ve siècles. Voilà ce que j'ai essayé de faire dans cette note.

146 *a* III, 2, p. 475; Parmi les auteurs grecs et latins dont nous possédons les ouvrages en entier et en fragmens, Ptolémée est le premier qui nous donne des renseignemens précis sur les demeures des Mazices. Il les appelle Masikes dans la Tingitane, où il les place au sud des Metagonitae à quelque distance des côtés du détroit de Gibraltar, et Mazikes dans la Césarienne, où ils demeuraient, d'après ses indications, au sud du Chellif, dans les monts Zalacon, dont l'Ancorarius mons

d'Ammien constituait l'extrémité occidentale. Toutefois on trouve dans la Notice de la Numidie un episcopus Mazacensis, et Suétone (Vie de Néron, chap. 30) parle des Mazaces de cette province, dont on se servait pour porter les dépêches publiques, parce qu'ils étaient très habiles à la course. Lucain (Phars. IV, 156) vante l'adresse des Mazaces au tir avec l'arc, et Oppien (Cyneg., I, v. 170) désigne les chevaux africains par le surnom Mazekes. D'un autre côté Synèse (ep. 58 et 94) et Philostorge (XI, 8) parlent des attaques simultanées dirigées par les Mazices et les Ausuriani contre l'Égypte, la Cyrénaïque et l'Afrique propre. Aussi on ne peut qu'adhérer à l'opinion émise pour la première fois par feu M. Saint-Martin, en 1824, dans le tome II (p. 471) de son édition de l'Histoire du Bas-Empire, par Lebeau, au sujet des Mazices, dont il compara alors, et plus tard dans son Mémoire sur l'origine perse, mède et arménienne des Africains (Mém. de l'Acad. des Inscr., 2e série, t. XII), le nom avec celui de Mazigh (pluriel, Amazigh) que les tribus Berbères de toutes les régions du nord de l'Afrique aiment à se donner et qui signifie, dans leur langue, maître, dominateur, noble. Selon les écrivains arabes (Schebabeddin dans les not. et extr. II, p. 151; Ebn Khaldoun dans Noël-des-Vergers, p. 15, etc.) Mazigh serait le nom d'un des descendans de Canaan, fils de Cham, qui avait passé en Afrique avec une partie de ses compatriotes, selon les uns peu de temps après le déluge, selon d'autres, au siècle soit de Josué, soit de Saül et de David. Les Chellous, dont j'ai rapproché le nom dans la note 56 de celui des Seli, des Massaesylii et des Massylii, n'assignent dans leurs traditions indigènes aucune époque fixe à l'arrivée en Afrique de Mazigh, mais ils se regardent comme étant seuls du véritable sang Amazigh, et traitent les Berbères de la Maroque comme des intrus, qui seraient venus en Afrique avec le roi arabe Afrikis. A cet égard il est essentiel de remarquer que les auteurs arabes ont changé la tradition des anciens Hébreux touchant Ophar, petit-fils d'Abraham et de Ketourah (voyez la note 87), de manière à faire de cet Ophar un roi de l'Yemen, descendant par Abraha, son père, selon les uns de Sem par Joktan ou Kahtan, selon les autres, par Couch ou par Canaan. Afrikis, dit la tradition arabe (Abulpharagius, de origine et moribus Arabum, ed. Pockocke; Oxford, 1650, p. 57, no 18), transporta de l'Yemen dans les États Barbaresques les peuples chassés par Josué de

la Palestine. Une tradition analogue se présente chez les Abyssins, dont le pays aurait été peuplé, selon la chronique d'Axoum, par ces mêmes nations. C'est le récit de Procope et d'Eusèbe (p. 245 et la note 116) sous une autre forme. Il a subi postérieurement une nouvelle transformation chez les Arabes ; ce ne sont plus les Canaanites expulsés par Josué de la Palestine qui seraient allés s'établir dans les États Barbaresques, mais les Amalécites depuis leur défaite par Saul, et les Philistins depuis que Goliath avait été tué par David. Les Juifs de la Maroque regardent actuellement toutes les tribus Berbères dans les montagnes de ce royaume comme des descendans des Philistins, et cette croyance remonte chez eux jusqu'au siècle du docteur juif Isac Alfezi, né vers 1050 à Kalat-Chamat dans le Fez, et mort en 1103. Aussi est-ce surprenant qu'Abou Obaïd (p. 33) qui florissait à peu près à la même époque, n'ait point fait mention de l'origine philistine des Berbères, qui paraît se rattacher à un fait consigné dans le périple de Scylax, selon lequel la Carthage punique fut regardée comme ayant été bâtie par la tribu phénicienne ou tyrienne des Phiali.

A toutes ces traditions des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans sur l'origine des peuplades primitives de la Mauritanie, de la Numidie et du nord de la Libye en général, les auteurs païens de la Grèce et de Rome en opposent une autre, qui fait descendre ces tribus du mélange des indigènes, soit Libyens, soit Gétules avec les Perses, Médes, Arméniens et Indiens qui auraient accompagné Hercule en Espagne. (Voyez p. 242 et surtout le Mémoire de Saint-Martin). L'Ophar de Joseph, dont le véritable nom hébreu était Epher, devient sous le nom d'Apher, avec Japher, son frère, un lieutenant d'Hercule sous la plume de Cléodème, historien grec de Damas, cité par Joseph ; Solin (chap. 27) fera d'Afer le fils de l'Hercule Libyen; enfin la chronique d'Alexandrie le fera passer pour le fils de Saturn et pour le frère de Chiron et de Picus. Les Canaanites, d'après les récits des Arabes, auraient été appelés Berber avant leur arrivée en Afrique ; d'autres veulent que ce nom vienne du mot arabe Berbera, mélange confus de sons intelligibles, et qu'il ait été donné par Afrikis ou par les Amalécites aux hordes indigènes de la Libye, en raison de leur langage barbare.

146 *b* Les Machourébii (Μαχουρηβιοι), appelés par Pline (V, 1) Macurebi, méritent d'être cités, puisque leur nom se retrouve sous la forme de

Maghraoua sur nos cartes et dans Aboulféda p. 177, trad. Reinaud), près de l'embouchure du Chellif, au centre du territoire des Macurebi.

147 a III, 2, p. 476 : J'ai fait voir dans la note 120 que les Musuni de Ptolémée diffèrent de la gens Muso d'Ammien, qui correspond aux Musonii de la table de Peutinger. Edrisi (t. I, p. 252, Jaubert) place les habitations de la tribu Berbère de Mezana aux environs de Mesilah, d'où il paraît suivre que les Musonii et les Musulamii de Peutinger n'ont formé anciennement qu'un seul peuple, qui se montre dans l'histoire dès l'an 6 de J.-C. (ci-dessus, p. 215, note 1) et a communiqué son nom à la ville de Mesilah.

147 b III, 2, p. 476 : Nous allons grossir la liste des noms des peuples de la Césarienne, en rapportant ceux que la table de Peutinger (seg. I) a enregistrés. Ce sont les Icampenses entre Rusibricari Matidiae (Tefessad), et Rusuccurum (Coléah), sur la côte, et entre Miliana et Médéah à l'intérieur des terres ; les Nababes, appelés par Pline (V, 1) Nabades, le long des deux rives de l'Isser et dans la partie méridionale de la plaine de Metidja ; les Gedalusii, entre Saldae (Tedelès) et Igilgilis (Gigeri) ; enfin les Nagmus sur l'Ampsaga et entre Culchul (Jimmilah) et Igilgilis. Un peuple nommé Nacmusii demeurait, d'après Ptolémée, à l'ouest des sources du Chellif.

148 III, 2, p. 278 : Ptolémée cite les Bakouatae et les Makanitae parmi les tribus de la Tingitane, et les place, ceux-ci dans la partie de l'Atlas, d'où le Subu descend, ceux-là aux sud des Salinsae, qui devaient leur nom à la rivière de Sala (Burargag) dont ils habitaient les deux rives. Par conséquent les Bacuetes et les Macenites sont les ancêtres des Bargouathas et des Zenata, qu'Aboulféda, dans son historia anteislamica (p. 176), d'après une note publiée par M. Reinaud dans sa traduction de la géographie d'Aboulféda (p. 169), met au nombre des nations Berbères qui auraient suivi le roi Afrikis en Afrique. Les Bacuetes se retrouvent dans Ptolémée avec le nom de Ouakouatae près des sources de la Malva ou Malouïa. Xiphilin et Zonaras prétendent, sur l'autorité de Dion, que le Nil, d'après les écrits du roi mauritain Juba le Jeune, avait ses sources dans les montagnes du pays des Macenites (voyez la note 60). Les Zenata, dont les sous-divisions se sont mêlées de fort bonne heure avec celles des Mecnasa, qui ont bâti la ville de Mequinez, forment, d'après les auteurs arabes, une branche

berbère qui s'est répandue des districts, qu'Aboulféda et Ptolémée leur assignent, d'un côté jusqu'aux environs de Tripoli, de l'autre jusqu'à Sedjelmessa et au mont Auras.

[149] III, 2, p. 481-483 : Les Autololes, dont le nom se retrouve sur la côte de la Marmarique paraissent avoir laissé dans la Maroque leur nom à la province de Tedles, située sur la route du bassin supérieur de la Sala (Bourargag), aux sources des fleuves qui traversent le Tafilet et le Draha. (Comparez, p. 556 et 568.) Orose (I, p. 581 ; bibl. maxima patrum, t. V) écrit Gaulales, et Isidore de Seville Gaulanes pour Galaudae. Le premier auteur donne le nom de Gangines, qu'on ne trouve point ailleurs, à toutes les hordes montagnardes du midi de la Césarienne, bordée au sud par le dos montueux d'Astrixis, dont lui seul a fait mention. — Les Gétules, dont les diverses sous-divisions occupaient tout le midi de la Tingitane, ont laissé, d'après une observation de Marmol (t. I, p. 11 de la traduction française), leur nom aux districts de Gezula et de Guzzula, situés l'un à l'ouest de l'autre et sous le parallèle du cap Ger. Je serais asses tenté de dériver encore des Getuli le nom de la tribu berbère de Godàla, qu'Ibn Zayd, dans un fragment fort curieux, publié pour la première fois par M. Reinaud dans sa traduction d'Aboulféda (p. 216), place dans les monts Mandron de Ptolémée, d'où descendent cinq fleuves : le Saladus, le Chusarius (Oued Messa), l'Ophiodes, ou rivière aux serpens (Ouadi-el-Noun), le Nujus (Oued Sabi) et le Massa (Albach). — Le mot Baniurae signifie en hébreu : Enfans de la Nudité ; ce peuple correspond par conséquent aux Gymnetes de Mela, dont le nom vient du mot grec gymnos, nu, ou de gymnès, légèrement vêtu ou légèrement armé. Ptolémée connait aussi des Baniurae dans la Césarienne, mais cette leçon paraît être vicieuse, vu qu'Ammien Marcellin place les Baiurae précisément aux mêmes localités où sont les Baniurae du géographe grec.

[150] III, 2, p. 484-485 : Dans la traduction latine on lit Ryssadion au lieu d'Usadion ; c'est probablement la véritable leçon, puisque le texte latin ajoute que la pointe de Ryssadion est située entre le cap Sestiaria et le promontorium Metagonitis, et que Ptolémée place une ville nommée Ryssadiron entre ces deux promontoires, dont le dernier est appelé dans l'itinéraire d'Antonin Russadi promontorium, d'après la ville de Russadir, située dans l'itinéraire, comme dans la nature, au

sud de ce cap et non pas à l'ouest, comme dans Ptolémée (voyez p. 555-557). En adoptant cette leçon, la chaîne de Phocra s'étendrait du petit Atlas le long de la rive gauche de la Malva jusqu'au promontorium Metagonitis (cap de las Tres Forcas), et le Diur ne correspondrait qu'aux hauteurs, qui se détachent du dos montueux du Phocra pour se répandre le long des côtes du détroit de Gibraltar et des rivages du Lixus ou Loucecos.

[121] III, 3, p. 487 (Addition): A l'ouest d'Igilgilis (Gigeri) Ptolémée place la ville d'Iarsath, dont la position correspond à celle des ruines qu'on trouve en face de l'île de Mansouriah, sur la rive gauche de la Cramise. M. Dureau de la Malle, qui prend Bougie pour Saldae, regarde ces débris de constructions antiques comme les restes de Musluhium, pendant que l'auteur de la carte qui a été jointe à la description de la province de Constantine par ce savant assigne ces ruines à la ville de Choba.

[122] III, 3, p. 489: Ptolémée appelle le Ouedjer Serbes au lieu d'Aves; il nous fait connaître le nom ancien du Jimmil, qui était Savus, et qui débouchait dans la Méditerranée à l'est d'Icosium (Cherchel); il parle d'un affluent de cette rivière qui venait du sud-ouest et qu'il nomme Toimphoimbios.

[123] III, 3, p. 491: Les ruines de constructions antiques qu'on vient de découvrir sous terre, près d'Ain-Fouka, paraissent avoir appartenu à l'ancienne Cissi.

[124] III, 3, p. 496: Consultez la note 112 sur le monument dont parle Mela.

[125] III, 4, p. 506: Le portus Gypsara ou Gypsaria de Ptolémée paraît être identique avec le portus Caecili d'Antonin.

[126] III, 5, p. 515-518: C'est aux environs de Medjanah qu'on doit, sans nul doute, chercher l'emplacement du monumentum Medianum d'Ammien Marcellin (XXIX, 5), ainsi que les Medianae Zabuniorum de la conférence que les Donatistes eurent en 411 à Carthage avec les Catholiques. Cette dernière place devait probablement son surnom de Zabuniorum à la proximité de la ville de Zabi, où il y avait une garnison (Limes Zabensis) d'après la Notice de l'empire; du reste elle était identique, au fond, avec le monumentum Medianum. Il serait donc possible que la route de Sitifis à Auzia (Hamza) eût passé par Zammora

avant d'arriver à Medjanah; dans ce cas Perdices répondrait à Zada, où Peyssonnel a trouvé les ruines d'une ville romaine (Dureau de la Malle, Constantine, p. 221) et Zammora à Cellae. Macri se trouverait ainsi à 7 milles au sud-ouest de Medjanah. La route de Setif à Hamza, ainsi que le dit Mannert, doit avoir fait un grand détour vers le midi; aussi je serais assez tenté de prendre Zabi pour Oued Ekseb, et Arae pour Sidi Issa, et de faire ensuite remonter le chemin vers le nord par Hadjar, l'ancienne Tatiltl, jusqu'à Hamza, Auzia. Enfin Haleifa, qui est à moitié chemin entre cette dernière ville et Harbene ou Sufasar, doit correspondre à Trinadi et Skendil ben Tyba à Caput Cillani.

187 III, 5, p. 518 : Le texte de Mannert porte, à partir des mots, en traversant l'intérieur des terres : « D'après la table de Peutinger la route suit presque partout la rivière qui se jette dans la Méditerranée près de Saldae (Tedelès). Ptolémée l'appelle Nasava; dans Shaw elle porte le nom de Bouberac; mais comme elle vient de l'ouest, ce voyageur la confond avec le Zeitoun, qu'il cite à tort comme un fleuve plus reculé vers le couchant. Zeitoun est, dans les régions supérieures du bassin, le nom du fleuve qui vers l'embouchure s'appelle Bouberac. »

188 III, p. 521 : Le texte de Mannert porte, à partir des mots, mais ses chiffres le reculent trop loin vers l'ouest : « Shaw connaît cette ville assez importante sous le nom moderne de Blida; il ne dit pas s'il y a des antiquités, et sur sa carte il la marque à une trop petite distance de l'embouchure du Masafran près de laquelle était Russucurum (Coleah). » — Ptolémée distingue le municipe Badel de la colonie Bilda, ce qui paraît prouver que la Bida de Peutinger et la Bidil d'Antonin étaient deux endroits différens, bien que fort rapprochés l'un de l'autre.

189 III, 5, p. 522 : Equizetum paraît correspondre à Borjmila; Galaxia à Dra-el-Begat, et Castra, située 20 milles à l'ouest de Galaxia, à Bouzgain, d'où la route se dirigeait probablement à Medeah, appelée Castellum Medianum dans la Notice épiscopale de la Césarienne, pour aboutir ensuite d'un côté à Coléah (Rusuccurum) en franchissant le col de Tenia et en longeant les rivages du Masafran, et de l'autre à Tennès (Caesarea), en passant par Meliana (Manliana) et par Hamam Meriga (Aquae).

190 III, 5, p. 525 : On trouve un episcopus Tubuniensis dans la No-

tiea de la Numidie, et un episcopus Tubunensis dans celle de la Césarienne. Le Limes Tubuniensis ne peut appartenir qu'à la ville Numide dont la position est incertaine. Ruinart (p. 282) incline vers l'opinion que la conférence de saint Augustin (epist. p. 220) avec Boniface a eu lieu dans cette dernière place, et non pas à Tubunae ou Tubonae, ville de la Césarienne. Ptolémée (IV, 2) écrit Tubuna pour Tubunae; le géographe de Ravenne (III, 8) a Tubonae, comme la table de Peutinger, dont il suit habituellement l'orthographe.

[161] III, 5, p. 524 (Addition) : Entre Biscara (Praesidium) et le lac Melgig se trouvaient, non loin des rives du fleuve Djiddi, les villes épiscopales de Vescerita et de Thamagrista ou Tamagrista, dont les évêques figurent l'episcopus Vesceritanus dans la conférence que les Donatistes eurent en 411 avec les Catholiques, et l'episcopus Thamagristensis ou Tamagristensis dans la Notice de Sitifensis et dans la dite conférence (cap. 128 et 197). Ptolémée (IV, 2) écrit Oueskether (Οὐεσκετήρ) et Thamara, et place cet endroit au sud-est de l'autre, et tous les deux dans la même direction par rapport à Thubuna ou Tubnah; d'où il suit que Thamagrista ou Thamara correspond probablement à la moderne Tummarnah. Quand à Vescerita c'est, je présume, la Bitharis des auteurs arabes (Abou-Obaïd, p. 71), ville de construction antique, et la plus ancienne de toutes celles qu'on trouve dans la province de Biscara.—D'après le tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie pour 1840, on trouve, à une distance de 4,000 à 5,000 mètres à l'est de Mesilah, une ville romaine en ruines, que les Arabes désignent actuellement sous le nom de Bechilga, et dont le nom ancien, tel qu'il a été conservé par les traditions du pays, aurait été Sculia. C'est à coup sûr la Baschlica d'Abou-Obaïd (p. 81), et son nom romain était Basilica et non pas Sculia. Les tronçons et chapiteaux de colonnes d'ordre corinthien, dont les encadremens des portes de la plupart des maisons et l'intérieur des mosquées sont ornés à Mesilah, proviennent, au dire des habitans, de cette ville de Bachilga, où les Romains auraient aussi amené les eaux du Oued-Ksab, ou Rivière aux herbes, au moyen d'un aqueduc dont les traces sont encore très visibles. Entre Mesilah et Bou-Saadia, située à seize lieues au sud-sud-ouest du premier endroit, on trouve, d'après le même ouvrage, une station romaine en ruines appelée el Benian, probable-

ment du mot arabe el Biniân, une construction forte, soit château, soit monument. En conséquence l'emplacement de ces ruines était occupé jadis par la ville de Castellum, que le géographe de Ravenne (III, 8) met au nombre des cités de l'intérieur de la Césarienne, et dont l'évêque figure dans la Notice de cette province avec le titre de Castellanus. Le siége épiscopal de cet endroit a été illustré par Voconius, dont Gennadius (de Viris illustribus ecclesiae, cap. 78) cite les écrits avec beaucoup d'éloges.

[162] III, 5, p. 525: Les mines de fer dont on parle sur cette page étaient aussi connues de Strabon (XVII, 571). Il paraît que Lélius ou Scipion l'Ancien sont allés les visiter lorsqu'ils passèrent en — 209 d'Espagne en Afrique, pour y contracter alliance avec Syphax, qui résidait alors à Siga. Ce qui me le fait penser, c'est que Polybe, qui a dû parler de ce voyage des deux généraux romains au commencement de son douzième livre, y fait mention (XII, 1, ed. Schweigh. et Steph. Byzant. voce χαλκεῖα) de mines de fer, χαλκεῖα, que Démosthène le Bithynien, dans son Traité de la fondation des principales cités du globe, aurait prises à tort pour le nom d'une ville.

[163] *a* III, 5, p. 527 : El Callah est située, selon Shaw, à 20 milles romains au nord-ouest de Mascara ; donc, si Mannert a bien déterminé la position de Castra nova et de Gadaum castra, la route, au lieu de se diriger tout droit sur el Callah, aurait fait un détour de 40 milles romains vers l'est, pour revenir avec 25 milles vers le couchant, ce qui paraît assez bizarre. Il est bien plus naturel de prendre Gadaum castra pour Tagadempt, et de diriger la voie de cet endroit par el Hadji Sidi Adi = Vagal sur el Had = Castellum Tingitii. La station Bellene correspond dans cette hypothèse à Teknifa ; la position de Mina, située à peu près à moitié chemin entre cet endroit et Tagadempt, reste incertaine.

[163] *b* III, 5, p. 527 : L'article Gadaum Castra finit dans Mannert avec ces mots : « Edrisi a souvent occasion de parler de Calaa et des scorpions dont fourmillent les environs. » J'ai supprimé cette fin de l'article, puisqu'elle repose sur une erreur matérielle ; la Calaa d'Edrisi étant placée par ce géographe aux environs de Mesilah.

[164] III, 5, p. 530-531 : J'ai laissé intacte le texte de Mannert, mais il est évident que Medéah, qui est située au sud-ouest du col de Te-

niah ne peut pas répondre à Veliscii. L'emplacement de cet ancien fort correspond à celle du bourg Tenya; la position de Tanaramusa équivaut à celle de Mouzaya del Aga; Tamaricetum praesidium correspond à Kaïd Zab; la situation de Rapida Castra reste indéterminée. Pour ce qui est de Medeah, cette ville portait anciennement le nom de Castellum Medianum. (Voyez la note 159).

[165] III, 5, p. 333 : Il a été question, p. 474-476, des montagnes et des peuplades les plus célèbres dont parle Ammien dans son histoire des campagnes du comte Théodose contre Firmus. Parmi les villes qu'il mentionne, et dont on n'a pas eu l'occasion de parler, figurent Lamfoctense oppidum, ville de la Mauritanie du Sétif, située à l'ouest de Tubusuptus (Burgh), et dans le voisiuage de cette place; et Subicarense Castellum aux environs de Sitifis.

[166] III, 6, p. 537 : En face de Sex Insulae, on trouve, sur le fleuve Nocor, la ville de Mazemma (Edrisi, p. 184, Aboulféda, trad. de M. Reinaud, p. 173), jusqu'à laquelle les petites embarcations de mer peuvent remonter le fleuve.

[167] III, 6, p. 540 : Les mots Abyla et Alyba signifiaient l'un et l'autre forêt élevée, et colonne élevée en langue phénicienne; on y reconnaît le substantif hébreu a'b, forêt, colonne, et a'la, monter, être élevé. Philostrate (vita Apollonii Tyan. V, 1) écrit Abinna pour Abéna; cette leçon est préférable à celle d'Eustathe, attendu qu'on trouve dans l'Exode (XIX, 9) l'expression a'b-a'nan, colonne de nuage, et que Denys le Périégète décrit le mont Abyla comme étant

Ἠλίβατος πυκινοῖσι καλυπτόμενος νεφέλεσσι.
Escarpé et entouré de nuages épais.

[168] III, 6. p. 541 (Addition) : Pline (V, 1) marque entre Ceuta et le cap Espartel la ville de Lissa ou Lixa et celle de Cotes ou Cotta. La première était située à ce qu'il paraît au pied du cap Lion, et à cet égard il est à remarquer que par un hasard assez singulier, Lich ou Liss signifie lion en hébreu. L'autre endroit couronnait les hauteurs du cap Mollabat; son nom rappelle celui de Cotes, que Scylax donne au golfe qui creuse la côte africaine du détroit de Gibraltar; il pourrait bien venir, comme le surnom de Cotinusa, de Gadir (Cadix), et le mot

phénicien Coton, port fait par l'art, du verbe hébreu quatham, faire des incisions, couper.

[169] III, 7, p. 546-547 : Le mot Joza, transporté, a pour racine le verbe samaritain et éthiopien ghyza, en arabe, gaza, transporter et se laisser transporter, émigrer. A mon avis il n'y a point de contradictions ni d'erreurs dans les données que l'antiquité nous a transmises sur l'origine de la Tingis d'Espagne, et sur les vicissitudes du sort et des noms de celle d'Afrique. C'est César qui força une partie des habitans de la Tingis africaine d'aller s'établir en Espagne, parce que Bocchus, roi de la Tingitane, avait envoyé ses fils au secours des frères Pompée (voy. p. 454). L'empereur Claude, lorsqu'il éleva la ville africaine au rang de colonie romaine, permit aux descendans des familles tingitaines, que César avait obligées d'aller demeurer en Espagne, de retourner dans la ville natale de leurs pères, qui prit dès-lors le surnom de Traducta Julia, d'après la ville espagnole Julia Transducta.

[170] III, 7, p. 548 : On trouve dans la note 87 la preuve qu'Ampelusia est la traduction grecque du nom phénicien ros Kheramin, promontoire aux vignes du cap Espartel. Cotes, qui vient de quatham, couper (note 168), était dans le principe le nom d'une ville sur le cap Mollabat, et celui du golfe qui creusait le continent africain entre Abyla et le cap Espartel.

[171] III, 7, p. 552-554 : La ville libyque que Scylax (ci-dessus p. 602) place en face de la colonie phenicienne Lixus, sur la rive gauche du fleuve de ce nom, occupait l'emplacement du Casr-abd-el-Kerem d'Edrisi (p. 176) appelé Casur-el-Kabir, le château fort par Léon et Marmol, et vulgairement Alkassar sur les cartes actuelles ; il est à une lieue de la mer. — Thymiaterion ou Thymiaterias est située, d'après Scylax, sur les bords d'un petit fleuve appelé Krabis, peut-être parce qu'il était situé tout près du fleuve et de la ville de Lixus. En effet, Karôb signifie proche, voisin en hébreu, et Polybe marque, entre l'embouchure du Lixus et celle du Subur (Subu), un cap nommé Mulelacha, sur lequel on avait bâti une ville dont il ne rapporte pas le nom. Or le mot Mulelacha se compose du mot hébreu moul, vis-à-vis, en face de Lacha ; il veut donc dire en face du Lacha ou du Lixus. Par conséquent on a donc quelques raisons de regarder Thymiaterion et la place dont Polybe entend parler comme un seul et même endroit, et de le mettre bien

plus proche de l'embouchure du Lixus que ne le fait Mannert, qui en éloigne Thymiaterion tantôt de 16 milles romains (p. 552 et 580), tantôt de 26 (p. 554). La véritable distance de cet établissement carthaginois, au point de jonction du dit fleuve avec la mer, n'allait probablement pas au-delà de 5 milles romains ou d'environ une lieue. Polybe donne au golfe du commerce le nom corrompu de Sinus Saguti pour Sinus Saguri, soher voulant dire négociant en hébreu; il le commence à l'embouchure du Lixus et le finit avec le port Rutubis, dont le nom actuel est Mazaghan. Ptolémée a jugé à propos de renfermer l'étendue de ce golfe entre ce port et l'embouchure du Subur (Subu), puisque ce n'est qu'à partir de ce point que la côte présente une concavité sensible. Mannert a eu tort de concentrer toutes les positions antiques sur le golfe du commerce, qui se trouvaient au nord du Subur, à l'endroit où le lac el Murja communiquait autrefois avec l'Océan.

[172] III, 7, 556 : Philostrate (vita Apoll. V. 1), qui florissait vers 250 de J.-C., termine la terre habitée près de l'embouchure du fleuve Salex (Σάληξ, ηκος). La leçon Salaconia de l'itinéraire paraît se rattacher à cette transformation de l'ancien nom Sala du fleuve Bouragag. Au sud de la Sala on trouve, dans Ptolémée, les habitations des Salinsae.

[173] III, 7, p. 557 : A mon avis, la rivière de Kusa correspond à l'Ensif des cartes modernes; on trouve tout près de l'embouchure de ce fleuve les ruines de la place maritime d'Anfa ou de Dar-el-Beida, dont le port était très fréquenté du temps d'Edrisi (p. 168) et d'Aboulfeda. Au sud de la Kusa, on trouve, dans Ptolémée, les demeures des Kausini.

[174] III, 7, p. 557-560 : Le port de Rutubis ou de Rusibis doit son nom, qui vient de ros, cap, et du mot syriaque u'bo, golfe, à sa position près de l'extrémité méridionale du golfe de commerce (note 171). L'Anides de Scylax est à mon avis identique avec la rivière de Zilia, mentionnée à la page 550 (voyez la note 180), et pour ce qui est du promontorium Solis ou du Solois de Hannon, je le prendrais volontiers pour le cap Blanc (note 177). Diur correspondrait dans cette hypothèse à Ducksal, située à la hauteur du cap Blanc et à l'angle d'un petit golfe protégé par ce promontoire. Mysocaras, dont le nom rappelle le Karikon Tei-

chos de Hannon (p. 585 et note 178), aurait été située, dans cette supposition, entre le cap Blanc et le cap Cantin, aux environs d'Eder.

[175] III, 8, 575 ; Les places omises s'appelaient Bocanum Hemerum, Suriga, Vala et Dorath; la première est prise pour Maroque par plusieurs géographes.

[176] III, 9, p. 580: Voyez, sur la position de Thymiaterion, la note 170. Bochart dérive le nom de cette ville du mot arabe Dumathir, plaine, parce que Hannon dit qu'il l'avait bâtie sur une hauteur qui dominait une vaste plaine.

[177] III, 9, p. 581-582 : Hannon n'ayant pas indiqué la distance du cap Solois à Thymiaterion, il ne nous reste point d'autre moyen de déterminer la position de ce promontoire que d'avoir recours au périple de Scylax. Cet auteur compte cinq jours sur le trajet des Colonnes, ou de l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar au cap désigné. La distance du cap Blanc à Ceuta se monte sur nos meilleures cartes à 80 lieues marines de vingt au degré. Cet espace pouvait être parcouru sans peine dans l'espace de cinq jours par les navires anciens au siècle de Scylax; en effet, il évalue à sept jours et à sept nuits le voyage par mer de Carthage aux Colonnes d'Hercule; or, cette distance est de deux cent cinquante-deux lieues marines; elle porte à dix-huit lieues marines sur douze heures la vitesse des vaisseaux anciens pour le siècle où Scylax florissait. Par contre, si l'on prenait le cap Cantin pour le cap Solois, il faudrait faire parcourir aux vaisseaux anciens un espace de vingt lieues marines toutes les douze heures, vu que du cap Cantin à Ceuta il y a cent lieues marines de distance. Cette supposition n'est pas admissible, puisqu'il faut bien croire que du temps de Scylax la navigation le long des côtes occidentales de l'Afrique se faisait avec bien plus de lenteur que dans la Méditerranée, où on n'hésitait point de se tenir à une grande distance des continens. Mannert l'a si bien senti qu'il a grossi de deux unités le nombre de cinq jours que Scylax compte sur le trajet des Colonnes au cap Solois. Mais quand même on admettrait cette augmentation, Mannert, qui prend le Tensift pour le Lixus de Hannon, aura toujours une grande difficulté à applanir, c'est que de l'embouchure du Tensift au cap Cantin il n'y a pas plus de douze lieues marines de distance, et que Hannon aurait eu besoin au moins d'une journée et demie pour franchir ce petit espace. (Voyez p. 585.) On

peut laisser les chiffres de Scylax intacts, et s'en servir pour combler les lacunes du périple de Hannon, sans heurter contre le moindre obstacle, si l'on prend le cap Solois pour le cap Blanc. C'est ce que je m'en vais faire dans les deux notes qui suivent.

[178] *a* III, 9, p. 585 : L'expression Κάρικον τεῖχος (voyez Hesychius, voce : κάρ) signifie maçonnerie aux brebis. C'est la traduction grecque du nom phénicien Mysokaras qu'on trouve dans Ptolémée (voyez page 560 et la note 174). Masa ou mata voulant dire ville en chaldéen, et Khar, agneau, en hébreu. Par conséquent l'étymologie prouve à elle seule l'identité de ces deux positions, mais en outre Ptolémée met Mysokaras à 25' = 7 1/3 lieues marines au sud du promontorium Solis, et Hannon compte une demi journée ou six heures sur le trajet du cap Solois à Karikon Teichos; donc les deux villes se trouvent à la même distance du cap Blanc, et leur emplacement coïncide avec celui d'Eder. Les quatre colonies qu'Hannon fonda après avoir créé celle de Karikon Teichos, et avant d'arriver à l'embouchure du Lixus, étaient situées au nord de Safi. Edrisi (p. 70) présente cette place comme la dernière station des navires du temps des anciens ; Polybe qui l'appelle Risardir (voyez p. 609) ne connaît au midi du port de cette place maritime aucun autre sur la côte occidentale de la Mauritanie; enfin Hannon évalue à 1 1/2 journée de navigation la distance qu'il y a d'Arambys, sa cinquième et dernière colonie, au cap Solois, et Safi est située à vingt-huit lieues marines du cap Blanc. Donc Arambys, si nous évaluons la vitesse des vaisseaux de Hannon à quatorze lieues marines sur douze heures, aurait été située environ à une lieue au nord de Safi, l'ancienne Risardir. Parmi les cinq colonies qu'Hannon fonda sur la route du cap Blanc à Safi, la seconde, Gytte, conserve l'ancienne forme de son nom, qui venait probablement du nom syriaque Geth, grand bétail, dans la Gait d'Edrisi, située, selon ce géographe, à 50 milles arabes = 11 lieues marines au nord de Safi. Arambys vient à coup sûr de l'expression hébraïque Har-anbi, montagne plantée de raisins, ou de Ir-anbi, ville entourée de vignes. Akra et Melitta veulent dire en grec, le premier mot, pointe de terre, le second abeille; comme dénominations phéniciennes Akra correspond à hagrâ, fortification, et Melitta vient de melet, ciment fait de sable et de chaume. Enfin Solois équivaut à Sela-ès, rocher élevé ou rocher très dur.

[178] *b* III, 9, p. 585-595. Hannon va nous apprendre qu'il mit trois

jours pour arriver de l'embouchure du Lixus à l'île du Cerne ; Scylax porte la distance entre le cap Solois et entre cette île à sept journées de navigation ; donc il y avait un intervalle de quatre jours entre ce promontoire et le dit fleuve, et Arambys était éloignée de deux journées et demie du point de jonction du Lixus avec la mer. Par conséquent le Lixus de Hannon ne peut pas être identique avec le Tensift; c'est le Chusarius de Ptolémée, qui correspond au Oued Massa des cartes modernes ou au Mâsa d'Abou-Obaïd (p. 187). Les bords de cette rivière sont garnis, d'après ce géographe arabe, de bourgs qui se suivent en rangs serrés, depuis les sources du fleuve jusqu'à son embouchure, dont l'éloignement de celle du Oued Nun est évalué à quarante lieues marines sur la carte de M. Berghaus. C'est donc en face de la côte comprise entre cette dernière rivière et le Oued Sabi qu'on doit chercher l'emplacement de l'îlot côtier de Cerne, si l'on tient à porter en ligne de compte les trois jours ou les trente-six heures dont Hannon eut besoin pour se rendre de Lixus à Cerne. Mais aussi l'auteur pseudonyme du livre des choses merveilleuses (Aristotelis liber de Mirabilibus, ex editione Beckmann; Goetting. 1784, in-4°, p. 505) a écrit, vers—250, qu'on trouve, au-delà du détroit de Gibraltar, en face du continent africain, un endroit où la mer est couverte d'algues, au-dessous desquelles le thon se trouve en grande quantité. Or, c'est dans l'archipel des îles Canaries et entre elles et les caps de Nun et de Sabi que ce poisson aime à séjourner sous les varechs appelés Saragasso par les marins espagnols et portugais. Scylax rapporte à la fin de son périple qu'au-delà de Cerne les bas-fonds et les varechs rendent la navigation impraticable. Enfin, Posidonius parle vers—150 des bâtimens des pêcheurs de Cadix qui se rendaient dans les parages voisins du point de jonction du fleuve Lixus avec la mer, sans oser avancer plus loin vers le midi (Strabon, I, p. 68). Le Lixus de Posidonius est le même que celui de Hannon, car du temps de Sertorius (vers—90) les marins de Cadix allaient souvent vers les îles Fortunées ou les Canaries (Plutarque, vie de Sertorius.) La donnée de Polybe sur la position de l'île de Cerne se joint à ces indications physiques pour en revendiquer la situation flottante en faveur du lieu marqué. Pline (voyez la note 182a) a pris l'extrémité méridionale de l'Atlas de Polybe, telle que cet historien grec l'avait indiquée, pour l'extrémité méridio-

nale de ce dos montueux ; par conséquent il devait croire que cet historien grec mettait Cerne en face, soit du cap Nun, soit du cap Sabi. La différence énorme de soixante lieues marines sur huit stades qu'on remarque dans les indications de Ptolémée et de Polybe à l'égard de la distance de Cerne au continent africain, provient de ce que le premier auteur, qui regarde le cap Ger par lui appelé Atlas major, et Surrentium par Polybe, comme l'extrémité sud-ouest de la chaîne de l'Atlas, a éloigné cet îlot des côtes de la Mauritanie vers le couchant d'autant de lieues que l'embouchure du Oued Nun l'est du cap Ger dans la direction du sud vers le nord-nord-est. Le Chretès de Hannon est, à mon avis, l'Ophiodès ou Rivière aux Serpens de Ptolémée, et son nom vient du mot cherets, reptile. L'intéressante relation d'Ibn Said sur la navigation de Ibn Fathima dans les parages voisins de l'embouchure du Oued Nun confirme en tout point ce que Mela (III, 10) rapporte au sujet du nombre prodigieux de serpens qui infestent les terres où l'Atlas se lève du milieu des sables, en face des îles Fortunées, Canaries. Ainsi, je n'hésite point un moment de prendre le Chretès de Hannon pour le Oued Nun. Aristote (Meteorol., I, 13; Cf. Olympiodor., in Aristotelis Meteorol., Venetiis 1551, p. 28) écrit Chremetès pour Chretès, et rapporte que ce fleuve et le Nil étaient les plus grandes rivières de toute l'Afrique. On doit croire, d'après cela, qu'il a confondu le Chretès ou Chremetès avec le fleuve que Hannon nous décrit comme étant rempli de crocodiles et d'hippopotames. Polybe appelle cette rivière Bambotus, d'après le mot hébreu bamoth (Job, XL, 10), hippopotame; nous verrons dans la note 186 que le nom moderne de cette rivière est Oued Sabi, et que Ptolémée l'appelle Nujus.

[179] III, 9, p. 593-599 (Addition) : Ptolémée, dans sa description de l'Afrique, cite trois noms d'origine phénicienne qui répandent beaucoup de jour sur la relation de Hannon : ce sont les mots Masitholus; Rysadium et Arsinarium. Masitholus, nom d'un fleuve, se laisse décomposer en Masaoth-el, trait ou char de Dieu; par conséquent il existe une connexité quelconque entre le nom de cette rivière et la montagne que Hannon appelle Char des Dieux. Cette connexité est facile à découvrir. Ptolémée a transformé le Char des Dieux que l'amiral carthaginois a décrit comme une simple hauteur située tout proche

de la mer, en une longue chaîne de montagnes de l'intérieur des terres où le Masitholus a ses sources. C'est donc un fait certain que le Char des Dieux de Hannon se trouvait primitivement non loin de l'embouchure du Masitholus auquel il avait communiqué son nom. — Rysadium, dans Ptolémée, est le nom d'un promontoire à 30' = 8 1/3 lieues marines au sud-est du cap Arsinarium; le premier mot correspond à l'expression hébraïque ros-ssadeh, pointe ou cap de la plaine; l'autre nous fournit le substantif composé ros-Arzin, montagne aux arbres résineux. Celui-ci désignera la suite des collines boisées, au pied desquelles Hannon débarqua avec sa flottille le douzième jour après son départ de l'île de Cerne. Rysadium sera la dénomination punique ou carthaginoise du golfe immense, entouré des deux côtés de plaines, qu'on trouva à une distance de deux journées du premier lieu de débarquement.

Depuis les promontoires de Nun et de Sabi, en face desquels nous avons placé Cerne, jusqu'au cap Blanc, la côte occidentale de l'Afrique, en se prolongeant vers le sud-ouest, ne forme qu'une vaste plaine sablonneuse dénuée de tout point élevé. Au sud du fleuve d'Or les rives de l'Océan commencent pourtant à se couvrir de quelques hauteurs; deux dos montueux, le Biblah et le Jibbel-el-Bied, partent des bords de la mer, l'un au nord de l'embouchure du fleuve d'Or, l'autre près du cap Blanc, et se répandent sur les plaines voisines jusqu'à deux degrés de distance de la côte. Cette dernière contient, entre le cap Blanc et le fleuve d'Or, plusieurs criques avec des eaux douces, où il vient des arbres gommifères. A partir du cap Blanc, ces arbres augmentent en nombre, à mesure qu'on s'approche du Sénégal. Toutefois les Carthaginois appliquèrent le nom d'Arsinarium, monts aux arbres résineux, plus particulièrement aux régions boisées voisines de la mer qui se trouvent comprises entre le fleuve d'Or et le cap Blanc. La preuve, c'est que le promontoire Arsinarium s'avance dans Ptolémée bien plus vers le couchant que toutes les autres positions du continent africain qui le précèdent au nord ou qui le suivent au midi, et que tel est, à peu de chose près, le site du cap Blanc sur nos meilleures cartes. Puis ce géographe grec place à la hauteur de son promontoire Arsinarium une chaîne de montagnes qui se projette de ce point vers l'intérieur du continent tout-à-fait dans la même direction que le

Jibbel-el-Bied, qui commence au cap Blanc. Le Jibbel-el-Bied porte dans Ptolémée le même nom que le cap Sainte-Anne, qui correspond au promontoire Rysadium de ce géographe, et il faut bien se garder de ne pas confondre la chaîne appelée Rysadium par l'écrivain grec avec son cap Rysadium; celui-ci ou le cap Sainte-Anne forme avec le promontoire Arsinarium ou le cap Blanc l'extrémité méridionale d'une baie qui a douze lieues d'ouverture et qui tire du sud au nord, en sorte qu'elle est entourée de trois côtés par la terre ferme. On ne trouve pas au sud du parallèle de l'embouchure du Oued Sabi et de l'île de Cerne un endroit sur la côte, auquel la description que Hannon fait du golfe où il entra le second jour après son départ des régions boisées, aille mieux qu'à la grande baie confinée entre le cap Blanc et le cap Sainte-Anne. Reste à voir à quel point de la côte comprise entre le cap Blanc et l'embouchure de la rivière d'Or, la flottille de Hannon toucha le douzième jour après son départ de Cerne. Je pense que c'est la baie Saint-Cyprien; elle est à cent soixante lieues marinès du Oued Nun, et à quarante du cap Blanc; nos navires, qui font route pour le Sénégal, préfèrent prendre de l'eau fraîche dans cette baie, où il y a plusieurs petits ruisseaux, que dans celle de Sainte-Anne qui en est éloignée de vingt-deux lieues vers le midi, et dont l'entrée est barrée par un banc de sable très difficile à doubler. Nous avons évalué dans nos notes la vitesse des vaisseaux de Hannon à quatorze lieues sur douze heures, durant leur voyage des Colonnes à Cerne; c'est quatre lieues de moins qu'on n'en parcourait, au rapport de Scylax, dans la Méditerranée pendant le laps de cet intervalle; donc, Hannon pouvait très facilement atteindre la baie Saint-Cyprien le douzième jour après le départ de Cerne. La marche de la flottille de l'amiral carthaginois se serait par trop ralentie le treizième et le quatorzième jour, si on la conduisait dans les douze premiers jours de Cerne jusqu'à la baie Sainte-Anne; car ce golfe est à dix-huit lieues du cap Blanc, qu'on n'a qu'à tourner pour se trouver en face de l'ouverture de la grande baie, où nous faisons arriver Hannon deux jours après son départ de la région aux monts boisés. A la vérité, Mannert, qui est de l'opinion opposée, laisse débarquer l'amiral carthaginois au pied du cap Sainte-Anne; mais si la flotte carthaginoise s'était arrêtée sur ce point de la côte, elle y aurait aperçu de bien près la petite île d'Arguin et les îlots

côtiers qui l'avoisinent : il n'en est nullement question dans le périple.

Du cap Blanc à l'embouchure du Sénégal il y a près de cent lieues marines; pour faire ce trajet en cinq jours, il faut franchir en douze heures un espace de vingt lieues marines. Cette vitesse reste au-dessous du maximum de la rapidité des vaisseaux anciens, Hérodote (IV, 86) l'ayant évalué à 25 1/5 lieues marines sur douze heures de navigation exécutée dans la journée, et à vingt lieues sur autant d'heures nocturnes. A partir de la baie Saint-Cyprien, les vents, les courans et la marée tiennent au sud depuis le mois d'avril jusqu'à la mi-août, et Hannon, depuis sa sortie de cette baie, lorsqu'il eut dépassé la partie la plus stérile des côtes du désert de Sahara, ne visait plus qu'à une chose, c'était de pousser aussi loin vers le midi, le long du continent, que ses provisions le lui permettraient. On peut donc hardiment évaluer à vingt lieues sur douze heures la marche ultérieure des vaisseaux de Hannon, toutes les fois que les circonstances l'exigeront absolument; car, à une autre saison de l'année, l'amiral carthaginois n'aurait jamais pu s'avancer du parallèle de Cerne et du Oued Nun jusqu'au-delà de la Gambie, comme il l'a fait, selon la description qu'il nous donne lui-même des lieux qu'il a vus, et d'après les détails physiques que d'autres écrivains anciens nous fournissent sur ces mêmes localités. — Les Grecs appellent les embouchures des grands fleuves leurs cornes; les Hébreux les nomment leurs langues, lesoneth. Rien n'est donc plus naturel que de chercher l'emplacement du Golfe de la Corne du couchant auprès du point de jonction du Sénégal avec la mer. C'est, du reste, l'endroit le plus rapproché du cap Blanc, où on trouve placés les uns auprès des autres, dans un grand enfoncement du continent, des îlots qui, comme celui de Saint-Louis et l'île de Bocos, soient d'un terroir plat que la marée met sous eau, et creusés par des lacs plus ou moins profonds, du fonds desquels s'élèvent des tertres en table rase.

Nous avons vu dans le premier alinéa de cette note que le Char des Dieux portait en carthaginois le nom de Masitholus = Masaoth-el, et qu'il se trouvait proche de l'embouchure d'un fleuve du même nom; ce fleuve est la Gambie : elle se décharge dans l'Océan à trente-trois lieues marines du cap Vert, dont la distance à l'embouchure du Sénégal est de quarante lieues. Je n'ai rien à observer sur la position que

Mannert assigne aux îles des Gorilles, si ce n'est que l'archipel de Bissagots se trouve en face des embouchures de plusieurs grandes rivières qui auront fait donner aux parages voisins le nom de Corne du sud en grec, et de Langues-Lesonoth — du midi en carthaginois; que si le point de jonction de la Gambie avec la mer n'a pas été cité sous le nom de Corne du milieu, la cause en est, qu'effrayés par les flammes qui s'élançaient vers les cieux du sommet du cap Sainte-Marie, qui correspond au Char des Dieux de Hannon, les Carthaginois ont passé devant cette rivière sans l'apercevoir, et qu'ils se sont arrêtés à quelque distance au midi du dit promontoire.

Les comptoirs de commerce d'origine carthaginoise doivent avoir été nombreux dans les régions boisées de la côte comprise entre la rivière d'Or, appelée Daratos par Ptolémée, et entre le cap Blanc qu'il nomme Arsinarium ou le Mont aux arbres résineux. En effet, nous y trouvons sur la rive droite du Daratos la place maritime de Jarzetha, dont le nom Ir-Zaïith signifie Ville aux olives, et à l'intérieur des terres la ville de Magura, dont la dénomination équivaut à établissement sur le sol étranger. Plus au midi on trouve la ville de Babiba au fond d'un golfe qui correspond à la baie Sainte-Anne; celle de Saint-Cyprien est appelée le grand Port. Le mot Babiba veut dire dans la forêt, be—ab en carthaginois; il rappelle la place Tingitaine de Babba qui portait le surnom de Julia campestris, et les expressions ad Silvam, ad Aquas, etc., qu'on rencontre tant de fois dans l'Itinéraire d'Antonin et dans la table de Peutinger. Le Golfe du couchant commence dans Ptolémée au promontoire Rysadium (cap Sainte-Anne), et finit au promontoire de la Corne du couchant, qu'on nomme maintenant le cap Vert (voyez p. 622); l'enfoncement de la côte auquel Hannon applique la dénomination de Golfe de la Corne du couchant, est aussi fermé au midi par le cap Vert, mais il ne s'étend au nord que jusqu'au Sénégal. Ce fleuve est appelé Nia par Ptolémée, d'après le nom qu'il porte encore de nos jours chez les Jaloffs, qui en habitent la rive gauche et qui l'appellent Ba-njueh, c'est-à-dire le fleuve Noir. L'embouchure du Sénégal est défendue, du côté du couchant, par un promontoire qu'on nomme actuellement cap Terem; Ptolémée l'appelle Katharon promontorium, ou le promontoire de la Purification, d'après un ordre d'idées qui fit regarder comme saintes et sa-

crées les régions maritimes de l'Afrique situées au sud du Sénégal. Le fleuve Saint-Jean, qui se jette dans la mer entre le cap Sainte-Anne (Rysadium) et celui dont nous venons de parler, figure dans Ptolémée sous le nom de Stachir, mot qui vient peut-être de στάχυς, épi de blé. Sur la rive gauche de ce fleuve on trouvait de nouveau un établissement carthaginois, appelé Jazìtha où la place aux Olives; celui-ci était éloigné de la mer de trois degrés et au-delà; mais cette indication de Ptolémée est probablement exagérée, cet auteur attribuant une longueur démesurée au cours du Stachir. Entre cette rivière et celle de Nia, c'est-à-dire entre le fleuve Saint-Jean et entre le Sénégal on trouvait le port Periphosios; c'est sans doute Periphotistos (περιφώτιστος), éclairé tout autour par des torches, qu'on doit lire dans Ptolémée, le port Periphosios étant situé au centre des régions maritimes, où Hannon, avant son arrivée au Golfe de la Corne du couchant, vit briller dans la nuit des feux en masse. Les districts qui suivent sont appelés Thymiamata par Hannon; ils s'étendent des rives du Sénégal jusqu'à celles de la Gambie. Mannert (p. 596) a jugé à propos de regarder Thymiamata comme le pluriel du substantif grec Thymiama, parfum; mais le sens du passage grec ne peut donner lieu à aucun équivoque; c'est bien par : « nous passâmes devant un pays fort chaud, appelé Thymiamata » qu'il faut le rendre avec Heeren (Ideen, etc., t. II, partie I, p. 515; édition allemande de 1825) et avec les traducteurs latins du texte grec. Ptolémée a traduit le mot Thymiamata par πυῤῥὸν πεδίον champ en feu; c'est sa véritable signification, vu qu'il est d'origine carthaginoise et qu'il vient de l'expression hébraïque Tam-hamima, pour Taph-hamima, rivage de la chaleur. Toutefois le géographe grec a transporté les régions en feu de la côte dans l'intérieur des terres par la même raison qui l'avait fait agir ainsi à l'égard du Char des Dieux; c'est qu'à mesure que les relations des Carthaginois avec les habitans de la Sénégambie s'étendaient, on ne pouvait plus laisser sur les bords de la mer des terres à feu et des montagnes enflammées. Au surplus, on aurait tort de se laisser induire par ce fait à mettre sur le compte du traducteur grec du périple de Hannon les exagérations qui en déparent la fin. L'auteur pseudonyme du livre des choses merveilleuses les a déjà connues, et elles devaient se trouver dans l'original carthaginois, puisque les noms de ces choses y étaient.

Pline (II, 67) prétend que Hannon a navigué autour de l'Afrique, depuis Cadix jusqu'en Arabie, et qu'il a décrit son voyage. On en a conclu que le périple, tel que nous le possédons, n'était qu'un extrait de la relation de Hannon; mais Gosselin (Recherches sur la Géographie analytique et positive des anciens; t. I, p. 64) a fait à cet égard une observation très juste; c'est que Pline ne parle des voyages de Hannon que sur la foi d'autrui, tandis que Mela, qui rapporte en sens inverse toute la série des positions mentionnées par Hannon dans notre périple, commence sa relation (III, 9) aux îles des Gorilles, *d'où* l'amiral carthaginois rebroussa chemin, parce qu'il n'avait plus assez de vivres pour continuer ses courses le long des côtes de la Libye. Les renseignemens que Polybe a recueillis sur les régions maritimes de l'Afrique situées au midi du parallèle de l'île de Cerne ne vont que jusqu'au Char des Dieux; les promontoires, fleuves, golfes, villes, etc., dont Ptolémée a trouvé les noms consignés dans les œuvres de Marin de Tyr, ne dépassent l'embouchure de la Gambie (Masitholus dans Ptolémée,) que d'une seule position, l'Hypodromus Aethiopiae, qui correspond au cap Roux de nos cartes (voyez p. 622). Par conséquent il faut rejeter l'opinion que Hannon ait poussé ses excursions au delà du terme que notre édition grecque de son périple leur assigne. Mais aussi Mannert (p. 578) et d'autres savans ne voient des lacunes que dans la description qu'il présente de la côte occidentale de l'Afrique dans les limites où il se renferme. Mais ces lacunes ne sont pas visibles dans la partie du périple, qui commence au départ de Cerne pour les régions du midi; c'est un morceau, sinon parfait, du moins complet, bien qu'on dût s'attendre à le trouver plus défectueux que la partie qui précède. Cette dernière présente en effet plusieurs omissions; on n'y indique pas la distance du cap Solois à Thymiaterion, ni celle du fleuve Lixus à Soleis ou aux Colonnes. Est-ce la faute du traducteur ou de l'original carthaginois? Je ne le sais pas; mais celui-ci pouvait se dispenser de rapporter les chiffres de ces distances dans le cas où le cap et le fleuve désignés auraient été connus des Carthaginois avant le siècle de Hannon. Or, cette supposition est bien plus probable que l'hypothèse contraire, d'abord parce qu'il y avait des Lixites qui comprenaient la langue carthaginoise, ensuite parce que Scylax, bien que postérieur à Hannon, met comme ce dernier l'île de Cerne à la même

distance des Colonnes que celles-ci de Carthage. On aurait plus de droit de regarder la première partie du périple comme défectueuse, s'il était vrai que le fleuve rempli de crocodiles et d'hippopotames, dont Hannon n'indique pas le nom, correspond au Sénégal. Mais rien ne nous oblige d'admettre cette opinion, d'après laquelle Hannon aurait parcouru deux fois les mêmes espaces. Il est bien plus naturel de prendre le fleuve anonyme pour le Oued Sabi, qui communiquait autrefois avec le Drah et qui pouvait dès-lors fort bien fourmiller des dits animaux.

Après avoir parlé du Golfe de la Corne du Sud, où Hannon trouva dans une île les femmes Gorilles, Mela (III, 9) continue en ces termes : « Au nord de ce golfe se montre une montagne élevée que les Grecs appellent le Char des Dieux. Elle ne cesse point un moment d'être toute en flamme, et est contiguë à une longue suite de côteaux couverts de verdures, dont les côtes sont hérissées sur un espace de terrain très étendu ; du sommet de ces hauteurs on aperçoit jusqu'à perte de vue des plaines ouvertes, qu'habitent les pans et les satyres. C'est une opinion très accréditée ; elle provient de ce qu'on ne rencontre dans ces terrains unis ni des champs cultivés, ni d'habitations d'hommes, ni les traces d'un pas ; la solitude la plus complète et le silence le plus profond y règnent durant la journée ; mais dans la nuit on voit les feux brûler partout ; on croirait appercevoir quelques camps très spacieux ; les timbales et les tambourins se font entendre et les sons des flûtes sont trop forts pour être produits par les instrumens à vent de simples mortels. » — Voilà donc le pays de Thymiamata (ou la Sénégambie) changé en demeures des pans et des satyres ; aussi l'entrée en était gardée par un promontoire de purification, tandis que Scylax, qui croit la mer non navigable au sud de Cerne, regarde les hommes noirs qui demeurent en face de cette île sur le continent africain comme les alliés des dieux. (Voyez p. 606.)

« Plus loin on rencontre de nouveau des Éthiopiens ; ils ne sont pas aussi riches que ceux dont nous avons parlé ; ils ne leur ressemblent même pas pour la figure, car ils sont plus petits et sans culture ; on les nomme Hesperii ou Éthiopiens du couchant. Il se trouve, sur leur territoire, une source qui paraît être celle du Nil. Les hommes du pays l'appellent Nuchul ; ce nom pourrait bien être une corruption du

mot Nil. Le papyrus croît aux bords du fleuve qui est alimenté par cette source, et il nourrit les mêmes animaux que le Nil, mais ils ne deviennent pas aussi grands. Pendant que les autres rivières du pays vont rejoindre l'océan, lui seul coule vers l'orient et s'enfonce dans le cœur du continent, sans qu'on sache jusqu'où il va. On présume que c'est le Nil qui commence à cette source; qu'il parcourt d'abord des terres où on ne voyage pas, de manière à ce que personne ne l'y connaisse; mais qu'il est ensuite aperçu dans les régions orientales de la Libye. Toutefois, la grandeur de l'espace où il est resté caché fait qu'on pense aussi qu'il ne va pas former le Nil, et que celui-ci naît dans d'autres lieux. Les îles Gorgades, où les Gorgones avaient eu leurs demeures, se trouvent vis-à-vis du pays des Hesperii. Celui-ci a pour limite le promontoire qu'on nomme la Corne du couchant. Là, commence le côté de la Libye que la mer atlantique baigne de ses flots. Les premières parties en sont habitées par des Éthiopiens; celles du milieu sont entièrement dénuées d'habitans, puisqu'elles sont ou brûlées par le soleil, ou recouvertes de sable, ou infestées par des serpens. En face des terres brûlées on rencontre des îles où les Hesperides sont censés avoir demeuré. Le mont Atlas se lève du milieu des sables... Les îles fortunées se trouvent en face des lieux où il le fait. » — J'ai déjà eu lieu d'observer que le fleuve qui est alimenté par la source Nuchul est le Djoliba; les fleuves qui vont rejoindre l'océan ne peuvent être que le Rio grande, le Saint-Domingo, la Gambie et le Sénégal. Les îles des Gorilles (aujourd'hui Bissagots) se trouvaient vis-à-vis des embouchures des deux premières rivières; le Char des Dieux, qui est resté dans Mela ce qu'il est dans Hannon, *un mont élevé sur les bords de la mer*, défend comme le cap Sainte-Marie l'entrée de la Gambie. Les îles Gorgades correspondent par conséquent aux îlots de Saint-Louis, des Anglais et de Bocos, dont Hannon a trouvé encombrée l'embouchure du Sénégal. Enfin, les îles des Hespérides se trouvent sur les confins des régions habitées de la côte et des terres incultes du désert; ce sont évidemment les petits îlots côtiers qu'on rencontre dans le golfe d'Arguin et aux environs du cap Blanc et du cap Corvoeiro. Pour ce qui est du promontoire que Mela appelle la Corne du couchant, on pourrait l'identifier avec le cap Vert, auquel Ptolémée donne le même nom; mais on peut aussi le regarder comme le cap

Terem, que le géographe grec appelle Katharon promontorium, et qui se trouve placé devant le point de jonction du Sénégal avec la mer. Cette dernière opinion est infiniment plus plausible que la première. On a vu que les autres positions dont Mela et Hannon font mention, occupent toutes les mêmes localités; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de ce que Mela appelle le Promontoire de la Corne du couchant, et Hannon son Golfe? Le Sénégal forme la ligne de démarcation entre deux pays de nature différente et qui nourrissent deux races d'hommes très distinctes l'une de l'autre. Au sud du Sénégal on voit partout des terres riches en prairies, en verdures et en plantes de toutes sortes. Il y a de longues forêts de mimoses, de baobobs, de gommiers, de lataniers, de tamariniers, de cotonniers et d'autres arbrisseaux. Les champs sont semés de petit millet, de fèves, de pois, de noisetiers et d'arbres fruitiers de toutes espèces. Plus on s'éloigne des bords du Sénégal vers le sud, plus la richesse du sol augmente et avec elle la population du pays. Les rives septentrionales du Sénégal sont au contraire assez stériles, et à mesure qu'on s'enfonce plus loin dans les terres vers le nord, celles-ci commencent à produire moins jusqu'à ce qu'au nord du cap Blanc la côte comprise entre ce promontoire et celui de Nun forme, pendant un espace de trois cents cinquante lieues, une plaine de sable aride, presque entièrement abandonnée des hommes, et dans laquelle il ne pousse ni gramen, ni herbe, ni arbre, ni arbrisseau. Le seul aliment que les habitans des oasis de la côte et de l'intérieur du grand désert puissent se procurer en abondance dans leur pays, c'est la chair de mouton; quant au grand bétail, aux chèvres, aux fruits, aux noix, au millet et à d'autres ressources de la vie, les Azanaghis, qui demeurent entre le cap Blanc et le Sénégal, sont forcés d'en demander aux Sénégambiens, auxquels ils donnent en échange des moutons, des chevaux berbères, du sel et des habits faits à Maroque. Les habitans de la rive gauche du Sénégal sont tous des hommes bien faits, forts, robustes et grands; les Azanaghis sont au contraire très petits, très maigres et de faible constitution; ceux-ci ont le teint basané, les autres sont noirs. — On a pu remarquer que Mela fait une distinction entre la constitution physique et l'état social des Éthiopiens du couchant, dont le pays commence au nord sur la ligne des régions incultes et s'étend au midi jusqu'au Promontoire de la Corne du couchant, et entre celle des autres Éthiopiens qui sont

plus grands, plus riches et mieux policés. Pourquoi donc ne pas croire qu'il y avait un temps où les anciens ont fort bien connu les pays et les nations groupées autour du Sénégal? Serait-ce parce que *Mela* peuple la Sénégambie de pans et de satyres, et que les Éthiopiens grands de corps et riches en biens, auxquels il compare ceux du couchant, sont les Macrobiens, qu'il place sur le bassin supérieur du Nil? Mais au dire de Scylax (voy. p. 606) ceux-ci se *sont répandus* jusque sur les rivages de la mer atlantique. Hérodote (IV, 43) *sait déjà* que les habitans des parties méridionales de la côte du désert de Sahara sont de petite taille et que leur pays est riche en moutons. A ces deux traits, qui suffisent pour nous faire reconnaître en eux les ancêtres des Azanaghis, il en ajoute un troisième, qui prouve que les habitudes de cette peuplade n'ont pas changé depuis le siècle de Sataspe, qui avait entrepris, par ordre de Xerxès, de faire le tour de l'Afrique; c'est que le voyageur persan, au rapport d'Hérodote, trouva tous les indigènes vêtus d'habits rouges : or c'était aussi la couleur de l'habillement des Azanaghis, lorsque Cadamosto et d'autres voyageurs du XVe siècle arrivèrent dans leur pays. Pour surcroit de preuves, j'ajouterai que Ptolémée place, d'après Marin de Tyr, des Leucaethiopes ou Éthiopiens blancs, c'est-à-dire des hommes basanés, sur la côte occidentale de l'Afrique qui s'étend des rives du Daratos (rio d'Ouro) à celles du Nia (Sénégal).

180 III, 10, p. 600-605 : Il serait étonnant qu'on eût ignoré à Marseille l'existence du détroit de Gibraltar du temps de Scylax. Les navires des Phocéens qui ont fondé cette ville dans les Gaules allaient à Tartesse depuis le siècle de Cyrus (Hérodote, I, 163), et sous Xerxès les Persans établis en Égypte commencèrent eux-mêmes à naviguer par ce canal. Mais aussi les positions et les mesures itinéraires que Scylax produit dans son périple se justifient et se commentent facilement les unes les autres, si on n'en intervertit pas l'ordre en faveur d'une supposition mal fondée, et surtout si on ne regarde pas les premières comme le résumé de deux séries de données diverses. Je prends le promontorium Hermaeum (Ἑρμαῖα ἄκρα) pour le cap Espartel, par la raison que quand même on regarderait le nom grec comme synonyme de promontoire de Mercure, il ne s'en suivrait nullement qu'il désignât le cap Fédal, attendu que s'il y avait une Exploratio ad Mercu-

rios au midi de la Sala (Bourargag), on trouvait au sud du cap Espartel la station ad Mercuri. Toutefois je me permettrai d'observer que la véritable signification du nom promontorium Hermaeum est Promontoire aux Vignes, et que cette dénomination est d'origine phénicienne (voyez les notes 87 et 170). Le mot Pontion a une physionomie tout à fait grecque : c'était probablement le nom grec de la ville phénicienne de Cotes ou Cotta sur le cap Mollabat (note 168). On l'appelait ainsi en grec, parce que le cap sur lequel cette place est située a pour base une espèce de petite Chersonèse. Le golfe qui creuse le continent de l'Afrique entre la colonne d'Abyla et le promontorium Hermaeum (cap Espartel), fut appelé Cotes, du verbe hébreu quatham, faire de fortes incisions. Le lac Kephesias rappelle Képheus (Céphée), père d'Andromède, épouse de Persée, dont les exploits eurent entre autres pour théâtre plusieurs localités du nord de la Tingitane. — L'Anidos correspond au fleuve qui passe près d'Arzila, l'ancienne Zilis (p. 549); son nom se compose des mots hébreux Ain-Aith, source du rocher; on appelait ainsi ce petit torrent, parce que les hauteurs d'où ses sources jaillissent ne sont pas bien éloignées de l'Océan. Le Lixus de Scylax diffère de celui de Hannon : c'est le Louecos de nos cartes; Lixus, ville, occupait l'emplacement de Larache; la ville libyque sur le Lixus est le Casar Abd-el-Kerem. L'établissement carthaginois Thymiaterias était situé sur le cap Mulelacha, proche de l'embouchure du petit ruisseau de Crabis, dont on a parlé dans la note 171.— Le promontoire Soloesa ou Solois correspond plutôt au cap Blanc qu'au cap Cantin (note 177); la rivière de Xion paraît être identique avec le Cosenus de Polybe, dont il sera question dans la note 185 *a*; enfin, la Cerne de Scylax et celle de Hannon désignent le même îlot côtier; il était situé en face de l'embouchure du Oued Nun appelé Chretes par Hannon et Ophiodes par Ptolémée. Que si Scylax évalue à deux jours de navigation la longueur du détroit de Gibraltar, qui ne se monte qu'à quinze lieues marines, il faut ne pas oublier que Ptolémée la porte à vingt-six lieues, mesure qui dépasse de deux lieues deux tiers le maximum de l'espace que les vaisseaux anciens étaient en état de franchir en douze heures diurnes.

[181] III, 10, p. 606 : Hannon apprit des Lixites que les montagnes, où le fleuve sur lequel ils demeuraient a ses sources, étaient habitées par

des Éthiopiens sauvages, ayant une physionomie bizarre, demeurant dans des cavernes et sachant courir plus vite que les chevaux.

[122] *a* III, 10, p. 607 : L'intervalle entre le cap Ger et entre le point de jonction de l'Ommirabih avec la mer, ne se monte qu'à 54 milles géographiques sur la carte de l'Afrique de M. Berghaus ; on trouve sur la même carte 96 milles géographiques d'espace entre l'embouchure du Oued Nun et celle de l'Ommirabih ; donc Polybe a pris l'extrémité sud-ouest de l'Atlas, ou le cap Sabi, pour point de départ dans ses indications. Le cap Ger est appelé par lui Surrentium ; il le regarde comme l'extrémité occidentale du mont Barce ; les géographes arabes prolongent l'Atlas du cap Ger ou du cap Nun, tantôt jusqu'au mont Nefusa sur les confins du Tunis et du Tripolis, tantôt jusqu'au plateau de Barca ou de la Cyrénaïque, tantôt jusqu'aux rives du Nil. Ptolémée donne le nom de Mandron à la chaîne de montagnes qui encaisse à l'orient la province de Sus depuis le cap Ger jusqu'au cap Sabi ; il pouvait fort bien réserver la dénomination d'Atlas major au dos montueux le plus élevé de la Tingitane, qui la coupe dans la direction du couchant à l'est sur la rive droite du Sus. Polybe, qui regardait précisément l'Atlas major de Ptolémée comme une partie du mont Barce, devait par là être amené à restreindre ce nom, ou plutôt celui d'Atlas au Mandron de Ptolémée. Pline, qui ne s'en est pas aperçu, s'imagine que l'Atlas s'étend, d'après Polybe, du cap Sabi, ou ce qui est la même chose, du parallèle de l'île de Cerne et des îles Fortunées vers le midi : indication qu'il trouve contraire aux données de tous les autres écrivains, qui couvraient la surface de la Tingitane des ramifications de l'Atlas. (Voyez p. 612.)

[122] *b* III, 10, p. 607 : Pline s'étant imaginé que Polybe mettait l'extrémité septentrionale de l'Atlas en face de Cerne et des Canaries, où Mela (III, 10) place son extrémité méridionale ; les mots *ad occasum*, du texte latin, sont pris dans un sens absolu : ils veulent dire *ad occasum orbis terrarum*, et correspondent à l'expression *principio terrarum*, avec laquelle le naturaliste romain commence le chapitre premier de son cinquième livre.

[123] III, 10, p. 608 : Au lieu de Saguti on devrait dire Saguri ; le golfe que Polybe désigne par ce nom est le Golfe du Commerce. La ville de Mulelacha, ou, pour parler plus exactement, la ville située sur le pro-

montoire Mulelacha, est identique avec le Thymiaterion de Hannon. (Note 171).

[184] III, 10, p. 609 : Comparez la note 177 pour ce qui regarde la synonymie moderne du promontorium Solis; c'est plutôt le cap Blanc que le cap Cantin. Ce dernier portait, je présume, chez les Carthaginois, le même nom que la ville actuelle de Safi; on l'appelait Risardir ou le cap ros de l'Adir, du Puissant, c'est-à-dire d'Hercule, appelé par les Phéniciens Melcartès selon les auteurs grecs, ou, ce qui est la même chose, Melekh adir, roi puissant, en hébreu. La leçon art pour adir, dans le nom Melcart, provient de ce que le mot art (voyez Hesychius, voce : Ἀρτας) avait chez les anciens Perses la même signification que l'adjectif hébreu adir, et que l'épithète ard qui est restée en usage chez les Persans, comme titre honorifique de la divinité et des guerriers illustres de la nation. A la vérité, Ptolémée place le promontoire d'Hercule à 30' au sud du Tensift qu'il nomme Phut; mais dans le cas où le promontorium Solis de Ptolémée équivaudrait au cap Blanc, il faudrait intercaler entre ce promontoire et le Phut deux stations qui allongeraient cet intervalle d'environ 30', vu qu'il est de cette mesure trop court d'après les indications de Ptolémée (voyez-ci-dessus p. 560). Ces deux stations sont le promontorium Herculis, qui paraît avoir correspondu en principe au cap Cantin, (Risardir dans Polybe,) et le port de Tanusiga, à 15' au sud-ouest du promontorium Herculis. En admettant cette transposition, la seule que je me sois permis de faire ou de proposer dans les notes sur les descriptions que Hannon, Scylax, Polybe, Mela et Ptolémée nous ont laissées de la côte occidentale de l'Afrique, le promontoire Usadium deviendrait le cap Mogador, la place maritime de Suriga, que Mannert a passée sous silence, occuperait l'emplacement de la ville de Mogador; enfin l'îlot côtier d'Erythia resterait à sa place.

[185] a III, 10, p. 609-610 : Le Cosenus de Polybe correspond à notre Tensift, appelé Phut par Ptolémée. Le fleuve Masatat, qui vient après, porte d'après Pline le nom de Vior chez les indigènes; on y trouvait, du temps du naturaliste romain, des vestiges de bourgades en ruines, entourées de plantations de vignes et de palmiers. Ptolémée appelle le Masatat, Una, nom qui vient d'Aïn, source; nous le nommons actuellement Iguzul. Edrisi (p. 170) connaît dans ces lo-

calités le port de Maset à 150 milles arabes = 120 milles romains de Safi, l'ancienne Risardir. Je ne saurais dire si le fleuve Darat de Polybe est notre Tildi (dans Ptolémée : Agna, nom venant d'Agam, bras de rivière; p. 561) ou notre Beni Tamer (dans Ptolémée : Sala). — Le promontoire Surrentium correspond au cap Ger (note 182 a) ; le mot Surrentium paraît venir du pluriel Surin du mot hébreu sur, rocher. Cosenus vient peut-être du nom biblique Couchim ou Cousim, les Couchites. En effet, on trouve dans Ptolémée (voy. ci-dessus p. 557) un fleuve appelé Cusa; Pout ou Phout était, d'après Joseph, le premier nom de l'Afrique occidentale (note 87) ; ce nom et celui de Couch se trouvent souvent à côté l'un de l'autre dans les livres des rois, les chroniques et les prophètes; enfin la genèse (X, 1) nous présente Couch et Phout comme les fils de Cham, et les exégètes juifs ont de tout temps regardé le premier mot comme la dénomination générique des nations au teint foncé ou même basané des parties sud-est de la Libye. Le Xion de Scylax doit être identique avec le Cosenus de Polybe; ces deux noms, qu'on ne rencontre point ailleurs, se ressemblent au moins dans la prononciation, x étant égal à ks.

183 b III, 10, p. 610-611 : Le golfe en question s'étend du cap Ger (Surrentium) jusqu'à la baie des roches. Il comprend, outre la côte comprise entre le dit cap et le cap Sabi, celle qui est confinée entre ce dernier promontoire et entre le cap Bojador, dont la distance au cap Ger remplit un espace de cent vingt-sept lieues marines sur les cent soixante-quatre que Polybe attribue au golfe, limité au nord par la pointe dite Surrentium. Le Palsus ou Salsus de cet historien grec correspond au Subus de Ptolémée (aujourd'hui le Sus, p. 616). La leçon Palsus paraît être plus correcte que celle de Salsus, car Ptolémée fait venir le Sus du mont Sagapola, et la première partie de ce nom nous donne les mots Zouahh, être élevé, et Zahha ou Zouhha, hauteur, si nous l'écrivons avec un z. — Les Pharusii demeuraient, selon le témoignage positif de Mela (III, 10), au nord-est de l'extrémité méridionale de l'Atlas, où leurs terres confinaient, d'après Strabon (XVII, 568-569), à l'orient avec celles des Nigrites, et au couchant avec le pays des Hespériens dans les districts attenans à notre cap Sabi (voy. la note 181). Les Perorsi sont placés par Pline (V, 1 et 8) dans les parties méridionales de la Mauritanie, entre les Hespériens, qu'il appelle Canarii, parce qu'ils

mangent de la chair de chien, et entre les Pharusiens. Ces derniers connaissaient l'usage pour la guerre des chars armés de faux : on les disait issus des Perses qui avaient suivi Hercule en Espagne : leur nom vient peut-être du mot hébreu parass ou pharass, cavalier, qu'on aurait changé en Pars ou Fars, nom biblique de la Perse, dans l'intérêt de la tradition que nous venons de rapporter. — Les Darae de Polybe ont laissé leur nom au canton de Draha et à la rivière qui le traverse ; les Daratitae occupaient plus particulièrement les côtes de la province de Sus, d'où leurs demeures paraissaient s'être étendues jusqu'au terroir de la ville actuelle de Tarodant. — Le Bambotus est le Oued Sabi, qui communiquait autrefois avec le Draha, d'après les observations faites par Jackson sur les lieux. Cela résulte surtout de la suite du texte de Polybe, dont nous allons nous occuper dans la note qui vient après celle-ci. (Comparez aussi la note 178[b]).

[186] III, 10, p. 610-613 : Mannert, de même que Gosselin, n'a pas compris cette fin de la relation de Polybe, parce qu'il a confondu le promontorium Hesperium avec le cap de la Corne du couchant. Celui-ci est placé par Pline (VI, 36) à quatre journées de course au sud du Char des Dieux, mesure qui s'accorde avec celle que donne Hannon. Le promontorium Hesperium, au contraire, correspond à l'ἑσπέριον ἄκρον de Strabon, qui le met au couchant du pays des Pharusiens et des Perorsi, où il ne peut avoir occupé d'autre emplacement que celui du cap Sabi. Cette assertion est confirmée par Polybe ; il compte dix jours et dix nuits de navigation pour le trajet de l'embouchure du Bambotus au Char des Dieux ; or, Hannon a atteint cette dernière position le dix-neuvième jour après son départ de l'île de Cerne. Donc, cet îlot était situé en face des lieux où le Oued Nun et le Oued Sabi se jettent dans la mer, et ce dernier fleuve correspond au Chretes de Hannon, et au Bambotus de Polybe, ainsi que je l'ai observé pour d'autres raisons dans la note 178[b].

[187] III, 11, p. 613 et 614 : J'ai fait voir dans la note 179 que les noms de la majeure partie des positions que Ptolémée connaît depuis les rives du Rio-d'Ouro, qu'il appelle Daratos, jusqu'à celles de la Gambie, qui porte chez lui le nom de Masitholus, sont d'origine carthaginoise. On doit en conclure qu'il a copié ces noms dans Marin de Tyr, qui les aura extraits d'ouvrages écrits par des géographes et des voyageurs

soit puniques, soit phéniciens. Du temps de Ptolémée, les voyages par mer le long des côtes occidentales de la Libye ne dépassaient probablement pas le parallèle de l'île de Cerne et des îles Fortunées. Ptolémée me fournit lui-même la preuve de cette assertion; d'abord il place toutes ces îles du nord au sud sur les mêmes méridiens, au lieu de les mettre du couchant à l'orient sous les mêmes parallèles; ensuite il transplante les Darae, qu'il nomme Daradi, les Perorsi et les Pharusiens des cantons de Draha et de Sous, où Polybe les a placés, aux régions voisines du bassin du Rio-d'Ouro, probablement parce que ce fleuve avait reçu des Carthaginois le même nom que plusieurs courans d'eau du midi de la Mauritanie de Tingis et de Césarée (p. 610, plus les notes 60 et 185). Les marins qui se rendaient des provinces soumises à l'empire romain en Sénégambie, ne pouvaient avoir d'autre but que d'en rapporter, à l'exemple des Carthaginois (voyez p. 582) de l'or dans leur patrie. Or, Lucain dit de la partie occidentale de l'Afrique : « In nullas vitiatur opes, non aere, nec AURO excoquitur. » Et Mela se voit réduit à extraire le périple de Hannon pour prouver que la navigation autour de l'Afrique pourrait bien être chose faisable. Du vivant de Ptolémée, ou peu de temps après sa mort, Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane (V, 1), termine la terre habitée près de l'embouchure de la Sala (Bouragrag, voyez la note 172); c'est pourtant à cet écrivain que nous devons des détails curieux sur la marche du commerce de l'or dans les parties orientales de la Nigritie (voyez p. 218).

[188] III, 11, p. 617-621 : Comparez sur la prétendue identité des fleuves Cosenus, Masatat, Darat et Bambotus de Polybe avec le Chusarius, la Massa, le Daratos ou Daras et le Stachir de Ptolémée, les notes 185[a] et 185[b]. Consultez la note 179 pour la signification et l'origine des noms rapportés par Ptolémée dans ce chapitre après le Daratos. Le fleuve Saladus reste indéterminé; le Chusarius est le Oued Messa; l'Ophiodes est le Oued Nun; le cap Soloentium, dont le nom signifie collection de rochers en hébreu, est le cap Sabi, auquel Polybe et Strabon donnent le nom de Promontoire du Couchant. Enfin la Massa est le Oued Sabi que Hannon et Polybe disent être rempli d'hippopotames et de crocodiles; le premier sans en indiquer le nom, le second en l'appelant Bambotus.

[189] III, 11, p. 626 (ADDITION RELATIVE A L'ÉPOQUE DU COMMENCEMENT DE

LA NAVIGATION DES PHÉNICIENS PAR LE DÉTROIT DE GIBRALTAR ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE) : « Les Tyriens, dit Mela, ont fondé le temple de l'Hercule égyptien à Cadix, ce sanctuaire si célèbre par ses adorateurs, son culte, son antiquité et ses richesses. Les années dont on conserve le nombre, commencent à l'époque de la chute de Troie. — Templum Aegyptii Herculis, cultoribus, religione, vetustate, opibus illustre Tyrii condidere. Annorum queis manet numerus, ab Iliacâ tempestate principia sunt. — » Strabon a pris acte des faits contenus dans la dernière proposition du passage de Mela, pour dater de l'époque qu'on y cite le commencement de la navigation des Phéniciens par le détroit, de même que la fondation de Cadix et de leurs premiers établissemens africains. Ses expressions sont (I, 48) : « Les Phéniciens ont pénétré, peu de temps après la prise de Troïe, dans les contrées situées au-delà des Colonnes d'Hercule, et y ont fondé des villes, de même qu'au milieu des côtes de la Libye — Τὰ ἔξω τῶν Ηρακλείων στηλῶν ἐπῆλθον, καὶ πόλεις ἔκτισαν κἀκεῖ καὶ περὶ τὰ μέσα τῆς Λιβύης παραλίας μικρὸν τῶν Τρωικῶν ὕστερον. — » Faut-il observer que la fondation de Cadix peut avoir précédé de plusieurs centaines d'années la série de celles dont les chiffres se trouvaient exprimés sur les monumens et dans les archives du temple de Cadix ? Mais Mela doit avoir été lui-même de cet avis, tant il met de réserves dans le choix de ses expressions. D'après l'auteur du livre des choses merveilleuses, Utica, ou la ville ancienne (note 81), aurait été construite 287 années avant Carthage, ou la ville nouvelle (même note). Cette cité punique a été bâtie, d'après Appien (voyez p. 550), 50 ans avant la prise de Troie ; donc, les fondemens d'Utique ont été jetés 330 ans avant la destruction de la cité de Priam. La catastrophe de Troie eut lieu, selon Eusèbe, l'an de l'ère d'Abraham 835 ; l'Hercule phénicien que Cicéron regarde comme le quatrième en âge dans sa série des six Hercules, qui se termine par le fils d'Alcmène, florissait, d'après Eusèbe, l'an 498 de la dite ère ; donc ce chroniqueur fait coïncider l'âge de l'Hercule phénicien avec celui de la fondation d'Utique. Mais Hercule est regardé par les Phéniciens comme le fondateur de leurs premières colonies en Espagne et en Libye ; il aurait conquis ces deux pays et une partie des Gaules à la tête d'une armée puissante (Diod. Sicul., t. I, p. 215), dont les débris se seraient mêlés aux peuplades indigènes du nord de l'Afrique,

d'après leurs propres traditions (p. 248). Ces données ne laissent point de se compléter mutuellement, surtout si on les rapproche de ce que Vellejus Paterculus nous apprend sur l'époque de la construction de Cadix, d'Utique et de Carthage. Le premier endroit bâti, d'après lui, du temps du prince athénien Codrus, n'est dans son système que de quelques années plus ancien qu'Utique ; la construction de Carthage a précédé celle de Rome de 65 années : donc elle est postérieure d'environ 287 ans à celle de Cadix et d'Utique. Par conséquent, Vellejus, bien qu'il rende chacune de ces trois villes de beaucoup plus jeune que ne le font Appien et Eusèbe, s'accorde avec l'auteur du livre des choses merveilleuses sur l'âge relatif de ces trois villes. On a même lieu de croire que Vellejus a rapporté la création de Cadix et d'Utique au siècle de Codrus, uniquement parce qu'il savait quel espace de temps il fallait faire intervenir entre la fondation de ces deux places et entre celle de Carthage ; mais les premiers fondemens de la citadelle Byrsa de cette cité punique ont été jetés long-temps avant l'époque que Vellejus assigne à la construction de Carthage (voyez p. 550-555). C'est donc d'environ 1920 avant J.-C. qu'on doit dater le commencement de la navigation des Phéniciens par le détroit, la fondation de Cadix et celle de leurs premiers établissemens de commerce sur la côte occidentale de la Tingitane ; et en effet les traditions antiques font remonter ces derniers aussi haut, car elles célèbrent Lixus comme la résidence du géant Anthée.

APPENDICE II.

PARALLÈLE ENTRE LES OPÉRATIONS MILITAIRES DE METELLUS ET DE MARIUS CONTRE JUGURTHA, LES PREMIÈRES INVASIONS DES ARABES ET LES EXPLOITS DES FRANÇAIS DANS L'ALGÉRIE.

Micipsa régna trente ans (de —148 à —118) en paix sur les états que Masinissa, son père, lui avait laissés. Son royaume comprenait tous les pays situés entre le fleuve *Mulucha* (Molouya) et l'extrémité sud-ouest de la *petite Syrte*, moins la province romaine, dont le territoire était séparé de celui du prince Numide par une digue qui allait de *Thenae* (Thaini), ville située au centre de la côte orientale de la régence de Tunis, à l'embouchure de la *Tucca* (Zaïne). Trois ans avant de mourir, Micipsa fit un testament par lequel il partagea son vaste empire entre Adherbal et Hiempsal, ses deux fils légitimes, et entre Jugurtha, fils naturel de son frère Manastabal. Adherbal devait recevoir, pour sa part, les terres confinées entre l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir), la *Tucca* (Zaïne) et le *Muthul* (Hamise); Jugurtha fut appelé à régner des rives de la *Mulucha* jusqu'à celles de l'*Ampsaga* [1]; tout le reste du royaume de Micipsa devait revenir à Hiempsal. Les héritiers du roi décédé eurent en —118 plusieurs conférences pour s'entendre sur les mesures générales de gouvernement requises par les circonstances; mais ils ne purent se mettre d'accord et on résolut, de procéder avant tout au partage des trésors que Micipsa avait laissés. Ces derniers se

[1] Voyez pour les preuves, p. 706.

trouvaient sous bonne garde dans plusieurs places fortes de la *Numidie*. Les héritiers s'y rendirent pour prendre possession chacun de ceux qui lui étaient échus. Mais Jugurtha fit assassiner Hiempsal à *Thirmida* (Jama), pendant qu'il était en route pour *Zama Regia* (Zouarin), destinée à devenir la capitale de son royaume [1]. Il réunit ensuite les états d'Hiempsal aux siens et força Adherbal de se réfugier à Rome et d'y implorer les secours du sénat. Celui-ci chargea une commission composée de dix membres d'aller partager l'empire de Micipsa entre Adherbal et Jugurtha. Ce dernier eut l'adresse de corrompre le chef de cette ambassade et la majeure partie de ses collègues; on lui laissa le patrimoine d'Hiempsal. Enhardi par le succès de ses premières scélératesses, Jugurtha reprit en —114 les armes contre Adherbal, le battit aux environs de Constantine, et le fit tuer après la reddition de cette ville, où il l'avait assiégé environ un an et demi. L'année d'après, le consul L. Bestia Calpurnius est envoyé en Afrique pour punir Jugurtha de ses crimes. Le prince Numide l'amène par son or à suspendre les hostilités et à le retenir prisonnier dans son camp, jusqu'à ce que le sénat et le peuple romain aient décidé de son sort. Amené à Rome par le préteur Cassius avant l'expiration du consulat de Bestia, il serait probablement parvenu à obtenir son pardon, s'il n'eût eu la hardiesse de faire assassiner Massiva dans l'enceinte même de cette ville, puisqu'issu du sang de Masinissa, dont il était le petit-fils, Massiva, sur les instigations de Sp. Posthumius Albinus nommé consul pour l'année à venir, avait fait des démarches auprès du sénat, pour se faire créer, à la place de Jugurtha, roi de la *Numidie*.

Le consul Albinus, auquel le sénat confia la conduite de la guerre contre Jugurtha, laissa arriver le mois d'août de l'an —110 sans franchir les limites du territoire de la province romaine d'Afrique. Il se rendit ensuite à Rome pour y présider les comices chargés de la nomination des consuls et qui étaient convoqués habituellement dans le courant de ce mois. Mais les efforts que faisaient cette année les tribuns P. Lucullus et L. Anius du peuple, pour être continués dans leur magistrature, firent suspendre l'élection des nouveaux consuls jusqu'en —109; ce qui retint Albinus à Rome au-delà des cinq derniers mois de

[1] Page 702 et page 707.

l'an —110. Aulus, son frère, qu'il avait chargé de le remplacer pendant son absence dans le commandement des troupes, les retira par un grand froid de leurs quartiers d'hiver, et les conduisit à marches forcées sous les murs de *Suthul* au milieu du mois de janvier de l'an —109. Jugurtha avait déposé une partie de ses trésors dans cette ville, qui était située sur le sommet d'une montagne escarpée. Bien que les pluies d'hiver eussent formé un marais autour des murs du fort, Aulus se mit à en faire le siège selon les règles de l'art militaire de son temps. Mais Jugurtha l'attira dans des régions montueuses, en lui faisant espérer qu'il trouvera son compte à l'y suivre. Quand il eut engagé une partie des soldats d'Aulus à passer dans ses rangs, et d'autres à déserter leur poste à son approche, il fondit au milieu de la nuit sur le camp romain, s'en rendit maître et força Aulus de passer sous le joug avec tout son monde, et de faire évacuer la *Numidie* par les troupes romaines dans l'espace de dix jours.

J'ai fait connaître, à la page 702, les raisons qui me font penser, avec M. Dureau de la Malle, que l'emplacement de *Suthul* coïncide avec celui de la *Calama* d'Orose, qui représente notre Ghelma. D'après M. Baude [1] cette synonymie s'accorderait mal avec l'état actuel du site de Ghelma: la pente de la colline sur laquelle cette ville est bâtie étant trop unie pour donner lieu à la formation d'un marais. En conséquence il met *Suthul* vis-à-vis de Guelma, sur la rive gauche de la Seibouse, à l'ouverture de la vallée d'Hamam Berda, où il y a des rochers taillés à pic, au sud desquels s'étend un marécage. Pour ce qui est du lieu où Aulus tomba dans le piége que Jugurtha lui avait tendu, M. Baude pense qu'on doit le chercher à l'ouest de Medjaz-Hammar, dans les gorges de Hamam-el-Mascoutin, ou dans celle de l'Oued Serf. Cette opinion cadre très bien avec les dispositions naturelles des localités, quelque option qu'on fasse entre les deux positions qu'on vient d'assigner à *Suthul*. Toutefois je ne voudrais point passer sous silence l'explication que M. Judas, médecin militaire [2], a donné tout récem-

1 *L'Algérie*, par le baron Baude; Paris, 1841, t. I, p. 299.

2 *Essai sur la Langue Phénicienne*, avec deux inscriptions puniques inédites (trouvées à Guelma), par M. Judas, médecin militaire; Paris, 1842, 8°. p. 5. On a aussi de M. Judas un mémoire, présenté en 1839 à l'Institut, sur les antiquités de Guelma. Je n'ai pas pu en prendre connaissance.

ment de ces mots d'Orose : *Insequenti anno Aulum Postumium, Postumii consulis fratrem, quem is XL millibus armatorum exercitui praefecerat, apud Calamam urbem thesauris regiis conditis inhiantem bello oppressit*. Suivant ce médecin, qui trouve encore moins d'harmonie que M. Baude entre la position de Guelma et la description faite par Salluste de la situation de *Suthul*, Orose ne nous ferait pas connaître le nom de l'endroit où Jugurtha avait mis ses trésors en réserve; il n'indiquerait que celui de la ville auprès de laquelle Aulus fut vaincu par Jugurtha; cette ville se serait appelée *Calama*. En admettant cette interprétation de l'historien latin, on est obligé de chercher l'emplacement de *Suthul* sur la route de *Tipasa* (Tiffech) à *Calama* (Guelma), vu qu'Aulus s'était transporté avec son armée des bords de la *Tucca*, où elle hivernait, à ceux de l'Hamise, appelée *Muthul* par Salluste, pour les suivre environ jusqu'au méridien de Guelma [1]. Les

[1] Telle n'est pas la conclusion que M. Judas tire de ses prémisses. Il s'accorde avec Barbié du Bocage, (*Dictionnaire géographique des lieux mentionnés par Salluste*, publié en 1813 dans la traduction de cet auteur par M. Mollevaut. p. 458), à prendre *Suthul* pour l'ancienne *Sufetula*, ville du *Byzacium*, appelée actuellement Sfaïtla (voy. ci-dessus p. 425). Cette assertion le porte à maintenir que la *Calama* d'Orose est la moderne Gilma, située à une journée au nord-est de Sfaïtla, et dont Ptolémée aurait écrit le nom ancien *Kilma*. (Comparez ci-dessus p. 444). Barbié du Bocage avait préféré trancher la question en faisant à Orose le reproche d'avoir mis par inadvertance *Calama* pour *Suthul*. Je n'ai point parlé dans le texte de ces conjectures, parce que l'emplacement de la moderne Gilma dans la régence de Tunis correspond à celui du bourg *Masclianae* de l'itinéraire d'Antonin (ci-dessus, p. 428), et que la synonymie tant goûtée par M. Judas, entre *Sufetula* et *Suthul*, repose, dans Barbié du Bocage, sur une base fausse en elle-même et qui la soutiendrait mal si elle était bien établie. A en croire ce dernier savant, le *Tisidium* de Salluste (voyez ci-dessus p. 704) porterait, dans les autres écrivains anciens, le nom de *Tysdrus*; et c'est des environs de cette ville, dont le nom moderne est el Jemma, qu'Aulus et Metellus seraient partis avec leurs troupes lorsqu'ils s'acheminaient, le premier vers *Suthul*, le second vers les rives du *Muthul*. Salluste (chap. 68) met *Vacca* (Bedja) à une journée de marche des lieux où l'armée romaine passait l'hiver de —109 à —108; et Metellus, dans l'été de l'an —109, avait passé par cette ville avant d'arriver aux bords du *Muthul* : donc ce général romain était parti d'*Utique* et des rives de la *Tucca*, mais non pas des environs de *Tysdrus*. Il est certain aussi que Barbié du Bocage se trompe quand il prend le *Muthul* pour l'Oued Soilliana, affluent oriental de la Medjerdah; Metellus, qui vint de *Vacca*, marcha des bords du *Muthul* sur *Zama Régia* (Zoouarin), et cette ville était si-

opérations militaires de Metellus contre Jugurtha, dont nous allons nous occuper, vont mettre en évidence ce que nous venons de dire de la route suivie par Aulus.

Metellus prit au printemps de l'an —109 le commandement des troupes romaines destinées à combattre contre le roi de la *Numidie*. Il employa les premiers mois qu'il était en Afrique à rétablir la discipline dans les rangs de l'armée et à les laisser s'endurcir aux travaux et aux fatigues de la guerre par des exercices de tout genre. Ensuite il pénétra dans la *Numidie* du côté de la *Tucca*. La première grande ville qu'il rencontra sur sa route dans le royaume de Jugurtha porta le nom de *Vacca* (Bedja); elle était située, selon Salluste (chap. 68), à une journée de marche des lieux où les troupes romaines passaient l'hiver de —109 à —108. De *Vacca*, Metellus s'avança vers les rives de l'Hamise que Salluste appelle *Muthul*. Quand il l'eut passée, il vit, en descendant d'une hauteur, l'armée ennemie déployer ses lignes en longues files sur une colline couverte d'oliviers et de myrtes, qui se détachait d'une chaîne de montagnes tout-à-fait nue pour aller rejoindre les bords du fleuve, tandis que le dos montueux ne discontinuait point à se tenir dans toute

tuée à l'ouest de l'Oued Scilliana. Dans le cas où l'armée expéditionnaire d'Aulus aurait hiverné à la fin de l'an —110, aux environs de *Tysdrus* dans la partie sud-est de la province romaine d'Afrique, sa défaite ne pourrait pas avoir eu lieu auprès de Sfaïtla, ni sous les murs de Gilma. Jugurtha donna aux troupes d'Aulus un délai de dix jours pour évacuer la *Numidie*: la distance de Sfaïtla à el Jemma, *Tysdrus*, ne se monte qu'à trente lieues, et Gilma est d'environ six lieues plus rapprochée de la dernière place. Par contre, on compte six lieues de Guelma (*Calama*) à Tiffech (*Tipasa*), vingt-cinq entre cette place et le point de jonction de l'Hamise avec la Medjerdah et dix-huit depuis ce point jusqu'à *Vacca*, dont la distance des frontières nord-ouest de la province romaine est évaluée par Salluste à une journée de marche; en tout quarante-neuf lieues pour neuf journées d'hiver, soit cinq 4/9 lieues de marche en ligne droite par jour au milieu de la mauvaise saison.— C'est certainement une supposition très légitime que de chercher les campemens d'hiver des troupes d'Aulus, avant et après leur défaite, dans les lieux où Metellus les trouva réunies à son arrivée en Afrique, mais nous apprenons en outre par Salluste (chap. 29), que l'armée romaine, tant que Bestia était à sa tête, n'avait pas cessé de rester rassemblée sur les bords de la *Tucca*. L'historien latin, il est vrai, ne le dit pas en termes positifs, mais il raconte que le questeur Sextius fut envoyé par ce consul à *Vacca* pour y servir d'ôtage à Jugurtha durant le temps qu'il passera dans le camp romain.

son étendue à une distance d'environ vingt milles pas du lit de la rivière. Il renvoya dès-lors son lieutenant Rutilius vers le fleuve, pour qu'il y dressât un camp, afin d'empêcher l'ennemi de le priver d'eau. Lui-même essaya de déloger l'armée de Jugurtha de la colline qu'elle occupait. Il n'y parvint qu'à la nuit tombante. En attendant, Bomilcar, que Jugurtha avait mis en embuscade avec ses éléphans et de l'infanterie derrière la colline transversale, du côté où elle *était* la plus voisine de la rivière, vint attaquer dans la soirée le camp de *Rutilius* : on l'en repoussa. A la suite de ces combats les soldats de Jugurtha regagnèrent pour la plupart leurs foyers et il ne resta auprès de sa personne que les cavaliers de sa garde. Il se retira avec ceux-ci dans des lieux couverts de bois et d'un accès difficile, et y leva une armée plus nombreuse que la première, mais moins aguerrie. Metellus ne tarda point à s'apercevoir que ses succès lui revenaient plus cher qu'à son adversaire. Il résolut donc de ne plus lui livrer de batailles, mais de promener le fer et le feu dans les régions les plus opulentes de la *Numidie*. Jugurtha ne lui permit pas longtemps de donner suite à son projet. Il laissa le gros de son armée là où il l'avait assemblée, et partit avec quelques détachemens de cavalerie légère d'élite, pour se jeter en tout lieu à l'improviste sur les traîneurs de l'armée ennemie et sur ses maraudeurs comme sur ses fourrageurs, et sur les petits corps marchant isolément à la poursuite de quelque mission reçue de leurs chefs. Bientôt l'armée romaine sentit la nécessité de rester toujours réunie et de ne se répandre dans le pays, pour y ramasser des blés ou des fourrages, qu'en se faisant bien garder par sa cavalerie et par l'infanterie auxiliaire. Encore le prince numide ne cessa point d'assaillir les deux colonnes compactes, que l'ennemi formait désormais en marchant, et qui dressaient leurs camps l'une dans le voisinage de l'autre. Metellus fut ainsi ramené à désirer une bataille. Pour la faire accepter de Jugurtha, il alla mettre le siége devant *Zama* (Zoouarin), grande ville située dans une plaine et plus fortifiée par l'art que par la nature. Le prince numide s'y rendit en toute hâte pour exhorter les habitans à se bien défendre, leur laissant pour auxiliaires un certain nombre de transfuges et leur promettant de venir avec toute son armée à leur secours. Il alla ensuite la chercher et pénétra à sa tête dans le camp romain devant *Zama*, au moment où on l'y croyait bien loin. Marius,

il est vrai, vint l'en chasser par ordre de Metellus, occupé à investir la place. Mais le lendemain Jugurtha revint à la charge ; ce qui engagea Metellus à lever le siège de *Zama* et à aller prendre ses quartiers d'hiver dans la province romaine du côté de la *Tucca*, après avoir toutefois mis garnison dans les lieux protégés par la nature ou par leurs murailles, qui s'étaient montrés fidèles aux Romains.

Tous ces détails confirment l'opinion que j'ai émise à la page 703 à l'égard du *Muthul*, que j'y ai dit représenter l'Hamise. La vaste chaîne de montagnes qui courait dans la même direction que le *Muthul* est figurée, dans le quatrième segment de la table de Peutinger, sur la rive droite de l'Hamise (ci-dessus p. 379); elle s'étend sur cette carte de la source de cette rivière jusqu'auprès de son embouchure, et forme la partie nord-est du dos montueux que Ptolémée nomme *Buzara* (ci-dessus p. 446). La colline transversale dont Salluste fait mention paraît être identique avec la hauteur dont Abou-Obaïd (p. 72) signale l'existence à l'ouest de Tamedith, qui correspond à l'ancienne *Zama*, où Hannibal fut vaincu par Scipion. Cette place était située dans le voisinage de *Naraggara*, au midi de la route qui menait dudit endroit à *Sicca Veneria*. Les itinéraires marquent trente milles romains (dix lieues) d'intervalle entre ces deux places; *Sicca* était voisine du point de jonction de l'Hamise avec la Medjerdah; il n'est donc pas surprenant que ce soit la première villè de la *Numidie* qui ait pris volontairement parti pour les Romains, immédiatement après leur victoire sur Jugurtha (Salluste, chap. 56). La bataille du *Muthul* a eu lieu quelques jours après l'entrée de Metellus dans la *Numidie* [1]; elle fut donc livrée à quelques lieues de distance, vers le couchant de l'embouchure de l'Hamise, qui est éloignée de *Vacca* (Bedja) d'environ dix-huit lieues en ligne droite. — L'emplacement des lieux couverts de bois et d'un accès difficile où Jugurtha se retira après sa défaite, doit être cherché dans les derniers mamelons du Djebel Mahoma, à l'ouest de *Tipasa* (Tiffech) et sur la route de Guelma à Medjaz Hammar, où on rencontre beaucoup de forêts coupées en parcs naturels [2]. La victoire que Metellus venait de remporter sur le roi numide lui avait été disputée trop

[1] Salluste, c. 46 : « Deinde ipse paucis diebus in Numidiam procedit. »
[2] Evariste Bavoux : *Alger*, Paris, 1841, t. II, p. 94.

chaudement pour qu'il n'hésitât point de mener ses soldats sur les lieux qui avaient été témoins de la défaite d'Aulus. Il aima mieux remetre la prise de *Cirta* pour la campagne de l'année prochaine, et tourner dans celle-ci ses regards vers la vaste pleine couverte de champs de blé et de bois coupés par des petits ruisseaux, que le *Bagradas* (Medjerdah) ceint à l'ouest et au nord, et qui s'étend de ses rives à perte de vue jusqu'au-delà de Zoouarin, *Zama Regia* et de Sbiba, *Sufes*. Elle avait été illustrée en —203 par Scipion, qui y battit les Carthaginois et Syphax dans plusieurs rencontres[1]; Masinissa en convoita plus tard la possession, et, du temps de l'empereur Justinien, les Maures du mont Auras et ceux de la *Tripolitaine* la traversaient d'ordinaire dans leurs expéditions contre Carthage[2]. La ville d'*ad Medera* (Kala-al-Chnan), par où ces derniers débouchaient, était probablement située à l'endroit où Jugurtha passa le *Bagradas* quand il vola au secours de *Zama*. Les forêts dont le pays plat était parsemé[3] dérobèrent sa marche aux Romains, et lui offrirent une retraite sûre dans ses attaques du camp ennemi devant *Zama*. A l'ouest du *Bagradas*, la crête de la chaîne de *Buzara* et les côteaux qui s'y adossent du côté du septentrion, lui rendirent les mêmes services pendant qu'il inquiétait les troupes de Metellus dans leurs mouvemens et leurs évolutions le long des rives de l'Hamise.

L'année suivante (—108) Metellus retarda sa rentrée en campagne jusqu'au mois d'août. Il avait deux raisons d'en agir ainsi. Bomilcar et Nabdalsa, deux familiers de Jugurtha, sur les instigations de Metellus, avaient tramé une conspiration contre la vie de ce prince : le général romain jugea à propos d'attendre l'issue de leur complot avant de commencer la guerre d'une manière active. Avec cela il désira vivement que le sénat lui déférât pour l'année —107 le commandement des troupes en Afrique. Or, Marius s'était brouillé avec Metellus et songeait à se faire nommer consul pour la même année. Il était donc d'une sage politique de laisser Marius en Afrique jusque vers la mi-août, lorsque les comices généraux se réunissaient pour procéder au choix des consuls de l'année à venir : autrement il aurait pu employer le crédit dont,

[1] Polyb. XIV, 7-5, et ci-dessus p. 276 et p. 687, note 109.
[2] Procop., *Vandal.* II, 21 et 23. Cf. *de Aedif.* VI, 3-6.
[3] Corippus : *Johanneidos*, VI, 143.

il jouissait auprès des tribuns du peuple, à forcer le sénat de confier la conduite de la guerre contre Jugurtha à un des deux consuls qu'on irait *désigner*. Par conséquent Metellus n'accorda à Marius la permission de partir pour Rome que douze jours avant la convocation des comices, et après que le sénat l'eut maintenu pour —107 dans les fonctions de général en chef[1]. En attendant, le plan de conspiration ourdi par Bomilcar et Nabdalsa contre la vie de Jugurtha, bien qu'il fût déjoué par ce prince, avait jeté dans son âme l'inquiétude et la méfiance, et il ne savait plus qui prendre pour confident de ses projets, ni quoi entreprendre, ni où s'arrêter. Les mouvemens des troupes numides vont bientôt se ressentir de la perplexité d'esprit où se trouve leur chef. Metellus en profite pour fondre sur elles à l'improviste, et les met en deroute. Sa victoire lui vaut la conquête de *Cirta* (Constantine)[2], qui le reçoit dans ses murs, pendant que son adversaire va gagner la forteresse de *Thala* par des voies détournées, en traversant des lieux déserts, avec les transfuges et avec une partie de sa cavalerie. C'était une ville grande et opulente que *Thala*; Jugurtha y faisait élever ses enfans d'une manière digne de leur rang, et il y avait mis beaucoup d'or en réserve. La place avait deux fontaines devant ses portes, mais il fallait franchir un espace de cinquante milles romains (seize lieues deux tiers), pour trouver de nouveau de l'eau dans la direction de la route que l'armée romaine avait à suivre pour marcher contre *Thala*. Cependant Metellus ne recule point devant cette difficulté; on charge les bêtes de somme des vivres nécessaires pour faire subsister l'armée expéditionnaire pendant dix jours, ainsi que d'outres de cuir et de vases de bois qu'on remplit d'eau puisée dans la rivière qui se trouvait à cinquante milles de distance de ladite place. Une pluie abondante qui tombe du ciel, la veille de l'arrivée des troupes romaines sous les murs du fort, leur fait bien augurer de leur entreprise. Effectivement, *Thala* se rend au bout d'un siège de quarante jours; mais Jugurtha s'était enfui nuitamment du fort à l'approche de l'ennemi. Il s'en alla, suivi de peu de gens, dans le pays des *Gétules*, peuple farouche et barbare qui ne connaissait point le nom romain.

[1] Plutarch., *in Mario;* Sallust., c. 73.

[2] Sallust., c. 81.

Il les assemble, les accoutume peu à peu à garder les rangs, à suivre les enseignes, à exécuter les ordres du commandant, en un mot à s'acquitter de toutes les fonctions de la guerre. En même temps il amène Bocchus, son beau-père, qui régnait dans la *Mauritanie Tingitane*, à lui prêter main-forte contre les Romains. Les deux rois marchent sur *Cirta*, où Metellus avait déposé le butin fait à *Thala* et le gros bagage de ses troupes. Le général romain fait dresser un camp bien retranché dans le voisinage de *Cirta* pour y attendre le choc de l'ennemi ; mais celui-ci n'ose point l'y attaquer. Sur ces entrefaites, Metellus apprend que le peuple avait annulé le choix que le sénat avait fait de lui pour la direction de la guerre contre Jugurtha pendant l'année à venir (—107) et qu'il l'avait conférée à Marius, revêtu de la dignité consulaire pour cet espace de temps. Cette nouvelle le fortifie dans la résolution de ne pas sortir de son camp ; toutefois les jours qu'il y passa ne furent point perdus : il les employa à détacher Bocchus de l'alliance avec Jugurtha, et il eut la satisfaction de voir qu'il n'entreprit rien contre les Romains tant qu'il resta en Afrique.

D'ordinaire on prend *Thala*, avec Shaw, pour *Thelepte* (Ferrianah)[1]. Cette synonymie est en contradiction avec un passage de la conférence que les donatistes eurent en 411 à Carthage avec les évêques catholiques[2] ; on y cite *Thala* et *Thelepte* comme deux villes épiscopales différentes l'une de l'autre. D'un autre côté, Tacite[3] parle d'un fort du nom de *Thala* dont l'emplacement doit être cherché entre *Cirta* (Constantine) et *Saldae* (Tedelès), dans la *Mauritanie de Sétif*.

Tacfarinas, chef d'insurgés numides, avait défait une cohorte romaine près du fleuve *Pagida*[4]. Les Romains, peu de temps après, prirent leur revanche devant *Thala*, en y battant les rebelles qui assiégeaient cette place. Rebuté, par ce mauvais succès, du siége des places fortifiées de l'intérieur des terres, Tacfarinas tourne ses courses vers les pays maritimes, et essaie entre autres de s'emparer de la ville de *Tubuscum*, dite autrement *Thubusuptus*, Burgh, près de *Saldae*[5]. Edrisi (t. II, p. 244) enfin marque, à une distance de plus de quarante-

[1] Ci-dessus, p. 408.
[2] Dies, I, cap. 198.
[3] *Annales*, III, 21.
[4] Ci-dessus p. 708.
[5] Ci-dessus p. 519.

deux milles arabes (douze lieues un tiers), au midi de Bougie, un fort en ruine portant le nom de *Thala*. Le fleuve Chal, dont on longeait les bords pour s'y rendre, paraît désigner l'Ajebbi, dont le bras sud-est porte le nom de Bousellam sur les cartes modernes. Le fort dont parle le géographe arabe était situé, selon toute apparence, non loin de l'endroit où ce dernier fleuve et le Oued-Zianin se réunissent pour former l'Ajebbi. C'est cette forteresse qui correspond à la *Thala* de Salluste. Le Oued-el-Dzahab, qui se jette dans la rivière de Constantine, aux environs de l'ancienne *Tucca Finis*, représente le fleuve que Salluste place à cinquante milles romains de *Thala*. Metellus, qui venait de *Cirta*, le passa auprès de *Cuicul*(Jimmilah), pour se diriger ensuite sur *Thala* pardessus les hauteurs du Djebel Babourah. Ce dos montueux était habité, dans les temps anciens par les *Baouares*, peuple belliqueux, dont les courses s'étendaient jusque sur le terroir d'Auzia (Hamza)[3], où Tacfarinas expia, par une mort héroïque, sa vaillante résistance aux armes romaines. D'ailleurs, si l'on passe en revue les détails que nous fournit Salluste sur l'expédition de *Thala*, il s'en présentera plusieurs qui ne se laisseront pas concilier avec l'identité présumée entre cette ville et *Thelepte*. La distance entre *Cirta* et la dernière place est de la moitié plus grande que celle qu'il y avait entre elle et *Thenae* (Thaini), ville maritime de la province romaine d'Afrique. Il était donc bien plus naturel de diriger le butin fait à *Thala* sur *Thenae*, d'où on pouvait le transporter par eau à *Utique*, que de le traîner jusqu'à *Cirta*, à la suite des troupes, par un chemin où on manquait d'eau sur une ligne de cinquante milles d'étendue. *Thelepte* était située, à l'instar de *Capsa*, dans la *Gétulie numide*[4]; au dire de Salluste (ch. 80), on a de grands déserts à traverser pour arriver de *Thala* dans cette contrée. L'expédition de Marius contre *Capsa* fut regardée par les contemporains comme un plus grand prodige que celle de Metellus contre *Thala* Et cette ville serait identique avec *Thelepte*, d'où une route régulière conduisait à *Capsa* avec soixante-quatre milles romains (vingt et une lieues)?

[1] Ci-dessus p. 376.
[2] Ci-dessus p. 474.
[3] Voyez les inscriptions latines copiées par Shaw à Hamza.
[4] Ci-dessus p. 696.

L'inactivité cauteleuse de Metellus pendant les derniers mois de son commandement en Afrique permit aux troupes de Jugurtha de se répandre par petits détachemens sur les places ouvertes et les campagnes des cantons situés sur la route de *Cirta* aux frontières de la province romaine. Marius se mit en devoir de les en chasser un à un avec les soldats qu'il amena de l'Italie pour remplir les cadres des légions et des cohortes auxiliaires réunies dans l'enceinte de *Cirta* et aux environs. Il les familiarisa ainsi avec les allures et les exigeances de cette guerre continuelle de surprises et d'attaques imprévues qu'on se faisait dans la *Numidie*. Aussi Jugurtha, quand il vint lui-même fondre sur eux à leur approche de *Cirta*, fut repoussé avec tant de vigueur, qu'il laissa ses armes entre les mains de l'ennemi. Le nouveau consul s'appliqua ensuite à occuper de gré ou de force les localités qui favorisaient les attaques de son adversaire dans le rayon de l'ancienne capitale de la *Numidie*. L'été se passa presqu'en entier au milieu des allées et venues requises par les conjonctures du moment, sans que Jugurtha reparût quelque part en personne. Il était allé au loin ménager et augmenter les forces qu'il avait, pendant que Marius usait et prodiguait les siennes à faire la guerre en petit. Ce n'est pas ainsi que l'on joue à la longue les grands capitaines. Au lieu d'attendre le prince numide en place, ou d'aller le chercher directement dans les lieux où il était, le général romain résolut de l'expulser totalement, en une seule campagne, de la *Gétulie numide* [1] où il faisait en dernier lieu ses nouvelles levées d'hommes. A cet effet, il entama ce pays du côté où il était contigu aux *Emporia*, dont les riches revenus et l'abondance en vivres fournissaient à Jugurtha les moyens de faire mouvoir les hordes belliqueuses des *Gétules*, de les nourrir et de les maintenir sous le drapeau. Neuf journées de marche, faites six de jour et trois de nuit, conduisent les troupes romaines à la source du fleuve *Tana*, qui passait près de *Lares* (Lorbus) et des bords de cette rivière à *Capsa* (Gafsa), chef-lieu de la partie orientale de la *Gétulie numide*. La place est prise sans coup férir; on la brûle tout de même, puisque située au milieu des sables, dans une région infectée de serpens, et à une distance trop grande du territoire romain pour être maintenue dans l'obéissance, elle offrait de grandes

[1] Voyez sur le site et l'étendue de cette contrée, ci-dessus p. 696.

ressources à Jugurtha. De *Capsa*, Marius pénétra dans le Zab ou dans la partie occidentale de la *Gétulie numide*, poussant les armées de Jugurtha devant lui jusqu'au fleuve Abiadh et au lac Melgig; de là il les rejeta vers les bords du marais el Chott (*Salinae Nubonenses*) par les terroirs de Biscarah (*Praesidium*) et de Tubnah (*Tubonae*). Une colonne romaine, partant de *Cirta* par *Sitifis* pour les environs de Mesilah précipita probablement l'évacuation du Zab par les troupes numides, en les menaçant de leur couper la retraite dans la province de Titterie. Là elles se rallièrent sur les rives du Chellif, dans son cours supérieur, pour se replier par Tagadempt (*Gadaum castra*), Mascara (*Gadaum nova*) et Telemsan (*ad Rubras*) sur la Molouya (*Mulucha*) où elles firent halte, vivement poursuivies par Marius, qui ne s'en alla prendre ses quartiers d'hiver à *Cirta*, qu'après qu'il se fût rendu maître d'un fort situé non loin de la dite rivière sur une haute montagne et renfermant des trésors accumulés par Jugurtha derrière ses remparts; on croit que son emplacement correspond à celui du château fortifié appelé par les Arabes Kalaat-el-Oued, ou le château de la rivière; il n'est éloigné que de quatre lieues de l'embouchure de la Molouya et se trouve à peu de chose près sous la même latitude que Telemsan.

Salluste laisse Marius s'avancer de *Capsa* jusqu'à la *Mulucha*, sans nous dire par où il passa; il se borne à nous apprendre que la prise du chef-lieu de la *Gétulie orientale* fut le signal de la défection et de la désolation de beaucoup de villes numides. Il n'en est pas moins certain que le général romain a suivi avec ses troupes la route que nous lui faisons parcourir. D'abord les régions situées entre *Cirta* et le mont Auras sont restées intactes et insoumises pendant la marche de Marius de *Capsa* aux bords de la *Mulucha*, témoin l'expédition infructueuse, qu'après son retour à *Cirta*, le consul a entreprise au milieu de l'hiver contre la *Turris Regia* (Burgh Twill [1]); puis Tagadempt, Mascara et Telemsan sont du nombre des villes les plus méridionales que la géographie ancienne connaisse dans l'Algérie occidentale; mais elle nous signale l'existence d'un grand nombre de villes et de bourgades le long du fleuve Abiadh, sur la rive gauche du Djiddie et autour du bassin du marais el Chott. Enfin l'histoire de la conquête du nord de l'Afrique

[1] Ci-dessus p. 683 et Salluste, chap. 103.

par les Arabes nous présente Okbah ben-Nafi pénétrant, l'an 681 de J.-C., de Cairo dans le Zab par Malich, probablement l'ancienne *Mascula*, et par Baghaïah, l'ancienne *Bagaï* ou *Bagasis*, et passant avec ses guerriers musulmans à travers la dite contrée du Zab, par Tubnah (*Tubonae*), par Tahort, que nous appelons maintenant Tagadempt, et dont le nom classique était *Gadaum Castra*[1] et par Telemsan, tant pour se rendre dans la *Mauritanie Tingitane* que pour s'en retourner[2].

Le roi mauritain Bocchus ne se détermina à secourir Jugurtha d'une manière active que quand les Romains se furent rapprochés des frontières occidentales de son empire. Les armées réunies des deux princes les attaquèrent pendant leur marche rétrograde sur *Cirta*, à quatre journées de marche de cette ville. Leur choc fut si vif et si inattendu, qu'attaqués à l'entrée de la nuit, quand le soleil avait décrit plus des neuf dixièmes de son cercle diurne, les troupes de Marius n'échappèrent à une déroute totale qu'en gagnant par petits pelotons, faisant face aux assaillans, chacun de tous les côtés, deux collines voisines l'une de l'autre, la première trop petite pour l'établissement d'un camp, mais pourvue d'une source d'eau fort abondante, la seconde d'une montée rapide, mais plus spacieuse. Cette manœuvre opportune fit tourner les chances du succès. La cavalerie romaine alla se poster auprès de l'eau; l'infanterie dressa son camp sur le sommet de la plus grande des deux collines. Les Numides et les Mauritains cessèrent leurs attaques et passèrent la majeure partie de la nuit à se divertir au pied des deux collines et à y chanter victoire d'avance. Quand le sommeil les eut pris, les Romains tombèrent sur eux avec des hurlemens affreux et en firent un carnage terrible. Ils n'en revinrent pas moins à la charge au moment où les Romains étaient aux portes de *Cirta*; mais c'était encore pour se faire battre.

Les indications que nous fournit Salluste sur les localités où eut lieu la première défaite des Numides et des Mauritains, militent en faveur

[1] Voyez l'article Abd-el-Kader et sa nouvelle capitale, par M. d'Avezac, dans les *Nouvelles annales des Voyages* de 1841, tome III.

[2] En-Noveïri dans le *Journal Asiatique* de 1841, t. I, p. 123; Ebn-Khaldoun dans la traduction de l'histoire des Aghlabites, par Noël Desvergers, p. 16.

de l'opinion de Barbié du Bocage [1], que la plus petite des deux collines dont l'historien romain fait mention, correspond à la montagne où on trouve la source de Oued-el-Dzahab à côté de l'ancien *Mons* (Casbaïte). Les voyayeurs qui se rendaient de *Sitifis* à *Cirta* entraient sur ce point de la *Mauritanie de Sétif* dans la *Numidie*. On sait que les grandes routes de quelque étendue qui sillonnaient l'intérieur des terres dans la *Mauritanie de Césarée* et dans *celle de Sétif*, ainsi que dans la *Numidie*, ont été construites par Masinissa. A partir de *Gadaum Castra* (Tagadempt), Marius, pour atteindre *Mons*, suivit, je présume, la route qui menait, selon l'itinéraire d'Antonin, par *Vagae* (Hadji Sidi Adi) au Chellif et puis le long de ce fleuve jusqu'a *Sufasar* (Harbène); de là il se serait porté sur *Auzia* (Hamza) par les stations intermédiaires indiquées à la page 514, pour se diriger par la plaine de Medjanah, *Medianae Zabuniorum*, sur *Sitifis*.

Cinq jours après la seconde victoire des Romains sur les Numides et les Mauritains, on vit arriver à *Cirta* plusieurs messagers de Bocchus chargés de prier Marius qu'il lui envoyât deux hommes de confiance avec lesquels il pût traiter de la paix. Alors commence cette série de négociations et d'intrigues dont on détourne volontiers les regards et qui, par suite de la conduite perfide de Bocchus envers Jugurtha, finirent par faire tomber ce dernier entre les mains des Romains. Je ne m'occuperai ici qu'à faire connaître les localités où eurent lieu les incidens principaux du second voyage de Sylla au camp de Bocchus. Quatre jours s'étaient écoulés depuis que Sylla avait quitté *Cirta*, lorsqu'il vit Volux, fils de Bocchus, venir au-devant de lui dans la plaine de Suderatah. Ils firent route ensemble tout le reste de la cinquième journée, le jour et la nuit suivante. Le lendemain, de grand matin, ils apprirent que Jugurtha leur barrait le passage à deux milles plus loin. Ils résolurent de s'acheminer à travers le camp du prince numide vers celui de Bocchus, et y arrivèrent au bout de quelques jours. C'est dans la plaine de Medjanah qu'on doit chercher l'endroit où Jugurtha laissa traverser son camp à Sylla et à Volux, pour ne pas mécontenter le

[1] Salluste, traduction de Mollevaut, p. 373.

[2] Ci-dessus p. 527-530 et p. 727, note 163.

père de ce dernier. Par conséquent Sylla aurait été accueilli par Bocchus à *Auzia* (Hamza) et la colline, où on s'empara de la personne de Jugurtha pour le livrer à l'envoyé romain, se trouverait aux environs de cette ville, dont la place est marquée dans l'histoire de tous les événemens de quelque importance qui se sont passés du temps des Romains dans la *Mauritanie de Césarée* et dans la *Numidie*.

Une grande leçon ressort de l'histoire des dernières campagnes des Romains contre Jugurtha, c'est que les expéditions militaires appuyées sur Constantine dans leur point de départ, et qui embrassent toute la superficie du plateau moyen de l'Atlas dans les provinces de Titterie et de Tremecen, sont hérissées de bien moins de difficultés que les opérations qui, partant d'un point quelconque de la côte, se développent vers l'intérieur sur une échelle de quelque étendue du nord au midi ou vers le sud-est et le sud-ouest.

APPENDICE III.

—

SUPPLÉMENT A LA BIBLIOTHÈQUE ALGÉRIENNE, PUBLIÉE PAR LE MINISTÈRE DE LA GUERRE DANS LE TABLEAU DES ÉTABLISSEMENS FRANÇAIS DANS L'ALGÉRIE, EN 1840. (Paris, 31 décembre 1841, in-4°, p. 425-446.)

§. I. *Quinzième et seizième siècles.*

[1] Gesta regis Joannis de bello Septensi (1415) per Matthaeum de Pisano, dans : Collecção de livros ineditos de historia portugueza, t. I; Lisbôa, 1806, in-8; Gomez Eanes de Azurara : Historia da conquista de Cepta, dans : Fernão Lopez : Chronica del rei D. João I, pars III; Lisbôa, 1644, in-fol.;—Silva : Memorias para a historia de Portugal; Lisbôa, 1730, t. I, p. 1460; —Chronica do conde D. Pedro de Menezes (premier gouverneur de Ceuta) escrita por Gomez Eanes de Azurara, dans : Collecção, etc., t. II; —[Nunez de Lião : Chronica del rey D. João I; Lisbôa, 1780, in-fol; —Lopez de Ayala : Cronica del rey D. Juan I; Madrid, 1787, in-fol.]

[2] Ruy de Pina : Chronica del rei D. Duarte, de Alfonso V e de João II, dans : Collecção, t. I; — Nunez de Lião : Chronica del rey D. Duarte e del rey Alfonso V; Lisbôa, 1781-85, in-fol.; — Cronica de Juan II, por Garcia de Resenda; Lisbôa, 1775, in-fol; Coimbra, 1798, in-4; — Augustin Manoel y Vasconcelos : Vida y acciones del rey D. Juan II; Madrid, 1639, in-4; — Chronica do conde D. Duarte de Menezes (premier gouverneur d'Alcazar Seguir, à l'ouest de Ceuta, conquis en 1458), por Ruy de Pina, dans : Collecção, t. III; — Quebedo (Vasco Muzinho), e Castellobranco : Alfonso Africano, poema historica da presa

d'Arzilla e Tanger (en 1471) ; Lisbôa, 1601, in-8 ; 1786, in-8 ; — Manuel Moreira : Poema africano, sucesos de Dom Fernando Mascareñas, general de Cepta, en el decurso de seys años que lo fue de Tranjar ; Cadiz, 1653, in-4 ; — Alvarez (fra Joâo) : Chronica dos feitos, vida e morte do infante Santo Fernando, que morreu en Fez (en 1443), reformada e augmentada pelo fray Jeronymo Romano ; Lisbôa, 1577, in-fol ; le même ouvrage en espagnol, sous le titre : Fray Hieronymo Romano : *Historia de los* dos religiosos infantes de Portugal, Don Fernando y Dona Juana ; Medina, 1595, in-4 ; même ouvrage, première édition portugaise : Fra Joâo Alvarez : Chronica do santo e virtuoso infante Dom Fernande, filho de rey Dom Joâo, primero deste nome ; Lisbôa, 1527, in-fol. ; — Acta Sanctorum 5 Junii, t. I, p. 568 ; — Leben des standhaften Prinzen D. Fernando von Portugal ; Berlin und Stettin, 1827, in-8.

[2] Vida do infante D. Henrique, por (Joze Fereyro) candido Lusitano, Lisbôa, 1758, in-4 ; en français par Cournand, 1781, in-12 ; — Il Mondo Nuovo, libro de la prima navigazzione per Oceano a le terre de Negri de la bassa Ethiopia, per commandamente del illustre signor, infante D. Henrico de Portogallo ; Vicentia, 1507, in-4 ; le même ouvrage, sous le titre : Cadamosto (Luigi) : Prima navigatione per l'Oceano a le terre de Negri della bassa Ethiopia ; Milano, 1519, in-4 ; le même ouvrage en portugais, avec de bonnes notes, sous le titre : As navigacôes de Luis de Cadamosto, dans : Colleccâo para a historia e geografia das nacôes ultramarinas, publicada pella academia real ; Lisbôa, 1812, t. II ; — Zurla : Dei viaggi et delle scoperte Africane di Alvise da Cà da Mosto, patricio Veneto ; Venezia, 1815, in-8 ; — Chronica do descobrimento e conquista de Guine, escrita por mandado del rey D. Alfonso V, sob a dirreccâo scientifica e segundo as instruccôes do illustre infante D. Henrique, pelo chronista Gomes Eannes de Azurara, fidelmente transladada do manuscripto original contemporaneo, que se conserve na bibliotheca da Parisi, e dada pelo primera vez a luz por diligencia do visconde da Carreira ; Paris, 1841, in-8 ; — Memorie sobra a prioridade dos descobrimentos portuguezes na costa da Africa occidental por servir de illustracâoa chronica da conquista de Guine por Azurara, pelo visconde de Santarem ; Paris, 1841, in-8 ; — Murr : diplomatische Geschichte des Ritters Martin Beheim ; Nuernberg, 1778 ; en français : Paris, 1802, in-8.

[1] Damian a Goez : Chronica del rey Don Manuel (1495-1521); Coimbra, 1790, in-fol.; — Osorio : De rebus Emmanuelis regis Lusitaniae; Olyssipone. 1571, in-fol; — Damian a Goez : Chronica del rey D. Juan III (1521-57); Coimbra, 1790, in-fol.;—Histoire des dernières guerres avenues en Barbarie et de la mort du roi Sébastien de Portugal (mort en 1578); Paris, 1579, in-8;— Joseph Texere : Suite d'un discours intitulé : Aventure touchant Sébastien, roi de Portugal; Leyde, 1602, in-18; — Giro Spontone : Ragguaglio dell fatto d'arme seguito nell' Africa tra Don Sebastiano, re di Portugallo e Muley Avda Malucco; Bologna, 1601, in-4;—Fray Antonio de San Roman : Jornada y muerte del rey D. Sebastian de Portugal; Walladolid, 1603, in-4;— Menezes (D. Manuel) : Chronica do principe Dom Sebastião, rey de Portugal; Lisbôa occidental; 1730, in-fol.; même ouvrage avec le véritable nom de l'auteur, sous le tittre : Jose Pereira Bocao : Portugal cuidadoso e lastimado com a vida é perda de Sr Rey D. Sebastiano o desejado de saudosa memoria : historia cronologica de suas accôes e successos desta monarchia en su tiempo, suas jornadas a Africa, batalla e perda; dividose en V libros; Lisbôa, 1737, in-fol.

[2] Clenardi de rebus Machomedanicis epistolae elegantissimae; Lovanii 1551, in-8; Antverpiae 1566, in-8; — Cœlii Augustini Curionis Marochensis regni in Mauritania nobilissimi a Saracenis conditi descriptio; Basileae 1568, in-8; — Diego de Torres : Relacion del origen y successo de los xerifes y del estado de los reinos de Marruecos, Fez, Tarudate, etc.; Sevilla, 1585, in-4. Il existe, outre la traduction française de cet ouvrage, faite par le duc d'Angoulême, le père, et publiée en 1667 dans le troisième volume du Marmol français, une autre traduction publiée à part sous le titre de : Relation de l'origine et des succès des chérifs et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant, par C. D. V. D. D.; Paris, 1657, in-4; — Chronica de la vida y admirables hechos del muy alto y muy ponderoso señor Muley Abd-el-Melech, emperador de Marruecos e rey de los reynos de Fez, compuesta por fray Juan Babtista, 1577, in-4, sans désignation de lieu.

[3] Voyages et conquêtes des rois de Portugal ès Indes d'Orient, Éthiopie, Mauritanie, Afrique et Europe, recueillis des mémoires de Joachim de Centellas; Paris, 1578, in-8; — San Roman : Historia general de la India oriental, los descubrimientos que han hecho las ar-

mas de Portugal en el Bresil e en otras (c'est-à-dire, differentes) partes de Africa y de Asia desde sus principios hasta el año 1537; Madrid, 1589, in-fol.; — Antonio Galvào : Tratados dos descubrimientos antigos e modernos à era de 1550; Lisbôa, 1731, in-fol.; — Manuel de Faria y Souza : Africa Portugueza; Lisbôa, 1681, in-fol.; — Investigaciones sobre los principales descubrimientos de los Españoles en el Oceano en el siglo XV y en parte del siglo XVI, por *Cladera*; Madrid, 1794, in-4.

[7] Aelii Antonini Nebrissensis rerum a Fernando et Isabella gestarum decades II; Grenatae, 1545, in-fol.; Pulgar : Chronica de D. Fernando y Dona Isabella; Walladolid, 1565, in-fol.; Saragossa, 1567, in-fol.—Formich (Mossen Pere) : Historias e conquestas del excellentissimos e catholicos reys de Arago e de leurs antecessors, los comdes de Barcelona, affegida la historia del rey de Hispania Don Fernando; Barcelona, 1534, in-f.; — Robles : Compendio de la vita del cardinal Fr. Ximenez; Toledo, 1604, in-4.; — Histoire de Ximenes, par Flechier, 1693, in-4.; 1694, II, in-12; — Alvarez Gomez de Castro: De bello Bughiano, Romae 1659-1661, in-fol.;—Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii, Mediolanensis; Grenatae, 1527, in-fol.; Lugd. Bat. 1670, in-fol.—Mayerne Turquet: Histoire générale d'Espagne; Paris, 1608, in-fol; 1635, II, in-fol.

[8] Etrobii diarium expeditionis Tunetanae a Carolo V susceptae anno 1535; Lovanii, 1542, in-8; plus dans : Africanae expeditionis et rerum a Carolo V gestarum collectio; Antverp, 1554, in-8, et dans : Schardii scriptores rerum germanicarum; Strasburg, 1574, in-fol;—(Giovan Battista Pino) il triumpho di Carlo Quinto a cavallieri et alli donne napolitani; Napoli, 1536, in-4; — Triumphus imperatoris Caroli Quinti; Norimbergae, 1537, in-fol. (C'est une collection de belles gravures en bois sans titre, avec une explication en latin en bas des figures; on trouve, à la fin de certains exemplaires, le petit poëme espagnol de Hurtado de Mendoca, intitulé : La conquista de Tunez, qui n'a point été imprimé à part, ni dans les obras de Mendoca; Madrid, 1610, in-4); —Bilintano : Pompeo africano, opera nueva, nella qual si contengono li memorandi gesti et gloriosi vittorii di sua Cesarea Maesta (Carolo V) nel año 1535; Neapoli, 1536, in-8;—Relation de l'expédition de Charles V contre Tunis et contre Alger, dans : Vandenesse : Voyages de l'empe-

reur Charles V (manuscrits de la bibliothèque de Besançon);—Relation de l'expédition de Tunis, envoyée par Charles V à ses ambassadeurs, intitulée : Lettre de l'empereur Charles V aux ambassadeurs sur la prinse de Thunes (collection des manuscrits Granvelle, à la bibliothèque de Besançon); — Relation manuscrite en latin, par Granvelle, de l'expédition de Tunis (à Besançon); — Lettre de Virginius Urbino, comte d'Aguillara (et commandant des forces de l'Église), datée de la Goulette, 25 juillet 1535, sur le siège de Tunis (manuscrite à la bibliothèque royale, dans la collection des ambassades de Turquie);— Traité de paix entre l'empereur Charles V et Muley Assim, roi à Tunis (manuscrit à Besançon, dans la collection Granvelle).

[9] La relation latine de Villegagnon sur la prise d'Alger se trouve dans la collection d'Anvers, citée au n° 8 et dans Schardii rerum germanicarum scriptores; on l'a aussi publiée en 1542, in-8 à Paris et in-4 à Venise;— Relation de la descente de Charles V à Alger, tirée des Archives du Mekheme d'Alger, et traduite par Venture (manuscrite à la bibliothèque royale);—Sepulveda : Romances nuevamente sacados de historias antiquas de España; añadiose el romance de la conquista de la ciudad de Berveria en Africa; Anvers, 1580, in-12.

[10] Rapport du comte d'Alcaudette, gouverneur d'Oran, du 8 février 1545 sur son expédition contre Tlemsen (manuscrits Granvelle, à Besançon); — De bello Melitensi (anno 1551) ad Carolum Caesarem Nicolai Villegagnonis commentarius; Parisiis, 1553, in-8;—Diego de Fuentes : Conquista de Africa (Mehedia en 1551) y de Sena; verdadera narration de un desafio que paso en Italia entre Marco Antonio Lunel y Pedro de Tomayo; Anvers, 1570, in-8;—Pedro Salazar : Hispania victrix, historia en la cual se cuentan muchas guerras succedidas entre Christianos et infles assi in mar, como in tierra, ab anno 1546 ad annum 1555 con las guerras acontecidas en la Barberia entre el xerife y los reyes de Marruecos, Fez y Velez; Medina, 1570, in-fol;—Rocca : Historia en la cual se trata de la origen y guerras que han tenido los Turcos desde su commencio hasta nuestros tiempos; Valencia, 1556, in-fol.

[11] Paullus Jovius : Historia sui temporis; Florentiae, 1550, II, in-fol; — Cronica del emperador Carlos V por Salazar; Sevilla, 1552, in-fol; —Compendio d'Antonio Doria delle cose di sua notizie excorse al mundo nel tempo di Carlo V; Genova, 1571, in-4; — Ochoa de

Salde : Enchiridion que trata da vida y echos del emperador Carlos V hasta 1555 ; Lisbóa, 1585, in-fol ; — D. Juan Antonio de Vera y Figueroa y Zuniga, comte de la Roca : Epitome de la vida y hechos del emperador Carlos V ; Milano, 1645, in-16 ; Madrid, 1654, in-4 ; Bruxelles, 1656, in-4 ; en français : par Duperron le Hayer ; Paris, 1662, in-4 ; — Caroli Sigonii de vita et rebus gestis Andr. Doriae liber ; Genevae, 1586, in-4 ; — Vita del prencipe Andrea Doria, descritta da Lorenzo Capelloni con un compendio del medesima vita ; Venetia, 1569, in-4 ; — Uberti Folietae historiae Genuensium ; Genuae, 1585, in-fol.

[12] Ubertus Folieta : De sacro foedere in Selimum (1571) et variae expeditiones in Africam cum obsidione Melitae (1564-65) ; Genovae, 1587, in-4. (On trouve dans ce recueil, Ubertus Folieta : De expeditione contra Tripolim (1660) ; de expeditione pro Orano (1565) ; de altera expeditione in Pignonem (1564) ; — La historia dell' empresa di Tripoli di Barbaria, fatta per ordine del serenissimo re catolico l'anno 1560 ; Venezia, 1576, in-8 ; — Antonio Francesco Cirni, Corso : Successi dell' armata catholica destinata all' impresa di Tripoli (1560), della presa delle Gerbi et progressi dell' armata turchesca ; Venetia, 1560, in-8 ; — Commentarii d'Antonio Francesco Cirni ne quali si descrive il soccorso d'Orano e l'impresa del Pignone (1564) ; Rom, 1573, in-4 ; — Commentarii d'Antonio Francesco Cirni ne quali si descrive l'assedio di Malti ; Roma, 1567, in-4 ; — Givanno Pietro Contarini : Historia delle cose succese dal principio della guerra mossa de Selim ottomano a Venetianisino al della gran giornata vittoriosa contra Turchi ; Venet., 1572, in-4 ; — Baudoin : Histoire des Chevaliers de Saint-Jean de Jerusalem ; — Bosio : Istoria della S. militia di San Giovanni Gierosolimitano ; Romae, 1594-1602 ; 1622-1652, III, in-fol ; — Leunclavii annales sultanorum usque ad 1588 ; Francofurti, 1596, in-4 ; — Philippus Lonicerus : Turcarum origo et imperatores usque ad Selimum II ; Francofurti, 1568, in-fol ; 1578, in-fol.

[13] Antonio de Herrera : Historia del mundo de tiempo del rey Felipe II ; Madrid, 1601, in-fol ; — Luys de Cabrera : historia de Felipe II ; Madrid, 1619, in-fol ; — Marmol Carvayal : Historia del rebelion y castigo de los Mauriscos del reyno de Grenada ; Malaga, 1600, in-fol ; Madrid, 1797, II, in-4 ; Paris, 1840, in-8 ; — Hurtado de Mendoza :

Guerra de Grenada del rey D. Felipe II contra los Morescos de aquel reyno; Madrid, 1610, in-4; 1674, in-4; Libôa, 1627, in-4; Valencia, 1776, in-4; — Historia de las guerras de Grenada por Aben Hâmin; Alcala de Venares, 1598, in-8; —

[14] Le flambeau de la mer, écrit par un Turc contemporain des Barberousses, et ami du fameux corsaire Camali, vers 1510 (traduction française, manuscrite, à la bibliothèque royale); — Fr. Maurolyci cosmographia; Venet. 1543, in-4; — Marini Nigri, Veneti, geographia; Basil., 1556, in-fol; — Sebastiani Munsteri cosmographia universalis cum tabulis geographicis; Basil, 1544, in-fol; 1572, in-fol.; 1625, in-fol.; — Fr. de Belleforest: Cosmographie universelle de tout le monde; Paris, 1575, in-fol; 1588, in-fol; — André Trevet: Cosmographie universelle, Paris, 1572-1582, in-fol; — Recueil de la diversité des habits de présent en usage en Europe, Asie, Afrique et îles adjacentes; Paris, 1562, in-8; 1568, in-8; — Grynaeus: Novus orbis, regionum et insularum; Basil., 1532, in-fol; — Hacluyt: Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the english nation, made by sea or over land; London, 1598-1600, III, in-fol (le tome II); éd. II: London, 1800, V, in-4; (le tome III [1]).

[15] Les cartes de Marin Sanudo (1321), de Pigignani (1376), d'Andreas Biancho (1436) et de fra Mauro (1428 ou 1459), dans: Zurla: di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani piu illustri dissertazioni; Venezia, 1819, III, in-4; celle de Sanudo, dans le second volume des: Gesta Dei per Francos, collectore Jacobo Bongarsio; Hanov., 1611, II, in-fol; l'Afrique de fra Mauro, dans: Vincent: Periplus of the erythrean sea, London, 1800-1805, II, in-4 (t. II); Zuerla il mappamundo di fra Mauro; Venez., 1806, in-fol. — Carte catalane de 1376, à la bibliothrque royale de Paris, dans: les notices et extraits de la bi-

[1] Ajoutez: *a)* Léon l'Africain, édition latine; Tiguri, 1559, in-8; édition française; Anvers, 1559, in-8; édition allemande, d'après Temporal; Heilbronn, 1825, in-8; le titre de l'édition allemande de Léon, par Lorsbach: Johann Leo's des Afrikaners Beschreibung von Africa, deutsch von Lorsbach; Herborn, 1805, in-8; et la traduction hollandaise; Amsterdam, 1765, in-4, — *b)* Le Marmol hollandais; Amsterdam, 1668, in-fol.; le Marmol allemand; Nuernberg, 1670, in-fol.; — *c)* Nicolas de Nicolai, édition d'Anvers, 1586, in-4; en allemand, Nuernberg, 1572, in-fol.; — *d)* Ghistele, en italien; Anvers, 1576, in-fol.; en anglais; Londres, 1585, in-fol.

bliothèque du roi, t. XIV, p. 66 (mémoire de MM. Buchon et Tastu); dans : L'Atlas do visconde de Santarem; Paris, 1841; dans : l'Athenaeum du 18 avril, 16 mai, 6 et 16 juin 1840, par d'Avezac, et dans : Walckenaer : Recherches sur l'intérieur de l'Afrique, Paris, 1821, p. 18 note; —Planisphère du musée Borgia, dans les Mémoires de l'Académie de Goettingue pour 1804-1808, p. 282; — Memoria sobre dos antigas mappas geograficas do infante D. Pedro e do Cartorio da Alcobaca, por Antonino Ribeira dos Santos, dans : Memoria de litteratura portugueza, t. VIII, p. 275; — Africa de Mappa mundi de Juan de la Cosa, piloto de Christovão Colombo em 1495, desenhado em 1500, tirada do original, possudo pelo Sr Baron Walckenaer; Paris, 1841; —Pars globi terrestris a Martino Beheim, equite Lusitano, Norimbergae confecti; delineavit C. F. de Murr 1778; — Jean Ruysh : Universalior cogniti orbis tabula ex recentioribus confecta observationibus, dans le Ptolémée latin, publié en 1508 à Rome, par Marcus Beneventanus et Jean Cotta; — La carte de l'Afrique de Jean Scot, dans son Ptolémée latin; Strasbourg, 1520, in-fol; reproduite avec des changemens légers, par Laurent Phrisius, dans les Ptolémées latins, publiés à Strasbourg, en 1522 et 1525 et par Servet, à Lyon, en 1535 et en 1541; — la carte d'Afrique, dans l'édition de Ramusio de 1554, reproduite avec quelques changemens, par Forlani; Venise, 1562, in-fol;— La mappemonde et la carte d'Afrique, dans Ortelius : Theatrum orbis terrarum, Antv., 1570, in-fol; Paris, 1598, in-fol. (en français); la mappemonde et l'Afrique dans les atlas de Mercator et de Hondius; Duisburg, 1694, in-4; Amsterdam, 1605, 1612 et 1625, in-fol. et in-4; dans celui de Blaeu, (Amsterdam, 1665); dans : Cellarius : Harmonia macrocosmica seu Atlas universalis et novus; Amstelod., 1661, in-fol; enfin les deux cartes dans l'Afrique de Livio Sanuto, Venise, 1588, in-fol.

§. II. *Dix-septième siècle.*

1° Paulli Merulae cosmographia cum tabulis geographicis; Lugduni Batavorum, 1610, in-4;—L'Afrique, par Nicolas Sanson, 1750, une feuille in-folio; l'Afrique en plusieurs cartes et divers traités de géographie et d'histoire, par le seiur (Nicolas) Sanson d'Abbeville; Paris, 1656 ou 1662, in-4; l'atlas de Nicolas Sanson, publié à Amsterdam, 1696, II

in-fol par les soins de Jaillot et Mortier; — Jacob Meursius: Cartes d'Afrique et de la Nigritie dans le Dapper français de 1686, p. 1 et 218; — Cosmographie de Peter Heylin, London, 1682, in-fol; — Brietii parallela geographiae veteris et novae; Parisii, 1648. III, in-4 et en manuscrit à la bibliothèque royale; — Purchas his pilgrims in seven books; London, 1617 25, III, in-fol; (the seventh book containing navigations, voyages and land discoveries with other historical relations of Africa); — E. G. Happelius: Thesaurus exoticus, Darstellung der Asiatischen, Afrikanischen und Amerikanichen Nationes, uebersetzt von Lange; Hamburg, 1688, in-fol.

[17] Mendoca: Jornada da Africa, copiada da edicào de Lisbôa de 1607, por Bento Joze de Souza Farinah; Lisbôa, 1785, in-8; — Antonio de Leon: Epitome de la bibliotheca oriental y occidental nautica y geographica; Madrid, 1629, in-4; — Recueil de différens voyages faits en Afrique et en Amérique; Amsterdam, 1674, in-4; — Voyage de Libye au royaume de Senegale, le long du Niger, par Claude Jannequin, sieur de Rochefort; Paris, 1645, in-8; — Vincent le Blanc: Voyages aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Pegu et dans toute l'Afrique intérieure, aux îles de la Méditerranée; le tout recueilli de ses mémoires par Bergeron, et corrigé par L. Coullon; Paris, 1649, in-4; Troye, 1658, in-4; — Voyages de J. Mocquet en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales; Paris, 1616, in-8; 1851, in-8; — Dumont Reizen door de grootske gedeelten van Europa en Afrika; Utrecht, 1699, in-4; — Biddulph: Travels of four englishmen and a preacher into Africa, Asia, Troy and to the black sea and into Syria; London, 1612, in-4.; — Le Bouclier de l'Europe, ou la Guerre Sainte, avec une relation de voyages faits dans la Turquie, la Thébaïde et la Barbarie, par le révérend père Jean Coppin; Lyon, 1686, in-4 [1].

[1] *a)* Le titre hollandais de l'Afrique de Dapper est: Naukeurige Beschryvinge der Afrikaensche Gewesten van Egypten, Barbaryen, Libyen, Biledulgerid, etc., door D. O. Dapper; Amsterdam, 1668, in-fol; 1672, in-fol.; en allemand: Umstaendliche Beschreibung von Afrika, aus dem Hollaendischen ubersetzt von Beern; Nuernberg, 1684, in-fol; — *b)* Le titre anglais de l'Afrique d'Ogilby est: Africa, being an accurate description of the regions of Egypt, Libya and Biledulgerid, the land of Negroes, Guine, Aethiopia and the Abyssins, etc., collected from most authentick authors by John Ogilby; 1670, in-fol, — De la Croix, Paris, 1609, IV, in-12.

[18] Navigations into Barbary by Fr. Brooks; London, 1681, in-8; en français; Utrecht, 1737, in-8; — Triumvirat de Barbarie, par le père Pascal Canto; Paris, 1657, in-4; — Relation abrégée de la ville et du royaume de Barbarie, par F. P. de la Croix (manuscrit de Langlès, p. 450).

[19] A true historicall discourse of Muley Hamet's rising *to the* kingdoms of Moruecos, Fez and Sus; the disunion of the three kingdoms by civil warre; the religion and polices of the More or Barberian; London, 1609, in-8; — Marco de Guadalajara y Xaveiro : Expulsion de *los* Moriscos de España; Pampelona, 1613, in-4; — Jayme Bleda : chronica de los Moros de Espana; Valencia, 1618, in-fol. — The arival and entertainment of the ambassador Ben Abdallah with his associate M. Robert Blake from the high and mighty prince Mulley Mahamed Sheque, emperor of Marocco, king of Fesse and Susse. Likewise god's exceeding mercy manifested in the happy redemption of three hundred and two of his majesty's poore subjects, who had been long in miserable slavery at Salley in Barbary; London, 1637, in-4; — Three miseries of Barbary : plague, famine and civil warre, with a relation of the death of Mahamet, the late emperor and a brief report of the now present warre between the three brothers; London, in-4, sine anno; — A copy of the captives' petition as it was presented to the king's majesty; sans désignation de lieu et d'année; — Voyage en Afrique, où sont contenues les navigations des Français, entreprises en 1629 et en 1630, sous la conduite de Razilly ès côtes occidentales des royaumes de Fez et de Maroc; le tout recueilli et illustré de curieuses observations, par Jean Armand, dit Mustapha, turc de nation; Paris, 1631, in-8.

[20] Conestaggio; Relatione del apparechio, etc.; Genova, 1604, in-4 (plus complet que le manuscrit de la bibliothèque royale [1]); — Pierre Dan : Histoire de Barbarie, etc.; deuxième édition; Paris, 1649, in-fol.; Pierre Dan : Les Victoires de la Charité chrétienne, ou Voyages en Alger et autres lieux; Paris, 1646, in-12; — d'Aranda, première édition, à La Haye, 1657, in-12; — Etat de ce qui est nécessaire pour

[1] De l'origine de la domination turque en Algérie, traduite de l'Africa illustra de Grammayc, par Charles Brosselard; Paris, 1839, in-8.

l'entretenement du Bastion, la Calle, cap de Rose, la Maison de Bonnes et celle d'Arger (manuscrit à la bibliothèque royale, collection Brienne, n° 78), publié en entier par Baude, t. II, p. 390; — Rétablissement du bastion de France, par Sanson Napolon, en 1628 (manuscrits à la bibliothèque royale, collection Brienne, n° 78), en entier dans Baude, II, p. 390; — Articles du traité de 1604 entre Henri-le-Grand et le sultan Ahmet, empereur des Turcs, en arabe et en français; Paris, 1615, in-4.; — The case of many hundred poor english captives in Algier; sans désignation de lieu et d'année; — Relation véritable de ce qui s'est passé à la descente des troupes à Gigeri; Aix, 1664, in-12; — Apologie pour M. de Gadagne; Paris, 1666, in-12; (et manuscrit à la bibliothèque royale); Récit véritable de ce qui s'est passé à Gigeri (manuscrit à la bibliothèque royale, H. fond St-Germain); — Mémoire de Duquesne pour l'agrandissement du port de Gigeri (manuscrit du ministère de la marine); — Mémoire adressé au roi par Blaise Raymond de Mérigny, en 1674, sur l'état des concessions d'Afrique (bibliothèque royale, fond St-Germain, n° 778); — Relation de tout ce qui s'est passé à Alger, par le sieur Duquesne, au mois de juin 1683, in-12; — Les articles de paix accordés par Tourville se trouvent plus complets dans le manuscrit 78 de la collection Brienne que dans l'ouvrage imprimé; —Harangue de Mehemed Fleming, envoyé d'Alger au roi le 26 juillet 1690 (manuscrite à la bibliothèque royale, mel. Clair, t. 543, p. 887); en entier dans Rotarlier, t. II, p. 561; — Histoire militaire de Louis-le-Grand, par le marquis de Quincy, Paris, 1726; — L'heureux esclave, ou relation des aventures de La Martinière; comme il fut pris par les corsaires de Barbarie et délivré; Paris, 1674, in-12; — Histoire de Notre-Dame de Mercy pour la rédemption des captifs; 1691, in-12; —Relation des voyages faits à Tunis par le sieur de Bricant; dans: Recueil de diverses pièces curieuses de ce temps; Cologne, 1666, in-12 [1].

[21] Roland Fréjus: Relation d'un voyage fait en 1666 aux royaumes de Maroc et de Fez pour l'établissement du commerce avec la France, avec une description des états du roi de Tafilet; Paris, édit. II, 1682,

[1] Le titre allemand du théâtre de l'esclavage des Barbaresques, etc., est: Theater Barbarischer Sklaverey; Hamburg, 1694, in-8.

in-12;—A short and strange relation of some parts of the life of Tafiletta, the great emperor of the Barbary; London, 1669, in-4; en français, sous le titre : Histoire de Muley Arxid, roi de Tafilet, Fez, Maroc et Tarudent; Paris, 1670, in-12; en allemand : Geschichte vom maechtigen Kaiser der Barbarey und Tafilet; 1670, in-12; — Lettre écrite en réponse à diverses questions sur les parties de l'Afrique où règne aujourd'hui Muley Arxid, roi deTafilet, Fez, Maroc et Tarudent, par M.*** (Chorant), qui a demeuré vingt-cinq ans dans la Mauritanie; Paris, 1670, in-12; — La Barbarie occidentale, ou courte relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc, par Lancelot Addison; Londres, 1674, in-8; — État présent des Juifs, et particulièrement de ceux des Etats Barbaresques, par Lancelot Addison; Londres, 1675, in-8; — Relation nouvelle et particulière du voyage des révérends pères de la Mercy aux royaumes de Fez et de Maroc, pour la rédemption des captifs chrétiens, négociée en l'année 1681 avec Mouley Ismaël, par L. Desmay; Paris, 1682, in-12; — Négociations de M. St-Amand, ambassadeur de France à Maroc, en 1682 (manuscrit de Langlès, p. 452); — Relation curieuse des états du roi de Fez et de Maroc qui règne aujourd'hui, avec une description des ports et des places fortes des Espagnols, des Anglais, des Portugais et du roi de Maroc aux côtes de Barbarie; Paris, 1682, in-12; — État présent de l'empire de Maroc, par François Pidou de St-Olon; Paris, 1694, in-12; — Relation de l'empire de Maroc, où l'on voit la situation du pays, les mœurs, coutumes, gouvernement, religion, politique des habitans, par François Pidou de St-Olon; Paris, 1695, in-12; — Relation de la captivité du sieur Mouette dans les royâumes de Fez et de Maroc, où il a demeuré pendant onze ans (par Loucours); Paris, 1683, in-12; — Histoire des conquêtes de Mouley Archy, connu sous le nom de roi de Tafilette, et de Mouley Ismaël, ou Semein, son frère et son successeur, contenant une description des royaumes, des lois, des coutumes et mœurs des habitans, par J. Mouette; Paris, 1683, in-12;—Mission historial de Marruecos por Puerta; Sevilla, 1708, in-fol.; — An account of south west Barbary, containing what is most remarkable in the territories of the king of Fez and Marocco, written by a person who has been a slave there a considerable time, etc. and published from the authentick manuscript by Simon Ockley; London,

1715, in-12; en français, sous le titre : Relation des états de Fez et de Maroc, publiée par Simon Ockley; Paris, 1726, in-12; — Histoire de Mouley Ismaël; par le père Busnot; Rouen, 1714, in-12; Histoire des révolutions de l'empire de Maroc, depuis la mort du dernier empereur, Mouley Ismaël (mort en 1727), par Jn. Braithwait, traduite du journal anglais; Amsterdam, 1756, in-12; — Relation de ce qui s'est passé dans les trois voyages que les religieux de l'ordre de Notre-Dame de Mercy ont faits dans les états du roi de Maroc pour la rédemption des captifs en 1704, 1708 et 1712, par un des pères députés pour la rédemption de la congrégation de Paris du même ordre, dédiée aux évêques de la Bretagne; Paris, 1724, in-12; — Relation de ce qui s'est passé à Maroc de 1727 à 1737, par un anonyme, in-8 (sans désignation de lieu et d'année).

§ III. *De* 1700 *à* 1842.

[22] Harris navigantium atque itinerantium bibliotheca, or a complete collection of voyages and travels; London, 1705, II, in-fol.; 1744 or 1764, II, in-fol.; — Salmon: The universal traveller; London, 1759, II, in-fol.; — Collection of voyages and travels in various parts of the globe; London, Churchill, 1704, IV, in-fol.; London, 1752-46, VI, in-fol.; — Plus : Collection of voyages and travels of authentick writers in our own tongue by Osborry; London, 1745-47, II, in-fol.; — A general collection of voyages with the authority of the king by Th. Astley; London, 1745-1770, XXI, in-4; — Barrow : Collection of voyages; London, 1765, XII, in-12; en français : Abrégé historique des découvertes faites par les européens dans différentes parties du monde; Paris, 1766, XII, in-12; — Pinkerton: Collection of voyages; London, 1808-14, XVII, in-4; — Kerr's (Robert): History and general collection of voyages; London, 1811-17, XVIII, in-8; — Histoire générale des voyages et découvertes maritimes et continentales; par W. Desborough Cooley, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, traduite de l'anglais et continuée depuis 1830 par Ad. Joanne Oldnick et d'Avezac; Paris, 1840, III, in-12; — Histoire générale des voyages, par Prevost; Paris, 1746-70, XIX, et Amsterdam, 1775-78, XX-XV, in-4; Paris, 1746-78, LXXVI, in-8; — Histoire générale des voyages, par Pierre de Hondt; La Haye, 1747-63,

XVIII, in-4, et Paris 1775, XIX-XX, in-4; — Abrégé de l'histoire générale des voyages, par Laharpe; Paris, 1781, XXXII, in-8, nouvelle édition des vingt-un premiers volumes par Eyriès; Paris, 1820, XXIV, in-8; — Eyriès : Abrégé des voyages modernes, depuis 1780 jusqu'à nos jours; Paris, 1822-24, XIV, in-8;—Nouvelle histoire générale des voyages, par Walckenaer; Paris, 1826-1831, XXI, in-8; (ils traitent tous de l'Afrique); — Archives des voyages, ou collection d'anciennes relations inédites ou rares, par H. Terneaux-Compans; Paris, 1840 et suiv. in-8.;—Bibliothèque Asiatique et Africaine, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Asie et à l'Afrique qui ont paru depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'en 1700, par Terneaux-Compans; Paris, 1841, in-8; — J. Beckmann : Litteratur der aelteren Reisebeschreibungen; Goettingen, 1807, II, in-8.

[21] Leyden's historical account of discoveries and travels in Africa from the earliest ages to the present time; London, 1799, in-8; Edinburgh, ed. II, by Murray, 1817, II, in-8; en français : Tableau des découvertes et des établissemens des Européens au nord et dans l'ouest de l'Afrique, par Cuny; Paris, 1804, in-8; 1809, in-8; — Histoire des découvertes faites en Afrique depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours; Paris, 1821, IV, in-8 (d'après la seconde édition anglaise); —Collection des voyages faits en Afrique, par Walckenaer; Paris, 1840 et suiv., in-8; —Proceedings of the association for promoting the discovery of the interior parts of Africa; London, 1790, in-4; 1810, II, in-8; — Hutton (Cat.) the tour of Africa selected from the best authors London, 1819-21, III, 8; — Cuhn : Sammlumg merkwuerdiger Reisen in das Innere von Africa; Leipzig, 1790-91; III, 8; —Walckenaer : Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale; Paris, 1821, in-8; — De Guignes : Allgemeine Bemerkungen ueber den Handel und die Verbindungen der Nationes in dem Inneren von Afrika sowohl unter sich selbst als auch mit den Einvohnern der Barbarey, Aegyptens und Arabiens; plus : Lalande : Untersuchungen ueber das Innere von Afrika; dans : Bruns und Zimmermanns Repertorium fuer neuere Geschichte und Geographie; Nuernberg, 1801, in-8, t. I (comparez journal des savants de juillet 1741); — The importance of effectually supporting the royal African company of England; London, 1744, in-4; — Lamiral : L'Afrique et le peuple africain; Paris, 1789, in-8; —

Esquisses africaines, par Cowper Rose, traduites de l'anglais par Cabanis; Paris, 1832, in-8; — Rosenmueller : Die sitten der Bedouinen und Araber; Leipzig, 1789, in-8.

[24] Hadji Khalfa : Le Miroir du monde; orné de 37 cartes (en turc); Constantinople, 1732, in-fol; — Gatterer : Kurzer Begriff der Geographie; Goettingen, 1792, II, in-8; — Buesching's neue Erdbeschreibung, édit. VII, Hamburg, 1758-60, V, in-8; édit. VIII, 1776-81, XI, in-8; édit. IX, 1789-92, XI, in-8 (sans l'Afrique); t. XII, partie I, contenant l'Égypte, par Hartmann, 1799, in-8. La traduction française de Pfeffel, Strasbourg, 1784, XVI, in-8, a été faite sur la 8e édition; — Gaspari's, Hasselts, Cannabich's, Gutsmuth's und Uckerts vollstaendiges Handbuch der Erdbeschreibung; Weimar, 1819 et suivantes, in-8; (le tome VI, partie I, contient le nord de l'Afrique. Il a paru en 1824, et est de Uckert); — Ritter's Erdkunde im Verhaeltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen; édit. I, Berlin, 1817, II, in-8; édit. II, 1822, in-8; édit. III, 1841, in-8; une traduction française du premier volume de la géographie de Ritter, qui contient l'Afrique, a été publiée par E. Buret et E. Desor, sous le titre : Géographie générale comparée de Ritter, Paris, 1835-36, III, in-8; — Guthrie : System of geography; London, 1795, in-4; en français : Paris, édit. IV, 1807, VIII, in-8; — Pinkerton's (John) modern géography, édit. III, London, 1811, in-4; en français sur la deuxième édition de 1805, par Walckenaer; Paris, 1804, V, in-8; — Playfair's system of geography ancient and modern; London, 1808-1814, VI, in-4; — Walckenaer : cosmologie, ou description générale de la terre, considérée sous les rapports politiques, physiques, historiques et civiles; Paris, 1815, in-8; — Maltebrun : Précis de Géographie; Paris, 15-1817, les tomes I et IV; nouvelle édition, par Huet, 1834 et suivantes, in-8; — Balbi : Abrégé de Géographie, in-8.

[25] Borheck's neue Erdbeschreibung von Afrika; Frankfort, 1789-91, II, in-8; — Bruns : Neue Systematische Erdbeschreibung von Afrika; Frankfort und Nuernberg, 1793-99, VI, in-8; — Julius Loewenberg : Afrika; Berlin, 1835, in-8; — The Negroland of the Arabs examined and explained by Cooley; London, 1841, in-8.

[26] Delisle : Cartes d'Afrique, publiées en 1700, 1707 et 1722; — Mappemonde, publiée en 1720; — d'Anville : Carte d'Afrique, en

trois feuilles, 1749, reproduite en 1754, 1770 et 1777; auparavant [1]) carte de la Barbarie et de la Nigritie, 1758; [2]) carte pour l'intelligence du mémoire sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique, dans: Mémoire de l'académie des inscriptions, t. XXVI, p. 64, in-4 et t. XLIII, p. 409, avec une tabula ad Ptolemaei descriptionem exacta; [3]) carte pour l'intelligence du mémoire sur les sources du Nil, dans t. XXVI, p. 46 et t. XLIII, p. 579; — [4]) carte de la partie occidentale de l'Afrique comprise entre Arguin et Sierre Leone, dressée en 1727, et dédiée à la compagnie des Indes de France, avec un supplément sur le haut du Niger jusqu'à Tombut, d'après Delisle, et une carte dressée sur la description d'Édrisi; [5]) l'Éthiopie occidentale (janvier 1752), depuis la rivière de Gabon, près de l'équateur, jusqu'à 19 degré et demi de latitude australe; — Sketch of the northern part of Africa exhibiting the geographical information collected by the African society compiled by J. Rennel; 1790 (in the first edition of the proceedings; London, 1790, in-4); — A map showing the progress of discovery and improvement in the geography of north Africa, compiled by J. Rennel, 1798, corrected in 1802 and 1810 in the second edition of the proceedings; — Wilkins map of Africa; London, 1800 (en quatre feuilles); — Arrowsmith: Map of Africa; London, 1802 (en quatre feuilles); — Purdy: Map of Africa; London, 1809 (en quatre feuilles); — Carte encyprotype de l'Afrique, en quatre feuilles, par Brue; Paris, 1814; et dans le grand atlas de Brue; Paris, 1816, de 40 feuilles in-folio; 2e édition, Paris, 1826; en une feuille: Paris, 1820 et 1822, et dans l'édition réduite du grand atlas de Brue; Paris, 1822; — L'Afrique, en une feuille, par Lapie, 1814 et 1817; — L'Afrique, en une feuille, par Lapie; Paris, 1827; — Berghaus: Karte von Afrika; Stuttgart, 1826, achevée le 30 novembre 1825; — Erster Karton zu Heinrich's Berghaus' Karte von Afrika; Stuttgart, 1826, achevée le 17 mai 1826; — Handatlas von Afrika in XIV Blaettern, 1831-34, en XIV feuilles in-fol.; — Les cartes de l'Afrique entière et des parties de l'Afrique, dans les différentes éditions de l'Atlas de Lapie, dont la première est de 1811; — Dans le new universal atlas de Carey; 1821, in-fol.; — Dans: Sidney: a new general atlas of 53 maps; London, 1829, in-fol., with (London, 1831) an alphabetical index of all the names cited in the new general atlas; — Dans: Van der Meulen: Atlas universel de geographie physique,

statistique, politique et mathématique, sur l'échelle d'une ligne par 1900 toises; Bruxelles, 1827, VI, in-fol., renfermant 400 cartes lithographiées.

[27] Valdes (Ant.) et Vincente Tofino de San Miguel : Derrotero de las costas de España en el Mediterraneo; Madrid, 1787, in-4 et atlas in-fol.; les mêmes : Derrotero de las costas de España en el Oceano atlantico para intelligencia y uso de las cartas; Madrid, 1789, in-4; — Manuel du pilote dans la Méditerranée, par L. S. Baudin; Toulon, 1838, in-8; — Manuel du pilote de la Méditerranée : 1re partie, ou description des côtes de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Bon et en dehors de la Sicile, traduit du derrotero de Tofino pour la côte d'Espagne et la partie correspondante de la Barbarie, rédigé pour le reste par L. S. Baudin; Toulon, 1840, in-8; — Thomas James : History of the Herculean strait, now called straits of Gibraltar; London, 1771, II, in-4; — Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan, par Taylor, Paris, 1835, in-4; — Carte du bassin de la Méditerranée, autographiée d'après la carte militaire de l'Europe, dressée au dépôt de la guerre, sous la direction du général Pelet; Paris, 1841, en trois feuilles; — Carte de la navigation à la vapeur dans le bassin de la Méditerranée, par Picquet, 1840; — Carte de la partie nord-ouest de l'Afrique, avec l'indication des stations de pêche et des pêcheries projetées dans les mers voisines; Marseille et Paris, 1840, in-8 [1]; — Gauthier : Carte de la Méditerrannée assujettie aux observations faites en 1817-20; Paris, 1821, in-fol; — Lapie : Carte de la Méditerranée; 1810, 1829 et 1833; — Carte de la Méditerranée et de la mer Noire, par Lapie, 1831, en quatre feuilles; — Carte génerale des états du nord de l'Afrique, par Brue, 1831; — Chart of the western coast of the Mediterranean sea by captain Smith, 1829; — Chart of the coast of Tunis from Africa city to Fratelli rocks by Smith, 1829; — Carte du nord de l'Afrique, par Smith; Toulon, 1830; — Carte de la régence de Tunis, dressée au dépôt de la guerre,

[1] Cette carte se rattache à l'ouvrage suivant : Sabin Berthelot : De la pêche sur la côte occidentale de l'Afrique, et des établissemens les plus utiles aux progrès de cette industrie; Marseille et Paris, 1840, in-8; comparez : Extrait d'un rapport adressé le 15 novembre 1841 au ministre de la marine, par M. Bouet, capitaine de corvette, au sujet des faits contenus dans l'ouvrage précédent. (Annales maritimes et coloniales du mois de juin 1842).

d'après les dessins de Falbe et de Ste-Marie Bricot, 1841;—Les cartes des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, celle d'Alger et d'Oran, ainsi que les vues des environs de Bone, Tlemcen, Mascara, et le plan des travaux projetés pour le port d'Alger, dans les tableaux de la situation des établissemens français dans l'Algérie, et à part, en 1841, chez Koeppelin;—Théâtre de la guerre en Afrique, contenant les régences de d'Alger, de Tunis, de Tripoli et l'empire de Maroc, par Fremin, 1830 et 1841; — Carte d'Alger, de Tunis et de Tripoli, dressée sur les renseignemens du colonel Boutin, par Berthe; 1830 et 1840. — Carte du gouvernement d'Alger, par Fremin, 1840;—Carte de l'Algérie, dédiée au roi, par Dufour, 1840; —Nouvelle carte du gouvernement d'Alger, dressée d'après les derniers documents officiels, par Dezauche, 1840;—Algier und das Mittelmeer von L.H. Michaelis; Stuttgart, 1830;—Carte de l'Algérie au sud de Guelma, depuis le mont Aures jusqu'à la limite de Tunis, dressée en 1838 par le général Duvivier, 1841.

[22] Narrative of travels in Europe, Asia, and Afrika in the 17 th. century by Euliya Effendi, translated from the turkish by Joseph Hammer; London, 1833, t. I, in-4;— Lettres critiques de Hadji Mehemed Effendi à madame de G. sur les Mémoires d'Arvieux; Paris, 1735, in-8 [1]; — Bruce travels to discover the sources of the Nile in 1768-72; Edimburgh, 1790, V, in-4; London, 1805, by Murray, VII, in-8; Edimburgh, même édition, 1813, VII, in-8; Cumming Bruce (L): Memoir regarding Bruce's journies and drawings in northern Afrika; London, 1837, in-8; —Thunberg: Reisen nach Europa, Asien und Afrika; Berlin, 1772, in-8; en français, par Langlès, Paris, 1796, IV, in-8; — Abu Taleb khan's travels in Asia, Afrika and Europe (1799-1802) from the Persian by Steward, London, 1810, II, in-8; en français, par Charles Malo; en Persan by Abu Thaleb's son, Mirza Hussein Ali and Mir Kudrut Ali Munshi; Kalkutta, 1812, in-8; —Voyages d'Ali Bey-el-Abassi (pseudonyme dont le nom véritable est Domingo Badia y Leblich) en Afrique et en Asie, pendant les années 1803-7; Paris, 1814, in-8; en anglais: Travels of Ali Bey in Marocco, Tripoli, Cyprus,

[1] Il existe une édition française de la Motraye, publiée à La Haye, 1727, II, in fol., et une édition anglaise intitulée : Travels to Europe, Asia and part of Afrika; London, 1732, in-fol.

etc, written by himself; London, 1816, II, in-4; — Les Bédouins ou Arabes du désert, d'après les notes inédites de Dom Raphael, sur les mœurs, les usages, les lois et les coutumes civiles et religieuses de ce peuple, par F. J. Mayeux; Paris, 1816, III, in-8; (comparez Life and adventures of Antar, now firstly translated from the original by Ferrick Hamilton; London, 1819, IV, in-8);—Promenades d'un voyageur Prussien en diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, en 1815 et 1815, par Bramsen; Paris, 1818, II. in-8; —Richardson: Travels along the mediterranean and ports adjacent during the years 1816 and 1818; London, 1822, in-8; — Blaquiere's letters from the Mediterranean; London, 1815, in-8; — Letters from Barbary, France, Spain by an English officer; London, 1788, II, in-8;—Jardinet's letters from Barbary; London, 1789, II, in-8; — A Journal of travels in Barbary (1801), by James Curtis with observations on the gumtrade of Senegal; London, 1805, in-12; en allemand: Tagebuch einer Reise in die Barbarei, im Jahre 1801, aus dem Englischen von Vogel; Rostock, 1804, in-8; — Samuel Romaneli: Massa ba-Arab, ou voyage en Barbarie; Berlin, 1792, in-12; Vienne, 1854, in-12 (tableau piquant, écrit en hébreu, de la vie domestique des Juifs de la Marocque et de l'Algérie vers la fin du dix-huitième siècle)[1].

30 Histoire des révolutions de Tunis et d'Alger; 1715, in-12; — Hebenstreit: De antiquitatibus romanis in Africa; Hafniae, 1755, in-4; —Morcelli: Africa Christiana in tres partes distributa; Brixiae, 1815, III, in-4. (Ajoutez: Lequien: Oriens Christianus; Parisiis, 1740,

[1] M. Munk vient de publier, dans le journal asiatique de juillet 1842, une notice sur Joseph Ben Jebouda (disciple de Maimonide), qui renferme beaucoup de détails curieux sur les persécutions que les Juifs des États Barbaresques eurent à subir de la part des Almohades, depuis l'an 1146 de J.-C. jusqu'à 1224. (Voyez p. 14, 34-37 et 45 de l'édition de cette notice tirée à part). Forcés d'opter entre l'islamisme, l'exil ou la mort, les Juifs du Maghreb se soumettaient extérieurement aux pratiques de la religion musulmane, fréquentant les mosquées et lisant le Coran sans cesser de professer le judaïsme dans l'intérieur de leurs maisons, et de rester liés entre eux et en correspondance avec les communautés juives du dehors. Les plus fervens d'entre eux profitèrent de la première occasion pour quitter le Maghreb, et furent bien reçus par leurs anciens coréligionaires, qui se gardaient bien de leur faire un reproche du mahomédanisme qu'ils avaient été forcés d'embrasser dans leur patrie.

IV, in-fol.— Historia persecutionis Vandalicae, etc., studio Theodorici Ruinart; Parisiis, 1694, in-8; — Optati de schismate donatistarum libri septem, etc., studio Ludovici Ellies du Pin; Lutetiae Paris., 1700, in-fol.; — Notitiae graecorum episcopatuum a Leone Sapiente ad Andronicum Palaeologum, a P. Jacob Goar ordinis predicatorum collectae vel recenter editae ad calcem historiae Byzantinae Codigni (uropalatis; Parisis, 1648, in-fol;—Notitiae Leonis Sapientis dans: Beveregii annotationes ad canones concilii Trullani; Oxonii, 1672, II, in-fol; —). — Poème en barbaresque, traduit par Venture et composé à l'occasion du bombardement d'Alger par les Danois en 1770 (manuscrit à la bibliothèque royale; notes de Venture) et dans Rotarlier, t. II; — Dalrymple: Travels through Spain and Portugal in the year 1775, with a short account of the Spanish expedition against Algiers in the year 1775; London, 1777, in-4; en français, par Romance de Mesmont, 1783, in-8; — Kurzgefaste historisch-statistiche, topographische Beschreibung von Algier, mit Ansichten; Leipzig, 1808, in-8;—Sidney Smith: Mémoire sur la nécessité et sur les mesures à prendre pour détruire la piraterie; London, 1815, in-4; — Mémoires, procès-verbaux, circulaires relatifs à la société des antipirates; Paris, chez Belin, 1815 et 1816; — Herman: Ueber die Seeraeuber im Mittelmeer und ihre Vestilgung; Luebeck, 1815, in-8; — Dumge: Ansichten von Tunis, Tripolis and Algier, Stuttgard, 1816, in-8; — De l'Afrique et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; Paris, 1818, in-8; — Esquisses de l'état d'Alger, considéré sous les rapports politique, historique et civil, dans les Annales maritimes de 1828, t. II. — Lettre topographique et médicale sur Alger, par Lauvergne (Annales maritimes, 1829, Septembre et Octobre [1]).

[1] Ajoutez: *a)* Le Morgan hollandais, intitulé: Allgemeene Beschryvinge van Barbaryen, etc. In het Engels vitgegeeven door Joh. Morgan; S'-Grave, 1735. II, in-4; — *b)* Shaw: Reizen en Aanmerkungen door en over Barbaryen en het Oosten; Amsterdam, 1773, II, in-4 (c'est la meilleure traduction de l'ouvrage anglais de Shaw qu'on possède; elle l'emporte sur les éditions anglaises par deux raisons: les cartes, qui ne s'accordent pas toujours bien avec la relation écrite des éditions publiées en Angleterre, ont été rectifiées sur le texte avec autant de discernement que de soin; on a réuni en les discutant, mais sans en faire une fusion gênante pour le lecteur qui aimerait à fixer son jugement sur l'appareil même des matériaux qu'on ira mettre en œuvre, les variations des vues de Shaw dans l'exposé des faits et des aperçus renfermés dans les deux

: "· Guide des Français à Alger, avec un recueil de mots et de phrases français-arabes; Paris, 1830, in-8; — Histoire du royaume d'Alger, par J. M. H. B.; Toulon, 1830, in-8; — Description historique, géographique et politique d'Alger; Paris, (12 avril) 1830, in-8; — Voyage d'Alger, augmenté d'un vocabulaire français-algérien; Avignon, 1830, in-12; — Sur Alger, par Jules Marmier; Paris, 1830, in-8; — Abrégé de l'histoire d'Alger, contenant la relation de l'expédition de Lord Exmouth, en 1816; Auxonne, 1830, in-8; — Description de la régence d'Alger, par Larénaudière (Nouvelles Annales de Voyages, 1830, 2e série, t. VI (Avril et Juin), p. 91-117; — Description historique et politique de la régence d'Alger, par Vivien, dans le VIe cahier du bibliomappe annuel, publié par le bureau central de géographie; — Description géographique et statistique de la régence d'Alger, inséréé dans le cahier d'Avril 1830, de l'antologia italiana; Florence, 1830, in-8; — Noticia historica del reyno e de la ciudad de Argel; Madrid, 1830, in-8; — Alger, par Rozet, dans l'Univers Pittoresque; Paris,

premières éditions de son ouvrage); Thomas Shaw's Reisen oder Anmerkungen, verschiedene Theile der Barbarey und der Levante betreffend; Leipzig, 1765, II, in-4 (plus mauvaise que la traduction française de 1743, qui n'a pas été surpassée par celles qui l'ont suivie); — *c)* Les titres originaux des ouvrages de Reftelius: Historift och politift Bestrifning ofwer Ritel och staden Algier, etc.; Stockholm, 1737, in-4; — Hebenstreit: Reise nach Algier, Tunis und Tripoli (im Jahre 1730); dans: Sammlung kleiner Reisen von Bernouilly; Berlin und Altenburg, 1781-83, t. IX; en français, dans les Nouvelles Annales des Voyages de 1830, seconde série, t. VI; — Pananti: Avventure e osservazioni sopra le coste di Barberia; Firenze, 1817, II, in-8; Milano, 1817, III, in-12 (réimprimé en français en 1830, comme en 1820, sur l'édition anglaise de 1818); — *d)* Enfin la réimpression dans le Moniteur du 1 mai 1830 du Rapport de Jean Bon St-André sur Alger, en 1802; — La traduction allemande de Poiret; Strasbourg, 1789, II, in-8; et du voyage dans les États Barbaresques, publié à Paris en 1785, in-12; Luebeck, 1786, in-8. — (*Note:* La première édition de Laugier de Tassy date de Paris, 1721, in-12. L'histoire des États Barbaresques qui exercent la piraterie, etc.; traduite de l'anglais; par Boyer de Sebrandier; Paris, 1757, II, in-8 et l'ouvrage allemand publié à Rostock, 1753, in-8, reproduisent le texte d'une édition déguisée de Laugier, publiée à Londres en 1750, bien qu'on les ait souvent cités dans les derniers temps comme des ouvrages de fond. Est encore empruntée à Laugier: L'histoire écrite en espagnol du royaume d'Alger, par Antonio de Clariana; Barcelona, 1733, in-8, et l'histoire d'Alger et du bombardement de cette ville en 1816; Paris, 1830, in-8).

1832, in-8 ; — Mœurs d'Alger : juive et mauresque, par Bonnelier ; Paris, 1833, in-8 ; — Alger en 1833, par Joseph Leubon ; Marseille, 1838, in-8 ; — Tableau statistique des principales tribus du territoire de la province d'Oran, suivant l'ancienne circonscription, dressé d'après des documens arabes, par J. Marcel (journal Asiatique de 1835, t. XVI, p. 74-90) ;— Histoire de la piraterie dans les temps anciens, au moyen-âge et dans les temps modernes (Revue Britannique d'Avril, 1835). — De la Pylaie : Recherches sur l'histoire ancienne et moderne d'Alger; Paris, 1835 ; — D'Avezac : Description physique, morale et politique de la régence d'Alger, dans le premier tome de l'Encyclopédie pittoresque de Pierre Leroux et J. Reynaud, et dans la traduction de l'Afrique de Ritter, par E. Buret et E. Desort ; — Description géographique et politique de la province de Constantine (Nouvelle Minerve de 1836, t. VII) ; —Séjour en Afrique, 1837 (13 février), in-8 — Reminiscenzen fuer Semilasso von Homogalacto ; Stuttgart, 1837, in-8 ; — Notice sur le domaine de Rehghaya; Paris, 1837, in-8 ; — Mémoire sur la topographie de Constantine et des routes qui y conduisent, par Dureau de la Malle (Nouvelles Annales des Voyages, 1839, février) ; — Appendice sur les inscriptions trouvées à Constantine; Paris, 1838 (3 novembre), in-8 ; — Précis historique et archéologique sur Hippone et ses environs, par Carette ; Paris, 1838, in-8 ; — Voyage à Hippone au commencement du Ve siècle, par un ami de Saint-Augustin ; Paris, 1838, II, in-8 ; — Coutumes, mœurs et usages des Algériens, in-plano d'une feuille ; Lyon, 1838 ;—A. Ott : Esquisses africaines pendant un voyage à Alger ; Bern, 1839, in-8 ; — Relation curieuse de la captivité (parmi les arabes d'Abd-el-Kader), d'un fourier des chasseurs de l'armée d'Afrique, 1837-1838 ; suivi d'un recueil de recettes hygiéniques, par Jules Leflamand ; Paris, 1838 (14 avril), in-12 ; — J. A. Boll : Souvenirs de l'Algérie, ou relation d'un voyage en Afrique pendant les mois de septembre et d'octobre 1838 ; Paris, 1829, in-8 ; — Terver : Catalogue des Mollusques terrestres et fluviatiles observés dans les possessions françaises du nord de l'Afrique ; 1839, in-8 ;—Voyage pittoresque en Algérie, ou recueil de vues, costumes et portraits, par Alexandre Jenet, texte de Bergbrugger ; Paris, 1839, in-fol. ; — Karl Berth : Abd-el-Kader oder drei Jahre (1835-38) bei den Mauren ; Berlin, 1840, in-8 ; — Ben Moussas des Abgesandten

von Abd-el-Kader Briefe ueber Frankreith, Holländ und Belgien; aus dem Bedouinischen von Jaeger; Koeln, 1839, II, in-8; — Voyage au camp d'Abd-el-Kader, à Hamza et aux montagnes Wannourhah, par Bergbrugger; Toulon, 1839, in-8; — Wendelin Schlosser: Reise-Scenen bei den Mauren; Braunschweig, 1839, in-8; — Schirper: Reise nach Algier; Kiel, 1839, in-8; — Schoenberg: Skizzen ueber Algier in medizinischer Hinsicht; Kopenhagen, 1839, in-12; — Notice sur la cathédrale d'Alger en 1839, par l'abbé Bargès (journal Asiatique, 3e série, t. XI, p. 5); — Souvenirs de l'Algérie et de la France méridionale, par Dopiguez, aumônier de l'armée d'Afrique; Paris, 1840, in-8; — Hamam Mascouten, extrait d'un ouvrage inédit, intitulé: Contes et Traditions du Maghreb, par le docteur Gn (journal Asiatique de 1840, t. X, p. 371); — Récit succinct d'une exploration sur le littoral d'Algérie; par Poisle Desgrange; Paris, 1840, in-8; — L'Algérienne, landscape africain, promenades et chroniques algériennes; Paris, 1840, in-8; — Rapport médical sur l'Algérie, adressé au conseil de santé par Antonini; Paris, 1841 (18 septembre), in-8; — Saint-Marc Girardin: Histoire comparée du nord de l'Afrique, dans la revue des Deux-Mondes de 1841 et du 15 septembre 1842; — Annuaire de l'Algérie pour 1842; Paris, 1842, in-8; — The journal of a residence in the Esmailla of Abd-el-Cader and of Marocco and Algiers; London, 1842, in-8 [1]; — Worms: De la constitution territoriale chez les Musulmans: dans la revue de législation et de jurisprudence, t. XV, 1842, in-8; — Mangay (le capitaine), sur la propriété en Afrique et particulièrement sur les Habbous; Alger, 1835, in-8; — Epitome of mahometan law translated from Persian, by Gladwin; Calcutta, 1786, in-8; — A digest of mahom. law according to the tenets of the twelve Imans compiled under the superintendence of the late William Jones with notes illustrative of the decision of other Mahomedan lawyers on

[1] Notez : *a*) La première édition de (Solvet), voyage à la Rasauta; Alger, 1836, in-8, sans nom d'auteur; *b*) la seconde édition de B. A.: Documens instructifs sur Alger, etc.; Paris, 1840, in-8; *c*) que la réfutation de Htamden et sa réponse sont extraites de l'Observateur des tribunaux (t. IV, livraisons 1, 3 et 4; *d*) Notes of a journey into the interior of Africa, by Hadji-Ibn-ud-Din, el Aghwaaty translated from the Arabic by Hodgson in miscellaneous translations from oriental books; London, 1831-34, II, in-8 (t. I, n. 1).

many lead-ing and important questions by John Baillie; Calcutta, 1805, IV, in-4; —The Mahom. law of success to the property of intestates in Arabian, engraved on cupper plates; London, 1782, in-4; — Le Bigyat-el-Bahith d'Ibn-ol-Motakanna et le Siradjijah du cheikh Siredjuddin et de Sedjed Cherif, (deux traités de droit héréditaire musulman, l'un obligatoire pour les Chiites, l'autre pour les Sunnites, publiés) par William Jones dans le tome VIII de ses œuvres et à part en 1782 (*voyez ci-dessus*); — Gans : Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwickelung; Berlin, 1824, in-8, t. I, p. 178-254 et 254-280, contenant le droit héréditaire musulman et la caractéristique du droit héréditaire des peuples de l'Orient; — Kitab-ul-Janayat, a treatise on Moham. law; Calcutta, 1815, in-8; — Hidayot-ol-Islam in arabick and hindostanee translated by Gilchris; Càlcutta, 1804, II, in-8; — The Hedaya, translated by Hamilton; London, 1791, IV, in-4; —Hidayah with its commentary, called the Kifayah, by Hukeem Mouluwee Abdool Mudjeed (en arabe); Calcutta, 1833, IV, in-4; — Inayah a commentary on the Hidayah, edited by Monshee Rhamdum (en arabe); Calcutta, 1831 et 1837, IV, in-4; — Futawa Qazee Khan, or the institutes of Aboo Haneefa; Calcutta, 1835, IV, in-8; — Futavi Hammadiyah dar Ilm-i-Fikh, a treatise on Mah. law, in Persian; lithographié à Calcutta, in-8. — Tusool-i-Imudee a Mah. Law book; lithographié à Calcutta, in-8; — Futawa Alemgiri, a collection of opinions and precepts of Mohammedan Law, compiled by Sheik Nizam and other learned men by command of the emperor Aurungzebe Alemgir; Calcutta, 1828, IV, in-8; — Fata durr-i-Muktar extending from the book on Taharat (Purification) to the book on Wakf (pious bequests); lithographié à Calcutta en 1827, in-8; — Nedjem-ed-Din, traduction persane des décisions erronées du grand Kadhi Mohammed Nedjem-ed-Din; Calcutta, 1815, in-8;—Reland : Dissertationes miscellaneae; Trajecti ad Rhenum, 1706-8, III, in-8; — Reland : De religione mahometana; Trajecti ad Rhenum, 1717, in-8; en français : La religion des Mahométans selon leurs auteurs; à La Haye, 1721, in-8; — Arabia seu Arabum vicinarumque gentium leges; Amsterdam, 1605, in-8; — Four treatises on the doctrine and worship of Mahomed; London, 1712, in-8; — Galland : Recueil des rites et cérémonies du pélerinage de la Mecque; Paris, 1754, in-12; — Mahometism explained on the spanish and ara-

biek works of the same tenet, written 1605 by Mahomed Mabadah, an arragonian moor, translated from the original manuscrit by Morgan; London, 1725, in-8;—Le Coran de Savary, par Garcin de Tassy, augmenté de la doctrine de la religion mahomédane et de l'euchologie; Paris, 1809, III, in-8;—Exposition de la foi mahomédane, traduite du turc de Mohamed-ben-Mir-Ali, 'al-Berkeve, avec des notes par Garcin de Tassy; Paris, 1822, in-8; Mischat-ul-Masabih, or a collection of the most authentic traditions regarding the actions and sayings of Muhamed etc., translated by Matthews; Calcutta, 1825-12, II, in-4;—Oelsner: Des effets de la religion de Mohamed, pendant les trois premiers siècles de sa domination sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie; Paris, 1810, in-8; — Joseph von Hammer: Ueber die Laenderverwaltung unter dem Chalifate der Abassiden zu Bagdad; Wien, 1817, in-8; — De l'état actuel et de l'avenir de l'islamisme dans l'Afrique centrale, par Gustaphe d'Eichtal; Paris, 1841, in-4 (extrait d'un mémoire sur l'histoire et l'origine des Foulahs); — Joseph von Hammer: Staatsverwaltung und Staatsverfassung des osmanischen Reichs, dargestellt aus den Quellen; Wien, 1814, II, in-8; — Muradgea d'Ohsson (Ignace): Tableau général de l'empire othoman; Paris, II, in-fol. et VI, in-8; —Ricaud: The history of the present state of the ottoman empire; London, 1682, in-8; — Potter: Observations sur les Turcs; Neuch., 1770, II, in-8; — Ahdurrahim: Fetawa, collection de fetwah ou jugemens prononcés en Turquie et recueillis par Abdurrahim; Constantinople, 1827, II, in-folio (en turc);— Moltaka-Alobhor, ou confluent des mers. Code à l'usage des Othomans, en arabe, par Ibrahim d'Alep; Constantinople l'an 1254 de l'hégire (1836 de J. C.); 265 pages in-4. C'est l'ouvrage qui forme le fond du tableau de l'empire othoman, par Mouradgea d'Ohsson.

[32] D'Assigny: Naufrage des bricks de guerre français l'Aventure et le Silène; Toulon, 1830, in-8;—La conquête d'Alger, ou relation de la campagne d'Afrique, par A. M. Perrot; Paris, 1830 et 1831, in-8; — Lettres du général d'Arcine, écrite du lazaret de Marseille, le 24 septembre 1830, au Sémaphore de Marseille, au sujet des accusations portées contre les officiers de l'armée, comme dilapidateurs de la fortune publique; — Prise de possession des trésors d'Alger; re-

quête présentée à la cour de Cassation par M. Flandin, sous-intendant militaire de première classe ; Paris, 1836, in-4 ; —Prise de possession des trésors d'Alger ; réponse au mémoire présenté à la cour de Cassation par M. Dalloz, avocat de MM. le général Tholozé, Dennière, Firino, Haguermann, Sellière, etc. ; Paris, 1835, in-4 ; — Quelques mots sur le trésor d'Alger ; Paris, 1830 (20 novembre), in-8 ;—Merle. Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger ; Paris, 1832, in-8 ; — Vers sur la conquête d'Alger, par Mohammed ben-el-Chahed, en arabe et en français, par Vincent (journal Asiatique de 1829, t. VIII, p. 303) ; — Essai politique et militaire sur la régence d'Alger, par J. Foucqueron, chirurgien sous-aide-major, employé à l'armée d'Afrique, 1833, in-8 (extrait du recueil des mémoires de médecine et de chirurgie militaire) ; — Relation de l'expédition de Bougie du 20 septembre au 28 octobre 1833, par Touffait (Spectateur Militaire du 15 octobre 1837) ; — Lettres de M. le maréchal Clauzel sur les expéditions de Tlemsen et de Constantine (Nouvelle Minerve, t. IV, 27 mars 1836, et t. X, 17 décembre 1837) ; — Observations critiques sur la lettre de M. Dupin au maréchal Clauzel (Nouvelle Minerve, t. XVIII, 17 février 1837) ; — Du rapport de M. Janvier et du mémoire de M. Clauzel (Nouvelle Minerve du 26 mars 1837) ; — Relation sur l'expédition de Mascara, par Berbrugger ; Paris, 1836, in-8 ; — (De la Tour Dupin), expédition de Constantine, par un officier de l'armée d'Afrique (Revue de Paris du 15 janvier 1839) ; — (Guyon), journal de l'expédition dirigée de Bône sur Constantine, en novembre 1836, par un témoin oculaire ; Paris, 1837, in-8 ;—(De la Tour Dupin), seconde expédition de Constantine, par un officier de l'armée d'Afrique (Revue de Paris du 1er mai 1838) ;—La vérité sur le général Damremont, par un capitaine d'état-major, aide-de-camp du général Damrémont ; Paris, 1837 (25 décembre), in-8 ; — Détails sur l'expédition, l'assaut et la prise de Constantine, par un témoin oculaire, membre de la commission scientifique de l'expédition française ; Lyon, 1838, in-8 ; — Prise de Constantine, par Bichy de Scorgiano ; Paris, 1838, in-8 ; — Souvenirs de l'expédition de Constantine, en 1837, ou précis des opérations militaires qui ont précédé la prise de cette ville ; Paris, 1838, in-8 ; — Journal des opérations de l'artillerie pendant l'expédition de Constantine en 1837 ; Paris, 1838,

in-4; — Sur la prise de Constantine, par Bernard, officier retiré; Paris, 1859, in-8; — Bugeaud: Mémoire sur la guerre dans la province d'Oran; 1836 (Revue Africaine, nº II); — Beaufort: De la création d'une division de réserve dans l'Armée d'Afrique; Paris, 1840 (19 septembre), in-8; — Lagny (le général): Sur le moyen d'établir la domination française en Afrique, Paris, 1840, in-8; — Guitard: Du désarmement des Arabes, comme moyen unique de soumettre, de coloniser et de civiliser l'Algérie; Paris, 1841, in-8; — Question d'Alger: Histoire des négociations, par le duc de Valmy; Paris (12 mai 1841), in-8 [*].

[**] Réflexions d'un Français au sujet de l'expédition d'Alger, par Adrien Boissy; Marseille, 1850 (17 juillet), in-8; — Volland: Sur la colonisation d'Alger; Paris, 1830, in-4; — M (aurice) A (llard): Considérations sur la difficulté de coloniser la régence d'Alger, et sur les résultats probables de cette colonisation; Paris, 1830 (25 octobre), in-8; 1831, in-8; — Rapports et statuts de la société coloniale; Alger, 1831, in-4; — Nécessité d'un gouverneur civil pour l'Algérie, par la société coloniale; — Colonisation d'Alger, par Ajasson; Paris, 1831, in-8; — Roguet: Sur la colonisation d'Alger; Paris, 1831, in-8; — La vérité sur Alger, par E. (ugène) P. (iscatori), récemment de retour d'Afrique; Paris, 1831 (29 août), in-8; — Goure: Considérations sur Alger; Paris, 1831, in-8; — Dubourg (le général): Sur les colonies militaires de l'Algérie; Paris, 1831, in-8; — Raynal: De la domination française en Afrique; Paris, 1832, in-8; — Aimé Peyré: Civilisation de l'Afrique centrale, ou appel à la formation d'une société dont le but serait de substituer l'influence française à l'influence maure dans les contrées de l'Afrique situées au nord de l'équateur; Paris, 1832, in-8; — Baude: De la navigation à vapeur dans la Méditerranée; 1832, in-8 (Extrait des Annales maritimes); — Baude: Note sur la colonisation d'Alger; Paris, 1832, in-4; — Renouet: Alger et sa colonisation; Paris, 1832, in-8; — H. de B. (le comte), commissaire du roi et juge royal à Bone en 1832 et en 1833: De l'Algérie et de sa colonisation; Paris, 1834, in-8; — Dureau de la Malle: Vues sur la colonisation d'Alger (Revue

[*] Notes: *a*) La seconde édition de l'ouvrage du marquis de Bartillat; Paris, 1833, in-8; — *b*) Que la première édition du journal de M. le général Petiet a paru dans le Spectateur militaire de 1830.

africaine de décembre 1836); — Considérations militaires sur la régence d'Alger, par Tansky; Paris, 1833, in-4; — Pétition traduite de l'arabe des principaux habitans d'Alger à la chambre des députés; Paris, 1833 (22 juin), in-4; — Coup-d'œil sur les colonies et sur celle d'Alger en particulier; Paris, 1833, in-8; — Réglement pour déterminer la position des fonctionnaires, officiers et employés à bord des bâtimens de l'état; Paris, 1833, in-4; — Rapport à M. le ministre de la guerre sur une réduction des droits sur la pêche de corail, par le bureau d'Alger; Paris, 1833, in-4; — Mémoire sur la régence d'Alger; aperçu des moyens employés pour sa colonisation, par la société de statistique; Paris, 1833, in-8; — Note sur l'occupation d'Afrique, par le bureau d'Alger; Paris, 1833, in-4; — Revue algérienne; Paris, 1833 (prospectus); — Mémoire sur Alger, communiqué par le ministre de la guerre au lieutenant-général Voirol, commandant en chef par intérim (manuscrit cité par Genty de Bussy); — Compagnie nationale d'Alger, sous la raison J. Hedde; Paris, 1834 (9 août), in-8; — Compagnie algérienne, sous la raison J. Thaïer et compagnie; Paris, 1834 (25 octobre), in-4; — Quelques considérations sur le projet de coloniser Alger, par Saint-Martin (manuscrit cité par Genty de Bussy); — Second supplément aux procès-verbaux de la commission d'Afrique, instituée par ordonnance royale du 12 décembre 1833; Paris, 1834, in-4; — Colonisation de la régence d'Alger : Documens officiels déposés sur le bureau de la chambre des députés; Paris, 1834, in-4 (Ce recueil contient : *a*) Le rapport sur la colonisation de l'ex-régence d'Alger, par M. de la Pinsonnière; *b*) Les rapports des différentes sections de la commission d'Afrique; *c*) Le rapport général du 10 mai 1834, signé par M. Decazes, président, et M. Mounier, rapporteur); — Note de la chambre de commerce d'Alger à la commission d'Afrique; Paris, 1835, in-8; — Compagnie de colonisation d'Alger; Paris, 1833, in-4; — Cappe : Note fournie à M. le lieutenant-général comte d'Erlon; Paris, 1839, in-8; — Consultation pour le sieur Cappe, avocat désigné de la colonie d'Alger, par Vatisménil; Paris, 1834, in-8; — Le docteur Barrachin, ex-sous-intendant civil de la province d'Oran, à MM. les membres de la chambre des pairs et des députés; Paris, 1834, in-8; — H. Duquesne : Magistrature coloniale, à M. Laurence, membre de la chambre des députés, commissaire du roi, chargé de l'organisation ju-

diciaire dans les possessions françaises du nord de l'Afrique; Paris, 1834, in-8;—D'Aubignosc : Pétition aux chambres et projet d'organisation d'Alger; Paris, 1835, in-4; —Note de la chambre de commerce d'Alger en réponse au discours de M. Passy sur la dépense de l'occupation d'Alger; Paris, 1834 (5 juin), in-8; — Procès-verbal de l'audience donnée par le roi le 2 avril 1835 aux délégués des colons d'Alger; Paris, 1835, in-4; — Cahuac, médecin de l'hôpital du Jardin du Dey, à M. le général Desmichels; Paris, 1835, in-8; — Vialar (le baron) : Appendice au rapport de M. Passy sur le budget d'Alger; Paris, 1835, in-8; — Vialar, délégué des colons d'Alger : Simples faits exposés à la réunion algérienne du 14 avril 1835; Paris, 1835, in-8; — Mémoire sur la nécessité et les avantages de la colonie d'Alger; Lyon, 1835, in-4; — Guyon : Discours prononcé à l'hôpital d'instruction d'Alger; Alger, 1835, in-8; — D'Aubignosc : Alger, de son occupation depuis la conquête en 1830 jusqu'au moment actuel; Paris, 1836 (28 février), in-8; — Colonisation de la régence d'Alger; Paris, 1836, in-4; — Dembiski (Henri, le général) : Réponse à l'article de M. Pagès (de l'Ariège) sur l'occupation d'Alger; Paris, 1836, in-8; — Dubourg (le général) : Sommaire d'un plan de colonisation du royaume d'Alger; Paris, 1836, in-8; — Fromenthal : Essai sur la pacification, la colonisation, la civilisation, la sécurité, la force, la prospérité et la gloire de l'Algérie; Nancy, 1836, in-8; — Annales de la société coloniale d'Alger, par MM. Jobert, J. Pharaon et Solvet; Alger, 1836, in-8; — L'Estafette algérienne; 1836 (le prospectus et plusieurs numéros); —Compagnie générale, agricole et commerciale pour la colonisation d'Alger; Paris, 1836, in-8 (prospectus); — La société coloniale et les colons d'Alger aux membres de la chambre des pairs; Paris, 1837 (20 mars), in-4; — Statuts du cercle algérien de Paris, par Franque; Paris, 1837, in-8; — Pélissier : Lettres sur les brochures de Clauzel et de Baude; Paris, 1837, in-8; — Statement of marechal Clauzel, ex-governor of Algiers, translated by James Ackland; Paris and London, 1837, in-8; — De la colonie d'Alger, par un fonctionnaire de l'empire; Paris, 1837, in-8; — Dizaut : Notice sur les mœurs de l'Orient et sur Jousouf-Bey; Paris, 1837, in-8; — J. Collombon et A. Reynaud : Caisse algérienne; Paris, 1837, in-12; — Lettre sur la colonisation des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, adressée au directoire de

la confédération suisse, par Ab. Cherbulier; Paris, 1837, in-8; — Desfontaine de Resbeck : Alger et les côtes d'Afrique; Paris, 1837, in-8; — Fralliet : Mémoire sur la nécessité et les avantages de la colonisation d'Alger; Lyon, 1837, in-8; — Discours que M. de la Pinsonnière devait prononcer dans la séance du 9 juin 1837 sur les crédits extraordinaires pour Alger; Paris, 1837, in-8; — Benezet : *Un dernier mot* sur Alger; Paris, 1837, in-8; — Opinion du duc de Valentinois sur Alger; Paris, 1837, in-8; — Révélations sur l'Algérie, en *réponse* à Matthieu de Dombasle, par un habitant de l'Afrique; Paris, 1838, *in-8*; — Pétition extraite de la Revue africaine pour la réunion de l'Algérie à la France; Paris, 1838, in-8; — Revue de l'Orient et de l'Afrique; 1838 (prospectus et un numéro in-8); — Emmanuel Poulle : Alger et le conseil-général du Var; Paris, 1838, in-8; — Jean Czynski : Colonisation d'Alger d'après la théorie de Charles Fourier; Paris, 1839, in-8 (Comparez Madame Gatti de Gammon : Fourier et son système, chap. XV, p. 340-371); — Saugnaire Souligné : Mémoire sur l'Algérie; Paris, 1839, in-8; — Guyon : Observations médicales faites à la suite de l'armée qui, en octobre 1839, a traversé les Portes-de-Fer; Paris, 1840, in-8; — Pierre de Mazarieux : Mémoire historique, géographique et politique sur l'Algérie, suivi d'un plan d'occupation générale et du système financier et administratif d'une société d'actionnaires dont le capital social serait de 80 millions; Paris, 1840, in-8; — Nicolas de la Vaissoure : De la souveraineté de la force en Afrique par l'occupation restreinte et le système des razzias, Paris, 1841, in-8; — Léo Lamarque : De la conquête et de la colonisation de l'Algérie; Paris, 1841, in-8; — Annales de l'Institut d'Afrique; Paris, 1841 (1er janvier, n° 1, de deux feuilles in-4); — Eugène Buret : Question d'Afrique; de la double conquête de l'Algérie par la guerre et la colonisation, suivi d'un examen critique du gouvernement, de l'administration et de la situation coloniale; Paris, 1842, in-8; — Duclère : Question de la régence; Paris, 1842, in-8; — Mouissy : Sur la régence; Paris, 1842, in-8; — Bugeaud (le général) : L'Algérie; des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête; Paris, 1842, in-8.

[14] Programme d'un prix pour un ouvrage populaire en français et en arabe, par Dutrône; Paris, 1834, in-8; — Sur l'enseignement de l'arabe à Alger, par le professeur Bresnier (j. as. 1838, t. V, p. 485);

— Rupby : Dictionnaire français-arabe ; Paris, 1802, in-4 ; — Herbin : Développemens des principes de la langue arabe moderne; Paris, 1833, in-4 ; — Savary : Grammaire de l'arabe vulgaire, éditée par Langlès ; Paris, 1813, in-4 ; — Delaporte (H. J.) : Guide de la conversation française-arabe, ou dialogues avec le mot-à-mot et la prononciation interlinéaire ; Alger, 1837, in-4 ; — Grammaire élémentaire d'arabe vulgaire ou algérien ; Toulon, 1837, in-8 ; — Phrases françaises en arabe (extrait des Annales maritimes de 1820 et 1822, in-8); — Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire des mots arabes les plus usités ; Marseille, 1830, in-8 ;—Lindgren : De linguâ neo-arabicâ disquisitio; Upsala, 1829, in-4 ; — Germano de Silesio : Fabrica overo dittionario della lengua volgare arabicâ et italiana ; Romæ, 1636, in-4 ; — St-Marcel : Vocabulaire français-arabe du dialecte vulgaire d'Alger, de Tunis et de Maroc, suivi de dialogues et des locutions les plus nécessaires ; Paris, 1830, in-16 ; — Pedro de Alcala : Arte para ligeramente saver la lengua araviga ; vocabulista araviga en lettra castellana ; Grenada, 1505, in-4 ; — Grammatica arabigo-española, por Fr. Cañes; Madrid, 1775, 4 ; — Diccionario español-lat.-arabigo, por Fr. Cañes; Madrid, 1787, III, in-fol. ; — Dizionario italiano e arabo, che contiene in succincto tutti i vocabuli, que sono piu in uso e piu necessari para imparar a parlare le due lingue corettamente ; Bollaco (Boulac, près du Caire), 1824, in-4 ; — Burckhardt : Arabick proverbs or the manners and customs of the modern Egyptians illustrated from their proverbial sayings current at Cairo ; London, 1830, in-8.

[38] Norberg : Disputatio de gente et linguâ mauritanâ ; Lund, 1787, in-4 ; — St-Martin : Sur l'origine perse, mède et arménienne des Africains (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, 2e série, t. XII) ;—Herwas : Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas ; Madrid, 1804, in-4 (tract. III, sect. I, capit. IV, articulo I, No 37) ; — Volney : Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne ; Paris, 1821, t. II, p. 255 ; — Munk : La Palestine ; Paris, 1842, p. 81 (dans l'Univers pittoresque).

APPENDICE IV.

TABLEAU HISTORIQUE DES CARTES LES PLUS UTILES A L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU NORD DE L'AFRIQUE.

[1] Tabula Peutingeriana, segm. I — VIII dans : Bertii theatrum geographiae veteris; Amstelodami, 1618, in-fol., t. I; — ex editione Scheyb; Vienae, 1743, in-fol.; ex editione Conradi Mannerti; Lipsiae, 1824, in-fol.; — Les cartes d'Agathodémon, par *Mercator*, dans les éditions grecques-latines de la géographie de Ptolémée, publiées 1605, in-folio à Francfort-sur-le-Mein, *per Gerardum Mercatorem* et à Amsterdam, *curà Petri Montani*, *sumptibus Hondii*; et en 1618 par Bertius, dans son *Theatrum geographiae veteris ;* et à part dans : Tabulae geographicae ad mentem Ptolemaei restitutae et emendatae; Coloniae Agrippinae, 1578, in-fol.

[2] Abrahami Ortelii parergon sive veteris geographiae tabulae aliquot; Antverp., 1577, in-fol.; édit. II, 1624, in-fol.; et dans Bertii theatrum geographiae veteris;—Petri Bertii conatus varii geographici sive veteris geographiae tabulae; Amstelodami, 1628, petit in-fol.; — Les cartes dans : Cellarii notitia orbis antiqui; Lipsiae, 1701-1705, II, in-4; Cantabrigi, 1703, II, in-4; cum observationibus J. C. Schwarzii ; Lipsiae, 1731, II, in-4; et iterum, 1773 et 1776, III, in-4; et dans Cellarii geographia antiqua in compendium redacta a Fr. Fr. Tirolio et J. B. Ghisio; Romae, 1774, in-fol.;—In notitiam ecclesiasticam Africae tabula geographica, auctore G. de l'Isle, geographo, Parisiis; dans : Sancti Optati Afri, Milevitani episcopi, de schismate Donatistarum libri septem, etc., operà et studio Ludovici Ellies du Pin ; Lutetiae Parisiorum, 1700, in-fol.

[3] L'Atlas orbis antiqui de d'Anville, en 12 feuilles in-fol.; et les cartes dans la 2e édition in-fol. de la géographie ancienne abregée de d'Anville; Paris, 1781, in-fol.; plus Reichardi orbis terrarum antiquus en 16 feuilles.

[4] Hispania et Africae pars occidentalis; Italiae pars cum vicinis hinc insulis et Africae parte opposita; Cadomi per R. Hubert, dans : Bocharti Chanaan; Cadomi, 1646, in-fol., p. 502; — Africa florentibus Carthaginiensium, Aegyptiorum et Aethiopum rebus, dans : Heeren, Ideen ueber die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Voelker der alten Welt; Goettingen, IVe Auflage, 1825, in-8 (Zweiter Theil, Abtheilung I); — Imperium romanum sub Justiniano dans : Hasii historiae universalis idea tractationem summorum imperiorum exhibens; Norimbergae, 1743 et 1750-55, in-fol.

TABLE DES MATIÈRES.

—

SENLIS. — IMPRIMERIE DE CH. DURIEZ.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DES

ÉTATS BARBARESQUES

d'après l'allemand de Mannert,

PAR

MM. L. MARCUS et DUESBERG,

AVEC

DES ADDITIONS ET DES NOTES

PAR M. L. MARCUS;

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET PAR ORDRE

DU MINISTÈRE DE LA GUERRE.

PARIS

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, 10 BIS.

1842

